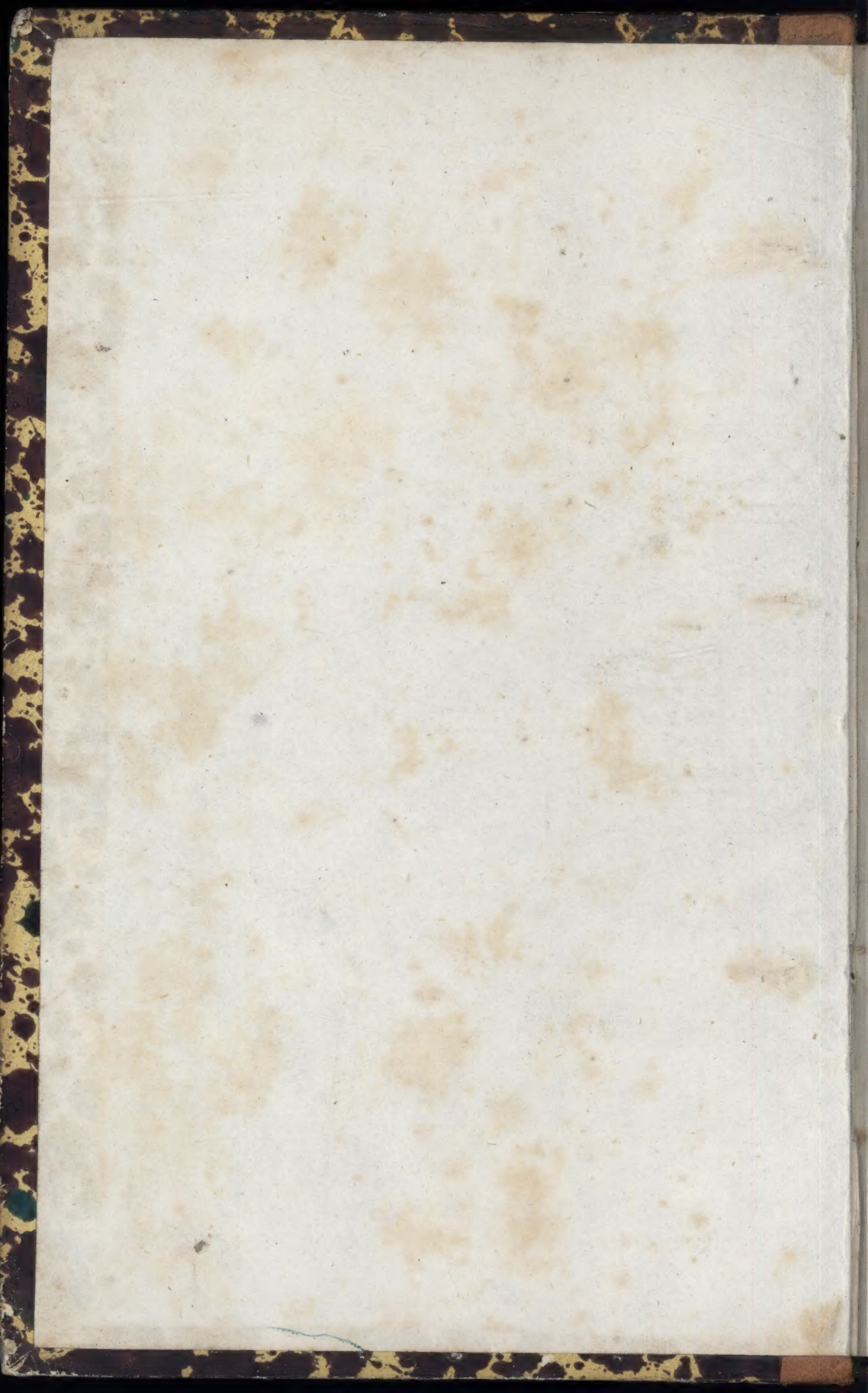




RESEARCH LIBRARY
GETTY RESEARCH INSTITUTE

LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

PETIT JOURNAL EN L'HONNEUR DE MARIE

POUR CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.



Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis : Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

(S. Paul aux Gal. c. VI., 19.)

J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers 31 mai 1855.)

3 fr. par an pour la France.

5 fr. par an pour l'Étranger.

Notre-Dame de Sous-Terre.

Ve ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1861.

BUREAUX DE LA *VOIX DE NOTRE-DAME* :

A CHARTRES, Chez F. Dubois, éditeur d'images, 13, cloître Notre-Dame.

A PARIS, Chez A. Camus, libraire, 27, rue de Tournon.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* est l'organe officiel de l'*Œuvre de Notre-Dame sous-terre* et se publie au profit de l'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame.*

L'*Œuvre de Notre-Dame sous-terre* a pour objet de rétablir dans sa première splendeur l'église souterraine de Notre-Dame de Chartres, sanctuaire le plus ancien qui ait été consacré à la Mère de Dieu et l'un des plus vénérables du monde.

L'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame* a pour objet de recueillir dans un établissement spécial et d'élever pour le service de l'église et du diocèse de Chartres, un certain nombre d'enfants d'élite, de quelque pays qu'ils soient, qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ou religieux, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire ou dans quelque communauté.

CONDITIONS.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* paraît à la fin de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. par an pour la France et de 5 fr. pour l'étranger. Il doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, si l'on juge ce moyen plus facile.

L'abonnement part du 1er janvier de chaque année.

On peut s'adresser à M. l'Abbé YCHARD, chanoine, cloître Notre-Dame, à Chartres (Eure-et-Loir).

AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Les abonnés à la *Voix de Notre-Dame de Chartres* jouissent de plusieurs avantages :

1° Ils participent aux fruits du divin sacrifice offert tous les samedis à la chapelle de Notre-Dame de sous-terre pour les bienfaiteurs de l'Œuvre ;

2° Leurs noms sont inscrits sur un registre particulier déposé à l'ombre du vêtement sacré de Marie;

3° Ces mêmes noms sont insérés dans un cœur de vermeil offert à Notre-Dame de sous-terre et placé dans sa chapelle;

4° Les abonnés ont également part aux prières que les clercs de Notre-Dame adressent chaque jour pour leurs bienfaiteurs.

Enfin ils participent à tout le bien que notre petite revue est appelée à produire ou à propager autour de nous, et, nous l'espérons de la protection toute-puissante de Marie, ce bien sera considérable.

Toute personne qui parvient à compléter le prix d'un abonnement, en réunissant plusieurs petites offrandes, jouit des mêmes avantages.

Nous osons le dire : il n'y a pas une seule âme vraiment chrétienne qui ne sente tout le prix d'une pareille œuvre, et qui ne puisse travailler d'une manière efficace à en assurer le succès.

Cinquième année.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1861. —

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

A NOS LECTEURS.

Un grand nombre de nos associés nous ont adressé leur *Denier de Notre-Dame* pour 1861 dès les premières semaines du mois de décembre. Nous les remercions de cet empressement et nous désirons que ce pieux usage soit généralement adopté. Le temps de l'Avent, consacré à honorer d'une manière spéciale *la Vierge qui doit enfanter,* paraît en effet l'époque la plus convenable pour payer à Marie ce tribut annuel. La fête de l'Immaculée-Conception, qu'on célèbre alors, nous rappellera facilement notre petite dette, et d'ailleurs la saison des étrennes qui approche nous ferait ressouvenir au besoin de celles que nous voulons offrir à Notre-Dame.

Eh bien! oui, c'est une affaire entendue : l'abonnement à notre petite publication s'appellera désormais le *Denier de Notre-Dame;* on l'offrira d'avance, pour l'année suivante, dans l'octave de l'Immaculée-Conception, et cette aumône sera consacrée à l'Œuvre des clercs de Notre-Dame ou des vocations pauvres.

CAUSERIE

SUR LA *Voix de Notre-Dame de Chartres* ET SUR L'ŒUVRE DES CLERCS.

Encore les clercs de Notre-Dame! Eh oui, mes chers lecteurs, encore aujourd'hui, encore demain et toujours, jusqu'à ce que les honnêtes gens soient convertis et qu'ils se fassent tous les zélateurs de mon Œuvre. Les zélateurs! vous entendez? J'ai bien, grâce à Dieu, un nombre assez respectable de bons associés qui ne se font pas trop tirer l'oreille ou même qui prennent la chose à cœur; mais les zélateurs sont plus rares. Et pourtant il m'en faut, et j'en aurai certainement, et j'en aurai beaucoup dès que ma pensée sera suffisamment comprise. Vous surtout, Mesdames, qui savez si bien faire éclore et prospérer les œuvres, vous adopterez, n'est-ce pas? cette pauvre petite parmi toutes celles qui vous doivent la vie. Une de plus ou de moins, ce ne sera pas une affaire. Depuis si longtemps qu'elle est emprisonnée dans la crypte, un peu d'air et de soleil et surtout la chaude atmosphère de vos salons ne lui feront pas de mal. Croyez-moi, plus tard, et bientôt peut-être, elle vous paiera d'un généreux retour. Ainsi j'ose compter sur vous. Voici la saison des œuvres : vous penserez à la mienne, ou plutôt à celle de Notre-Dame, car la Sainte Vierge est vraiment sa mère; et vous, Mesdames, vous serez ses nourrices. Mais laissez-moi vous dire encore un mot avant que vous vous mettiez en campagne.

La *Voix de Notre-Dame*, qui vous parle de mon Œuvre, n'est point une visiteuse importune qui vienne chaque jour ou chaque semaine vous voler un temps précieux par des entretiens inutiles. Elle est discrète : vous la voyez une fois par mois, pas davantage. Remarquez-vous comme elle se présente timidement à la porte, sans demander à être reçue? Si vous daignez lui donner audience et lui consacrer quelques instants, elle entrera sur votre invitation, heureuse et confuse à la fois de l'honneur que vous lui faites et dont elle se reconnaît bien indigne. Elle n'a point les airs d'une grande dame, ni le langage prétentieux d'un savant : sa parole est aussi simple que sa mise est modeste. N'attendez pas qu'elle vous cause politique, science, littérature, beaux-arts, etc. Rien de tout cela. Quelques traits de la vie d'un saint et illustre personnage, de courtes réflexions sur un bon livre, l'exposé d'une entreprise

utile ou d'une œuvre charitable, des histoires édifiantes, voilà l'objet ordinaire de sa conversation. Mais elle commencera toujours ou bien elle finira par vous dire : pensez, je vous prie, à mon Œuvre, pensez aux clercs de Notre-Dame.

Si vous la quittez un instant, si vous l'oubliez dans l'antichambre ou à la porte, elle s'entretiendra volontiers avec les enfants de la maison, avec les ouvriers et les gens de service ; la compagnie de ces sortes de personnes a pour elle des attraits particuliers. Quoiqu'elle soit la messagère et l'amie d'une grande princesse, elle est heureuse de converser en toute rencontre avec les petits et les pauvres ; mais chaque fois aussi elle ne manque pas de glisser cette parole qui finit par être entendue : pensez, je vous prie, à mon Œuvre ; pensez aux clercs de Notre-Dame.

Mais enfin, me direz-vous, Monsieur l'abbé, qu'est-ce donc que cette œuvre dont vous nous parlez toujours comme si c'était la première chose du monde? N'est-ce pas tout bonnement une école, un pensionnat d'enfants de chœur pour le service de Notre-Dame de Chartres?

Allons bon! je vois bien que vous n'avez pas lu mon dernier article ou que vous étiez distrait en faisant cette lecture. Mais soit, je vais vous répondre en trois mots; l'explication servira pour les nouveaux venus.

L'œuvre des clercs de Notre-Dame n'est point une simple école d'enfants de chœur, ce n'est point non plus un petit séminaire ; c'est quelque chose d'unique en son genre et qui n'a pas encore de nom. Appelez-la maîtrise, école cléricale, psallette, comme vous voudrez ; qu'on nous appelle nous-mêmes clercs, enfants de chœur, sacristains, bédeaux, peu nous importe pourvu qu'on nous laisse vivre : le nom ne fait rien à la chose et nous ne tenons pas à celui dont on voudra nous gratifier. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes au service de Notre-Dame.

Mais venons à notre explication :

Aujourd'hui plus que jamais, l'Église a un immense besoin de prêtres.

Le saint Concile de Trente, c'est-à-dire l'Église elle-même, veut qu'on choisisse de préférence les enfants des pauvres pour les préparer au sacerdoce.

Le saint Concile demande aussi que les églises, et surtout les églises principales, soient servies par des clercs.

Or, l'Œuvre des clercs de Notre-Dame de Chartres a précisément

pour but de répondre, du moins dans une certaine mesure, à cet immense besoin et à ce double vœu de l'Église notre mère.

Que voulons-nous en effet?

Avec les ressources que nous procurera la *Voix de Notre-Dame*, jointes à celles qu'il plaira à la Sainte Vierge de nous adresser, nous voulons recueillir et élever le plus qu'il nous sera possible de meilleurs sujets, pris parmi les enfants des pauvres, de quelque pays qu'ils nous arrivent. On nous en a offert déjà plusieurs de l'Angleterre même et de la Belgique.

Nous désirons que nos élèves soient si pieux, si dociles, si laborieux et si fermes dans leur vocation, eu égard à leur âge, qu'on finisse par dire : « Pourquoi ne donnerait-on pas la tonsure et l'habit ecclésiastique à des enfants qui exercent d'une manière si édifiante tous les emplois de la cléricature, puisque c'est d'ailleurs le vœu de la sainte Église? »

Nous voulons qu'en entrant dans la maison ils se donnent à l'Église de Chartres pour la servir, comme clercs d'abord, et plus tard en qualité de prêtres, s'il plaît à Dieu, sous la dépendance absolue du premier pasteur du diocèse.

Nous désirons qu'ils forment un jour comme une petite famille dont les membres seront unis entre eux par des liens particuliers, mais de telle nature qu'on puisse les appliquer indifféremment à toute sorte de ministères et les employer comme curés, vicaires, professeurs, missionnaires, organistes, chantres même si besoin en est, etc., etc.

Enfin nous souhaitons, pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'édification des fidèles, que le succès de cette œuvre détermine la création d'œuvres pareilles dans toutes les principales églises.

Maintenant, que dites-vous du projet?

Aider par ses aumônes à préparer de bons prêtres à l'Église, en les choisissant où elle le désire, n'est-ce pas la première et la plus précieuse de toutes les œuvres?

Procurer à Notre-Dame de Chartres quelques ressources pour élever des clercs qui la servent avec édification, n'est-ce pas lui donner son plus bel ornement?

Enfin, contribuer à l'éducation des petits serviteurs de Notre-Dame, n'est-ce pas faire à Marie l'offrande la plus agréable?

Allons, répondez-moi, qu'en pensez-vous?

Aimez-vous l'Église? — Oui.

Aimez-vous la Sainte-Vierge? — Oui.

Aimez-vous Notre-Dame de Chartres? — Oui.

Eh bien! vous aimerez mon œuvre.

Cette œuvre est-elle possible? Oui, surtout dans un sanctuaire comme celui de Notre-Dame de Chartres.

Cette œuvre se fera-t-elle? Elle n'est plus à faire, puisqu'elle existe et qu'elle a déjà fourni plusieurs élèves au grand séminaire.

Cette œuvre durera-t-elle? C'est le secret de Dieu. Pourtant, j'ose le dire, elle durera, elle se développera, elle prospèrera... *si vous le voulez.*

Vous le voulez, n'est-il pas vrai? Eh bien, procurez-nous de nombreux abonnés à la *Voix de Notre-Dame.*

FLEURS DES SAINTS.

SAINTE GENEVIÈVE. — (Ve siècle).

L'an 419 de l'ère chrétienne, saint Boniface occupant la Chaire de Saint-Pierre, Honorius étant empereur d'Occident, Théodose-le-Jeune d'Orient, et Aétius commandant pour les Romains dans les Gaules, naquit dans le bourg de Nanterre, près de Lutecia, une enfant de bénédiction dont le père s'appelait Severus, la mère Géroncia, et qui reçut au baptême le doux nom de Geneviève. Sa raison fut précoce, et tandis que, toute jeune encore, la fille de Géroncia gardait le troupeau confié à ses soins, et qu'elle le conduisait dans les prés au bord de la Seine ou sur les pentes boisées du Mont-Valérien, son âme candide et pure s'ouvrait au triple enseignement de la grâce de la nature et de la solitude.

Un jour de l'année 429 (Geneviève avait alors dix ans révolus), arrivaient dans le bourg de Nanterre saint Loup, de Troyes, et saint Germain, d'Auxerre, se dirigeant vers l'île de Bretagne pour combattre l'hérésie de Pélage qui niait le péché originel et la nécessité de la grâce pour opérer le salut. Les deux pontifes selon leur coutume se rendirent à l'église, et tandis que saint Germain rompait à la foule réunie dans le temple saint le pain de la parole, il aperçut une flamme resplendissante qui brillait sur le front d'une jeune fille : c'était Geneviève. Le saint prélat la fit avancer, prédit à ses parents qu'elle serait grande devant

Dieu et devant les hommes, et le lendemain après l'avoir fait agenouiller au pied de l'autel, il étendit sur sa tête sa main sacerdotale, et suivant le vœu qu'elle lui avait exprimé, il la consacra au Seigneur, puis il lui remit comme gage de cette alliance mystique, une médaille de cuivre sur laquelle était gravé le signe sacré de la rédemption.

A partir de ce moment la fiancée du Christ n'eut plus qu'une pensée, celle de rendre toutes ses actions dignes du ciel; qu'un seul désir, celui de vivre uniquement occupée de l'adorable objet de son chaste amour!

Aussi le plus grand, le seul bonheur de Geneviève était-il de se rendre à l'église pour y déverser dans le sein de son bien-aimé le trop plein de son âme ardente, et Dieu prouva par un miracle éclatant et terrible à quel point les prières de cette enfant lui étaient agréables, en frappant subitement de cécité sa mère qui un jour lui refusa avec brusquerie la permission de l'accompagner à la maison du Seigneur.

Deux ans après cet événement, Géroncia poussée par un sentiment d'espérance et de foi, dit à sa fille : « Va me chercher de l'eau au puits qui est dans le bourg et demande au Seigneur qui m'a si justement punie de me remettre ma faute. »

Geneviève obéit; appuyée sur la margelle du puits tandis que se remplissait le vase qu'elle avait porté, elle versait d'abondantes larmes, larmes saintes, larmes salutaires qui en tombant communiquaient à l'eau une vertu surnaturelle, car à peine en eut-elle frotté les yeux de la pauvre aveugle qu'elle recouvra l'usage de la vue.

Bien des générations se sont succédé depuis que ce doux miracle s'est accompli, mais le souvenir s'en est transmis d'âge en âge, et une pieuse dévotion alimentée par une expérience sans cesse renouvelée, amène chaque année encore au puits de Nanterre une foule de pélerins qui, par l'intercession de Geneviève et par la vertu de cette eau sanctifiée par elle, obtiennent la guérison de leurs maux et la confirmation de leur foi. (1)

A l'âge de 15 ans, Geneviève reçut de Flavien, évêque de Paris, le voile sacré des vierges, et après la mort de ses parents, elle se retira chez une respectable veuve, sa marraine, où elle mena une vie plus angélique qu'humaine. Néanmoins la calomnie, qui ne

(1) Jules de Risseguin, Vie de sainte Geneviève.

respecte aucune vertu, ne devait point épargner celle de Geneviève, et ses ennemis la représentèrent à saint Germain, venu de nouveau à Lutèce, pour retourner en Bretagne, comme une hypocrite et une visionnaire. Le pontife, en entendant ces accusations, se rend à l'improviste au pauvre réduit de la sainte, et montrant à la foule qui le suivait, la terre encore tout humide des pleurs qu'elle avait versées dans l'ardeur de sa prière, il dissipa le souffle empoisonné de la calomnie par ces paroles du prophète : « Mes larmes me tiennent lieu de pain le jour et la nuit, tandis que ceux qui me persécutent me demandent où est ton Dieu... » Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'on osât l'attaquer davantage; mais le moment approchait où, tout en étant en butte aux outrages de ses détracteurs, elle allait pour toujours les confondre en manifestant les dons surnaturels qu'elle avait reçus du Seigneur!

Sorti des déserts de la Scythie, un homme à la stature effrayante et difforme, aux traits grossiers et repoussants, venait de traverser le Rhin, à la tête d'une de ces armées que la colère du ciel rassemble quelquefois de toutes parts pour punir la terre; ce barbare s'appelait Attila et s'était surnommé *le fléau de Dieu*. Le fer et le feu, ces cruels messagers de la mort, marchaient devant lui, et l'herbe cessait de croître dans les chemins où son coursier avait imprimé la marque de ses pas. Après avoir saccagé plus de quatre cents villes, il s'avançait vers Lutèce pour la réduire en cendres. A cette nouvelle, les hommes s'assemblèrent dans une vaste plaine pour aviser aux moyens à prendre dans cette extrémité, et les femmes se réunirent dans le Baptistère dont les voûtes retentirent bientôt de leurs gémissements. Geneviève s'y rendit aussi : « Le désespoir outrage Dieu au lieu de l'apaiser, leur dit-elle avec toute l'autorité d'une céleste inspiration ; le jeûne, la prière, l'aumône, voilà les armes que le peuple de Paris doit employer pour repousser les Huns... Allez donc, dites à vos époux d'y avoir recours, et je vous promets au nom du Seigneur que le farouche Attila n'approchera pas des murs de Lutèce. »

Les femmes, transportées de joie, obéissent à Geneviève et reportent ses paroles de paix à leurs frères, leurs maris et leurs pères. Mais ceux-ci, qui étaient sans courage pour résister aux barbares, retrouvèrent toute leur énergie pour accabler la frêle créature qui voulait les sauver. « Prophétesse sans mission et sans vertu, lui crièrent-ils, tu veux nous livrer sans défense à nos

ennemis, mais nous méprisons tes prédictions mensongères et nous te montrerons qu'on n'abuse pas en vain de notre crédulité », et en disant cela, cette foule éperdue s'élançait vers Geneviève et allait peut-être lui enlever la vie, quand un prêtre, apprenant la cause du tumulte, perça cette troupe confuse et s'approchant de Geneviève : « au nom de Germain, le saint Évêque d'Auxerre, dit-il d'une voix fortement accentuée, reçois ces eulogies en signe d'estime et de pieuse affection, » et il remettait en même temps à la Sainte les derniers dons qu'elle dut recevoir d'un pontife vénéré et chéri, car son âme bienheureuse était remontée dans les Cieux.

Les impressions du peuple sont d'une mobilité dont les flots d'une mer agitée peuvent seuls donner une idée véritable. Les quelques mots de l'archidiacre d'Auxerre suffirent pour ramener au parti de la Sainte la plupart de ceux qui lui étaient opposés. Tous renoncèrent aussitôt au projet qu'ils avaient formé d'abandonner leur ville, et la défaite d'Attila dans les plaines de Châlons, acheva de dissiper leurs craintes et de leur inspirer pour Geneviève autant de respect et de confiance qu'ils avaient témoigné de haine et de mépris. Aussi quand Childéric, à la tête de ses Francs, ayant mis le siége devant Paris, la famine fit sentir à ses malheureux habitants toutes ses angoisses, toutes ses horreurs, ce fut de Geneviève qu'après Dieu ils attendaient des secours. La Sainte ne faillit point à sa mission et malgré des dangers inouis, elle remonta la Seine jusqu'à Troyes sur de grands bateaux qu'elle ramena chargés de farine (1). Il appartenait à celle qui ne prenait pour nourriture que quelques fèves ou des herbes sans saveur, de procurer à une multitude affamée le pain de chaque jour ; mais là ne se borneront pas ses bienfaits, et quand Lutèce sera tombée au pouvoir de Childéric, la Sainte obtiendra de lui qu'il traite avec douceur les vaincus.

Le souvenir de Geneviève se trouve mêlé à l'un de ces faits dont le récit doit faire battre le cœur de tout Français, la conversion de Clovis ! Remi, Clotilde et la bergère de Nanterre invoquaient ensemble le Seigneur, la veille de la bataille de Tolbiac, lorsque le Sauveur du monde leur apparut et leur annonça la victoire qu'il allait remporter sur *le Sicambre adouci* (2).

(1) Vie de sainte Geneviève (Jules de Risseguin).
(2) Id.

Ce fut à Geneviève que ce prince dût la pensée d'élever une église sur la chapelle souterraine, consacrée au vrai Dieu par saint Denys, au sommet de la montagne de Lucotibus, qui a pris depuis le nom de la sainte. Clovis la plaça sous l'invocation des apôtres saint Pierre et saint Paul, et la choisit pour le lieu de sa sépulture; mais quand la dépouille mortelle de la vierge de Nanterre y eut été aussi déposée, la voix populaire l'appela Église Sainte-Geneviève, et c'est sous ce vocable qu'elle a été connue depuis.

Geneviève survécut peu d'années au fils aîné de l'Église; elle mourut presque centenaire, le 3 janvier de l'année 512 (1). Elle avait dès l'enfance réduit ses sens en esclavage, afin de pouvoir plus souvent jouir des délices de la contemplation, et quand l'âge vint rompre les derniers liens de sa captivité, ce fut sans secousse et sans agonie, elle *s'endormit* en priant.

La Vierge de Nanterre avait pour la Mère immaculée du Sauveur un ardent amour. C'était surtout en redisant les admirables paroles du *Magnificat* qu'elle sentait envers Celle qui les avait prononcées dans l'extase de son humilité, une dévotion plus tendre et plus vive. C'est que peut-être, dans un regard prophétique, elle avait aussi entrevu que les générations l'appelleraient bienheureuse. Oh! oui, Geneviève, la grande voix des siècles a proclamé votre gloire; devant votre houlette se sont inclinés les sceptres et les couronnes, et tandis que tous ces ravageurs du monde, soit qu'ils se nomment Alaric, Genseric, Attila, sont marqués au front d'une tache indélébile, le vôtre est entouré d'un nimbe radieux! Paris, la ville par excellence des sciences et des arts, s'honore d'être sous votre patronage, et votre sépulcre reçoit tous les jours des ex-voto populaires, témoignage d'une dette qui depuis treize cents ans n'a pas cessé de s'accroître. Autour de cette pierre que le contact de vos ossements bénis a rendue si précieuse aux pélerins, le peuple de Paris entretient une garde d'honneur, pauvre, mais fidèle, et une illumination modeste, à la vérité, mais qui ne s'éteint jamais. Cependant quand le temps dans son cours ramène avec une année nouvelle la fête

(1) Le pape Innocent II, qui se trouvait en France en 1130, au moment où la châsse de la sainte, portée processionnellement autour de la ville, fit cesser le mal affreux qui la ravageait, a institué pour rappeler ce miracle la fête de Sainte-Geneviève-des-Ardents. Elle tombe le 26 novembre, mais la fête solennelle de la sainte se célèbre le 3 janvier, jour anniversaire de sa mort.

de la modeste bergère, une foule de personnes de tout sexe, de tout âge et de tout rang, gravit la sainte montagne pour aller rendre à leur bien-aimée patronne un tribut d'hommages tendres et respectueux.

Sur les débris de l'antique église dédiée à Geneviève s'élève maintenant un temple magnifique, dont la majestueuse coupole semble rappeler à ceux qui de loin la contemplent, de détacher leur esprit des préoccupations de la terre pour le tourner vers le ciel, d'où Geneviève ne cesse de veiller et de prier pour eux.

Le culte de la bergère de Nanterre est un de ces triomphes de la foi qui ne peut s'expliquer par des raisonnements humains. Ne discutons pas un fait qui est irrécusable, mais profitons des profondes instructions qu'il renferme, en plaçant la véritable grandeur dans l'héroïsme de la vertu.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

HISTOIRE POPULAIRE DES PAPES,

Par Chantrel. (1)

Lorsque saint François de Sales s'adressait aux hérétiques, il se contentait, au lieu de combattre directement leurs erreurs, de faire un exposé clair et rapide du dogme catholique, et en particulier des vérités controversées par les sectaires. Ce procédé, inspiré de Dieu si on le juge d'après ses fruits, évitait les longues discussions où l'amour-propre des sectaires se serait trouvé trop ouvertement compromis pour amener de favorables résultats.

S'inspirant de l'exemple du grand évêque de Genève, M. Chantrel, dans son Histoire populaire des Papes, a voulu montrer par les faits ce que les raisonnements ne font voir qu'avec beaucoup plus de peine et sans autant de profit; c'est lui-même qui le dit, et les quatre volumes qu'il a déjà donnés au public réalisent admirablement le programme si simple mais en même temps si élevé de l'auteur, programme que l'on pourrait résumer en ces seuls mots : La papauté vengée par ses ennemis. En effet, leurs attaques, dont il est si facile de démontrer le but réel; leurs calomnies, dont la fausseté est évidente pour tout esprit sérieux; leur mauvaise foi et la trempe même des armes dont ils se servent pour la détruire, sont autant de preuves de son utilité religieuse et sociale, de son infaillibilité dogmatique, de sa grandeur et de sa force toute divine. M. Chantrel l'a bien compris quand il a désigné comme les esprits peut-être les

(1) Dillet, éditeur, rue de Sèvres.

plus dangereux à la papauté, ceux qui prétendent ne pas lui être hostiles et qui disent avec un ton empreint d'une tristesse religieuse : « nous déplorons ses malheurs, nous reconnaissons tout le bien qu'elle a fait, nous sentons même qu'elle est encore utile, aussi sommes-nous loin de vouloir la détruire... Nous tenons uniquement à la réforme... C'est une institution qui a vieilli et nous sentons le besoin de lui donner une nouvelle vie. » Hommes d'un jour, ils prétendent raviver ce qui a été doué par le divin Maître d'une immortelle jeunesse. Ils veulent, ces législateurs impuissants et présomptueux, qui ne peuvent donner aux utopies sorties de leur cerveau malade une durée demi-séculaire, changer des lois émanées de Dieu même ou élaborées sous son inspiration, et malheureusement ces élucubrations mensongères se répandent avec rapidité parmi le peuple, égarent, faussent son jugement et parviennent même à ébranler sa foi. « C'est pour faire pénétrer la lu- » mière là où l'on s'efforce d'accumuler les ténèbres ; c'est afin de » montrer au peuple honnête et sincèrement ami de la vérité où » elle se trouve réellement et aussi pour lui prouver que ce sont » précisément les petits, les pauvres, par conséquent la presque » unanimité du genre humain, qui est la plus redevable à l'action » bienfaisante de l'humanité » (1), que M. Chantrel a écrit son histoire populaire des pontifes de Rome, des chefs suprêmes de l'Église, des vicaires, des représentants visibles de Jésus-Christ sur la terre ; titres sublimes auxquels ne songent point assez ceux qui s'érigent en apôtres de fantaisie et en faiseurs de lois improvisées.

Chaque tôme de l'histoire de M. Chantrel, soit qu'il embrasse un ou plusieurs siècles, forme un tout et peut s'acheter et se lire séparément. Il est précédé d'une préface qui esquisse à larges traits les faits formant la matière du volume. Cette préface est une excellente introduction à ce qui va suivre : aussi peut-être ce dernier titre lui conviendrait-il mieux que le premier. Du reste, sans nous attacher à un détail de peu d'importance, nous dirons que même sous le rapport de l'enseignement classique supérieur, l'œuvre de M. Chantrel nous paraît destinée à combler une lacune regrettable, et les maîtres comme les parents chrétiens, en mettant son ouvrage entre les mains de leurs enfants, leur procureront, si la suite de l'ouvrage répond au commencement, ce que nous aimons à penser, une lecture aussi intéressante qu'utile, aussi propre à étendre leurs connaissances qu'à éclairer leur esprit et fortifier leur foi.

C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Le lundi 3 décembre, fête de saint François-Xavier, Monseigneur l'Évêque de Chartres, suivant son pieux usage, a célébré la messe à l'autel du chœur de la cathédrale, pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. La plupart des personnes de la ville, qui s'intéressent le

(1) Chantrel, préface de saint Pierre.

plus au progrès de l'association, s'étaient empressées d'y assister. Malgré le nombre toujours croissant des institutions religieuses ou charitables qui se soutiennent par l'aumône, on a remarqué que cette Œuvre admirable s'étend de plus en plus chaque année dans le diocèse de Chartres.

— Le lendemain, une autre Œuvre, d'origine plus récente, mais qui est comme le complément de la première puisqu'elle a pour objet la conservation de la foi dans les pays chrétiens, l'association de saint François de Sales recevait de notre vénérable Évêque un pareil témoignage de l'intérêt paternel qu'il lui porte. Le pieux prélat voulut célébrer la sainte messe à l'intention des membres de l'Œuvre. Sa Grandeur a été singulièrement édifiée du nombreux concours de personnes qui se rallient autour de la bannière du saint Évêque de Genève et il leur a adressé à ce sujet des paroles de félicitation empreintes de la plus bienveillante sympathie.

— Cette même semaine, le P. Cherveaux, de la compagnie de Jésus, donnait une retraite aux membres de la conférence de saint Vincent de Paul, établie dans la ville de Chartres. Les réunions avaient lieu matin et soir dans la chapelle de la crypte dédiée à saint Martin et devenue la chapelle particulière de l'Œuvre. Nous ne savons qui féliciter le plus du zélé prédicateur ou de son religieux auditoire : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils ont été enchantés l'un de l'autre. Une cinquantaine d'hommes ont suivi régulièrement pendant quatre jours les instructions de l'éloquent missionnaire, et le samedi 8, fête de l'Immaculée-Conception, une messe célébrée par Monseigneur et une communion générale des retraitants ont saintement couronné ces pieux exercices.

— La fête de l'Immaculée-Conception a été célébrée à la cathédrale avec la solennité accoutumée. Après la messe capitulaire, une députation de séminaristes que précédaient les jeunes clercs de Notre-Dame, a porté la sainte Châsse à la crypte où elle est demeurée tout le jour exposée à la vénération des fidèles. Le soir à 7 heures, après un excellent discours du R. P. Gay, mariste de la maison de Paris, le clergé est descendu à l'église souterraine en chantant les litanies de la Sainte Vierge. Tout le peuple a suivi la procession dans un parfait recueillement. La crypte, illuminée dans tout son pourtour, rappelait la grande solennité du 17 octobre.

— Depuis cette fête mémorable, la dévotion à Notre-Dame de Chartres semble avoir pris encore de nouveaux accroissements, si l'on en juge par les marques extérieures que nous en avons sous les yeux.

Une nouvelle lampe a été offerte alors à Notre-Dame de sous-terre.

Un père de famille, aussi distingué par sa piété que par sa position sociale, a fait suspendre un cœur devant la sainte image pour attirer sur ses enfants la bénédiction de la bonne Notre-Dame.

Une supérieure de communauté religieuse a fait don d'un calice pour l'église souterraine.

Un autre calice a été offert par une simple servante qui a déjà trouvé moyen de recueillir à elle seule plus de dix-huit cents francs pour la restauration de la crypte. Il n'est pas surprenant que la Sainte Vierge ait voulu récompenser son zèle d'une manière éclatante en lui rendant l'usage de la vue dont elle était depuis longtemps déjà presque totalement privée. Voici ce que cette humble fille nous écrivait naguère à ce sujet. Nous ne changeons rien aux paroles qu'elle nous adresse :

« Je vous prie de faire connaître la grande grâce que j'ai reçue de Dieu en recouvrant la vue. C'est à Notre-Dame de Chartres que je suis redevable d'une si insigne faveur. Ce que je vous demande, Monsieur, c'est pour faire connaître par tout le monde la puissance et la grandeur de Notre-Dame de Chartres. C'est aussi dans l'intérêt de l'Œuvre. J'ai promis à cette bonne Mère d'être sa pauvre et fidèle servante ; je renouvelle aujourd'hui ma promesse, je ferai tout ce qu'il dépendra de moi pour vous venir en aide dans une si bonne et si sainte entreprise. La Sainte Vierge ne m'a jamais abandonnée : j'espère qu'elle écoutera mes faibles prières, et dans l'intérêt de l'Œuvre elle daignera les exaucer. »

Une belle couronne de lumière a été offerte le 17 octobre par de généreux habitants de Vincennes, pour être placée au-dessus de la sainte Châsse qui renferme le vêtement de la Mère de Dieu. Une lampe y brûle depuis plusieurs jours; elle est entretenue aux frais d'un pieux ecclésiastique du diocèse de Paris.

Un nouveau cœur a été offert en ex-voto par la confrérie de Notre-Dame de Chartres, le jour de l'Immaculée-Conception.

D'autres dons de moindre valeur nous ont été remis pour Notre-Dame. Nous acceptons avec la plus vive reconnaissance ce qu'on veut bien nous adresser pour l'acquisition des ornements, du linge et de tout le mobilier nécessaire au service des nombreuses chapelles de l'église de Chartres.

— Le samedi 15, Monseigneur a consacré sous l'invocation du Saint-Cœur de Marie le nouvel autel de l'ancienne chapelle de saint Étienne ou des Martyrs, qui vient d'être restaurée.

— L'ordination faite dans la chapelle du séminaire, le samedi des Quatre-Temps, n'a donné au diocèse de Chartres que deux prêtres : M. Lalizel, de Chartres, et M. Theuré, du Thieulin; quatre diacres et un sous-diacre. M. Lalizel est depuis plusieurs semaines professeur au petit séminaire de Nogent-le-Rotrou. M. Theuré est nommé vicaire de La Loupe, en remplacement de M. l'abbé Augereau, dont la nouvelle destination nous est encore inconnue.

— De nouvelles missions, données dans diverses paroisses du diocèse, font apprécier de plus en plus l'utilité de ces prédicateurs extraordinaires. Lèves, Jouy, Soulaires, Broué, La Ferté-Villeneuil, Denonville et Berchères-sur-Vesgres, viennent d'être évangélisées par les Pères Maristes, avec un succès véritable, quoique plus ou moins apparent. Nous sommes heureux de signaler en particulier la

paroisse de Lèves, dont la réputation religieuse gravement compromise à certaine époque, n'avait pas encore été bien réhabilitée. Les instructions du missionnaire ont été suivies avec régularité par un concours nombreux de personnes; plusieurs retours ont réjoui le cœur du zèlé pasteur de la paroisse et, le jour de la clôture, Monseigneur, en venant donner la Confirmation, a été bien consolé par le spectacle édifiant qu'il a eu toute la journée sous les yeux.

Depuis peu, Monseigneur a également donné le sacrement de Confirmation dans les paroisses du Coudray et de Nogent-le-Phaye.

Le Coudray vient de recevoir une autre bénédiction bien précieuse. Les sœurs de Saint-Paul y ont pris récemment la direction d'une école de filles.

Cinq religieuses de cette même communauté de Saint-Paul sont parties dernièrement pour la Chine où elles sont impatiemment attendues par celles de leurs sœurs qui les ont précédées. C'est le samedi 22 décembre qu'elles ont fait leurs adieux à leurs mères vénérées et à leurs chères compagnes, pour aller se dévouer dans ce pays encore à demi-barbare au soulagement des pauvres malades et des enfants abandonnés.

— Mgr l'Évêque de Chartres vient de publier une lettre pastorale dans le but d'organiser l'*Œuvre du denier de saint Pierre* et d'annoncer une double quête à faire chaque année dans toutes les paroisses du diocèse pour venir en aide au Saint-Père.

On a pu remarquer aussi que le vénérable Prélat a été l'un des premiers à donner son adhésion à la lettre publiée dernièrement par Son Eminence le Cardinal Archevêque de Lyon.

— Une neuvaine de Messes sera célébrée à la chapelle de Notre-Dame sous-terre, à l'intention de notre saint Père le Pape. Elle commencera le 10 janvier et elle se terminera le 18, fête de la Chaire de saint Pierre à Rome. Cette messe sera dite à 8 heures.

— Malgré les offrandes antérieures, la quête faite à Noël dans la cathédrale de Chartres, pour l'Œuvre du denier de saint Pierre, s'est élevée à plus de mille francs.

FAITS ÉDIFIANTS.

LA MONTRE DE LA COUTURIÈRE
et
LA CONFESSION EST BONNE A QUELQUE CHOSE.

Voici un de ces traits qui valent tout un sermon sur la confession; nous le reproduisons dans sa naïve simplicité :

Une ouvrière en robes avait une montre qu'elle tenait de ses parents, aussi la regardait-elle comme un de ces trésors de famille auxquels le cœur donne une valeur infinie. Or, un jour que notre

couturière étant sortie en négligé, n'avait pas cru devoir prendre sa montre, ce précieux bijou lui fut mystérieusement soustrait, et recherches, réclames, déclaration au commissaire de police, annonce au tambour et dans les journaux, tous ces moyens extrêmes restèrent sans succès.

L'ouvrière, après avoir éprouvé une vive peine de cette perte, avait fini par s'en consoler (de quoi ne se console-t-on pas en ce monde?) et même par ne plus y songer du tout, quand elle reçut une lettre sans signature qui l'engageait à se rendre à l'adresse qui s'y trouvait indiquée. La curiosité éveillée par cette étrange invitation, notre couturière s'empressa de s'y rendre. Quelle ne fut pas sa piéuse surprise en entrant dans l'appartement qui lui avait été désigné, de le trouver rempli de personnes agenouillées et dans l'attitude d'un parfait recueillement, tandis qu'un prêtre donnait le Saint-Viatique à une femme d'une soixantaine d'années. Quand la cérémonie fut achevée, le ministre du Seigneur, obéissant au vœu de la malade, demanda à haute voix si Mme C. ne se trouverait pas dans l'assistance. En entendant prononcer son nom, la couturière s'avance. La moribonde tire alors de son chevet le bijou volé depuis deux ans, priant en même temps son confesseur de le remettre à sa propriétaire légitime, et de lui avouer de sa part que, dans un moment de gêne, elle s'était introduite chez elle à l'aide d'une fausse clé et lui avait enlevé cette montre qu'elle avait été aussitôt déposer au Mont-de-Piété.

L'ouvrière, dans un élan de bonheur, embrasse la pauvre malade et ne se retire qu'après avoir glissé pour elle dans la main du prêtre une pièce de vingt francs.

Puisque nous parlons restitution, ne restons pas en si beau chemin et citons le trait suivant qui porte avec lui son commentaire.

Un artisan habile dans son métier, mais très-ignorant en matière de religion et par suite très-peu dévot, avait une sœur fort pieuse qui, malgré ses prières et ses efforts, échouait complétement à le faire revenir de ses préventions et de ses erreurs.

Voyant le peu de succès de ses paroles, elle se taisait attendant le moment de la grâce; il vint en effet, et voici à quelle occasion : Un prêtre entre un matin chez l'ouvrier : Monsieur, lui dit-il, j'ai quinze francs à vous remettre. — L'artisan : A moi, Monsieur, mais vous ne me devez rien. — Le prêtre : Il est vrai, aussi n'est-ce pas en mon nom que je vous apporte cette somme. — Alors d'où provient-elle? — Peu vous importe. — Je tiens à le savoir. — Et moi à le taire. — Ah! je comprends, il s'agit d'une restitution. — Peut-être; quoiqu'il en soit, cet argent vous appartient, gardez-le sans scrupule. Il faut convenir, pensa l'ouvrier, que la confession est bonne à quelque chose, et de la pensée passant à l'action, il alla un beau jour faire l'aveu de toutes les fautes de sa vie, comblant ainsi de joie sa pieuse sœur et le bon prêtre qui avait été le ministre de sa réconciliation avec Dieu!

C. DE C.

A NOTRE-DAME DE CHARTRES.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE.

(Air du *Palais des Papes.*)

I.

Voyez-vous sur ce mont, où radieuse et fière,
La cité des Chartrains étale sa splendeur,
Deux superbes clochers levant leur cime altière,
Et des cieux enflammés menaçant la hauteur;
C'est là que le Druide à la Vierge bénie
Qui devait enfanter le Sauveur des humains,
Érigea des autels, et de notre patrie
Immortalisa les destins.

Enfants, ne passez point sans que de la Madone
Vous alliez révérer cet antique séjour;
Offrez-lui de vertus une belle couronne,
Et des vœux embrâsés, et l'encens de l'amour.

II.

Là jadis nos aïeux, pleins d'une foi sincère,
Allaient prier ce cœur qui pour nous prie aux cieux;
Là des pontifes saints, là des rois de la terre
Humiliaient leur tiare ou leur sceptre orgueilleux.
Si des siècles jaloux la main rude et glacée,
A de ces sentiments flétri la sainte ardeur,
La vieille basilique, ô Vierge immaculée,
Proclame encore ta grandeur.

III.

Qui des temps à venir déroulera la chaîne
A mon esprit avide, à mes yeux éblouis?
Mais, dût le ciel tomber, oui, Madone chartraine,
J'ai juré d'être à toi, je veux être ton fils.
Quand je vois ton beau temple aux clartés radieuses,
Les feux de l'espérance illuminent mon front,
Et je sens que du sein des voûtes ténébreuses
Une mère à mes vœux répond.

H. B.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. GOUVERNEUR.

Cinquième année.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Dieu soit béni ! l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame commence à être comprise. Elle le sera mieux encore et d'un plus grand nombre de personnes, à mesure que nous en ferons ressortir l'importance et qu'on pourra constater par soi-même les heureux résultats qu'elle produit. Nous ne nous étendrons pas aujourd'hui sur cette matière : les demandes qui nous sont actuellement adressées nous donnent lieu d'aborder sans plus de retard une autre question, qui d'ailleurs se présente l'une des premières à la pensée de nos lecteurs, celle des conditions d'admission à l'École des Clercs de Notre-Dame.

CONDITIONS D'ADMISSION.

D'après ce que nous avons dit dans nos précédents articles, vous le voyez clairement, chers associés, l'Œuvre que vous allez fonder avec nous par vos aumônes est une école ecclésiastique affectée au service du célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Chartres et plus spécialement destinée à recueillir des enfants pauvres, sans que nous ayons toutefois l'intention d'exclure les bons sujets que des familles plus fortunées voudraient nous confier.

Il serait donc facile de conclure ce que nous devons exiger des enfants qui se présentent pour entrer dans notre établissement.

Malheureusement, on n'a pas l'idée qu'on devrait avoir d'une école ecclésiastique et des conditions requises pour y être admis. On oublie que c'est un premier noviciat du sacerdoce, où des enfants choisis font l'apprentissage de l'état sublime auquel ils paraissent destinés.

Un jour que nous allions à la promenade, j'étais alors au séminaire, nous rencontrâmes un vieillard à la mine rébarbative qui s'arrêta sur notre passage et qui, après nous avoir toisés tous des pieds à la tête et comptés jusqu'au dernier, s'écria d'un air d'ailleurs assez peu satisfait : En voilà, j'espère, de ces apprentis papes! Eh bien, ce bonhomme comprenait, lui, ce que c'est qu'une école ecclésiastique. C'est une école, sinon d'apprentis papes, du moins d'apprentis prêtres. Or, un apprenti doit montrer des dispositions spéciales pour le métier qu'il veut apprendre; il doit avoir certaines aptitudes particulières sans lesquelles il ne deviendra jamais un bon ouvrier.

Mais que faut-il pour être un bon prêtre, pour être compté parmi les bons ouvriers évangéliques?

Un séminariste n'avait point été appelé aux ordres, quoique le temps fût venu pour lui d'y être admis; ses supérieurs jugèrent même à propos de l'engager à sortir de la maison. Peu de jours après, un des protecteurs de ce jeune homme vint au séminaire et s'adressant à l'un des directeurs : « Eh bien! Monsieur l'abbé, lui dit-il, comment se fait-il que vous ayez renvoyé Monsieur un tel? c'est pourtant un bon enfant. — C'est vrai, repartit le directeur; mais si pour être prêtre il suffisait d'être bon enfant, Cadet Roussel aurait pu l'être (1). »

Non, il ne suffit pas d'être bon enfant pour être prêtre. Mais que faut-il donc? Un de nos vénérables directeurs du séminaire nous disait un jour : Pour qu'un jeune homme devienne un bon prêtre, il faut que ses pieds ne tiennent pas à la terre, que ses mains ne tiennent pas à l'argent, que sa tête ne tienne pas à son cou; c'est-à-dire il faut qu'il soit toujours prêt à marcher où ses supérieurs l'envoient, à sacrifier ce qu'il possède, à donner son

(1) On connaît la chanson populaire dont le refrain se termine par ces mots :

Ah! oui vraiment,
Cadet Roussel est bon enfant.

sang et sa vie pour sauver ses frères; en un mot, il faut qu'il soit dévoué. Le dévouement, voilà la vertu spéciale du prêtre et de quiconque aspire au sacerdoce.

Aussi, quand l'Eglise s'adresse à Dieu pour lui demander des prêtres, elle le conjure de lui donner des ministres qui dépensent ce qu'ils ont et qui se dépensent eux-mêmes dans l'intérêt des âmes, *ut impendant sua et seipsos superimpendant.*

Le saint Concile de Trente, en traitant la question des séminaires, pose avec une admirable précision les règles qne nous cherchons en ce moment. Ecoutons cet oracle, dont l'autorité doit être si imposante pour un véritable enfant de l'Église. Voici ce que nous lisons dans la session XXIIIe, au chapitre XVIIIe de la Réforme :

« Qu'on ne reçoive dans ce collége que des enfants qui aient au moins douze ans, qui soient nés de légitime mariage, qui sachent convenablement lire et écrire, et dont le caractère et les dispositions donnent sujet d'espérer qu'ils s'emploieront toute leur vie aux fonctions ecclésiastiques. Le saint Concile veut qu'on choisisse principalement les enfants des pauvres, mais il n'exclut pas toutefois ceux des riches, pourvu qu'ils soient élevés à leurs frais et qu'ils témoignent la volonté de se consacrer au service de Dieu et de l'Église (1). »

Reprenons ces conditions l'une après l'autre.

1° *Que les enfants aient au moins douze ans.* Avant cet âge on ne peut guère juger pour l'ordinaire des dispositions et de la vocation d'un enfant. A raison du but spécial de notre Œuvre, nous admettrions une exception à cette règle en faveur de ceux qui, ayant d'ailleurs toutes les autres qualités requises, se distingueraient par la beauté de leur voix et par une aptitude particulière pour l'étude de la musique.

2° *Qu'ils soient nés de légitime mariage.* Nous désirons de plus que les enfants qu'on nous offre appartiennent à des familles solidement religieuses : c'est une forte garantie pour la vocation des sujets.

3° *Qu'ils sachent lire et écrire convenablement.* Ils doivent

(1) *In hoc collegio (puerorum) recipiantur qui ad minimum duodecim annos et ex legitimo matrimonio nati sint, ac legere et scribere competenter noverint; et quorum indoles et voluntas spem afferat eos ecclesiasticis ministeriis perpetuó inservituros. Pauperum autem filios precipuè eligi vult, nec tamen ditiorum excludit, modo sumptu suo alantur et studium præ se ferant Deo et Ecclesiæ inserviendi. (Conc. Trid. sess. XXIII, cap. XVIII de Reform.*

connaître assez la grammaire et l'orthographe usuelle pour commencer l'étude de la langue latine.

4o *Que leur caractère et leurs dispositions fassent espérer qu'ils s'emploieront toute leur vie aux fonctions ecclésiastiques.* Que de choses renfermées dans ce peu de paroles! Le saint Concile montre encore mieux sa pensée quelques lignes plus bas, quand il dit : *Ils porteront aussitôt la tonsure et l'habit ecclésiastique;* car la tonsure, d'après l'autorité vénérable que nous citons, doit être donnée seulement à ceux au sujet desquels on peut raisonnablement présumer qu'ils ont choisi l'état ecclésiastique pour servir Dieu avec fidélité, *de quibus probabilis conjectura sit... eos ut Deo fidelem cultum prœstent hoc vitæ genus elegisse.*

Il suit de ce qui précède que nous ne pouvons admettre dans notre maison que des enfants *pieux, dociles, intelligents, laborieux;* tels en un mot qu'ils fussent en état de recevoir la tonsure et l'habit ecclésiastique.

5o *Le saint Concile veut qu'on choisisse de préférence les enfants des pauvres.* C'est ce que nous faisons, c'est ce que nous sommes plus que jamais dans l'intention de faire.

Un vénérable ecclésiastique vint un jour me trouver. « J'ai, me dit-il, un enfant à vous offrir; il me paraît avoir de bonnes dispositions, mais les parents ne peuvent donner que deux cents francs de pension. — Monsieur l'abbé, lui répondis-je, la question d'argent n'est pas la plus importante, et quoique je n'aie pas le sou, c'est la dernière chose à laquelle je regarde quand il s'agit d'une vocation. J'aime mieux élever gratuitement un sujet d'espérance que d'en recevoir à deux cents francs trois ou quatre qui n'auraient que des qualités médiocres. J'y trouve encore un bénéfice pour moi et surtout pour l'Église, d'après mes petits calculs. — A ce compte-là, reprit mon confrère, j'ai chez moi un enfant dont je n'osais pas vous parler parce qu'il n'a pas d'argent; mais il ferait votre affaire à merveille : il a les meilleures dispositions et sa vocation me paraît assurée. » Comme je savais que le bon abbé entendait parfaitement les choses et qu'il se connaissait en esprit ecclésiastique : « J'y penserai, lui dis-je, et prochainement vous aurez ma réponse. » En effet, au bout de quelques jours, après avoir écouté tour à tour la prudence qui arrête et la confiance qui pousse en avant, je lui écrivis : « Eh bien! c'est une affaire entendue : placez ailleurs celui de vos élèves

qui peut payer deux cents francs et amenez-moi l'autre. La Sainte Vierge trouvera le moyen de me tirer d'affaire. » Ce qui fut dit fut fait, et j'ai eu si peu sujet de m'en repentir que je suis tout prêt à récidiver en pareille occasion.

6º *Le saint Concile n'exclut pas les enfants des riches, pourvu qu'ils soient élevés à leurs frais et qu'ils montrent la volonté de servir Dieu et l'Eglise.*

Nous exigeons quelque chose des familles qui peuvent s'imposer des sacrifices pour l'éducation de leurs enfants, mais le prix de la pension n'est pas déterminé. Nous laissons à la conscience des parents le soin de fixer eux-mêmes ce qu'ils sont en état de donner, en les avertissant toutefois que s'ils ne faisaient pas ce qu'ils peuvent réellement pour nous venir en aide, Dieu ne saurait les bénir.

Nous n'accepterons désormais, à aucun prix, des enfants qui n'auraient pas le désir d'embrasser l'état ecclésiastique.

On nous trouvera peut-être bien sévère; mais le sommes-nous plus que le saint Concile de Trente? Ce n'est pas une petite chose que de préparer des enfants pour le sacerdoce, et les bons sujets sont beaucoup plus rares qu'on ne le pense. Saint François de Sales paraît être de cet avis. Quelqu'un lui demandait un jour pourquoi, au lieu de former des religieuses, il ne s'était pas appliqué plutôt à former des prêtres, puisque cette œuvre est sans contredit la plus précieuse de toutes. « J'y ai essayé, répondit le saint Evêque, mais je n'ai pu réussir qu'à en former un et demi. » Toutefois, nous lisons dans la vie de M. Olier, que saint François de Sales, sur la fin de sa vie, pensait à se retirer dans la solitude avec cinq ou six enfants qu'il se proposait de préparer au sacerdoce, preuve qu'il attachait une extrême importance à la culture des vocations ecclésiastiques.

Nous engageons les personnes qui désirent nous confier des enfants à bien méditer les règles que nous venons de leur offrir; car ceux qui n'auraient pas les qualités requises courraient le risque de ne pas faire long séjour dans notre maison. Après six mois ou une année d'épreuve, s'ils ne faisaient pas concevoir de sérieuses espérances, nous n'hésiterions pas à les remettre à leurs familles. Avec plus de facilité pour admettre et conserver les sujets, nous pourrions réussir peut-être à former un assez bon collége; mais un tel établissement serait, à notre avis, d'une

utilité médiocre pour le but que nous nous proposons et en particulier pour la culture des vocations ecclésiastiques.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT PIERRE DAMIEN, DOCTEUR DE L'ÉGLISE (XIe SIÈCLE).

L'amitié fraternelle est un des sentiments les plus doux au cœur de l'homme, et bien qu'il soit un simple effet de la nature, et ne demande dans la pratique aucun effort, il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il est vif, persévérant, sincère, il provoque les sympathies et cause à ceux qui en sont témoins une sorte d'admiration, une complaisance toute particulière; et voilà pourquoi le nom du bienheureux, dont nous allons redire la vie, éveille dans l'âme, lorsqu'on en connaît l'origine, une impression pleine de douceur. Car si l'humble et saint abbé de Font-Avellane, le cardinal-évêque d'Ostie, le légat des Etienne, des Alexandre et des Nicolas, a voulu joindre le nom de Damien à celui de Pierre qu'il avait reçu au baptême, ce fut pour perpétuer le souvenir des soins assidus et de la tendre sollicitude d'un de ses frères, archi-prêtre de Ravenne, qui le recueillit chez lui, alors que devenu orphelin il n'éprouvait du reste de sa famille que de pénibles et humiliants rebuts. Placé successivement par ce frère généreux dans les écoles de Faenza et de Parme, Pierre étonna les hommes éminents qui lui donnèrent des leçons, par la pénétration de son esprit, l'élévation de ses pensées et son amour pour l'étude. Ses progrès furent si rapides, qu'en peu d'années il put occuper lui-même la chaire de professeur. La supériorité de son génie et l'excellence de ses enseignements lui attirèrent bientôt un grand nombre d'élèves et lui méritèrent les applaudissements des maîtres de la science.

Pierre qui savait que tout don parfait vient de Dieu, était loin de s'enorgueillir de ses succès, et opposait à l'enflure de la vaine gloire, que produisent trop souvent les louanges, un profond sentiment de sa misère originelle; aux charmes de la mollesse, fruits habituels du bien-être et d'une constante prospérité, l'usage du cilice et l'abandon en faveur des pauvres de la plus grande partie de ses revenus. Ces pieux antidotes employés par notre saint pour se défendre de l'orgueil et de la sensualité, ne pouvant entièrement calmer les inquiétudes de sa conscience,

il résolut, pour répondre d'ailleurs à l'attrait intérieur qui l'appelait vers la solitude, de quitter le monde et d'aller loin de sa patrie ensevelir sa mémoire et faire oublier son nom. Comme il était dans cette pensée, Dieu permit qu'il rencontrât deux ermites de Font-Avellane, qui le charmèrent tellement par leur vertu, qu'il leur offrit un vase d'argent comme souvenir et comme gage de sa pieuse affection; le refus plein de délicatesse qu'il en reçut acheva de lui gagner le cœur; il les suivit dans leur ermitage, situé dans l'Ombrie, au pied de l'Appenin, embrassa leur vie solitaire, et se livra avec cette ardeur de cœur et de volonté, qui parfois dépasse les bornes posées à la vertu, à des mortifications dont le détail effrayerait notre lâcheté.

L'abbé de Font-Avellane étant mort, Pierre fut choisi par tous ses frères pour son successeur; et malgré les résistances de son humilité, il se vit contraint d'accepter une charge dont il redoutait l'étendue et la responsabilité.

Ce fut alors que, selon la parole du prophète, la solitude fleurit et porta des fruits abondants et pleins de saveur.

Le bienheureux fonda plusieurs ermitages dans lesquels il entretenait l'esprit de charité, de retraite et d'humilité. Il s'efforça surtout d'inspirer à ces enfants du désert une dévotion sans bornes pour la Mère du Sauveur, et leur fit adopter la pieuse coutume de lui consacrer le samedi, de réciter chaque jour son petit office, enfin de célébrer en son honneur les messes dites de *Beata* : toutes pratiques qui, de ce coin obscur de l'Ombrie, s'étendirent ensuite à l'Église universelle.

Tel le grain de seneyé, la plus petite des semences, finit, après avoir été confié à la terre, par devenir un grand arbre et offrir une ombre tutélaire aux voyageurs fatigués qui s'asseyent à ses pieds.

Parler de Marie à ses chers disciples, exciter leur confiance envers la plus douce, la plus aimable, la plus miséricordieuse des mères, ne suffisait pas au zèle ardent dont le cœur de Pierre était dévoré pour procurer sa gloire en rappelant ses grandeurs et en publiant ses bienfaits. Aussi quand sa poitrine, épuisée par de chaleureuses exhortations, réclamait un impérieux repos, il prenait la plume et déversait le trop plein de son âme dans les plus suaves écrits.

Voici quelques fragments de ces pages inspirées :

« Heureux, dit-il dans un de ses discours sur la Nativité de

la Très-Sainte Vierge, heureux les purs esprits du ciel qui jouissent de la présence de l'auguste Marie ! Nous ici-bas, et en attendant que nous partagions leur bonheur, nous devons nous borner, hélas ! à honorer par la pensée la mémoire de vos ineffables douceurs.

» O Vierge bien-aimée, ils ont la possession, nous n'avons que la mémoire ; mais si la mémoire est encore si ravissante, que dirons-nous de la présence ? Et ces esprits bienheureux, inondés bien plus que nous de l'abondante rosée de la divinité, jouissent clairement de la vue du Fils et de la Mère. Quant à nous, condamnés ici-bas à la dure prison de notre mortalité, nous n'avons pour consoler et charmer nos ennuis que la pensée du jour du ciel. Qu'il vienne donc enfin le beau jour qui nous mettra en possession des éternelles et bienheureuses réalités ! Qu'il vienne le jour où nous n'aurons plus à lire de loin les charmes et les douceurs de la patrie absente, mais où il nous sera donné de jouir de tous ses biens ! En attendant ce moment fortuné, cherchons nos consolations dans ce que la pensée et la foi ont d'agréable, jusqu'à ce que nous soyons rassasiés des délices de la possession. Saint Pierre ajoute, en s'adressant directement à ses frères bien-aimés : Réjouissez-vous dans le Seigneur, car je vais vous parler de cette bienheureuse Dame qui, après Dieu, a dans vos cœurs la première place ; de celle au nom de laquelle vous vous inclinez humblement ; de celle dont vous récitez dévotement l'office ; de celle dont vous rappelez sans cesse le doux souvenir ; de celle enfin dont la pensée est délicieuse à vos cœurs, parce que l'abondance de sa douceur est grande et ineffable. Son nom sort des trésors de la divinité, et il est arrêté dans les suprêmes conseils que l'œuvre de la Rédemption doit être faite en elle, par elle et avec elle, afin que comme rien n'a été fait sans Jésus-Christ, ainsi rien ne soit réparé sans Marie. »

Si la naissance de la Très-Sainte Vierge cause au saint docteur de si sublimes élans, il semble que sa parole devient encore plus entraînante et plus grandiôse quand elle aborde le magnifique sujet de sa glorieuse Assomption.

« Il est bien beau et bien grand, dit-il, ce jour heureux dans lequel la royale Vierge monte vers le trône de Dieu le Père, et, prenant place sur le siége même de l'adorable Trinité, attire sur sa personne auguste et sainte le regard et l'admiration des anges eux-mêmes. Toute la multitude des célestes intelligences s'as-

semble et se réunit pour voir la nouvelle Reine assise à la droite du Dieu des vertus avec un manteau d'or et un corps toujours immaculé. Elle brille par les nuances merveilleuses de sa robe et par la variété et le nombre de ses mérites. Oui, voici le jour qui a rempli de joie les célestes demeures. Ah ! pour la terre, ce jour ne vient qu'une fois par an! mais pour le ciel il dure toujours.

» Sans manquer au respect dû à la dignité du Fils, nous trouverons que le triomphe de la Mère est plus pompeux que celui de Jésus, car les anges seuls ont pu aller au-devant du Rédempteur, tandis que lorsque la Mère a fait son entrée dans la vivante et éternelle cité de Dieu, son Fils bien-aimé lui-même, avec toutes les hiérarchies célestes, est allé à sa rencontre, et l'a ensuite introduite dans les parvis sacrés ! O quelle dignité ! quel honneur ! quelle gloire que de s'appuyer sur celui que les anges ne regardent qu'en tremblant ! »

Pourquoi l'espace nous manque-t-il pour reproduire les ravissants développements de saint Pierre Damien, sur ce passage du cantique des cantiques : « Comme le lys brille parmi les épines, ainsi ma bien-aimée parmi les enfants d'Adam. » Mais il faut nous arrêter; et après avoir admiré dans notre bienheureux un des plus éloquents panégyristes de la Vierge Marie, passons quelques instants à le considérer comme un auxiliaire dévoué des souverains pontifes et comme un intrépide champion de la papauté. Elevé par Etienne IX à la dignité de cardinal, évêque d'Ostie, l'humble abbé de Font-Avellane fut chargé, à titre de légat, par ce pape et par plusieurs de ses successeurs, des missions les plus délicates et les plus difficiles, dans lesquelles il déploya une largeur de vues, une justesse de jugement, une prudence de conseil, une énergie d'action qui firent dire de lui au saint Pontife Alexandre II, qu'il était l'œil et la colonne inébranlable du siége apostolique, la personne qui, après lui, avait le plus d'autorité dans l'Eglise.

Ecoutons-le quand, envoyé à Milan par Nicolas II pour détruire la simonie parmi le clergé de cette grande cité, il adresse du haut de l'ambon de la majestueuse cathédrale, au peuple assemblé dans le temple saint, cette éloquente apologie de la primauté du siége apostolique : Sachez, mes frères, que je ne suis pas venu ici pour chercher la gloire de l'Eglise romaine, mais la vôtre et votre salut, après l'éloge qu'elle a reçu du Sauveur. Et quelle province de la terre est exempte de ce pouvoir qui s'étend jusqu'à

lier et délier? Ce sont les rois, les empereurs qui ont établi les bornes des patriarchats, des métropoles, des diocèses de chaque évêque, et leur ont accordé des priviléges; mais c'est Jésus-Christ qui a fondé l'Eglise romaine en donnant à saint Pierre les clés de la vie éternelle au ciel et sur la terre. Ainsi ce n'est qu'une injustice de priver de ses droits quelqu'autre église que ce soit; mais de disputer à l'Eglise romaine sa prérogative, c'est une hérésie!

Le cardinal ne parle pas avec moins de force et moins de liberté à l'empereur Teuton, qui voulait rompre les liens sacrés qui l'unissaient à Berthe, fille d'Othon, marquise d'Italie.

Qu'importait à l'homme de Dieu la colère des grands de la terre? Porte-voix du Très-Haut, il leur annonçait sans crainte les châtiments prêts à fondre sur leurs têtes coupables, s'ils ne réformaient leur vie criminelle et ne revenaient de tout cœur à celui qui a dit : Je suis la Vérité; et les rois comme les peuples, renonçant à leurs pernicieux desseins, s'inclinaient en tremblant sous la main sacerdotale que le saint vieillard élevait sur eux pour les bénir au nom du Seigneur suprême et du puissant Maître des nations.

Quand la mission de ce messager de paix était finie, semblable à ces météores lumineux qui, après avoir brillé quelques moments à l'horizon, vont s'éteindre dans l'espace, Pierre se retirait dans sa solitude de Font-Avellane pour y méditer en silence les années éternelles, sous le seul regard de Dieu. Sa bienheureuse mort arriva le 22 février 1072. Ses écrits, plein d'érudition, de doctrine et de piété, ont mérité à saint Pierre Damien le titre glorieux de docteur de l'Église.

Un humble servant de Marie.

DE LA CONFESSION DES PETITS ENFANTS.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES.

Les enfants arrivés à l'âge de discrétion peuvent recevoir le sacrement de pénitence, c'est-à-dire l'absolution.

Il y a obligation pour eux, comme pour les adultes, de le recevoir au moins une fois l'an, d'après le canon *Omnis utriusque sexûs, etc.*

Ils y ont un droit strict.

Les bons curés et les confesseurs se font un devoir d'employer

tous leurs soins pour faire entrer les enfants dans les dispositions que le sacrement exige.

Ce n'est pas seulement une fois l'an, au temps de Pâques par exemple, que le confesseur s'efforcera de disposer l'enfant à l'absolution, mais chaque fois qu'il le trouvera en état de damnation. Faute de ce soin, nombre d'enfants, ou croupissent dans le péché, ou frappés inopinément par la maladie, et enlevés par une mort prompte, périssent éternellement. Une mère chrétienne, bonne et intelligente, fera confesser son enfant au début d'une maladie; c'est le moyen d'éviter de terribles surprises, d'attirer sur un petit malade les bénédictions du ciel et de former l'enfant aux habitudes de la prudence chrétienne.

Enfin, quand un enfant serait sans péché mortel, il est toujours fort utile de lui procurer quelquefois la grâce attachée au sacrement de pénitence, le seul auquel il puisse participer avant la première communion.

Telles sont les conclusions pratiques d'un excellent opuscule qui a pour titre : *Doit-on donner l'absolution aux enfants qui ne communient pas encore?* par un supérieur de séminaire [1].

Si la confession sacramentelle n'était pas un devoir pour tout chrétien, il faudrait l'imposer à l'enfant comme un des plus puissants moyens d'éducation.

Comprenez-le, bonnes mères, c'est une loi générale de la nature que tout, ou presque tout, n'arrive à la perfection que par des développements successifs et le plus souvent avec des efforts; l'homme en particulier est régi par cette loi, et surtout dans l'ordre surnaturel. Le chrétien, qui naît au jour de son baptême, doit croître jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la mesure de l'homme parfait. Jésus-Christ, le grand modèle de l'homme à tous les âges, s'est assujetti à cette loi autant que le comportait sa nature, car il est dit de Lui : *l'Enfant croissait et se fortifiait.*

Comment l'enfant chrétien croîtra-t-il? comment la vertu, qui est sa vie surnaturelle, la vie qu'il a reçue au baptême, se développera-t-elle en lui? Sans doute par la prière bien faite, c'est l'aliment journalier de son âme; mais surtout par les sacrements. C'est dans cet esprit que l'Église, cette bonne mère, dans les premiers siècles du christianisme, pour développer la vie au cœur de l'enfant innocent, n'hésitait pas à lui donner l'aliment eucha-

(1) A Vannes, chez Lamarzelles, prix 40 centimes.

ristique. Depuis que, dans sa sagesse, elle a cru devoir l'en priver, un seul sacrement, celui de la pénitence, est accessible à l'enfant dans ses premières années.

Ce sacrement, qui initie le jeune chrétien à la science pratique du combat spirituel, chose si importante et si nécessaire, a pour effet, non-seulement d'arracher les âmes au péché et de les prémunir contre ses dangers, mais encore d'augmenter la grâce dans celles qui ont le bonheur de la posséder.

Voilà de puissants motifs pour exciter le zèle des mères à procurer à leurs enfants le bienfait de l'absolution.

Quelle joie pour une mère chrétienne que cette pensée : mon enfant est en grâce avec le bon Dieu ! Cette grâce se développe en lui comme un suc qui fortifie sa petite âme et prépare les fruits de vertu qui font les saints et les bienheureux. « Plus la grâce est abondante dans une âme, dit l'illustre Gerson, cet ami si dévoué de l'enfance, plus elle exerce cette action vivifiante qui la nourrit, l'entretient, la conserve et la fortifie. »

Saint Alphonse de Liguori, ce grand modèle des missionnaires et des pasteurs, ce zélateur si ardent des âmes, dans sa charité de père, d'accord avec d'autres docteurs, absout le petit enfant, même plusieurs fois l'année, non-seulement pour l'arracher au péché mortel, mais dans le but d'augmenter en lui la grâce, qui est la vie, la force et la beauté des âmes.

Le révérend père Félix, dans une retraite pastorale donnée à Noyons, a établi la doctrine que nous professons sur l'absolution des petits enfants. Les raisons du pieux et savant jésuite ont paru péremptoires et sans réplique au vénérable évêque de Beauvais. J'aime à citer dans la *Voix de Notre-Dame de Chartres* l'autorité de Mgr Gignoux ; l'amour de ce bon évêque pour les enfants a brillé d'un si doux éclat à la procession du 17 octobre 1860. — Vous n'oublierez pas, bonnes mères, l'empressement que mettaient à bénir vos enfants ces princes de l'Église, j'en ai été moi-même l'heureux témoin. Ah! c'est que ces pasteurs intelligents savent le prix de l'enfant et la nécessité d'imprimer dans son âme, tendre comme la cire, le signe de la vertu avec les bénédictions célestes ; ils savent ce que le prêtre peut faire de bien à ces âmes pures, à ces êtres si chers, le trésor des familles, l'espérance de la Religion et de la société.

Je ne vous le dissimulerai pas, bonnes mères, de bons prêtres, pénétrés du prix de la grâce et de dévouement pour l'enfance,

hésitent pourtant encore à donner l'absolution à vos enfants, avant le jour solennel de la première communion.

Aidez-nous, encouragez-nous, bonnes mères, dans cette œuvre de zèle, dont le profit est si grand pour vous. Préparez vous-mêmes ces petites âmes; vous y réussirez, en les formant à la prière quotidienne, en les aidant, par des interrogations intelligentes et persuasives, à produire les actes des vertus chrétiennes (1), en leur parlant du prix de l'absolution et du bonheur de la recevoir. — Dites-leur : mon enfant, si tu travailles à te corriger de tes défauts, si, à confesse, tu dis bien tes péchés, si tu as, au foud du cœur, une vraie douleur de les avoir commis, ton confesseur qui est si bon t'aimera davantage, il te donnera l'absolution; l'absolution t'ôtera tous tes péchés, elle te donnera la grâce du bon Dieu, tu seras pur comme un ange.

On ne saurait croire, sans l'avoir éprouvé, combien ce zèle d'une mère produit de bien dans l'âme d'un petit enfant et combien il encourage un confesseur pieux et zélé à ouvrir, en sa faveur, les trésors dont il est le dispensateur.

Le prêtre est pour vous, bonnes mères, un puissant auxiliaire dans la grande affaire de l'éducation de vos enfants; nous vous aidons et de tout cœur, mais à votre tour, aidez-nous : vous le savez, en cela comme en tout le reste, et plus qu'en tout le reste, *l'union fait la force.*

E. N. TRIDON,
Prêtre missionnaire.

BIBLIOGRAPHIE.

DE LA CONSTRUCTION ET DE L'AMEUBLEMENT DES ÉGLISES,
Par saint Charles Borromée. (2)

Nous avions l'intention de continuer nos modestes essais sur *l'Ornementation des églises*, lorsqu'on nous mit entre les mains un livre précieux qui abrégera notre travail et nous dispenserait même de le poursuivre, si tous ceux qui s'occupent de la restauration des églises et auxquels nous osons donner quelques renseignements sur ce sujet, se procuraient l'ouvrage de saint Charles. N'ayant pas eu

(1) Voyez le chapitre VI de l'opuscule intitulé : *La Prière de l'Enfance*, approuvé par Mgr Gignoux, enrichi d'un bref de Pie IX; de Pie IX, ce saint pontife, qui n'a pas craint d'autoriser la facilité de l'auteur à absoudre les enfants, qui a été jusqu'à lui accorder deux indulgences plénières chaque année, en faveur de ceux à qui il aurait accordé ce bienfait dans ses missions.

(2) Paris, Lecoffre, libraire, rue du Vieux-Colombier, 29. — Arras, E. Lefranc, éditeur, rue Saint-Maurice, 26.

le temps d'en prendre une connaissance approfondie, nous nous contenterons aujourd'hui de le recommander à nos lecteurs.

Nous l'avons déjà dit, nous sommes à une époque de renovation religieuse qui s'inaugure par la restauration matérielle de nos antiques sanctuaires. A cette œuvre fondamentale, d'autres succèdent comme un complément nécessaire : ici c'est *l'œuvre des tabernacles* qui s'occupe plus spécialement des objets du culte, là c'est celle qui a pour but la restauration du chant ecclésiastique. Enfin, à l'insu des ennemis de l'Eglise et en dépit de leurs attaques incessantes qu'anime une fausse espérance de triomphe, un travail secret de régénération religieuse s'opère, se poursuit avec lenteur et avec force. Mais remettons le côté spirituel de ce futur établissement entre les mains de la Providence aidée de ses saints et fidèles ministres, et occupons-nous du côté matériel qui est notre affaire à nous seuls.

Le livre de saint Charles a été écrit pour tous ceux à qui l'Eglise confie la construction de ses temples catholiques et le soin de les meubler. Aujourd'hui, il est rare de voir s'élever de nouvelles églises dans un pays où la piété de nos aïeux a multiplié ces asiles de la prière. Mais combien n'y en a-t-il pas à reconstruire ou à sauver de l'outrage des siècles? Si tous ceux qui ont déjà exécuté des travaux semblables, avaient eu pour conseiller et pour guide l'éminent archevêque de Milan ou plutôt l'Eglise elle-même qui a dicté ces règles de l'art chrétien, ils auraient bâti réellement des églises et non des temples païens ou des halles, ils auraient restauré ces édifices sacrés dans le style de l'époque et non à la couleur de leurs conceptions bizarres.

L'Eglise matérielle étant la maison de Dieu, le lieu où le christianisme s'inocule à notre âme, s'enseigne et se pratique, étant aussi le symbole de l'Eglise spirituelle et vivante sur la terre, il ne faut pas s'étonner que les premiers pasteurs, dans leurs conciles, en aient arrêté la forme, fixé les proportions et déterminé l'arrangement des moindres parties, pour ne pas abandonner à l'arbitraire de l'artiste une œuvre de cette importance. Car le monument sacré est comme l'enveloppe matérielle de l'Eglise de Jésus-Christ, où toutes les parties doivent converger à un même but spirituel, et surtout faciliter l'action du christianisme, les divers ministères qu'il exerce et l'accomplissement de son culte. Or, c'est aux ministres de la religion qu'il appartenait de régler ces choses dans leurs moindres détails. Voilà pourquoi ils ont concilié les exigences de l'art avec celles du culte, et nos antiques cathédrales nous prouvent évidemment que les règles établies par l'Eglise pour la construction de ses édifices sacrés, loin de paralyser le libre essor du génie artistique, lui ont plutôt donné une impulsion sublime. Ce que les règles liturgiques le contraignaient de faire, sa foi en faisait un objet d'art qu'il embellissait d'une façon merveilleuse. Aujourd'hui que la vraie science de l'art chrétien s'est un peu égarée dans le dédale des fantaisies modernes, on a peut-être oublié que tout dans le lieu saint doit être de telle forme, placé en tel endroit, revêtu de tel

caractère, parce que il y a là un usage traditionnel à conserver, un besoin du culte à consulter, un symbole à respecter. Sous ce rapport, les instructions de saint Charles sont non-seulement utiles mais indispensables dans une foule de circonstances, lorsqu'on restaure une église. On a toujours tort de se fier à son goût et même à des connaissances insuffisantes, quand il s'agit de travaux d'art où le bon goût seul ne peut pas servir de guide, où l'on doit s'incliner devant des traditions vénérables et se soumettre à des règles tracées par nos pères dans la foi.

L'abbé Hénault.

UN VITRAIL DE L'ÉGLISE DE GASVILLE.

Un vitrail exposé dans le vestibule du Palais épiscopal pendant le mois de janvier, a fixé agréablement les regards des visiteurs, et attiré de justes éloges à son auteur, M. Dubois, imagier de Notre-Dame de Chartres. On peut dire que ce vitrail résume toutes les qualités de la peinture sur verre : un dessin irréprochable, une belle harmonie dans les couleurs et une solidité parfaite. Il figure le mystère de l'Annonciation. L'archange se présente dans la retraite de Marie avec un sentiment profond de vénération; son visage est plein de suavité; ses ailes éclatantes de lumière le soutiennent sur un nuage vaporeux; il montre du doigt l'Esprit-Saint, l'auteur de la divine maternité. De la main gauche, il tient pour sceptre une croix. Marie se retourne vers le messager céleste et incline la tête en signe de consentement; mais en prononçant le *fiat,* elle a les yeux fixés sur cette croix qui lui révèle toutes les douleurs auxquelles elle se dévoue en acceptant l'immense honneur qui lui est offert.

C'est là une idée mystique que le peintre a fort heureusement rendue. Elle a été admise par plusieurs théologiens qui ont pensé avec raison que Marie aperçut alors dans l'avenir le douloureux sacrifice de la Croix, ce qui donna à son acceptation tout le mérite d'un acte héroïque.

Enfin, pour tout dire, la composition si religieuse de ce tableau transparent, l'harmonie de ses couleurs, la richesse de sa bordure et de ses dessins, le feront admirer du connaisseur qui visitera l'église de Gasville à laquelle il est destiné, aussi bien que de l'habitant des campagnes qui a toujours un instinct naturel du beau.

UTILITÉ DES MISSIONS DIOCÉSAINES
et
L'OUVRIÈRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Porter la bonne nouvelle du salut chez les nations infidèles, planter sur le sol inhospitalier des peuples sauvages l'étendard sacré de la Croix; étendre le règne de Dieu d'un pôle à l'autre, en un mot *christianiser* le monde, c'est continuer la mission des apôtres: c'est donc faire l'œuvre la plus grande qu'il soit donné à l'homme d'accomplir ici-bas. Aussi trouve-t-elle un puissant écho dans les

cœurs! Mais, chose étrange, tandis que la pensée d'arracher les Chinois ou les Océaniens, les Esquimaux ou les Cafres aux ténèbres du paganisme ou de l'idolâtrie, provoque de la part des chrétiens les plus généreux sacrifices, trop souvent ils ne portent qu'un intérêt vague et stérile à l'œuvre modeste des missions diocésaines qui est cependant le corollaire indispensable de celle de la Propagation de la Foi. Car si l'une allume le flambeau de la vérité dans les âmes, l'autre en ravive la flamme; si l'une jette les fondements de l'édifice, l'autre l'achève ou en relève les débris; si l'une enfin change le loup en un doux agneau, l'autre ramène au divin bercail la brebis égarée. Ah! si l'on savait le bien que fait à ces pauvres pécheurs la voix de l'humble religieux qui leur dit: « Ayez confiance, mes frères, je viens au nom du Seigneur vous apporter le baiser de paix! » Si l'on savait combien il est nécessaire qu'une main étrangère, mais paternelle, vienne offrir à ces aveugles volontaires de les conduire, pour faire ensuite tomber de leurs yeux malades les écailles qui les couvrent! Si l'on savait aussi à quel point certaines personnes ont besoin de ce secours providentiel pour briser des chaînes invisibles et faire un sincère aveu de toutes les fautes de leur vie, aveu que n'obtiendrait jamais peut-être le prêtre qu'elles voient tous les jours et dont chaque regard, chaque parole paraît être à ces âmes pusillanimes un reproche ou une révélation! Mais ce que tant de chrétiens ignorent, ce qu'ils négligent de faire, une simple ouvrière l'a compris et l'a fait. Au lieu de jouir tranquillement de quelques économies, fruit d'un travail assidu, elle continue ses labeurs quotidiens afin d'en consacrer ensuite le produit à faire évangéliser les localités du diocèse de Chartres les plus dépourvues de ressources. Étrangère à ce diocèse, qu'elle n'habite pas, mais qu'elle aime à cause de Notre-Dame, elle adresse ses aumônes aux supérieurs ecclésiastiques par l'entremise d'une tierce personne condamnée à laisser ignorer de quelle main partent ces bienfaits. Les charités de cette humble fille ont déjà procuré plusieurs missions à des paroisses qui sans ce secours en auraient été privées.

C'est au pied des autels que cette admirable servante de Marie puise le zèle dont elle est embrâsée pour le salut de ses frères. Son amour pour l'hôte adorable de nos saints tabernacles est si ardent, qu'elle a demandé comme une faveur de venir aussi en aide, selon ses moyens, aux paroisses trop pauvres pour entretenir la lampe qui devrait brûler nuit et jour même dans les sanctuaires les plus abandonnés.

Quel touchant exemple d'amour de Dieu et de charité pour les âmes, unis à l'humilité la plus profonde et la plus sincère! Oh! comme le ciel doit se plaire à exaucer les vœux d'un si noble cœur! Aussi, nous ne craignons pas de le dire, si les missions diocésaines produisent d'heureux fruits parmi nous, c'est là, dans ces dévouements secrets qu'il faut aller en chercher la cause, plus encore peut-être que dans le zèle d'ailleurs si admirable de nos ouvriers évangéliques.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.

3e NUMÉRO. MARS 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AVIS.

Nous prions ceux de nos associés qui ne nous ont pas encore adressé leur *Denier de Notre-Dame* de nous le faire parvenir au plus tôt. Voici pourquoi nous les pressons si vivement : Un nouveau dortoir nous est presque indispensable pour la rentrée prochaine. Il s'agirait d'approprier à cette destination de vastes greniers que nous convoitons et que nous avons sujet d'espérer; mais nous ne voulons pas entreprendre les travaux sans avoir entre les mains les fonds nécessaires. Si tous nos souscripteurs répondaient à notre appel nous pourrions commencer d'ici quelques semaines.

Quant aux personnes qui n'auraient pas l'intention de nous continuer leur charitable concours, nous les conjurons de nous renvoyer le numéro que nous leur adressons aujourd'hui. En différant davantage, elles occasionneraient à l'Œuvre certains frais qui, en se multipliant, ne laisseraient pas de devenir considérables. Nous ne pouvons toutefois nous empêcher de leur dire que la Sainte Vierge saurait bien, ce nous semble, compenser le nouveau sacrifice qu'elles s'imposeraient pour Elle. C'est son Œuvre que nous faisons tous, nous pouvons en avoir l'assurance; or Notre-Dame paie toujours largement les ouvriers qui se mettent à son service.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME

ET DES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES EN GÉNÉRAL.

« Commencer c'est avoir fait la moitié de l'ouvrage, » dit un vieux proverbe. Si l'adage est vrai, chers associés, notre œuvre est en assez bon chemin, puisqu'elle est tout-à-l'heure à son huitième printemps. Dans un siècle comme le nôtre, huit années d'existence c'est assurément quelque chose. Combien d'institutions

civiles et d'établissements politiques ne sont pas assurés d'avoir une aussi longue vie! Mais il ne suffit pas qu'un être ait sa place au soleil, il faut qu'il se développe dans la sphère où l'a placé la Providence. Vous savez ce que nous désirons : nous vous avons révélé notre pensée tout entière et sans aucun détour. L'œuvre des Clercs de Notre-Dame repose, à ce qu'il nous semble, sur une base solide ; plus d'une fois nous avons rappelé les règles de l'Église qui prescrivent de n'employer que des clercs pour l'exercice des fonctions des ordres inférieurs, telles que d'ouvrir et de fermer les portes du lieu saint, de servir à l'autel, etc. Nous avons même cité à cet égard un remarquable décret du saint Concile de Trente, *un de ces vieux canons qui ne tirent plus*, comme on dit quelquefois, et qui néanmoins protégeraient d'une manière si efficace ceux qui auraient le bon esprit de s'en servir.

Toutefois on nous fait sur cette matière des objections plus ou moins sérieuses.

Vous voulez donc, nous dit-on, introduire dans l'Eglise un nouvel ordre de choses? — Bien au contraire, c'est précisément l'ordre ancien que nous souhaitons de tout notre cœur voir partout rétabli pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'édification des peuples. — Mais c'est une chose impossible. — D'abord, impossible n'est pas chrétien. Tout est possible à la Foi, nous dit l'Evangile. D'ailleurs la sainte Eglise, pas plus que son divin fondateur, ne saurait nous imposer des lois dont l'accomplissement soit chimérique. Enfin, ces lois impossibles, avons-nous jamais essayé de les observer? l'avons-nous fait du moins d'une manière sérieuse et surtout avec persévérance? Et toutefois quel bien immense ne résulterait-il pas de leur entière exécution? Voulez-vous relever aux yeux des peuples l'honneur de la Religion et de l'Eglise? entourez-les de tout le respect qu'elles méritent et qu'elles réclament jusque dans les moindres détails du culte et dans les plus petites cérémonies. Assurément jamais un prêtre ne croira qu'il s'abaisse ou qu'il déroge à la dignité du sacerdoce en remplissant les plus humbles fonctions du sanctuaire : ce sentiment est bien loin de son cœur ; mais il peut entrer plus facilement dans sa pensée qu'il avance l'œuvre de Dieu en confiant à des mains laïques un ministère que d'autres occupations plus importantes ne lui permettent pas de remplir. Or, c'est à notre avis une illusion des plus funestes. La sécularisation des divers emplois de l'Eglise est désastreuse pour la Religion, elle diminue le respect dû aux choses saintes, elle familiarise avec les objets les plus

vénérables et avec les plus augustes mystères des personnes estimables sans doute à plus d'un titre, mais qui n'ont point grâce d'état pour s'en approcher. Quelle impression au contraire ne ferait pas sur l'esprit des peuples l'exemple de pieux ecclésiastiques séculiers ou réguliers qui se dévoueraient tout entiers à ces modestes fonctions du saint ministère, et quel secours puissant le clergé lui-même n'en recevrait-il pas?

On fait ici une autre difficulté plus grave. — Mais où trouver des sujets pour ces divers emplois, lorsqu'on ne peut convenablement pourvoir au service des paroisses? — C'est précisément où j'en veux venir pour conclure une fois de plus la nécessité où nous sommes de travailler avec ardeur et sans relâche à la recherche et à la culture des vocations ecclésiastiques. Quel que soit le nombre des bons ouvriers on n'en sera jamais embarrassé : partout et toujours un vaste champ sera ouvert au dévouement sacerdotal. A l'œuvre donc, et mettons-nous bien dans l'esprit que nous ne pouvons venir plus utilement en aide à l'Eglise dans les temps malheureux où nous vivons.

Les bons chrétiens ont à cet égard trois grands devoirs à remplir. Le premier est celui de la prière. « La moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux, dit Notre-Seigneur. Priez donc, ajoute-t-il, priez le maître de la moisson afin qu'il envoie des ouvriers pour moissonner. » On oublie trop cette recommandation du Sauveur; on ne prie pas ou l'on prie fort peu pour le recrutement de la milice sainte et pour la prospérité de ces précieux établissements d'où sortent les guides des consciences, les médecins des âmes, les gardiens de la morale, les défenseurs les plus dévoués et les plus intrépides de la justice et de la vérité.

Le second devoir est celui de l'aumône. On a comparé souvent l'état ecclésiastique à l'état militaire, et il y a en effet entre le prêtre et le soldat les rapports les plus frappants; mais je vois une différence malheureuse au début même de leur existence. L'entrée de la carrière militaire est ouverte à tous ceux qui ont le goût des armes, on les admet sur-le-champ et l'État se charge de subvenir à tous leurs besoins. Mais, hélas! il n'en est pas ainsi de la carrière ecclésiastique. Combien de nobles cœurs se trouvent par défaut de ressources dans l'impuissance de se dévouer au salut de leurs frères et de satisfaire l'ambition généreuse qui les dévore! Notre passion à nous, mais une passion vivace, ardente, indestructible, c'est de voir les portes du sanctuaire s'ouvrir à tous ceux qui ont les dispositions requises pour

en franchir les degrés. « Laissez venir à moi les petits, » disait Notre-Seigneur, en parlant d'une foule d'enfants qui voulaient s'approcher de sa personne. Que ne doit-il pas nous dire de ces enfants choisis qui brûlent de s'attacher à son service et d'être sur la terre les continuateurs de son œuvre?

N'est-ce pas eux qu'il avait principalement en vue lorsqu'il disait : « Celui qui reçoit un de ces petits en mon nom, c'est moi qu'il reçoit? » Si en effet Jésus-Christ réside dans la personne du pauvre comme sous un voile qui le couvre, ne peut-on pas dire qu'il habite plus véritablement encore dans ses ministres? *Sacerdos alter Christus; Le prêtre est un autre Jésus-Christ.* Allons donc au secours de ces enfants que le Sauveur a choisis pour être un jour d'autres lui-même, subvenons à leurs besoins, écartons les obstacles qui les empêchent d'arriver au sommet de la montagne sainte où ils doivent, comme d'autres Moïses, aller recevoir les ordres et les bénédictions du ciel pour les transmettre ensuite à la terre. Oh! si la pensée d'adopter un jeune lévite, un élève du sanctuaire, pouvait germer au cœur de toutes les familles chrétiennes qui sont en état de s'imposer un tel sacrifice, quel bien ne feraient-elles pas à l'Église et quelle source de grâces n'ouvriraient-elles pas sur elles-mêmes! Un enfant de plus ou de moins est-ce donc une charge bien grande, et la charité ne pourrait-elle pas, sans y être contrainte, aller au-devant d'un fardeau que pouvait imposer la nature? Fardeau bien doux assurément, et qui après avoir servi d'heureux contrepoids aux peines et aux amertumes de la vie présente, inclinera plus tard du côté de la miséricorde la balance de l'éternelle justice.

Le troisième devoir qui nous incombe à tous, c'est de chercher à découvrir, c'est de cultiver les vocations ecclésiastiques. L'Église, par l'organe de ses Conciles, émet le vœu que les prêtres aient chez eux le plus grand nombre possible d'aspirants au sacerdoce, pour les former à la piété et aux lettres : *Quantoscumque lectores domi habeant*. Les familles chrétiennes doivent être animées d'un même zèle. Si elles n'ont pas le bonheur de trouver dans leur sein quelque jeune Samuel pour l'offrir au Seigneur, qu'elles cherchent bien autour d'elles, dans la maison du pauvre vertueux qu'elles protègent ou de l'honnête ouvrier qu'elles ont à leur service. C'est là, c'est dans ces conditions obscures que la Providence va chercher pour l'ordinaire les instruments de ses miséricordes. Après une épreuve suffisante mais sérieuse, qu'elles le présentent avec confiance : un asile s'ouvrira pour le recevoir et pour

continuer l'œuvre précieuse que leur industrie sainte aura commencée.

Du reste, réjouissons-nous; cette œuvre des vocations prospère aujourd'hui dans l'église de Chartres d'une façon merveilleuse, et sans parler de la gloire que notre vénérable Évêque n'ambitionne point, ce ne sera pas sa consolation la moins douce d'avoir, au bout de quelques années d'épiscopat, *plus que doublé* dans son diocèse le nombre des élèves ecclésiastiques. Mais ici la limite du bien c'est de n'en point avoir, et tant qu'il y aura quelque part une vocation pauvre qui ne saurait éclore sans le secours de la charité, le zèle d'un bon prêtre et d'un véritable chrétien ne saurait être satisfait.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT THOMAS D'AQUIN (XIIIe SIÈCLE).

« Otez Thomas et je détruirai l'Eglise » disait un des hérésiarques du XVIe siècle. Ce blasphème qui suppose que l'existence de cette épouse du Christ peut tenir à un seul homme, montre du moins quelle haute idée l'hérésie a elle-même du saint docteur (1). La vérité n'est point restée, pour le louer, au-dessous de l'erreur, et elle lui a donné par la bouche des pontifes suprêmes les titres sublimes d'Ange de l'Ecole, de docteur angélique et d'aigle des théologiens.

Aussi, en venant esquisser quelques traits de cette vie dont le berceau touche presqu'aux marches d'un trône et dont le tombeau est environné d'une impérissable gloire (2), nous éprouvons comme un religieux saisissement; et faisant un retour sur notre insuffisance pour parler dignement de celui *qui a si bien parlé* de Dieu, nous dirons à ce grand saint, dans l'élan d'un humble et confiant amour : « O Thomas, venez vous-même diriger notre plume, afin qu'elle reproduise, qu'elle mette en relief, non les merveilles de cette science théologique contenues dans celui de vos ouvrages qui effraie le plus l'humaine faiblesse par la vaste étendue de son plan, la multitude des vérités qu'il renferme, la clarté de l'exposition, l'enchaînement des idées, l'esprit de discernement dans l'emploi de l'élément humain et fini, joint à une vue péné-

(1) Rorbacher, histoire de l'Église.

(2) Saint Thomas d'Aquin étant mort au couvent de Fossa-Nuova, de l'ordre des Bénédictins, ces religieux conservèrent les reliques précieuses du saint docteur jusqu'en 1368, qu'elles furent rendues aux Dominicains de Montefiascone, qui les firent transférer à Toulouse, où elles sont encore l'objet d'une profonde vénération.

trante de l'élément divin et infini, mais ce qui fut les prémices de votre piété, l'aliment constant de votre âme, le rayonnement de votre vie, le rafraîchissement de votre esprit après les labeurs de la science, la consolation de votre cœur après les épreuves — *Marie et l'Eucharistie.*» — On peut même assurer que l'amour de Thomas pour la Très-Sainte Vierge, devança chez lui, si ce n'est l'usage de la raison, du moins celui de la parole, puisque ne pouvant articuler encore aucun son, il se défendait par ses cris et par ses larmes contre sa nourrice, un jour que celle-ci voulait arracher de sa petite main un papier qui s'y était mystérieusement glissé et qui contenait ces seuls mots : *Ave Maria*... mots admirables que Thomas devait un jour commenter avec ce génie qui fut le cachet de toutes ses œuvres (1).

Il faut avouer que, si l'esprit peut saisir les intimes rapports qui existent entre la science et la sagesse, la lumière et la pureté, s'il peut dire pourquoi le culte de Marie s'implante avec les grandes pensées dans l'âme d'un Bernard, d'un Dominique ou d'un Bossuet, il est impuissant à expliquer par quels secrets ressorts l'enfant prédestiné de la gloire et de la sainteté (2) s'élance, avant de se connaître lui-même, vers cette Mère Immaculée que le ciel lui cache dans ses splendeurs. C'est que pour pénétrer ce mystère, il faut faire taire tout raisonnement orgueilleux et en demander le secret à la prière.

Le jeune Thomas, à peu près à l'âge où Anne et Joachim avaient conduit l'auguste Vierge au temple de Jérusalem, pour la remettre aux prêtres de l'ancienne loi, fut confié par Landolphe et Theodora (3), aux pieuses et doctes mains de l'abbé du Mont-Cassin. Après avoir séjourné cinq ans dans cet asile de paix, Thomas fut envoyé par son père à l'Ecole de Naples, nouvellement fondée par l'empereur Frédéric II. C'était passer sans

(1) La *Somme* de saint Thomas, le monument principal du XIIIe siècle, la plus haute formule qui fut jamais de l'enseignement catholique, contient 3 ou 4,000 articles où plus de 2,000 difficultés sont abordées sans que sa logique, son érudition ou sa foi lui fassent un instant défaut. Saint Thomas se proposa, dit éloquemment le père Lacordaire, de rassembler dans un corps unique les matériaux épars de la Théologie, et ce qui pouvait n'être qu'une compilation, il en fit un chef-d'œuvre dont tout le monde parle, même ceux qui ne le lisent pas, comme tout le monde parle des pyramides d'Egypte, que presque personne ne voit.

(2) Un saint ermite vint trouver la comtesse d'Aquin dans son château de Rocca-Secca, quelque temps avant la naissance de son fils, et lui prédit qu'il jetterait un tel éclat de science et de sainteté que nul homme dans ce siècle ne pourrait lui être comparé, et lui imposa à l'avance le nom de Thomas, qui signifie gouffre, abîme.

(3) Le père et la mère du jeune d'Aquin.

transition des nuages mystiques de la prière, d'un air pur et serein dans une atmosphère chargée de miasmes pestilentiels, car cette Ecole semblait avoir atteint, à l'époque où le jeune prince y arriva, l'apogée de la dépravation.

L'oraison, le travail et surtout le recours à Marie, tels furent les moyens employés par le jeune étudiant, pour se soustraire à cette influence délétère. Il allait aussi retremper ses forces au contact de ces hommes de Dieu, de ces infatigables distributeurs de la parole divine connus alors sous l'énergique dénomination de Frères prêcheurs. Exilé sur une terre étrangère et perdu au sein de Babylone, Thomas venait se consoler avec les enfants de son Seigneur et de son peuple, en redisant avec eux les cantiques de Sion ! Et quand le noble fils des comtes de Somacle et d'Aquin, le petit neveu du normand Guillaume Bras-de-Fer, et de l'empereur Frédéric Barberousse, eût atteint l'âge de dix-sept ans, renonçant généreusement au brillant avenir qui s'ouvrait devant lui, il vint demander aux fils de saint Dominique de le revêtir de leurs humbles livrées. — Le détail des persécutions que cette héroïque démarche lui attirèrent de la part de sa famille, de sa mère elle-même, si soigneusement et si fidèlement reproduites par tous ses historiens, prouve combien le véritable esprit du christianisme est souvent inconnu même de ceux qui se disent, qui se croient chrétiens ; mais il nous montre aussi qu'entre les mains des serviteurs de Dieu, les épreuves se changent en moyens de salut, et que l'ignominie, dont le monde cherche à couvrir leur front, se transforme en ineffables clartés. (1)

C'est ainsi que les épais nuages qui, par fois, nous dérobent la vue du soleil, ne servent, après qu'en se déchirant ils ont arrosé la terre, qu'à féconder ses rayons et les faire paraître plus brillants et plus lumineux.

Voyez ces jeunes filles au cœur tendre et pur, ce sont les sœurs de Thomas : leur mère les envoie auprès de lui pour plaider la cause du monde auquel leur frère vient de jeter un si courageux défi (2) ; mais le jeune captif se pose en champion du Seigneur : la lutte est trop inégale, elles seront vaincues. Heureuse défaite qui deviendra pour elles et pour la religion l'occasion d'un glorieux triomphe, car après avoir procuré la délivrance de

(1) Voir la vie de saint Thomas, par l'abbé Bareille.
(2) Théodora de Théate, mère de notre saint, de l'illustre famille des Carracioli, descendait de ces fiers Normands qui, deux siècles auparavant, étaient venus s'établir en Italie.

leur frère (1), elles donneront, l'une dans le sanctuaire de la famille, l'autre à l'ombre du cloitre, l'exemple des plus douces vertus. Cependant avant que l'heure de la liberté eût sonné pour Thomas, avant que confiant ses distances à un osier fragile il ait, comme autrefois saint Paul, franchi la distance aérienne qui séparait de sa base le faîte du donjon crenelé de Rocca-Secca, où, depuis deux ans environ, il était enfermé, le fervent novice devait être soumis à bien délicate épreuve. Ses frères Raynald et Landolphe, tous deux engagés au service de l'Empereur, espérant vaincre ses résistances s'ils pouvaient triompher de sa vertu, firent pénétrer dans la tour qu'il occupait, non plus ses sœurs, fleurs charmantes au doux et chaste parfum, mais une vile courtisane. A sa vue, le saint jeune homme, transporté d'une juste indignation, saisit un tison ardent, et, la poursuivant avec ce bois enflammé, la force à s'éloigner; puis, avec le même tison, instrument de sa victoire, il trace une croix sur le mur dépouillé de sa prison, tombe à genoux, renvoie à Dieu l'honneur de son triomphe et renouvelle en cette glorieuse circonstance le vœu qui le consacrait entièrement au Seigneur.

Pendant qu'il priait, un doux sommeil s'empara de lui. Les anges, envoyés sans doute par leur céleste reine, le visitèrent dans cette extase de la virginité, et ceignèrent ses reins de la ceinture des divins combats (2)!

Ce fut vers la fin de l'an 1244, que Thomas, pour jamais associé à la grande famille dominicaine, fut conduit à Cologne par Jean-le-Teutonique IV, maître général des Frères prêcheurs, afin d'y être attaché à l'école d'Albert-le-Grand. L'arrivée du jeune comte d'Aquin, qui n'était plus que frère Thomas, excita d'abord la curiosité de tous ses condisciples. Mais rien ne répondit d'abord en lui à leur attente; et finissant par croire qu'il n'avait d'élevé que la naissance, ses camarades le surnommèrent *le Grand Bœuf muet de Sicile*. On sait comment, selon la prédiction de son

(1) Elles le firent descendre, par le moyen d'une corbeille, jusqu'au bas de la tour; il y fut reçu par deux dominicains envoyés à cet effet, et qui l'emmenèrent ensuite avec eux. On croit que Théodora, à la fin touchée de la conduite généreuse de son fils, favorisa elle-même son évasion.

(2) Sur ce cordon miraculeux que Thomas porta toute sa vie et qui fut donné à la maison des Dominicains de Verceil après sa mort, ont été faits d'autres semblables qui devinrent comme la marque distinctive et comme l'arme puissante d'une nouvelle association religieuse nommée la Milice-Angélique. Cette légion sainte, armée pour le triomphe de l'esprit sur la chair, se répandit avec une merveilleuse rapidité dans toutes les contrées de l'Europe. Elle existe encore de nos jours, et tous ceux qui portent avec foi le cordon de saint Thomas et de la Sainte Vierge, en éprouvent l'efficacité.

illustre maître, *les mugissements de sa doctrine*, ont retenti dans tout le monde, et comment sa naissance même si royale qu'elle fût, a disparu dans la magnificence de sa renommée personnelle. Mais la Cité rhénane ne devait pas posséder longtemps une pareille lumière. L'Université de Paris, cette reine de la science, allait bientôt saluer Thomas du titre de docteur, Louis IX l'admettre dans ses conseils, les Ordres religieux menacés dans leur existence par le pernicieux écrit de Guillaume-de-Saint-Amour, le prendre pour leur défenseur, et l'Eglise le choisir pour composer l'office de la fête instituée par Urbain IV, en l'honneur du Très-Saint Sacrement. Quelle joie dut inonder le cœur du docteur angélique, quand il se vit désigné, par le Souverain Pontife, pour être le théologien, le poète et le chantre de ce mystère d'amour! quand il lui fut donné de composer la liturgie catholique de ce dogme adorable, de chanter, d'adorer par la voix de toutes les générations futures et jusqu'à la fin des siècles, l'invention la plus admirable de la charité du Christ et le plus étonnant prodige de l'amour de Dieu pour les enfants des hommes! Si la *Somme* de Thomas et ses autres ouvrages nous révèlent l'étendue de ses connaissances et l'élévation de son génie, l'office du Très-Saint Sacrement nous dévoile son âme tout entière; et le souvenir de la Vierge par excellence qui se trouve si souvent mêlé dans ces hymnes sublimes à celui de son divin Fils, nous prouve invinciblement combien la pensée de l'auguste Mère du Christ était naturellement présente à l'esprit du docteur angélique, combien *Marie et l'Eucharistie* étaient profondément gravées dans son cœur.

Le mystère de l'Incarnation avait un double attrait pour Thomas : aussi lorsqu'il en parle dans sa *Somme*, on s'aperçoit qu'il s'arrête avec amour en face de la Vierge-Mère. C'est l'hymne de la science catholique, c'est l'image de Marie gravée dans toute sa vérité aux murs de l'indestructible monument! Aussi, de même que Jésus était apparu au saint docteur pour sanctionner par son divin suffrage tout ce qu'il avait écrit de lui, de même Marie daigna dévoiler ses traits immortels à son fidèle serviteur et faire vibrer à son oreille ses maternels accents. Que restait-il à Thomas après de si grandes faveurs, sinon de soupirer avec l'apôtre après la dissolution de son corps?... Ses soupirs furent exaucés, et au moment où, obéissant à la voix du pape Grégoire X, il se rendait au Concile convoqué à Lyon pour faciliter le retour des Grecs à l'unité catholique, il fut enlevé à l'Église dont il était un des plus

fermes soutiens, à son ordre dont il était l'ornement et la gloire, au monde des intelligences dont il était l'oracle. Sa maladie fut de courte durée; son agonie calme et rapide. L'âme de Thomas passa sans secousse de la prière aux célestes visions, le 7 mars 1274. Il était âgé de 61 ans. (1)

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

MARGUERITE OU LE RETOUR AU BONHEUR

(Vrayet de Surcy, éditeur).

Sous le doux ciel de la Provence, à l'ombre des myrtes et des orangers, s'élève l'humble retraite des filles de sainte Claire; elles sont sous la conduite d'une de ces femmes d'élite dont l'âme est trop embrasée de zèle pour se borner à l'exercer dans l'étroite enceinte de son monastère et le cœur surtout trop rempli de la dilection divine, pour ne pas s'efforcer d'en faire goûter les douceurs à ce monde dont les bruits confus ne viennent point, à la vérité, interrompre le silence de sa solitude, mais dont le souvenir excite en elle une vive compassion, un ardent désir de guérir ses plaies, d'éclairer ses ténèbres et d'adoucir ses douleurs. Et voilà pourquoi elle a laissé tomber de sa plume, sous le titre gracieux et symbolique de *Fleurs de sainte Claire*, des pages tout embaumées d'amour de Dieu et renfermant, pour les jeunes filles en particulier, des conseils pleins de sagesse et de douceur. Mais une œuvre bien autrement importante, une œuvre qui révèle à l'insu de son auteur les rapports mystérieux qui existent, à six siècles de distance, entre l'abbesse du monastère de..... et cette Claire de Sciffo, la sainte fondatrice des pauvres Clarisses, est la vie intime de saint François, leur glorieux et commun père, qui semble écrite sous la dictée de la vierge d'Assise, tant elle est empreinte de l'esprit de dévouement et de sacrifice, tant elle révèle une connaissance approfondie des voies intérieures, tant elle indique une pratique constante de toutes les vertus qui furent le caractère propre du stigmatisé du Christ. Oui, en lisant de tels écrits, on ne peut que répéter les paroles si bien senties de M. Guérin, auteur de l'introduction qui précède *Marguerite*, la dernière fleur éclose dans le parterre mystique de l'humble franciscaine. « C'est, dit-il, à ces âmes priantes et entièrement dévouées » à Dieu, qu'il appartient de nous rapprendre à connaître combien » le Seigneur est doux et combien désirable est son règne. Aussi, » avec quelle joie et quel bonheur nous voyons ces religieux, ces » humbles femmes surtout, venir, comme l'auteur de *Marguerite*, » nous apporter l'aumône d'une parole sainte puisée au foyer de » l'évangile et doucement échauffée sous l'action de la prière et des » méditations dans la solitude du cloître. »

Le Retour au bonheur affecte, comme *Louise et Mélanie* (2), la forme

(1) L'abbé Bareille, vie de saint Thomas d'Aquin.
(2) Chez Vrayet de Surcy, 19, rue de Sèvres.

épistolaire. — Une jeune fille, dont le cœur s'est laissé quelque temps enivrer par les plaisirs du monde, mais ramenée à Dieu par des circonstances parfaitement décrites et remplies d'intérêt, prête le secours de sa propre expérience à l'une de ses amies, afin de l'aider à surmonter les obstacles qui retardent son retour au Seigneur. Marguerite, docile aux avis de la douce Marie, renonce généreusement à tout ce qui l'empêcherait d'atteindre ce but. Son exemple est suivi par ses parents, et la jeune fille goûte alors le bonheur dont son aimable compagne lui avait si habilement tracé le chemin. L'appendice qui termine cet excellent ouvrage renferme un épisode des plus intéressants. Aussi, alors même que Marguerite n'aurait pas les qualités que je viens de signaler, je conseillerais aux lecteurs de **la *Voix*** de se le procurer, ne fut-ce que pour connaître le récit de la mort édifiante d'une petite fille appelée Claire, qui est écrit avec cette sensibilité de langage que le cœur seul sait donner.

Les ouvrages de l'abbesse de. . . . . qui sont si franchement chrétiens, si dépouillés de tout alliage, nous portent tout naturellement à transcrire ici les plaintes d'une dame qui s'occupe activemeut de la bibliothèque fondée dans sa paroisse. Hélas! nous disait-elle un jour que nous la voyions tout entourée de volumes portant les titres les plus encourageants et sortant des presses les plus catholiques, si les auteurs des livres que je viens de parcourir pouvaient deviner dans quel embarras ils nous mettent, nous dont l'occupation principale est de propager les bonnes lectures, par le mélange de piété et de passion qui se rencontre en ces ouvrages, je suis convaincue qu'ils en retrancheraient les épisodes qui trop souvent en changent la nature et les rendent d'autant plus dangereux pour certaines personnes que l'élément humain y est mêlé de telle sorte avec l'élément religieux, qu'il semble parfois en être la conséquence rigoureuse, et dès lors au lieu d'effrayer de purs regards, leur cause une fascination pieuse et habitue de jeunes cœurs à se porter tour à tour et sans défiance vers Dieu et vers la créature, et à faire monter vers le trône du Très-Haut et vers celui où se trouve placé l'objet de leurs terrestres affections, les flots d'un même encens. Oh! continua mon interlocutrice avec l'accent d'une profonde tristesse, ce n'est pas ainsi qu'on formera jamais les âmes aux solides vertus, et cependant à qui donner ces livres? (1) Aux gens d'un esprit sérieux? mais ils n'ont pas assez de portée pour leur plaire. Aux personnes du monde? mais elles trouveront qu'il est trop parlé de Dieu. Aux jeunes femmes pieuses? mais n'est-il point à craindre que les uns ne les entretiennent dans une vaporeuse religiosité, et que les autres, tout en leur donnant d'excellents avis, ne mettent sous leurs yeux des scènes invraisemblables et romanesques. Aux jeunes filles? aux jeunes gens? ah! sans doute plusieurs d'entre ces ouvrages leur conviendraient, moins quelques pages, moins quelques lignes peut-

(1) Il est bien entendu que ces paroles, qui dans la bouche de cette dame paraissent avoir une application directe, n'embrassent pas la totalité des romans religieux, mais elles n'en signalent pas moins un écueil que tous les bons auteurs ne sauraient trop soigneusement éviter.

être, mais ces pages ou ces lignes ce n'est pas nous qui pouvons les faire disparaître, et voilà pourquoi nous ne saurions en recommander généralement la lecture. Tenez, ajouta cette dame, en me présentant un charmant volume fraîchement édité, lisez ces nouvelles catholiques, et dites-moi s'il y a rien de plus suave, rien de plus délicieusement écrit que les deux premières... et elle me les désignait du doigt. Je connaissais l'ouvrage, aussi je fis un signe d'assentiment puis je me pris à sourire, car je savais bien que non loin de celles-là s'en trouvait *une autre* qui ne trouverait pas grâce à ses yeux. En effet elle me l'indiqua comme une de ces conceptions éminemment religieuses, morales même, mais où les ineffables aspirations du ciel sont trop directement en contact avec celles de la terre, tout épurées qu'elles soient, et qui dès lors ne pouvait être louée sans restriction. Une mère me comprendrait, ajouta-t-elle en s'apercevant que je gardais le silence. Je vous comprends aussi, lui dis-je en la quittant, et ma qualité de bibliographe me porte à partager vos anxiétés et à former avec vous le vœu sincère que désormais *le roman religieux* suive invariablement une voie où la jeunesse n'ait point à craindre de rencontrer sous ses pas des pierres d'achoppement.

LE TRÉSOR DES SERVITEURS DE SAINT JOSEPH,

par le père Huguet, mariste.

Cette nouvelle production, sortie de la plume si pieusement féconde du père Huguet, se divise en deux parties bien distinctes. La première contient le psautier de saint Joseph, du révérend père Jean Zacher, religieux de l'ordre de Citeaux, revu par le fervent mariste qui a modelé son travail sur le psautier de la Très-Sainte Vierge attribué à saint Bonaventure. C'est en faire l'éloge en deux mots. Les brûlantes aspirations du roi prophète sont suivies de dévots exercices en l'honneur du chaste époux de Marie. La deuxième, qui porte le titre du Mois de saint Joseph, renferme des méditations pratiques, des traits d'histoire, répartis méthodiquement entre tous les jours de ce mois béni.

On ne saurait trop admirer le zèle du père Huguet pour répandre une dévotion si glorieuse au saint patriarche, si profitable à l'âme chrétienne, mais un stérile hommage ne saurait lui plaire, ce n'est donc qu'en nous efforçant de suivre les conseils contenus dans ses ouvrages, surtout en aimant beaucoup le grand saint auquel ils sont consacrés, que nous couronnerons dignement tous ses efforts.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Puisque la chronique de Notre-Dame n'a pu trouver place dans notre dernier numéro, force nous est aujourd'hui de revenir sur nos pas. Du reste, les faits édifiants ont cela de particulier qu'ils conservent toujours leur parfum, lors même qu'ils ont perdu l'attrait de la nouveauté.

La restauration de la Crypte va son petit train; mais ce qui est fait est bien fait, et nos peintres, en promenant silencieusement

leurs pinceaux aux voûtes de nos chapelles, semblent se dire comme ce fameux artiste d'autrefois : *Æternitati pingo*, Je peins pour l'éternité.

On a reproduit dans la chapelle de Saint-Joseph le dessin des anciennes peintures. Un semis de roses et de lys noirs orne la voûte; sur les parois latérales on a figuré la coupe de pierres. Cette décoration ne plaira peut-être pas au goût moderne, mais elle a du moins le mérite de se rattacher à un principe malheureusement trop méconnu, le respect dû aux anciennes choses.

— Dans le cours du mois de janvier, un pieux magistrat, en nous envoyant son offrande annuelle pour l'entretien d'une lampe qu'il fait brûler devant l'image de Notre-Dame sous-terre, nous adressait ces lignes touchantes : « Qu'elle brûle, ma lampe bien-aimée, oh! qu'elle brûle toujours devant la Vierge bénie de sous-terre, ma douce protectrice, mon invincible espérance et ma consolation sans cesse renouvelée dans nos jours si douloureux et si troublés! Qu'elle brûle, elle du moins, devant Celle que je ne puis, moi, ni prier toujours ni réussir à aimer comme je le voudrais! »

— Un de nos fidèles associés nous faisait connaître naguère que l'excellent curé de Garnay, M. l'abbé Paré, dont nous avons annoncé dans son temps la mort prématurée, avait laissé une somme de quinze cents francs pour faire dire des messes en faveur de ceux de ses paroissiens qui l'ont précédé devant Dieu pendant les vingt-cinq années de son ministère. Nous n'avons pas voulu garder pour nous seul l'heureuse impression que doit produire l'exemple d'une aussi touchante sollicitude.

— M. l'abbé Chauvet, curé de Saint-Léger-des-Aubées, enlevé, il y a quelques semaines, au respect et à l'affection de ses confrères et de ses paroissiens, nous a également donné dans ses derniers moments comme dans tout le reste de sa vie, de grands sujets d'édification. Ce vénérable ecclésiastique, chargé autrefois d'une paroisse considérable, avait demandé à son Évêque, non par un lâche amour du repos, mais par le sentiment d'une humilité profonde, la faveur de consacrer ce qui lui restait de forces et d'années au service du petit village où il avait reçu la grâce du baptême. Les bons habitants de Saint-Léger ont su apprécier un si beau dévouement, et souvent ils ont donné à leur bien-aimé pasteur les marques les plus éclatantes de l'attachement tout filial qu'ils lui portaient.

Lorsqu'il était encore en pleine santé, ce bon vieillard avait prié l'un de ses confrères de l'avertir dès que sa vie serait en péril. Trop souvent, disait-il, on n'ose pas annoncer au prêtre le danger de sa situation, et celui qui a tant de fois rendu aux autres cet important service ne peut presque l'attendre de personne. La commission fut fidèlement remplie, et le saint prêtre remercia avec effusion l'ami dévoué qui vint lui annoncer charitablement que son heure était venue. Si bien disposé qu'il fut, il redoubla alors de piété et de ferveur pour se préparer à paraître devant Dieu. Peu de temps avant de mourir, il avait formé le projet de faire donner une mission dans

sa paroisse pour réparer, disait-il, les négligences dont il avait pu se rendre coupable dans l'exercice de son ministère.

— On nous a transmis les détails les plus consolants sur plusieurs missions qui ont été données récemment dans diverses paroisses du diocèse. Denonville, Abondant et Bû se sont particulièrement signalés par de nombreux et d'éclatants retours.

— Dans les dernières semaines, Mgr l'Évêque de Chartres a publié deux lettres pastorales, l'une sur la situation malheureuse des chrétiens de la Syrie, et l'autre pour donner à ses prêtres communication d'une lettre du Saint-Père en réponse à une adresse du clergé de la ville de Chartres.

Le vénérable prélat a pris pour le sujet de son instruction pastorale à l'occasion du Carême, les véritables caractères de l'esprit de Dieu.

— Un sermon de charité a été prêché avec un grand succès par M. l'abbé Renémesnil, chapelain de Sainte-Geneviève, en faveur de l'*Œuvre des pauvres malades,* établie sur la paroisse de Notre-Dame. Cette association si précieuse mérite bien les sympathies qu'elle s'est acquises parmi nous. On s'en convaincra de plus en plus par la lecture de l'intéressant rapport que le vénérable Directeur de l'Œuvre, M. le Curé de Notre-Dame, a bien voulu écrire, malgré son état de souffrance qui ne lui permet guère encore la consolation du travail.

Il résulte de ce document officiel que dans le cours de l'année 1860 l'Œuvre a secouru 514 malades et fait 2,785 visites. Vingt-neuf malades sont décédés, mais tous, par les soins de leurs pieuses visitantes, ont reçu avec une singulière édification les sacrements de la sainte Eglise.

— Un autre sermon de charité a été prêché en faveur de l'Œuvre des jeunes Économes de Notre-Dame, par le R. P. Meunier, supérieur des Maristes de Chartres. Le pieux missionnaire a dignement plaidé la cause des jeunes filles pauvres, que l'Œuvre a pour but de secourir et de faire élever dans les sentiments de la piété chrétienne. Le trait suivant, qu'on nous racontait il y a quelques semaines, trouve ici naturellement sa place. Une de ces enfants qui doivent au dévouement des jeunes Économes le bienfait de la vie de l'âme, se mourait de la poitrine et n'avait plus que peu de temps à passer sur la terre. Une de ses compagnes vint lui demander un matin si elle voulait déjeûner. « Oh! merci, lui dit-elle avec un sourire angélique; je n'en ai pas besoin, car aujourd'hui je vais aller dîner en Paradis. » En effet, au bout de quelques heures l'âme de cette pieuse enfant s'était envolée vers le ciel.

— Le Dimanche 3 février, la solennité du saint Cœur de Marie, fête patronale de la Confrérie de Notre-Dame de Chartres, a été célébrée à la cathédrale, au milieu d'un grand concours de fidèles. Cette pieuse association devient de plus en plus populaire et bientôt il y aura peu de personnes chrétiennes dans la ville et dans le diocèse de Chartres qui ne tiennent à honneur d'en faire partie.

La cérémonie du soir a été présidée par M. l'abbé Barrier, vicaire général.

— La station du Carême est prêchée à la cathédrale de Chartres par M. l'abbé Leclerc, missionnaire apostolique du clergé de Tours. Le début du zélé prédicateur fait bien augurer du succès de la mission qu'il vient accomplir parmi nous. M. l'abbé Leclerc ne se contente pas des instructions d'usage qui se font trois fois la semaine : mais il se met de la meilleure grâce du monde à la disposition de toutes les Œuvres. Aussi se disputent-elles tour-à-tour le bonheur de pouvoir l'entendre.

— Vendredi 1er mars, Mgr l'Évêque de Chartres doit célébrer la sainte messe dans la chapelle de Saint-Joseph, pour l'ouverture du mois consacré à honorer l'auguste époux de la Mère de Dieu.

DU MOIS DE SAINT JOSEPH

ET COMMENT CE GRAND SAINT A EXAUCÉ LA PRIÈRE PERSÉVÉRANTE D'UN PIEUX ÉCOLIER.

Les colonnes de la *Voix* sont déjà remplies, nous le savons, et pourtant nous venons lui demander l'hospitalité pour ces quelques lignes, qui ne sont ni un fruit de la science ni une inspiration du génie, mais un simple élan du cœur, un léger tribut de louange, de reconnaissance et d'amour envers l'humble époux de la Vierge immaculée, le père adoptif de l'Enfant-Dieu.

Oui, nous venons tout naïvement faire un appel à nos frères dans la foi et leur dire : « *Allons à Joseph.* » Allons, pendant les jours de ce mois qui précèdent sa fête, nous préparer à la célébrer pieusement, et, pendant ceux qui la suivront, réunissons-nous encore pour lui rendre grâce des faveurs qu'il nous aura faites.

Mais où irons-nous pour le rencontrer? sera-ce sous la tente des pécheurs, dans le palais des rois ou dans le tumulte des cités? Non, c'est en Galilée, dans l'obscure bourgade de Nazareth, qu'il faudra nous transporter en esprit si nous voulons contempler ses traits chéris et apprendre à connaître le prix du silence, du travail, du recueillement et de l'humilité, dont il nous offre de si touchants exemples.

En effet, la dévotion à saint Joseph ne saurait être comprise que par ces âmes intérieures qui, ne demandant pas leurs jouissances aux choses qui ont de l'éclat, qui font du bruit, qui s'entendent de loin et frappent les regards, se retirent dans la solitude de leur cœur afin d'y goûter le don de Dieu.

Ah! si l'on savait tout ce que l'on ressent de paix et de bonheur quand sur les ailes de la pensée on se transporte au milieu de la sainte Famille, que c'est avec elle que l'on travaille, que l'on prie, qu'on se livre au repos, avec quel empressement ne se détacherait-on pas de tous ces riens qui préoccupent l'esprit et dessèchent le cœur, pour mener une vie ignorée de tous, mais connue de Jésus, de Joseph et de Marie! Et pour cela

il ne s'agit pas de se séquestrer du monde et de manquer aux devoirs que la société impose. Non; semblable au navigateur qui, après avoir passé la ligne, aperçoit des astres nouveaux sans que le vaisseau qui le porte sillonne d'autres flots, le véritable serviteur de saint Joseph, bien que ses actes restent en apparence les mêmes, entrevoit lui aussi un autre horizon dont les mystérieuses beautés lui causent d'inénarrables délices.

Néanmoins, comme le culte extérieur produit sur l'âme une heureuse réaction, ne négligeons pas cet auxiliaire si puissant; ayons dans notre oratoire une statue de saint Joseph, et que pendant tout le cours du mois de mars, après lui avoir adressé le matin nos vœux et nos prières, le soir encore nous ramène à ses pieds; ne négligeons pas surtout de lui demander une faveur spéciale : il est si bon et si puissant auprès du Seigneur !

Mais ayons de la persévérance : il arrive souvent aux parents de faire attendre à leurs enfants une faveur ardemment désirée, afin qu'ils en sentent mieux le prix; et voilà pourquoi saint Joseph, qui a pour nous un cœur de père, diffère quelquefois de nous exaucer, bien qu'il finisse toujours par le faire. Le trait suivant en est une preuve frappante.

Un jeune écolier sollicitait du bon Dieu une grâce à laquelle se rattachait le succès de ses études; mais il avait beau prier, il ne l'obtenait pas. Un des petits opuscules du père Huguet sur les joies et les douleurs de saint Joseph lui étant tombé entre les mains, il se promit, afin de l'intéresser à sa cause, de réciter pendant un mois les prières qu'il contenait. Le mois écoulé, les choses en étaient au même point : « Continuons, dit-il ; » mais non-seulement un deuxième mois, mais plusieurs encore s'écoulèrent sans que saint Joseph parût se laisser toucher ni l'enfant se montrer découragé par les obstacles presque invincibles qui s'opposaient à la réalisation de ses désirs. Il semblait, en le voyant continuer si courageusement ses pieux exercices, qu'il eût jeté au saint le défi de savoir lequel des deux se rendrait le premier. Seulement, se défiant de sa manière de prier, il invoquait aussi Marie, afin qu'elle transmît elle-même ses vœux à son chaste époux ; et voilà qu'un jour toutes les difficultés s'évanouirent, toutes les barrières furent rompues, tous les nuages se dissipèrent, et le cher enfant, au comble du bonheur, put dire à ceux qui l'entouraient comme autrefois le peuple de Sichar à la Samaritaine : « Ce n'est plus sur ce que vous me disiez que je crois *maintenant à l'efficacité du recours à saint Joseph*, mais bien sur ce que j'ai vu, sur ce que j'ai entendu, sur ce que j'ai moi-même ressenti ! »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.

4e NUMÉRO. — AVRIL 1861. —

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

FLEURS DES SAINTS.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE (XIVe SIÈCLE).

Un des plus éclatants fleurons de la couronne dominicaine est sans contredit la fille bien-aimée de Lapa la Siennaise et de Giacomo le Teinturier, que ses parents trouvaient si charmante qu'ils l'appelaient Euphrosine (doux vocable qui signifie liesse et bonheur), bien qu'elle eût reçu au baptême le nom de Catherine. Ah ! si elle ne devait pas, comme sa glorieuse patronne, la vierge d'Alexandrie, subir une mort violente, Dieu lui réservait un martyre de tous les jours non moins douloureux, non moins glorieux ; et un feu mystérieux et divin devait peu à peu consumer les liens de chair qui forçaient son âme à retomber péniblement sur la terre après ces longues heures d'extase où elle se croyait déjà habitante des cieux. Sa seule consolation était de pouvoir aimer et de pouvoir souffrir; aussi quand le Seigneur lui apparut tenant en sa main divine une couronne d'or et une autre d'épines, lui laissant le choix des deux, elle prit celle que l'adorable Jésus avait portée lui-même, et dans son amoureux transport elle en ceignit sa tête avec tant de violence qu'elle se fit des blessures profondes qui lui causèrent pendant plusieurs jours des douleurs aiguës. Toutefois, il lui manquait encore un point de ressemblance avec son Sauveur crucifié ; mais ce divin époux de son âme qui, par l'entremise de la Très-Sainte Vierge, avait

célébré avec elle de mystiques fiançailles en lui remettant au doigt un anneau précieux; cet adorable Maître qui lui avait donné son cœur en échange du sien, et lui avait adressé cette ravissante parole : « Pense à moi, et je penserai à toi », imprima sur ses membres délicats les stigmates de la passion afin de la faire entrer plus encore que par le passé dans la participation du rachat sanglant et de la douloureuse réhabilitation de l'humanité déchue.

Dès sa plus tendre enfance, Catherine, prévenue par la grâce, n'avait de cœur, de pensée que pour son Dieu. Elle se livrait avec ses jeunes compagnes à de dures macérations, et dans sa naïve piété elle faisait une génuflexion et disait un *Ave Maria* en descendant ou en montant les escaliers de la maison; et la bonne Vierge, qu'elle appelait sa mère, jetait un caressant regard sur la douce Catherine, et parfois envoyait des anges qui la soulevaient de manière que ses pieds enfantins ne touchaient pas les dégrés. Ah! qu'ils se prennent, s'ils le veulent, à sourire en lisant ces lignes, ceux qui, ôtant à la foi sa poétique ardeur, veulent tout mesurer à l'aune de leur froide raison; pour nous, en recueillant ces fruits suaves d'un âge encore plus distant du nôtre par la vivacité de ses croyances que par les siècles qui l'en séparent, nous ne pouvons contempler sans attendrissement ce délicieux échange d'attention et d'amour entre l'enfant de Marie et sa céleste Mère. D'ailleurs ce n'est ici qu'un harmonieux prélude de tous les concerts qu'il serait donné à nos oreilles d'entendre, une faible ébauche de toutes les merveilles qui frapperaient nos yeux si nous suivions Catherine dans ces régions surnaturelles où son âme sainte allait apprendre les secrets de Dieu. Mais n'osant, dans notre indignité, aborder un si sublime sujet, nous redirons seulement quelques-uns des actes extérieurs de cette vie si courte et cependant si remplie.

Les parents de Catherine admiraient et favorisaient ses pieuses dispositions; mais quand sa mère s'aperçut qu'elles étaient un empêchement à son établissement, elle l'accabla de reproches, et, afin de ne lui laisser aucun instant de libre pour le recueillement et pour la prière, elle la chargea de tous les soins domestiques, ne doutant pas que cette humiliation, jointe au chagrin de ne pouvoir plus continuer ses exercices de piété, ne finît par la faire consentir à l'union projetée. Pauvre Lapa, que tu es aveugle dans ton amour maternel et que tes vues sont différentes de celles

que le Seigneur a sur ton enfant ! Tu n'ambitionnes pour elle que la vulgarité d'un mariage terrestre, tu ne veux que les éloges donnés à sa beauté joints à cette estime qui est le fruit d'une conduite sans reproches, mais le Seigneur Jésus lui prépare la plus haute des alliances, et, au lieu de passagères et vaines adulations, les siècles en se succédant rediront les louanges de la fiancée du Christ, et, en échange d'une considération bornée et passagère, l'Église en la portant sur ses autels la présentera à la vénération de l'univers catholique. D'où vient, mon Dieu, que vos desseins soient si grands et que les nôtres aient si peu de valeur et de portée? C'est que, Seigneur, la connaissance de toutes choses vous appartient, uniquement à vous qui, dans la profondeur et l'étendue de votre regard, embrassez à la fois le passé, le présent et l'avenir! Cependant Catherine, trouvant tant d'opposition de la part des siens, résolut de se créer une autre famille, et c'est dans le ciel qu'elle la chercha. Ce fut dans le sein de la Reine des vierges, de la *Mère du bel Amour,* comme on l'appelait au Moyen-Age, qu'elle se réfugia. On lui avait ôté sa cellule, mais son cœur lui restait, et le cœur n'est-il pas le foyer de la prière? On ne la laissait plus aller que rarement à l'église, mais son âme n'était-elle pas un autel sur lequel brûlaient à toute heure les plus ravissants parfums. La maison paternelle s'était transfigurée à ses yeux, et en servant ses parents elle croyait servir cette famille céleste qui l'avait adoptée. Il lui arrivait pourtant de pouvoir de temps à autre se dérober à des regards investigateurs en se renfermant dans la chambre d'Étienne, son frère bien-aimé. Là elle se reposait de ses fatigues dans la contemplation des perfections de l'Être infini, et faisant ensuite un retour sur elle-même, ces virginales invocations s'échappaient de ses lèvres : « O mon Dieu, faites que mon corps reste pur et que mon âme soit immaculée. » Cependant son père s'étant un jour aperçu de son absence, pénétra sans être entendu dans la chambre où elle s'était retirée, et vit sa fille, sa fille qu'il voulait vainement disputer au Seigneur, à genoux, le corps profondément incliné, et aperçut sur sa tête une colombe d'une éclatante blancheur.

Giacomo se retira sans bruit, mais jamais la douce vision ne sortit de sa pensée. Il promit à Dieu de ne pas lutter plus longtemps avec la grâce et donna des ordres précis pour que sa chère enfant put désormais se livrer sans contrainte aux élans de sa piété. Le sort de Catherine allait donc enfin se décider.

Il y avait au Moyen-Age de nombreux asiles pour les cœurs épris de la sagesse éternelle. Jamais ces saintes retraites offertes à l'innocence ou au repentir n'étaient fermées. Mais quand l'homme ne pouvait aller au cloître, le cloître venait à lui ; tout en restant dans le monde, on portait les armes de la même chevalerie, on combattait sous la même bannière, et les Tiers-Ordres (1) étaient les canaux sacrés par lesquels la sève religieuse se répandait dans toutes les branches de l'arbre social et lui faisait pousser de nombreux et verdoyants rejetons.

Ce fut celui de saint Dominique que choisit Catherine par suite d'une vision où le saint patriarche lui était apparu et lui avait remis les humbles livrées des sœurs de la Pénitence, surnommées à Sienne les *Mantellate,* du grand manteau noir qu'elles portaient sur leurs épaules. Après sa réception, sentant à la manière des saints le prix d'une telle faveur, elle resta trois ans sans proférer une parole si ce n'est pour s'adresser à Dieu dans la prière et pour confesser ses péchés ; ces colloques avec son divin maître qui, selon sa belle expression, parle peu et fait beaucoup, remplissaient son âme et ne laissaient pas de place aux discours humains. Elle ne sortait de sa cellule que pour aller à l'église et ne prenait pour nourriture qu'un peu de pain détrempé dans ses larmes ou quelques herbes sans saveur ; il vint même un moment où la divine Eucharistie fut son seul aliment, l'unique soutien de sa frêle existence. Aussi quand dévorée par les saints désirs de s'unir à son créateur, elle s'approchait du bienheureux Raymond de Capoue, son directeur spirituel, et lui disait : Père, j'ai faim, celui-ci s'empressait de rassasier cette famélique sublime en lui donnant le froment des élus (2), le pain des anges, le pain qui fait les forts, le pain adorable qui conserve et donne la vie!

Mais il est temps de suivre Catherine dans le détail de la vie active à laquelle elle s'était préparée par le silence, la solitude, une austère pénitence et une prière continuelle. « Dieu qui veut, » comme le remarque judicieusement le savant et pieux biographe de la vierge de Sienne, « que le cep qu'il a planté dans la vigne » d'Engaddi atteigne la hauteur des cèdres du Liban et produise

(1) Ces pieuses associations semblent reprendre une vigueur nouvelle parmi nous. Le saint curé d'Ars disait que le monde moderne serait sauvé par les Tiers-Ordres. Sortie d'une telle bouche, cette parole ne peut-elle pas être considérée comme une prophétie !

(2) L'abbé de Malan.

» des grappes aussi belles que celles de Chypre, enterre lui-même
» le pied pour qu'il se remplisse de suc et de vigueur; car c'est
» une loi dans l'ordre de la nature que plus la racine est profonde
» plus elle est éloignée de la surface du sol, plus la tige est élevée
» et fructifiante. »

Catherine en ayant reçu l'ordre formel du Seigneur, s'exerça aux œuvres de charité et prit soin des pauvres comme si elle eut été leur mère. Giacomo approuvait et favorisait ses largesses souvent accompagnées de multiplications miraculeuses ; mais sa parole était pour les âmes une nourriture encore plus vivifiante que les soulagements qu'elle procurait au corps. Quelques mots sortis de sa bouche, quelques mots émanés de son cœur suffisaient pour toucher les âmes les plus insensibles et les ramener à Dieu. Aussi le souverain Pontife avait-il chargé deux religieux Dominicains d'accompagner la sainte dans ses courses apostoliques et de confesser tous ceux qui à sa voix abjuraient leurs erreurs. — Un jour que ces hommes de Dieu voyageaient avec Catherine, celle-ci fut accostée par un pauvre qui, se plaçant devant elle, lui demanda l'aumône d'un air vif et hardi. — « Je n'ai plus une obole, lui dit doucement l'humble fille.» — « Mais s'il ne vous reste plus d'argent, reprit cet étranger, vous avez un manteau et vous pouvez me le donner.» — « C'est vrai », répondit Catherine, et s'en dépouillant aussitôt elle le lui présenta ; et comme ses compagnons taxaient d'indiscrétion une telle libéralité : — « J'aime mieux être trouvée sans cet habit que sans la charité. » Telle fut l'excuse de la sainte. En vérité il n'y a que les âmes formées à l'école de Jésus-Christ pour en trouver de semblables !

La peste sévissait à Sienne d'une manière terrible et Catherine se multipliait pour soigner les malheureuses victimes de ce fléau destructeur; ses compagnes secondaient héroïquement ses efforts, mais comme l'ivraie est toujours mêlée au bon grain dans les champs de ce monde, il se trouva parmi les *Mantellate* une sœur du nom de Palmérina , qui avait conçu pour la sainte une haine profonde; atteinte par l'épidémie, elle refuse les soins de Catherine, et sa vue seule lui cause d'épouvantables frissonnements. Cependant le froid de la mort commence à la saisir sans pouvoir éteindre dans son cœur le feu du ressentiment. Alors Catherine court s'enfermer dans sa cellule, et par la force de ses prières enchaîne le bras de la justice divine et l'empêche de frapper la coupable; pendant trois jours et trois nuits Palmérina s'agite dans les rudes

étreintes de l'agonie, sans pouvoir mourir. Enfin un cri vainqueur, celui du sacrifice s'est élevé vers le ciel et en fera descendre la miséricorde et le pardon.— « Punissez-moi du crime de ma sœur, avait dit Catherine, mais sauvez son âme »; et soudain un rayon de la grâce vint illuminer cette pauvre âme qui reconnut son crime, le confessa et en obtint la rémission. Peu d'instants après, notre sainte se rend auprès de Palmérina qui expire dans ses chastes embrassements!

Nous n'avons jusqu'ici considéré dans Catherine que l'obscure tierçaire passant successivement de la contemplation aux labeurs de la charité ; mais voilà que cette humble fille nous apparaît revêtue de la force d'en haut. Elle s'élance alors sans crainte au milieu des séditieux qui agitent sa chère patrie pour les ramener à des pensées de paix ; elle voit sans pâlir des glaives étincelants suspendus sur sa tête; elle accompagne au lieu du supplice, afin de s'exciter au martyre, une jeune et malheureuse victime des factions populaires; elle se porte comme médiatrice entre les Florentins coupables et le Pontife débonnaire qu'ils ont si longtemps outragés; elle va, franchissant les mers, trouver le Pape Grégoire XI dans sa ville d'Avignon et le décide à revenir à Rome; elle écrit aux puissances de la terre pour les déterminer à se placer sous l'obédience d'Urbain VI, légitimement élu à la mort de Grégoire ; elle pleure sur les malheurs de l'Eglise déchirée par un schisme qu'elle a prédit sans pouvoir en prévenir les lamentables effets, elle offre sa vie pour cette tendre mère si cruellement attaquée par ceux qui se disent ses enfants.

Dieu accepte son immolation volontaire et, le 20 avril 1380, l'âme angélique de Catherine s'échappe de son corps en exhalant un dernier soupir d'amour.

Un humble servant de Marie.

ŒUVRE DE SAINTE ROSALIE,

Rue de Gentilly, n° 21, à Paris (près la barrière de Fontainebleau ou d'Italie).

Nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs cette Œuvre qu'un de nos amis a mise sous la protection spéciale de Notre-Dame de Chartres, par une neuvaine commencée le 16 mars et terminée le 25. Nous la signalons comme une preuve nouvelle de l'intérêt que portent à la population pauvre de Paris, et l'autorité ecclésiastique, et les âmes vraiment chrétiennes des classes riches.

L'Œuvre de Sainte-Rosalie a été inaugurée avec beaucoup de solennité par Mgr le Cardinal Archevêque de Paris, le 23 septembre 1860, pendant l'octave du jubilé en l'honneur du 200e anniversaire de la précieuse mort de saint Vincent de Paul. Ce jour-là Son Eminence, au milieu d'un concours empressé de balayeurs, de chiffonniers, d'allumeurs et d'hommes appartenant à des professions analogues, bénit une portion de chapelle construite sur un terrain de la contenance d'environ un sixième d'hectare. Le 27 suivant, jour même de la mort de saint Vincent de Paul, la messe fut dite pour la première fois dans l'humble sanctuaire, par un représentant de l'autorité diocésaine, M. l'abbé Le Rebours, grand-vicaire de Paris et président du conseil de l'Œuvre. M. le Grand-Vicaire revêtit les ornements sacrés sur un établi qu'avait bien voulu laisser le menuisier de la chapelle. C'était tout l'ameublement de la sacristie, comme un châssis en bois blanc, couvert d'indienne rouge et servant d'autel, était tout l'ameublement de la chapelle. On en est encore à peu près là aujourd'hui. On ne prélève pas le prix des chaises, afin de ne point effrayer le plus pauvre du quartier; on ne fait pas de quête, afin de ne point l'humilier.

La chapelle de Sainte-Rosalie, dont on se propose de faire un centre d'œuvres pour moraliser et soulager spirituellement et physiquement les classes laborieuses du 13e arrondissement, le plus délaissé de tout Paris, est à distance presque égale des quatre églises de Saint-Médard, Saint-Marcel, Notre-Dame-de-la-Gare, Saint-Marcel-de-Maison-Blanche, et dans le voisinage de lieux fameux dans les fastes de la misère parisienne : la ***Fosse-aux-Lions***, la ***Butte-aux-Cailles***, la ***Barrière de Fontainebleau***, la ***Cité-Doré***. On veut atteindre une population dont les détresses sont aussi tristes qu'effrayantes, mais qui se signale de suite par son bon cœur et sa vive reconnaissance, dès qu'on la touche avec un peu de respect et d'amour.

Les projets sont de fonder là un fourneau économique, un patronage, une société de Saint François-Xavier, et de plus, si l'on parvient à se donner plus de terrain, un asile de vieillards et des écoles. Déjà, dans une petite construction destinée aux œuvres, se trouvent installés un vestiaire et une bibliothèque, modestes il est vrai, mais couvrant déjà quelques nudités et prêtant quelques bons livres. On travaille activement à l'établissement du fourneau économique et l'on veut qu'il fonctionne prochainement. Mais voici qui est plus important : depuis l'inauguration du 23 septembre 1860, la Sainte-Famille du quartier des Jacobins s'y réunit le dimanche, à midi, pour entendre la messe, les instructions du prêtre et les entretiens édifiants de laïcs dévoués. Malgré les obstacles de toute espèce, cette Sainte-Famille devient de plus en plus nombreuse. Le 1er novembre, avec la permission de M. le Supérieur général de la congrégation de Saint-Lazare, le directeur inaugura une œuvre spéciale pour les Allemands. Un lazariste allemand eut le courage de faire la première instruction devant quatre ou cinq personnes plus ou moins allemandes. Aujourd'hui, tous les dimanches et fêtes,

à 9 heures du matin, de 2 à 300 Allemands entendent une messe accompagnée de cantiques et suivie d'une instruction dans leur langue nationale. Il faut qu'on sache que des 120,000 Allemands qui habitent Paris, plus de 6,000 sont entassés dans un rayon très-rapproché de Sainte-Rosalie. Plusieurs déjà, grâce à l'Œuvre nouvellement créée, ont pu recevoir, avant de mourir, les sacrements de l'Église, et aussi des paroles d'encouragement dans cet idiôme de la patrie qu'il est si doux d'entendre sur la terre étrangère et dans les tristesses de l'isolement.

L'Œuvre est comme l'exécution d'un vœu testamentaire, émis souvent par la sœur Rosalie en ses dernières années et surtout aux approches de sa mort. Cette humble fille de saint Vincent de Paul, dont M. de Melun a écrit la vie avec une charmante simplicité, mais aussi avec une trop regrettable brièveté, en avait fait sa préoccupation constante et comme exclusive; c'était la mère mourante inquiète de l'avenir réservé à ses enfants; il lui fallait la promesse de cette œuvre pour la tranquilliser. Elle y voyait, avec l'esprit pratique que la Providence avait mis au service de son cœur si tendre, la diminution de la misère, l'apaisement des passions, et en grande partie la cessation des malentendus funestes entre la pauvreté et la richesse, par l'instruction religieuse, qui selon elle prévient plus de misères que tous les établissements de bienfaisance réunis n'en pourront jamais soulager, par les rapports plus fréquents du prêtre avec les familles et les enfants, par le contact chrétiennement fraternel des classes supérieures avec les classes plus dénuées des choses d'ici-bas.

Les amis de sœur Rosalie ont recueilli ces dernières volontés comme un héritage sacré. Ils ont acheté plus de 40,000 francs 1,700 mètres de terrain, bâti la portion de chapelle et la petite habitation qui porte, écrit au charbon, le n° 21. Il leur faut encore des sommes bien considérables pour réaliser les vues de celle qui leur fit faire tant de bonnes œuvres et que plusieurs, dans leur reconnaissance, n'hésitent pas à appeler, tout comme les habitants du faubourg, leur bienfaitrice et leur mère. Pour trouver ces sommes, ils attendront, parce que sœur Rosalie avait horreur des dettes, encore qu'elle ait eu parfois la souffrance d'en avoir quelques-unes; mais en même temps ils espèreront, parce que, grâce aux bons instincts de l'humanité, les désirs compatissants de sœur Rosalie ont toujours été une échéance providentiellement et magnifiquement soldée. Ils appuient leur espoir : sur la protection de celle dont ils ont célébré le cinquième anniversaire, le 7 février, dans cette chapelle désormais chère, qu'exprès ils ont placée sous l'invocation de sainte Rosalie, patronne de la pieuse supérieure de la rue de l'Épée-de-Bois; sur la constante générosité des hommes bienfaisants qui partagent leur culte d'admiration et de gratitude pour leur chère défunte; sur la sympathie que ne peut manquer de provoquer une œuvre qui atténuera d'affreuses misères par l'aumône la plus urgente et à peu près la seule profitable en ces quartiers : la moralisation; et avant

tout, sur les bénédictions qu'ils implorent près du Seigneur par l'entremise toute puissante de Notre-Dame de Chartres.

Que celui qui n'a recueilli et ne recueille encore que des chagrins, des déceptions et des dégoûts dans les beaux quartiers de la capitale, porte donc un jour ses pas vers la rue de Gentilly, n° 21, vers la rue de l'Epée-de-Bois, n° 5, où sœur Rosalie est morte. Bien des hommes fatigués de la vie et des ennuis du monde, ont souvent, contre toute espérance, retrouvé le secret du bonheur en se faisant les coopérateurs de sœur Rosalie. Plus d'un visiteur à son œuvre naissante ou à la maison qu'elle habita près d'un demi-siècle, se sentira consolé en s'en faisant le bienfaiteur et l'ami.

BIBLIOGRAPHIE.

LES MARTYRS DE CASTELFIDARDO,

Par le comte A. de Ségur (1).

Il appartenait à la plume si franchement chrétienne du comte Anatole de Ségur, l'attachant auteur de *Témoignages et Souvenirs*, d'écrire la vie et surtout de retracer la mort des glorieux martyrs de Castelfidardo. Il y a dans ces pages des récits tout embaumés de poésie sublime et de pieux et chevaleresques dévouements, des scènes où l'on retrouve le courage des Machabées et l'héroïsme de leur admirable mère. La légion thébaine rougissant de son sang la vallée d'Agaune et celle des Franco-Belges inondant du sien les champs de Castelfidardo, voilà de ces spectacles que l'Eglise catholique offre au monde avec un saint et noble orgueil, et qui prouvent à ses ennemis qu'elle a toujours porté dans son sein des enfants se faisant gloire de vivre et de mourir pour elle.

Nous voudrions rapporter intégralement quelqu'une de ces touchantes biographies, mais l'espace nous manque et nous ne pouvons en fournir que quelques extraits. Ils suffiront, du moins nous aimons à le penser, pour donner le désir de les lire *in extenso* dans l'ouvrage auquel nous les avons empruntés.

GEORGES D'HÉLIAND.

Le Sauveur du monde, en ressuscitant le fils de la veuve de Naïm, manifesta par ce miracle sa toute puissance et sa toute bonté. Eh bien! ce même Dieu, ce même Seigneur Jésus, maître éternel de la vie et de la mort, a vu de nos jours dans un coin de la France une autre veuve et un autre fils unique qui s'aimaient tendrement et qui mettaient leur joie dans ce mutuel amour. Il n'était pas nécessaire qu'il fît violence aux lois de la nature pour les réunir : le jeune homme était plein de jeunesse et de santé, il avait dix-neuf ans; il rayonnait de vie, d'innocence et de beauté, et la mère oubliait presque son veuvage en regardant son fils.

(1) Ambroise Bray, rue des Saints-Pères, 66.

Or, Dieu résolut de demander à cette mère le sacrifice d'Abraham et de le laisser s'accomplir. Il résolut d'appeler à lui cette jeune âme, de laisser l'âme de la femme, déjà mûrie par la solitude et la douleur, achever de se sanctifier dans une douleur et une solitude plus grandes encore : il envoya à l'enfant l'inspiration de se sacrifier pour son Église, à la mère la force d'y consentir, que dis-je? de le désirer.

Un jour, le jeune homme vint se jeter aux genoux de sa mère, et tout tremblant d'émotion, craignant un refus ou une explosion de douleur, il lui fit part de sa résolution et la pria de le laisser partir. Et cette mère, cette veuve, prit son fils unique dans ses bras et lui dit : « Va, mon enfant, et que Dieu soit béni ! car il y a plus d'un mois que je lui demande de t'envoyer cette inspiration. »

Cette femme était la comtesse d'Héliand, et ce jeune homme Georges son fils, un des martyrs de Castelfidardo. Il partit en effet, reçut la bénédiction du Saint Père, fut incorporé dans le bataillon belge, se battit bravement et mourut.

ROGATIEN PICOU.

Rogatien Picou, d'aimable et sainte mémoire, appartenait à une de ces honnêtes familles de commerçants chez lesquelles la simplicité des mœurs et l'élévation des sentiments sont héréditaires comme la foi.

Il naquit à Nantes et perdit sa mère à l'âge de deux ans; il grandit sous l'œil vigilant et pieux de son père et sous la garde d'un frère aîné dont il était le filleul et qui le chérissait d'une tendresse vraiment maternelle. Entré à neuf ans au petit séminaire de Guérande, il fit partie plus tard de celui de Nantes et s'y distingua toujours par son zèle et sa conduite. Il avait atteint sa quinzième année, quand un mot de son frère lui ayant fait comprendre que son séjour au séminaire était pour leur père l'occasion d'onéreux sacrifices, il dit aussitôt adieu, non sans de grands déchirements de cœur, à ses chers compagnons et à ses chères études et entra peu de temps après dans un magasin de librairie religieuse. Là du moins il retrouvait encore des livres et pouvait occuper utilement ses loisirs. Il partageait ses heures de liberté entre la prière, l'étude, les joies de la famille, et les quatre années qu'il passa ainsi furent les plus agréables de sa vie. Cette existence le remplissait d'un tel bonheur qu'il s'en effrayait parfois, et il disait à son frère : « O mon Alexis, que je suis heureux au milieu de vous! Je n'ose pourtant y arrêter ma pensée, car quelque chose d'indéfinissable pour moi se prépare. J'ai peur de cette félicité dont je jouis; quelque chose de violent doit la briser. »

Hélas! ce quelque chose de violent qui devait briser cette douce existence, c'était l'orage révolutionnaire qui montait déjà à l'horizon et dont les grondements sinistres, entendus avec effroi d'un bout à l'autre de l'Europe, présageaient partout du sang, des larmes et des ruines.

Rogatien entendit avec un cœur tout frémissant d'enthousiasme et d'amour la nouvelle, la grande nouvelle de la formation d'une armée catholique pour défendre le Pape contre ses misérables agresseurs.

C'est alors que de ce noble cœur sortit cette simple et sublime parole qui suffirait à l'immortaliser : « A Dieu et à son vicaire je n'ai à offrir ni fortune, ni naissance, ni talents, ni influence quelconque; je n'ai que mon sang, et je le donne! »

Dieu fit à cette oblation volontaire du généreux enfant la seule réponse digne de lui : il l'accepta, et ce pieux et aimable jeune homme, qui avait offert tout son sang à Dieu et à l'Eglise, succomba en effet, épuisé par la perte de son sang, à l'hôpital improvisé d'Osino.

Rogatien Picou mourut le même jour et presqu'au même moment qu'Arthur de Chalus; on ne creusa qu'une seule fosse pour ces deux généreux défenseurs du Saint-Siége, et leurs deux cercueils y furent déposés l'un à côté de l'autre. L'Église qui, à l'exemple de son divin époux, ne fait point acception de personnes, répandit sur leur dépouille mortelle les mêmes bénédictions et les mêmes prières, et elle associera à tout jamais dans sa reconnaissance et dans ses louanges le nom de Rogatien Picou à celui des Chalus, des Pimodan et de ses plus illustres martyrs. C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Nous avons déjà dit avec quel zèle admirable M. l'abbé Leclerc avait ouvert la sainte Quarantaine à la cathédrale de Chartres. L'infatigable missionnaire a voulu faire encore davantage dans ces dernières semaines : il s'est multiplié, il s'est dépensé pour le bien des âmes avec un dévouement qu'il est difficile d'égaler. Dès le milieu du Carême, deux instructions supplémentaires avaient disposé les fidèles à suivre les exercices d'une retraite préparatoire à la Communion pascale. Cette retraite, commencée le lundi de la Passion, s'est prolongée jusqu'au mercredi de la Semaine-Sainte. Une première instruction avait lieu le matin entre deux messes, pour les ouvrières, les domestiques et en général pour les personnes que leurs occupations enchaînent le reste du jour; une seconde dans l'après-midi, pour les personnes libres de leur temps, et une troisième le soir, après les travaux de la journée. L'expérience du zélé prédicateur lui a démontré combien il est utile de diviser ainsi son auditoire pour donner à chaque classe de personnes la nourriture spirituelle qui lui convient. Aussi quelle riche provision de bonnes vérités, de précieuses maximes et de saintes pratiques ont pu faire les fidèles qui ont assisté régulièrement aux conférences de la retraite! Tant de généreux efforts n'ont pas été stériles : bien des âmes ont été éclairées, touchées, raffermies, et bien d'autres ébranlées une première fois, céderont plus tard à une nouvelle impulsion de la grâce divine.

— Les deux paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Aignan, grâce à la sollicitude de leurs zélés pasteurs, ont pu jouir aussi des exercices d'une retraite préparatoire à la Pâque. La première a été donnée par le R. P. Boucheny, lazariste, et la seconde par le R. P. Argant, de la Société de Jésus, toutes deux avec un véritable succès.

De leur côté, les missionnaires diocésains ne sont pas demeurés oisifs. Les exercices du mois de Saint-Joseph ont attiré chaque jour dans leur chapelle de Sainte-Foy une affluence considérable de fidèles. Aussi, croyons-nous, la ville de Chartres a pu rarement offrir plus de secours spirituels pour l'instruction des personnes qui désirent mener une vie sérieusement chrétienne.

Espérons qu'à l'exemple de plusieurs autres villes, des conférences spéciales pour les hommes viendront bientôt combler une lacune regrettable qui existe encore dans notre enseignement religieux. Une pareille tâche serait bien digne du zèle d'un missionnaire, et à coup sûr elle ne serait pas sans profit.

— La chapelle de Saint-Joseph, à Notre-Dame sous-terre, a été aussi un centre de dévotion pendant tout le cours du mois de mars. Dès le premier jour on s'y est porté avec un empressement merveilleux, et le mouvement secret d'attraction qui entraînait à ce pieux sanctuaire ne s'est pas relenti. Mais le consolant spectacle que nous avions chaque jour sous les yeux est devenu plus édifiant encore le 19 mars. Bien que la fête de saint Joseph fut célébrée partout avec beaucoup de solennité, la chapelle de sous-terre a été visitée, ou pour mieux dire remplie toute la matinée par une foule de personnes qui, en venant prier dans ce sanctuaire nouvellement dédié au Père nourricier du Sauveur, avaient la confiance d'en remporter des bénédictions toutes spéciales.

— La fête de Notre-Dame de la Brèche et la procession générale en mémoire de l'heureuse délivrance de la ville de Chartres en 1568, ont eu lieu avec la solennité accoutumée, et par un temps des plus favorables. Selon sa pieuse coutume, l'Institution Notre-Dame faisait partie du cortège et suivait la riche bannière qui rappelle le glorieux événement si cher aux bons chartrains. Quatre élèves, choisis parmi les plus jeunes, paraissaient heureux et fiers d'en tenir les cordons : c'étaient les deux fils de M. le duc de la Rochefoucault, les fils de M. le comte de Foucault et de M. Letourneur.

Un intérêt tout particulier s'attachait cette année à la cérémonie du 15 mars. C'était pour Mgr l'Évêque de Chartres comme les prières de l'itinéraire au moment de son départ pour la ville éternelle. En effet, deux heures après, le vénérable prélat se mettait en route pour faire de nouveau ce pieux pélerinage qu'il projetait depuis longtemps, et que les périls de la situation actuelle ne purent l'empêcher d'accomplir. On dirait qu'après avoir en quelque sorte partagé les joies du Thabor avec le vicaire de Jésus-Christ, en assistant à la proclamation solennelle du dogme de l'Immaculée-Conception, il voulait le suivre sur son Calvaire et aller compatir à ses cruelles angoisses. Porteur d'une somme de vingt-trois mille francs, deuxième

offrande du diocèse de Chartres au Saint Père, le pieux pontife a pu déposer en même temps aux pieds du chef de la chrétienté les vœux unanimes du clergé et des fidèles réunis sous sa houlette pastorale, et l'expression filiale de leurs douloureuses sympathies.

En allant à Rome, Mgr l'Evêque de Chartres va soumettre à l'approbation de Sa Sainteté le nouveau Propre de son diocèse et consommer par là notre retour à la liturgie romaine.

M. l'abbé Barrier, vicaire-général, et M. l'abbé Vassard, chanoine honoraire, vicaire de la cathédrale, accompagnent le prélat dans son voyage. On espère que Sa Grandeur sera de retour pour le mois de mai.

— Un des plus précieux monuments de la ville de Chartres, l'ancienne collégiale de St-André, transformée en magasin à fourrages depuis 1793, vient d'être la proie des flammes, sans qu'on puisse assigner la cause de ce funeste accident. C'est pour l'art chrétien une perte irréparable et qu'on n'aurait pas sans doute à regretter si la demande faite il y a quelques années par Mgr l'Évêque de Chartres eût pu être entendue. Dans le but de conserver cette relique du Moyen-Age et plus encore de rétablir un centre religieux dans un quartier de la ville peu favorisé sous le rapport spirituel, le vénérable prélat avait en effet émis le vœu que l'église St-André fût rendue au culte. Des difficultés matérielles firent échouer alors un désir si légitime, et les gens de bien qui s'y associaient de tout cœur durent ajourner eux-mêmes leurs espérances. Le moment est-il venu de les voir se réaliser? La Providence tire souvent le bien du mal, et cet acte réparateur, s'il avait lieu, serait un adoucissement à la peine que ce malheur nous fait éprouver.

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici, à ce sujet, la pièce suivante que son auteur a eu l'extrême bienveillance de mettre à notre disposition.

INCENDIE DE L'ANCIENNE ÉGLISE SAINT-ANDRÉ DE CHARTRES,

DANS LA NUIT DU DIMANCHE 10 MARS 1861.

Mon Dieu, votre main favorable
Ne suspend-elle nos travaux
Que pour épouvanter notre jour de repos
Au glas du tocsin redoutable?
Chaque dimanche a sa terreur :
La plus coupable perfidie
Semait naguère l'incendie
Dans les gerbes du laboureur;
Et voilà qu'aujourd'hui, complice d'autres crimes,
La flamme, changeant de victimes,
Sur nos débris sacrés exerce sa fureur.

N'est-ce pas assez des misères
De cette implacable saison,
Assez de tous ces bruits de guerres
A l'autre bout de l'horizon,
Sans y mêler encor ces fléaux volontaires?

Ces maux ont, Dieu merci, leurs dédommagements :
Si des méchants en petit nombre,
Pour assouvir d'affreux ressentiments,
Ont médité ces noirs complots dans l'ombre,
Vous du moins, mes amis, en ces instants cruels,
Et le jour et la nuit soumis à tant d'épreuves,
Vous a-t-on vus jamais faillir à ces appels?
Votre courage a fait ses preuves.

Mais que pouvait ici tout votre dévouement?
Malgré ses contre-forts tant de fois séculaires,
Sous vos yeux est tombé l'antique monument
Que nous avaient légué nos pères.

Dès l'origine, nos Gaulois
En ce lieu, pour veiller sur leur chère fontaine,
Avaient construit au Roi des rois
Un autel vénéré de la cité chartraine.
Pendant tant de siècles divers,
Comme la nation si souvent agitée,
Par mille orages tourmentée,
Le temple primitif subit bien des revers;
Mais toujours il sortit vainqueur de ses ruines.
Les savants et les rois admiraient ses splendeurs;
Quand vinrent tout à coup nos luttes intestines.
Mutilé, flétri, sans honneurs,
Comme un chêne brisé jusque dans ses racines,
Il attendait des jours meilleurs!
Mais voici bien d'autres malheurs :
Pendant que Chartre en paix sommeille,
Soudain la cloche du beffroi,
Versant de tous côtés l'effroi,
Par ses longs tintements la secoue et l'éveille.
C'est un tumulte général.
Du foyer menaçant une immense lumière
De ses rouges reflets couvre la ville entière;
Chacun part, nul ne manque au rendez-vous fatal.
Mais déjà la vive étincelle,
Qui court dans son vol empressé
Vers la rosace où l'air l'appelle,
Plus prompte que la foudre avait tout embrâsé.
A quoi bon lui livrer bataille ?
Sans cesse alimentée par ces vastes dépôts,
Le feu consumera, malgré toutes vos eaux,
Ces montagnes de grains, de fourrage et de paille ;
Et chacun regardait, tout pâle de terreur.

Chaque fenêtre flamboyante
Resplendissait d'une sublime horreur;
Sous l'action toute-puissante
Les tuiles volaient en éclats
Et retombaient avec fracas
Dans la fournaise dévorante;
Puis la flamme entre les chevrons
S'échappait par chaque ouverture,
Et de ses larges tourbillons

Enveloppait toute l'architecture,
Sinistre diadême avec tous ses fleurons.

Mais la charpente aux madriers solides
Va-t-elle résister longtemps?
N'en croyez rien : sur l'aile des autans
L'élément destructeur marchait à pas rapides.
Ecoutez! écoutez!... Partout se détraquant,
Le gigantesque échafaudage,
Rongé jusques au cœur, se brise et se partage :
Une part à grand bruit roule dans le volcan,
L'autre hésite un moment, puis cédant à l'épreuve,
Se précipite dans le fleuve,
Qui rebondit épouvanté.
Spectacle affreux et magnifique!
Le feu qui menaça la grande basilique
N'eut pas au mois de juin cette sombre beauté.

Sous une voûte immense de fumée,
Au souffle des vents furieux,
Mille brandons ardents s'élançaient vers les cieux,
Eclairant et tonnant comme toute une armée,
Puis s'abattaient tout à l'entour
Sur la ville et sur le faubourg
En torrents de pluie enflammée.

Dans les fêtes de nos cités,
Souvent, pour couronner un brillant artifice,
L'artiste ingénieux, dans un dernier caprice,
Rassemble tous ses bruits et toutes ses clartés.
Le soleil pâlirait devant tant de lumières;
Mille dragons ailés lancent leurs sifflements,
Le bronze joint sa voix à ces emportements.
Le ciel va-t-il périr sous ces horribles guerres?
Pour un instant on se sent froid au cœur.
Mais qu'est-ce qu'un éclair près de ce long malheur?

Figurez-vous un jour de ces grandes tempêtes,
Où la grêle en sifflant, où la neige à flocons
Tourbillonne autour de nos têtes,
Et de son blanc manteau couvre au loin nos moissons;
Ainsi l'effroyable cratère
Lança sans repos et sans fin,
Jusqu'au réveil étonné du matin,
Son déluge de feux, sa foudre et son tonnerre.

Que dis-je? le soir même il rugissait encor!
Comment dans ce chaos échapper au ravage?
Tous ces quartiers tremblants y vont trouver la mort.
Mais vous avez, mon Dieu, fait grâce à leur effort,
Et le pauvre artisan sauva son héritage.

Le vieux temple seul a péri!
Le nom qu'il tient du saint Apôtre
N'a donc pu lui servir d'abri!
Ainsi nos monuments croulent l'un après l'autre.

Mais nous savons les relever!
La main et le cœur à l'ouvrage,
Nous commençons, fiers d'achever,
Et l'œuvre enfin debout s'applaudit du naufrage.
— Rendons à Dieu ce qui nous vient de Dieu,
Notre oubli trop longtemps a profané ce lieu;
Ces murs étaient bâtis pour un plus noble usage.

Laissez-là ces quartiers lointains,
Ces carrefours étroits taillés en précipice,
Où vos lourds chariots font si mal leur service,
Et sans danger pour leurs voisins,
Dans des lieux aux abords faciles,
Près de vos escadrons placez leurs magasins.

Vous aimez les travaux utiles :
Voici l'heure! après soixante ans,
Dans ces jours où tout se répare,
Condamnez cet emploi barbare,
Dure nécessité des temps.
Profitez de votre opulence :
Dieu bénit vos champs et vos arts ;
Timides autrefois, aujourd'hui vos regards
Abordent hardiment la plus vaste dépense.

Pour guérir les pauvres mortels
Vous consacrez à Dieu le plus beau des hôtels;
Ailleurs pour les plaisirs de la muse folâtre
S'élève par enchantement
Le plus gracieux monument,
Et les jeux de l'esprit vont avoir leur théâtre.
Autour de cette cendre il est d'autres besoins :
André pour sa famille appelle aussi vos soins.

Usés par le travail plus que par les années,
Que de vieillards aux cheveux blancs,
Que de femmes abandonnées,
Le front penché, les pas tremblans,
De nos pieux sommets, tristement résignées,
Ne peuvent plus gravir les flancs.
Hé bien! rapprochez d'eux la maison de prière.
Dé plain-pied, sans trop de labeur,
Qu'ils retrouvent joyeux leur ancien sanctuaire;
Que ce soit là le baume à leur douleur
Et leur espérance dernière!

O sainte basilique, où priaient mes aïeux,
Ici dans ta poussière, en attendant les cieux,
Ils se sont endormis jusqu'au réveil suprême;
Moi, comme eux, dans tes eaux j'ai reçu le baptême;
Quelle main me rendra ton seuil religieux,
Les arches de ton chœur, ta crypte et ses mystères,
Et les chants solennels de tes anniversaires?
Puis la mort sans regret me fermera les yeux!

15 mars 1861.

CALLUET.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. GOUVERNEUR.

Cinquième année.
5e NUMÉRO. MAI 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME OU DES VOCATIONS PAUVRES.

Vous allez dire, mon cher lecteur, que j'en reviens toujours à mes moutons. C'est vrai, mais je vois de plus en plus que je n'ai rien de mieux à faire. Je devrais parler des vocations pauvres jusqu'à rompre toutes les oreilles ou plutôt jusqu'à faire ouvrir toutes les bourses, car le nœud de la difficulté est là et pas ailleurs. Mais on ne s'intéresse pas à ce que l'on ne connaît pas Il faut donc instruire, et pour instruire, Dieu sait ce qu'il faut répéter de fois la même chose et de trente-six manières différentes.

Le prêtre est l'homme de la civilisation. Quand le prêtre n'est plus en certain lieu, les pauvres gens qui l'habitent s'acheminent insensiblement, et quelquefois d'un pas rapide, vers l'état sauvage et la barbarie. Barbarie savante, si vous le voulez, mais qui n'en mérite pas moins son nom. Considérez en effet les faubourgs de nos grandes villes et les hameaux de nos campagnes. N'est-ce pas là que l'ignorance la plus grossière et l'immoralité la plus révoltante se sont donné rendez-vous? Pourquoi? Parce que le prêtre y pénètre plus rarement et qu'on n'y ressent presque pas la salutaire influence qu'il répand toujours autour de sa personne. Il faudrait un millier de prêtres missionnaires et de religieuses pour travailler à la conversion de tous les païens de la banlieue

de Paris, écrivait naguère Mgr de Ségur. Jugez ce qu'il en faudrait pour ramener à Dieu tous les mauvais chrétiens qui peuplent aujourd'hui la France. Oui, préparer des prêtres à l'Église, cultiver les vocations sacerdotales, former des ouvriers évangéliques, voilà la première, la plus sérieuse, la plus pressante de toutes les œuvres, je dirais presque l'œuvre unique, car celle-ci les renferme toutes. Un seul prêtre porte dans son cœur de quoi régénérer des empires. Témoins nos apôtres et nos missionnaires, témoin surtout cet autre *Conquérant des Indes,* François Xavier, dont la gloire éclipse à tout jamais celle du grand capitaine à qui l'histoire a décerné ce titre pompeux.

Or, malgré les malheurs des temps, les vocations ecclésiastiques ne manquent pas, ce serait une erreur de le croire. Elles sont même encore nombreuses surtout dans les pays de foi; mais il faut les chercher, les faire éclore et leur donner les moyens d'arriver à leur entier développement. Répétons ici une parole que nous avons entendue autrefois de la bouche d'un vénérable ecclésiastique que l'Église compte aujourd'hui parmi ses pontifes les plus intrépides : Nous avons beaucoup de vocations d'or, mais pas d'argent. Oh! si l'on savait combien d'excellents sujets se trouvent arrêtés, faute de ressources, à l'entrée de la carrière sacerdotale! Combien de parents n'osent pas favoriser les inclinations heureuses qu'ils reconnaissent dans leurs enfants, retenus qu'ils sont par la crainte de lourds sacrifices qu'ils ne pourraient s'imposer! Et nous-même, que de fois nous avons dû refuser de bons jeunes gens qui nous étaient recommandés de la manière la plus pressante et qui nous offraient toutes les garanties désirables! Aussi, quand nous voyons des sommes énormes s'engloutir dans de folles dépenses ou pour des œuvres d'un intérêt purement matériel, nous ressentons une amère tristesse et nous nous écrions douloureusement : avec cet argent que l'on perd, que l'on gaspille, quel bien immense ne ferait-on pas dans l'intérêt moral et religieux des villes et des campagnes en multipliant sur tous les points les véritables apôtres de la civilisation et du progrès. Oui, nous ne craignons pas de le dire : Le pays qui comprendrait le mieux l'Œuvre des vocations pauvres et qui se prêterait avec le plus d'ardeur à son développement, serait bientôt le plus religieux et le plus fortuné de la terre.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE (XVe siècle).

Pieux enfants de Marie, parez des plus charmantes fleurs l'autel de votre mère, que l'orgue sous vos doigts habiles module en son honneur les plus doux accords, que vos voix chantent ses louanges, que des gerbes de lumière illuminent sa radieuse image, enfin que de la tribune sainte les ministres du Seigneur exaltent sa gloire et redisent ses vertus; pour nous, pauvre petit serviteur de la Vierge immaculée, dans notre impuissance à lui offrir un don digne de sa grandeur et de ses bienfaits, nous choisirons parmi les saints que de siècle en siècle l'Église propose à notre vénération un de ceux qui l'ont aimée davantage. Nous le présenterons ensuite à notre céleste mère, et abritant notre indignité sous le voile de ses mérites, nous avons l'espoir que nos prières lui seront agréables et qu'elle daignera les exaucer.

La belle et touchante figure dont nous allons aujourd'hui reproduire les principaux traits est celle de Bernardin de Sienne. Par une admirable économie de la Providence qui donne successivement à la terre de parfaits modèles à imiter et au ciel de nouveaux citoyens, cet aimable saint naquit à Massa-Cazaro (1) dans le même temps où l'âme séraphique de Catherine remontait vers son Créateur (1380).

L'enfance du noble rejeton des Albizeschi fut entourée de la triple auréole du malheur, de l'innocence (2) et de la piété. Son premier lustre n'était point encore terminé quand une mort prématurée lui enleva son père et sa mère. Qui donc veillera sur l'orphelin? qui sèchera les larmes brûlantes dont son beau et candide visage est inondé? qui remplacera pour lui les baisers, la tendresse de celle qui lui a donné le jour? Sera-ce Diane, cette tante dévouée dont la demeure deviendra la sienne et dont il recevra les plus douces caresses et les plus sages leçons? Sans doute cette femme respectable sera l'instrument sensible dont Dieu se servira pour consoler, pour soutenir, pour élever le jeune Bernardin (3). Mais, quelque vive que fût son affection, elle ne

(1) Ville de l'état siennois.

(2) La présence du jeune Albizeschi inspirait tant de respect que lorsqu'il arrivait au milieu d'une société toute conversation légère cessait. « Silence! disaient les plus dissolus, voici Bernardin, » et le silence se faisait.

(3) Diane étant morte, ce fut la noble et pieuse Pia, autre tante de Bernardin, qui s'occupa de son éducation.

pouvait suffire au cœur de l'orphelin; pour le remplir il lui fallait une mère, et le Seigneur, qui dans les impénétrables secrets de sa justice lui avait enlevé sa mère selon la nature, par un effet de sa miséricorde, lui en rendit une autre selon la grâce bien autrement tendre, bien autrement puissante, bien autrement aimable : il lui donna Marie. Et Bernardin la trouva si belle et si bonne qu'après son Dieu il n'eut jamais d'autre amour, amour qui se traduisait par les plus naïfs élans et les plus constants hommages.

Au-dessus de la porte de Sienne qui conduit à Florence il y avait au Moyen-Age une image de la Vierge en sa glorieuse Assomption. Or, Bernardin avait coutume de la visiter matin et soir. Une de ses cousines, la pieuse Tobie, tierçaire de saint François, ignorant le motif de ses absences et ne pouvant d'ailleurs se rendre compte des paroles mystérieuses qui parfois s'échappaient de ses lèvres, résolut de l'interroger, et un jour qu'il revenait de sa course accoutumée : « Mon cher fils, lui dit-elle, ne me tenez plus en suspens et que je cesse d'être tourmentée à votre sujet; dites-moi pour qui vous êtes épris d'amour, afin que si elle est d'un rang convenable nous puissions vous la procurer comme épouse. — O mère, répondit Bernardin, puisque vous l'ordonnez ainsi, je vous découvrirai le secret de mon âme, que je n'aurais découvert à nul autre. Je suis épris d'amour pour la sainte Vierge Marie, c'est elle que j'aime souverainement, elle que je cherche, elle que je voudrais contempler sans cesse avec le respect qui lui est dû; mais comme je ne puis l'obtenir en ce monde, j'ai résolu de visiter chaque jour son image, et voilà celle que j'aime. » A ces mots la pieuse Tobie ne put retenir ses larmes, elle embrassa Bernardin avec une joie spirituelle et lui dit : « Maintenant je mourrai contente, puisque je suis assurée par votre bouche de votre dévotion envers la très-douce Vierge Marie. » (1)

L'enfant de celle qui est si justement nommée *le Salut des infirmes* ne pouvait manquer de ressentir une vive compassion pour les maux de ses semblables; aussi à l'âge de dix-sept ans voulut-il entrer dans la Confrérie de Notre-Dame, fondée dans l'hôpital de la Scala pour y servir les malades (2). Bernardin était depuis quatre ans livré à ces labeurs de la charité quand la peste, qui devait tant de fois décimer la malheureuse Italie, éclata dans

(1) Voir Rhorbacher, *Hist. de l'Église*, t. 21.

(2) Cette charitable occupation ne nuisait en rien aux progrès du jeune saint dans les sciences, son intelligence étant au niveau de son cœur.

Sienne et y fit d'affreux ravages. La mort avait frappé tous ceux qui soignaient les pestiférés, et le directeur de l'hôpital de la Scala, resté seul debout au milieu de toutes ces ruines humaines, se demandait avec une indicible anxiété ce qu'il lui restait à faire, quand Bernardin, suivi de douze jeunes gens des plus nobles familles de Sienne qu'il a gagnés à la sainte cause de la charité, se présente à lui. Tous ils se sont confessés, tous ils ont communié comme pour aller au martyre. Ils désirent plutôt la mort qu'ils ne la craignent, et, champions intrépides, ils combattront pendant quatre mois entiers pour arracher à la contagion ses victimes; et les malades qu'ils auront sauvés des cruelles étreintes de la peste seront les consolants trophées qui porteront témoignage des victoires qu'ils auront remportées sur l'épouvantable fléau. Cependant, quand les miasmes pestilentiels eurent complétement disparu, quand la ville, naguère triste et silencieuse, reprit son mouvement accoutumé, Bernardin rentra dans sa famille où il fut saisi d'une fièvre dévorante dont aucun remède ne pouvait diminuer l'ardeur. La maladie est pour les saints une occasion de s'unir plus étroitement avec leur Dieu; on est en effet plus prêt du Seigneur quand on souffre, et que l'on souffre pour lui. Bernardin ne perdait pas un instant de vue son adorable présence et jamais la violence du mal ne lui arracha ni murmures ni regrets. D'ailleurs, de quoi se serait-il plaint? de la souffrance? mais n'était-elle pas pour lui un trait de ressemblance avec son divin Maître? Qu'aurait-il redouté? la mort? mais la mort ne l'aurait-elle pas réuni à sa mère bien-aimée?

Toutefois l'heure de son départ pour le ciel n'avait point encore sonné; Bernardin recouvra la santé, et comme l'enfant de Marie savait que « la charité est compatissante, qu'elle se fait tout à tous, » il remplaça auprès d'une de ses tantes paternelles, qui était âgée de quatre-vingt-dix-sept ans et frappée de cécité, la servante qu'elle venait de perdre. Oh! qui pourra jamais exprimer ce que souffre celui qui a perdu l'usage de la vue? Cette nuit dans le jour, cette mort dans la vie, ces épaisses ténèbres que jamais un rayon de lumière ne vient éclairer, ce sont de ces continuelles privations, de ces poignantes douleurs qui échappent à la parole, impuissante qu'elle est à les décrire. Aussi, qu'il soit béni, celui qui est le guide, le protecteur, l'œil de l'aveugle enfin! qu'il soit en honneur dans la cité, en honneur parmi les serviteurs de Dieu! Et voilà pourquoi le jeune Bernardin mérite peut-être autant l'admiration quand il soutient les pas chance-

lants de sa vieille parente et qu'il la conduit au soleil afin qu'elle ressente du moins la chaleur de l'astre qu'elle ne peut plus voir, que lorsque penché sur la couche des pestiférés il recevait dans un dernier baiser leur souffle empoisonné.

Bien des tombes s'étaient déjà refermées sur des têtes chéries et notre saint n'avait encore que vingt-deux ans. Se souvenant alors de cette sentence de l'Esprit-Saint : « Malheur à celui qui est seul ! » il entra dans la grande famille franciscaine et choisit pour faire profession le 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte-Vierge; c'était le jour où lui-même était né, le jour où il avait reçu le baptême : il voulut aussi en ce jour si doux à son cœur célébrer sa première messe et prêcher son premier sermon. Marie devait avoir ainsi les prémices de toutes les phases importantes de la vie de son enfant. (1)

Le ministère de la parole étant un moyen puissant de gagner des âmes à Jésus-Christ avait pour Bernardin un attrait tout particulier; malheureusement une grande faiblesse d'organe l'empêchait de se faire facilement entendre. Il se plaignit de cette difficulté à sa bonne mère, la conjurant de lui obtenir la force qui lui manquait. Sa prière fut exaucée, et à partir de ce moment, quand du haut de la chaire sacrée il annonçait les grandes vérités du salut, sa voix énergique et vibrante remuait les cœurs et les pénétrait d'une crainte salutaire. Bernardin ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver de saints transports, et chaque fois qu'il rappelait à ses auditeurs les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, non-seulement ses paroles, mais encore son regard, son geste, ses larmes, tout en lui semblait dire : « Voyez comme votre Dieu vous a aimés. » Un jour que le saint religieux était prosterné aux pieds de son crucifix, il crut entendre Jésus-Christ lui-même qui lui parlait ainsi : « Vous me voyez, mon fils, attaché à la croix; si vous m'aimez et si vous voulez m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix et me suivez. Par là vous serez sûr de me trouver. » Oui, il trouva son Dieu dans cette épreuve si sensible pour un cœur d'apôtre qui, en le condamnant au silence, vint interrompre le cours de ses travaux évangéliques. Il le trouva, car au lieu de s'abandonner au murmure, il se soumit humblement aux ordres du pape Martin V; au lieu d'en vouloir à ceux qui avaient calomnié sa doctrine auprès du Souverain-Pontife, il leur

(1) Tous ces témoignages d'amour ne suffisant pas encore à Bernardin, il s'imposa l'obligation de jeûner tous les samedis en l'honneur de Marie.

pardonna. Le triomphe des ennemis de Bernardin ne fut pas de longue durée : le chef suprême de l'Eglise ne tarda pas à reconnaître la fausseté de leurs inculpations, et comblant notre saint d'éloges il lui donna non-seulement l'autorisation de prêcher en tous lieux, mais il lui offrit aussi l'évêché de Sienne. Bernardin refusa cette haute dignité, et quand Eugène IV, le successeur de Martin V, voulut le nommer soit au siége de Ferrare, soit à celui d'Urbin, il déclina de même cet honneur, disant agréablement « qu'il préférait être évêque de toute l'Italie que d'une seule ville. » (1)

L'éclipse momentanée de l'astre de Sienne ne fit que le rendre plus brillant lorsqu'il reparut sur l'horizon ; la parole du saint, déjà si puissante, reçut un nouvel accroissement et une nouvelle fécondité. Les plus grands pécheurs se convertissaient, les biens mal acquis étaient restitués, les injures réparées, les haines oubliées; on réformait les mauvaises coutumes et même les mauvaises lois; enfin on bâtissait des hôpitaux, on construisait des églises, on élevait des monastères où se pratiquaient les plus sublimes vertus.

Un célèbre prédicateur du temps, auquel on demandait pourquoi ses sermons ne produisaient pas d'effets semblables, répondit avec cet entraînement que donne une conviction profonde : « Le père Bernardin est un charbon brûlant : faut-il s'étonner si ce qui n'est que tiède ne puisse de même allumer le feu dans les autres? » Il aurait pu ajouter ce que le saint avait confié à un jeune religieux, c'est qu'il ne prononçait pas une seule parole qui ne fût pour l'honneur et la louange de Dieu.

Cet homme si humble, si dépouillé de lui-même, ne prêchant incessamment que « Jésus et Jésus crucifié, » eut plus d'une fois la gloire d'être le pacificateur des villes qu'il parcourait sans autres armes que la croix du divin maître et le bâton du pélerin. Ici, c'est une cité déchirée par deux factions ennemies; leur haine est si grande qu'elles vont en venir aux mains : Bernardin paraît, à sa vue les glaives rentrent dans leurs fourreaux, les colères s'apaisent, et bientôt le rassemblement armé s'écoule avec le calme du fleuve qui un moment débordé rentre paisiblement dans son lit et reprend son cours ordinaire. Là, il ordonne à tous ceux qui veulent la concorde et la paix de passer à sa droite et intime aux autres de rester à sa gauche; un seul prend audacieusement ce dernier parti : « Je ne pardonnerai pas, » a-t-il dit

(1) Rhorbacher.

dans son cœur. Insensé! il n'a pas su saisir le moment de la grâce, et voilà que la justice divine le poursuit et va l'atteindre sur le seuil de sa demeure où il tombe frappé de mort.

Saint Bernardin fut nommé en 1435 vicaire-général de son ordre, et en cette qualité il établit une réforme rigoureuse parmi les Franciscains de l'étroite observance d'Italie. Il mourut plein de jours et de mérites le 20 mai de l'année 1444.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

MÉDITATIONS A L'USAGE DE LA JEUNESSE POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE ET LES PRINCIPALES FÊTES. (1)

Par l'abbé Pagès, avec approbation de Mgr l'Archevêque de Paris.

Graver d'une manière ineffaçable dans le cœur des enfants les évangiles, tel est le but de l'ouvrage sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs.

L'abbé Pagès, en homme qui sait comment peu à peu l'enfant s'instruit et combien il est capable de réflexion et de méditation, lui demande de lire chaque matin un résumé clair, précis, simple, convaincu et sympathique sur l'évangile du jour.

On voit que l'auteur a pratiqué l'enfance : il sait ce qu'elle comprend, il sait qu'il ne peut demander à la jeunesse les longues méditations que s'impose l'âge mûr, et il demande à son lecteur un quart d'heure chaque jour. Est-ce trop?

Quel esprit sera assez hostile à son salut pour le lui refuser?

Chaque enfant sera heureux d'apprendre beaucoup en si peu de temps.

Ce qui constitue l'enseignement chrétien : les textes de notre histoire sacrée, les vérités du dogme, la morale sublime de l'Évangile, les nécessités de la prière, les consolations de la foi, les exhortations à la charité, les espérances ou les craintes d'une vie future, toutes ces sublimités de la religion catholique y sont exposées en termes clairs, simples et d'une manière qui va droit au cœur et à l'esprit des lecteurs.

Ce qui nous a semblé fort heureux, c'est l'habitude que l'auteur a d'interpeller constamment l'enfant par les exemples de l'évangile qu'il explique.

Ainsi, l'évangile du 7 janvier nous instruit de la persévérance des Mages : l'auteur sait que la persévérance est la vertu la plus utile, la plus nécessaire dans la vie, et après l'explication du texte il dit à l'enfant, page 10 :

« Montrez-vous la bonne volonté et la persévérance nécessaires » pour triompher de vos défauts?

» *Travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu*, vous dit saint » Paul, *sachant que votre travail ne sera pas sans récompense*. (I. Cor.,

(1) Un volume in-12. Prix net, 3 fr ; chez Adrien Leclerc, rue Cassette, 29, Vaton, rue du Bac, 50, à Paris, et chez les principaux libraires.

» XV, 58) Au lieu d'agir ainsi, ne vous éloignez-vous pas au point de
» laisser à vos imperfections le temps de prendre de l'empire sur
» vous? Dans vos études, si votre travail n'est pas couronné de
» succès au gré de vos désirs, ne vous découragez-vous pas aussitôt
» au point de tout abandonner? Où est donc votre persévérance? »

Que les parents sérieux auxquels nous nous adressons jugent de l'utilité d'un tel livre pour le progrès de leur famille.

Nous avons rencontré un bon livre : nous avons cru devoir le signaler. A. B.

LA SAINTE CHRONIQUE, OU NOUVELLE VIE DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE,

D'après les visions d'Anne-Catherine Emmerich. (1)

Toutes les âmes pieuses, et en particulier les enfants de Marie, apprendront avec bonheur qu'un livre délicieux vient d'être composé tout exprès pour alimenter leur piété aux sources les plus pures. Il n'est personne dans le monde religieux qui n'ait entendu parler des révélations d'Anne-Catherine Emmerich. Le livre que nous annonçons aujourd'hui est le précis des trois ouvrages de la célèbre extatique : la *Douloureuse Passion*, la *Vie de la Sainte Vierge*, la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. L'auteur, M. l'abbé Pasturel, aumônier des religieuses Bénédictines de Verneuil (Eure), a eu l'heureuse idée de coordonner tous ces récits, de retrancher les choses peu intelligibles ou les détails peu importants, et de fondre les trois ouvrages dans un seul. D'un riche et précieux écrin il a su tirer et mettre en relief les plus belles perles, et composer ainsi deux beaux volumes qui feront les délices de la piété.

Dans une Préface pleine d'esprit, de grâce et de mesure, il nous dit qu'il a écrit son livre pour tant d'âmes qui ont besoin de croire un peu plus, pour aimer un peu plus. Il sait les objections qu'on peut faire contre un livre de révélations, et surtout contre quelques points qui semblent en désaccord avec le récit évangélique. Mais ces difficultés, que l'on peut d'ailleurs expliquer, sont elles-mêmes une garantie de la sincérité de la pieuse extatique, et de la fidélité de Clément Brentano, son historien. Enfin, pour couper court à toute contestation, l'auteur a soin de nous dire : « L'Église PERMET à tout
» le monde de rejeter ces révélations, et elle DÉFEND de les croire
» d'une foi divine ; que demandent de plus ceux qui veulent croire
» le moins possible? »

Mais qu'est-il besoin de contester? Pour édifier les pieux fidèles à qui s'adresse ce livre charmant, citons au hasard quelques lignes de la Préface. L'auteur s'y peint admirablement avec son livre, et quand on a cité, tout autre éloge devient superflu. « Désormais l'âme chré-
« tienne, empressée de retrouver les traces des pas du Sauveur des
» hommes sur la terre qu'il a foulée, les pourra suivre en évoquant
» mille souvenirs, pleins d'un charme céleste. »

« On dirait vraiment que Dieu qui peut difficilement être en ar-
» rière du progrès humain, a voulu, lui aussi, avoir son photo-
» graphe et donner au XIXe siècle de saintes et vivantes images de

(1) Chez Sarlit, rue Saint-Sulpice, 25, à Paris.

» toutes ses miséricordes, afin que le prince du monde n'exploite
» pas uniquement à son profit ce besoin de voir et de sentir qui est
» peut-être la plus grande maladie du siècle ; et que le livre qui
» contient toute vérité puisse, sans perdre son divin caractère,
» lutter d'intérêt avec ceux qui ne renferment que les fictions les
» plus vaines et parfois les plus funestes. »

SOUVENIRS.

C'était dans les derniers jours d'avril de l'année 18.., l'Église venait de célébrer la fête triomphale de la résurrection qui s'harmonise si bien avec le réveil de la nature, et je me promenais solitaire dans la campagne en longeant un sentier tracé sur les bords d'un clair ruisseau, quand des éclats joyeux vinrent frapper mes oreilles. Ils partaient d'une prairie où s'ébattaient plusieurs petits enfants. Le jeune âge a de l'attrait pour la vieillesse : il y a tant de sympathies, de rapports même entre ces deux enfances de la vie. Je me décidai donc à franchir la barrière humide qui me séparait de la bande folâtre, et bientôt je me trouvai au milieu d'elle. J'encourageai ses jeux de la parole et du regard, mais ils finirent par devenir si bruyants que je me retirai à l'écart et allai m'asseoir sur une petite éminence, vis-à-vis laquelle j'aperçus une jeune fille qui paraissait absorbée dans une profonde méditation. Les arbres qui m'entouraient me dérobaient à sa vue tandis que je pouvais la contempler à loisir. Il était facile de juger à son front si pur et si serein, à son regard limpide, à ses joues qui avaient toute la fraîcheur de la rose, qu'elle n'avait point encore passé par la saison des orages et que son cœur, ignorant des peines de la vie, ne connaissait encore qu'un sentiment, l'espérance, mais l'espérance telle que Dieu la donne à une âme chaste et pieuse, l'espérance du ciel et de ses ineffables douceurs. Comme je me demandais quelle pouvait-être cette angélique créature, j'entendis sa douce voix moduler quelques accents que l'éloignement, ou peut-être un de ces fruits de l'âge que l'on appelle la surdité, m'empêcha de bien saisir. Je me glissai comme je pus à travers le taillis, et ce fut avec ravissement que j'entendis cet hymne de la reconnaissance et de l'amour, sortir de ses lèvres virginales :

« Gloire et louange à vous, ô Souverain maître de toute la nature, qui, après l'avoir dépouillée de son froid linceul, l'avez revêtue d'une verdoyante parure !

» Gloire et louange à vous, ô mon Dieu, qui, par ce renouvellement successif des saisons, avez voulu, tout en variant mes jouissances, me révéler votre toute-puissance et votre infinie bonté.

« Gloire et louange à vous, créateur adorable, qui avez donné aux fleurs leur éclat pour charmer mes regards, et aux petits oiseaux des chants mélodieux pour calmer mes tristesses et réjouir mon cœur !

« Gloire et louange à vous, Seigneur Jésus, qui avez choisi pour mourir et pour renaître, cette saison, emblême consolant de la résurrection et de la vie !

» Gloire et louange à vous, ô Providence divine, qui donnez aux rayons du soleil assez de force pour réchauffer les membres glacés des pauvres, mes frères chéris, les enfants privilégiés de mon Sauveur crucifié! »

En finissant ces mots, la pieuse jeune fille éleva vers le ciel ses yeux baignés de larmes, qui rayonnaient sur sa paupière humide comme la rosée du matin sur la corolle d'une fleur.

Un mouvement involontaire que je fis lui révéla ma présence; alors légère et rapide comme la gazelle du désert, elle s'élança vers ses compagnes qui se trouvaient à l'entrée du bois, et je la vis qui reprenait avec elles et les autres enfants que j'avais laissés dans la prairie le chemin qui conduisait à un château voisin.

Si les sensations de l'enfant sont fugitives, la mémoire du vieillard est courte; aussi cette scène touchante s'en était complétement effacée quand une circonstance imprévue vint au bout de quelques annés me la rappeler dans ses moindres détails.

J'habitais alors la ville, et en ma qualité de membre d'une société charitable, j'allais visiter les pauvres de mon quartier; mes genoux vacillants semblaient se raffermir quand je gravissais les nombreux étages conduisant à une mansarde où végétait une pauvre famille d'ouvriers, tant elle avait gagné mon affection et mérité mon estime par la manière digne et chrétienne dont elle supportait ses malheurs, malheurs aggravés encore par une maladie chronique du père, dont le travail fournissait seul à la subsistance de ses nombreux enfants. La mère, pauvre femme à l'organisation délicate, au cœur tendre, aux sentiments élevés, épuisait le peu de force qui lui restait dans les labeurs domestiques. Un jour, préoccupé des souffrances de mes protégés, je me levai plus tôt que de coutume afin d'aller leur offrir quelques secours et quelques consolations. J'avais été devancé auprès du malade par une sœur de St-Vincent de Paul qui lui prodiguait les soins les plus intelligents et les plus assidus : « Il va mieux, me dit-elle en se retournant vers moi. » Le son de cette voix, ce regard angélique, ces traits fins et réguliers, cette physionomie pleine de candeur reveillèrent en moi de lointains souvenirs, et par suite de la promptitude propre à la pensée la scène de la prairie reprit à mes yeux toute son actualité. Néanmoins, je n'en révélai pas le secret; mais la transfiguration qui s'était opérée dans la jeune fille du bois (car c'était bien elle que je voyais revêtue de l'habit des sœurs hospitalières) fut loin de me surprendre. L'espérance n'est-elle pas sœur de la foi et de la charité.

C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Depuis peu, la chapelle de la crypte dédiée à sainte Madeleine, s'est enrichie de deux beaux vitraux dont l'un représente une Immaculée-Conception et l'autre saint François d'Assise, saint Louis, roi de France, et sainte Elisabeth de Hongrie, patrons du tiers-ordre au nom duquel ce sanctuaire a été restauré.

Si les travaux de décoration de l'église souterraine sont en ce moment suspendus, la confiance en Notre-Dame de sous-terre ne continue pas moins à pénétrer dans les âmes. On l'invoque surtout pour le bien spirituel et temporel des enfants. Une mère chrétienne qui se préoccupe vivement du soin de préparer son fils à sa première communion, a demandé qu'une lampe brûlât toute l'année à son intention devant la sainte image; une pieuse veuve, que ce même objet poursuit sans relâche, a fait une généreuse offrande en faveur de l'Œuvre des pauvres Clercs de Notre-Dame, à la condition qu'une lampe brûlerait durant plusieurs mois dans ce même lieu et qu'une Messe y serait célébrée chaque jour durant les six semaines qui précéderaient celui où son cher enfant recevrait son Dieu pour la première fois.

Plusieurs cœurs ont été offerts par différentes personnes ; une famille chrétienne a fait graver sur le marbre l'expression de sa reconnaissance pour un bienfait qu'elle a reçu, et des visites d'étrangers de plus en plus nombreuses témoignent de l'intérêt croissant qui s'attache à ce sanctuaire vénéré.

— Malgré la multiplicité des œuvres qui sollicitent en ce moment la charité chrétienne, on a recueilli dans l'église de Notre-Dame une aumône plus riche encore que les années précédentes en faveur des séminaires diocésains.

— Dans beaucoup de paroisses du diocèse, on a remarqué une assistance plus nombreuse aux offices de la Semaine-Sainte et du jour de Pâques, et bien des pasteurs ont été consolés par de nouveaux retours plutôt qu'attristés par de fâcheuses défections.

— Les missions continuent à justifier les espérances que notre vénérable Évêque avait conçues en les établissant dans son diocèse. Le succès, il est vrai, n'est pas partout le même, mais il n'en est pas moins réel. Si nos bons missionnaires récoltent dans quelques endroits, ailleurs ils préparent le terrain où ils jettent la semence que d'autres arroseront et que plus tard peut-être d'autres viendront moissonner. Pendant que le R. P. Meunier prêchait le Carême à Bordeaux et que le P. Goulouand entretenait le feu sacré dans la chapelle de Sainte-Foy par ses pieuses allocutions, les autres Pères de la résidence évangélisaient différentes paroisses du diocèse : Gas, Houx, Saint-Prest, Dangeau, Saint-Léger-des-Aubées et Rouvres ont eu part à ce bienfait. Toutes ces missions ont produit d'heureux résultats, mais principalement les deux dernières. Rouvres, ébranlé sans doute par l'exemple d'Abondant, a vu dans cette circonstance une soixantaine d'hommes revenir à la pratique des devoirs religieux.

Nous serions heureux d'entrer ici dans quelques détails, mais nous ne ferions que répéter ce que nous avons déjà dit dans des circonstances analogues. Nous remercions toutefois nos zélés correspondants des communications qu'ils veulent bien nous faire à cet égard. Leurs paroles, que nous serions en mesure de citer au besoin, donnent plus de poids à nos affirmations, et nous pouvons dire à nos lecteurs qu'en les entretenant du bien produit par les

missionnaires, nous parlons en connaissance de cause et d'après les renseignements les plus authentiques.

— Monseigneur l'Évêque de Chartres, parti de sa ville épiscopale le 15 mars, fête de Notre-Dame de la Brèche, voulut passer quelques jours dans sa famille avant d'entreprendre son nouveau pélerinage au tombeau des saints Apôtres. Un retard involontaire, occasionné par le mauvais temps, ne lui permit d'arriver à Rome que le soir du Jeudi-Saint. Dès le lendemain, le Saint-Père le fit prier de se rendre auprès de sa personne. Sa Grandeur prit part aux cérémonies de la fête de Pâques, et elle eut l'insigne honneur de représenter la France en assistant le Souverain-Pontife dans la consécration d'un Évêque bulgare. Mais toutes les marques d'estime et d'affection dont le vénérable Prélat se trouve comblé dans la ville éternelle, ne peuvent lui faire oublier son cher diocèse. Pour nous dédommager de sa longue absence et nous tracer en même temps la ligne de conduite que nous devons suivre dans les circonstances actuelles, son cœur de père lui a inspiré de nous adresser de Rome même une lettre pastorale qui restera comme un nouveau monument de son attachement inviolable au Saint-Siége et de sa tendre sollicitude pour son bien-aimé troupeau. Partie du centre de catholicité, il semble que la voix d'un Évêque soit plus vibrante et plus forte : ses accents empruntent quelque chose de la douceur et de la majesté qu'on aime et qu'on admire toujours dans les oracles du Vicaire de Jésus-Christ.

Après nous avoir dit quel accueil paternel il a reçu du Saint-Père, notre vénérable Évêque ajoute : « Je vous l'avoue, je l'ai félicité de sa noble résistance ; je lui ai dit que le droit, la justice et l'honneur étaient comme personnifiés en lui, et tous les principes conservateurs de la société affermis par son attitude ; que c'était là ce qui avait encouragé tous les vrais catholiques et provoqué leur dévouement et leurs sacrifices. »

Le pieux Pontife cherche ensuite à nous faire part des impressions profondes qu'il a ressenties au spectacle de ces belles solennités dont il a été témoin et qui, à Rome plus qu'ailleurs, sont une image frappante des épreuves et des triomphes de l'Église. Mais une circonstance particulière l'a surtout vivement ému : « Pendant la cérémonie de la messe, poursuit-il, à ce moment où les Évêques, assis autour du Pontife siégeant, forment comme une couronne des frères qui l'assistent, le soleil illuminait parfois le sanctuaire ; et voici qu'un rayon vint frapper le visage de ce jeune roi réfugié à Rome avec son héroïque épouse. Il avait sa part de la fête, car lui aussi a conservé l'honneur ; et l'auréole de la justice, du courage et de la religion, ce qu'il y a de plus saint sur la terre, semble ceindre son front. Tous les yeux le cherchaient, tous les cœurs lui étaient sympathiques : tant il est vrai que la vertu vaut mieux que le succès, et que toute la puissance du monde n'est rien auprès du mérite personnel. Ce jeune prince est aujourd'hui plus aimé, plus admiré, et serait, au besoin, plus défendu qu'aux jours de la prospérité et de l'opulence. Il n'y a donc qu'une seule voie à suivre, un seul bien

digne de l'homme ici-bas : servir Dieu, aimer ses frères, se dévouer pour eux, et ne s'écarter jamais des sentiers de la vérité et de la justice. »

Enfin notre bien-aimé Pasteur ranime notre courage par l'espérance qu'il nous fait entrevoir d'un meilleur avenir, et avant de terminer il nous révèle de nouveau sa tendre charité par ces quelques mots : « Le dévouement au Chef de l'Église est devenu plus vif et plus universel. Ah ! je lui ai dit que vous l'aimiez, Nos très-chers Frères, que le clergé du diocèse de Chartres lui était fidèle. Dans le Rapport que je lui ai adressé et qui sera conservé dans les archives de l'Église romaine, je lui ai parlé de notre cathédrale, de nos fêtes, de votre piété envers Marie, de nos Communautés; il n'en est aucune dont je n'aie mentionné les services et les vertus. J'ai parlé de notre vénérable Chapitre, du zèle, du bon esprit de MM. les Curés des villes et des campagnes, de nos Missionnaires Maristes, de nos Séminaires, de la Maîtrise, en un mot, de nos joies, de nos espérances et de nos peines. »

N'est-ce pas le langage d'un bon père dont la sollicitude s'étend jusqu'aux plus petits de sa famille, qui les porte tous dans son cœur et qui voudrait, s'il était possible, les nommer tous pour leur montrer que pas un seul n'échappe de son souvenir?

— Pendant son séjour à Rome, Monseigneur l'Évêque de Chartres a fait remettre à M. l'abbé Binet, supérieur de la Providence, des lettres de chanoine honoraire. Le clergé du diocèse applaudira d'un concert unanime à cette nomination.

— Le mois de Marie sera prêché à la cathédrale par le R. P. Deville, de la société des Pères Maristes.

HISTOIRE ÉDIFIANTE.

LE CUISINIER CONVERTISSEUR,

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Pour opérer de grandes choses, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre moral, Dieu se sert souvent des plus faibles instruments, des moyens en apparence les plus impuissants et les moins relevés aux yeux du monde : l'histoire suivante est une sanction de ce que nous venons d'annoncer.

Un cuisinier des Missions étrangères (rue de Babylone, à Paris), avait obtenu la permission de donner aux plus nécessiteux du quartier le reste des tables, et sa charité était si ardente, son zèle si actif que ces débris d'aliments devenaient entre ses mains non-seulement un moyen puissant de soulager la misère physique d'un assez grand nombre de pauvres, mais ils lui servaient auprès d'eux d'introduction pour glisser quelques bons conseils, quelques paroles de foi capables de produire sur les âmes les plus heureux effets. Un jour le chaudronnier de la maison, j'aborde comme on le voit franchement mon sujet, dit au bon Antoine (c'était le nom de notre homme charitable) : « Ah ! Monsieur, que je connais bien quelqu'un qui aurait besoin de vos secours, c'est un malheureux père de famille

qui est atteint d'une maladie de poitrine; il est cloué là sur un mauvais grabat; ça n'a rien pour s'acheter de quoi se soulager un peu, et puis, ce qui est le pire, ça ne paraît pas avoir plus de religion que sur ma main; pourtant les médecins disent qu'il va mourir. — Comment les médecins, reprit vivement Antoine, est-ce que votre homme en a plusieurs? — Oui, répondit le chaudronnier, un qui est un ancien chirurgien de régiment : celui-là, à ce qu'on dit, ne lui souffle pas la foi par les oreilles, l'autre est envoyé par la société de Saint Vincent de Paul. Sa femme dit qu'il parle ben du bon Dieu à son mari, mais que cela l'embête (c'est le chaudronnier qui parle bien entendu, nous ne sommes qu'un porte-voix). — Hum! fit M. Antoine, ce n'est guère encourageant, n'importe, donnez-moi l'adresse et le nom de votre protégé, et j'irai le voir, comptez-y.

Le difficile était d'aborder l'individu : heureusement que le bon Antoine était rompu à la chose. — Monsieur, dit-il au malade, en s'approchant de son lit, un ami commun, Jacques le chaudronnier, m'a parlé de votre état de souffrance, et comme j'éprouve souvent des accidents semblables aux vôtres, je viens vous proposer d'essayer des remèdes qui me soulagent : ils sont très-simples, du sirop de guimauve par exemple. A ce mot la figure du malade s'illumina d'une joie subite. — Ah! c'est justement ce qu'il me faudrait, répondit-il, et c'est ce dont je suis le plus privé. — Bon! pensa le visiteur, j'ai trouvé le joint, me voilà sur pied; et le même jour il porta à M. Christophe une grande bouteille du bienheureux sirop, don qui fut suivi de bien d'autres douceurs, sans causer la moindre amélioration dans la santé du pauvre infirme.

Antoine s'aperçut bientôt que malgré sa faiblesse extrême M. Christophe se livrait à la lecture d'ouvrages bien éloignés de pouvoir le ramener à de salutaires sentiments. Que fit-il? Un matin il apporta un paquet de livres qu'il mit à la portée du malade. Celui-ci, tandis que son adroit visiteur ôtait les petites provisions contenues dans son panier, en parcourut avidement les titres, et s'arrêtant sur l'ouvrage intitulé la *Religion du cœur,* demanda au bon Antoine s'il voudrait bien le lui prêter; c'est tout ce que désirait notre homme, mais dissimulant son contentement il lui répondit d'un air indifférent : à votre service, M. Christophe; puis, après quelques paroles d'encouragement, il s'éloigna du malade dont le mal fit en quelques jours des progrès si rapides, que lorsque Antoine revint de nouveau le visiter, sa femme lui dit à voix basse qu'elle croyait qu'il touchait à ses derniers moments. Hélas! ajouta-t-elle en répandant d'abondantes larmes, que vais-je devenir? Si du moins cet enfant, et elle désignait du doigt un petit garçon de dix ans, debout à ses côtés, était docile, obéissant; mais il ne m'écoute pas et c'est ce qui augmente ma peine. M. Antoine, qui avait des remèdes à tous les maux et des consolations pour toutes les douleurs, tira aussitôt de sa poche une médaille qu'il avait fait toucher à la châsse de saint Vincent de Paul (on était en juillet, époque de la fête du saint), en disant : Voilà qui le rendra sage. Le moribond fit en ce moment un effort et demanda au bon cuisinier s'il n'en avait pas une autre. — J'ai des obligations à la société de Saint Vincent de Paul, ajouta-t-il

d'une voix presqu'éteinte, et j'en recevrais une avec plaisir. Antoine y consentit, mais à la condition qu'il accepterait aussi celle de l'Immaculée-Conception. Christophe les prit toutes deux, et notre bonhomme s'en retourna, le cœur plein de douces espérances, veiller à ses fourneaux. Le lendemain il se rendit de nouveau chez le malade; mais ô déception! ô douleur! les médailles n'étaient point au cou de Christophe : il les avait cachées derrière les rideaux de son lit. Ce n'était pas là que notre cuisinier aurait voulu les voir; aussi il partit de chez l'infirme l'âme tout attristée, et alla se jeter au pied de l'autel du refuge des pauvres pécheurs. Inutile de dire que le pieux Antoine avait fait recommander son protégé à l'archiconfrérie du Saint Cœur de Marie.

Un surcroît d'occupations empêcha pendant deux jours notre bonhomme de retourner vers son malade, et il prenait en lui-même la résolution de braver tout obstacle pour aller le trouver, quand il vit entrer dans sa cuisine un individu à longue barbe s'appuyant sur un bâton noueux: c'était M. Christophe lui-même. A cette vue le bon Antoine sentit ses jambes fléchir sous lui, la parole lui échappa, et lorsque les premiers moments de surprise passés elle lui fut rendue, il s'écria: Vous ici!... mais par quel miracle? quel bonheur inespéré? Puis, sans attendre de réponse, il fit asseoir son revenant, lui donna une tasse de bouillon; puis, quand il le jugea assez réconforté, il se mit en devoir d'écouter le récit de cette incroyable résurrection.

Hier soir, vers les cinq heures, raconta alors M. Christophe, je dis à ma femme: M. Antoine n'est pas venu depuis deux jours; c'est sans doute parce qu'il est fâché que je n'aie pas mis ses médailles. Eh bien! en pensera et dira qui voudra, je veux les attacher à mon cou. Et tandis qu'elle me cherchait un cordon je lus à plusieurs reprises ce qui était gravé à l'entour. A la dernière j'éprouvai de ces impressions qu'il est impossible de définir: c'était au fond de l'âme un bonheur, une joie que je n'avais jamais connus, et dans tous mes membres un malaise qui s'échappait hors de moi par tous les pores. Marie conçue sans péché! paroles magiques, car je leur dois la transformation de tout mon être. Je ne sens plus aucune douleur, je supporte sans fatigue d'estomac le poids des aliments, et puis je me sens une soif et une faim intérieures des vérités et des consolations de la religion. Ah! M. Antoine, ajouta le ci-devant malade, achevez l'œuvre de la Sainte Vierge, qui est aussi un peu la vôtre: conduisez-moi à un prêtre, j'ai besoin qu'il me bénisse au nom du bon Dieu.

Notre charitable cuisinier se hâta de répondre à un désir qui comblait tous ses vœux, et un saint prêtre de la compagnie de Jésus fut pour le pécheur repentant le ministre de sa réconciliation avec le Seigneur, et depuis cette époque le père Christophe n'a cessé d'édifier sa famille ainsi que toute sa paroisse par sa fervente piété et son courage à se montrer franchement chrétien. C. DE C.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. GOUVERNEUR.

Cinquième année.
6e NUMÉRO. JUIN 1861.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

UN SEUL MOT SUR L'ŒUVRE DES VOCATIONS PAUVRES.

Dieu soit béni! sur plusieurs points de la France on se préoccupe aujourd'hui plus que jamais du recrutement des vocations ecclésiastiques parmi les enfants des pauvres. Une confidence toute providentielle nous révélait, il y a quelques semaines, l'existence d'une vaste association qui s'organise au sein de la capitale pour cet important objet. Oh! quelle serait notre joie si le petit ruisseau qui a pris sa source dans la grotte de Notre-Dame sous-terre devenait l'un des affluents d'un grand fleuve dont les eaux bienfaisantes arroseraient un jour le sol de notre chère patrie!

Plus récemment encore nous faisions une autre découverte qui nous a comblé de joie. M. l'abbé Vié, aumônier de la Visitation de Boulogne et professeur à l'institution de M. Haffreingue, a fondé un petit collége apostolique composé de douze enfants choisis dans des familles pauvres. Ce vénérable ecclésiastique espère doubler pour la rentrée prochaine le nombre de ces jeunes aspirants au sacerdoce. Nous serions heureux si en livrant à la publicité le secret de cette œuvre intéressante nous pouvions lui attirer quelques ressources. Pour activer la bienfaisance en lui offrant un appât, M. l'abbé Vié a fait réimprimer

au profit de son petit collége un ancien ouvrage, Les Voies de Dieu ou *la lumière et la force dans les consolations et les afflictions spirituelles*. Ce bon petit livre a été composé autrefrois par le R. P. Billecocq, religieux dominicain. — Il se vend 1 fr.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT ANTOINE DE PADOUE.

Ferdinand de Bouillon, généralement connu sous le nom d'Antoine de Padoue (1), naquit à Lisbonne en 1195. Il descendait par son père de l'illustre chef des premiers croisés, et par sa mère, la pieuse Thérèse de Tavera, de Froïla, roi des Asturies au VIIIe siècle de l'ère chrétienne; mais la gloire des aïeux du jeune Portugais devait être éclipsée par celle qui rayonna sur sa vie entière et après sa mort vint planer autour de son tombeau. Le fils de Martin de Bouillon faisait partie des chanoines réguliers de saint Augustin, quand eut lieu dans la ville de Coimbre où était situé son couvent, la translation des reliques de cinq religieux de l'ordre des Mineurs qui venaient de mourir dans le Maroc en confessant la foi de Jésus-Christ. Cette émouvante cérémonie fit naître dans son âme ardente le désir de conquérir aussi la couronne du martyre, et le détermina à passer dans l'institut de saint François, où il échangea son nom de Ferdinand contre celui d'Antoine. Le fervent religieux, sous l'impulsion du même sentiment, passa chez les Sarrasins, mais le mauvais état de sa santé le força de quitter la Mauritanie, et, comme il regagnait l'Espagne, des vents contraires poussèrent son vaisseau sur les côtes de la Sicile. Après avoir assisté au chapitre général des Franciscains, présidé par saint François d'Assise, il se retira dans l'ermitage de Monte Paolo, en Emilie, où il vécut plusieurs années plongé dans les célestes contemplations, livré aux jeûnes et aux saintes veilles, n'étant connu des religieux que sous le nom de frère Antoine et passant à leurs yeux pour un homme simple et sans lettres. Aussi quelle ne fut pas leur surprise, leur saisissement, leur enthousiasme, quand, à l'occasion d'une ordi-

(1) Cette ville, qu'il favorisa souvent de sa présence, possède ses reliques et lui a élevé l'un des plus beaux et des plus vastes temples du monde catholique.

nation, le père ministre lui ayant commandé en vertu de la sainte obéissance de leur faire l'allocution prescrite par l'Evêque, des flots d'une éloquence toute divine s'échappèrent de ses lèvres.

Dès lors une nouvelle ère commença pour notre saint. Ce fut celle d'un apôtre et d'un thaumaturge. Ses pas étaient marqués par des miracles, ses discours couronnés par d'innombrables conversions, ses prières récompensées par des extases et des faveurs surnaturelles.

Il en est une que le pinceau des peintres a plus d'une fois reproduite. Nous la rapporterons avec ce tremblement mystérieux qu'éprouve tout écrivain qui sent que pour traiter dignement un sujet sublime il faudrait que sa plume fût auparavant purifiée par un de ces charbons de feu dont un chérubin se servit pour sanctifier les livres du prophète Isaïe.

Antoine se trouvait alors en France où il avait été envoyé pour combattre l'hérésie des Albigeois, et logeait chez un homme riche et pieux qui, pour satisfaire son attrait pour la solitude, lui avait assigné pour demeure le lieu le plus retiré de son habitation. Tout-à-coup, au milieu d'une nuit profonde, le maître du logis crut apercevoir une clarté brillante dans la chambre du serviteur de Dieu; il s'approcha doucement et se mit à regarder par une légère fissure de la porte. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit Antoine tenant sur ses genoux un enfant de la plus grande beauté, jouant avec lui, le contemplant avec ravissement et le comblant de respectueuses caresses (1). Il comprit bientôt la nature merveilleuse du spectacle qui s'offrait à ses yeux, et que l'admirable enfant qu'Antoine pressait sur son cœur n'était autre que l'enfant Jésus. Le Dieu fait homme apprit lui-même à son serviteur la pieuse curiosité du fidèle et daigna prolonger encore son mystique séjour auprès de lui. Ces instants délicieux aidaient le saint à surmonter les tribulations et les fatigues de l'apostolat. Marie, en lui confiant ainsi l'Enfant divin, se montrait sa tendre Mère et Jésus, en conversant si familièrement avec lui, imprimait dans son âme une ardeur surnaturelle qui embrasait ensuite tous les cœurs.

Ce fut encore en France (2) qu'eut lieu le fait suivant que l'on

(1) Vie de saint Antoine, par l'abbé Guyard.
(2) Dans la ville de Montpellier.

peut regarder comme l'origine du recours confiant que nombre de fidèles ont au grand saint Antoine de Padoue pour retrouver les choses perdues.

Le fervent religieux venait d'achever son remarquable commentaire sur les psaumes et il attachait une certaine importance à ce travail parce qu'il s'en servait pour les gloses qu'il faisait à ses frères : aussi quelle ne fut pas sa tristesse quand un jour, voulant y avoir recours, il ne put jamais retrouver son manuscrit. Dans son chagrin il adressa à Dieu de ferventes prières, le priant de lui faire recouvrer le livre égaré. Or c'était un novice qui l'avait pris et s'était ensuite enfui de la maison, emportant avec lui ce précieux trésor. Le coupable était déjà assez loin du monastère quand, parvenu au bord d'un fleuve et se préparant à passer sur l'autre rive, un spectre hideux se dressa devant lui, le menaçant de lui ôter la vie s'il ne restituait de suite l'objet volé. Le novice, saisi d'épouvante, retourna sur ses pas, courut au couvent, déposa l'ouvrage aux pieds d'Antoine et sollicita le pardon de sa faute en donnant les signes du plus sincère repentir.

La dévotion des Italiens et des Espagnols envers saint Antoine de Padoue, surnommé par le pape Grégoire IX l'Arche du Testament et le Marteau des hérétiques, est aussi ardente, aussi empreinte de vénération et de foi que celle de la plupart des Français est languissante et entachée d'une sorte d'incrédulité railleuse pour certains miracles qui répugnent à leur excessive délicatesse, bien éloignée, il faut l'avouer, de la simplicité évangélique. O sans doute, quand on offre à leurs regards ce grand saint commandant en maître à la mort qui lui rend les victimes qu'elle vient de faire, quand on leur parle des infirmes qu'il a guéris, des possédés qu'il a délivrés de l'esclavage du démon, ils veulent bien encore soumettre leur esprit à la croyance de ces merveilles ; mais ils vous arrêtent lorsque, entrant dans un règne inférieur au nôtre, vous leur montrez les êtres sans raison glorifier à leur manière le Créateur de toutes choses et obéir à la voix de son fidèle serviteur, comme s'il était en dessous de la dignité humaine de reconnaître que Dieu peut à son gré changer les lois qu'il a dictées aux créatures sans intelligence, quand celles qui ont reçu ce don sublime refusent non-seulement de l'employer selon les vues de la divine Providence, mais en abusent encore au point de s'en servir pour l'outrager ! Or, comme nous connaissons le doigt de

Dieu aussi bien dans ce genre de miracles que dans tous les autres opérés par notre saint, nous allons rapporter celui de la mule et des poissons en toute simplicité, mais avec un profond sentiment d'admiration et de foi.

Un habitant de Toulouse qui professait l'hérésie des Albigeois, vint trouver Antoine comme il était dans cette ville et eut avec lui un long entretien sur l'auguste Sacrement de nos autels. Pressé par les raisons solides et lumineuses du saint, l'hérésiarque semble tout-à-fait ébranlé quand, se ravisant tout-à-coup : « Laissons les discours, dit-il, et venons aux faits. » Si vous pouvez prouver par un miracle public, ostensible, que le corps du Christ se trouve réellement dans l'Eucharistie, je jure que je renoncerai sur le champ à l'erreur et que je me soumettrai au joug de la Foi. Le moment est décisif, solennel; Antoine inspiré par le Seigneur, répond avec une entière assurance qu'il donnera la preuve exigée. Alors l'Albigeois ajoute : « Je possède une mule, je l'enfermerai pendant trois jours et je la priverai de nourriture. Après cela, je l'amènerai ici devant la multitude et je lui offrirai à manger. De votre côté vous arriverez avec l'Hostie consacrée; si la mule, malgré sa faim dévorante, laisse les provisions qui lui seront présentées et s'incline devant ce Dieu qui doit être selon vous adoré par toutes les créatures, je ne résisterai plus et je me soumettrai humblement à l'Eglise. »

Les choses se passèrent telles que l'avait réglé le sectaire; à l'heure et au jour marqué Antoine, après la célébration des saints mystères, paraît au milieu de la place publique, tenant dans ses mains l'ostensoir dans lequel on aperçoit la sainte Hostie, et s'avançant majestueusement au chant des hymnes sacrées; l'Albigeois est là avec sa mule affamée. « Au nom de ton Créateur que je porte en ce moment entre mes mains, dit Antoine avec autorité, je t'ordonne d'adorer ce Dieu fait homme afin que la malice de l'hérésie soit confondue et que tous soient forcés de confesser la divinité de Celui qui, à la voix du prêtre, s'immole chaque jour sur nos autels. » Au même instant, on offre à manger à la mule; mais, ô prodige, l'animal refuse de toucher à ce qu'on lui présente, et se prosternant à terre il se tient immobile dans cette situation jusqu'à ce que le thaumaturge lui permette de se relever. A cette vue, l'hérésiarque confondu se jette aux pieds d'Antoine, adore à haute voix *Jésus Hostie,* se déclare catholique, et la foule, témoin de ce double prodige, entonne les louanges de celui qui,

selon la parole de l'apôtre saint Pierre, se sert de l'animal sans intelligence pour confondre la vaine sagesse des hommes (1).

Quelques années après ce miracle, le saint ayant été nommé provincial de l'Emilie et de la Romagne se rendit à Rimini dans le but de convertir les nombreux hérétiques qui s'y trouvaient réunis; mais sa parole étant sans effet sur ces cœurs égarés, il quitte la ville et se dirige vers la mer, une foule compacte l'accompagne. Alors promenant ses regards sur la vaste étendue des eaux : « Poissons de la mer et du fleuve (il se trouvait en ce moment à l'embouchure de la Marecchia), écoutez : c'est à vous que je vais annoncer la parole de Dieu, puisque ces hérétiques obstinés refusent de l'entendre et de s'y soumettre, et les poissons de se réunir et de s'avancer vers le rivage. — Rendez grâces à Dieu, mes petits frères, ajouta le saint, qui a bien voulu vous donner un si noble élément pour demeure, qui vous bénit lors de la création du monde et vous ordonna de multiplier; qui avez fourni à Jésus-Christ, ce Dieu pauvre par choix, de quoi payer le cens, qui avez servi de nourriture au Roi des rois après sa résurrection; au souvenir de ces bienfaits, louez et bénissez le Seigneur. » Aussitôt les poissons s'agitent, ouvrent la bouche et s'efforcent de rendre à Dieu le tribut de leurs hommages; et bien loin de diminuer, la multitude des poissons ne faisait que s'accroître et aucun d'eux ne quittait l'endroit où il s'était placé d'abord. A cette vue les hérétiques s'avouèrent vaincus et conjurèrent le serviteur de Dieu de les instruire des vérités de la Foi.

Antoine n'avait que trente-deux ans quand le Seigneur, ayant compté ses jours, les trouva pleins devant lui et ne voulut pas différer de couronner ses mérites.

Le saint, averti intérieurement de sa fin prochaine, entonna son hymne favorite *O gloriosa Domina !* Ce chant sublime fut pour Antoine le chant du départ, il en prononçait les dernières paroles quand Marie, *la Mère tout aimable*, *la Mère tout aimante*, comme il l'appelait dans la tendresse, dans la naïveté de son cœur, lui apparut tenant entre ses bras Jésus, son divin Fils. Le dernier regard de ce privilégié de la Mère de Dieu ne fut point pour la terre; en contemplant la Vierge immaculée et son adorable Enfant, n'entrevoyait-il pas déjà les célestes clartés!

Un humble servant de Marie.

(1) Saint Pierre, 2 ép., ch. 2.

INSTITUTION DE LA FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT

ET PIEUSE LÉGENDE D'ÈVE LA RECLUSE.

Si la fête de Noël attendrit le cœur du chrétien en lui présentant son Dieu, devenu petit enfant pour lui prouver son amour, couché dans une pauvre crèche et n'ayant pour réchauffer ses membres délicats, engourdis par le froid, que le souffle de quelques animaux et les baisers de sa mère;

Si la fête de Pâques lui fait entrevoir sa grandeur future en lui donnant dans la résurrection du Sauveur et dans la gloire dont son corps adorable est revêtu, un gage de sa propre résurrection et de sa propre gloire;

Si la fête de la Pentecôte lui inspire avec une sainte frayeur une vive admiration pour les dons de l'Esprit-Saint, de l'Esprit d'amour, si la fête de l'Ascension lui donne pendant quelques instants, comme une vision du ciel, la fête du Très-Saint Sacrement, placée par l'Eglise dans la plus riante et la plus douce saison de l'année, épanouit son âme en lui montrant dans le Dieu de l'Eucharistie le même Dieu qui donne aux lys des champs leur virginale parure, aux petits oiseaux leur chant mélodieux, à la nature entière sa beauté, sa splendeur et sa vie!

Ce fut Urbain IV (1) (et en prononçant ce nom notre cœur de français bat d'un religieux orgueil), qui établit cette ravissante solennité; mais comme le Seigneur voulait montrer une fois de plus combien l'humilité, la piété et l'innocence lui sont agréables; ce fut une pauvre recluse, la bienheureuse Julienne, religieuse hospitalière à Montcornillon, près d'une des portes de Liège, qu'il choisit pour provoquer l'institution d'une fête annuelle en l'honneur du Très-Saint Sacrement. Dans sa cellule, l'amour de Jésus-Christ la tourmente et l'embrase; elle pleure sur l'aveuglement des hommes qui le méconnaissent, et rien ne peut la consoler, parce qu'elle voit le Dieu qu'elle adore outragé sur les autels où sa bonté le fait habiter. Toutes les fois qu'elle s'applique à l'oraison, elle tombe en extase, et alors il lui semble voir la lune pleine, mais avec une petite brèche; et comme elle interroge son Dieu sur la signification de ce prodige, il lui est répondu intérieurement que la lune représentait l'Eglise, et la brèche le défaut d'une fête consacrée à célébrer les merveilles de

(1) Il était né à Troyes en Champagne.

l'Eucharistie : alors Julienne surmonte sa timidité naturelle, elle élève la voix : cette voix ira jusqu'au souverain pontife (1) « et bientôt cette fête, conçue par la pieuse novice, fera marcher les magistrats, les guerriers pour assister à ses pompes; et le jour que l'humble fille aura appelé de tous ses désirs, se lèvera le plus beau peut-être de l'année chrétienne. » (2)

Mais Julienne ne devait pas voir sur la terre la réalisation de son vœu le plus cher; elle mourut le 5 avril 1258, léguant à Ève, pauvre recluse comme elle, le soin de poursuivre l'œuvre commencée. Celle-ci se montra fidèle à cette sainte mission. Le 8 septembre 1264 paraissait la bulle d'institution qu'elle avait si vivement sollicitée. Cependant l'espèce de culte public dont Ève était devenue l'objet depuis que le peuple de Liège avait eu bruit de la part qu'elle avait prise à ce grand événement, effrayant son humilité, elle sortit la nuit de sa cellule, et après plusieurs jours d'une marche pénible elle s'arrêta dans un village appelé le Haut-Garnay, situé aux environs de Dreux, non loin du château de cette ville.

Là vivait, pauvre et retirée, une veuve dont la physionomie honnête plut à la sainte, qui la pria de lui permettre de demeurer avec elle. — Hélas ! ma fille, lui répondit cette femme, que me demandez-vous et quelle nourriture aurais-je à vous offrir? Pauvre et infirme, c'est à peine si je puis recueillir assez de pain pour chaque jour, en conduisant pâturer, parmi les bruyères qui couvrent les côtes des environs, quelques brebis que je vais chercher dès le matin chez des personnes du voisinage, et que je reconduis le soir, ne recevant souvent, avec une partie de mon salaire, que des injures et des mépris, parce que je suis chrétienne, et qu'ils suivent encore, eux, le culte antique des Druides. Voyez-donc quel serait en ces lieux le sort d'une personne, belle comme vous l'êtes, et douce comme vous le paraissez !... Ma bonne mère, interrompit Ève, laissez-moi demeurer avec vous;

(1) Walsh, Fêtes chrétiennes.

(2) Julienne, après vingt ans d'hésitations et d'humbles résistances aux volontés du ciel, fit part de ses révélations à Jean de Lausanne, chanoine de Saint-Martin de Liége, qui en communiqua l'objet à Jacques Pantaléon, alors archidiacre de cette même ville, et depuis évêque de Verdun, et enfin pape sous le nom d'Urbain, et à plusieurs autres grands théologiens qui d'un commun accord déclarèrent l'utilité de la fête dont la recluse sollicitait l'établissement. Le soin d'en composer l'office fut confié à saint Thomas d'Aquin, lorsque Jacques Pantaléon, ayant été promu au souverain pontificat, institua cette touchante solennité.

ce sera moi qui, désormais, essuierai les rebuts de ces impies; j'irai chercher leurs troupeaux, animée de la plus vive confiance dans les desseins du seigneur qui m'envoie.

Comme elle parlait, une auréole lumineuse entoura tout-à-coup sa tête; à cette vue la vieille femme s'écria en tombant à genoux :

— Ah! je reconnais que je dois vous recevoir, car vous êtes véritablement l'envoyée du Très-Haut! Entrez donc dans ma cabane, et que la volonté de Dieu soit faite!

Dès le lendemain, Ève alla chercher les brebis des agriculteurs chez lesquels la veuve la conduisit; et, à partir de ce jour, chaque matin on la vit, les pieds trempés par la rosée, mener paître son troupeau parmi les ajoncs et les bruyères qui avoisinaient le château de Dreux. Dès qu'elle entendait retentir dans les airs la cloche de la chapelle de Saint-Étienne (1), elle rassemblait ses brebis autour de sa houlette fichée en terre, et, les laissant sous la garde de Dieu, elle allait entendre la messe au château, par une porte située près la courtine orientale, et que lui ouvraient les sentinelles qu'avaient gagnés sa douceur et sa piété. Après la messe, elle courait retrouver ses brebis, et le soir, accablée de fatigues, après avoir remené chaque troupeau à son bercail, elle allait chercher le repos et le sommeil sur un lit de bruyères, non sans avoir élevé vers le ciel de ferventes prières pour la conversion des idolâtres qui l'abreuvaient de dégoûts et de mauvais traitements.

Cependant, comme le parfum de la violette trahit sa présence sous les buissons, bientôt la renommée de la sainteté d'Ève se répandit aux alentours. D'abord les chanoines de Saint-Étienne qui la voyaient tous les jours pieusement recueillie et prosternée sur les dalles de leur église, voulurent connaître son histoire. Mais l'humble fille, sans leur découvrir ni sa haute naissance (2), ni les persécutions qu'elle avait jadis souffertes pour le vrai Dieu, leur raconta comment elle avait vu instituer à Liège

(1) Église primitive de Dreux. — Au Xe siècle il y avait un chapitre composé de huit religieux de l'ordre de saint Benoist, dont l'un prenait le titre d'abbé. Louis-le-Gros les remplaça par des chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris, qui étaient au nombre de quatorze en 1181. Sur l'emplacement de cette collégiale, détruite en 1793, s'élève aujourd'hui la belle chapelle de Saint-Louis, construite d'après les ordres de Louis-Philippe pour la sépulture des membres de sa famille.

(2) D'après les chroniqueurs, le père d'Ève remplissait à Liège, constituée en république depuis le commencement du XIIIe siècle, la charge de président.

la fête du Très-Saint Sacrement; elle leur en décrivit les splendeurs, et leur fit entendre combien il serait heureux pour le pays de voir s'établir dans la chapelle de Saint-Étienne une pareille solennité et une confrérie de ce nom. Le feu de ses discours étonna et émut à un tel point les chanoines, qu'ils parlèrent d'elle à l'évêque de Chartres. Le prélat l'ayant entretenue à son tour, s'empressa aussitôt d'autoriser le chapitre royal de Dreux à faire ce que désirait la sainte fille : elle put bientôt jouir du bonheur de voir célébrer à Saint-Étienne de Dreux la fête solennelle de l'Homme-Dieu dont l'amour dévorait son cœur.

L'institution de cette cérémonie fit beaucoup de bruit dans le pays de Dreux; de toutes parts on accourut vers Ève pour entendre ses pieux discours, et toujours, en la quittant, on se sentait embrasé d'une ferveur nouvelle. Quelques idolâtres mêmes furent convertis en l'écoutant; mais cette gloire lui coûta la vie : elle devait bientôt cueillir la palme du martyre. Trois impies, irrités du progrès de son prosélytisme, la surprirent un jour comme elle revenait de la messe, et la massacrèrent à coups de pierres, tandis qu'à l'exemple de Saint Étienne, elle se tenait à genoux, recommandant son âme à Dieu et le priant de pardonner à ses bourreaux. Elle expira dans le chemin qui conduit de Dreux aux Fenots (1), le 6 septembre 1265, à l'âge de 35 ans. Son corps, jeté dans un fossé, fut recouvert des pierres qui avaient servi à son martyre; mais après plusieurs miracles opérés sur ce tombeau improvisé, ses restes furent déposés au trésor de Saint-Étienne, et plus tard on éleva une chapelle en son honneur sur le lieu même de sa mort.

On invoquait sainte Ève dans les longues sécheresses, pour obtenir de la pluie et détourner les orages. Une procession annuelle qui avait lieu à son tombeau et toutes les pieuses cérémonies qui se rattachaient à son culte cessèrent en 93. La chapelle dévastée, puis abandonnée, ne tarda pas à tomber en ruines et à être démolie. Il n'en reste aujourd'hui aucune trace, mais le souvenir de sainte Ève se conserve dans la mémoire des habitants de Dreux, légende populaire qui, comme tant d'autres, survit aux révolutions.

(1) Village situé à deux kilomètres de Dreux, sur la route de Brest.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

RÉCEPTION FAITE A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES A SON RETOUR DE ROME.

Samedi 18 mai, Chartres préludait aux solennités de la Pentecôte par une fête belle et touchante. Notre vénérable Évêque, après deux mois d'absence, allait reparaître au milieu de nous. Parti de Rome pendant l'octave de l'Ascension, il devait mettre le pied sur le sol de sa ville épiscopale à sept heures et demie du soir. Le bruit s'en est répandu, chacun sait la nouvelle, et comment ne la saurait-on pas? Depuis longtemps déjà, la question à l'ordre du jour était celle-ci : « Quand Monseigneur reviendra-t-il ? » Inutile après cela d'expliquer cette affluence considérable de personnes qui se pressaient aux avenues de l'embarcadère.

Dès sept heures les habitants de la ville étaient là, et avec eux une multitude d'étrangers accourus dans nos murs pour des motifs tout différents, mais oubliant volontiers les réjouissances du champ de foire pour venir apprendre, au contact de la foi chartraine, le bonheur d'un troupeau qui revoit son pasteur.

Le clergé de la cathédrale, des séminaires et des paroisses arrive et se dispose en ordre près des couloirs de la gare, tandis que les enfants des écoles, les demoiselles de la Confrérie et plusieurs députations des communautés religieuses prennent les devants sur le chemin de Notre-Dame et se préparent au défilé de la procession. Enfin les ailes de la vapeur, trop lentes à notre gré, amènent le train longtemps attendu.

Un instant de silence, puis une fanfare habilement accentuée par la musique des Frères ont annoncé l'heure de l'arrivée. Déjà messieurs les chanoines et les prêtres se sont détachés des rangs pour se trouver à la descente du wagon, et c'est avec cet honorable cortége que Monseigneur est conduit à une salle particulière. Là, M. l'abbé Fauchereau, dans un petit discours charmant de sentiment et de diction, offre l'expression de notre reconnaissance pour un voyage qui nous intéressait tous et de nos félicitations pour un retour aussi heureux. Monseigneur, touché de cet accueil, dut donner libre cours à son émotion, que bientôt ses paroles achevèrent de nous révéler.

Mais jusqu'ici tout s'est passé dans l'intérieur de la gare, en présence d'un petit nombre de témoins. Du sein de la foule qui circule au dehors à flots pressés s'élèvent et se croisent mille désirs impatients d'une curiosité bien légitime; pourquoi lui imposer plus longtemps un délai qui la fatigue?

La procession se met en marche, et l'intonation du *Benedictus* donne le signal d'un spectacle attendrissant si l'on se place au point de vue de la foi. Or, en de telles circonstances plus que jamais, l'esprit de foi n'est point un prisme menteur qui présente sous les couleurs de la réalité les mystiques illusions d'une imagination

exaltée, mais une lumière précieuse appelée seule à donner l'intelligence du beau et du vrai.

Non, nous ne pouvions regarder avec indifférence tant de fronts inclinés sous la main d'un Pontife heureux de nous apporter les souvenirs et les bénédictions du vicaire de Jésus-Christ. Il y avait là une protestation assez parlante de vénération pour l'autorité toute divine dont un évêque est le dépositaire. Et disons-le en passant, au temps où nous vivons, le respect envers l'autorité est une chose assez rare pour mériter notre admiration lorsqu'il se fait jour dans une manifestation publique.

Ces sentiments trouvaient-ils un écho dans l'âme de chaque spectateur? il y aurait exagération à le prétendre; mais quelque chose d'analogue au moins dut gagner l'assemblée comme un courant rapide et atteindre bien des gens venus d'abord avec la simple pensée de grossir le nombre des curieux. Aussi nous ne fûmes pas étonné de surprendre sur les lèvres d'un bon paysan ces paroles ingénues, mais significatives : « *Monseigneur l'Évêque, c'est notre chef; il vient de voir Monseigneur le Pape ; c'est son chef à lui.* »

Sous le charme de ces impressions, nous avancions dans les rues de la cité. Les symphonies de la musique, la riante perspective des bannières ondoyant au gré de la brise du soir, la voix pénétrante des cloches, dont les notes gaies et sympathiques montant des différents points de la ville se nuancent dans les airs, tout concourt à tempérer par une joie vive le sérieux de nos réflexions.

Nous voici arrivés aux portes de la cathédrale. Monseigneur en franchit le seuil, et les orgues intelligentes semblent parler au nom de la basilique au Pontife qui revient l'honorer de sa présence. Pendant qu'elles le saluent de toutes les puissances de l'harmonie, le pieux Prélat s'avance vers le sanctuaire; après un instant d'adoration il revient sur ses pas pour se diriger vers le banc de l'œuvre. Le prédicateur ordinaire du Mois de Marie lui adresse quelques mots heureusement inspirés par la circonstance puis rentre dans le sujet ordinaire de ses instructions. Le sermon fini, Monseigneur ne peut s'empêcher de prendre la parole à son tour. La paix, l'union fraternelle entre les membres de l'Église, l'attachement filial à leurs pasteurs, les gages particuliers de tendresse donnés par le Saint Père aux fidèles du diocèse de Chartres, tel fut le cadre d'une improvisation chaleureuse, et bien de nature à nous faire aimer Rome et celui qui nous en parlait.

Un salut solennel au grand chœur et un *Regina* devant Notre-Dame du Pilier couronnèrent la cérémonie.

Ainsi se termina cette solennité, dont la pompe, il faut le dire, fut pour Monseigneur une surprise véritable et pour nous une manifestation riche en enseignements. Par ses visites au Vatican, Sa Grandeur avait fortifié d'un nouveau nœud la chaîne d'amour qui nous unit au successeur de Pierre; son retour ainsi fêté devait retremper ou plutôt agrandir autour de nous le dévouement au pouvoir épiscopal et apostolique.

L'abbé Goussard.

FÊTE DE LA SAINTE-ENFANCE A LA CATHÉDRALE, 21 MAI.

Les associés de la Sainte-Enfance de Notre-Dame de Chartres voyaient avec étonnement s'écouler le beau mois de Mai, sans que rien encore ne leur eût révélé l'approche d'une de leurs fêtes annuelles; et c'est avec la joie la plus vive qu'on accueillit l'annonce d'une assemblée générale de l'Œuvre pour le Mardi de la Pentecôte. On devait y remercier le Seigneur de l'heureuse traversée des sœurs de saint Paul, parties pour l'asile de Hong-Kong le 22 décembre 1860.

La place nous manque pour offrir à nos lecteurs une description détaillée de cette cérémonie; d'ailleurs c'est toujours le même appareil dans les décorations, le même empressement dans l'assistance, nous ajouterons, pour faire mieux deviner tout le reste, le même zèle dans le directeur. Comme les années précédentes, les institutions, pensions et écoles se groupaient autour de leurs oriflammes respectives; l'institution de Notre-Dame et la Maîtrise se partageaient l'honneur du chant et des cérémonies. Mais cette fois un plaisir nouveau venait ajouter à l'intérêt de cette fête de famille; Monseigneur l'Évêque de Chartres, récemment arrivé de Rome, avait voulu témoigner ses sympathies à l'Œuvre en célébrant lui-même le saint sacrifice et en lui prêtant l'appui de sa bienveillante parole.

Tout l'auditoire suspendu aux lèvres de l'éminent Pasteur qui descendait des hauteurs de son ministère pour converser avec les humbles agneaux de son troupeau, comprit, aima son langage. Un trait emprunté aux coutumes de Rome vint surtout frapper l'attention des enfants et se confier pour longtemps à leur mémoire.

« A Rome, mes chers enfants, dit le bien-aimé Prélat, il y a une » très-grande émulation pour bien apprendre le catéchisme. Le » dimanche, trois petits enfants se promènent dans les rues avec » une croix et une clochette, pour appeler leurs camarades et ne pas » leur laisser oublier que l'heure de l'instruction est arrivée. Non-» seulement il y a des catéchismes tous les huit jours, dont s'occupe » spécialement un Cardinal chargé de cette œuvre, mais il y a » encore des récompenses à ce catéchisme. Celui qui le sait le mieux » et qui est le plus raisonnable est nommé le chef, on lui rend » toutes sortes d'honneurs, on envoie la voiture d'un Cardinal pour » le conduire au Vatican, au palais du Pape. Là, il trouve des laquais » en grande livrée, il descend de son carrosse doré et un Cardinal » l'introduit avec les gardes du palais en présence de Sa Sainteté » qui lui donne, pour lui et ses camarades, sa bénédiction. Quel » honneur pour un jeune enfant d'être introduit ainsi devant le » chef de l'Eglise!! »

Ensuite Monseigneur donne aux jeunes associés des conseils en rapport avec leur âge, leur parle d'amour pour le Pape et pour l'Eglise. Puis il bénit avec effusion de cœur tous ceux qui s'intéressent efficacement à la belle Œuvre de la Sainte-Enfance; et il termine sa touchante allocution par ce détail que nous n'omettrons point :

« Vous savez tous que nous avons des sœurs de saint Paul de » Chartres, en Chine, et vous n'ignorez pas qu'au commencement » de leur établissement, ces bonnes sœurs ont eu des peines, des » difficultés de tout genre. A Rome, je m'en suis occupé avec » M. Barrier, mon grand-vicaire et leur supérieur général; nous » avons eu le bonheur d'obtenir pour elles plusieurs choses très» importantes. Vous vous en réjouirez avec nous, et j'espère que » leur mission pourra ainsi produire de jour en jour les plus grands » fruits. »

Avant de descendre de chaire, Monseigneur réservait aux enfants une surprise aussi agréable qu'inattendue : c'était l'annonce d'une distribution de médailles, souvenirs de son voyage de Rome. Grandes furent la joie et la reconnaissance, comme on peut le penser. Ces médailles, auxquelles s'attache une bénédiction particulière, seront soigneusement conservées et rappelleront aux enfants un jour plein d'émotions.

Nous ne voulons pas épuiser une matière si abondante, mais nous ne pouvons finir cet article sans remercier, au nom des associés, les nombreux ecclésiastiques qui sont venus prendre part à cette cérémonie et sans exprimer la peine que nous ressentions en voyant au milieu d'eux une place depuis si longtemps vide malgré nos vœux et nos prières. Oh ! quand est-ce que la Sainte-Vierge fera cesser l'épreuve amère de ses enfants en leur rendant enfin le bien-aimé pasteur qu'ils lui redemandent tous les jours !

— Trois nouveaux cœurs ont été offerts en ex-voto à Notre-Dame de sous-terre, dans le cours du mois de mai : le premier par une mère qui avait promis à la Sainte-Vierge ce témoignage de sa reconnaissance si elle en obtenait un fils; le second par un jeune collégien qui vient de faire sa première communion dans les dispositions les plus heureuses et qui demande à Marie la grâce de la persévérance; le troisième par un ecclésiastique nouvellement promu au sacerdoce.

— L'ordination générale qui a eu lieu le samedi des Quatre-Temps dans le chœur de la cathédrale a donné à l'Église de Chartres 4 prêtres, 1 diacre, 4 sous-diacres, 12 minorés et 13 tonsurés. Parmi les minorés plusieurs sont sortis du petit Séminaire de Nogent, plusieurs de l'institution de Notre-Dame et deux de la Maîtrise. Le diocèse va donc bientôt recueillir ce qu'il a semé, et le froment jeté en terre il y a quelques années par la création de nouveaux établissements ecclésiastiques, donnera, il faut l'espérer, d'abondantes moissons.

Les quatre prêtres nouvellement ordonnés sont : MM. Guyon, nommé curé de Dommerville; Leprince, nommé curé de Baignolet; Marchand, nommé curé des Ressuintes; et Cibois, professeur au petit séminaire.

PEINTURES MURALES.

M. Dubois a récemment exécuté, dans une chapelle intérieure de la maison Sainte-Foy, à Chartres, des peintures murales généralement admirées. Nous n'entrerons pas dans la description de l'ensemble des décorations de cette chapelle, nous voulons seulement signaler les principales scènes où le pinceau de l'artiste a exercé son talent.

Commençons par le sanctuaire.

L'intérieur de l'abside est entièrement peint à fresque. La partie supérieure représente le couronnement de la Sainte Vierge. Ce tableau, dont la composition est due en partie au crayon d'Overbeck, est plein de majesté divine et de sentiment religieux. La figure de la Vierge reflète à la fois la suavité de la modestie et la joie calme du triomphe. Cette peinture, noyée dans le demi-jour, a pour l'œil et pour le cœur un attrait véritable.

Dans le pourtour de la partie inférieure, le peintre a reproduit les quatre évangélistes. Ce qui distingue ce sujet, si souvent et si différemment traité, c'est l'idée mystique et religieuse qui y domine sur les prétentions artistiques. Le dessin est correct, la couleur est satisfaisante, les poses sont naturelles; mais ce qui vaut mieux que tout cela, c'est que toutes ces figures sont expressives et que les symboles qui les accompagnent n'ont point l'air de hors-d'œuvre.

A droite, saint Luc est dans l'attitude d'un homme qui étudie. Il tient d'une main le bœuf par la corne, comme une victime prête à immoler; car il commence son évangile par le sacerdoce de Zacharie. Saint Jean a une figure inspirée et son œil d'aigle plonge dans les profondeurs des cieux et de l'avenir. A gauche, saint Matthieu, les yeux fermés, semble écouter la voix de l'homme qui lui parle et se prépare à écrire la génération temporelle du Verbe fait chair. Le visage de l'homme a des traits pleins de jeunesse et de beauté. Saint Marc, à côté de son lion qui rugit, tourne son regard inspiré du côté du désert, où la voix de Jean-Baptiste se fait entendre : *Vox clamantis in deserto.* Ces quatre évangélistes sont portés sur des nuages, car c'est du ciel qu'ils reçoivent l'inspiration divine.

Nous ne nous arrêterons pas aux trois médaillons qui ornent le cintre de l'abside inférieur à la voûte et représentant le Christ

sur la croix accompagné de Marie et de saint Jean, la Pentecôte et les Noces de Cana, ni même aux trois saintes qui décorent la paroi méridionale, sainte Foi, sainte Élisabeth et sainte Clotilde. Ces sujets sont d'une bonne exécution et révèlent un pinceau bien religieux. Mais tournons nos regards vers le bas de la chapelle et examinons attentivement les trois grandes scènes qui s'y déroulent : à gauche, l'Adoration des Bergers; à droite, la Fuite en Égypte; au-dessus, saint Michel terrassant le dragon. Les deux premiers sujets ont été puisés dans la collection des dessins bibliques éditée par Schulgen et Schwan, ce qui n'ôte pas à l'artiste le mérite de la peinture; du reste, ces sujets n'ont pas été imités servilement, M. Dubois les a modifiés et travaillés d'une façon heureuse. On serait difficile si l'on n'était pas satisfait de ces fresques qui revêtent d'excellentes qualités : dessin soigné, couleur harmonieuse, expressions pleines de vie et de foi. On est forcé de reconnaître, en présence de ces peintures murales, que ce sont là de belles pages évangéliques qui se lisent et se méditent avec charme, et de beaux motifs de décoration pour un monument religieux. On trouvera sans doute que la Fuite en Égypte l'emporte sur les autres peintures par la belle harmonie de ses teintes mélancoliques. Impossible de regarder ce tableau sans se sentir voyager avec la Sainte Famille sur la route de l'Égypte. Ceux qui connaissent la composition originale sauront gré au peintre d'avoir dirigé le regard de la Vierge Marie vers le point que lui indique saint Joseph et d'avoir donné à l'Enfant Jésus un visage lumineux et triomphant, à l'aspect des idoles qui vont tomber à son passage.

Exprimons un vœu, en terminant cette appréciation rapide : c'est que la vraie peinture religieuse, la peinture murale, reconquière la popularité que lui avaient faite nos anciens imagiers et que lui ont ôtée les chétives toiles de chevalet; c'est qu'elle soit traitée, non pas toujours comme la traitent des maîtres artistes dans les grandes églises de la capitale, mais simplement comme M. Dubois vient de l'exécuter dans la petite chapelle de Sainte-Foi. L'art n'y perdra rien et la foi y gagnera beaucoup.

L'abbé Hénault.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.

7e NUMÉRO. JUILLET 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES VOCATIONS PAUVRES.

Décidément, chers lecteurs, vous allez dire que j'ai une idée fixe, que je suis atteint de monomanie. J'en conviens avec vous, et loin de chercher ma guérison, je voudrais que cette affection qui me tient au cœur devînt contagieuse. Que voulez-vous ? Tout ce que je vois, tout ce que j'entends chaque jour ne sert qu'à l'entretenir. Tantôt c'est un pauvre enfant qui vient m'adresser les sollicitations les plus pressantes pour être admis à mon école, et qui m'apporte à l'appui de sa demande, avec son air franc et ouvert, les certificats les mieux conditionnés; tantôt c'est une famille chrétienne, mais peu fortunée, qui, pour favoriser, autant qu'il dépend d'elle, la vocation de l'un des siens, n'hésite pas à m'offrir cet objet qui lui est si cher, malgré la distance qui devra désormais les séparer. Hier c'était un vénérable ecclésiastique de la Bourgogne qui, en me proposant un jeune élève pour mon établissement, m'écrivait ces lignes : « Cet enfant a dix ans; il pourrait facilement commencer le latin à la rentrée; il a de l'intelligence, une grande mémoire, s'exprime facilement, et sa voix, pour le chant comme pour la lecture publique, est très-remarquable. J'avais l'espoir de le faire entrer dans l'un de nos deux petits séminaires; mais je suis obligé d'y renoncer, n'ayant plus dans ma paroisse les mêmes ressources qu'autrefois. De plus, le prix de la pension de chaque élève est de trois cents francs,

ce qui constitue pour les parents, avec les frais de voyage, de livres et d'entretien, une dépense annuelle de cinq cents francs. Pendant les vingt-cinq premières années de mon ministère, j'ai pu faire admettre quinze élèves, dont plusieurs sont prêtres aujourd'hui, pour la somme de cent francs ou de cent cinquante au plus..... Alors il nous était facile et agréable de nous occuper de l'œuvre si excellente des séminaires ; aujourd'hui elle est très-difficile, pour ne pas dire impossible. Aussi ne sommes-nous pas sans inquiétude pour l'avenir.

Veuillez-donc, je vous prie, Monsieur l'Abbé, admettre au nombre de vos chers élèves mon petit protégé. Il fera, je le crois, un bon sujet, et vous ne regretterez pas les sacrifices que vous aurez faits pour lui. Ses parents sont pauvres, mais honnêtes et religieux... Dans deux ans, j'aurai à vous proposer un autre enfant non moins remarquable et ami de celui dont il est question aujourd'hui. »

Les nombreuses demandes qui m'ont été faites antérieurement à celle-ci me forcent d'ajourner l'admission de cet enfant et de plusieurs autres qui annoncent d'ailleurs les plus heureuses dispositions.

Enfin, il y a quelques semaines, ainsi que je le disais dernièrement, une lettre qui m'est tombée entre les mains me donnait connaissance d'une Œuvre fondée par un digne ecclésiastique de Boulogne-sur-Mer, pour favoriser le développement des vocations parmi les enfants pauvres. Je ne puis résister au désir de reproduire ici ce document si précieux à mon point de vue, et qui semble justifier une fois de plus les démarches que je fais dans le même sens que ce vénérable ecclésiastique. Voici en quels termes il s'exprime :

M

Voyant avec peine les vocations à l'état ecclésiastique devenir rares, et comprenant combien cette disette de prêtres nuirait à la gloire de Dieu et aux intérêts de l'Eglise, j'ai promis à Dieu de former un collége apostolique composé de douze enfants à qui je voudrais ouvrir le chemin du sanctuaire. Aujourd'hui l'œuvre est commencée : ces jeunes gens sont placés dans de bonnes et excellentes institutions où ils travaillent avec courage et me donnent le plus grand espoir que mes efforts ne seront pas vains. Je les ai choisis parmi un grand nombre d'enfants qui m'ont été présentés et qui tous réunissaient les cinq conditions que j'ai émises pour les recevoir :

1° Que ces élèves se trouvent dans l'impossibilité d'étudier sans ce secours;

2° Qu'ils aient des moyens plus que suffisants, un bon jugement surtout;

3° Qu'ils soient pieux, qu'ils donnent des marques d'une vraie vocation autant qu'il est possible à leur âge;

4° Qu'ils puissent être entretenus convenablement par leurs parents ou par leurs amis, car je ne me charge que de payer la pension;

5° Qu'ils soient de bonne et honnête famille.

Si les directeurs ne trouvent pas dans les enfants les marques d'une vraie vocation ecclésiastique, ils seront rendus à leurs parents.

Chaque année, à la rentrée des classes, les élèves dont je m'occupe me présenteront, de la main de M. leur Curé, un certificat bien conditionné, constatant le bon emploi de leurs vacances et leur conduite édifiante.

Je n'ai d'autres ressources que mes sueurs et quelques aumônes des personnes pieuses qui gémissent aussi en voyant la moisson abondante et le nombre des vrais ouvriers si petit, et cela faute souvent de quelques secours. En effet, un ouvrier très-honnête et même aisé ne peut cependant pas suffire aux dépenses que nécessite une dizaine d'années d'études; il voit ainsi malgré lui la carrière sacerdotale fermée à son fils animé des meilleurs sentiments et favorisé d'une vocation céleste.

J'entreprends cette œuvre sous la protection de la Providence, qui m'a été si favorable dans d'autres circonstances; je l'entreprends avec les intentions les plus pures; j'espère procurer quelques prêtres à l'Église de Dieu. Sur douze, un seul aurait-il le bonheur de monter à l'autel, je serai abondamment dédommagé des travaux, des difficultés, des peines qui m'attendent pendant le cours des études de ces jeunes gens. Je ne désespère pas d'en obtenir douze, car plusieurs prêtres zélés élèvent et instruisent des enfants destinés à remplir les vides qui pourraient se faire dans mon petit collége.

Si, comme j'en ai la confiance, la Providence favorise mon projet en m'offrant quelques ressources, au mois d'octobre 1861 je doublerai mon nombre de douze; les sujets qui remplissent les conditions requises ne me manquent pas.

Quelle pensée consolante! Dans quelques années une douzaine de prêtres célébreront le saint sacrifice de la messe, prêcheront la parole de Dieu, distribueront le pardon aux coupables, réciteront le saint office et délivreront les âmes du Purgatoire. Oui, j'espère cette faveur de la grâce de Dieu...

M. l'abbé Vié me pardonnera d'avoir livré à la publicité le secret de son Œuvre intéressante.

Dans un siècle comme le nôtre, où les plus beaux projets passent d'autant plus facilement pour des rêves et des utopies que les utopistes et les rêveurs se multiplient de toutes parts avec une fécondité désolante, ce vénérable confrère comprendra qu'il

m'était difficile de garder le silence sur sa pieuse entreprise. Quand loin de vouloir prendre un brevet d'invention pour l'exploitation d'une idée, on aspire à faire jouir tout le monde de sa précieuse découverte, on est heureux de rencontrer un homme qui cherche ce que vous cherchez vous-même, qui aspire au même but et qui emploie les mêmes moyens pour arriver aux mêmes résultats. Or l'Œuvre de Boulogne et l'Œuvre de Chartres ont entre elles les rapports les plus frappants. A Chartres comme à Boulogne, c'est à l'ombre d'un sanctuaire de Notre-Dame nouvellement restauré par les pieuses libéralités des fidèles, c'est dans le silence d'une crypte mystérieuse que l'œuvre a pris naissance; à Chartres comme à Boulogne, cette œuvre a pour objet spécial de recueillir des enfants pauvres, mais doués des dispositions les plus heureuses; enfin à Chartres comme à Boulogne, on a sans doute le désir et l'espérance d'utiliser un jour pour le développement de cette Œuvre les jeunes gens qu'elle aura formés. Aussi l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame de Chartres est heureuse de dire à l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame de Boulogne, comme autrefois les enfants de Bathuel à leur sœur Rebecca : *Soror nostra es, crescas in mille millia;* Vous êtes notre sœur, que vos rejetons se multiplient par milliers.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT BONAVENTURE, DOCTEUR DE L'ÉGLISE (1).

Dans les dernières années de son pélerinage sur cette terre, le grand saint François d'Assise, en parcourant l'Ombrie et les provinces voisines, vit un jour arriver près de lui une mère tout en larmes qui, se jetant à ses genoux, le conjurait de prier pour son fils unique, tendre fleur à peine éclose, que le mal menaçait d'enlever à son amour. Cette femme éplorée était Marie de Ritelli, la noble épouse de Jean de Fidenza : tous deux habitaient la petite ville de Bagnorea, située sous le beau ciel de la Toscane, et tous deux n'avaient qu'un seul cœur pour aimer et pour servir Dieu. Le Saint, à la vue de l'immense douleur de la pauvre mère, éprouva une compassion profonde, et par la ferveur de ses prières et la vivacité de sa foi, obtint la guérison complète de ce fils chéri, qui depuis ce moment jusqu'à celui de son départ pour

(1) L'Église célèbre sa fête le 14 juillet.

le ciel ne ressentit aucune atteinte de maladie. A quelque temps de là, le patriarche des pauvres volontaires, revoyant cet enfant de bénédictions, fut saisi, comme autrefois Jacob, d'un élan prophétique, et découvrant la grandeur future du fils de sa prière et la gloire qu'en retirerait son ordre : *O buona ventura!* s'écria-t-il ; ô l'admirable destinée ! Et à partir de cette époque le petit Jean de Fidenza ne fut plus nommé que Jean Bonaventure.

Le cœur de la mère renferme l'avenir de son fils ; l'espérance de la société repose sur les genoux de la femme chrétienne ; dans ses bras naît et se forme le grand citoyen des sociétés humaines et le grand citoyen du ciel (1). La mère de saint Bonaventure ne fit point défaut à cette sublime mission et sut répandre dans l'âme de son enfant, dès ses plus tendres années, la semence féconde de la foi et de la piété. Aussi sa jeunesse fut-elle semblable à ces ondes pures qui ne reflètent que le ciel ; ce qui faisait dire au docteur irréfragable, Alexandre de Halès : « que Bonaventure semblait n'avoir pas péché en Adam. » Une douceur sereine, fruit de la paix intérieure de son âme, se peignait sur son front candide et venait justifier cette maxime qui sortait souvent de ses lèvres : « La joie spirituelle est la marque la plus certaine de la grâce de Dieu qui réside dans un cœur. » Oh ! que celui de notre saint en était rempli ! que ses affections étaient chastes ! que ses désirs d'être réuni à son Créateur étaient ardents ! Néanmoins, son humilité était si grande que souvent il se tenait éloigné du *Pain de vie,* se croyant indigne de participer à cette céleste nourriture. Mais le Seigneur, qui a d'ineffables inventions d'amour pour les âmes humbles et pures, daigna, un jour que le saint assistait au sacrifice de nos autels sans oser s'asseoir au banquet sacré, déposer dans sa bouche par le ministère d'un ange une partie de l'hostie sainte que le prêtre tenait encore dans ses mains.

A l'âge de vingt-deux ans, le fils de Marie de Ritelli accomplit ce qu'il appelait la dette de sa reconnaissance, en sollicitant d'Haymon, général des frères Mineurs, la robe de bure et le cordon de chanvre, pauvres et symboliques livrées de la milice franciscaine. Ce fut alors seulement qu'il reçut les ordres sacrés et qu'il se rendit à Paris pour y compléter ses études, cette ville étant déjà le centre des lumières et des travaux de l'intelligence,

(1) L'abbé Maupied, Vie de saint Bonaventure.

ainsi que le rendez-vous de tous ceux qui voulaient acquérir quelque célébrité dans les sciences profanes ou théologiques. Au milieu de cette jeunesse de tout pays, de toute langue, turbulente, active et souvent dépravée dans ses mœurs, apparaissaient de ces âmes nobles et sublimes; lys parmi les épines; elles s'abritaient à l'ombre des cloîtres, communiquant à un grand nombre une force salutaire dans ces siècles où la foi vivifiée par la doctrine luttait avec puissance contre toutes les faiblesses du cœur. (1) Tels furent pour les temps qui nous occupent saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure. L'admiration s'attachait à leurs pas, le silence se faisait dès que l'un des deux avait apparu à l'entrée de la rue étroite et tortueuse que remplissait de ses clameurs souvent tumultueuses la troupe des écoliers. Une attraction surnaturelle réunit bientôt ces deux illustres rejetons de saint Dominique de Gusman et de saint François d'Assise. Précieuse amitié du génie et de la sainteté dont Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze avaient à neuf siècles de distance offert le touchant modèle. Orgueil de la science, rivalité de talents, vous ne trouvâtes jamais accès dans ces cœurs généreux qui ne connaissaient d'autre émulation que celle de la vertu. Athlètes courageux de la vérité, ils combattaient de concert pour la plus sainte des causes, sans chercher à s'attribuer après la victoire les honneurs du triomphe.

D'un esprit vif, pénétrant, saint Bonaventure dégagea la scolastique des entraves qui commençaient à suspendre sa marche ascendante et participa dans de justes bornes à l'influence du philosophe de Stagyre, qui domina toute la science du Moyen-Age. Il reprit la théologie d'une manière plus complète que nul ne l'avait fait avant lui, et l'on rapporte que saint Thomas, surpris lui-même de tant d'élévation dans la pensée et de précision dans la méthode, lui demanda dans un élan d'admiration fraternelle quels étaient ces livres où il puisait cette science sacrée. « Voilà, répondit humblement le saint docteur en montrant le crucifix, d'où je tire tout ce que je sais; j'étudie Jésus... et Jésus crucifié. » Ce fut là en effet l'occupation constante de son intelligence et de son cœur, et c'est à cette considération permanente du Sauveur mourant pour racheter le monde que nous devons ces œuvres qui l'ont fait appeler « le précepteur par excellence des saintes médi-

(1) L'abbé Maupied.

tations et l'éloquent interprète des contemplations divines. » C'est que, savant sans enflure, humble sans affectation, fervent sans excentricité, il avait appris de saint Bernard que le comble de la perfection était d'entrer dans les secrets de la science et de pénétrer les mystères du salut, de savoir beaucoup et de savoir être saint, de briller et de brûler tout ensemble. Mais il est temps d'entrer dans le détail des actions du docteur séraphique, qui renferment le double caractère de grandeur et de simplicité que la vie des saints peut seule offrir dans toute sa perfection et toute sa majesté.

Ami et commensal de saint Louis, il ne s'en livre pas moins quand il rentre dans son pauvre couvent aux plus rudes labeurs, se regardant comme le serviteur de ses frères, auxquels il rend les services les plus humbles et les plus rebutants pour la nature.

Elu général de son ordre en 1256, il fait cesser par son incomparable douceur les dissensions qui s'y étaient glissées au sujet de la stricte observance et lui donne au chapitre de Narbonne une constitution régulière.

Promu par le pape Clément IV à l'archevêché d'York, il se jette aux pieds du pontife et parvient à force d'instances et de larmes à être déchargé de ce qu'il regarde comme un fardeau trop lourd pour sa faiblesse.

Il contribue par toute l'influence de sa parole et de sa vertu à la nomination de Thibault, archidiacre de Liége, qui gouverna l'Eglise avec tant de sagesse sous le nom de Grégoire X ; mais apprenant que le nouveau Pontife veut l'élever aux dignités ecclésiastiques, il s'enfuit de Rome et vient à Paris où dans le secret de sa cellule il compose un de ses plus admirables écrits, l'***Hexaméron,*** c'est-à-dire l'œuvre des six jours.

Forcé, en vertu de la sainte obéissance, de se rendre auprès de Grégoire qui l'a créé Cardinal-Evêque d'Albano, il prie les deux nonces envoyés à sa rencontre par le Pape de suspendre à l'un des arbres du jardin où ils se trouvent les insignes de la dignité qui vient de lui être conférée, en attendant qu'il ait fini de *laver la vaisselle,* selon l'usage de son couvent, et quand il a terminé cet humble office, il prend le chapeau de Cardinal et s'avance vers les légats qu'il reçoit avec l'urbanité qui lui est naturelle et les honneurs dus à leur rang.

Créé prince de l'Eglise romaine, à la veille d'un Concile œcuménique, saint Bonaventure va maintenant se trouver entraîné

dans une sphère plus active et plus haute. Il ne faillira pas à ce que le Siége apostolique et la chrétienté tout entière attendent de lui. Après avoir été sacré à Florence par le pape Grégoire, il accompagne ce grand pontife à Lyon, où doit se réunir cette majestueuse assemblée dans laquelle se traiteront les trois plus graves questions qui aient jamais agité l'univers catholique : *la délivrance des saints lieux, le retour de l'Église grecque à l'unité, la reformation des mœurs.* Le poids des affaires de l'Église tombe tout entier sur le nouveau Cardinal, et cependant il trouve encore le temps de régler celles de son ordre et d'instituer dans la primatiale des Gaules la confrérie du Gonfalon de la Vierge à l'imitation de celle qu'il a fondée à Rome.

O grand saint! à présent que nous touchons à la dernière étape de votre voyage sur la terre, permettez-nous de céder au besoin de notre cœur qui est, nous le savons bien, en harmonie avec le désir du vôtre, en venant nous entretenir de l'amour tendre et tout filial que vous avez toujours eu pour la Mère du Sauveur! Sans doute il nous resterait encore à vous représenter siégeant à la droite du Pape dans ces imposantes assises de l'Église catholique et annonçant aux 1,570 évêques, abbés, ou prélats réunis dans l'antique basilique de Saint-Jean l'heureux (1), la glorieuse nouvelle de l'extinction du schisme et de l'arrivée des ambassadeurs de l'empereur d'Orient, Michel Paléologue, chargé par lui de mettre le sceau à cette solennelle réconciliation.

Nous aurions aussi à peindre et la joie céleste dont vous fûtes inondé lorsque les voûtes du temple saint retentirent du *Filioque,* répété trois fois en signe de l'union absolue de dogme et de croyance entre les deux églises, et la douleur profonde qu'éprouvèrent les augustes personnages dont votre voix éloquente avait captivé les cœurs en apprenant qu'un mal subit, incurable, va les priver pour toujours de votre présence vénérée.

Nous pourrions arrêter nos yeux sur cet énergique vieillard (2), votre ami et votre père, réprimant courageusement ses sanglots pour répandre de ses mains pontificales, sur vos membres défaillants, l'huile sainte qui donne la force de supporter les derniers combats.

Enfin, en approchant de votre pauvre couche à la suite du prêtre qui dépose sur votre poitrine le Dieu de l'Eucharistie, que

(1) Ainsi répartis : 500 évêques, 70 abbés, 1,000 différents prélats.
(2) Le saint pape Grégoire X.

le genre de maladie dont vous êtes atteint vous empêche de recevoir en viatique, il nous serait donné de contempler la faveur toute céleste par laquelle le Seigneur couronne en vous tous ses dons : Jésus-hostie entrant miraculeusement dans votre cœur tout brûlant, tout enivré d'amour. Mais serait-ce vous complaire que de rappeler vos grandeurs? serait-ce vous louer dignement que de nous étendre sur les honneurs que vous avez reçus, puisque vous auriez voulu vous y soustraire, tandis qu'il vous eût été doux de pouvoir toujours chanter les louanges, exalter les prérogatives et redire les bienfaits de Marie? En effet, jamais vos paroles ne sont plus entraînantes, vos discours plus éloquents, vos méditations plus pieuses que lorsqu'elles ont pour objet cette bien-aimée souveraine (1). Témoin ce *Miroir de la Vierge,* où vous rappelez en des chants pleins de douceur les grâces, les priviléges dont elle a été favorisée; témoin cette ravissante paraphrase du *Salve Regina,* où, comme le fils le plus dévoué, vous saluez la plus tendre des mères; témoin le *Te Deum*, ce cri de l'action de grâce appliqué par vous à la miséricordieuse dispensatrice de tous les dons du ciel; témoin ces *Dévotes contemplations de la vie du Christ,* où le souvenir de Marie est incessamment uni à celui du Sauveur; témoin enfin ces élans sublimes dans lesquels vous épanchez le trop plein de votre cœur et dont nous allons en terminant ces lignes répéter quelques mélodieux accents :

« O Marie! ô notre Sara! dites comme autrefois l'épouse d'Abraham au roi d'Égypte que vous êtes notre sœur, afin qu'à cause de vous le monarque suprême nous traite avec bonté, afin que grâce à vous il nous donne la vie en lui. Dites donc, ô notre chère Sara, que vous êtes notre sœur, afin que, par respect pour nous, nos ennemis, c'est-à-dire les esprits de ténèbres, nous épargnent et que les anges nous aident, nous soutiennent dans les combats du Seigneur; afin surtout que par égard pour une telle sœur l'indivisible Trinité prenne pitié de nous. O mon aimable souveraine, les délices de mon cœur, pardonnez-moi si je vous dis que je vous aime; car si je suis indigne d'être aimé de vous, vous n'êtes pas indigne, vous, d'être aimée de moi. Inclinez vers moi votre oreille, exaucez mes vœux. Votre douceur est pour les âmes saintes une rosée féconde, et la bienfaisante infusion de

(1) Le premier acte du généralat de saint Bonaventure fut de proclamer Marie la patronne et la protectrice de son ordre.

votre charité est dans les cœurs ce que le miel le plus pur est à ma bouche. Le rayonnement de votre gloire éclaire l'intelligence et la lumière de vos bontés nous conduit au salut. O Marie! ô ma reine! ô ma souveraine! venez à moi qui remets entre vos mains mon esprit, mon cœur, ma vie tout entière et le dernier de mes jours! » (1)

Ce fut le 14 juillet de l'an 1274 que l'âme de saint Bonaventure alla rejoindre le chœur de ces esprits séraphiques dont il avait reproduit sur la terre la pureté et la splendeur. Il fut canonisé par Sixte IV et proclamé docteur de l'Église par le grand pape Sixte-Quint.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

LETTRES SPIRITUELLES DE BOSSUET. (2)

Les œuvres complètes de Bossuet sont trop étendues pour trouver place dans toutes les bibliothèques, mais il n'en est pas une seule, quelque restreinte qu'elle soit, qui ne puisse renfermer le volume qui va faire aujourd'hui l'objet de nos réflexions. Nous affirmerons, sans crainte d'être contredit, que c'est dans ces rapports épistolaires d'une gravité et d'un abandon si chrétiens, dans ces conseils d'un ascétisme si éclairé, dans ces réponses d'une sagesse si évangélique que l'on apprend réellement à connaître le grand évêque de Meaux. Sans doute ses Variations nous montrent en lui l'habile controversiste; ses Oraisons funèbres, ses Panégyriques et ses Sermons, l'éloquent orateur; son exposition de la foi, ses méditations sur l'Évangile et ses élévations sur les mystères, le docteur de l'Église, le pieux et mystique théologien; enfin son discours sur l'Histoire universelle, le savant au coup d'œil et au vol d'aigle. Mais ses lettres nous font voir en lui le bon pasteur tout occupé de distribuer de ses mains une nourriture à la fois abondante et substantielle à l'une des plus petites brebis de son troupeau, et ne dédaignant pas d'arracher les épines et d'écarter les pierres du chemin qu'elle doit parcourir; elles nous font pénétrer aussi dans les replis de son âme et mettent au jour les sentiments d'humilité dont elle était remplie; en même temps qu'elles révèlent sa parfaite connaissance des voies intérieures et ses tendances à un mysticisme aussi tendre que profond.

(1) Le Psautier de la Vierge n'étant pas unanimement attribué à saint Bonaventure, nous n'avons pas cru devoir en faire mention; de même, bien que plusieurs auteurs attribuent aussi à ce saint l'usage de saluer Marie avec l'ange, soit au commencement, soit à la chute du jour, nous n'avons pas rappelé ce fait, qui ne peut être que particulier à son ordre; car cette pieuse coutume remonte au concile de Clermont (1095). Grégoire IX y ajouta celle de réciter cette même prière à midi.

(2) Douniol, rue de Tournon, 29. — In-12 de 408 pages.

Les développements donnés par Bossuet à une humble religieuse sur l'immortalité et la nature de l'âme sont de la plus haute métaphysique; en voici quelques extraits :

« L'âme est une chose faite à l'image et à la ressemblance de Dieu ; c'est là sa nature, c'est là sa substance. Dieu est heureux, l'âme peut être heureuse. Dieu est heureux en se possédant lui-même, l'âme est heureuse en possédant Dieu. Dieu se possède en se connaissant et en s'aimant lui-même, l'âme possède Dieu en le connaissant et en l'aimant. Dieu ne sort donc pas de lui-même pour trouver son bonheur, l'âme ne peut être heureuse que par un transport. Ravie de la perfection infinie, elle se laisse entraîner par une telle beauté, et s'oubliant elle-même dans l'admiration où elle est de cet unique et incomparable objet, elle ne s'estime heureuse que parce qu'elle sait que Dieu est heureux, et qu'il ne peut jamais cesser de l'être, ce qui fait que le sujet de son bonheur ne peut non plus cesser. Voilà sa vie, voilà sa nature, voilà le fond de son être... Dieu n'habite point dans la matière : sa vraie demeure est dans l'âme, que Dieu a faite à sa ressemblance, ce qui fait que celui qui verrait une âme en qui Dieu est par sa grâce (ce qui ne peut être vu que par les yeux de l'esprit), croirait en quelque sorte voir Dieu même, comme aussi on voit en quelque sorte un second soleil dans un beau cristal où il entre pour ainsi dire avec ses rayons. »

La lettre que Bossuet écrit au comte de Perth, auquel son attachement pour le Catholicisme avait valu les honneurs d'une pénible captivité, vous reporte aux premiers siècles de l'Église. C'est ainsi que les chrétiens des catacombes s'encourageaient au martyre. Et d'abord quel magnifique début :

« Si je me suis toujours senti très-honoré et si mon cœur s'est attendri toutes les fois que j'ai reçu les aimables et pieuses lettres d'un comte de Perth et d'un grand chancellier d'Ecosse converti à la foi, jugez combien j'ai été touché en recevant celle d'un prisonnier de Jésus-Christ. C'est le plus glorieux caractère que puisse porter un chrétien, c'est un caractère qui met au rang des apôtres, puisqu'un saint Paul a pris cette qualité et qu'il n'y a rien au-dessus que la gloire si durable de mourir pour son Sauveur. Je loue Dieu, mylord, de tout mon cœur de vous voir dans cet esprit. Qu'on est heureux de souffrir pour cette cause, car pour ceux qui souffrent dans le schisme ils n'auront jamais qu'un zèle amer, et toutes vos lettres ne sont que charité, douceur et paix. »

Après s'être réjoui des opprobres qui sont le partage de l'héroïque confesseur de la foi, en pensant au courage avec lequel il les supporte, le docteur de l'Église termine son épitre par ces paroles toutes brûlantes de la plus pure charité :

« Pour vous avec qui Dieu m'a uni par de si tendres liens, vous vivrez éternellement dans mon cœur. Je vous offrirai à Dieu nuit et jour, et surtout lorsque j'offrirai la sainte Victime qui a ôté les péchés du monde. Combattez comme un bon soldat de Jésus-Christ, mortifiez, à la faveur de vos souffrances, tout ce qui reste de ter-

restre en vous; que votre conversation soit dans les cieux. Si vous êtes privés des secours des prêtres, vous avez avec vous le souverain pontife, l'évêque de vos âmes, l'apôtre et le pontife de votre confession, qui est Jésus. Vous recevrez par vos vœux tous les sacrements, et je vous donne en son nom la bénédiction que vous me demandez... Souvenez-vous de moi dans vos prières : j'espère que Dieu vous rendra aux nôtres, et vous tirera de la main des méchants. »

A une époque où tant de généreux chrétiens souffrent pour la justice, de telles paroles, bien qu'écrites plus d'un siècle et demi avant le nôtre, ont encore tout le mérite de l'apropos, tout l'attrait de l'actualité. C. DE C.

IMPORTANCE DE LA PREMIÈRE COMMUNION DÉMONTRÉE PAR DES EXEMPLES,

Par le R. P. HUGUET.

Il est dans la vie de l'homme une époque solennelle où l'avenir d'un enfant se décide d'une manière plus certaine : c'est l'année de la première Communion. Aussi, de quels soins assidus n'environne-t-on pas ceux qui s'y préparent, dans les familles chrétiennes et dans les maisons d'éducation où la Religion tient la première place! On leur fait des catéchismes particuliers et plus fréquents. On leur met entre les mains des opuscules qui renferment l'abrégé de leurs devoirs, et les dispositions éloignées et prochaines qu'ils doivent apporter à cette action si importante. Mais, hélas! les enfants sont si légers à cet âge, qu'ils ne lisent guère ces bons ouvrages, ou bien qu'ils sont exposés à oublier aussitôt des matières sérieuses, parcourues avec une demi-attention.

C'est pour remédier à cet inconvénient que le P. Huguet, dont les ouvrages sont entre les mains d'un si grand nombre de jeunes gens, a cru devoir réunir dans un volume les traits et les exemples les plus capables de piquer la curiosité des enfants, de faire une impression salutaire sur leur esprit et sur leur cœur, et de leur montrer d'une manière saisissante les dispositions qu'ils doivent apporter à la première Communion et à la Confirmation. Les mères pieuses et les maîtres chrétiens s'empresseront de mettre dans les mains des enfants qui leur sont confiés ce recueil destiné à leur faire le plus grand bien.

Les prédicateurs et les catéchistes y trouveront d'abondants matériaux pour la retraite qui précède la première Communion.

ŒUVRE DE PROPAGANDE CATHOLIQUE.

Dans un temps où la propagande révolutionnaire et protestante ravage l'Europe entière, nous sommes heureux de signaler une œuvre capable de lutter contre de si pernicieuses influences.

La bibliothèque de l'hôpital militaire de Toulouse, dans ses quarante-deux petits volumes, renferme de véritables trésors. Exi-

guité du format, modicité à peine croyable du prix, variété des sujets, solidité de la doctrine, clarté, intérêt agréablement ménagé des traits historiques, forme gracieuse du volume, attrait des gravures, tout contribue à rendre cette collection aussi attrayante pour ceux à qui elle est destinée qu'elle peut leur être utile. De tels avantages réunis peuvent seuls expliquer les hautes approbations et le prodigieux succès qu'elle obtient. Plus de *sept cent mille* exemplaires ont été écoulés en deux années.

Nous voudrions rapporter la liste entière de ces charmants ouvrages. Citons, entre tous les autres, le *Traité du Dimanche*, celui du *Blasphème*, de la *Vertu angélique*, les *vies de Notre-Seigneur*, *de la sainte Vierge*, *de saint Joseph*, les *Trente-une lectures sur le Sacré-Cœur*, le *Traité de la patience*, le *Pieux commerce des vivants avec les morts*, la *Communion*, la *Confession*, le *mois de Marie des Familles*, etc., etc.

M. le directeur se fait un plaisir d'adresser *franco* son catalogue à qui le lui demande. Les amis du bien feront vraiment une œuvre utile en s'employant à répandre ces petites publications, dans lesquelles chaque page porte son coup. En fait de propagande, il faut l'avouer, les méchants sont encore nos maîtres et nos modèles ; quel zèle, quel affreux génie, quelle infernale générosité ! Les enfants de ténèbres seront-ils donc toujours mieux avisés que les enfants de lumières ?...

Propager les bonnes doctrines est aujourd'hui non-seulement un intérêt religieux, mais un intérêt d'ordre social et de conservation personnelle : c'est opposer la digue la plus puissante au torrent des révolutions et au débordement de l'esprit du mal.

Comme nous venons de le dire, la Bibliothèque de Propagande de Toulouse se compose de quarante-deux volumes. Ils se vendent isolément 15 cent., ou 10 francs le 100. — Tout est expédié *franco* par la poste à domicile, sans augmentation de prix. — On paie en timbres-poste. On peut s'adresser à M. l'abbé Albouy, à l'hôpital militaire de Toulouse.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Vers la fin du mois de maï, Notre-Dame de Chartres a reçu l'une de ces touchantes visites qui consolent son cœur maternel en même temps qu'elles font naître la joie et l'espérance au sein des familles chrétiennes. Le Cercle catholique du Luxembourg, de Paris, représenté par une députation nombreuse de jeunes gens, venait déposer à ses pieds l'hommage de son tendre amour et de son filial dévouement. C'était la seconde fois que cette aimable Société donnait à notre ville un aussi édifiant spectacle, tant il est vrai, comme on l'a dit souvent, qu'on ne peut faire le pélerinage de Chartres sans être tenté de l'accomplir de nouveau. La pieuse caravane, accueillie avec une fraternité toute cordiale par les membres de la conférence de Saint Vincent de Paul qui s'étaient portés à sa rencontre, descendit immédiatement à la Crypte pour y entendre la sainte Messe. Les élèves de l'Institution Notre-Dame étaient là comme pour faire les honneurs d'un sanctuaire qui peut les compter parmi ses hôtes les plus assidus. Mais sans exclure ce motif de charité, leur digne supérieur se proposait un autre but en les rendant témoins de cette manifestation religieuse : il voulait leur montrer comment des jeunes gens, pour ainsi dire livrés à eux-mêmes, savent conserver leur foi et leurs habitudes chrétiennes au milieu des périls du monde et des séductions qui les environnent. La tenue parfaite et le recueillement admirable des pélerins, les chants suaves des élèves de l'Institution Notre-Dame, les paroles pleines de grâce et d'à-propos adressées par M. l'abbé Legendre, enfin les fraternelles agapes qui suivirent, tout contribua merveilleusement à faire de ce qui aurait été pour d'autres une simple excursion de touriste, la plus charmante fête de famille.

Quelques jours après, M. le Président du Cercle catholique adressait ses remerciements à M. le Directeur de l'Institution Notre-Dame pour son aimable concours. « Je ne vous dirai pas, Monsieur, lui écrivait-il, quelles délicieuses émotions cette petite cérémonie a fait naître dans nos âmes. Nous en conserverons longtemps le souvenir, et plus d'une fois nous entendrons au fond de nos cœurs la voix fraîche et douce de vos chers enfants redire les louanges de Marie.» Il terminait ainsi : « Puissent ces quelques lignes vous témoigner notre gratitude et vous redire combien nous nous empresserons, toutes les fois que l'occasion s'en présentera, d'accueillir dans notre Cercle les jeunes gens que vous voudrez bien nous recommander, et avec lesquels nous serons heureux de nous unir par les liens d'une douce et sainte amitié. »

Les mères chrétiennes, toujours si justement inquiètes quand elles se voient contraintes d'exposer leurs fils, encore jeunes et sans expérience, aux dangers si nombreux de la capitale, se rappelleront ces offres gracieuses de service faites à M. le Directeur de l'Institution Notre-Dame par M. le Président du Cercle catholique, et elles béniront la Providence de leur offrir cette arche de salut pour pro-

téger ce qu'elles ont de plus cher au monde, au milieu du déluge d'impiété et de corruption qui menace de tout engloutir.

— Nos lecteurs n'ont pas oublié que le 31 mai est le jour anniversaire du Couronnement de Notre-Dame de Chartres. Une procession générale, dans laquelle la statue vénérée de notre auguste Patronne est portée triomphalement à l'intérieur de la basilique, a été établie par Mgr Regnault pour nous rappeler cet heureux événement et servir chaque année de clôture aux pieux exercices du mois de Marie. On ne saurait dire combien cette fête est devenue populaire. Tout ce qu'il y a de personnes religieuses dans notre ville se transporte à la Cathédrale afin d'assister à cette touchante cérémonie qui laisse toujours des impressions profondes dans les âmes de ceux qui en sont les témoins.

— Plusieurs nouveaux cœurs ont été offerts en ex-voto à Notre-Dame de Chartres dans le cours du mois qui vient de finir.

— Le vénérable curé de Notre-Dame, arrêté depuis si longtemps par la maladie, a pu reparaître à la cathédrale depuis quelques semaines et célébrer de temps en temps les saints mystères. A sa première visite, il a eu la consolation d'offrir à la chapelle du Saint-Cœur de Marie un beau ciboire de vermeil enrichi de pierres fines et de diamants. Ce don précieux est dû à la pieuse munificence de Mme la comtesse de Chamois, qui a fait ce présent à la Sainte Vierge en souvenir de la tendre dévotion que feu M. le comte son mari avait pour Notre-Dame du Pilier, aux pieds de laquelle il ne manquait pas de se présenter toutes les fois qu'il venait à Chartres.

— Chaque mois, nous pourrions enregistrer des grâces nombreuses, tant spirituelles que temporelles, obtenues par l'intercession de Notre-Dame de Chartres.

Une pieuse dame qui depuis longtemps sollicitait de la Vierge de Chartres la conversion et la guérison de son père, vient d'obtenir cette double grâce. « Mon père, écrit-elle, a été administré quelques jours après que je vous eus adressé ma lettre pour la déposer à Notre-Dame de sous-terre. Maintenant il est rétabli, converti et l'ami de Dieu. » C'est un vieillard de quatre-vingt-trois ans : il y a soixante-douze ans qu'il ne s'était approché de la table sainte.

Une ardente zélatrice de l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre nous écrivait à la date du 1er juin : « Le temps me manque pour vous donner des détails de toutes les grâces obtenues pendant le beau mois de Marie. Aussi ai-je fait une belle récolte. Voici, ajoute-t-elle, ce qu'une dame m'écrivait la semaine dernière au sujet d'une de mes amies que les médecins désespéraient de rappeler à la santé : Elle a été bien malade à peu près quinze jours ; aujourd'hui un mieux sensible est venu tirer d'inquiétude toutes les personnes qui s'intéressent à sa position. Nous reconnaissons dans cette circonstance la protection de Notre-Dame de Chartres.

» La Sainte Vierge a daigné pendant ce beau mois m'accorder à moi-même une grâce que je lui demande depuis longtemps. »

Quelques jours plus tard, une autre zélatrice, nous faisant part d'une faveur qu'elle venait d'obtenir, nous écrivait : « Veuillez remercier notre bonne mère de cette grâce, car je l'attribue à sa bonté. Plusieurs autres faveurs viennent aussi de m'être accordées. Je demande tout par la reine de Chartres; je ne saurais l'oublier quand tant de bienfaits m'arrivent par sa protection.

— Un pieux instituteur d'un diocèse étranger nous écrivait, il y a peu de jours : « J'ai placé dans ma classe l'image de Notre-Dame de Chartres, et à toutes les prières qui s'y font nous ajoutons deux *Ave Maria* en l'honneur de cette bonne Mère, avec l'invocation : O Marie conçue sans péché, etc., le premier pour que tous les enfants qui fréquentent l'école soient bons chrétiens, le second pour les préserver d'une maladie qui régnait naguère dans notre contrée. Sur quarante enfants que j'ai, il n'y en a que deux qui aient été atteints et ils ne sont pas morts. Je crois que ce sont nos prières qui nous ont tous préservés du fléau, car dans toutes les écoles voisines les enfants étaient gravement malades et il en est mort huit dans une seule. Pour nous, nous allions toujours notre petit train, en invoquant la Sainte Vierge. A la vérité, j'ai eu quelques enfants enrhumés, mais ils n'en continuaient pas moins à fréquenter les classes.

» J'ai engagé les enfants à apporter des fleurs à Notre-Dame, en reconnaissance d'un si grand bienfait. Aussi les bouquets arrivent de toutes parts, et c'est à qui offrira les plus beaux. »

— Il y a quelques jours, deux généraux de notre brave armée étaient aux pieds de Notre-Dame de Chartres et lui consacraient une petite fille qui venait de recevoir le baptême. Pour que la cérémonie fut complète, on porta l'enfant devant la sainte Châsse et à la chapelle de Notre-Dame sous-terre. L'un de ces généraux est le père et l'autre le parrain de cette nouvelle protégée de Marie.

Si jamais une tentation de respect humain venait plus tard l'assaillir, elle pourrait se rappeler les circonstances de sa première visite à Notre-Dame.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.

8e NUMÉRO. AOUT 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME
OU DES VOCATIONS PAUVRES.

L'Œuvre des Clercs de Notre-Dame ou des vocations pauvres est notre œuvre de prédilection, comme on a pu le comprendre. Il n'est donc pas surprenant que chaque mois nous lui consacrions un article ou que du moins nous en fassions mémoire pour ramener à cet objet capital la pensée de nos lecteurs. Or, nous n'en parlons jamais sans que de nouvelles marques de sympathie viennent immédiatement nous prouver que notre voix a trouvé de l'écho dans plusieurs âmes généreuses.

Le 3 juillet, après avoir pris lecture de notre dernier numéro, un vénérable ecclésiastique nous adressait les lignes suivantes :

« J'applaudis de grand cœur à votre Œuvre des Clercs de Notre-Dame et je voudrais pouvoir y contribuer d'une manière que j'ai l'honneur de soumettre à votre appréciation. Je possède un assez grand nombre de livres classiques pour tous les degrés : j'ai pensé que si je les mettais à votre disposition vous pourriez en utiliser une bonne partie en faveur de vos élèves. »

Nous avons accepté avec reconnaissance l'offre de notre charitable confrère, et toutes les fois qu'on nous adressera quelque

proposition de ce genre nous lui ferons le meilleur accueil. C'est en effet une excellente manière de nous venir en aide et de soulager les familles pauvres, pour qui l'entretien de nombreux enfants est déjà une charge bien lourde.

D'autres zélateurs cherchent à nous recruter de nouveaux souscripteurs parmi leurs connaissances. En nous adressant le montant du quarante-quatrième abonnement qu'il nous a procuré pour l'année courante, et qui n'est pas le dernier, M. de *** nous écrivait il y a quelques semaines : « J'ai toujours devant les yeux cette bonne servante dont il a été fait mention dans l'un de vos numéros et qui vous avait valu pour plus de 1,800 francs de secours. Suis-je digne de nouer ses souliers? Je ne serai content de moi que lorsque j'aurai dépassé ce chiffre, et je demande à Notre-Dame de sous-terre qu'elle m'accorde la grâce de mettre sur mon chemin une de ces bonnes âmes disposées à un sacrifice important en faveur d'une bonne œuvre. Si jamais une pareille rencontre m'était offerte, je crois que je deviendrais pour vous un avocat du premier ordre. » Oh! si notre Œuvre était aussi bien comprise de tant de personnes qui doivent en recueillir les fruits, quels succès n'obtiendrions-nous pas!

FLEURS DES SAINTS.

SAINT DOMINIQUE.

Le douzième siècle de l'ère chrétienne s'était levé sous de magnifiques auspices : au faîte de l'ordre social était assis le pontife universel, tout à la fois vicaire de Dieu et de l'humanité; le bras droit sur l'épaule de Jésus-Christ et le bras gauche sur l'Europe, il poussait les générations dans les voies de la justice et de la religion. Jamais la raison et la foi ne s'étaient étreintes sur un plus haut piédestal. Mais ce siècle si rempli de magnifiques réalités et de glorieuses espérances n'acheva pas sa course comme il l'avait commencée, et quand le soir venu il pencha vers l'horizon pour se coucher dans l'éternité, l'Église parut s'incliner avec lui, le front chargé d'un pesant avenir (1). Mais Dieu, qui ne manqua jamais à son épouse, lui envoya un secours aussi nécessaire que désiré en mettant au cœur de deux hommes épris de son amour et dévorés de zèle pour le salut de leurs

(1) Le père de Lacordaire.

frères une de ces pensées régénératrices qu'il ne donne qu'à ses élus, celle de fonder chacun un ordre qui répondît par des moyens différents, mais par un but commun, à tous les besoins du monde moral à cette époque de-transition, où les triomphes de la force brutale n'indiquaient que trop une certaine diminution de la force catholique. L'un de ces deux hommes, préoccupé de ce vaste projet, se rend à Rome afin d'en recevoir du Saint-Siége la solennelle confirmation, et dès la première nuit il voit en songe le Christ qui s'apprête à frapper le monde coupable; mais Marie intervient et le présente lui-même à son adorable fils avec un AUTRE qu'il n'a jamais vu. Le lendemain il aperçoit, en entrant dans une église, un mendiant couvert de haillons qu'il reconnaît pour être le compagnon que la Mère du Rédempteur lui a donné; aussitôt il se précipite dans ses bras : « Tu es mon frère, dit-il, tu cours dans la même lice que moi; nul ne prévaudra contre nous. » Et dès ce moment ils n'eurent plus qu'un cœur et qu'une âme. Ce mendiant était saint François d'Assise, le glorieux pauvre de Jésus-Christ; l'autre le grand, l'apostolique Dominique de Gusman, dont nous allons aujourd'hui essayer d'esquisser la vie.

Fils de Félix de Gusman et de Jeanne d'Aza, notre saint naquit en 1170 à Calahorra, petite ville de la Vieille-Castille située à une égale distance d'Aranda et d'Osma, dans une pittoresque vallée qu'arrose le Douro. Sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, eut un songe mystérieux dans lequel elle le vit sous la forme d'un chien qui tenait dans sa gueule une torche enflammée, emblême prophétique de sa vigilance et de son zèle brûlant pour l'Église. Une étoile resplendit au baptême sur le front de l'enfant prédestiné, et il grandit dans la vertu et dans la piété, n'ayant d'autre amour que cette Vierge divine dont le manteau lui semblait envelopper la céleste patrie. Sa compassion pour les malheureux se traduisait par les traits les plus touchants : ainsi, après s'être dépouillé dans une famine de tout ce qu'il possédait pour le donner aux indigents, il vendit jusqu'aux livres annotés de sa main ; et comme on s'étonnait qu'il consentît à se priver du moyen de travailler, il prononça cette parole sublime, la première de lui qui soit arrivée à la postérité : « Pourrais-je étudier sur des peaux mortes quand il y a des hommes qui meurent de faim? » Mais la charité de saint Dominique ne s'arrêta pas encore là : voyant une femme pleurer amèrement

parce qu'elle ne pouvait payer la rançon de son frère captif chez les Maures, il lui offrit avec une merveilleuse simplicité de se VENDRE lui-même pour le racheter; et cette héroïque proposition, il la renouvela bien des années après en faveur du fils d'une hérétique. C'est que le temps, dont l'action destructive produit des changements si divers dans la nature, n'a point d'effet sur le cœur des amis de Dieu et qu'il ne fait qu'augmenter leur vertu, au lieu de l'affaiblir.

Dominique fut admis à l'âge de vingt-cinq ans dans l'ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, où pendant neuf années il se prépara dans les jeûnes, les veilles et la prière, à la mission encore inconnue que Dieu l'appelait à remplir. Choisi par l'évêque d'Osma, don Diégo d'Azévedo, pour l'accompagner dans le Nord, où ce prélat devait se rendre afin de négocier le mariage d'Alphonse VIII de Castille avec la fille du roi de Danemark, notre saint, contraint de traverser les contrées méridionales de la France, ressentit une douleur profonde et un sentiment de religieux effroi en voyant le triste et déplorable état auquel leur fanatique attachement à de coupables erreurs les avait réduites : des sectes innombrables telles que les Cathares, les Albigeois, les Bonshommes, les Patarins, les Humiliés, les Consolés, les Croyants, les Parfaits, les Vaudois, toutes plus ou moins infestées de manichéisme, désolaient ces provinces, renversaient ou brûlaient les églises, massacraient les prêtres à l'autel, pillaient et profanaient les vases destinés aux plus augustes mystères, enfin remplissaient de désolation et de deuil ces belles provinces naguère encore si heureuses et si florissantes.

L'évêque d'Osma partagea les impressions de Dominique et tous deux résolurent de dévouer leur vie à combattre, par les moyens que la foi et la charité inspirent, cet hydre de l'hérésie, aussi hideux que cruel. Mais Dieu se contenta des saints désirs de Diégo et l'appela avant qu'il eût pu les réaliser à la cité permanente des anges et des hommes. Le légat du Saint-Siége, le bienheureux Pierre de Castelnau, fut dans le même temps traîtreusement assassiné par les Albigeois; le comte de Béziers eut aussi le même sort. Quant à Dominique, il demeura seul sur la brèche, comme la sentinelle vigilante qui reste au poste alors même qu'elle a vu tomber autour d'elle ceux qui l'y avaient placée et dont elle attendait du secours. Hélas! de quelque côté que l'homme de Dieu portât ses regards, il ne voyait que des ruines

sanglantes ou des glaives étincelants. La guerre, un moment suspendue par la soumission du vieux comte de Toulouse, Raymond VI, s'était rallumée avec plus de force que jamais, et le roi d'Aragon, qui s'était fait l'allié des sectaires, bien qu'il ne partageât pas leurs subversives croyances, s'avançait à la tête d'une armée formidable vers la ville de Muret, où Simon de Montfort, généralissime des croisés, s'était retiré, n'ayant en ce moment sous ses ordres que huit cents cavaliers et un très-petit nombre de gens de pied. En apprenant la marche des confédérés, le Machabée chrétien se revêt de son armure, et après avoir mêlé sa voix mâle aux accents suppliants de tous les évêques du Languedoc enfermés dans l'abbaye de Saint-Gilles, il prononça ces paroles inspirées : « Puisque l'Eglise prie pour moi, je ne saurais succomber. » Et, plein de confiance, il s'élance suivi d'un noyau de braves à travers les bataillons ennemis et remporte une victoire complète. Cette bataille mémorable, fruit d'une conscience qui se croyait certaine de combattre pour Dieu, comptera toujours parmi les plus beaux actes de foi qu'aient faits les hommes sur la terre (1).

Dominique était à Muret avec les évêques, gémissant comme eux de tous les maux qu'entraîne la guerre et de son peu d'efficacité pour ramener à Dieu les âmes égarées, et dans un élan de sainte confiance il s'adressa à la céleste reine de la paix, la conjurant de jeter sur cette terre désolée le rameau d'olivier, symbole consolant de repos et de félicité. Marie, touchée de l'ardent désir de son dévoué serviteur, lui inspire la dévotion du Rosaire, qui n'est autre que la récitation réitérée de la salutation angélique, à laquelle on ajoute la pensée de l'un des mystères de notre Rédemption qui furent tour à tour pour la bienheureuse Marie un sujet de joie, de douleur ou de triomphe. Cette arme paisible a vaincu plus d'hérétiques que toutes celles des croisés, et cependant, tandis que le soleil de l'histoire resplendit sur la cuirasse de Simon de Montfort, à peine jette-t-il un rayon sur la chape de Dominique de Gusman, mais rayon si pur et si saint que son peu de splendeur même est un éclatant témoignage. La lumière manque parce que l'homme de Dieu s'est retiré du bruit et du sang, parce que, fidèle à sa mission, il n'a ouvert la bouche que pour bénir, son cœur que pour prier, sa main que pour un

(1) Le père de Lacordaire, Vie de saint Dominique.

office d'amour, et que la vertu, quand elle est toute seule, n'a son soleil qu'en Dieu [1].

Notre saint était dans sa 46e année quand les croisés triomphants lui ouvrirent les portes de Toulouse (1215), et la Providence qui donne rendez-vous à la même heure aux éléments les plus divers, lui envoya deux hommes qui, poussés par une même inspiration de l'Esprit-Saint, se donnèrent à lui. L'un de ces hommes apostoliques, appelé Pierre Cellani, ornait une grande fortune par une grande vertu, il offrit au saint sa propre maison. A partir de ce moment l'ordre des Frères-Prêcheurs fut fondé, ou plutôt une nouvelle famille fut donnée à la reine du ciel ; une nouvelle armée fut enrôlée sous sa bannière, car tous les fils spirituels de saint Dominique ont hérité de leur bienheureux père un amour sans bornes pour la Très-Sainte Vierge, et leur empressement, leur fidélité à lui offrir leurs hommages, a fait dire à un pieux et naïf auteur [2] : « On ne voit pas les abeilles voler en si grand nombre autour de leurs ruches ou parmi les fleurs d'un beau parterre, comme on les voit se grouper devant l'autel de Marie pour contempler ses perfections, exalter ses grandeurs et chanter ses louanges. »

Le nombre toujours croissant des *frères*, permit à Dominique de solliciter pour son ordre l'approbation du Saint-Siége. Innocent III, ce type parfait du pontife suprême, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, se montra d'abord peu favorable à la création d'un nouvel institut, mais il finit par consentir à son établissement, à la suite d'une vision dans laquelle il vit la basilique de Latran, la mère et la maîtresse de toutes les églises, sur le point de s'écrouler, et Dominique qui en soutenait sur ses épaules les murailles chancelantes. Le saint, fort de l'adhésion du Pape, revint en France, et réunissant ses frères à Notre-Dame de Prouille, il leur partagea le monde. Pour obéir à ses ordres, ceux-ci se dispersèrent aussitôt par toute l'Europe, n'emportant pour tout trésor, pour toute lettre de créance, que leur confiance en Dieu et la bénédiction de leur bienheureux fondateur. Dominique avait une affection toute particulière pour son monastère de Notre-Dame de Prouille [3], qui était les prémices de son apostolat,

(1) De Lacordaire, Vie de saint Dominique.
(2) Le père Poiré, Triple couronne de Marie.
(3) Dans le village de ce nom était un célèbre sanctuaire dédié à Marie. Dominique établit tout auprès du temple consacré à la Très-Sainte Vierge

et dont l'état florissant réjouissait son cœur. Il ne faut pas s'étonner que cette maison fondée entre deux orages ait pu résister à toutes les commotions causées par la guerre civile; les premiers ouvrages des saints ont une virginité qui touche le cœur de Dieu, et celui qui protége le brin d'herbe contre la tempête veille sur le berceau des grandes choses. — Cependant le saint avait compris que son ordre n'aurait reçu une complète sanction qu'après avoir été établi dans la vie éternelle; il se rendit donc de nouveau à Rome, y bâtit, au milieu des miracles, le couvent de Saint-Sixte pour les sœurs et celui de Sainte-Sabine pour les frères. — « On accourut à lui de toutes parts, des colonies saintes s'établirent à Bologne et à Paris où Jean de Barastre, professeur de l'université, donna aux enfants de saint Dominique l'hospice de Saint-Jacques, modeste asile qui, entre les mains de ces divins serviteurs de Marie, devint un séjour d'apôtres, une école de savants et le tombeau des rois. (1) » — Notre saint, afin d'assurer parmi ses frères ce principe d'unité qui centuple les forces et aussi pour mettre la dernière main à la règle qu'il leur avait donnée, convoqua un chapitre général à Bologne (1220). Ce fut après l'avoir tenu qu'il créa parmi les gens du monde une association à laquelle il donna le nom de Milice de Jésus-Christ, et qui reçut plus tard celui de Frères et Sœurs de la Pénitence.

Avec la formation du tiers-ordre, la carrière de Dominique était achevée et Dieu allait bientôt cueillir de sa main divine ce fruit mûr pour l'éternité... Les annales dominicaines rapportent que le vendredi 6 août 1221, jour de la mort du saint, frère Gualo, prieur du couvent de Brescia, étant pris d'un léger sommeil, vit des yeux de l'âme deux échelles mystérieuses, qui du ciel descendaient à terre. Au sommet de l'une était le Sauveur, au sommet de l'autre la bienheureuse Vierge, sa mère.

Au bas, entre les deux échelles, un siége était placé et sur ce siége un frère avait la tête voilée de son capuce à la manière des morts. Le long des deux échelles des vierges montaient en chantant des cantiques, et les échelles s'élevaient, et avec elles le siége, et celui qui s'y trouvait assis. Quand elles furent tout-à-fait en haut le ciel s'ouvrit, se referma et la vision disparut...

un couvent où étaient recueillies de jeunes filles nobles mais pauvres qui recevaient dans ces lieux bénis une éducation en rapport avec leur rang, et dont tout levain d'hérésie était soigneusement rejeté.

(1) De Lacordaire, Vie de saint Dominique.

Frère Dominique, en récompense de ses travaux et de son amour pour Jésus et Marie, venait d'être glorieusement introduit dans la cité des cieux.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

LE MOIS D'AOUT CONSACRÉ AU TRÈS-SAINT ET IMMACULÉ CŒUR DE MARIE.

Traduit de l'italien. (1)

Nous n'ignorons pas qu'à la seule lecture de ce titre, certaines personnes se récrieront et diront avec le sourire du dédain : « Encore » un nouveau mois; encore une dévotion et une pratique de plus! » En vérité, à force de vouloir porter à la piété on en éloigne, on » en dégoûte, en un mot on dépasse le but au lieu de l'atteindre. »

Bien loin de nous irriter de cette manière de voir, bien loin de la repousser par des paroles amères, nous féliciterons au contraire ces âmes fortes de pouvoir se passer des aliments qui sont si nécessaires aux âmes faibles, puis, nous rangeant humblement du côté de celles-ci, nous leur dirons : Venez, ô vous qui êtes nos sœurs, venez vous réjouir avec nous d'avoir découvert un bon petit livre, bien pieux, bien édifiant, bien rempli d'utiles et de douces choses, qui nous fournira de saintes industries pour entrer, pour pénétrer bien avant dans le cœur immaculé de notre céleste Mère, et nous montrera la manière de nous préparer à célébrer dignement la fête de sa glorieuse Assomption. Sans doute, il ne faut pas espérer de trouver dans cet ouvrage des réflexions d'un profond ascétisme; non, tel n'est ni son but ni sa prétention; il y traite tout simplement, tout familièrement, des vertus de Marie et des moyens de les imiter, de faire passer pour ainsi dire sa vie dans la nôtre, et de donner à nos actions, à nos pratiques de piété, la sainte émulation des indulgences en mentionnant toutes celles qui peuvent y être attachées, indiquant les prières par lesquelles il est possible d'en gagner et transcrivant même celles qui ne sont pas généralement connues. Notre petit livre n'aurait-il que ce seul mérite, il suffirait pour le faire rechercher. Mais il en a beaucoup d'autres que les fidèles et dévots serviteurs de Marie sauront bien reconnaître et apprécier.

C. de C.

QUELQUES MOTS SUR LES TIERS-ORDRES.

« La société moderne sera sauvée par les Tiers-Ordres ». Cette parole, sortie de la bouche du curé d'Ars, renferme une prophétique vérité que nous allons essayer de développer. Les trois

(1) Chez Lethilleux, libraire, rue Bonaparte, 66. — In-12 de 254 pages. Prix : 1 fr. 25 c.

causes principales de la corruption du monde sont, ainsi que l'indique l'apôtre bien-aimé, cette triple concupiscence, dont nous apportons le germe en naissant et que l'on peut définir ainsi :

L'orgueil ou la déification de l'intelligence humaine et de sa volonté propre;

L'ambition ou la recherche déréglée des honneurs et des richesses;

La sensualité ou l'amour passionné du bien-être et de tout ce qui flatte en nous la vie matérielle ou les sens.

Or, plus cette sève empoisonnée circule avec abondance dans les veines du corps social, plus le mal est dangereux, plus il est grand; plus il est nécessaire d'en combattre et d'en neutraliser les funestes effets par l'antidote si puissant des vertus d'obéissance, d'humilité, de désintéressement, de pauvreté, de chasteté et de pénitence. Malheureusement ces douces et belles vertus sont rejetées du monde qui les renvoie au cloître en les accompagnant de ses mépris : comme si elles n'étaient pas la sauvegarde la plus sûre du bonheur individuel et du bonheur de la famille, de la paix au sein du foyer domestique et de la tranquillité dans les États.

Mais il faut en convenir, si cette doctrine est magnifique, si dans sa théorie elle offre de puissants attraits pour les cœurs généreux, dans la pratique elle occasionne de rudes combats et présente de grandes difficultés : c'est pour aider à soutenir les uns et pour aplanir les autres, que saint François d'Assise et saint Dominique fondèrent au Moyen-Age ces *Tiers-Ordres*, qui, en établissant une étroite confraternité entre le *religieux* et celui qui menait la vie commune, fournissaient à ce dernier des secours spirituels qui l'aidaient à vaincre les périls attachés à sa position, et à faire tomber devant lui les barrières qui auraient pu lui fermer l'entrée du ciel. — A cette époque d'énergie et de foi, dit un éloquent auteur (1), on vit le monde se peupler de jeunes filles, de veuves, de gens mariés, d'hommes de tous états qui tenaient à honneur d'appartenir par un dévouement de choix à l'une des glorieuses milices qui servaient Jésus-Christ dans les sueurs de la parole et de la pénitence. On revêtait les livrées de saint Dominique et de saint François, on se greffait sur l'un de

(1) Le père Lacordaire, Vie de saint Dominique.

ces deux troncs pour vivre de leur sève tout en conservant sa propre nature, on ne croyait plus qu'il fallait fuir le siècle pour s'élever à l'imitation des saints. Toute chambre pouvait devenir une cellule et toute maison une Thébaïde, et la vie religieuse s'introduisit par les tiers-ordres jusque dans le sanctuaire de la famille et au chevet du lit nuptial.

Le mouvement qui s'opère à l'époque où nous sommes, sans être aussi apparent, existe réellement, et ses heureux effets pour être entourés de mystère n'en sont pas moins très-sensibles.

Voyez cette noble femme qui fait la gloire et l'ornement de la cité qu'elle habite; Dieu, dont la main est si libérale, a déversé sur elle tous ses dons; mais loin d'en abuser elle ne s'en sert que pour le bien de ses semblables. Simple dans sa mise, dans son ameublement, dans ses manières, elle satisfait cependant à toutes les exigences de sa position : son domestique est réglé, ses enfants, fleurs charmantes dont elle est sans cesse entourée, reçoivent d'elle les salutaires exemples de la plus solide piété; les pauvres la bénissent et l'appellent leur mère; et les femmes qui n'ont point le courage de l'imiter, ne peuvent du moins s'empêcher de lui accorder leur estime et de porter envie à la douce sérénité de son regard qui révèle à son insu la paix dont son âme est enivrée. Vous vous demandez peut-être d'où vient le calme qui ne l'abandonne jamais au milieu des agitations de la vie, la modération dont elle fait preuve au milieu de l'opulence, l'ordre, l'exactitude qui règle toutes ses actions : eh bien! je vais vous l'apprendre. C'est qu'elle fait partie non point seulement d'une simple association de piété ou de charité, mais bien d'un ordre religieux où, sans prononcer de ces vœux dont la violation grave peut donner à l'âme la mort du péché, elle a pris un engagement solennel de pratiquer les *Conseils évangéliques,* dans la mesure de ses forces et des devoirs attachés à son état; et ce que je viens de dire de cette dame qui occupe un rang élevé dans le monde, s'applique également à la pauvre servante, à l'humble ouvrière, au guerrier, au marin... (1)

(1) La plupart des ordres religieux ont leurs Tiers-Ordres qui comptent de nombreux affiliés. Dans le Maine c'est celui du Carmel qui domine, dans le Languedoc, en Lorraine, celui de Saint-Dominique; à Lyon celui des Maristes, qui est depuis peu de temps établi à Chartres, où le tiers-ordre de Saint-François, qui l'y a devancé, promet les plus heureux fruits : il est aussi très-répandu dans le midi de la France.

Cette pensée ramène en moi un souvenir de voyage qui sera le complément de tout ce qui précède.

Deux jeunes gens s'étaient embarqués à Marseille, il y a déjà quelques années, sur une frégate en partance pour l'Italie. Le capitaine était un homme à la taille haute, à l'œil noir, au front développé, au jugement sûr, aux manières graves et nobles, à la parole fortement accentuée. Il exerçait par sa fermeté soutenue, sa justice et un sang-froid qui ne l'abandonnait jamais, une influence absolue sur tout son équipage. Le soir, au coucher du soleil, et le matin, au lever de l'astre du jour, ces hommes au visage bruni par le hâle de la mer, aux mains endurcies par l'attouchement des cordages et des mâts, arrivaient sur le pont à un signal donné, et inclinant humblement et leur corps et leur front, ils formulaient à haute voix une ardente prière au Roi du ciel et à la Vierge Marie, la tendre protectrice des pauvres marins. Nos jeunes dandys s'étonnaient de ce pieux usage, mais ce qui les surprenait davantage encore c'était de n'entendre jamais sortir de la bouche du capitaine, ni même de celle de ses subordonnés de ces paroles de blasphème qui retentissent si souvent à bord. Aussi, sans pouvoir s'en rendre compte, ils évitaient de se livrer à leurs saillies habituelles, et ce fut avec un certain contentement intérieur qu'arrivés au lieu où ils devaient débarquer ils se séparèrent de celui qu'ils regardaient comme un censeur, discret sans doute, mais incommode et sévère; et quand, six mois après, ils revinrent en France, nos fidèles amis choisirent de préférence pour les ramener dans la patrie, un paquebot à vapeur. Comme ils parcouraient en touristes l'ancienne capitale de la Provence, ils furent arrêtés au détour d'une rue par un convoi qu'accompagnait une longue file d'hommes revêtus d'un vêtement de toile blanche qui leur couvrait le corps et leur voilait la tête et le visage ; afin de se soustraire à la foule accourue pour contempler cette scène funèbre, les jeunes voyageurs entrèrent dans une église où bientôt vinrent s'agenouiller tous les pénitents qui, après s'être absentés un moment, reparurent avec leurs habits ordinaires. Quel ne fut pas l'étonnement des deux étrangers quand ils reconnurent parmi ceux-ci le capitaine de frégate. Vous en ces lieux, lui dirent-ils, quand ils furent sortis du temple saint; mais que faisiez-vous donc, capitaine, caché sous ce singulier costume? — Une œuvre de charité, répondit le marin, prescrite dans nos contrées aux tierçaires de saint François. A cette réponse

faite avec une franchise toute chrétienne, l'un des dandys resta pensif et silencieux, mais l'autre affectant une gaîté qui n'était point dans son âme, lui dit avec un rire forcé : — Ah! j'entends, Monsieur est un Capucin. — Pas tout-à-fait encore, reprit le capitaine, mais je n'en suis pas moins prêt à remplir auprès de vous, si l'occasion s'en présentait, l'office que je viens de..... — Bien des grâces, interrompit le jeune homme, que la pensée de la mort récréait fort peu, j'espère n'avoir pas de sitôt à réclamer de votre pieuse obligeance un service semblable. Hélas! il ne se doutait guère en parlant ainsi que l'impitoyable marâtre viendrait le visiter moins d'un an après son retour dans la capitale, et qu'elle le frapperait sans pitié à la suite d'un somptueux festin.

Bon nombre de ses compagnons de plaisir accompagnèrent ses restes mortels à leur dernière demeure. Un seul parmi tous ces indifférents paraissait recueilli et douloureusement affecté. Il pria longtemps devant cette fosse entr'ouverte, qui par ses ordres fut recouverte d'une pierre tumulaire surmontée d'une croix.

Ce fervent chrétien n'était autre que l'ancien ami du malheureux défunt qui, à l'exemple du capitaine de frégate, s'était lui aussi enrôlé dans le tiers-ordre de Saint-François! C.

RÉCIT DE LA TRANSLATION SOLENNELLE

D'UNE PORTION DE LA TUNIQUE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A NOTRE-DAME DE DÉOLS (BERRY).

L'Église de Chartres, comme tous nos lecteurs le savent, possède depuis mille ans un incomparable trésor qui fait sa consolation, sa couronne et sa gloire. Nous voulons parler de la Tunique de la Très-Sainte Vierge, qui lui a été donnée en 876 par Charles-le-Chauve. (1)

Or, une portion assez considérable qui en avait été détachée avant la révolution de 1793, a été remise depuis quelques années entre les mains de notre vénérable Évêque. Un pieux et savant ecclésiastique de Châteauroux, dont le zèle et les écrits contribuent si puissamment à remettre en honneur les antiques pèlerinages de sa province, profita de cette heureuse circonstance et supplia Mgr l'Évêque de Chartres de céder une partie de son

(1) Voir, pour plus de détails sur la sainte Tunique de la Très-Sainte Vierge, le Guide du touriste et du pélerin à Notre-Dame de Chartres.

riche dépôt à la célèbre église de Notre-Dame de Déols. Sa prière fut exaucée. Un morceau du précieux tissu fut envoyé au digne prêtre, et l'Impératrice, dont le nom se trouve si souvent mêlé à tout ce qui intéresse la charité ou la gloire de la Reine des cieux, fit présent d'une superbe châsse destinée à le renfermer.

Voici quelques détails qui nous ont été communiqués sur l'origine du pèlerinage de Déols et sur la magnifique cérémonie de la translation de la sainte relique envoyée par Mgr Regnault à ce béni sanctuaire, l'un des plus célèbres du Berry. Vers le commencement du Xe siècle, Ebbes le noble, surnommé la perle du Berry et la mamelle de saint Pierre, fit élever sur le territoire de Déols une abbaye qui fut, selon ses désirs, consacrée à la Mère du Sauveur et acquit bientôt une juste célébrité. Au XVIe siècle, cette pieuse retraite éprouva le sort réservé par les protestants à la plupart des monastères qui tombaient entre leurs mains, elle fut pillée et brulée. Il ne resta donc plus de son antique splendeur que de majestueux débris.

Une bulle de Grégoire XV supprima en 1622 l'abbaye au profit d'Henri II, prince de Condé, à la charge par lui de bâtir une église collégiale dans la ville de Châteauroux sous le vocable de Notre-Dame, afin de perpétuer le souvenir et les prières des bénédictins de Déols.

Cette collégiale qui subsiste encore vient d'être généreusement donnée par son propriétaire aux sœurs hospitalières de Notre-Dame de l'Espérance le 25 mai, à la suite de ferventes prières adressées par ces saintes filles à la bonne Vierge devant la sainte châsse exposée pendant trois jours à la vénération des fidèles, et qui fut pour elle, comme autrefois l'arche sainte dans la maison d'Obédédom, une cause de bénédictions et de pieuse allégresse!

Le 26, toute la ville de Châteauroux était dans un pieux émoi; la joie qui animait les cœurs resplendissait sur tous les visages, et, au seul nom de Notre-Dame de Déols et d'une précieuse relique venue de Chartres, elle éclatait en de vifs transports.

Après l'office de vêpres, les cloches sonnèrent à grandes volées annonçant par leur bruyant et symbolique langage, le départ de la procession : l'affluence était immense, les frères de la doctrine chrétienne portaient la sainte châsse, les religieuses des douze ordres divers qui ont des maisons à Châteauroux l'environnaient et formaient ainsi autour d'elle, suivant une heureuse pensée, comme une couronne de douze étoiles. Mais ce qu'il y avait de

plus touchant, c'était de voir des personnes âgées et infirmes qui naguère encore pouvaient à peine se soutenir, suivre la procession et retrouver dans ce long parcours leur virilité et leurs forces premières.

Cependant des chants d'abord lointains et qui semblaient se rapprocher à mesure que la procession s'avançait vers le territoire de Déols, se firent bientôt entendre; on aperçut ensuite la blanche bannière de Marie se déployant dans les airs; enfin le signe sacré de notre rédemption, tout resplendissant aux brillants rayons du soleil, vint frapper nos regards. C'était la procession partie de Déols, qui attendait aux lieux mêmes où jadis florissait l'abbaye de Notre-Dame la venue du précieux dépôt qui allait être déposé entre les mains de son vénérable et bien-aimé pasteur. En ce moment l'enthousiasme fut porté au comble et les deux processions réunies marchèrent ensemble, se dirigeant vers l'église au chant inspiré du *Benedictus*.

La foule était compacte, et toute cette multitude, animée d'un même sentiment de foi et d'amour, ressemblait à une grande famille qui suit les traces d'une mère chérie. L'église de Déols brillait de mille feux, mais toutes ces lumières n'effaçaient pas celle projetée par le cierge offert à Notre-Dame-des-Miracles par le Souverain-Pontife Pie IX, à l'empreinte de ses armes et portant l'effigie de l'Immaculée-Conception. Malgré ses vastes proportions, le temple saint ne put contenir l'affluence des fidèles qui tous voulaient y pénétrer. Après un excellent discours prononcé par un R. P. capucin, la châsse fut mise à la place qui lui était destinée. On rapporte que la statue miraculeuse donna des signes de joie et de bonheur lorsque la précieuse relique fut déposée à ses pieds. Ce fait est-il vrai? nous serions très-porté à le croire; mais ne fût-il qu'une pieuse imagination, il nous plairait encore, car il reporte du moins par sa naïve et poétique simplicité à ces âges de foi où s'opérèrent si souvent de semblables merveilles.

La cérémonie se termina par la bénédiction solennelle du très-saint Sacrement. La fête était terminée; la foule s'écoula joyeuse, mais paisible, mais recueillie, emportant avec elle comme un suave parfum le souvenir de toutes les douces choses qui l'avaient si délicieusement impressionnée en ce jour béni entre tous les jours.

C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Le dimanche 30 juin, une foule nombreuse et avide se pressait autour de la chaire de la cathédrale. On avait annoncé que M. l'abbé Lavigerie, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Œuvre des Écoles d'Orient, parlerait en faveur des chrétiens de la Syrie, et qu'il raconterait ce qu'il avait vu de ses yeux en allant distribuer à ces infortunés les aumônes de leurs frères de la France. Quel sujet plus capable d'émouvoir des âmes généreuses et des cœurs compatissants ! Aussi l'impression a-t-elle été profonde. Des larmes coulaient de tous les yeux et l'on pouvait à peine contenir ses sanglots au récit navrant d'aussi cruelles atrocités. Les feuilles publiques nous avaient bien, il est vrai, présenté ces tristes scènes; mais quel intérêt nouveau n'y ajoutait pas la parole d'un témoin qui nous disait : ce que je vous raconte ici, je l'ai vu, je l'ai entendu, je l'ai touché de mes mains et je suis encore sous le coup de l'émotion que j'ai ressentie en parcourant les lieux qui furent le théâtre de ces effroyables malheurs. — Quinze cents orphelins que M. l'abbé Lavigerie a recueillis dans ce voyage, attendent des chrétiens de l'Occident le vêtement et la nourriture dans les divers asiles qui leur ont été ouverts par la charité.

— La première Communion des enfants de la paroisse de Notre-Dame, qui a eu lieu le 3 juillet, mérite cette année d'attirer notre attention d'une manière plus spéciale. Le zèle des vénérables ecclésiastiques qui ont la mission de les disposer à cet acte si important a été merveilleusement secondé par les pieux efforts de M. l'abbé de Geslin, vicaire de Saint-Jacques-du-Haut-Pas à Paris, qu'on avait invité à donner la retraite préparatoire. Les saints exercices ont été suivis avec un recueillement admirable par tout ce petit monde dont il est ordinairement si difficile de fixer la légèreté naturelle. Il est vrai que le prédicateur a su dès l'abord gagner son auditoire par sa parole sympathique et trouver le chemin du cœur de ces enfants. Ses instructions ont porté les plus heureux fruits non seulement dans ceux qui devaient prendre place pour la première fois au banquet sacré, mais encore chez un bon nombre de personnes qui n'avaient pas eu d'abord la pensée de profiter de cette retraite et qui en ont ensuite remercié Dieu comme d'une grâce bien précieuse.

— Chaque jour nous amène de nouveaux pélerins aux pieds de Notre-Dame de Chartres. Mais les plus empressés et les plus fidèles sont toujours les pieux ecclésiastiques de la Société de Saint-Sulpice. L'un de ces vénérables prêtres offrait dernièrement à Notre-Dame de sous-terre la clef du séminaire de Coutances, comme M. Olier avait offert autrefois celle du séminaire de Paris.

FAITS ÉDIFIANTS. (1)

UNE PREMIÈRE COMMUNION PROTÉGÉE PAR PIE IX.

Une pauvre domestique de Bordeaux, animée d'une foi et d'un courage peu communs, s'est mise en route, il y a quelques mois, avec sa fille de douze ans, a fait un voyage de plusieurs centaines de lieues, presque toujours à pied, et est arrivée à Rome pour assister aux fêtes de Pâques. Le motif qui l'avait portée à faire ce voyage si long et si pénible était le désir de voir le Saint-Père et de le conjurer de vouloir bien faire faire la première Communion à sa fille. Mais comment elle, pauvre femme, verrait-elle sa prière exaucée lorsque le Pape refuse cette faveur aux plus grandes dames? La foi en Dieu et dans la bonté du souverain Pontife la soutient. Elle parvient, à l'aide d'un excellent prélat romain, à faire tenir sa demande au Père commun des fidèles. Le cœur de Pie IX fut touché de la foi de cette pauvre femme, qui lui avait fait supporter tant de fatigues et de souffrances; il la fit venir auprès de lui avec sa jeune fille, la bénit avec effusion, lui promit de se rendre à ses vœux. La jeune enfant, placée dans un couvent, fut instruite et préparée avec soin à recevoir la première Communion. Le Pape voulut pourvoir à tous ses besoins, la fit habiller, la communia de sa propre main et la renvoya avec sa mère comblée des dons de sa munificence.

LE GÉNÉRAL BEDEAU.

L'illustration militaire du général Bedeau n'est étrangère à personne dans notre pays, mais il est important de faire connaître qu'il s'est distingué par sa piété autant que par sa bravoure. Au retour d'une de ses expéditions d'Afrique, ayant rencontré un ecclésiastique qui se rendait à Constantine, il fait faire halte à sa colonne, descend de cheval, s'agenouille au pied d'un arbre, se confesse. Puis se retournant vers ses soldats : « Mes amis, leur dit-il, dans quelques jours nous reparaîtrons devant l'ennemi; si quelqu'un de vous veut mettre ordre à sa conscience, qu'il sorte des rangs et fasse comme moi. »

(1) Ces traits sont empruntés au livre du P. Huguet, dont la *Voix de Notre-Dame* a entretenu ses lecteurs dans le dernier numéro : *Importance de la première Communion avec un appendice sur la Confirmation.*

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.

9e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

Les questions qui nous sont adressées presque journellement au sujet de notre Œuvre et la surprise qu'on nous témoigne pour l'ordinaire quand nous sommes amenés à en faire connaître l'objet, nous prouvent que malgré tous nos efforts elle n'est pas encore suffisamment connue. Le fait suivant va justifier notre assertion. Un de nos vénérables confrères, abonné à la *Voix de Notre-Dame*, se plaignait dernièrement en notre présence de l'embarras où il se trouvait au sujet d'un enfant de sa paroisse qui annonce les plus heureuses dispositions. « Je ne sais, disait-il, que faire de ce cher petit : il est charmant, rempli d'intelligence et de bonne volonté. Je le préparerais bien pour le séminaire, mais ses parents sont pauvres et ils ne pourraient offrir qu'une pension de cent à cent cinquante francs tout au plus. Il n'y a donc pas moyen de songer pour lui à l'état ecclésiastique. » Heureusement la sentence n'était pas sans appel. « Mais mon cher ami, repris-je aussitôt, ou vous ne lisez point le petit bulletin que je vous adresse tous les mois, ou vous ne croyez point à mes paroles. » Puis sans attendre sa réponse, je me mets à répéter de vive voix ce que j'ai écrit cent et cent fois sur l'Œuvre des Vocations pauvres. « Croyez-moi, lui dis-je en terminant,

examinez sérieusement cet enfant, prenez-le un mois ou deux à l'essai, et si après ce temps d'épreuve vous le jugez propre à faire des études, ne l'abandonnez pas : la Providence saura bien vous venir en aide. »

Le conseil que je donnais naguère à ce bon prêtre, je me permettrai de l'adresser à tous mes confrères dans le sacerdoce. On se plaint que les vocations manquent : non, elles ne manquent pas, mais on doit les cultiver où elles se trouvent, dans cette condition obscure qui a fourni à l'Église ses premiers apôtres et tant d'ouvriers infatigables qui ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang la semence de l'Évangile.

A cette première recherche, il faut en ajouter une autre ; il faut créer à l'Œuvre des ressources pour en procurer le développement et en assurer la durée. Avec un peu de bonne volonté, rien de plus facile. Qu'on fasse pour le recrutement des vocations pauvres, ce qu'on fait pour la Propagation de la Foi et pour le rachat des petits infidèles. Le premier de ces objets ne mérite pas moins que les deux autres nos plus vives sympathies. En augmentant le nombre des aspirants au sacerdoce, vous donnez lieu de faire un choix plus sévère, vous fournissez à l'Église des ouvriers plus laborieux, vous procurez aux supérieurs la facilité de consulter davantage les goûts particuliers et les aptitudes des jeunes gens, ce qui est d'une importance extrême ; mais surtout vous épargnez à ces derniers la faute irréparable de se lancer dans les œuvres de zèle et dans le feu d'un ministère excessivement actif, lorsqu'ils auraient encore besoin d'être mûris par plusieurs années d'étude pour rendre à la société chrétienne tous les services qu'elle est en droit d'espérer de leurs talents et de leurs vertus. Ces réflexions ont toujours fait sur mon esprit l'impression la plus profonde, et c'est ce qui me détermine à me dévouer tout entier au succès d'une Œuvre que je n'ai jamais cessé de regarder comme la plus importante de toutes.

— Nos associés apprendront avec bonheur que, dans le cours du mois de juillet, nous avons demandé et obtenu que sept de nos jeunes gens qui appartiennent à des diocèses étrangers fussent incorporés au nôtre. Tous ces élèves se sont distingués par leur bonne conduite et leur travail dans le cours de l'année qui vient de finir ; aussi ont-ils recueilli une ample moisson de lauriers au jour de la distribution des prix.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT LAURENT JUSTINIEN, PATRIARCHE DE VENISE (XVe siècle).

Saint Laurent Justinien! Pourquoi ce nom, lorsqu'il est prononcé devant des personnes pieuses, leur cause-t-il une délicieuse impression? C'est qu'il est celui d'un auteur ascétique dont les écrits, tout embrasés de l'amour de Dieu et de Marie, ont fait souvent tomber de leurs yeux des larmes de dévotion, douce rosée du ciel qui rafraîchit et qui console les pauvres enfants de la terre.

Nous croyons donc répondre au secret désir des âmes fidèles en venant leur redire la vie de ce grand, de cet aimable saint dont Venise s'honore d'avoir été le berceau.

Issu de la noble famille des Giustianni, Laurent pouvait aspirer aux plus hautes dignités de la République; mais dès l'âge de dix-neuf ans il renonça à toutes les grandeurs du siècle et prit l'habit religieux chez les chanoines réguliers de Saint-Georges d'Alga. Sa mortification était si grande pendant qu'il demeurait encore dans le monde, qu'il ne trouva pas dans la communauté d'austérités qu'il n'eût déjà pratiquées.

L'engageait-on à prendre quelque rafraîchissement quand la chaleur était excessive et que la fatigue accablait son corps, il refusait avec un gracieux sourire, et, joignant l'instruction à l'exemple : « Si nous ne pouvons souffrir la soif, disait-il, comment endurerons-nous un jour les feux du purgatoire? »

Lui témoignait-on une sympathique compassion au moment où on allait lui appliquer un fer brûlant sur une tumeur qu'il avait au cou : « Pourquoi craignez-vous? demandait-il avec une incomparable tranquillité; est-ce que celui qui a délivré les enfants dans la fournaise n'est pas assez bon, assez puissant pour me consoler et me donner la force de supporter cette douleur? » « Coupez hardiment, disait-il encore dans une circonstance à peu près semblable au chirurgien qui, sur le point de lui faire une profonde incision, tremblait et ne pouvait se décider à lui causer une pareille souffrance; votre instrument n'approche pas des ongles de fer avec lesquels on déchirait les martyrs. »

Laurent joignait à son amour pour la croix une sainte avidité des humiliations. Se jugeant digne de tous les mépris, aucune

injure, aucune raillerie ne pouvait l'émouvoir. Que de fois ne le vit-on pas encourager son compagnon qui quêtait avec lui dans les rues de la ville à ne pas fuir les rebuts dont ils étaient en certains lieux l'objet! « Allons sans crainte quêter des mépris, lui disait-il; nous n'avons rien fait si nous n'avons renoncé au monde. Il faut en triompher aujourd'hui avec nos sacs et nos crucifix. » Et lui, qui allait frapper aux portes des palais dont il devait être repoussé et s'arrêtait avec complaisance à écouter les sarcasmes que lui attirait son extérieur pauvre et négligé, ne faisait pour ainsi dire que passer devant la somptueuse demeure de sa famille. Souvent sa mère, reconnaissant le son de sa voix, paraissait à une fenêtre, l'appelait du doux nom de fils : alors les yeux de Laurent se remplissaient de larmes, mais se souvenant des luttes terribles qu'il avait eues à soutenir contre ses proches lorsqu'il avait embrassé l'état religieux, il souhaitait la paix à ceux qui l'avaient assisté et passait outre.

Un sinistre épouvantable vint bientôt porter l'effroi dans toute sa communauté. Le feu, cet horrible fléau qui détruit en quelques minutes ce qu'il a fallu des années entières pour édifier, prit au bâtiment qui renfermait les provisions de l'année et le réduisit en cendres avec tout ce qu'il contenait.

Les religieux, à la vue de ces ruines fumantes, étaient dans la consternation et la douleur. Un frère convers entre autres gémissait et se lamentait en pensant que tout moyen d'existence venait de leur être enlevé. Laurent, s'apercevant de son chagrin, lui dit : « Pourquoi, mon frère, vous désespérer ainsi? N'avons-nous pas fait vœu de vivre dans la pauvreté et ne devons-nous pas regarder comme une grâce de Dieu d'être à même d'en ressentir les atteintes? »

Après avoir été élevé au sacerdoce, Laurent, malgré ses résistances, fut élu général de son Ordre. Il y établit une si exacte discipline et lui donna de si sages réglements qu'il en fut depuis regardé comme le fondateur. Les exhortations qu'il faisait à ses religieux portaient presque toujours sur l'humilité. La comparant à une rivière qui est basse et tranquille en été, mais qui devient haute et profonde en hiver, il leur disait : « L'humilité garde le silence et ne s'élève point dans la prospérité; tandis que dans l'adversité elle est haute, magnanime, remplie de joie et d'un courage invincible. Cette vertu n'est possédée que de ceux auxquels

Dieu l'a donnée par infusion, en récompense de leurs efforts redoublés et de l'esprit de prière qui était en eux. L'humilité qui s'acquiert par des actes répétés, bien qu'elle soit nécessaire et indispensable, n'est qu'une préparation à celle-ci. L'humilité infuse éclaire l'âme dans toutes ses voies, elle lui fait connaître clairement toutes ses misères et lui en donne le sentiment, enfin elle lui communique cette vraie science qui consiste à convenir que Dieu seul est tout et que nous ne sommes rien. »

Oui, tout est là. Plus on est parfait, plus on voit à la lumière surnaturelle qui éclaire l'âme l'énormité du péché, le néant, la petitesse de la créature, la grandeur, la toute-puissance et l'infinie bonté de Dieu.

Ange de paix et de conciliation pour son peuple, Laurent Justinien sut pacifier les dissentions intestines qui agitaient l'État et administrer son diocèse avec la même facilité que s'il eût gouverné son monastère. Le palais du saint évêque était sans cesse ouvert à ses bien-aimés diocésains; aussi voyait-on se croiser à chaque heure du jour sur l'escalier de marbre qui conduisait à l'appartement de Laurent, transformé par lui en une modeste cellule, des grands et des petits, des pauvres et des riches, et tous s'en retournaient fortifiés et consolés. C'est que le saint pontife avait des remèdes pour tous les maux de l'âme, des encouragements pour toutes les défaillances du cœur. Il avait aussi des secours pour toutes les misères corporelles; néanmoins une sage prudence présidait à ses aumônes; et sachant bien que le pauvre ne fait pas toujours de l'argent qui lui est donné un judicieux usage, il chargeait de pieuses dames de distribuer aux indigents des vivres et des vêtements.

Qui pourrait croire qu'un pasteur si accompli, si dévoué à son troupeau, ait eu des ennemis? Il s'en trouva cependant, et d'assez audacieux pour oser l'insulter publiquement et l'accuser d'intolérance et d'hypocrisie. C'est qu'à leur point de vue le saint s'était rendu gravement coupable en publiant un mandement contre les théâtres. Il n'y eut pas jusqu'aux femmes de Venise qui intéressèrent le doge à leur cause, afin qu'il obtînt de Laurent de rapporter l'ordonnance par laquelle il réduisait leurs ajustements aux règles de la modération et de la modestie chrétienne. Le saint évêque ne se laissa point ébranler par les instances du magistrat suprême de la République; il lui répondit avec tant de

douceur et de solidité que celui-ci n'insista pas davantage et se retira, lui laissant toute liberté de suivre son inspiration.

L'ordonnance fut donc maintenue, et Laurent obtint un triomphe qui avait été refusé aux jours de la république romaine à l'austère Caton le Censeur.

Nicolas V, successeur d'Eugène IV, ayant transféré la dignité patriarcale de Grado au siége de Venise, le doge crut voir dans cet acte un empiètement à ses droits et à ses priviléges. Il assembla en conséquence le Sénat et lui fit part de cette grande nouvelle. Bientôt l'agitation la plus vive se répandit parmi les membres de cette majestueuse assemblée, elle était même portée à son comble quand Laurent parut au milieu du Sénat. A son aspect doux et grave, le silence se fait; alors le saint pontife prononce un discours qui arrache des larmes à tous ses auditeurs. Il termine en offrant de se démettre de l'épiscopat, dont le fardeau vient d'être encore augmenté par une dignité nouvelle. Le doge et les sénateurs rejettent cette proposition et conjurent le pontife de se conformer au décret du pape, dont la réalisation ne pouvait être qu'utile à l'Église et honorable au pays.

Le saint patriarche de Venise, parvenu à un âge avancé, ne voulut jamais accorder aucun soulagement à la nature, et comme dans sa dernière maladie il s'aperçut que ses serviteurs lui préparaient un lit, il leur dit avec une visible émotion : « Que voulez-vous donc faire? vous perdez votre temps. Mon Seigneur Jésus-Christ n'est-il pas mort sur une croix et son grand serviteur Martin ne disait-il pas dans son agonie qu'un chrétien doit mourir sur la cendre et sur le cilice! » Cédant à ses instances, ceux qui l'entouraient l'étendirent sur la misérable paillasse qui lui servait de couche habituelle, et voyant ensuite qu'il touchait à ses derniers moments, ils éclatèrent en sanglots. Quant au bienheureux patriarche, il entra dans un joyeux ravissement, puis levant les yeux au ciel : « Voilà l'époux qui vient, s'écria-t-il; allons au devant de lui... Oui, mon Seigneur Jésus, je vais à vous. » Laurent avait à peine achevé ces dernières paroles que son âme sainte, répondant à l'appel divin, allait rejoindre l'objet adorable de son unique amour (8 janvier 1455).

Si nous avons passé sans nous y arrêter sur le culte que Laurent Justinien ne cessa jamais de rendre à l'immaculée Marie, c'est que nous avons pensé que rien ne pouvait donner une idée

plus juste des sentiments dont il était animé pour la mère du Sauveur que de reproduire quelques passages empruntés aux sermons qu'il a écrits à son honneur :

« Que notre sainte mère l'Église, dit notre saint dans son discours sur la Nativité de Marie, qui est répandue dans tout l'univers, triomphe donc aujourd'hui, elle qui est illustrée par la naissance de cette Vierge. Nul n'est dispensé de publier sa gloire, nul n'est exclu de la joie en ce jour solennel. Que des chœurs nombreux célèbrent tour-à-tour les louanges de Marie, que la foule des Vierges se réjouisse, que le peuple fidèle jubile dans le Seigneur, que des hymnes saintes retentissent dans les temples du Très-Haut, que de pompeuses cérémonies se déploient de toutes parts et que partout l'on fasse résonner le nom glorieux de Marie. »

Dans son sermon sur l'Annonciation, saint Laurent se plaît à proclamer *immaculée* la conception de la très-sainte Vierge, et dans celui sur l'Assomption il s'arrête avec une pieuse complaisance sur les grandeurs de Marie, sa bien-aimée souveraine. Il termine ainsi son éloquent et poétique panégyrique : « Nous donc qui sommes exilés dans cette vallée de larmes, invoquons la très-sainte Vierge avec une tendre dévotion ; mêlons nos chants à ceux des anges afin que, *mère*, elle reconnaisse en nous ses enfants, que *reine*, elle reconnaisse en nous ses sujets ; afin que celle qui est comblée des délices du ciel reconnaisse ceux qui meurent de faim ici-bas. Qu'elle jette sur des infortunés les yeux de sa miséricorde, qu'elle demande notre pardon, qu'elle fléchisse la justice de son fils que nous avons offensé, et qu'elle l'oblige à nous faire grâce. Amen. »

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

LA VIE CHRÉTIENNE D'UNE DAME DANS LE MONDE,

Par le père de Ravignan. (1)

« Le père de Ravignan voyait s'augmenter rapidement, surtout » dans les dernières années de sa vie, le nombre de ses pénitents. » Parmi les femmes qui s'étaient placées sous sa direction, un grand » nombre le sollicitaient de leur donner par écrit des conseils qui » les guidassent dans la sanctification de leur vie. Ce fut pour

(1) In-12. — Chez Poussielgue-Rusand, Paris, rue St-Sulpice, 23.

» répondre à ces demandes qu'il se mit à écrire la *Vie chrétienne dans* » *le monde.* » (1)

L'ouvrage est divisé en deux parties.

La première seule est dans son entier; la mort ayant brisé la plume de l'illustre écrivain avant qu'elle ait achevé la seconde, qui devait embrasser les devoirs et les vertus. Cette lacune, regrettable sans doute, n'empêche pas ce livre, si utile par les enseignements qu'il renferme, si rempli d'actualité par la manière dont ils sont présentés, d'être rempli d'intérêt et d'avoir un mérite réel; on remarque dans le style cette noble simplicité qui était le caractère propre de l'éloquence du père de Ravignan; dans les conseils qui s'y trouvent renfermés, une justesse d'appréciations, une profondeur de vues, une pureté de doctrine et une élévation de sentiments qui révèlent tout le génie de l'auteur, à la fois doux et grave, calme et cependant animé de ce feu dont le foyer est le cœur même de Dieu.

Le chapitre (2) qui nous a le plus frappé est celui qui a pour titre : Vie de famille, et pour sommaire : Patience, Support, Sacrifice.

Ici le père de Ravignan est non-seulement moraliste, mais il est encore médecin; il montre la plaie, il la sonde, il la met à nu; puis il indique les remèdes et dans un délicieux tableau il montre tout ce que la société, tout ce que la famille gagnerait à observer cette loi du respect qui est si souvent méconnue de nos jours. — Voici quelques fragments de ce remarquable chapitre :

« . . . . . Le respect doit venir de Dieu et ramener à Dieu; c'est réellement un sentiment religieux qui pénètre l'âme, qui lui inspire un culte d'honneur envers les parents, comme représentants du Créateur et qui, dans les vues et suivant les motifs de la foi, fait régner, au sein de la famille, la paix et la subordination, la déférence et la dépendance légitimes.

» Toutefois, nous devons l'avouer, le respect n'est pas communément la pente douce sur laquelle on descend comme de soi-même. Il est plutôt une sainte et difficile montagne qu'il faut gravir non sans effort. A l'école du respect dans la famille, l'enfant, l'homme apprendra à se vaincre, à rompre la fougue et les résistances du caractère et des passions, pour s'accommoder paisiblement au joug de l'autorité paternelle.

» Aussi dans l'enfant, dans l'homme respectant profondément ses parents, se prépare et se forme le chef de la famille, ou même l'homme public, parce que rien ne dispose mieux à commander et à gouverner les autres que l'obéissance rendue à l'autorité, et ce gouvernement de soi-même qui en est la suite ou plutôt la condition nécessaire. On sait alors se taire sans amertume, céder à des opinions, à des idées qui ne sont pas les nôtres, s'accommoder sagement aux circonstances, tempérer l'ardeur de la jeunesse et de ses désirs.

(1) Avertissement.
(2) Chap. XVI.

pour donner la préférence aux avis qu'inspire la maturité de l'expérience et de l'âge. Mais hélas! à voir la légèreté, l'inconvenance, et, j'ose le dire, le mépris quelquefois avec lesquels on parle et on agit à l'égard des parents dans la liberté du foyer domestique, vraiment on ressent comme une profonde injure, comme une atteinte cruelle de cette violation permanente des saintes lois du respect dans la famille; il est établi, pour ainsi dire, en principe, que les parents ont tort, qu'ils ne comprennent pas les hommes et les choses d'un autre âge, qu'ils sont en retard et en arrière dans la voix des idées modernes, que leurs vues sont étroites, injustes même; leurs exigences exagérées, leur caractère aigre et intolérant, que sais-je encore? On s'endort, on se lève sur ces impressions passées en habitudes; on ne croit pas nécessaire, on ne croit pas possible de modifier et de changer sa manière d'être dans l'intérieur de la famille.

» La paix et l'union, mères des saines pensées et des vertus fortes et consolantes, sont ainsi bannies des cœurs que la nature avait le plus étroitement liés ensemble; l'existence est amère, inquiète, tourmentée; le bonheur domestique et le bien-être social sont en souffrance et trop réellement compromis parce qu'on ne sait plus le respect.

» . . . . O respect filial! baume intérieur de tant de maux pour l'âme, refuge consolateur des afflictions domestiques, nos yeux vous rencontrent rarement et devant nous, nous voyons la terre désolée, nous n'entendons que des gémissements parce que vous n'y régnez plus. — Revenez donc et descendez par un canal fidèle des pères à leurs enfants. . . . . des pères qui furent enfants eux-mêmes avant d'être pères! »

Le défaut d'espace nous contraint de renvoyer nos pieux lecteurs aux chapitres intitulés : Confession, Communion, Retraite, Examen de conscience, ils y trouveront tout ce qui peut instruire leur dévotion. Nous terminons par une dernière citation qui renferme une peinture de l'union conjugale au point de vue chrétien, remplie de grâce et de suavité.

« Placés sans cesse sous l'œil de Dieu, en présence de sa sagesse et de son amour, des époux que la foi inspire chérissent le lien sacré qui les unit, leur cœur droit et pur n'oppose aucun obstacle, mais au contraire laisse une libre place et un libre cours à l'action de la grâce qui leur fut conférée avec le sacrement de mariage. Les choses naturelles et temporelles se disposent et se jugent par eux sous l'influence de cette grâce et de l'esprit évangélique; ils connaissent et pratiquent ainsi tout ce qui produit et conserve l'ordre et la paix autour du foyer domestique. Ils suivent tranquillement la marche des journées et des heures; le devoir les remplit et les sanctifie. Les orages quelquefois si terribles des passions ne tourmentent pas leur existence et n'en divisent pas violemment les éléments unis. — Si des nuages se lèvent, ils se dissipent au souffle bienfai-

sant de la charité qui règne dans l'atmosphère de cette vie commune. D'ailleurs une religieuse et inviolable fidélité est le refuge toujours préparé, comme la base et le principe des consolations et des vertus. » C. DE C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Notre belle procession du jour de l'Assomption devient de plus en plus solennelle et plus édifiante; aussi, malgré l'appât d'une représentation gratuite donnée au théâtre à la même heure, le peuple se pressait en foule sur tout le parcours et témoignait par son attitude religieuse les sentiments dont il est toujours pénétré envers sa glorieuse patronne et sa puissante libératrice.

— Quelques jours auparavant avait eu lieu, dans la cathédrale, la distribution des prix du Catéchisme de Persévérance de la paroisse, avec la solennité que l'organisateur de toutes nos fêtes sait si bien déployer en pareille circonstance. Après un petit dialogue religieux qui a été entendu avec un vif intérêt, M. l'abbé Legendre a fait connaître les heureux résultats de cette œuvre intéressante, la plus utile sans contredit pour faire pénétrer dans les familles une instruction solidement religieuse.

— Plusieurs mutations ont eu lieu récemment dans le clergé du diocèse :

M. l'abbé Pichot, curé de Saint-Prest, a été nommé curé de La Ferté-Vidame, et il a été remplacé dans sa paroisse par M. l'abbé Gouju, curé de Sandarville;

M. l'abbé Dieu, vicaire de La Ferté, a été nommé curé de Soulaires.

La mort vient de nous enlever deux vénérables ecclésiastiques : M. l'abbé Colas, curé de Trancrainville, et M. l'abbé Garnault, aumônier de la chapelle de Dreux.

— L'événement le plus important sous le rapport religieux, dans le cours du mois qui vient de finir, c'est assurément l'excellente retraite donnée au clergé du diocèse par le R. P. Laurent, provincial des Capucins.

Nous ne saurions dire de quelles bénédictions et de quelles grâces la visite de cet homme de Dieu a été pour nous la source. Ravis par le double ascendant de sa puissante parole et de sa vie éminemment apostolique, tous les prêtres qui ont pu le voir et l'entendre, ont senti revivre en eux la première ferveur de leur sacerdoce, et tous ont été unanimes à regarder cette retraite comme une faveur signalée du ciel. Après la clôture des saints exercices, M. l'abbé Carré, curé d'Illiers, cédant aux sollicitations de ses confrères, se fit l'interprète de la reconnaissance de tous envers le vénérable religieux. Nous sommes heureux de reproduire ici son petit discours,

résumé fidèle des exhortations du zèlé prédicateur en même temps qu'il est une expression parfaite des sentiments qui nous animent tous.

« Mon très-révérend Père,

» Poussés ici par le souffle de Dieu comme autrefois l'apôtre saint Jean dans la solitude, à nous aussi comme à lui ont été réservées des visions célestes. Et voilà que l'ange du sacerdoce nous est apparu et a dit à chacun de mes frères et à moi : « Ce que tu vois, ce que tu entends, écris-le dans ton cœur. *Quod vides, scribe.* » Et il nous transporta sur des hauteurs sublimes, où l'œil terrestre, où la raison humaine étaient éblouis. Et il nous dévoila le sacerdoce catholique dans sa source divine, découlant de l'Agneau qui a été immolé dès le commencement du monde. Et il nous en développa avec magnificence toutes les grandeurs et les prérogatives ; et il nous montra l'Agneau, pontife suprême, passant et s'incarnant dans chacun de ses ministres, en sorte que tous sont animés du souffle de son âme, vivant de sa vie, parlant et agissant avec son autorité. Et il déroula à nos yeux les malheurs qui en dérivent, quand les membres, oubliant leur principe, perdent la vie divine qu'ils tiennent de leur chef; quand la greffe se détachant du tronc perd la sève qu'elle en tire, se flétrit; et puis la colère de l'Agneau teint par leurs mains de son propre sang; et le châtiment qu'il inflige à ces célestes prévaricateurs; et les dérisions des coupables vulgaires pour ces coupables privilégiés ; et tous les malheurs que leur ruine entraîne après eux dans le monde.....

» Et la terreur à cette vue avait saisi notre âme et le tremblement avait ébranlé nos os. Mais bientôt l'Ange du sacerdoce, soulevant le voile qui cachait l'espérance, nous montra celui qui s'appuie sur elle, enveloppé de la miséricorde comme d'un manteau; *Sperantem in Domino misericordia circumdabit.* Et cette miséricorde, et ce manteau c'était Jésus-Christ lui-même. Et celui qui se relève dans la miséricorde, devenu plus grand par sa chute même, rentre dans tous ses droits et retrouve sa grandeur primitive. Et nous avons pu suivre de l'œil le prêtre qui vit de la vie de l'Agneau ; et il nous fut donné en spectacle et dans son presbytère, et dans son église, et dans la société. Et je le vis se détacher de la terre dans la prière et s'élever et monter, suspendu par la ferveur, devant le trône de Dieu. Et je le vis au saint autel transformé en la personne du Christ, parler ses propres paroles pour opérer le grand mystère : *Hoc est enim corpus meum.* Et je le vis dans la chaire de vérité, écho de cette même vérité, voix du Verbe, *vox Verbi*, répéter les leçons de son divin Maître. Et je le vis au tribunal sacré prodiguer sur le repentir tout le sang divin dont il est le dispensateur. Et mon âme s'épanouissait, et mon cœur se dilatait, quand il était offert à mes regards, pour ainsi dire petit enfant auprès des petits enfants pour les évangéliser, pauvre auprès du pauvre pour le soulager, et malade auprès du malade pour le consoler et le fortifier; *infirmis infirmus; omnibus omnia*. Et ce spectacle divin m'impressionna tellement que j'oubliai tout le reste.

» Et je vis que pour me montrer le prêtre vivant de la vie de Jésus-Christ, celui qui me parlait n'avait pas besoin d'entasser avec une richesse immense, avec une profusion infinie comme il le faisait, les témoignages si nobles et si grands de la Sainte-Écriture, les attestations si belles et si touchantes des Augustin, des Grégoire, des Jérôme, des Bernard, des Bonaventure, son frère et son ami de prédilection, et des autres pères et docteurs de l'Église, mais qu'il lui suffisait de se montrer comme autrefois le Séraphin qui fut son auguste père pour nous faire voir dans toute sa beauté l'idéal du sacerdoce catholique. Et comme ébloui par ces grandes choses, je vis, j'entendis mes frères réunis en cercle autour de moi, mettre la main sur ma tête et me dire : Va pour nous, va dire à l'Ange du sacerdoce le bonheur qu'il nous a fait. Mais moi, sentant ma langue faiblir et mon esprit se troubler devant cette sainte apparition, je me contentai, mon très-révérend Père, d'apporter leurs cœurs et le mien à vos pieds et aux pieds du Pontife bien-aimé qui nous a ménagé cette céleste vision pendant ces jours de solitude, de bonheur et de bénédiction. »

CAUSERIE.

Le nombre toujours croissant des élèves de nos séminaires et l'appel que nous faisons sans cesse pour le recrutement des vocations ecclésiastiques parmi les enfants des pauvres, vous inspirent peut-être quelque inquiétude, mon cher lecteur. Vous vous demandez à vous-même : mais que fera-t-on dans quelques années de cette surabondance de sujets quand tous les postes du diocèse seront remplis ? Après tout, il n'y a qu'un petit nombre de paroisses vacantes qui soient en état de recevoir un pasteur : dans la plupart des autres, les presbytères ont besoin de réparations considérables ou d'une reconstruction complète. Nous serons donc littéralement *encombrés* de prêtres, comme autrefois certains diocèses du midi ou de l'ouest de la France. Ces réflexions, je les ai moi-même entendues et je crois utile d'y répondre.

D'abord, mon cher lecteur, s'il y a peu de vides réels en ce moment dans le diocèse de Chartres, il pourrait y en avoir et il y en aura effectivement bien davantage d'ici quelques années. Plusieurs prêtres, usés par les travaux, se déchargeraient volontiers du poids du ministère, s'ils pouvaient compter sur un successeur ; d'autres, déjà avancés en âge, se sentent arrivés au terme de leur carrière, et combien qui peuvent nous être ravis par une mort prématurée ?

D'ailleurs ne serait-il pas possible de créer de nouveaux postes afin de pourvoir d'une manière plus efficace et plus complète au bien spirituel des paroisses? Bien des fois j'ai entendu faire cette question, et s'il ne m'appartient point de la résoudre, il m'est du moins permis de la poser à mon tour.

De plus, si nous avions un nombreux clergé, ne verrions-nous pas éclore une foule de vocations spéciales comme dans les diocèses fortunés où les sujets surabondent? Or, quel bonheur si nous pouvions fournir aux congrégations religieuses et surtout à l'Œuvre des Missions un personnel considérable? Et c'est ce qui arriverait infailliblement dans l'hypothèse que nous admettons. Plusieurs de nos confrères dans le sacerdoce s'enseveliraient dans le cloître pour se livrer à l'étude ou à la contemplation, tandis que d'autres iraient dans des contrées lointaines porter à des peuples barbares la lumière de l'Évangile.

Et l'œuvre si importante et plus nécessaire que jamais, l'œuvre de l'éducation chrétienne, ne pourrait-elle pas à elle seule épuiser la majeure partie de nos ressources? Sans sortir de l'enseignement secondaire, on utiliserait déjà un personnel considérable, soit pour soutenir les maisons qui existent, soit pour en fonder de nouvelles partout où l'on aurait quelques chances de succès. Mais le dévouement sacerdotal ne doit pas connaître de bornes, et ce qui s'est produit à une autre époque pourrait se renouveler de nos jours. On a vu dans le dix-septième siècle un vénérable prêtre, Joseph Calasanz, que l'Église a placé depuis sur nos autels, se vouer à la première éducation des enfants pauvres et fonder une société d'ecclésiastiques connue sous le nom d'*Institut des pauvres Clercs de la Mère de Dieu pour les Écoles pies*. Ce digne précurseur du bienheureux de La Salle, ce sublime ami de l'enfance, passa cinquante-deux années de sa vie dans cet humble ministère. Après qu'il avait employé tout le jour à instruire ses petits élèves et à les former à la pratique des vertus chrétiennes, on le voyait souvent balayer lui-même la classe où il leur avait *fait l'école*. De tels exemples de vertu, d'aussi admirables dévouements ne manqueraient pas d'éclater encore si des nécessités plus pressantes ne réclamaient aujourd'hui tout le zèle et toute l'activité de nos prêtres. Supposez un clergé plus nombreux, et vous le verrez immédiatement répondre à tous les besoins.

Si l'éducation des enfants pauvres est bien importante, l'éducation des enfants des grandes familles l'est encore bien davan-

tage, à cause de l'influence considérable que ces derniers sont appelés à exercer plus tard dans le pays qu'ils doivent habiter. Oui, le préceptorat dans les maisons particulières peut rendre à la société d'immenses services, et le prêtre appelé à exercer ce ministère est loin d'être inutile à l'Eglise s'il en comprend toute la grandeur et s'il sait le remplir avec un esprit vraiment sacerdotal. Sa présence peut être une bénédiction pour les enfants, une bénédiction pour la famille, une bénédiction pour toute la contrée qu'il édifiera de temps en temps par sa parole et qu'il embaumera toujours du parfum de ses vertus.

Concluons de tout ce qui précède qu'au lieu de redouter la surabondance des vocations ecclésiastiques, nous devrions la regarder comme un bienfait véritable et l'appeler de tous nos vœux pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'utilité de la sainte Église.

LES DEUX SECRETS.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

— Papa, disait une charmante petite fille de six ans, à un ancien militaire qui, nouveau Cincinnatus, occupait ses loisirs à cultiver ses jardins et ses champs, donne-moi ces jolies roses qui sentent si bon et qui ont de si brillantes couleurs.

— Pour les effeuiller, sans doute, répondit le père à l'enfant.

— Non, non, répliqua celle-ci; elles sont trop belles pour cela.

— Mais qu'en feras-tu ?

— C'est mon secret.

— Ton secret ! le mot est risible... Et si je te donnais l'arbuste entier, me dévoilerais-tu cet important mystère?

— Cher papa, donnez toujours, je vous dirai plus tard à qui je destine ces fleurs.

— A ta mère, sans doute ?

— Vous avez deviné, c'est à ma Mère... ma Mère du ciel... Et en prononçant ces derniers mots, la voix de l'enfant avait un accent si pénétrant et si doux que le père, sans en avoir compris le sens, en fut néanmoins profondément ému. Il s'avança donc vers le rosier, le détacha habilement de la terre et le remit entre les mains de sa petite fille, qui s'éloigna emportant avec elle son cher trésor.

Quand la pieuse enfant rentra chez ses parents, il était déjà tard.

Son père l'embrassa plus tendrement encore que de coutume et se retira dans sa chambre pour prendre un repos bien nécessaire après une journée employée à de rudes labeurs. Mais le sommeil, hélas ! ne vint point fermer ses paupières; une agitation fébrile inaccoutumée s'était emparée de son esprit; les souvenirs d'un passé grossi d'orages revenaient à sa mémoire et lui causaient un indicible effroi. Lui que le bruit du canon et de la mitraille n'avait jamais pu troubler, éprouvait un saisissement inexprimable. Pour calmer ses craintes qui avaient pris tout le caractère de ce cauchemar de l'âme qu'on appelle le remords, il se mit à balbutier quelques-unes de ces prières qu'aux beaux jours de son enfance il avait bien des fois redites sur les genoux de sa mère, et les mots bénis qui depuis tant d'années n'avaient jamais effleuré les lèvres du vieux guerrier, vinrent se replacer en ordre dans sa mémoire, les uns après les autres et former ce tout sublime connu du chrétien sous le titre d'Oraison dominicale ou Prière du Seigneur!... La prière! ce cri du cœur, cet élan de l'âme vers Celui qui l'a créée, qui l'aime, qui veut et qui peut seul lui donner le bonheur, est un de ces remèdes efficaces et doux dont l'effet ne tarde pas à se faire sentir. Notre bonhomme en fit la consolante épreuve et un rayon d'espérance vint tout à coup dissiper les ténèbres dont un instant auparavant son entendement était enveloppé. « Si je suis pécheur, se disait-il, si pendant longues années j'ai vécu en véritable païen, en ennemi de Dieu, tout n'est pas perdu pour moi. N'ai-je pas un petit ange à placer entre moi et la justice du Seigneur prête à me frapper?

En pensant à son enfant, le militaire s'endormit, et un songe ravissant acheva de dissiper ses ennuis. Il se crut transporté dans un de ces temples majestueux élevés par le génie de la foi au Dieu trois fois saint. Dans le milieu de la nef principale était un autel étincelant de mille feux, et surmonté d'une gracieuse statue de la Vierge-Mère. Une foule de pieux fidèles montaient et descendaient les marches de l'autel, déposant au pied de Marie des fleurs et des couronnes. Une délicieuse harmonie ajoutait au charme de cette pieuse vision. Mais bientôt la foule s'écoula, les chants cessèrent, les lumières s'éteignirent, la lampe du sanctuaire seule projetait sa vacillante lumière sur le jeune visage d'une petite enfant qui, elle aussi, s'avançait vers l'autel et y déposait un rosier chargé de blanches fleurs... Ici le vieillard s'éveilla, le SECRET de sa chère enfant venait de lui être révélé, et quand le matin venu il la vit s'avancer joyeuse vers lui pour l'embrasser :

— Moi aussi, lui dit-il en la pressant contre son cœur, j'ai un SECRET.

L'enfant sourit.

— Vous me le confierez, papa, dit-elle à son tour.

Et le père de lui répondre :

— Non, ma petite, *tu le verras.*

Le dernier jour du mois de mai, un militaire ayant sur sa poitrine le signe des braves, s'approchait de la Table-Sainte.

Une jeune enfant le suivait du regard et semblait envier son bonheur.

Quelques instants après, le prêtre qui venait de célébrer les saints mystères s'approcha de nouveau de l'autel et détacha d'un rosier placé au pied de l'image de Marie une branche encore toute fleurie. Il la présenta ensuite au vieux guerrier qui la baisa avec amour.

Depuis cette époque, elle figure comme un trophée au-dessus des armes appendues aux murs de sa demeure, et chaque fois que les regards du vieillard se portent sur ce rameau desséché, il murmure une prière à Marie, le doux et tendre refuge des pauvres pécheurs!

C. DE C.

PERSÉVÉRANCE ET FOI!

Une jeune fille du nom de Joséphine, vive et légère comme on l'est à quinze ans, tomba à la renverse d'un tabouret élevé sur lequel elle était assise, et se brisa les reins. — Toutes les célébrités médicales appelées au secours de la pauvre enfant déclarèrent son état incurable. La mère, dévorée par le chagrin, tomba malade et ne trouvait de soulagement à ses maux que dans une prière assidue et fervente. « Faisons une neuvaine à ton saint patron, dit-elle un jour à sa fille, pour obtenir ta guérison. » Joséphine y consent. On commence les prières, et le neuvième jour les deux malades reçoivent dans leur cœur épuré par la souffrance le pain vivant qui fait les forts. Après un quart d'heure d'actions de grâces : « Comment te trouves-tu? demande la mère à sa chère enfant. — Toujours de même, répond celle-ci. — Prions encore, ma fille; Dieu est si bon et saint Joseph si puissant auprès de lui! » Un nouveau quart d'heure s'écoule. La mère interroge Joséphine sur ce qu'elle éprouve : « Maman, lui dit-elle, je me sens un peu mieux. » Et la mère de l'encourager et de se recueillir avec elle. Après un assez long silence, le visage de la mère s'illumine d'un rayon céleste : « Viens m'embrasser, s'écrie-t-elle d'un ton inspiré. » Et la douce jeune fille, faisant un léger effort, se trouve dans les bras de sa mère. O merveilleuse puissance de la prière : Joséphine était parfaitement guérie!

C. DE C.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. GOUVERNEUR.

Cinquième année.

10° NUMÉRO. OCTOBRE 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AUX ASSOCIÉS DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

La chronique de Notre-Dame de Chartres va vous apprendre, si vous ne la connaissez déjà, une nouvelle assez importante au point de vue de notre petite publication et de nos pieuses entreprises. L'intérêt de l'Œuvre principale que je poursuis et la charité généreuse avec laquelle vous m'avez aidé à la soutenir jusqu'à ce jour ne me permettent pas de vous livrer le fait sans l'accompagner de quelques explications.

Mgr l'Évêque de Chartres a désiré me confier la direction de son Petit-Séminaire de Saint-Cheron. Ce désir de mon Évêque devait me suffire : j'ai quitté Notre-Dame, sa belle cathédrale, sa crypte chérie, des amis ou plutôt des frères dévoués, des enfants qui faisaient ma consolation et ma joie la plus douce. J'ai quitté tout cela, non pas d'un œil sec, je l'avoue, mais du moins avec la satisfaction intime d'accomplir ainsi la volonté de Dieu.

Et votre Œuvre, me direz-vous, celle des Clercs de Notre-Dame à laquelle vous nous avez si vivement intéressés, que va-t-elle devenir? Rassurez-vous, chers associés : la Sainte Vierge qui a tant fait saura bien achever son ouvrage. Mes jeunes Clercs, confiés à des mains aussi dévouées qu'habiles, continueront, j'en ai l'espérance, à servir dignement Notre-Dame et à procurer l'édification des fidèles. Dès qu'ils seront suffisamment formés à la piété et à la science, on les enverra sur la sainte

montagne (1), dans cette agréable solitude où l'illustre prédécesseur de notre vénéré Pontife a placé son Petit-Séminaire. Ainsi la Maîtrise de Chartres sera l'une des pépinières de ce jardin dont la culture m'est désormais confiée. — Et la *Voix de Notre-Dame*, va-t-elle expirer au milieu de ces changements? Loin de là, chers associés; elle criera plus haut et plus fort, elle demandera aide et secours en faveur d'une OEuvre dont les besoins deviennent de plus en plus nombreux et dont les ressources se trouvent un peu diminuées par ma nouvelle position. Du reste, cette OEuvre, en quelque lieu que je sois, sera toujours l'objet de ma sollicitude; j'ai juré de travailler toute ma vie à entretenir aux pieds de Notre-Dame de petits serviteurs qui lui soient fidèles; je veux que ce soit là sa richesse, son trésor, ses joyaux les plus précieux.

FLEURS DES SAINTS.

SAINTE THÉRÈSE.

Tandis qu'un moine allemand (2), aux passions ardentes, au génie brûlant, à l'âme de feu, du fond d'un cloître où l'avait jeté une sombre terreur, préludait par des craintes excessives sur sa prédestination au plus déplorable relâchement et aux plus criminelles erreurs, naissait (3) en Espagne, dans Avila, la ville des chevaliers, la ville des saints, une enfant qui, par la vivacité de sa foi, la pureté de sa vie, l'importance théologique de ses écrits et la réforme salutaire d'un ordre religieux (4), devait être un jour offerte au monde par la sainte Église catholique comme une preuve de sa virginale fécondité et de la vie surnaturelle qu'elle seule peut communiquer à ses enfants.

O Thérèse! lis très-pur! étoile resplendissante, gloire du Carmel, au moment de décrire votre existence toute séraphique et de toucher aux mystères sublimes de votre chaste union avec le divin Époux, je sens ma main trembler, mon front rougir et mon cœur se troubler. Venez donc vous-même, ô sainte tout aimable, venez guider ma plume, afin qu'elle redise avec force et avec vérité les merveilles de votre vie et les phases si diverses de ce long martyre d'amour qui vous consumait et auquel la mort seule put mettre une fin.

(1) La colline où se trouve le petit séminaire de Saint-Cheron est appelée par d'anciens auteurs une montagne sacrée, *mons sacer*.

(2) Martin Luther. — (3) Le 28 mars 1515.

(4) Thérèse introduisit dans l'ordre du Carmel la réforme connue sous le nom de Carmélites et de Carmes déchaussés.

Dès sa plus tendre enfance, Thérèse goûta le don céleste, la bonne parole et la vertu du siècle futur. Son plus doux passe-temps était de lire avec l'un de ses frères l'histoire des martyrs; à la vue de l'éternité où ils sont couronnés, elle s'écriait dans un saint transport: « Quoi, toujours! toujours! » Et l'esprit du sacrifice soufflant sur elle, la jeune Thérèse veut s'échapper de la maison paternelle pour aller chez les Maures répandre tout son sang. Retenue par ses parents, elle bâtit de ses mains enfantines de petits ermitages, se consolant, par cette douce image de la vie évangélique des anachorètes dans le désert, d'avoir perdu la gloire du martyre; c'est ainsi que les jeux mêmes de son adolescence faisaient déjà sentir en elle les prémices du Saint-Esprit. Dieu, qui voulait à lui tout le cœur de Thérèse, lui enleva sa mère, la vertueuse Béatrix O'Ahumada, comme elle avait à peine atteint sa douxième année. Mûre avant le temps, Thérèse comprit toute la grandeur de la perte qu'elle venait de faire, et, dans sa douleur, elle courut épancher son âme au pied d'une statue de la très-sainte Vierge, vénérée sous le touchant vocable de *Notre-Dame de Charité*, la conjurant avec beaucoup de larmes de lui servir de mère. Ce cri d'un cœur simple et naïf monta jusqu'au trône de *Marie*. Désormais, comme elle le dit elle-même (1), Thérèse avait une mère dans la Reine des cieux. Sa première ferveur fut malheureusement quelques mois altérée par d'imprudentes lectures et les exemples d'une parente aux goûts légers et mondains; mais son père, don Sanchez de Cépéda, ayant eu l'inspiration de la mettre pensionnaire au couvent des Dames Augustines de Notre Dame de Grâce, elle recouvra dans cette pieuse retraite cette ardeur pour le bien, cet attrait pour la vertu qui devait pour toujours embrâser son cœur. Elle forma même le projet solennel d'entrer en religion; mais le mauvais état de sa santé l'ayant forcée de retourner chez son père, elle fut obligée d'en différer l'exécution. Cependant, se trouvant un peu remise et voyant don Sanchez opposé à sa pieuse résolution, elle eut le courage de s'arracher, sans le prévenir davantage, aux joies du foyer domestique, et de se présenter au couvent des Carmélites de l'Incarnation pour y être reçue novice. Malgré la fermeté apparente avec laquelle elle accomplit ce sacrifice suprême, elle sentit au fond de l'âme, ainsi qu'elle l'exprime dans son langage expressif, toutes les angoisses de l'agonie et tous

(1) Voyez sa vie publiée par le père Bouix, de la compagnie de Jésus.

ses os qui semblaient se détacher les uns des autres. « C'est que, dans ce combat, ajoute la sainte, la nature était encore forte et l'amour faible. » Le jour où elle prit l'habit, Dieu l'éclaira d'une vive lumière et lui fit comprendre combien il favorise ceux qui savent se vaincre pour le servir. « En effet, il arrive, lorsqu'on » agit purement pour le Seigneur que ce divin Maître permette, » afin d'augmenter nos mérites, que l'âme éprouve une sorte » d'appréhension et d'effroi jusqu'au moment où elle aborde l'ac- » tion; mais plus cette appréhension et cet effroi sont grands, plus » aussi, quand elle en triomphe, elle embellit sa couronne et » plus elle rencontre de délices dans ce qui lui paraissait si pé- » nible et si difficile (1). » Apprenons, par l'exemple de Thérèse (c'est elle qui nous y convie), à ne jamais écouter les craintes d'une nature lâche et à ne pas nous défier des bontés et de la puissance de Dieu, quand il nous inspire quelque haut dessein.

A partir de cette douloureuse immolation, la manne céleste coula sur elle dans le désert. A peine lisait-elle deux lignes pour se nourrir de la parole de la foi, que l'Esprit se saisissait d'elle et s'emparait de ses sens et des puissances de son âme pour l'enlever hors de sa lecture. Elle voyait d'une vue fixe Jésus seul et Jésus crucifié. Sa mémoire se perdait dans ce grand objet, son entendement ne pouvait agir et ne faisait que s'étonner en présence de Dieu, abîme d'amour et de lumière. A cette oraison éminente furent ajoutées les plus rudes croix. Plusieurs maladies vinrent fondre sur ce corps extenué. Elle ressemble à l'Homme de douleurs; elle est écrasée comme lui dans l'infirmité. Pendant une paralysie de trois ans, où l'on croit à toute heure qu'elle va expirer, elle lit le commentaire de saint Grégoire sur le livre de Job, ce prince de l'Idumée, dont elle représente la patience, dont elle souffre toutes les douleurs (2). Les remèdes prescrits par les médecins ne faisant qu'augmenter ses tortures, elle a recours au glorieux saint Joseph, et se recommande très-instamment à lui. Sa confiance se trouve aussitôt merveilleusement récompensée. Elle se lève; elle marche; toute trace de paralysie a disparu; elle est parfaitement guérie. La reconnaissance de Thérèse fut au niveau du bienfait, et, prenant la plume, elle consigna dans des pages admirables, avec ce coloris du cœur qui lui est propre, les effets surnaturels que les âmes retireront de leur dévotion à ce grand saint, « qui étend son pouvoir à tous nos besoins et dont

(1) Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même.
(2) Vie de sainte Thérèse.

» le Seigneur exauce toutes les demandes, voulant continuer au » ciel la soumission qu'il lui rendait sur la terre d'exil (1). » Qui pourrait croire qu'après tant d'épreuves et de faveurs divines, Thérèse, cet aigle qui, dans son vol rapide, fendait les airs pour s'élever jusqu'aux nues, s'appesantirait peu à peu et finirait par raser la terre?

C'est ce qui arriva, cependant, par suite de conversations innocentes en elles-mêmes, mais en dehors de l'esprit de grâce qui la portait incessamment au plus entier détachement. « Mon plus cruel tourment, s'écrie-t-elle, en retraçant cette époque de sa vie, était de sentir la grâce de Dieu, malgré mon infidélité, et de voir qu'au lieu de me rebuter, il m'attirait encore, pour confondre mon ingratitude. » En cet état, elle se croit indigne de prier, et, quoiqu'elle conseille l'oraison à son père, elle n'ose plus y puiser elle-même la joie de son Dieu. Une année entière s'écoule dans ces pénibles déchirements, et l'âme de Thérèse, épuisée, haletante, aspirait au repos, sans pouvoir en goûter la douceur, quand le Seigneur, qui l'entendait gémir, laissa tomber sur elle un regard de compassion et d'amour. Comme la pauvre affligée entrait dans un oratoire, une statue de Notre-Seigneur tout couvert de plaies, qui s'y trouvait exposée à l'occasion d'une fête prochaine, frappa soudainement ses regards. « Les blessures du divin Maître semblaient si récentes, (dit-elle en rapportant ce fait si émouvant de sa vie), c'était une représentation si touchante et si vive de ce qu'il endura pour nous, qu'en le voyant dans cet état, je me sentis profondément bouleversée, et, tombant à genoux, je fondis en pleurs et promis à mon Dieu de ne plus jamais l'offenser. Vers le même temps, on me donna les Confessions de saint Augustin. Quand je fus arrivée à l'endroit de sa conversion, mon cœur se sentit subjugué, vaincu. Cette voix du ciel qu'il entendit dans le jardin, cette voix si pénétrante, si douce, me parlait intérieurement. Des torrents de larmes s'échappèrent de mes yeux, et je me sentis défaillir sous la double étreinte de la tendresse et du regret. O ciel! que ne souffre pas une âme qui a perdu cette liberté par laquelle elle devait régner en souveraine! Que de tourments elle endure! Pour moi, j'en demeure éperdue et je ne sais comment j'ai pu vivre au sein d'un tel supplice; comment j'ai pu si longtemps résister à mon Dieu. Non, sous ce rapport, l'exemple d'aucun saint ne

(1) Fénélon, sermon pour la fête de la Sainte.

peut me rassurer, car je ne puis trouver dans aucun des infidélités aussi fréquentes que les miennes. »

Le voilà donc le fruit de ces fragilités que, dans la pieuse exagération de son humilité, Thérèse qualifiera de grandes fautes, d'iniquités (1). Le voilà donc devoilé, le secret de Dieu, qui n'a creusé dans son cœur un abîme d'humiliation que pour y poser l'inébranlable fondement d'un édifice qui s'élèvera jusqu'au ciel, au milieu des extases, où il ouvrira son sein à Thérèse, et lui fera entrevoir tour à tour et les supplices effroyables des réprouvés, et les ineffables délices des élus. De l'oraison simple où elle était, le Seigneur la transporte jusqu'à la plus haute contemplation; elle entre dans l'union où se commence le mariage virginal de l'époux avec l'épouse. Le Sauveur daigne lui présenter sa main droite, en signe de cette alliance mystique. La Vierge Marie lui apparaît aussi avec saint Joseph et lui annonce, au nom du Seigneur, que tous ses péchés lui sont remis (2). Dès ce moment, révélations, esprit de prophétie, visions sans aucune image visible, ravissements, tourments délicieux qui lui font jeter des cris mêlés de douleurs et de joie; en un mot, tous les dons surnaturels découlent sur elle: cependant, pour achever de la purifier, le Seigneur permet que plusieurs de ses directeurs la croient dans une illusion dangereuse et lui ordonnent de résister à son attrait. On parle même de l'exorciser. Mais le divin Jésus la rassure par les plus douces paroles. « Ne te mets point en peine, lui dit-il, au plus fort de ses angoisses, obéis; je ferai connaître la vérité à ceux qui se trompent. Rassure-toi, ma fille, je suis avec toi. » Cette voix adorable qui calma les flots agités du lac de Génézareth, apaisa la tempête élevée dans l'âme de Thérèse, et aussitôt, dans ce cœur pressé par tant de courants divers, « *il se fit un grand calme.* »

Le temps vint enfin où des hommes, tels que les Ybanez (3), les Pierre d'Alcantara, les François de Borgia, tous d'une sainteté reconnue, proclamèrent celle de Thérèse et lui servirent de guides dans les voies extraordinaires et sublimes dans lesquelles l'esprit de Dieu l'avait fait entrer. Alors, le Seigneur mit au

(1) Il résulte des actes de la canonisation de sainte Thérèse qu'elle n'a jamais perdu son innocence baptismale.

(2) Ces deux dernières faveurs sont postérieures à l'époque où nous sommes de la vie de sainte Thérèse.

(3) Ce fut ce savant dominicain qui ordonna à la sainte d'écrire sa vie; Thérèse y consentit en vue de la sainte obéissance, tout en regrettant d'être forcée d'écrire au lieu de *filer* comme le faisaient les autres sœurs de son couvent.

cœur de cette admirable sainte le désir de la réforme de son ordre, selon la règle primitive, sans mitigation, et selon les statuts du cardinal Hugues de sainte Sabine, confirmés par le pape Innocent IV. La réforme d'un ordre ancien combien est-elle plus difficile que la fondation même d'un ordre nouveau! Il n'est pas question de semer, d'arroser, de faire croître de jeunes plantes, encore flexibles et tendres, il s'agit de plier les tiges dures et tortueuses des grands arbres. Thérèse soutient tout à la fois les contradictions et des supérieures de l'ordre, et de ses propres directeurs, et des évêques et des magistrats de la plupart des villes où elle se rend pour accomplir son œuvre. Qelle est donc cette fille que rien ne peut décourager? « C'est, répond-elle, une pauvre carmélite, chargée de patentes et pleine de bons désirs, qui, sans appui, sans maison, sans argent que quelques ducats, passe partout pour une insensée! Cinq ducats et Thérèse, ajoute-t-elle, c'est peu, mais Dieu, les ducats et Thérèse, c'est beaucoup. » O confiance héroïque! O espérance sublime! vous enfantez des prodiges. Aussi, en voyant s'élever en quelques années dix-huit couvents de femmes et quatorze d'hommes, où se pratique la plus austère pénitence, où règne la plus édifiante régularité, le monde étonné ne peut s'empêcher de s'écrier : Le doigt de Dieu est là.

En lisant l'histoire de ses fondations, écrite par Thérèse si naïvement et avec tant de vivacité, on se représente tout naturellement les travaux, les fatigues et les dangers des Apôtres pour planter la foi. Entrant dans les villes, après tant de peines, semblable au Fils de l'homme, elle n'y trouve pas où reposer sa tête. N'importe; elle se couche sur la paille, couverte de son manteau. Depuis qu'elle a entrevu, dans une céleste vision, les différents degrés de gloire des bienheureux, n'achèterait-elle pas, au prix de toutes les peines de la terre, le bonheur de contempler d'un peu plus près les grandeurs de son Dieu, puisque, plus on le connaît, plus on le loue, plus on l'aime; et de là cet élan enflammé qui s'exhalait incessamment de son cœur, blessé par un trait divin. « Ou souffrir, Seigneur, ou mourir. » Le moment approche, ô Thérèse! où ton Dieu va exaucer cette autre plainte amoureuse, remplie d'une ravissante mélodie, qui vint si souvent se placer sur tes lèvres, après la sainte communion : Je vois le bien suprême, je le vois, j'en meurs de douleur.

Je ne vis plus, ô Dieu que j'aime!
Je me meurs de ne point mourir!

Oui, toi qui fus la bien-aimée du Christ, tressaille d'une sainte allégresse. Le moment est venu où tes liens terrestres vont être brisés. Tu es loin, à la vérité, de tes chers couvents d'Avila (1); Saint-Joseph, l'Incarnation te rappellent; mais, tu le sais, le Seigneur t'a fait, sur le premier de ces monastères, les plus magnifiques promesses, et tu as confié la garde du second à Marie, ta mère et ta souveraine. D'ailleurs, jette les yeux auprès de toi, n'as-tu pas une amie fidèle, cette Anne de Barthelemi, qui partagea tes travaux et rappelle tes vertus. Mais, silence! Le bruit de la troupe des martyrs qui précèdent l'époux se fait entendre (2); le voici lui-même qui vient. Sors de ta couche virginale, ô Thérèse! lève-toi pour le recevoir!

Ce fut le 4 octobre de l'an 1582 (3) que l'âme séraphique de la réformatrice du Carmel se sépara, par un dernier soupir d'amour, de son enveloppe mortelle. En ce moment, une odeur délicieuse se répandit dans son humble cellule, et un arbre, placé auprès des murs de cette sainte retraite, qui depuis longtemps n'offrait aux regards que des rameaux desséchés, se trouva subitement couvert de feuilles et de fleurs. Gracieux et poétiques symboles des vertus dont Thérèse venait de recevoir dans les cieux l'immortelle récompense.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU BARTHÉLEMY HOLZHAUZER, CURÉ-DOYEN DE SAINT-JEAN DE LEOGENTHAL, PUIS DE BINGEN-SUR-LE-RHIN, FONDATEUR DE L'INSTITUT DES CLERCS SÉCULIERS VIVANT EN COMMUNAUTÉ, AVEC UNE ÉTUDE SUR CET INSTITUT,

Par l'abbé Gaduel, chanoine et vicaire-général d'Orléans. (4)

Pour parler dignement d'un livre tel que celui que vient de publier M. l'abbé Gaduel, pour en faire comprendre non seulement toute la valeur, mais toute la portée, enfin pour donner aux ecclésiastiques en particulier et aux laïcs doués d'un sentiment profondément religieux une juste idée des choses admirables qu'il contient, nous aurions éprouvé le regret sincère de n'avoir pour le louer que notre appréciation personnelle dont le poids est malheureusement

(1) Thérèse était alors au couvent d'Albe, qu'elle avait fondé et où elle mourut.
(2) Voyez l'appendice de sa vie.
(3) Par suite de la réforme des calendriers, la fête de sainte Thérèse fut portée au 15 octobre.
(4) Se vend chez Douniol, rue de Tournon, 29, à Paris, et chez Ad. L'Anglois, à Chartres. — Prix : 3 fr.

trop léger, mais voilà qu'une lettre de Mgr Dupanloup, placée en tête de ce remarquable travail, en nous fournissant un texte d'éloges revêtu du double caractère que lui donne la haute dignité de celui dont il émane, jointe à ses talents éminents comme écrivain, vient suppléer à notre insuffisance. Aussi, dans ce petit article nous bornerons-nous à rapporter quelques fragments de l'épitre de Mgr l'Évêque d'Orléans, nous analyserons ensuite successivement la vie, l'institut et les opuscules du vénérable Holzhauzer, pensant, comme le dit si bien M. Gaduel, que « les mauvais jours sont pour de tels écrits les » plus opportuns », car le moment est venu « où les tièdes se doi- » vent retremper dans la ferveur et les fervents doivent devenir » plus fervents encore ».

« Je suis heureux de vous dire (c'est Mgr Dupanloup qui parle) que je crois ce livre appelé à faire beaucoup de bien. Il est écrit comme j'aime qu'on écrive la vie des Saints, avec amour. On voit que vous avez étudié profondément Holzhauzer, que vous aimez et vénérez ce saint prêtre, que vous avez goûté ses vertus, senti le charme et la sainteté de son caractère; mais ce qui m'a surtout frappé dans votre livre et dans les opuscules du vénérable curé de Bingen, que vous publiez en même temps que sa vie, c'est la grande œuvre pour laquelle Dieu l'a visiblement suscité dans l'Église; c'est cet admirable institut des *clercs séculiers vivant en communauté*, l'une des plus belles conceptions inspirées par ce grand mouvement de réformation ecclésiastique dont le Concile de Trente et saint Charles avaient au XVI[e] siècle donné le signal.

» J'admire et j'aime cet institut, parce qu'il s'occupe du clergé séculier, ce qu'on n'avait jamais fait à ce degré; parce que, laissant le clergé séculier dans la liberté nécessaire à son ministère, il règle cette liberté, il unit la liberté à la règle, en un mot parce que s'adressant aux prêtres séculiers qui demeurent dans les paroisses et exercent sous la pleine juridiction des ordinaires toutes les fonctions pastorales, il leur offre les avantages et les moyens de sanctification qu'offrent les ordres religieux eux-mêmes. J'avoue que pour ma part j'ai toujours eu pour le clergé séculier, pour ses travaux, pour ses vertus, une grande admiration; mais s'il lui manque quelque chose, ne sont-ce pas précisément les avantages et les secours que lui présente l'institut? Oui, ce qui nous affaiblit c'est surtout, à mon avis, l'isolement; et ce qu'il faudrait pour nous rendre forts ce serait l'*association et la vie commune*. — Par isolement, il est manifeste que je n'entends pas ici la dispersion nécessaire, inévitable, des ouvriers évangéliques sur le sol, pour le besoin de l'œuvre des âmes. Il s'agit ici de l'isolement moral, de l'individualisme, de la division trop grande des intérêts, du défaut d'entente et de concert pour l'action; il s'agit de l'éparpillement des forces, de la vie trop personnelle de chacun chez soi et à part soi, de ce je ne sais quoi enfin de solitaire, de particulier, et, qu'on me permette de le dire, de retiré et d'étroit, qui fait que la plupart des prêtres, renfermés en quelque sorte dans leur personnalité, comme ils le sont dans leur presbytère, n'ont pas assez souvent avec leurs confrères ces relations, cette solidarité, ce concours de vues, de

travaux et de zèle, cette communauté fraternelle d'intérêts et d'efforts qui fait la forte et puissante vie des corps. — Nous sommes un corps sans doute, et admirablement organisé par la hiérarchie et la discipline extérieure; mais nous sommes trop isolés, trop délaissés pour la vie intérieure, pour les secours et les soutiens de la piété, pour la sainte émulation de la vertu, pour les travaux de la science, pour les œuvres du zèle apostolique. Si nous voulons devenir forts, féconds pour l'œuvre de Dieu, il faut sortir de l'individualisme, il faut nous rapprocher les uns des autres, il faut que les frères s'unissent, s'associent, demeurent ensemble. Là, et là seulement, sont les grandes bénédictions et la grande vie de l'église. — C'est un drapeau qu'il s'agit de lever, c'est l'étendard de la vie commune qu'il s'agit d'arborer dans le clergé séculier lui-même. Heureuses et bénies les mains qui les premières arboreront cet étendard!

» Quand une fois le drapeau sera levé, quand un certain nombre de bons prêtres, sans quitter ni leurs diocèses, ni leurs paroisses, ni leur ministère, se seront rangés sous cette forte et douce discipline, les sujets pour continuer et développer l'œuvre ne manqueront pas, et les succès, je n'en saurais douter, seront surprenants. Combien de prêtres dans nos diocèses, combien de bons et saints prêtres cachés, obscurs, dispersés, se connaissant peu les uns les autres, ne s'étant jamais dit leur secret, qui souffrent et sentent tous dans leur cœur la même aspiration vers une vie meilleure et vers un ministère plus heureux! mais ils ne savent comment satisfaire cet attrait, et ils gémissent et languissent dans leur délaissement forcé.

Ces bons prêtres, pleins d'ardeur et de zèle, se consument avec tristesse et impuissance dans leur isolement, comme des feux dispersés qui n'échauffent pas : rapprochez ces bons prêtres, unissez ces flammes vives, et vous aurez des foyers ardents de chaleur et de lumière. N'est-ce pas le mot de l'écriture : « Qu'y a-t-il de plus » froid et de plus glacé qu'un homme seul? N'est-il pas meilleur » d'être deux ensemble? si l'un se refroidit, l'autre le réchauffe; si » l'un tombe, l'autre le soutient. Malheur à celui qui demeure seul : *Vœ soli.* » Eccl. c. IV, v. 9.

» Un remède donc très-réel et très-efficace au mal que nous déplorons, serait l'association dans la dispersion même du clergé séculier telle qu'Holzhauzer avait voulu l'organiser; voilà ce qui nous unirait plus étroitement, plus profondément, plus complétement, pour la vie extérieure et pastorale, et ce qui, en nous unissant de la sorte, décuplerait nos forces... »

Avec une si auguste sanction, un tel livre et une telle œuvre ne peuvent qu'être accueillis avec empressement, confiance et foi.

FÊTES RELIGIEUSES A ILLIERS.

BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A ILLIERS (EURE-ET-LOIR.)

Dans cette partie de la Beauce qui avoisine le Perche, se trouve une petite ville du nom d'Illiers. Son château se rendit célèbre, au moyen-âge; dans les temps modernes, elle eut le bonheur d'être évangélisée par M. Olier, de sainte mémoire; mais depuis cette époque, rien de bien digne d'être mentionné ne s'est passé dans ses murs, et une vie aussi douce que paisible semble être devenue le partage du plus grand nombre de ses habitants. Aussi un étranger, instruit de leurs mœurs paisibles et sédentaires, se serait-il demandé, en arrivant le dimanche 1er septembre dans cette localité, d'où venait le mouvement inaccoutumé qui régnait sur ses places et dans ses rues, ordinairement silencieuses et tranquilles, ce bonheur répandu sur tous les visages, ce déploiement de pompe religieuse, ces longues files de jeunes personnes, marchant à la suite de la blanche bannière de Marie, de dames accompagnant celle de sainte Anne, et d'enfants agitant joyeusement dans les airs leurs petits oriflammes et se dirigeant vers une humble croix, surmontée de guirlandes de chêne.

Mais à peine aurait-il aperçu au pied de ce trône de verdure un pontife revêtu de ses insignes sacrés, bénissant cette foule accourue devant ses pas, qu'il aurait compris la cause du mouvement et de l'affluence qui avait frappé ses regards, et qu'il se serait associé lui-même à l'allégresse générale.

La ville d'Illiers avait en effet un doux et puissant motif pour se réjouir, puisqu'elle allait recevoir un père, un pasteur, un Évêque enfin. — Puisqu'elle allait entendre sa voix vénérée redire les grandeurs de la Mère de Dieu et rendre un éclatant et bien flatteur témoignage au zèle du digne pasteur qui, secondé par le talent d'un artiste habile (1) et le généreux concours de ses paroissiens, vient de rendre à la chapelle de la très-sainte Vierge son antique éclat et sa ravissante beauté. (2)

Après la célébration du saint sacrifice, l'airain sacré, par ses tintements cadencés, convie la foule répandue dans le saint parvis à saluer avec l'ange la souveraine Maîtresse de ces lieux. Elle s'écoule ensuite, et, vers le milieu du jour, elle revient aussi empressée, aussi compacte que le matin pour assister à la grande cérémonie de la *Bénédiction* de la chapelle, but principal de cette solennité (3). Après le chant des vêpres, un prê-

(1) M. Drouin, peintre à Illiers.

(2) Cette chapelle, à voûte plate et ornée de dix-sept pendentifs très-remarquables, appartient à la dernière période du style flamboyant. Le vitrail délicieux est dû à M. Marette, d'Evreux, le rétable à M. Gaugućе, sculpteur à Jargeau, le gracieux tombeau d'autel à M. Lançon, d'Orléans, et les belles statues à M. Moynet, de Vendeuvre (Aube).

(3) M. Carré, curé d'Illiers, adressa à Sa Grandeur, quand elle entra dans l'église, quelques paroles remplies des plus heureux à-propos. Monseigneur y répondit avec une bonté toute paternelle.

tre (1) qui, bien qu'étranger au diocèse, a su conquérir toutes les sympathies de ceux auxquels il distribue le pain de la parole, est monté en chaire, et, dans un émouvant et rapide discours, ayant pour texte ces paroles de Salomon : « *Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il m'a jugé digne d'élever ici un sanctuaire à l'Arche d'alliance,* » il a établi un saisissant parallèle entre cette arche de l'ancienne loi et Marie, l'arche par excellence de la loi nouvelle; parallèle qu'il a terminé en faisant admirablement ressortir combien la lumière l'emporte sur l'ombre, la réalité sur le symbole et le culte rendu par l'Église à Marie sur ces holocaustes sanglants offerts autrefois au Seigneur en signe d'adoration, de reconnaissance et de joie.

« Que tout est virginal, s'est ensuite écrié ce pieux orateur, que tout est poétique dans le culte de Marie : modestie, candeur, innocence, Vertus célestes, faites cortége à votre reine; mais, à son exemple, donnez la main au repentir qui, en se purifiant dans ses larmes, est devenu votre frère.

» Arrière donc ici les vaines, les tumultueuses pensées du siècle, les préoccupations de l'ambition et les fumées de l'orgueil. Arrière, car il n'y a point de place pour vous dans le sanctuaire de Marie, où tout parle du ciel, où l'on ne pense à la terre que pour prier la Vierge compatissante d'en alléger les peines et d'en calmer les douleurs. »

M. l'abbé Raulx, après avoir adressé à Monseigneur l'expression d'une gratitude bien sentie et d'une vénération profonde pour toutes ses vertus, a terminé sa touchante allocution par une paraphrase de la prière de Salomon appliquée à Marie.

Le chant grave des litanies et celui du *Miserere* ont ensuite préparé les fidèles aux prières et aux cérémonies de la bénédiction, après lesquelles a eu lieu le salut solennel du Très-Saint Sacrement, donné par Sa Grandeur.

Les dames et les jeunes filles formant le conseil des œuvres de charité et de piété, établies à Illiers, se sont ensuite réunies au presbytère, où elles ont été présentées à Monseigneur par M. le curé. Sa Grandeur a su trouver pour chacune d'elles un de ces mots pleins de bonté qu'il dit si bien et qui font éprouver une si douce jouissance à ceux auxquels il les adresse.

Nous croyons pouvoir l'assurer, sans crainte d'être démenti par l'événement, la venue de Monseigneur, dans une pareille circonstance, a commencé, pour la ville d'Illiers, une ère de bénédiction, de bonheur et de paix.

Un humble servant de Marie.

RÉUNION SOLENNELLE DE L'ASSOCIATION DES MÈRES CHRÉTIENNES.

Il n'y a point, comme on le sait, de bonne fête sans lendemain. Monseigneur, qui connaît ce vieil adage, a bien voulu lui donner une application directe en disant la sainte messe à l'autel

(1) M. l'abbé Raulx, du diocèse de Verdun, ancien supérieur de l'institution Saint-Augustin à Bar-le-Duc (Meuse).

de Marie le lendemain du jour où avait eu lieu la bénédiction de la chapelle et en distribuant le pain de vie aux nombreux fidèles qui se pressaient autour de la table sainte.

Après la célébration de l'auguste sacrifice, Sa Grandeur a daigné adresser à cette pieuse assistance des paroles remplies de suaves et d'utiles enseignements. S'adressant ensuite en particulier aux associées de l'Archiconfrérie des mères chrétiennes, dont Illiers ressent depuis plusieurs années la salutaire et bénigne influence, il leur a donné les leçons les plus sages sur l'éducation des êtres chéris dont Dieu leur a confié le précieux dépôt.

La mère chrétienne, selon la pensée de Monseigneur, doit à son enfant trois sortes de nourriture : la nourriture du corps, qui comprend tous les soins matériels ; la nourriture de l'intelligence, qui se rapporte à la culture de l'esprit ; enfin la nourriture de l'âme, qui domine les autres de toute la hauteur qui élève les choses du ciel au-dessus de celles de la terre.

Les premiers soins peuvent être donnés, selon la position où l'on se trouve, par la mère elle-même, ou bien sous sa surveillance par des bonnes intelligentes, sûres et dévouées.

Les seconds tombent le plus souvent dans le domaine de maîtres spéciaux appelés à diriger les études de l'enfant ; mais les troisièmes, c'est-à-dire ceux qui touchent à son âme, à son cœur, appartiennent dans le premier âge surtout presque exclusivement à la mère. C'est elle qui aura l'ineffable bonheur de déposer sur les lèvres de son cher enfant le nom sacré de Jésus et celui si doux de Marie. C'est elle qui lui apprendra à connaître, à aimer le bon Dieu, qui distillera goutte à goutte dans son cœur le lait si pur de la doctrine chrétienne. L'enfant qui a reçu infuses en son âme par le baptême les vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité, profitera merveilleusement de cette délicieuse nourriture, et à mesure que les jours en se succédant formeront des semaines, des mois et des années, on le verra, comme autrefois l'Enfant-Jésus, grandir « en grâce, en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. (1) »

Mais il faut bien en convenir, si l'âme de l'enfant s'ouvre facilement aux grandes vérités de notre sainte religion, il est aussi malheureusement enclin au mal par suite de la faute originelle, et quelquefois on est tout surpris de trouver autant de malice, de dissimulation et même d'astuce dans un si jeune cœur. Des parents sincèrement chrétiens ne doivent pas se faire illusion sur les défauts naissants de leurs enfants ; bien plus, leur devoir est de les combattre par tous les moyens que leur suggérera une prudence toute mélangée de douceur, de fermeté et d'amour. Mais si l'amour est un élément indispensable à une bonne éducation, il ne faut jamais qu'il dégénère en cette faiblesse qui amollit les âmes au lieu de leur donner cette constance, cette énergie nécessaire pour supporter un jour les rudes combats de la vie. Ce qui est à déplorer en fait d'éducation, c'est que tandis

(1) Saint Luc.

que l'on reprend très-vivement chez un enfant une maladresse qui n'est que l'effet de la légèreté inhérente à son âge, que l'on s'irrite pour le moindre bruit, que l'on ne peut supporter ses joyeux ébats, on glisse sur un mensonge, on tolère sa paresse, on seconde sa gourmandise, l'on va même jusqu'à rire de ses méchancetés envers ses camarades ou les personnes de la maison, si elles son faites avec esprit. Enfin on excite, on provoque leur familiarité et puis quand l'heure du respect a sonné, quand on veut former l'enfant à l'obéissance, à la soumission, on est tout surpris de rencontrer d'insurmontables résistances et d'effrayants obstacles contre lesquels viennent se briser tous les efforts.

Pour vous, mesdames, a dit Monseigneur en finissant, je sais que vous compreniez toute la sainteté, toute l'importance, toute la hauteur de votre mission, et que vous puisez dans vos mutuels exemples une douce et puissante émulation pour en accomplir tous les devoirs.

Le bienveillant intérêt que Monseigneur de Chartres veut bien porter à l'association des Mères chrétiennes, prouve que son cœur est en cela, comme pour tout le reste, en accord parfait avec celui du Souverain Pontife, qui vient encore d'enrichir cette Archiconfrérie de nombreuses indulgences. En adressant le bref de Sa Sainteté à tous les directeurs de l'œuvre, le révérend père Ratisbonne y a joint une lettre, dont nous croyons pouvoir, sans sortir de notre sujet, rapporter quelques extraits.

« C'est avec une reconnaissance pleine de consolation et de saintes espérances, que nous recueillons les témoignages d'intérêt paternel que le Chef vénéré de l'Église daigne prodiguer à notre Archiconfrérie. On comprend, en effet, qu'au milieu de ses tristesses, il contemple d'un œil sympathique cette phalange de 40,000 mères chrétiennes qui, mettant en commun tout ce qu'il y a de plus tendre et de plus fort dans les effusions de la prière, font violence au ciel et attirent sur leurs familles, sur la société et sur toute l'Église des bénédictions et des grâces vivifiantes.

» Déjà cette ligue maternelle a produit d'immenses résultats, et, de toutes parts, la reconnaissance le proclame. Je ne signalerai ici qu'une seule des consolations dont nous devons bénir la providence : je veux parler de l'influence, *toute de conciliation et de paix*, que nos dignes associées exercent à tous les degrés de la sphère sociale; influence inhérente au caractère même de leur association qui, dispensée de toute obligation rigoureuse, séparée de tout intérêt et de toute nuance politique, se trouve dans les conditions d'un terrain neutre où toutes les mères se rencontrent, se comprennent et s'unissent, pourvu qu'elles portent dans leurs cœurs le sentiment vrai des sollicitudes chrétiennes. Cette influence coopère plus qu'on ne pense à neutraliser les funestes éléments qui entravent les œuvres de Dieu ; car, si, d'une part, on s'effraie à la vue de tant de causes qui travaillent à dissoudre les liens de la société, d'une autre part, on constate l'action mystérieuse qui les reconstitue, qui rapproche

les esprits, renoue les relations civiles, régénère les mœurs et concourt de longue main aux infaillibles triomphes de l'Église.

» Ces semences de bénédiction germent et fructifient dans l'Archiconfrérie des Mères chrétiennes. Que les associées redoublent de ferveur à l'occasion des nouvelles grâces accordées par le Saint-Siége; qu'elles prient avec de continuelles instances pour saint Pierre qui vit dans les pontifes, ses successeurs, et qu'elles le consolent dans ses peines par leur inébranlable attachement.

» Leur soumission à l'égard de la PATERNITÉ suprême sera le gage de la déférence et du respect qu'elles trouveront à leur tour dans leurs enfants; c'est d'ailleurs de cette soumission filiale que dépendent, selon les enseignements de l'histoire, les bénédictions qui se propagent dans les familles, ainsi que toutes les prospérités durables dans l'ordre spirituel et temporel. »

C. DE C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

La Nativité de la très-sainte Vierge a décidément conquis l'une des premières places parmi nos plus belles solennités. La sainte châsse exposée durant toute l'octave, la messe pontificale célébrée avec toute la pompe des grands jours à un autel chargé de fleurs et de lumières, le salut chanté chaque soir et précédé pour l'ordinaire d'une instruction sur la sainte Vierge, tout imprime à cette fête touchante un caractère particulier et vraiment exceptionnel. Le sermon de la Nativité a été prêché par M. l'abbé Robé, vicaire de Saint-Pierre. C'était la première fois que le jeune orateur abordait la chaire de la cathédrale, et il l'a fait de manière à mériter tous les suffrages.

Un triduum pour la clôture de l'octave a été prêché par M. l'abbé Duclos, missionnaire apostolique du clergé de Paris. Le succès de ces quelques discours a montré d'une manière évidente que le prédicateur était venu plusieurs jours trop tard et qu'il pouvait compter sur le plus favorable accueil à son prochain retour.

La procession aux flambeaux qui se fait le soir de l'octave a eu lieu comme à l'ordinaire : tout s'y est passé dans le plus bel ordre et dans un parfait recueillement.

A défaut de manifestations éclatantes et de nombreux pélerinages tels qu'il nous a été donné d'en voir les années dernières, nous pouvons enregistrer plusieurs visites bien édifiantes accomplies dans le mois qui vient de finir.

Un jour, c'était une députation de vingt-cinq jeunes filles d'une maison de patronage, venues pour solliciter de Notre-Dame de Chartres la guérison d'une bonne religieuse à laquelle elles sont tendrement attachées. Parties à jeun de Paris, toutes ont eu la dévotion de communier à la chapelle de Notre-Dame sous-terre à l'intention de leur chère malade.

Quelques jours auparavant, M. l'abbé Codant, dont la ville de Chartres n'a pas oublié le zèle apostolique, consacrait à Notre-Dame une maison de refuge qu'il dirige, et demandait avec les religieuses

qui l'accompagnaient et qui le secondent dans la conduite de cette œuvre importante toutes les grâces nécessaires pour l'accomplissement d'un ministère si laborieux.

Plus tard, des religieuses dominicaines de Paris, conduites par leur aumônier, remerciaient Notre-Dame de la guérison d'une petite fille et lui offraient en ex-voto au nom de cette enfant, venue elle-même avec sa famille, un ornement qu'elles avaient travaillé de leurs mains.

Peu de jours après, bon nombre d'ecclésiastiques des diocèses de Laval et du Mans visitaient avec bonheur notre vénéré sanctuaire et célébraient le saint sacrifice dans l'église souterraine.

— Trois nouveaux cœurs ont été offerts dans le cours du mois à Notre-Dame sous-terre.

— Des changements assez considérables viennent d'avoir lieu dans le clergé du diocèse.

M. l'abbé Chouet, supérieur du petit séminaire de Saint-Cheron depuis trente-six ans, vient d'être nommé chanoine titulaire. M. l'abbé Ychard est appelé à lui succéder.

M. l'abbé Flèche, qui a partagé les travaux de M. l'abbé Chouet depuis la création de l'établissement, a demandé quelque temps de repos pour rétablir sa santé.

M. l'abbé Legeay, économe des séminaires, est nommé curé de Saint-Léger-des-Aubées. M. l'abbé Pescheteau, curé de Laons, lui succède dans son emploi et se trouve remplacé lui-même par M. l'abbé Jumeau, curé de Rueil.

M. l'abbé Dancret, vicaire d'Illiers, est nommé professeur au petit séminaire de Saint-Cheron.

M. l'abbé Bourlier, professeur de philosophie au grand séminaire, sera en même temps supérieur de la Maîtrise. M. l'abbé Pâty est nommé professeur dans le même établissement.

M. l'abbé Dufresne, curé d'Arrou, est nommé aumônier de la chapelle de Saint-Louis, à Dreux.

M. l'abbé Duteyeul, professeur au petit séminaire de Nogent-le-Rotrou, est nommé curé de Varize.

M. l'abbé Peuffier, curé de Gironville, est nommé curé d'Orrouer.

— M. l'abbé Lecomte, curé de Theuvy-Achères, vient de mourir dans la 68e année de son âge.

— Il y a quelques jours, les rues de la ville de Chartres étaient sillonnées par des groupes de religieuses de la Communauté de Saint-Paul. Ces dames viennent d'avoir l'une de leurs retraites annuelles. 540 membres de la Congrégation y assistaient. Les saints exercices ont été donnés par le R. P. Cherveaux, de la Compagnie de Jésus.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.
11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1861

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

En apprenant que la direction du Petit Séminaire de Chartres vient de m'être confiée, quelques-uns de mes lecteurs se sont imaginé peut-être que l'entrée de cet établissement serait plus librement ouverte aux enfants pauvres dont je plaide si souvent la cause et dont les intérêts me seront toujours particulièrement chers. Mais je dois dire tout d'abord qu'il y a peu de maisons en France, et je doute même qu'il s'en trouve, dont l'accès soit plus facile pour les bons sujets qu'on peut découvrir dans des familles peu fortunées.

Voici maintenant la ligne de conduite que nous nous proposons de suivre relativement à l'Œuvre des clercs de Notre-Dame que j'ai entreprise depuis bientôt neuf ans, et à laquelle je ne cesserai d'apporter des soins vigilants et tout mon concours.

Grâce à la protection de la Sainte-Vierge et au zèle infatigable de plusieurs personnes dévouées, cette œuvre forme aujourd'hui une sorte d'association dont les ressources annuelles peuvent entretenir un certain nombre d'enfants pauvres qui aspirent à l'état ecclésiastique.

Parmi les nombreux candidats qui s'offrent chaque année, nous choisirons, comme je l'ai fait jusqu'ici, ceux qui annoncent les meilleures dispositions pour la piété et pour l'étude. On ne tient aucun compte des demandes qui ne sont pas accompagnées ou suivies de renseignements très-explicites sur les sujets eux-mêmes et sur leurs familles.

Une fois que des enfants auront été déclarés admissibles, s'ils n'ont pas encore atteint leur douzième année ou s'ils sont peu avancés dans leurs études, je les présenterai moi-même au directeur de la Maîtrise, en m'engageant à payer intégralement ou à compléter le prix de leur pension, selon la position de fortune des parents.

Quand ils seront en état de commencer avec succès la cinquième ou la quatrième, on les fera passer au Petit Séminaire et l'Œuvre paiera encore le minimum de la pension fixé par les réglements du diocèse. Cette disposition aura l'avantage de nous laisser toute la liberté dont nous avons besoin et de ne créer aucun embarras à l'administration des établissements ecclésiastiques. Par là aussi, la Maîtrise de la cathédrale atteindra le double but qu'on s'est proposé en l'instituant, savoir : de donner à l'église de Notre-Dame de Chartres des enfants qui la servent avec édification, et de préparer en même temps des élèves pour le Petit Séminaire.

Il y a là, comme on le voit, deux œuvres à soutenir et deux œuvres des plus intéressantes. Quoi de plus agréable, en effet, pour la Très-Sainte Vierge, que de lui donner de petits clercs qui chantent ses louanges avec amour, et qui l'honorent fidèlement dans son sanctuaire privilégié! Quoi de plus utile, en même temps, pour l'Église, que de faire naître et de développer des vocations précieuses qui, peut-être, eussent été perdues! Aussi, faut-il s'étonner si cette œuvre est de plus en plus appréciée partout où elle est connue? Le plus ardent de nos zélateurs nous adressait, il y a quelques jours, le cinquante-quatrième abonnement qu'il nous a procuré pour l'année courante. Une pieuse domestique, dont le dévouement est au-dessus de tous les éloges, travaille avec zèle à placer, pour 1862, les douze abonnements dont elle se charge chaque année; plusieurs dames charitables continuent à payer ou à compléter le prix de la pension de quelques enfants qu'elles protègent; un chrétien fervent, qui occupe dans la société une position honorable, nous a promis de faire les frais de l'éducation cléricale d'un de nos élèves, s'il obtenait de Dieu une grâce qu'il sollicite: enfin, plusieurs personnes se proposent, nous le savons, d'assurer à l'Œuvre quelques ressources pour l'avenir.

Ce mouvement des esprits et des cœurs en faveur de notre pieuse entreprise, nous a suggéré l'idée d'organiser le recouvrement de nos souscriptions annuelles, à l'instar de plusieurs autres

associations. L'exemple de la pieuse fille dont nous parlions tout-à-l'heure, nous a paru bon à suivre, et nous engageons les âmes généreuses à se charger de recueillir comme elle une douzaine de cotisations. Douze douzaines formeront une série, et chaque série, tous frais couverts, pourra payer la pension d'un de nos enfants et préparer un prêtre à l'Église.

Nous continuerons à regarder comme *associée* à l'Œuvre toute personne qui paiera sa cotisation annuelle de trois francs ; quiconque donnera ou procurera une somme de trois cents francs aura le titre de *bienfaiteur ;* on méritera celui de *bienfaiteur-fondateur* par une offrande de trois mille francs, faite en une seule fois ou par annuités.

Outre la cotisation annuelle et les autres dons volontaires qu'on peut nous offrir, je crois utile d'indiquer ici à nos lecteurs deux autres sources qui peuvent devenir pour l'Œuvre des moyens précieux d'existence :

1° L'excédant des honoraires de messes célébrées par les prêtres de la Maîtrise, est par eux spontanément affecté à l'Œuvre. Nous avons également réglé que, ni les prêtres, ni les sacristains qui dépendent de l'établissement, ni les enfants de chœur ne recevraient pour eux de casuel quelconque. Toutes les offrandes qui leur sont faites à raison de leurs fonctions entrent dans la caisse de l'association.

2° Des cierges placés à l'intérieur de l'église sont mis à la disposition des fidèles qui désirent en faire brûler par dévotion. Les offrandes faites à cette occasion sont également consacrées à l'entretien des clercs de Notre-Dame. Cette ressource, dont personne ne peut raisonnablement contester la légitimité, peut être un jour l'une des plus importantes de l'Œuvre, si les fidèles veulent nous prêter leur concours.

Finissons par quelques-unes de nos réflexions habituelles que nous ne saurions trop fréquemment répéter.

La conversion, la sanctification et le salut des âmes, voilà la première de toutes les œuvres.

Cette œuvre ne peut s'opérer avec tout le succès désirable que par le ministère de prêtres véritablement animés de l'esprit de Dieu.

Ces prêtres, on ne les trouvera qu'en faisant un choix sévère parmi les aspirants au sacerdoce.

Ce choix n'est possible qu'autant qu'un grand nombre de sujets se présenteront pour la carrière ecclésiastique.

Bon nombre de sujets se présenteront en effet, si l'on offre un accès facile aux enfants des familles pauvres.

L'œuvre qui faciliterait le plus possible le développement des vocations parmi les enfants des pauvres serait donc l'instrument de la première de toutes les œuvres.

Quel motif puissant de s'y dévouer avec ardeur et de la faire connaître à toutes les personnes charitables qui pourraient s'y associer!

L'abbé YCHARD,
Supérieur du petit séminaire de Chartres.

FLEURS DES SAINTS.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE.

Si sainte Thérèse nous offre le type le plus accompli de la virginale épouse de Jésus-Christ, sainte Élisabeth nous présente celui de l'épouse chrétienne dans toute sa perfection et dans toute sa beauté. Sa vie est de plus une personnification de ce XIIIe siècle, si fécond en grandes et en sublimes choses, et dans lequel on rencontre les vertus les plus héroïques, les plus naïves croyances et les plus poëtiques symboles de la foi qui animait tous les cœurs; mais où l'on voit aussi les efforts de la force matérielle pour dominer l'élément spirituel et religieux qui finit, après de longues et pénibles luttes, par demeurer vainqueur.

Du fond de la Hongrie, cette terre à moitié inconnue, à moitié orientale, frontière de la chrétienté qui se présentait sous un aspect mystérieux et grandiose aux imaginations du moyen-âge, arrivait, en l'an de grâce 1211, au sein de la cour de Thuringe, avec le titre de fiancée du duc Louis (le fils aîné du landgrave Herman), une petite enfant, si riche et de si haut lignage, qu'elle était portée dans un berceau d'argent massif et que nombre de preux chevaliers et de nobles damoiselles lui faisaient cortége. Le landgrave et la duchesse Sophie manifestèrent par des banquets somptueux et des fêtes splendides la joie qu'ils ressentaient de cette heureuse alliance, qui ajoutait un joyau de plus à la couronne ducale de Thuringe, puisque cette jeune enfant n'était autre que la fille d'André, roi de Hongrie, et de Gertrude de Méranie, l'une des maisons les plus illustres de l'empire à cette époque.

La voix populaire rapportait que sa naissance avait été entourée de présages de bonheur, et ses vertus précoces commençaient

à réaliser le sens symbolique de son nom d'Elisabeth, c'est-à-dire *pleine ou rassasiée de Dieu.* En effet, pouvant à peine articuler quelques sons, elle formulait d'enfantines prières et ses petites mains s'ouvraient déjà pour secourir l'indigent. On peut donc assurer que toute sa vie était en germe dans cette vie du berceau, dont la première parole fut une prière et le premier acte une aumône.

Rien n'est plus touchant que les détails transmis par Guta, la fidèle compagne d'Élisabeth, sur l'enfance de cette princesse; tantôt elle la représente entrant dans la chapelle du château et, après avoir fait ouvrir devant elle un grand psautier, bien qu'elle ne sut pas lire, se couchant au pied de l'autel et se livrant avec un profond recueillement à de pieuses méditations; tantôt elle rapporte ses innocentes industries pour faire dire à ses compagnes des *Ave, Maria*, et en réciter elle-même. D'autres fois, elle la montre conduisant ses amies dans l'asile des morts, et les engageant à se mettre à genoux, puis à répéter avec elle cette dévote prière : « Seigneur, par votre mort cruelle et par votre chère mère Marie, délivrez ces pauvres âmes de leur peine; Seigneur, par vos cinq plaies sacrées, faites-nous sauves. » Enfin, elle se plaît à raconter les petites mortifications par lesquelles la jeune princesse brisait sa volonté et se préparait à supporter de plus importants sacrifices. Ainsi quand, dans ses jeux, Élisabeth gagnait et que le succès la rendait toute joyeuse, elle cessait tout-à-coup, en disant : « Maintenant que je suis en veine de bonheur, je vais m'arrêter pour l'amour de Dieu ; » ou bien, si elle dansait gaîment aves ses compagnes, lorsqu'elle avait fait un tour, elle s'arrêtait, en disant : « C'est assez d'un tour pour le monde, je me priverai des autres en l'honneur de Jésus-Christ. »

Telle fut l'enfance de la chère sainte Élisabeth; son existence devait être trop courte pour laisser place à ces grandes révolutions intérieures qui ont signalé la vie et la conversion de quelques-uns des plus illustres serviteurs de Dieu. Aucun orage du cœur ne vint obscurcir le rayon céleste qui la conduisit du berceau à la tombe. Mais les épreuves extérieures, cette rosée féconde qui fait éclore la vertu dans les âmes, ne devaient pas lui être épargnées, et la mort du landgrave Herman, qui avait pour elle une affection toute paternelle, ouvrit la série des contradictions sans nombre auxquelles sa piété si vive et sa compassion pour les malheureux devaient être soumises. La duchesse Sophie et Agnès, sœur de son fiancé, blâmaient hautement ses habitudes

humbles et retirées, si peu en rapport, disaient-elles, avec son rang élevé. Les officiers les plus influents de la cour, non-seulement l'accablaient de leurs dérisions, mais engageaient le landgrave Louis à la renvoyer en Hongrie, objectant qu'*une pareille béguine n'était pas digne de lui* (1). C'est ainsi que, semblable au lys qui croît au milieu des épines, l'innocente Élisabeth germait et fleurissait au milieu des amertumes et répandait autour d'elle le doux et egréable parfum de la patience et de l'humilité. Le trait suivant porta le comble au mécontentement de la duchesse Sophie et de sa fille, la belle Agnès de Thuringe.

C'était le jour de l'Assomption, jour où il y avait de grandes indulgences dans les églises consacrées à la Sainte Vierge et où on lui faisait l'offrande des fruits et des grains de l'année. La duchesse dit à Agnès et à Elisabeth : « Descendons dans la ville, » à Eisnach; allons à l'église de notre chère Dame assister à la » belle messe des Chevaliers Teutoniques. Peut-être y entendrons-» nous prêcher sur elle. Mettez vos plus beaux habits et vos » couronnes d'or. » Les deux jeunes princesses s'étant parées comme elle l'avait ordonné, se rendirent avec elle à la ville et étant entrées dans l'église allèrent s'agenouiller sur un prie-Dieu en face d'un grand crucifix. A la vue de cette image du Sauveur mourant, Elisabeth ôta sa couronne, et la posant sur son banc elle se prosterna par terre. La duchesse la reprit sévèrement d'une pareille tenue : « Chère dame, répliqua humblement la » douce jeune fille, ne m'en veuillez pas. Tandis que mon » Seigneur et mon Dieu est couronné d'épines, je ne saurais » rester devant lui avec une couronne d'or et de pierreries. » Et aussitôt elle se met à pleurer amèrement; car, ajoute naïvement son historien, l'amour du Christ avait déjà blessé son tendre cœur.

Les railleries des seigneurs et les conseils de la duchesse ne changèrent point les dispositions du landgrave Louis à l'égard de sa fiancée, à laquelle il donna bientôt le titre sacré d'épouse, à la grande joie de son peuple, mais au grand déplaisir de sa mère et de ses vassaux. Le prince Louis, dont toute la vie fut la réalisation de la noble devise qu'il avait choisie dès ses premières

(1) On vit naître dans la première moitié du XIIe siècle des associations de vierges ou de veuves qui, sous le nom de Béguines, s'astreignaient dans l'intérieur de leurs maisons aux pratiques de la vie monastique. Elles prirent bientôt sainte Elisabeth pour patronne, changeant ainsi en titre de gloire pour l'humble princesse le nom que ses ennemis lui appliquaient comme une injure.

années : piété, chasteté, justice, bien loin de gêner sa chère Elisabeth dans ses exercices de religion et ses œuvres de miséricorde, l'excitait au contraire à les remplir. Il retirait une singulière édification des actes héroïques de vertu dont il était le confident et le témoin. Aussi leur mutuelle affection avait-elle à la fois un caractère pur et cordial qui se révélait surtout par la touchante dénomination de *frère* et de *sœur* qu'ils se donnèrent toujours, même après leur mariage. Malgré sa grande jeunesse et la vivacité presque enfantine de son amour pour son mari, Elisabeth n'oubliait jamais qu'il était son seigneur et son maître; elle obéissait avec empressement au moindre signe, au moindre mot venu de lui; elle l'accompagnait avec bonheur dans ses courses les plus pénibles, et ni l'intempérie des saisons ni la difficulté des chemins ne pouvaient l'arrêter, tant elle tenait à n'être point éloignée de celui qui jamais ne l'éloignait de Dieu. Et quand ses devoirs de souverain forçaient le duc Louis à quitter ses états et à laisser Elisabeth à la Wartebourg (1), la jeune épouse se revêtait aussitôt du costume des veuves et attendait son retour dans les jeûnes, les veilles, les prières et la plus sévère mortification. Mais jamais ses austérités n'altéraient la sérénité de son doux visage : la chère sainte ne pouvait souffrir les airs tristes et mornes de certains dévots. « Ils ont l'air d'épouvanter » le bon Dieu, disait-elle joyeusement; qu'ils lui donnent donc ce » qu'ils peuvent gaiement et de bon cœur. » Admirable réflexion sortie d'une bouche de seize ans! Donner à Dieu ce que l'on peut et le faire généreusement, n'est-ce pas là l'essence même de la vraie piété?

Le Seigneur récompensa plusieurs fois, par des faveurs toutes célestes, la liberté que le landgrave accordait à la jeune duchesse pour ses pratiques de dévotion et de charité; en voici quelques preuves bien touchantes. Un jour, qu'il revenait à l'improviste d'un voyage lointain, il surprit sa chère Élisabeth prenant son pauvre repas composé de pain sec et d'eau. Le duc, en signe d'amitié, voulut boire dans le verre, mais ô surprise, cette eau s'était changée en un vin délicieux. Une autre fois, comme elle suivait un chemin escarpé et très rude, portant dans le pan de son man-

(1) Château ducal de la maison de Thuringe. — Ce fut dans cette demeure encore tout embaumée de l'humilité et de la charité de la chère sainte Elisabeth que Luther, cette personnification de l'orgueil révolté et victorieux, fut secrètement retenu par l'électeur de Saxe, son protecteur, à la suite de la diète de Worms. Il appelait modestement cette retraite son île de Pathmos.

teau du pain, des œufs et d'autres mets qu'elle destinait aux indigents, le duc, qui revenait de la chasse, se présenta tout-à-coup devant elle, et la voyant ployer sous le poids de son fardeau, il ouvrit malgré elle le manteau qu'elle serrait tout effrayée sur sa poitrine, mais il n'y avait plus que des roses blanches et rouges, les plus belles qu'il eut jamais vues. Chose d'autant plus étonnante que la saison des frimas avait remplacé celle des fleurs. Le duc, s'apercevant du trouble d'Élisabeth, voulut la rassurer par ses caresses, mais il s'arrêta subitement en voyant apparaître sur la chère sainte une image lumineuse, il se borna donc à prendre en silence une de ces roses qu'il conserva toujours.

Elisabeth, malgré les doléances de sa belle-mère, faisait venir à la Wartebourg de pauvres infirmes auxquels elle prodiguait les soins que réclamait leur état; dans le nombre était un pauvre petit enfant tout couvert de lèpre. Or, un matin, après lui avoir fait prendre un bain, elle le déposa pour le réchauffer dans le lit du landgrave alors absent; mais celui-ci étant revenu sur ces entrefaites, la duchesse Sophie n'eut rien de plus pressé que de lui redire ce que venait de faire sa belle-fille. Le duc ne put se défendre en écoutant ce récit de ressentir une certaine irritation, et entrant aussitôt dans sa chambre il leva brusquement la couverture qui enveloppait le pauvre enfant; mais au même moment, selon la belle expression de son historien, le Tout-Puissant lui ouvrit les yeux de l'âme, et au lieu du lépreux il vit la figure de Jésus crucifié, étendu dans son lit. Se tournant alors vers Elisabeth qui l'avait suivi tout doucement pour calmer sa colère contre son petit malade : « Ma bonne chère sœur, lui dit-il, je te » prie de donner bien souvent mon lit à de pareils hôtes; je t'en » saurai bien bon gré; ne te laisse arrêter par personne dans » l'exercice de tes vertus. » La tendre pitié qu'Élisabeth avait toujours eue pour les malheureux, prit, à l'occasion d'une disette qui vint désoler la Thuringe, un tel accroissement, qu'elle mérita le glorieux surnom de mère et de patronne des pauvres. Soulager les membres souffrants du Christ était sa pensée de chaque jour, de chaque moment; et, non contente de les nourrir, de les soigner, de leur rendre les services les plus rebutants, de leur consacrer tout son superflu, elle se dépouillait encore en leur faveur de ses plus riches vêtements; mais le Seigneur, par une munificence toute divine, lui en rendait de bien autrement beaux que ceux qu'elle leur avait donnés.

Afin d'épargner aux pauvres et aux infirmes qui venaient la

trouver la montée si longue et si rude qui conduisait au palais ducal, Élisabeth avait fait construire un hôpital à mi-côte, dans lequel étaient admis tous ceux qui, dans leur détresse, recouraient à sa charité. La faux du temps et l'action non moins destructive du protestantisme ont fait disparaître les pieuses et utiles fondations de la sainte Duchesse, mais les lieux qu'elle a tant de fois foulés de ses pieds bénis, ou ceux qui furent témoins de son inépuisable charité, ont encore, pour la plupart, conservé les surnoms que la reconnaissance des peuples leur avait donnés ; ainsi la gorge solitaire formée par la vallée qui se déploie au bas de la montagne qui domine le Wartebourg, s'appelle toujours *le champ du Lys ;* cette humble chaumière où Élisabeth adressait à ses chers frères en Jésus-Christ de douces et consolantes paroles, le *repos du pauvre,* et toute la vallée portait naguère encore le doux nom de *vallée d'Élisabeth* (1).

Le Seigneur ne refusa point à la jeune duchesse les joies de la maternité et trois charmants enfants étaient venus resserrer encore les liens sacrés qui l'unissaient à son époux (2), quand l'irrésistible appel de la croisade, ce devoir suprême de délivrer le tombeau du Christ, entraîna loin d'elle celui qu'elle aimait avec une incomparable tendresse. La jeune duchesse éprouva un bien cruel déchirement au moment d'une séparation dont sa foi acceptait le sacrifice, mais dont son cœur repoussait la pensée et aurait voulu retarder l'accomplissement. Pleure, chère sainte! ta douleur est légitime, car ce n'est point seulement un époux qui s'éloigne de toi, mais un guide, un protecteur, un ami.

Pleure, royale exilée! car la mort va bientôt moissonner non loin des rives d'Otrante cette fleur de la Thuringe, ce parfait modèle des chevaliers et des souverains!

Pleure, pauvre veuve délaissée! le moment est proche où, chassée de ton palais par les ordres cruels d'un beau-frère ambitieux et dénaturé, tu seras condamnée à errer dans les rues d'Eisnach sans qu'une porte hospitalière s'ouvre pour t'offrir un abri, sans qu'une main amie vienne tendre à tes chers petits enfants pour apaiser la faim qui les dévore un peu de ce pain dont tu as été si prodigue aux jours de ton bonheur.

Pleure, ô tendre mère, sur cette chère portion de toi-même,

(1) Aujourd'hui cette vallée a été débaptisée et s'appelle Marienthal, en l'honneur d'une grande duchesse de Saxe-Weimar.

(2) Ce ne fut qu'après le départ de son époux qu'elle mit au monde son quatrième enfant.

condamnée si jeune à l'ignominie et à la souffrance. Mais au milieu de ta douleur relève la tête, ton Dieu est près de toi et voici qu'il envoie Marie, sa mère, pour te conduire elle-même dans l'étroit et difficile sentier de la perfection évangélique. Écoute sa douce voix qui te dit : « Si tu veux être mon élève, moi je serai ta maîtresse; si tu veux être ma servante, moi je serai ta dame. » O chère Sainte! comment nous étonner si à une pareille école tu aies fait de si rapides progrès dans la vertu? Non, désormais rien de toi ne pourra nous surprendre : ni la pauvreté que tu embrasses après que le duc Henri, reconnaissant sa faute, consent à te rendre tout ce qu'il n'a pas craint de t'enlever (1); ni les vœux solennels que tu prononces (2) et qui te lient si étroitement à cette grande Famille Franciscaine dont le bienheureux père t'avait déjà reconnue pour une de ses filles bien-aimées; ni l'obéissance sans bornes envers Maître Conrad, ce guide pieux et sévère qui te conduit dans les voies de Dieu au prix des plus pénibles sacrifices; ni les prodiges de ta charité, ni les austérités de ta pénitence; ni les miracles que tu sèmes sous tes pas; ni même les sons mélodieux qui s'échappent de ta poitrine au moment d'exhaler ton dernier soupir, harmonie céleste qui n'a point d'écho sur la terre. Avec Marie pour maîtresse, tu ne dois plus marcher, mais voler vers le ciel. C'est ce que prouvent les actes héroïques par lesquels tu termines ta belle vie à peine formée de vingt-cinq printemps.

Ce fut le 19 novembre 1231, que l'âme de la chère sainte Élisabeth s'élança vers la céleste patrie, au milieu des anges et des saints qui étaient venus au devant d'elle, chantant en chœur le sublime répons de l'Église : *Regnum mundi contempsi propter amorem domini mei Jesu Christi* (3).

(1) Elisabeth, après avoir séjourné quelque temps chez un pauvre prêtre d'Eisnach avec ses quatre petits enfants, s'était rendue chez une de ses tantes, l'abbesse de Ritzingen; elle fut ensuite recueillie par son oncle, l'évêque de Bamberg, qui parvint, avec l'aide des chevaliers qui avaient ramené en Thuringe les restes mortels du duc Louis, à faire reconnaître les droits de sa nièce et de son fils, le jeune landgrave Herman.

(2) Du vivant de son mari, Elisabeth s'était fait agréger au tiers-ordre du Séraphin d'Assise, qui, sur la demande du souverain Pontife, lui avait envoyé son manteau comme gage de sa paternelle affection. Mais elle voulut, lorsqu'elle eut complétement renoncé au monde, faire profession publique comme les religieuses cloîtrées. Ce qui fait que les religieuses du tiers-ordre la regardent comme leur patronne. — Les sœurs hospitalières, connues en France sous le nom de Sœurs-Grises, étaient toutes du tiers-ordre de Saint-François.

(3) J'ai méprisé le royaume du monde pour l'amour de mon Seigneur Jésus-Christ.

BIBLIOGRAPHIE.

RÉCITS VARIÉS,

Par M. Eugène VEUILLOT (1).

M. Veuillot le dit lui-même dans sa préface, et le titre de son livre l'annonce, des récits ne sont point une œuvre homogène. Ils ont été écrits à différentes époques, publiés dans diverses revues et réunis ensuite en un tout dont la lecture distrait l'esprit et ne le fatigue jamais.

Après avoir considéré l'éléphant comme soldat, artiste et dieu, M. Veuillot se *promène* dans l'Inde. Le mot est littéral, parce qu'ainsi qu'il le fait remarquer, une promenade est moins réglée, moins complète, mais aussi plus prompte qu'un voyage. L'auteur traite ensuite différents sujets qui tous ont un attrait particulier. Nous empruntons à *la Charité des pauvres* deux épisodes remplis d'un pieux intérêt.

LA PIÈCE D'OR DE LA PAUVRE FEMME.

Un prêtre plein de zèle, appartenant à un diocèse où la maison de Dieu ne possède point toujours le nécessaire, parlait à un nombreux auditoire, dans une église de Paris, de la pauvreté de sa paroisse :

« Notre-Seigneur y manque de tout, disait-il; il n'a pas même de tabernacle pour reposer son corps adorable. Je vous en conjure, écoutez ma prière, venez à mon secours; le bon Dieu vous rendra au centuple tout ce que vous m'aurez donné. » La quête fut bonne et le quêteur partit content.

Le lendemain, dès le matin, le curé de la paroisse où le sermon avait été prêché vit entrer dans son cabinet une vieille femme couverte de haillons qui le salua en lui disant :

— Le curé qui a une église sans tabernacle est-il encore ici?

— Non.

— Quel malheur! Je voudrais lui donner quelque chose pour son église.

— Je recevrai volontiers votre offrande.

— Vrai!.. Comme je suis contente! Tenez, voilà pour contribuer à l'achat d'un tabernacle. Et la pauvre femme remettait au prêtre étonné une pièce de vingt francs.

— C'est trop, ma bonne femme.

— Non, monsieur le curé.

— Il faut proportionner ses aumônes à ses ressourcces, et vous ne me paraissez pas en position de sacrifier une pareille somme.

— Ce que je veux faire, grâce à Dieu je le puis.

(1) Un vol. in-12, chez Dillet, rue de Sèvres, à Paris

— Comment achèterez-vous du pain aujourd'hui?

— Hier, je n'avais que deux sous et je n'ai manqué de rien. Cette pièce m'est inutile, tout-à-fait inutile; c'est moi qui vous le dis.

— Je n'en crois rien et je ne la recevrai pas.

— Alors, je vais vous montrer la chose claire comme le jour : J'ai mis ce napoléon de côté, il y a au moins dix ans, pour me faire enterrer, parce qu'il me répugnait de ne pouvoir pas payer mon enterrement et mon cercueil. Depuis hier soir je me suis dit : « Notre-Seigneur n'a pas où reposer son corps et tu garderais vingt francs pour le tien quand il n'aura plus besoin de rien, quand il sera jeté aux vers! » Toute la nuit, cette pensée m'a poursuivie et j'attendais avec une grande impatience qu'il fît jour pour venir bien vite me débarrasser de cet argent, qui commençait à tant me peser. Du reste, en prenant mes vingt francs vous me rendrez un autre service : quand je sors, j'ai quelquefois peur d'être volée; cela me tourmente : maintenant, je serai tranquille et bien heureuse. Adieu, monsieur le curé; je prierai pour vous.

La pauvre femme partit sans laisser au curé le temps de lui faire une dernière observation ou de lui adresser un mot de remerciements.

LE SOU DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Un missionnaire du nord de l'Amérique, le père Laverlochère, nous a raconté, les larmes aux yeux, le trait suivant :

« Je prêchais dans une ville du midi à un nombreux auditoire; un enfant de six à sept ans avait tout d'abord attiré mon attention par sa pieuse attitude. Mais quelle ne fut pas ma surprise, quand je le vis pleurer amèrement au récit des maux de tous genres qui sont le partage des malheureux sauvages confiés à ma sollicitude; il me regardait avec admiration et paraissait m'envier le bonheur d'une vie consacrée à Dieu. Quand j'en vins à dire que les sauvages se mangeaient et que, dans une de mes chrétientés, un homme avait tué et mangé neuf personnes, qu'une jeune fille avait assassiné son père, sa mère et quatre autres membres de sa famille; qu'elle commençait à manger l'épaule de son père, quand elle fut découverte, le pauvre enfant sanglota, sans cesser de m'écouter avec la plus grande attention.

» Je terminai mon sermon en suppliant toutes les personnes qui m'avaient entendu de s'associer à l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, afin qu'elle put envoyer beaucoup de missionnaires dans les pays sauvages. J'ajoutai que la jeune fille et l'homme antropophages étaient devenus deux saints admirables, et je descendis de chaire avec le regret de n'avoir pu embrasser le pieux enfant, qui m'avait si profondément touché. Trois jours après, je le vis entrer dans la sacristie où j'étais à genoux pour faire mon action de grâce, car je venais de dire ma messe. Il était accompagné d'un homme qui me dit : Oh! mon père, vous avez raconté de bien belles choses, l'autre jour; je vais vous en dire une qui fait ma honte et

ma joie : quand Pierre, ce petit garçon que voilà, est revenu de l'église, il m'a supplié de l'associer à la Propagation de la Foi.

» — Laisse-moi tranquille, lui ai-je dit.

» — Mais, papa, cela ne coûte pas cher du tout; le père a dit qu'il ne fallait qu'un sou par semaine.

» — Quand il n'en faudrait qu'un par trois mois, je ne te le donnerais pas.

» — Si vous aviez entendu le sermon, vous auriez pleuré: je vous en prie, papa, ne me refusez pas.

» — Encore une fois, laisse-moi tranquille, te dis-je; ne faut-il pas que je songe d'abord à vous donner du pain.

» — Papa, un sou par semaine!

» — Je te défends de m'en reparler jamais, repris-je avec colère; gagne ta vie, et tu feras ce que tu voudras; mais jusque là, laisse-moi la paix avec tes prêtres et tes sauvages. Oui, j'ai dit cela. Le pauvre enfant s'est tu, mais il a pris un air triste qui me faisait de la peine. Le soir il a mangé un peu moins que de coutume; le lendemain, j'ai fait la même remarque à ses trois repas, et hier encore.

» — Es-tu malade, lui ai-je dit?

» — Non, papa.

» — Pourquoi manges-tu si peu depuis deux jours?

» — Pour rien.

» — Je veux savoir tout, et ne va pas mentir.

» — C'est que, papa, voyez-vous, c'est parce que... c'est...

» — Allons, dépêche-toi, finis-en.

» — Vous m'avez dit, l'autre jour, que vous ne pouviez pas me mettre de la Propagation de la Foi, parce qu'il fallait, avant tout, me donner du pain, et alors...

» — Achève!

» — Eh bien! papa, j'ai pensé qu'en mangeant chaque jour un peu moins, vous n'auriez plus de raison pour me refuser un sou par semaine. Ne me grondez pas... les sauvages sont si malheureux... le père l'a si bien dit. Que ne l'avez-vous entendu, papa! Non-seulement vous auriez donné un sou pour moi, mais vous l'auriez donné aussi pour vous et pour maman.

» Voilà, mon père, ce que cet enfant a fait, après vous avoir entendu. Je l'ai embrassé, en lui disant : Tu me donnes une leçon bien dure, mais elle ne sera pas perdue. Viens avec moi tout de suite, je veux te rendre heureux. — Il faut, m'a-t-il dit, se réunir dix personnes ensemble pour avoir droit au livre dans lequel on raconte tout ce que font les missionnaires.

» Tenez, mon père, voici 25 francs pour une dizaine; je la formerai ici bien facilement, et, toute ma vie, je serai de la Propagation de la Foi.

C. de C.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Le dernier numéro de *La Voix* parlait de l'affluence des pèlerins dans les sanctuaires de Notre-Dame de Chartres : on ne devra pas

être surpris que la chronique d'octobre revienne sur le même sujet. Jamais autant d'ecclésiastiques étrangers au diocèse ne se succédèrent aux différents autels de la crypte pour y célébrer les saints mystères. C'est un bonheur pour nous de voir la bonne *Dame de Sous-Terre* mieux connue et continuellement visitée ; mais, avouons-le, c'est aussi un avertissement. Le service de l'église devenant de plus en plus difficile, le nombre des serviteurs, c'est-à-dire de nos élèves, devrait grandir dans la même proportion; à cette condition seulement, ils pourront, chez nous comme ailleurs, faire honneur à leurs études.

Nous avions pu jusqu'ici compter des pélerins de tous les points de la France; aujourd'hui nous avons à produire des noms de l'Italie, de Rome. Il y a quelques jours, le prélat Secrétaire de la congrégation des rites disait la sainte messe à l'autel *Virgini Pariturœ*. Mgr Bartolini ayant eu des relations intimes avec notre Évêque et notre diocèse à l'occasion des travaux présentés pour l'adoption de notre nouveau Bréviaire, ne pouvait voyager en France sans revoir son auguste correspondant.

Quelque temps avant lui, c'était Mgr Nardi, auditeur de la Rote, qui venait s'édifier du spectacle de notre merveille chartraine. Parler de Mgr Nardi, c'est rappeler un nom consigné avec gloire dans les feuilles publiques, comme celui d'un des plus nobles défenseurs de la cause du Saint-Siége.

Enfin, récemment encore nous avions un illustre pélerin dans la personne de Son Eminence Mgr Grassellini, cardinal-diacre du titre des SS. Vite et Modeste.

— Il est déjà loin de nous le jour où deux vénérés Pontifes se transportaient ensemble dans la nouvelle église de Sainte-Foy, l'un pour la bénir et l'autre pour consacrer à jamais le souvenir de cette bénédiction par les accents d'une éloquence toujours admirée. Cette fête a eu cette année son second anniversaire. Il était tout naturel que cette circonstance fût marquée par une solennité particulière; chaque soir de l'octave réunit à Sainte-Foy bon nombre de fidèles qui allaient puiser dans les instructions des Pères un aliment à leur piété.

— Le 19 octobre, étaient exposées auprès du principal sanctuaire de la crypte et à côté de l'autel des Saints-Forts les précieuses reliques de saint Savinien et de saint Potentien. Le culte de ces deux martyrs, honorés par nos pères comme les premiers apôtres des Carnutes, ne pouvait tomber en désuétude. En dépit des révolutions qui amenèrent la chute de leurs autels, auprès du peuple, le nom de ces missionnaires aurait été sauvé de l'oubli quand même, par la dévotion d'une certaine classe de personnes; nous voulons parler des porteuses d'eau. Il serait difficile d'expliquer l'origine de ce ralliement des porteuses d'eau sous la bannière de saint Savinien. Quoiqu'il en soit, clientes dignes d'éloges, elles viennent chaque année entendre la messe du patron et par là comme renouveler leurs titres, confirmer leurs priviléges. Puisse saint Savinien avec

saint André bénir leur fontaine et surtout reporter souvent leur pensée vers la véritable source d'eau vive qui doit rejaillir jusqu'à l'éternité!

— Le trésor de Notre-Dame s'enrichissait, il y a trois semaines, d'un nouvel ex-voto. Ce qui avait été l'objet d'une parure mondaine se transformait en pierres réellement précieuses et empruntait une partie de son éclat à la pensée généreuse de la donatrice.

Ne craignons pas de multiplier ces sortes de présents : après l'aumône versée au pauvre trésor des pauvres Clercs, ce doit être, à notre avis, l'offrande la plus chère à Notre-Dame. Un ex-voto, c'est notre pensée gravée sur le vermeil, incrustée dans l'or ou le marbre, pour nous représenter jour et nuit au cœur de cette bonne Mère. Vénérable par le caractère de son architecture, ornée par la main du peintre, la crypte ne serait-elle pas plus belle encore si, une longue suite d'ex-voto se développant autour des voûtes de son sanctuaire, nous pouvions lui appliquer cet éloge du temple de Jérusalem : *Ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus*, l'enceinte de ses murs était toute de pierres précieuses.

— Le dimanche 13, la paroisse de Gasville présentait un spectacle bien édifiant : il s'agissait pour elle de l'inauguration d'une châsse contenant les reliques de saint Grégoire, pape, et de dix autres saints. Riches décorations de l'église, office solennel, allocution par M. l'abbé Legendre, procession magnifique avec la plus élégante variété dans les ornements, les oriflammes et les emblêmes, tout semblait répondre à un programme tracé longtemps d'avance, tout annonçait le zèle industrieux d'un pasteur aidé par l'intelligente activité de ses religieuses institutrices. On put aussi constater une fois de plus dans cette circonstance l'esprit chrétien qui règne dans cette paroisse; il suffisait de voir avec quel religieux empressement la population tout entière voulut faire cortége aux saintes reliques jusqu'au hameau d'Oisème. Là on devait retrouver, comme au village principal, de jolis arcs de triomphe. L'un d'eux put servir de reposoir à la châsse, sous laquelle on vit chacun défiler avec les témoignages de la plus profonde vénération. La procession revint dans le même ordre vers l'église de Gasville; la cérémonie se terminait à sept heures du soir.

Ces détails nous ont été transmis par la voix publique; après informations prises sur leur authenticité, nous étions heureux d'en faire part à nos lecteurs.

— Nous venons de fixer l'attention sur une paroisse voisine de la cité et d'admirer l'expression solennelle de sa foi dans un fait qui était pour elle un évènement; nous pouvons maintenant traverser les plaines de la Beauce et chercher plus loin de nous quelque nouvelle analogue. Ces populations, si constamment attachées à la glèbe, et auxquelles, après Dieu, nous sommes redevables du pain quotidien, concourent aussi de temps à autre à nourrir notre âme de traits pieux, de spectacles édifiants.

Le dimanche 20 octobre, la paroisse de Rouvray-Saint-Florentin

était appelée à cette mission; voici dans quelle circonstance. Un beau chemin de croix peint sur toile avait été donné à l'église par M. le marquis et Mme la marquise de Gouvion-Saint-Cyr; nouvelle libéralité ajoutée à tant d'autres qui valent à cette noble et généreuse famille la bénédiction des pauvres et de tous les habitants de la contrée.

L'érection de ce chemin de croix devait être l'objet d'une grande solennité. On le savait aux alentours; c'est assez dire que beaucoup de fidèles du voisinage allaient, en qualité de pélerins, prendre part à la fête; en Beauce, comme ailleurs, il y a des curieux, mais il y a aussi de ces bonnes âmes, empressées d'aller recueillir, partout où elle tombe, la divine semence qu'elles font fructifier ensuite dans le calme du foyer domestique.

L'église de Rouvray se trouva trop petite; parmi les paroissiens et les étrangers, plusieurs durent s'unir d'intention au bonheur de leurs frères massés dans l'enceinte et attendre au dehors le départ de la procession: douce attente qui les dédommageait un peu de leur pénible sacrifice. Ils revinrent sans doute à une joie complète lorsque enfin les premiers rangs de la procession fendirent la foule pour se déployer à l'extérieur de l'église. M. le curé de Voves, officiant, accompagné du R. P. Meunier, prédicateur, et de plusieurs curés des paroisses environnantes, suivait deux longues files d'assistants ou figuraient, à la grande édification de tous, quatorze des gens les plus notables de Rouvray, portant les tableaux bénits dans la cérémonie. Chacun d'eux s'était prêté bien volontiers à cette faveur, nous devons les en féliciter; ils comprennent que le riche laboureur, autorité de premier ordre aux yeux de nos Beaucerons, ne doit jamais rester en arrière quand il s'agit du bon exemple. Après la procession eut lieu ce qui devait faire le fond de la cérémonie; nous n'avons sur ce sujet rien de spécial à signaler. Nous finirons donc en rendant un nouvel hommage à la pieuse pensée qui avait fourni l'occasion d'une si belle fête.

— Pendant le mois d'octobre, Monseigneur a donné la confirmation dans les paroisses de Courville, de Saint-Arnoult, de Saint-Aubin, de Saint-Luperce et de Saint-Germain-le-Gaillard.

— M. l'abbé Lallemand, vicaire de Senonches, est nommé curé à Louvilliers-lez-Perche.

M. l'abbé Fortin, précédemment curé de Boisgasson, remplace à Saint-Hilaire-sur-Yèvre M. l'abbé Chapron, actuellement curé de Chaudon.

M. l'abbé Lancelin, vicaire de Châteauneuf, est nommé curé de Saint-Sauveur-Levasville.

L'abbé Goussard.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Cinquième année.

12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1861.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

AVIS.

Nous rappelons à nos associés que le temps de l'Avent, plus spécialement consacré à Notre-Dame de sous-terre, est l'époque fixée pour recueillir leur cotisation pour l'année suivante. A Chartres et dans les autres localités importantes du diocèse, où les associés sont en assez grand nombre, des zélateurs ou zélatrices iront recouvrer à domicile le montant des souscriptions.

Dans les autres localités, nous espérons que nos vénérés confrères voudront bien se charger de nous faire parvenir les offrandes de leurs paroissiens, comme plusieurs en ont déjà pris l'habitude.

Pour ajouter un nouvel intérêt à notre petite revue, nous nous proposons de donner de temps en temps une notice sur quelqu'un des principaux lieux de pélerinages consacrés à la Très-Sainte Vierge.

ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME.

En terminant cette cinquième année de notre petite publication, nous croyons utile de faire connaître à nos associés la situation actuelle de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame.

Fondé au mois d'octobre 1853, l'établissement compte aujourd'hui quarante-cinq élèves distribués en différentes classes et qui tous ont commencé les études latines.

Parmi les élèves qui sont déjà sortis de la maison, dix sont actuellement au grand séminaire de Chartres et onze au petit séminaire de Saint-Cheron (près Chartres).

Sur ce nombre total de soixante-six élèves, seize appartiennent à des diocèses étrangers. Ceux qui ne sont pas encore incorporés au diocèse de Chartres, le seront successivement après une épreuve convenable.

De nouvelles demandes nous sont fréquemment adressées; mais l'insuffisance du local et la modicité de nos ressources ne nous permettent pas de faire à cet égard tout le bien que nous désirerions.

Et cependant, de l'aveu des directeurs actuels de la maison, il faudrait une soixantaine d'élèves pour que le service de Notre-Dame ne laissât rien à désirer, surtout à l'époque des vacances et des pélerinages. Que serait-ce si nous répondions au désir des vénérables curés de la ville qui nous pressent de leur donner des clercs pour le service de leurs églises?

Espérons que la charité nous viendra en aide comme par le passé pour réaliser nos pieux desseins.

Il y va de l'honneur de la Sainte Vierge et de l'édification des étrangers qui vont la visiter dans son auguste sanctuaire.

Il y va du bien du diocèse de Chartres en particulier et du bien de l'Église en général, puisque nous pourrions, avec de nouveaux secours, recueillir un plus grand nombre d'enfants pour les préparer au sacerdoce.

Què nos associés redoublent donc de zèle et que nos bons confrères nous prêtent de plus en plus leur concours.

Du reste nous recevons sans cesse de précieux encouragements, et chaque nouvelle année nous amène un contingent plus nombreux de généreux bienfaiteurs qui paraissent heureux de nous offrir leur denier de Notre-Dame.

L'abbé Ychard,
Supérieur du petit séminaire de Chartres.

FLEURS DES SAINTS.

SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY.

C'était à l'époque de la deuxième croisade. Un gentilhomme Anglais, du nom de Gilbert Beket, partit avec Richard, son écuyer, pour se rendre en Terre-Sainte; mais à peine avaient-ils touché les rivages de la Syrie qu'ils tombèrent dans une embus-

cade de Sarrasins, qui les chargèrent de chaînes et les jetèrent dans les prisons d'un de leurs émirs. Celui-ci avait une fille douée d'une grande beauté et de plus de sagesse encore. Quoiqu'elle fût musulmane, elle écoutait avec ravissement tout ce que Gilbert, qu'elle allait quelquefois visiter, lui disait de la religion chrétienne, et la grâce de Dieu agissant sur son cœur pur et fidèle, la jeune princesse résolut de l'embrasser, fût-ce même au prix des plus grands sacrifices. Gilbert secondait son zèle, l'instruisait de son mieux, et cherchait surtout à exciter sa confiance envers Marie, la Mère Immaculée du Sauveur des hommes ; mais ayant trouvé une occasion favorable pour rompre ses liens, il s'enfuit de sa prison avec Richard et revint dans sa patrie, laissant inachevée l'œuvre de la conversion de la jeune syrienne. Celle-ci, en apprenant la nouvelle de l'évasion des deux captifs, résolut, elle aussi, de quitter la maison de son père, et s'étant unie à une troupe de pélerins du Nord, elle partit avec eux pour l'Angleterre, où elle arriva après une navigation longue et périlleuse. Pour se guider dans ce nouveau pays elle ne savait que deux mots : *Londres* et *Gilbert*, et les répétait tour à tour avec une persévérance qui fut bénie de Dieu : car non-seulement elle parvint dans la capitale de l'*Ile des Saints*, mais elle y fut reconnue par l'écuyer Richard, comme elle parcourait les rues de la grande cité, toujours guidée par l'espoir de rencontrer celui qui avait fait rayonner quelque temps à ses yeux le lumineux flambeau de la foi.

Gilbert, averti de cette rencontre, fit conduire la fille de l'émir dans un couvent où elle fut baptisée sous le nom de Mathilde ; ensuite, réfléchissant à toutes ces mystérieuses et providentielles circonstances, il prit pour épouse celle que l'Église venait de recevoir pour son enfant, et le 21 décembre 1117, jour de saint Thomas, elle lui donna un fils qui reçut le nom de cet apôtre.

Tandis que Mathilde le portait dans son sein, bien des présages surnaturels lui révélèrent que son enfant serait grand devant Dieu : aussi les soins que cette pauvre mère lui prodigua après sa naissance eurent-ils ce caractère saint et grave qui, tout en donnant place à la tendresse y laisse dominer le respect. Comprenant toute la hauteur de sa mission, non-seulement Mathilde apprit au jeune Thomas à connaître Dieu et à aimer Marie, mais elle le forma à la pratique de l'obéissance, du renoncement, et lui inspira une telle horreur pour la duplicité et le mensonge qu'il

aurait plutôt souffert les plus rudes châtiments que de parler contre la vérité.

Ses études furent à la fois fortes et brillantes, et quand Thomas les eût achevées, il embrassa l'état ecclésiastique et devint archidiacre de l'église de Cantorbéry. Il en remplissait depuis plusieurs années les importantes fonctions, quand, d'après le conseil de l'archevêque Thibault, qui avait fait l'épreuve de ses rares talents dans diverses négociations difficiles, il fut choisi par Henri II pour être Chancelier d'Angleterre. Thomas exerça cette charge avec l'intégrité qui lui était naturelle; mais croyant utile de rehausser aux yeux des hommes l'éminente dignité dont il était revêtu, en l'environnant de tout l'éclat du luxe et de toutes les pompes de la grandeur, il menait un train presque royal; si bien qu'en le voyant entrer dans les villes précédé d'un cortége de 250 jeunes gens qui chantaient des airs nationaux, et que suivaient nombre de chariots, de chiens accouplés, de chevaux de bataille conduits par des écuyers richement vêtus, le peuple se demandait quel devait être le monarque, puisque son chancelier voyageait avec un tel appareil. Et pourtant, malgré ce fastueux étalage, malgré les soins donnés aux affaires, malgré le plaisir de la chasse qu'il prenait pour complaire au roi Henri, Thomas n'oubliait pas qu'il appartenait à l'église par l'ordre sacré du diaconat ; et dans le silence des nuits il se livrait à la prière et à de sincères austérités. Aussi, assure son historien, « Semblable à la rose qui croît au milieu des épines sans rien perdre de sa beauté et de la suavité de son parfum, Thomas conserva toujours dans sa parfaite intégrité cette fleur de la chasteté qui est si belle qu'on pourrait l'appeler : *La Reine des Vertus.* »

Cependant, l'Archevêque Thibault étant mort, le roi fit venir à Falaise où il se trouvait alors, son chancelier Beket, et lui dit en se tournant du côté de la mer : « Allez, et soyez archevêque de Cantorbéry. »

Le chancelier jeta sur ses vêtements profanes un ironique regard : « Vraiment, répondit-il, vous avez fait choix d'un saint et religieux personnage pour gouverner une église si célèbre. Néanmoins, si Dieu permet qu'il en soit ainsi, je sais très-certainement que votre esprit se détournera de moi ; car vous avez déjà élevé et vous éleverez encore des prétentions que je ne pourrai souffrir; et votre ancienne affection se changera en une inimitié qui ne finira point. » Le roi n'accepta pas le présage, et Thomas se laissa conduire dans la cathédrale de Cantorbéry, où

il reçut en peu de jours le sacerdoce et la consécration épiscopale; il avait d'abord reculé devant sa nouvelle destinée, maintenant il l'embrassait tout entière, résolu d'en remplir tous les devoirs.

Renonçant courageusement à tout ce qui pouvait sentir le luxe ou la mollesse, on ne trouva plus dans sa demeure d'autres magnificences que celles de l'aumône et de l'hospitalité; car il y avait beaucoup d'indigents parmi son peuple, et Thomas ressentait pour eux une immense compassion et un ardent amour. Chaque jour il en nourrissait plus de cent cinquante dans son palais, et sa charité ingénieuse à découvrir la misère cachée, allait la visiter dans les réduits les plus obscurs et les plus délaissés. Cette admirable faiblesse pour les pauvres le rendait fort contre les puissants et les riches. Ainsi, le serviteur des princes, l'homme opulent, le grand du monde enfin, s'était effacé, et l'on voyait surgir à sa place un homme humble et fort, un Pontife intrépide prêt à défendre contre la cupidité d'un maître violent et despote les droits de l'église dont il avait accepté le précieux dépôt.

Ce fut en 1164 que commença cette lutte mémorable, qui devait avoir dans le monde catholique un long et douloureux retentissement.

Le sceptre du souverain, figure de la toute-puissance temporelle, et la croix du pontife, symbole de cette puissance spirituelle acquise à l'Église par tout le sang d'un Dieu, étaient les armes des deux athlètes; les lieux du combat, la ville de Clarendon et Northampton et la basilique de Cantorbéry; le prix de la victoire, pour le souverain, ces fameuses coutumes qui constituaient l'Église d'Angleterre dans un état de servage à l'égard de la couronne; pour l'évêque, la liberté de cette même église dans l'exercice de sa juridiction et dans ses rapports avec le Saint-Siége apostolique.

Dans la première joûte, le monarque semble triompher du pontife; non point que la constance de celui-ci ait été ébranlée, mais son cœur a faibli devant les prières, les larmes de ses frères les évêques, devant les maux qui seront pour eux la suite de son refus à souscrire aux volontés d'Henri. Mais une parole de son porte-croix lui rend sa vigueur première: désormais il supportera avec une indomptable énergie les coups que lui assènera le bras d'un souverain irrité; et lorsque, contrairement à tous les canons, il sera déposé, à l'assemblée de Northampton, par des évêques courtisans, Thomas en appellera, avec le calme d'une grande âme, au Pontife suprême, et se dirigera ensuite vers le

temple du Seigneur, pour le remercier, comme autrefois les Apôtres, de l'avoir trouvé « digne de souffrir pour son nom ; » il déposera au pied de l'image de Notre-Dame sa croix archiépiscopale: acte sublime dans sa simplicité, qui prouve toute la confiance filiale de notre Saint envers Marie, confiance qu'elle récompensa par les plus insignes et les plus maternelles faveurs.

Thomas, ayant appris que quelques séïdes du roi voulaient, dans l'espoir de lui complaire, attenter à sa vie, quitta la ville pendant la nuit, erra pendant quelques jours à travers l'Angleterre, dénué de tout, exténué de fatigue; enfin une barque de pêcheur reçut l'archevêque fugitif et le porta au rivage de Flandre, d'où il parvint, non sans périls, sur le territoire français. Le roi, Louis VII, qu'il alla trouver à Compiègne, le reçut avec honneur et lui dit ces paroles vraiment dignes d'un fils aîné de l'Église : « Si le roi d'Angleterre, dans l'intérêt de sa dignité » royale, maintient les coutumes qu'il dit être celles de ses an- » cêtres et qui offensent la loi divine, moi aussi je conserverai » les coutumes de France, pour lesquelles j'ai reçu, avec le trône, » un respect héréditaire. Or, c'est la coutume de ce noble pays, » depuis les temps les plus anciens, de nourrir et de défendre » tous ceux qui souffrent, ceux-là surtout qui sont exilés pour la » justice. A un tel usage, si Dieu m'est en aide, moi vivant, il » ne sera jamais dérogé. »

Thomas se rendit ensuite à Sens (1) où il fut présenté au pape Alexandre III qui, lui aussi, était chassé de son siége et de sa patrie; lui aussi recevait du monarque français une généreuse hospitalité ; lui aussi se voyait persécuté par ce fier empereur Barberousse (2) qui dans un fol orgueil aspirait au titre de maître du monde. Le Pontife reçut Thomas avec honneur et l'exhorta à la patience et au courage en attendant le jour de Dieu et du triomphe. Le saint Archevêque se retira alors à l'abbaye de Pontigny où, se démettant de tous les insignes de sa dignité, il se revêtit de l'humble vêtement des religieux et redoubla de prières et d'austérités (3).

(1) L'abbé de Noirlieu. Vie de saint Thomas.

(2) On sait qu'il fit sa soumission au souverain Pontife dans l'église de Saint-Marc de Venise et qu'il mourut à la troisième Croisade en traversant le Cydnus. 1190.

(3) Le Saint portait constamment sur lui un rude cilice, et un pieux chroniqueur raconte qu'un jour qu'il essayait, mais en vain, de le raccommoder, tant il était peu habile dans ce genre de travail, la Très-Sainte Vierge lui apparut, lui prit doucement des mains le vêtement endommagé et le lui rendit ensuite dans l'état où il devait être.

Toutefois sous le froc du moine battait toujours un cœur d'Évêque, et Henri II apprit bientôt que Thomas, du fond de sa solitude, avait condamné les coutumes de Clarendon et prononcé anathême contre ses fauteurs. Le monarque anglais, à cette nouvelle, fut prompt pour la vengeance, et jetant à la charité du Pontife le plus honorable défi, il ordonna par un raffinement de barbarie à tous les malheureux dont il avait confisqué les biens pour les punir de leur attachement au saint Evêque, de venir le trouver dans sa retraite, afin que celui qui était insensible à ses propres maux eût le contre-coup de toutes les douleurs de ses frères. Quand Henri eut épuisé cette sorte de torture, il sut encore troubler le repos du Saint en défendant aux religieux de Citeaux, sous peine de voir leur ordre aboli dans ses états, de donner asile à l'Archevêque de Cantorbéry. Celui-ci instruit de cette menace se retira à Sens, puis à Lyon ; il vint aussi à Chartres et l'on peut croire que Thomas qui avait reçu la révélation de son martyre, vint se disposer à son sacrifice en se prosternant dans cette Crypte de Fulbert dont le sol avait été autrefois rougi par le sang de ces généreux confesseurs du Christ surnommés *les Forts* dans la foi (1). Enfin, après sept années de malheurs dont l'histoire est courte comme celle de tout ce qui ne change point, Henri II consentit à se réconcilier avec le saint qui rentra en Angleterre aux acclamations du peuple accouru sur le rivage pour saluer son retour. L'Archevêque entra dans Cantorbéry au son des hymnes et des cloches, et montant en chaire il développa d'une manière touchante ces paroles prophétiques : « Je suis venu mourir au milieu de vous. » Et en effet, le 28 décembre 1171, quatre gentilshommes normands, sur une parole imprudente sortie de la bouche de Henri II dans un moment de colère, arrivent à Cantorbéry, pénètrent dans le palais du saint et de là s'élancent dans l'église où le Pontife les avaient devancés, attendant au pied de l'autel le moment de son martyre. L'approche de ses meurtriers ne le fait point pâlir. « Je suis prêt à mourir, dit-il, pour la cause de Dieu et de son Église; toute la grâce que je demande, c'est que mon sang lui rende la paix et la liberté qu'on veut lui ravir »; puis, après s'être mis à genoux, il recommande à Dieu, à la Très-Sainte Vierge et aux Saints la cause de cette Église opprimée et tombe frappé de trois coups d'épée dont le

(1) Le nom de *Forts* ou de *Saints Forts* a été donné aux martyrs de Chartres dont les corps ont été jetés dans un puits de la Crypte appelé pour cette raison le *Puits des Saints Forts*.

dernier lui ôta la vie. Ainsi comme le remarque Bossuet « ce grand Pontife ne parle que de l'Église, il n'a que l'Église dans le cœur et dans la bouche, et abattu par le coup, sa langue froide et inanimée semble encore nommer l'Église. » (1)

Le peuple, avec un admirable instinct de reconnaissance, courut aux funérailles de ce pasteur, qui avait donné sa vie pour lui. Des miracles nombreux illustrèrent sa sépulture. L'Église le plaça sur ses autels, et Henri II lui-même s'humilia sur ce tombeau, devenu glorieux, et renonça aux injustes prétentions qui avaient engagé la lutte fatale.

Pour nous, comme chrétiens, vénérons en Thomas le saint pontife et le martyr de la liberté religieuse;

Comme français, le thaumaturge, dont la puissante intercession conserva les jours d'un prince, appelé à devenir un de nos plus grands rois ; (2)

Comme enfants de la Beauce, celui qui eut pour secrétaire et pour ami ce Jean de Salisbury, que la ville de Chartres met au nombre de ses plus doctes et de ses meilleurs pontifes! Et à ces titres différents, demandons-lui de nous venir en aide dans tous nos besoins, et de nous protéger dans tous nos dangers.

Un humble servant de Marie.

BIBLIOGRAPHIE.

VIE DU VÉNÉRABLE SERVITEUR DE DIEU BARTHELÉMY HOLZHAUZER, FONDATEUR DE L'INSTITUT DES CLERCS SÉCULIERS VIVANT EN COMMUNAUTÉ,

par l'abbé Gaduel — 2e article. (3)

En faisant connaître dans un premier article le jugement d'un éminent prélat (4) sur l'importante publication de M. l'abbé Gaduel, et en rapportant la manière si avantageuse dont il envisage l'œuvre éminemment catholique des clercs séculiers vivant en communauté, nous avons pris le double engagement de revenir sur la vie du vénérable fondateur de cet admirable institut, et de donner ensuite une idée des opuscules écrits par Holzhauzer, dans le but de le régulariser et de perpétuer l'esprit qui en avait inspiré l'établissement. Nous allons donc aujourd'hui remplir une partie de notre promesse, en reproduisant les principaux traits de cette existence si remplie, dont les premières années se passèrent dans la boutique d'un cordonnier, la jeunesse, sur les bancs des écoles, et l'âge mûr, dans les labeurs du sacerdoce et ceux toujours si pénibles attachés à la fondation d'une œuvre nouvelle, tendant à perfectionner le

(1) Panég. de saint Thomas. — (2) Philippe-Auguste.
(3) Chez Douniol, rue de Tournon, 29.
(4) Mgr Dupanloup, Évêque d'Orléans.

ministère paroissial et par conséquent à détruire les abus qui avaient pu s'y glisser et s'efforcer d'en prévenir le retour.

« C'est le dessein de Dieu, dit saint Paul, de choisir ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, d'employer à son œuvre de préférence ceux qui sont vils et méprisables selon le monde, et de se servir même de ce qui semble n'être pas, pour détruire ce qui est » (1). Cette économie surnaturelle de la providence éclate d'une manière bien sensible en la personne de Barthelémy Holzhauzer, puisqu'elle le fit naître (lui qu'elle destinait à être pour l'Allemagne ce que les Bérulle, les Vincent de Paul, les Olier furent pour la France) de pauvres artisans qui gagnaient péniblement leur vie et celle de leur nombreuse famille composée de onze enfants.

Comme le petit Barthelémy annonçait une raison précoce, et qu'il ne cessait de tourner et de feuilleter, en manière de jeu, les livres qu'il pouvait trouver chez ses parents, ceux-ci l'envoyèrent à l'école de Nerding, petite ville située à une lieue de Longnau, le hameau qu'ils habitaient.

Pour tromper la longueur du chemin, le cher enfant récitait des prières, chantait quelques pieux refrains, ou bien encore se servait des objets qui frappaient ses regards pour s'élever jusqu'à Dieu, le maître souverain de toute la nature.

Un jour que notre petit écolier revenait de Nerding à Longnau, le Seigneur et sa très-sainte Mère lui apparurent, et il vit, en même temps, dans le ciel, une grande croix, d'une longueur prodigieuse et toute brillante d'un éclat semblable à celui d'un feu embrâsé. A partir de ce moment, l'esprit de l'enfant, jusqu'alors ignorant et sans culture, se trouva subitement éclairé des plus pures lumières sur Dieu et les choses divines, et bien qu'il n'eut pas encore reçu le don de connaître d'une manière distincte la vocation en laquelle il devait servir le Seigneur, il conçut néanmoins un ardent désir d'étudier le latin, pour être à même d'embrasser le saint état ecclésiastique, si le bon Dieu daignait un jour l'y appeler. Son père, auquel il s'ouvrit de ce dessein, eut beau lui représenter son extrême pauvreté, l'impossibité où il serait de l'entretenir pendant ses études, et le besoin qu'il avait de lui pour l'aider dans son petit métier; rien ne put persuader à Barthélemy de renoncer à une pensée qu'il croyait conforme à la volonté de Dieu sur lui, et il ne cessa de faire instance auprès de ses chers parents, jusqu'à ce qu'il les eût amenés à ce qu'il souhaitait.

Il y avait à Augsbourg une école gratuite dite de Saint-Martin pour les pauvres étudiants; mais pour y être admis il fallait avoir un petit trousseau, et Léonard et Catherine, c'est ainsi que se nommaient le père et la mère de Barthélemy, n'avaient aucun argent pour lui en procurer un. Les deux époux, après s'être concertés ensemble, résolurent de quêter un peu de lin. Catherine, après l'avoir filé, le vendit et acheta avec le prix de son travail un petit manteau pour son cher enfant. Ainsi vêtu, selon la mode des écoliers de ce temps, Barthélemy se rendit à Augsbourg et il fut facilement

(1) 1, Cor., c. IV. 27 et 28.

admis à suivre les leçons de l'école, mais il n'y était pas nourri. Il se vit donc réduit à mendier chaque jour son pain de porte en porte, chantant pour exciter la pitié le cantique de saint François; et les personnes charitables, charmées de sa grande piété et de sa candeur, lui donnaient volontiers. Il vivait ainsi content de son sort et bénissant chaque jour la Providence de lui avoir fourni le moyen tant désiré d'étudier, quand une maladie pestilentielle qui éclata dans la ville et dont il fut lui-même atteint (1), le força de retourner chez ses parents où pendant six mois il aida son père dans son métier de cordonnier. Cependant la pensée de reprendre ses études lui revenait sans cesse à l'esprit, il conjura de nouveau ses parents de le laisser partir. Craignant de s'opposer aux desseins de Dieu en résistant au désir de son fils, Léonard lui permit de s'éloigner, et après l'avoir embrassé il glissa dans sa pochette un denier (dix sous de notre monnaie). Quant à Catherine, elle lui donna un chapelet, l'exhortant à le réciter souvent et à se recommander tous les jours à la Sainte Vierge et à son ange gardien. Muni de ce léger viatique, Barthélemy se mit en route gaiement et dirigea d'abord ses pas vers Eichstœt, ville épiscopale où se trouvait un fort bon collége; mais il ne put y être reçu, à cause de sa pauvreté. Sans se déconcerter, il s'achemina alors vers Neubourg, importante cité située sur le Danube et ancienne résidence ducale. Y étant arrivé, il apprit qu'il y avait dans cette ville la maison des Prébendes, destinée aux pauvres écoliers, et confiée à la direction des pères de la Compagnie de Jésus. Mais pour y être admis gratuitement, il fallait savoir la musique afin de pouvoir aider au service du chœur dans les paroisses. Or Barthélemy connaissait à peine ses notes : on peut donc penser quelle émotion il ressentit quand, le moment de l'épreuve venu, on lui mit en main, pour mieux juger de son talent, un morceau de musique des plus difficiles. Le pauvre jeune homme se recommande fortement à la Très-Sainte Vierge et à son bon ange, et prenant le cahier avec assurance, se mit à chanter tandis que le maître de chœur battait la mesure. Il fit merveille, et le père préfet, rempli de joie, lui prit la tête entre ses deux mains et l'embrassant avec tendresse : « Mon enfant, lui dit-il, soyez le bien-venu, vous êtes un excellent musicien; je vous reçois donc très-volontiers. » Quelque temps après, Barthélemy fut de nouveau appelé au pupitre; mais pour cette fois il resta muet et il fut clair comme le jour que la bonne Vierge avait fait un vrai miracle en faveur de son protégé pour lui ouvrir les portes d'une maison qui, sans ce prodige, lui eussent toujours été fermées. Holzhauzer passa dans cette école quatre ou cinq ans, après lesquels il se décida à se rendre à Ingolstadt pour terminer ses études à la célèbre université de cette ville. L'enseignement s'y donnait gratuitement; seulement la difficulté était d'y vivre, et pour qui n'a rien, cette difficulté est toujours bien grande. Mais Barthélemy, habitué à s'abandonner à la Providence, ne se laissa point arrêter

(1) Il en fut miraculeusement guéri, mais il ne put rester à Augsbourg, la plupart des personnes qui lui donnaient des secours ayant quitté cette ville pour fuir l'épidémie.

par cette préoccupation et commença ses cours avec autant de liberté d'esprit que s'il avait été assuré du pain de chaque jour. Un honnête bourgeois lui offrit un logement. C'était déjà beaucoup que d'avoir trouvé un gîte. Quant à sa nourriture, n'avait-il pas la ressource de mendier? C'est ce qu'il fit dans l'intervalle de ses classes avec humilité et grande joie : car, remarque son historien, « il était heureux de porter les saintes livrées du divin Maître. »

Barthélemy, ayant été reçu docteur ès-science philosophique, commença son cours de théologie (1), sans être toutefois arrêté sur sa vocation; car, s'il était depuis son enfance porté vers l'état religieux, il éprouvait néanmoins un vague pressentiment que Dieu demandait de lui quelque chose de plus utile encore à sa gloire et au salut des âmes. Plusieurs visions dont il fut favorisé dans la chapelle de Notre-Dame-de-la-Victoire, sanctuaire béni où il passait souvent des nuits entières en oraison, et les conseils de son directeur, le père Lyprand, homme aussi éclairé que pieux, fixèrent enfin ses incertitudes, en lui faisant connaître que Notre-Seigneur l'appelait à se consacrer au service de l'Église, dans le saint état ecclésiastique, pour y travailler à la sanctification du clergé séculier, par la fondation d'un institut de prêtres et de pasteurs des âmes, qui procurerait à l'Église, soit en Allemagne, soit en d'autres contrées, une multitude de saints ministres.

Après avoir été promu au sacerdoce (1639), Barthélemy, en attendant que Dieu lui fît connaître les emplois auxquels il lui plairait de l'occuper, se mit à entendre les confessions, et choisit pour cela, après en avoir obtenu le pouvoir, l'église paroissiale de Saint-Maurice. Il est impossible de dire tout le bien que produisait dans les âmes la direction d'Holzhauzer; aussi les pénitents affluaient-ils à son confessionnal. Bientôt Barthélemy se rendit aux instances du curé de Ste-Marie, la principale paroisse d'Ingolstadt, et consentit à y remplir toutes les charges du saint ministère; ce dont il s'acquitta à l'édification de tous; mais le jeune prêtre était dévoré d'un zèle trop ardent et trop vaste pour pouvoir se contenter du bien qu'il faisait lui-même. « De » quoi peut être capable un homme seul, se disait-il souvent? et que » pourrai-je faire de grand pour l'Église, même en m'épuisant, si je » demeure isolé? Nos forces sont si bornées et notre vie si courte! » Ne serait-il pas possible de persuader à un certain nombre de » prêtres de s'unir par quelques liens communs pour se soutenir, » s'encourager, s'aider les uns les autres, et s'appliquer à vivre dans » l'esprit et les rapports d'une vraie fraternité sacerdotale. « Et Dieu qui lui inspirait ces vues, lui fournit bientôt les moyens de les réaliser, en lui procurant la connaissance de trois pieux ecclésiastiques, Kettner, Gündel et Rottmayer, auxquels il communiqua son plan et qui s'unirent à lui pour le réaliser. Ce fut dans la collégiale de Tittmoning, de l'archi-diocèse de Saltzbourg, où s'était retiré Barthélemy, (les troubles et les ravages causés par la guerre dite de Trente ans, l'ayant déterminé à quitter la Bavière), que, par une suite de circonstances toutes providentielles, Holzhauzer put jeter les fonde-

(1) Barthélemy avait alors 23 ans.

ments de son institut, qui s'étendit successivement à Saltzbourg, où fut établi le premier séminaire, dirigé par les clercs séculiers de Saint-Kilien de Wartzbourg en Franconie et dans le diocèse d'Augsbourg. Le bien immense que Barthélemy fit durant l'espace de deux ans à Tittmoning, après avoir reçu du comte de Leichestein, évêque de Chimsée (1), le titre de chanoine et la charge des âmes, déterminèrent ses supérieurs à l'envoyer en Tyrol, comme doyen de St-Jean de Loengental. Cette nomination lui fournit l'occasion d'établir dans sa maison décanale le genre de vie que les clercs séculiers étaient appelés à mener dans les paroisses dont l'administration leur serait confiée, et qui fut régulièrement observé par les prêtres formés à l'école d'Holzhauzer, alors même que celui-ci, répondant à l'appel du prince archevêque de Mayence, les eut quittés pour prendre possession de l'important doyenné de Bingen sur le Rhin. Holzhauzer, sans négliger la propagation de son institut, dont il avait soumis les réglements à l'approbation du Saint-Siége, s'occupa spécialement, dans cette nouvelle position, de créer de petites écoles pour les premières études latines dans les presbytères, et s'efforça d'en faire comprendre toute l'utilité aux prêtres auprès desquels il avait accès. « Beau-
» coup de parents, leur disait-il, trouvant des écoles sur les lieux,
» se décideraient à faire commencer les études à leurs enfants (2); puis
» ils les enverraient dans les séminaires. La dépense à supporter
» pour les familles n'étant plus que l'achèvement de l'éducation, de-
» viendrait moins lourde, et les séminaires y gagneraient des en-
» fants déjà éprouvés et dont la vocation serait plus sûre. » Ces réflexions, il faut en convenir, n'ont rien perdu de leur actualité, et puisque les mêmes besoins existent, pourquoi n'y apporterait-on pas les mêmes remèdes?

Le zèle de Barthélemy n'embrassait pas une seule contrée, il s'étendait à tout l'univers catholique, et la conversion de l'Angleterre était surtout l'objet de ses vœux les plus ardents. Doué du don de prophétie, il prédit la mort de Charles Ier et plusieurs autres grands événements qui tous se sont réalisés. Il a aussi annoncé que l'Angleterre reviendrait à l'unité et rendrait à l'Église des services plus importants qu'elle ne l'avait fait depuis sa conversion au Christianisme; et, dans son interprétation de l'Apocalypse, il a établi d'une manière précise la suite des phases diverses qui précéderont la venue de l'Antechrist, et au nombre desquelles se trouve pour l'Église une époque de gloire et de bonheur.

Outre le don de prophétie, la voix publique attribuait au saint prêtre plusieurs faits miraculeux, dont M. Gaduel donne le récit de la manière la plus saisissante.

Enfin, plein de mérites, plus encore que de jours (3), le vénérable Holzhauzer couronna par une sainte mort (4) une vie toute consacrée

(1) Suffragant de l'Archevêque de Saltzbourg.

(2) Il proposa de pousser les élèves jusqu'en cinquième et même en quatrième, mais pas au-delà.

(3) Il était dans sa 45e année.

(4) Ce fut le 20 du mois de mars 1658, que mourut Holzhauzer, 19 ans après sa promotion au sacerdoce et 18 depuis la fondation de l'institut.

à procurer l'extension du règne de Dieu dans les cœurs. Ses précieuses dépouilles furent inhumées dans l'église paroissiale de Bingen, au milieu des larmes de tous ses prêtres et de tout son peuple qui l'aimait comme un père et le vénérait comme un saint.

C. de C.

— Nous recommandons de grand cœur à nos associés les ANNALES DU SAINT-SACREMENT, petite revue mensuelle qui se publie à Lyon, avec l'approbation de Mgr l'Archevêque, et qui a pour objet de propager de plus en plus la dévotion à la divine Eucharistie. Après trois années seulement d'existence, elle a pu atteindre le chiffre de dix mille souscripteurs (1).

— Nous avons déjà parlé à nos lecteurs d'un excellent journal hebdomadaire, qui se publie à Angers, l'AMI DU PEUPLE. Cette feuille justifie son titre de tout point, et par le choix des matières, et par le style, à la fois digne et à la portée de toutes les intelligences, et par la modicité du prix de l'abonnement (2). Toutes les grandes questions du jour y sont abordées franchement et noblement traitées. Si la presse n'avait que de tels organes, l'esprit public y gagnerait immensément: c'est le devoir de tous les gens de bien de faire connaître au peuple ses meilleurs amis et ses véritables défenseurs.

DÉVOTIONS DU MOIS.

Il est très-difficile de satisfaire tous les lecteurs, et il est certain que ce qui plaît aux personnes qui ont le goût des choses sérieuses ne saurait convenir à celles qui aiment uniquement ce qui les distrait, comme les histoires ou les petites nouvelles, il faut bien dire le mot.

Il arrive aussi que les uns préfèrent qu'on ne les entretienne que d'ouvrages joignant à un mérite littéraire une certaine moralité, tandis que les autres désirent être tenus au courant des publications affectant un petit format et contenant des choses capables d'alimenter leur piété ; enfin, il est positif, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, qu'il y a des esprits qui traitent de minuties des pratiques de dévotion qui sont utiles à bien des âmes, pour ranimer leur ferveur.

Nous avons donc pensé que séparer l'annonce des opuscules et des petits ouvrages de piété, de l'article bibliographique, serait un moyen de satisfaire tout le monde, et que les personnes qui

(1) Le prix de l'abonnement est de 1 fr. 50; mais on ne peut pas prendre moins de dix abonnements à la fois. S'adresser à MM. Girard et Josserand, place Bellecour, 30, Lyon.

(2) 8 fr. par an. Envoyer un mandat à M. le Rédacteur de l'*Ami du Peuple*, à Angers (Maine-et-Loire).

ont besoin d'aliment à leur dévotion, verraient avec plaisir qu'on leur fournît chaque mois quelque pratique spéciale dont le développement se trouverait dans des livres traitant à fond de ces différentes pratiques. Nous n'avons pas voulu différer à réaliser cette pensée pieuse, et nous sommes heureux d'en consacrer les prémices à Marie conçue sans péché.

DÉVOTION A L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Honorer d'une manière toute particulière ce mystère de l'Immaculée-Conception qui est le fondement de toutes les gloires de Marie, telle est la pratique que nous proposons aux pieux fidèles, pendant le cours de ce mois béni ; et, pour aider leur ferveur, nous leur indiquerons un excellent petit livre sorti de la plume, ou, pour mieux dire, du cœur d'un missionnaire d'Amérique, il a pour titre *Elévations sur l'Immaculée conception de Marie.* (1)

Nous leur conseillons en même temps de répéter plusieurs fois, chaque jour du mois de décembre, cette invocation :

Bénie soit la sainte et immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie.

Cent jours d'indulgences sont attachés à la récitation de cette courte prière.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

Monseigneur a donné la Confirmation vers la fin d'octobre dans la paroisse d'Ollé, le 3 novembre à Jouy et le 20 août à Dreux. Le 21, fête de la Présentation de la Sainte Vierge, Sa Grandeur se rendait dans une communauté de cette même ville pour une autre cérémonie. Une dame, dont le nom marqué depuis longtemps au sceau de la charité, s'est acquis autant de titres à la gloire et à la reconnaissance publique, qu'il y a de bonnes œuvres fondées au sein de la vaste paroisse de Saint-Pierre, Mme de Couasnon allait faire profession dans le monastère de la Visitation Sainte-Marie, création la plus récente de son inépuisable générosité. L'acte solennel que vient d'accomplir Mme de Couasnon n'a rien qui nous surprenne. Les légataires de sa fortune, maisons religieuses, asiles ou familles pauvres, les témoins de ses vertus, tous enfin ne voient dans la vie de la nouvelle sœur Marie-Thérèse de Chantal qu'un miroir fidèle où se retracent les exemples de sa patronne, l'illustre coadjutrice et pénitente de saint François.

— Vendredi 22 novembre, Monseigneur assistait aux obsèques de l'Évêque du Mans, mort après une très-courte maladie. Mgr Nan-

(1) Publication de la Société de Saint-Victor, chez Dillet, rue de Sèvres, à Paris.

quette était né dans le diocèse de Rheims où il occupait, avant sa promotion, une des cures les plus importantes. Mgr Regnault allait donc prier devant le tombeau d'un compatriote, d'un ancien collègue dans le ministère paroissial et d'un vénérable frère dans l'épiscopat.

— Mgr Forcade, évêque de Nevers, faisait, il y a quelques jours, une apparition dans notre ville. Le pieux Prélat sut trouver son heure pour le pélerinage à Notre-Dame de sous-terre.

— La mort vient d'enlever au respect et à l'affection de ses amis et de ses confrères M. l'abbé Léger, curé du Favril. Malgré son âge de 71 ans, ses forces lui permettaient encore de rendre des services au diocèse. Ce n'est donc pas seulement un chiffre à ajouter au nombre des paroisses vacantes, mais un ouvrier évangélique à remplacer dans la vigne du Seigneur.

— Le sermon du jour de la Toussaint a été prêché par M. l'abbé Rouillon, professeur à l'Institution Notre-Dame. Nous n'avons rien de nouveau à dire sur le talent de l'orateur : le ton philosophique de ses pensées, le pur et brillant coloris de son style sont à la hauteur de la position qu'il occupe dans l'enseignement.

— M. l'abbé Drude, curé de Moléans, est nommé à la paroisse de Rueil.

— A l'heure où nous terminons la chronique, nous sommes informé de l'accident qui vient d'avoir lieu sur la ligne du chemin de fer, près de Chartres, non loin de la chapelle de Notre-Dame-des-Vauroux. Ce sera une consolation d'apprendre que les secours de la religion n'ont point manqué dans cette circonstance. M. l'abbé Paty, professeur de la Maîtrise, arrivait sur les lieux au moment de la catastrophe. Il put accomplir son ministère, pendant que ses enfants, agenouillés près de la voie, imploraient le secours de Notre-Dame en faveur des blessès et d'un malheureux employé qui expirait.

L'abbé Goussard.

HISTOIRE.

LA BONNE FORTUNE DE LA PRISON.

La bonne fortune de la prison ! quel contre-sens ! et cependant le fait suivant va nous montrer qu'il peut parfois être une incontestable vérité. Nous l'empruntons au journal *Le Monde* (1) auquel il a été communiqué par l'heureux captif dont nous allons rapporter les impressions.

Arrivé dans ma cellule de Mazas (c'est le prisonnier lui-même qui parle,) avec le désespoir au cœur et insultant jusqu'à la divinité, le seul objet de distraction que je trouve dans ma solitude, c'est un livre de peu d'apparence, tout poudreux, laissé là peut-être par

(1) Toutefois en l'abrégeant.

hasard. Je l'ouvre machinalement, et je lis et je lis encore, oubliant les peines, et la nourriture, et le sommeil... ce livre c'était l'évangile. Cependant ma vieille incrédulité, ou plutôt ma vieille ignorance de la religion catholique, vaincue sur beaucoup de points, n'était qu'ébranlée sur beaucoup d'autres. Certains arguments du philosophisme du XVIIIe siècle m'enchaînaient encore, mais un grand pas était fait dans le désir ardent de connaître la vérité.

Par une faveur spéciale, la bibliothèque de la prison fut mise à ma disposition. Je demandai en outre à un écrivain lyonnais qui, depuis quinze ans, s'était imposé la sainte, mais infructueuse tâche de ma conversion, de me procurer des ouvrages propres à m'éclairer.

J'ai lu, j'ai pesé, j'ai approfondi le pour et le contre; j'ai prié surtout, et, quoique combattant et défendant le terrain pied à pied, mon incrédulité fut vaincue. Oh ! ma prison, sois mille fois bénie sous ce rapport !

Quoique adepte sincère de cette doctrine du monde qui fait consister toute la religion dans les devoirs sociaux, particulièrement de la probité et de l'honneur, j'avais, avant tout, le désir de connaître la vérité, et, depuis longues années, par une prière de chaque jour, la seule que je faisais avec celle pour mes père et mère défunts, je demandais à la Très-Sainte Vierge, à Celle qu'on dit n'avoir jamais été invoquée en vain, de me remettre dans la droite voie, si celle que je suivais était réellement fausse.

Tous les jours j'invoquais pieusement la Mère du divin Rédempteur. J'appliquais à la même intention tout ce qui, dans ma conduite et mes actions, pouvait être agréable à Dieu. Quand ma main s'approchait de la main du pauvre, j'avais cette pensée. Je l'avais encore dans la pratique de l'honneur et de la vertu, qui ont été la règle de toute ma vie. J'ai été exaucé, et si la divine Providence a employé la voie douloureuse de la prison, malgré une vie de loyauté, c'est que sans doute j'avais été rebelle aux autres moyens.

La prière à laquelle j'attribue surtout le bonheur de ma conversion est le MEMORARE.

Pères et mères qui lisez ces lignes, enseignez-la cette prière si efficace à vos chers enfants; faites-leur promettre de la dire chaque jour de leur vie. Tant de saints doivent à la protection de cette Mère de miséricorde le bonheur dont ils jouissent au céleste séjour ! tant de misérables doivent à *cette porte ouverte du Ciel* les grâces qui leur étaient nécessaires pour y entrer !

Oh ! ma prison, sois bénie ! puisque tu as été pour moi un moyen de salut et de bonheur !

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.



LA VOIX
DE NOTRE-DAME
DE CHARTRES,

PETIT JOURNAL EN L'HONNEUR DE MARIE

POUR CHAQUE MOIS DE L'ANNÉE.



Filioli mei quos iterùm parturio donec formetur Christus in vobis : Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.

(S. Paul aux Gal. c. VI., 19.)

J'ose le prédire : Chartres redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident : on y affluera, comme autrefois, de tous les points du monde.

(Disc. de Mgr l'Év. de Poitiers 31 mai 1855.)

3 fr. par an pour la France.

5 fr. par an pour l'Étranger.

Notre-Dame de Sous-Terre.

VIe ANNÉE.

1er NUMÉRO. — JANVIER 1862.

BUREAUX

CHARTRES,	PARIS,
à l'Imagerie de N.-D. de Chartres,	à la Librairie de N.-D. de Chartres,
DAREAU, rue du Cheval-Blanc, 8	chez A. CAMUS, 27, r. de Tournon

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES,

BULLETIN MENSUEL DE L'ŒUVRE DES CLERCS DE NOTRE-DAME OU DES VOCATIONS PAUVRES.

Sixième année d'existence.

La Voix de Notre-Dame de Chartres est l'organe officiel et l'une des principales ressources de l'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame.*

L'*Œuvre des Clercs de Notre-Dame* a pour objet de recueillir dans un établissement spécial et d'élever pour le service de l'église et du diocèse de Chartres, un certain nombre d'enfants d'élite, de quelque pays qu'ils soient, qui montrent d'heureuses dispositions pour l'état ecclésiastique ou religieux, mais que leur position de fortune empêche d'entrer dans quelque séminaire ou dans quelque communauté.

CONDITIONS.

La *Voix de Notre-Dame de Chartres* paraît au commencement de chaque mois.

Le prix de l'abonnement est de 3 fr. par an pour la France et de 5 fr. pour l'étranger. Il doit être payé d'avance, soit par un mandat sur la poste, soit en timbres-poste, si l'on juge ce moyen plus facile. Cette souscription a reçu le nom de denier de Notre-Dame. Il est d'usage de l'offrir dans le temps de l'Avent, vers la fête de l'Immaculée-Conception, parce que cette époque est plus spécialement consacrée à Notre-Dame sous-terre, *Virgini pariturœ*, patronne et protectrice de l'Œuvre.

L'abonnement part du 1er janvier de chaque année.

On peut s'adresser à M. l'Abbé YCHARD, supérieur du petit séminaire de Saint-Cheron, par Chartres (Eure-et-Loir).

AVANTAGES DE L'ABONNEMENT.

Entre autres avantages, les abonnés à la *Voix de Notre-Dame* ont part à une Messe qui se dit à l'autel de Notre-Dame de sous-terre *le 25 de chaque mois* et *le samedi de chaque semaine;* ils participent en outre à des prières spéciales que les Clercs de Notre-Dame offrent chaque jour pour leurs bienfaiteurs.

Toute personne qui parvient à compléter le prix d'un abonnement, en réunissant plusieurs petites offrandes, jouit des mêmes avantages.

SITUATION DE L'ŒUVRE AU 1er JANVIER 1862.

L'Œuvre des Clercs de Notre-Dame, fondée en 1853, compte aujourd'hui quarante-cinq élèves, distribués en différentes classes et qui tous ont commencé les études latines.

Parmi les jeunes gens qui sont déjà sortis de la maison, onze continuent actuellement leurs études au petit séminaire de Saint-Cheron, près Chartres, et dix les terminent au grand séminaire.

Sur ce nombre total de soixante-six élèves, seize appartiennent à des diocèses étrangers.

Une Œuvre aussi importante ne pouvait manquer d'intéresser vivement le clergé et toutes les personnes chrétiennes qui savent que l'Église a plus que jamais un immense besoin de prêtres. Aussi voit-elle augmenter chaque jour le nombre de ses associés sur tous les points de la France.

Sixième année.

1er NUMÉRO. JANVIER 1862

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

A NOS ASSOCIÉS.

Chaque nouvelle année nous impose envers vous, chers associés, une obligation qu'il nous est bien consolant de remplir. Nous ne pouvons pas, en effet, nous faire illusion sur les causes réelles du succès de notre chère Œuvre : si la *Voix de Notre-Dame* continue à retentir et à s'étendre de plus en plus, il nous est doux et facile de le reconnaître, nous ne le devons, après la protection de Marie, qu'à votre généreuse et constante fidélité. Aussi, en échange de ce tribut annuel que vous voulez bien nous offrir pour nos chers enfants, vous pouvez compter de notre part sur le retour d'une éternelle reconnaissance. Que l'auguste Mère de Dieu, la bonne et puissante Dame de Chartres, vous récompense au centuple de ce que vous faites dans l'intérêt de ses petits serviteurs, et que l'aumône versée dans leur sein par vos mains charitables remonte vers le Ciel pour retomber ensuite sur vous et sur vos familles en abondantes bénédictions. C'est notre prière de chaque jour : c'est un des vœux les plus ardents de notre cœur.

L'Abbé YCHARD.

LE PRÆSEPIO.

Ce titre à lui seul indique que les douces scènes que nous allons décrire auront pour théâtre cette ville, grande entre toutes par son glorieux passé, ses merveilles présentes, et par cet avenir qui n'a d'autres limites que la fin des temps, la destruction, l'anéantissement de l'univers.

Rome, en parlant ainsi, je t'ai déjà nommée, et c'est dans ton enceinte sacrée, ô éternelle cité, que je me transporte en esprit, pour célébrer les mystères de la Sainte Enfance, les plus doux, les plus réjouissants au cœur du chrétien, les plus capables de le rappeler à l'amour de ses frères, à la pratique des plus aimables vertus (1).

Si je pénètre, en ce temps béni de Noël, dans l'intérieur des familles romaines, j'y vois avec attendrissement, occupant une place d'honneur et tout environné de lumières, le *Præsepio*, c'est-à-dire une petite crèche en cire, dont l'enfant Jésus, couché sur la paille, occupe le milieu. A côté *del santo Bambino* se tiennent Jésus et Marie. Inutile de dire que le bœuf et l'âne traditionnels s'y trouvent aussi et donnent, par leur présence, à cette naïve représentation une couleur locale qui est un charme de plus. Oh! que de ferventes prières sont adressées chaque jour devant la crèche du bon Jésus! (2) Que de généreuses résolutions y sont prises! Que d'utiles sacrifices y sont préparés! Mais je me tais... C'est le secret de Dieu, il ne m'appartient pas de le trahir... Seulement, je ne puis m'empêcher de souhaiter que nos chers petits enfants de France aient aussi leur *Præsepio*, comme ceux de la péninsule. Je suis certain que les parents y gagneraient de leur part tant d'obéissance, tant de docilité, qu'ils n'en regretteraient pas les frais; et puis les pauvres! Ce sont eux surtout qui se trouveraient bien de ce pieux usage; on est si porté à la compassion, si disposé à donner des vêtements aux malheureux qui n'en ont

(1) Une chapelle de l'église d'*Ara-Cœli* est transformée au temps de Noël en une Crèche ou *Præsepio*. Les pieux fidèles y accourent en foule pour y vénérer *il Santo Bambino*. Leur foi a été souvent récompensée par des faveurs insignes dont la mémoire des Romains aime à perpétuer le souvenir.

(2) Le temps qui s'écoule depuis Noël jusqu'à la Purification est consacré d'une manière spéciale à honorer la sainte enfance du Sauveur; aussi le mois de janvier est-il souvent appelé le mois de l'Enfant-Jésus Que de sublimes leçons renfermées dans cette simple dénomination!

point, quand on vient de prier devant la crèche du pauvre petit Jésus!

Oh! quelles belles étrennes pour des enfants chrétiens qu'un *Præsepio!* et comme elles remplaceraient avec avantage ces inutilités coûteuses qu'on est en usage de leur donner au nouvel an! Mais, revenons à Rome; je dis: revenons; car, j'espère bien que mes lecteurs consentiront à m'y suivre, pour y vénérer ensemble quelques-unes des pierres qui formèrent le berceau du divin Jésus dans la pauvre étable de Bethléem; les langes dont il fut enveloppé, enfin la *culla* faite par saint Joseph. Tous ces objets, si précieux pour les fidèles, sont conservés dans l'une des chapelles de la magnifique basilique de Sainte-Marie-Majeure (1), construite sur le sommet de l'Esquilin, et nommée aussi, à cause de ces reliques insignes, Sainte-Marie-de-la-Crèche.

Les chrétiens de la Palestine la conservèrent pendant sept siècles, avec plus de respect que les Juifs n'en avaient eu pour l'Arche d'alliance; mais, au bout de ce temps, voici que les sectateurs de l'Islamisme, les fougueux enfants de Mahomet, sortent de l'Arabie, et, semblables à un torrent impétueux, détruisent tout ce qui se rencontre sur leur passage, jettent au vent les cendres des martyrs et cherchent, avec cette ruse infernale que leur inspire la haine qu'ils ont vouée au nom chrétien, à détruire tout ce qui se rattache au souvenir de Jésus-Christ.

A la nouvelle du danger que court la sainte Crèche, tout l'Occident s'émeut; Rome envoie ses légats dans la Palestine, et ceux-ci, après avoir eu le bonheur de dérober, en l'enlevant de la grotte sacrée, le berceau du Sauveur aux profanations des farouches conquérants, la transportent à Rome (642) et la déposent dans la basilique, où on la vénère encore aujourd'hui. Quel chrétien serait assez indifférent pour ne pas être profondément ému en contemplant ces bois bénis, façonnés par la main patriarchale de saint Joseph, et sur lesquels, Marie, si riche et si pauvre à la fois, coucha l'enfant Jésus, cher trésor de son cœur! Aussi, quel tendre respect, quelle vénération profonde, quelles amoureuses prédilections les Souverains Pontifes n'ont-ils pas toujours eues pour cette église privilégiée de Sainte-Marie-Majeure! Si nous

(1) Aussi nommée Sainte-Marie-des-Neiges en commémoration de ce manteau blanc et pur tombé sur le sol au mois d'août, qui détermina sa fondation. On l'appelle encore la basilique Libérienne, en l'honneur du saint pape Libère qui la consacra et qui avait eu tant de part à sa fondation.

remontons à des temps reculés, nous trouverons saint Sixte III, qui la fit beaucoup embellir, à l'occasion du Concile œcuménique d'Éphèse, où fut condamné l'hérésiarque Nestorius, qui voulait arracher à la couronne de Marie son glorieux fleuron de mère de Dieu (1); et, en suivant le cours des siècles, nous nommerons les papes Symmaque, Grégoire-le-Grand, Léon III, Nicolas IV, Clément VIII, Paul V, enfin Sixte-Quint, qui orna l'une de ses façades d'un de ces obélisques dont ce grand pontife se plaisait à semer *sa ville*, moins pour les relever, que pour leur faire porter la croix, afin qu'ayant vu les malheurs de l'Église, ils servissent de témoins et d'instruments à son triomphe.

Mais revenons à notre point de départ, le *Præsepio ;* et, avant de le quitter, avant de détourner nos regards du délicieux tableau qu'il nous représente, adressons au divin Nouveau-Né cette touchante prière, sortie du cœur d'un pieux enfant :

« O Jésus! en venant au monde, vous n'avez point trouvé de berceau; en toute votre vie, vous n'avez point eu où reposer votre tête et vous avez voulu mourir sur une croix, dans le plus complet dénûment. Pourquoi tout cela ? si non, parce que vous vouliez naître, vivre et mourir uniquement pour posséder nos cœurs. Aimable Sauveur, que le mien soit donc le berceau qui vous reçoive naissant! Venez en faire votre demeure et votre sanctuaire ; venez y vivre, venez y régner pour jamais!

Un humble servant de Marie.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

On répète souvent que jamais le goût des voyages n'a été plus répandu qu'à l'époque où nous sommes, et en effet en voyant ce réseau de chemins de fer qui, en couvrant l'Europe entière, donne une si grande facilité aux communications, on en conclut qu'elles sont plus fréquentes ; néanmoins nous serions tenté, ne fût-ce que par ce besoin d'opposition qui prouve l'esprit humain, de soutenir la thèse opposée. Avant de vous récrier, chers lecteurs, écoutez-nous. D'abord, nous vous abandonnons les voyages de pur agrément, et nous disons avec vous : « Oui, on en fait plus

(1) Cette sainte basilique avait déjà bien des titres à la vénération des fidèles : outre les merveilles de sa fondation ne possédait-elle pas une image miraculeuse de la Très-Sainte Vierge due au pinceau de saint Luc ?

aujourd'hui qu'autrefois, ce qui ne veut pas dire qu'on s'amuse davantage. Nous allons même plus loin, et nous convenons encore que les relations commerciales sont plus faciles et par conséquent plus nombreuses; sont-elles toujours plus solides, plus heureuses, c'est ce que nous n'oserions assurer, car nos oreilles sont souvent péniblement frappées par le bruit des fortunes qui s'écroulent, et par les plaintes et les gémissements des malheureux dont l'existence sociale est à jamais ensevelie sous ces éboulements financiers. Mais n'importe, passons outre sur toutes ces misères. Nous constatons un fait : le commerce, l'industrie sont en voie d'extension et par conséquent de progrès. Après de tels essais, vous nous croyez battus, aplatis même et incapables par conséquent de soutenir notre proposition première; mais il n'en est rien, car ouvrant le livre des âges, nous vous montrerons à l'appui de notre opinion ces longues files de pélerins qui se dirigent à pied, le bâton à la main, soit vers la Terre Sainte, soit vers la ville éternelle, soit vers le tombeau de Saint-Jacques en Galice, soit enfin vers quelque autre sanctuaire vénéré. La difficulté des chemins, la longueur de la route, les intempéries des saisons, l'insalubrité des gîtes, rien ne rebute, rien ne décourage ces pieux voyageurs; il est vrai que dans ces siècles reculés on ignorait les douceurs du confort, ce mot là et cette chose n'étant point encore inventés, et on comptait pour rien les fatigues du corps pourvu que l'on pût procurer à l'âme bonheur et paix. Et le bonheur et la paix, voyez-vous, sont des hôtes souvent étrangers aux somptueuses demeures, aux bruyantes cités, tandis qu'ils habitent volontiers à l'ombre des autels, au fond d'un vallon solitaire où se trouve une image vénérée, et dans les profondeurs de ces cryptes mystérieuses où, à la pâle et vacillante lueur d'une lampe appendue à la voûte, on voit se dessiner un autel surmonté d'une statue de Marie. Or, nous qui sentons aussi battre dans notre poitrine un cœur qui aspire à la félicité; nous qui ne voulons pas demander au monde, parce qu'il ne saurait donner ce qu'il ne possède pas, nous allons, essayant de la recette de nos bons aïeux, prendre pour but de nos pérégrinations, les Sanctuaires consacrés dans notre belle France ou ailleurs à la Très-Sainte Vierge, et puis comme le cœur, surtout le nôtre, est bavard de sa nature, nous viendrons de temps à autre vous transmettre nos *Impressions de Voyage*. Quand vous en serez fatigués, vous saurez bien nous le dire ou nous saurons

bien le voir, et alors pour décharger notre âme, nous cachant dans quelque lieu solitaire, nous confierons aux échos ces mots que nous voudrions lancer, pour être redits, aux quatre vents du Ciel : « A Marie, confiance et amour! »

Notre-Dame-des-Grottes! cette poétique dénomination a quelque chose d'attrayant pour ceux qui aiment à prier dans un lieu pittoresque, silencieux, mystérieux même; et, comme nous sommes de ce nombre, nous n'avons pu résister à l'attraction qui nous portait vers ces rochers bénis. C'était d'ailleurs agréablement couronner une journée dont les premières heures s'étaient écoulées à visiter l'abbaye des Trappistes de Font-Gombault (Indre) et l'église du bourg, où sur l'appui de l'une des fenêtres de l'abside on voit une antique statue qui semble, comme une reine découronnée, attendre qu'on lui rende le trône de son amour. C'est qu'en effet elle ne fut placée dans ce modeste temple qu'à la suite de la tourmente révolutionnaire, tandis que pendant près de sept siècles elle avait habité son sanctuaire de rochers. Il était trois heures de l'après-midi quand nous arrivâmes à l'ancienne demeure de la *Sainte Mère*, comme on l'appelle dans le pays; un assez grand nombre de pélerins étaient agenouillés autour des ruines amoncelées de l'antique chapelle et montraient par leur attitude recueillie la foi vive dont ils se sentaient animés. Après avoir longtemps prié, nous accostâmes un des anciens du pays afin d'en obtenir quelques détails sur la Vierge des Grottes; voici ce que nous dit sur cet intéressant sujet cet homme vénérable :

« Ne vous étonnez pas de voir cette foule ainsi rassemblée devant des murailles presque détruites : elles ont à leurs yeux un caractère doublement cher et sacré; car en ces jours de triste mémoire où les prêtres étaient traqués comme des bêtes fauves et les temples du Seigneur interdits aux fidèles, la petite chapelle de Marie, qui n'avait point été comprise par bonheur dans l'acte de vente de l'abbaye, était chaque dimanche ouverte aux pieux habitants du pays par un bon fermier, fervent chrétien qui secondait ainsi leur piété au péril de sa vie (1). Par malheur, le district du Blanc ayant été avisé de la chose, la petite chapelle fut mise

(1) Les portes du saint lieu étaient aussi ouvertes la nuit de Noël et le Vendredi-Saint. En ce jour commémoratif de la mort du Sauveur, un des anciens tirait d'un vieux coffre où l'avaient oublié les spoliateurs un crucifix qu'il faisait vénérer à tous.

en vente ; mais nul ne se présentant pour l'acheter, à la fin un étranger s'en rendit acquéreur. Il était riche alors ; mais cet achat sacrilége fut pour lui une malédiction, car il devint si pauvre qu'il mourut sur un fumier. Malgré le désir qu'avait cet homme de démolir la chapelle pour tirer profit des matériaux, il ne put en enlever que quelques tuiles ; mais l'action destructive du temps a fait le reste, et la crypte seule, creusée dans le roc, est restée debout. Quant à la statue miraculeuse, de pieuses femmes la portèrent à Font-Gombault au moment de la vente du sanctuaire ; et, chose merveilleuse, à mesure qu'elles s'éloignaient de la chapelle, ce précieux fardeau, comme pour témoigner du regret qu'il éprouvait de cette translation, devenait tellement lourd que ce ne fut qu'à grand'peine qu'elles purent arriver à l'église où elles devaient le déposer... »

Ici le bon vieillard se tut en essuyant une larme. Il était tout à ses souvenirs, et cette disposition avait influé sur son récit, dans lequel il avait oublié tout ce qui regardait la fondation du pélerinage. Après une petite pause, il voulut bien combler ainsi qu'il suit cette regrettable lacune :

« Pierre de l'Étoile, un des disciples de Robert d'Arbrisselles, après avoir habité longtemps avec lui la forêt de Craon, vint s'établir sur la rive gauche de la Creuse, dans le creux d'un rocher (XIe siècle). Bientôt il y fut rejoint par quelques pieux solitaires qui s'installèrent comme lui dans des excavations granitiques, sortes de cellules dont la nature avait fait tous les frais. (1)

» Les ermites ne tardèrent pas à élever une chapelle au-dessous de laquelle ils pratiquèrent une crypte qu'ils consacrèrent à Marie sous le vocable de Notre-Dame-des-Grottes. Une statue de la très-sainte Vierge fut placée en ces lieux déjà sanctifiés par le travail et la prière, et bientôt on vit accourir aux pieds de la Madone une foule d'infirmes venant lui demander la guérison de leurs maux (2). »

Cette confiance des peuples est toujours vivante, et en disant cela notre pieux narrateur nous désignait du doigt une enfant

(1) Au nombre de ces solitaires se trouvait saint Bernard d'Abbeville, qui fonda plus tard, sur les terres de Rotrou, comte du Perche, la célèbre abbaye de Thiron.

(2) Notre-Dame-des-Grottes est spécialement invoquée pour obtenir la guérison des rhumatismes, des coliques néphrétiques, des maux d'estomac et des douleurs de tête.

malade montée sur un âne, qui arrivait devant les ruines conduite par ses parents, venus à pied malgré une distance de dix lieues qui les séparait de la grotte sacrée. Après quelques instants d'une muette contemplation : « O foi des anciens jours, s'écria le vieillard, tu n'es donc point encore éteinte dans tous les cœurs! et si jamais ton flambeau vient à s'obscurcir dans quelques coins de cette terre de France où il brilla jadis d'un si vif éclat, tes flammes vives et pures projetteront une nouvelle lumière dans les lieux bénis consacrés à Marie! » X.

ARCHICONFRÉRIE DE L'ADORATION PERPÉTUELLE ET DE L'ŒUVRE DES TABERNACLES.

Le temps de Noël, consacré par l'Église à rappeler la naissance de l'Enfant-Dieu dans la pauvre étable de Bethléem, n'ayant que quelques misérables langes pour couvrir sa nudité, nous semble plus favorable que tout autre pour faire comprendre l'utilité de l'Œuvre des Tabernacles, que l'on pourrait aussi nommer l'*Œuvre de la Crèche;* car, hélas! dans nos églises de campagne surtout, Jésus-hostie y est dans un dénûment aussi complet et dans un abandon plus grand encore qu'au moment de son humble nativité. Or, l'Œuvre des Tabernacles qui se rattache à celle de l'Adoration perpétuelle, est une de ces admirables conceptions que le ciel envierait à la terre, si le chœur des Esprits bienheureux, chantant l'éternel hosanna, ne se trouvait pas au céleste séjour! Faire l'office de Marie et de Joseph, en rendant au divin Sauveur de perpétuels hommages; faire celui des Mages, en consacrant au divin Maître de l'univers le métal sorti de sa main créatrice; la soie qu'un insecte, doué par lui d'une admirable industrie, fabrique chaque année, pour lui servir de linceul; enfin ces couleurs brillantes qui, sous le pinceau de l'artiste chrétien, servent à représenter et la douce figure de Marie, et la mort de l'Homme-Dieu, ou toute autre scène biblique, capable de charmer les yeux ou d'émouvoir le cœur : tels sont les deux buts qu'atteint cette pieuse Confrérie. Sans entrer ici dans le détail de sa remarquable organisation, qui permet à chaque fidèle de contribuer, à des titres différents et par des moyens divers, aux fins sublimes de l'Œuvre, nous dirons en deux mots que les associations de province peuvent être diocésaines, ou se rattacher à

l'Archiconfrérie-mère, établie à Paris, dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin (1). Ensuite, sans nous arrêter à faire ressortir tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de beau, d'angélique même dans cette union qui fournit au Très-Saint Sacrement, et le jour et la nuit, de constants adorateurs, nous parlerons uniquement du côté matériel de l'Association ; car, si Madeleine complaît au Seigneur en restant à ses pieds, Marthe eut aussi une part à ses divins regards; seulement elle avait tort de mettre son action au-dessus du repos mystique de sa sœur. Que de personnes en sont encore là!

L'Œuvre des Tabernacles proprement dite, consiste à fournir aux pauvres églises les objets nécessaires au culte divin. Pour cela, des souscriptions sont ouvertes; des dames sont chargées de les recueillir, d'autres organisent le travail, dirigent la confection des objets qui sont de leur ressort, font les acquisitions, reçoivent les dons particuliers et président à l'exposition de tous les objets achetés et confectionnés par l'Œuvre dans l'année. On ne saurait dire quel parti ces mains, que la charité rend doublement habiles, savent tirer des plus petites choses qui leur sont offertes. Quelques morceaux de batiste, quelques bouts d'étoffes, de nuances et de dessins différents, se transforment sous leurs doigts en palles, corporaux, bourses et même en splendides bannières; rien n'est perdu avec ces ouvrières du bon Dieu.

A la vérité, elles rencontrent souvent bien des difficultés dans leur travail, mais la pensée du plaisir qu'elles feront à ces bons pasteurs, à ces prêtres zèlés qui gémissent de voir leurs églises dans un état si indigne de celui qui daigne en faire sa demeure, et surtout la certitude d'être agréable au divin Maître, soutiennent leur courage et les animent à continuer leurs pieux labeurs.

Oh oui! persévérez, femmes chrétiennes, dans cette œuvre sainte. Elle est vraiment digne de vous. Et si parfois, en voyant dans nos grandes cités l'or et l'argent reluire sur nos tabernacles, en apercevant l'autel briller de mille feux et les Ministres du Seigneur revêtus de riches ornements, vous étiez tentées d'oublier votre chère association, ah! de grâce, jetez un regard du cœur sur ces Églises dénudées où tout annonce une profonde indigence, où pas même une lampe ne vient en dehors des offices vous

(1) Chartres fait nouvellement partie de l'affiliation de Paris, et bien qu'elle soit encore dans la nouveauté de son organisation, plusieurs églises pauvres ont déjà été secourues.

révéler par sa douce lumière la présence du T.-S. Sacrement, où les linges sacrés sont dans le plus déplorable état, et prêtant l'oreille à la voix de votre Dieu qui vous dit du fond de son tabernacle : « Venez et voyez s'il est une misère semblable à la sienne » prenez la généreuse résolution de redoubler d'efforts pour embellir la demeure de ce Pauvre divin.

C. DE C.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

UNE VOCATION COMME ON EN VOIT PEU.

Parmi les familles pauvres confinées dans les humbles quartiers de la Capitale, il en est plus d'une qui coule des jours de paix sous la garde paternelle et visible de Dieu. A Paris, plus souvent qu'ailleurs, les déshérités de la fortune ont à subir les dédains du riche superbe qu'ils coudoient à chaque heure du jour; mais là aussi, comme ailleurs, des bienfaits mystérieux viennent souvent leur rappeler leur titre d'amis de la Providence. Un nouveau trait pour mettre cette vérite en lumière.

Il y a quelques années, toutes les fois que les chapelles de l'église Saint-Ambroise s'ouvraient pour les exercices préparatoires à la première communion, un œil observateur aurait pu se porter sur un charmant petit couple on ne peut plus fidèle au rendez-vous. La différence de l'âge n'ôtait rien à la similitude des traits, à la ressemblance de la physionomie où venait se peindre une naïve simplicité; c'étaient le frère et la sœur. Cette dernière, déjà presque au seuil de la jeunesse, devait seule prendre part aux leçons du catéchisme; l'autre, portant encore dans sa première fleur la couronne de l'enfance, ne manquait jamais de suivre son aînée quand elle se rendait à l'église. Il l'aimait tant, l'église! Depuis que sa bonne mère, mesurant d'un œil sûr le degré de ses forces, l'a jugé capable d'assister aux longs offices de la paroisse, une idée fixe semble avoir pris possession de son esprit si tendre et si impressionnable; c'est que, dans le bel ensemble de choses qui donne à nos cérémonies tout leur éclat, un objet spécial avait frappé ses regards. Et qu'avait-il donc vu? On le devinera sans peine, il avait vu les petits Eliacims du sanctuaire avec leur gracieux vêtement de lin; il les avait vus, le cierge à la main, passer et repasser autour des ministres de l'autel, puis de temps à autre, se groupant en chœur, imiter les concerts des Anges dont on lui avait tant parlé lorsqu'on lui apprenait à balbutier ses prières. Ce spectacle parlait au cœur du petit contemplatif et devait y donner naissance à d'étonnantes inspirations : on sait que la bonne semence se féconde merveilleusement au sein d'une terre vierge. Lui aussi donc, il voulait être enfant de chœur. Le pauvre enfant! il était trop jeune pour comprendre que souvent ici-bas le mérite est voué aux ténèbres de l'oubli : son savoir était

encore loin de s'étendre jusqu'à la connaissance de l'adage : *L'homme propose, Dieu dispose;* mais, tout enfant que l'on soit, au dire du poète moraliste ;

. . . . . Qui n'a dans la tête
Un petit grain d'ambition ?

Il pouvait à loisir édifier ses jolis châteaux en Espagne pendant que sa sœur était à l'instruction. Souvent après avoir rêvé, *trotté, fait tous ses tours*, il s'agenouillait, joignait les mains et récitait une patenôtre pendant que son œil faisait maintes fois le trajet de la sacristie au sanctuaire et du sanctuaire à l'autel. Enfin voilà le frère et la sœur sortis du temple saint; celle-ci charme la longueur de la route par le récit d'une anecdote tout fraîchement racontée au catéchisme ; rien de plus intéressant que la nouvelle histoire, aussi en reproduit-elle les moindres traits. Vains efforts pour intéresser le compagnon de voyage; il a de bien autres préoccupations; il a six ans, voyez-vous, et il est temps de songer à sa position. Bref ils arrivaient ainsi par le chemin le plus détourné à la porte de la maison cherchée, et gravissaient en silence les hautes et étroites spirales qui conduisaient au foyer paternel; inutile de le dire, ces enfants, vrais anges de la terre, avaient leur demeure assez près du ciel.

Un jour une noire inquiétude vint sillonner le front du père et de la mère, et les enfants faillirent verser des larmes. Qu'était-il donc arrivé? Il était dans le réglement particulier de la famille un point inviolable : sauf le cas de grave nécessité, on ne devait point descendre des régions supérieures qu'elle habitait pour visiter en bas le commun des mortels, sans l'autorisation des chefs de la maison, et encore pour le moins de temps possible. Comment ne pas applaudir à cette mesure de sagesse? Elle était si pure et si religieuse l'affection de ces braves gens pour leurs chers subordonnés et il y a tant à craindre pour l'innocence dans cette grande ville appelée avec raison par la satire :

Un précipice ouvert à la corruption !

Or, sans nul motif connu, le petit royaume comptait un sujet de moins; quatre ou cinq heures déjà s'étaient écoulées sans que la brebis fût rentrée au bercail: où donc était allé notre jeune rêveur? car c'était lui qui manquait à l'appel : il était décidément parti à la recherche d'une position sociale. Là-bas, sous le portail de l'église, voyez-vous un enfant solitaire? c'est lui, avec son front mélancolique et ses vêtements négligés, pour ne rien dire de plus. — « Mon pauvre » chéri, lui avait dit le matin même sa mère confuse et attristée, » tu ne peux sortir d'ici avant dimanche, car tu n'as plus de chaus- » sures; si notre travail de la semaine nous apporte quelques gros » sous, nous t'en paierons d'autres. » — En effet, un soulier jadis neuf et une espèce de sabot taillé comme pour un pied de Charlemagne, voilà ce qui complète l'accoutrement du nouvel aventurier. — « Restons à ce pilier, s'est-il dit à lui-même : Monsieur le Curé, » va sans doute sortir de l'église, il viendra me parler et je lui dirai » qu'il me fasse enfant de chœur; puis, comme je serai content avec » ma belle robe blanche et mon chandelier d'or! » — Pendant ce

monologue, un ecclésiastique apparaît; évidemment, pour lui, ce ne pouvait être que Monsieur le Curé. — « Il va venir à moi, se disait » toujours notre planton collé à son pilier. » — Mais, cruelle déception, Monsieur le Curé passe sans l'apercevoir, et *ne sais quand il reviendra*. Quelque temps après, un autre abbé se présente : — « Ah! » c'est donc celui-là, dit l'enfant, qu'on appelle Monsieur le Curé! » — L'abbé passe, le front modestement baissé et ne voit rien. Cette fois l'enfant ouvre deux grands yeux et reste encore immobile d'étonnement. Une larme allait effleurer sa paupière, mais il se ravise, reprend courage et change de tactique : — « il faut pourtant que » Monsieur le Curé me voïe, dit-il. » — Et le voilà qui descend le perron clic et clac, traînant son sabot criard et suit à distance l'abbé en question. Autant de fois l'ecclésiastique faisait-il une halte chez les paroissiens ou les amis, autant de fois l'acolyte faisait sentinelle à la porte, comptant sur un meilleur succès pour la fin de la visite, mais résolu de ne point parler le premier; l'embarras et la timidité lui interdisaient toute initiative. Vaine attente, pas une parole, pas un sourire. Le prêtre inconnu, habitué à cette bigarrure, à cette variété de personnages blancs, jaunes ou noirs qui se croisent sur le pavé de Paris, voyait trop autour de lui et partant ne voyait rien; il reprenait sa course sans rien comprendre à l'écho du clic et clac qui frappait son oreille. Enfin une quatrième fois il s'arrête; le petit malheureux se plante avec un reste d'espérance vis-à-vis l'entrée de la maison; il attend, attend encore, mais la porte s'était fermée sur lui pour ne pas se rouvrir. L'abbé était entré dans sa propre demeure et le jour sur son déclin l'invitait au repos.

Cependant la famille de l'enfant est en proie à de cruelles incertitudes; la mère a visité les alentours et ses recherches inutiles n'ont fait qu'accroître sa douleur. Elle venait de remonter tout éplorée, avec le dessein de repartir encore si l'absence se prolongeait trop longtemps, lorsque tout-à-coup l'escalier retentit d'un bruit inaccoutumé : clic-clac, clic-clac, la porte s'ouvre. O moment critique! notre voyageur apparaît. Déjà le père, revenu de ses inquiétudes, se disposait à prendre le rôle de maître irrité ; avant toute explication, le murmure et le reproche allaient passer sur ses lèvres; il fut vaincu par le sourire et les pleurs de la mère. L'enfant pleura aussi : il avait eu de si tristes aventures et il n'était pas encore enfant de chœur! Il commença son histoire; mais elle était trop longue à raconter : on l'interrompit par des embrassements et on le consola en lui disant que s'il priait bien le bon Dieu il aurait tôt ou tard une gentille place parmi les serviteurs de l'autel.

L'enfant sans doute pria bien le bon Dieu! A la fin de l'année, le hasard, ou pour mieux dire la Providence, amenait aux prêtres d'une cité lointaine un jeune parisien encore revêtu des lambeaux de la misère, mais joyeux et riant : c'était le petit garçon au *clic-clac* de la paroisse Saint-Ambroise. Vite il dut s'essayer à l'*Introïbo*, et l'on dit que depuis cette époque il a pris de l'avancement parmi les clercs de l'endroit.

Jolie position sociale! Aussi, dans l'intérieur de la maison, il porte assez régulièrement une paire de chaussures bien assorties, et à

l'église il tient avec une certaine fierté, sans oublier la merveilleuse origine de sa vocation, sa belle robe blanche et son beau chandelier d'or !

L'abbé Goussard.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Il nous faut ajourner au mois prochain le compte-rendu des missions prêchées dans le diocèse pendant l'Avent. Toutefois on ne nous pardonnerait pas aujourd'hui notre silence sur celle qui vient de finir à Dreux. Un missionnaire apostolique qui, il y a un certain nombre d'années, mérita comme partout où il se fait entendre, les applaudissements de la population chartraine, et dont la réputation n'a jamais été détrônée par les talents variés et souvent admirables de ses successeurs dans la chaire de la cathédrale, Monsieur l'abbé Combalot était le prédicateur de cette station. C'est, comme on le sait, un orateur populaire, à l'éloquence mâle et hardie, à la voix vibrante et sonore, mais surtout au zèle infatigable. Ses cheveux blancs seuls attestent son âge avancé ; comme orateur, il ne vieillit point : c'est toujours ce feu, cette vigueur si frappante dont, ici comme ailleurs, on a gardé le souvenir. Avec son art de remuer les cœurs, et sa passion pour le salut des âmes, ce nouveau Brydaine ne pouvait manquer de rassembler dans l'église de Dreux un nombreux auditoire, et de faire produire des fruits à cette terre préparée d'ailleurs, depuis de longues années, par des mains habiles.

— Le 2 décembre, les exercices d'une retraite s'ouvraient à la crypte dans la chapelle Saint-Martin, pour les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul. Pendant toute la semaine, le R. P. Henriot, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, sut intéresser vivement la piété de ces fervents chrétiens, et le 8 décembre, Monseigneur voulut leur dire la messe et clore par une courte allocution ces pieux exercices. A l'époque où nous sommes, plus que jamais, nos Évêques tiennent à protester de leur attachement aux Conférences de Saint-Vincent-de-Paul ; et, nous devons le dire, ces œuvres dont l'existence se trouve maintenant consacrée par un demi-siècle de dévouement et de charité envers les pauvres, regardent comme un gage certain d'avenir, comme une ancre de salut, ces bénédictions de l'épiscopat.

— La fête de l'Immaculée-Conception est une des belles fêtes de Chartres. Outre les solennités qu'elle impose à toutes les églises, elle en trouve chez nous de spéciales. L'empressement des fidèles autour de la Vierge du Pilier nous rappelle que, par un insigne privilége, elle fut couronnée, au nom de Sa Sainteté Pie IX, en mémoire de la proclamation récente du dogme de la Conception Immaculée. La procession aux flambeaux, sous les voûtes illuminées de la crypte, renouvelle à nos yeux un spectacle déjà maintes fois décrit, mais dont la magnificence ne peut être comprise que par ceux qui en sont les témoins. Un choix heureux avait désigné cette année pour prédicateur un vicaire de Châteaudun, M. l'abbé Hautin, qui s'est merveilleusement acquitté de sa mission. Abordant pour la

première fois la chaire de la cathédrale, il n'a point trompé notre attente; les gloires de la Vierge sans tache lui ont fourni la matière d'un discours solide et éloquent.

— Les autres sermons de l'Avent ont été donnés avec non moins de succès par M. l'abbé Rouillon, professeur à l'Institution Notre-Dame, M. l'abbé Lavanne, vicaire à Saint-Pierre, et M. l'abbé Leroy, également professeur à l'Institution Notre-Dame. Monseigneur s'est réservé le sermon du jour de Noël.

— M. l'abbé Delpuech, curé d'Yèvres, est nommé à la cure d'Arrou. L'estime de cette vaste paroisse lui est sans doute conquise à l'avance; grâce au voisinage d'Yèvres, où il fait depuis longtemps le bien, sa réputation doit l'avoir devancé auprès de ses nouveaux paroissiens.

— L'ordination du 21 décembre n'a fourni au diocèse que deux prêtres, M. l'abbé Bassière, de Frétigny, qui reste professeur au petit séminaire de Saint-Cheron, et M. l'abbé Lecoq, de Soizé.

— A la dernière réunion des membres de la Confrérie de Notre-Dame, lecture fut faite d'une lettre bien touchante. M. l'abbé Jacquemet, frère de Mgr l'Évêque de Nantes, et depuis peu chanoine de Saint-Denis, avait échappé à un péril imminent lors du malheur arrivé sur le chemin de fer, il y a un mois; il n'avait emporté à Paris qu'une blessure assez légère. Ce digne ecclésiastique, se regardant comme redevable de son salut à Notre-Dame de Chartres, dont il saluait avec bonheur la basilique au moment même de la catastrophe, n'eut rien de plus pressé que de demander des prières d'actions de grâce à l'autel du pélerinage. M. Jacquemet était avide de nouvelles sur le sort de ses compagnons de voyage. Il aura été bien consolé d'apprendre la guérison inespérée du jeune employé qu'il avait laissé sur la voie presque sans vie. On a dû lui dire aussi les sentiments admirables de piété et de résignation que le pauvre malade montra sur son lit de souffrance. Une visite à l'église puis à Monseigneur, qui avait été le voir le jour même de l'accident, nous en a dit assez sur le cœur chrétien de ce véritable ressuscité. Dieu nous parle quelquefois par la voix du malheur; cette voix avait été terrible pour ce jeune homme, et nous avons vu qu'il l'avait comprise.

— Les religieuses de la Visitation de Chartres viennent de faire une perte bien douloureuse dans la personne de sœur Marie-Désirée Jucquin, supérieure de la communauté. Admise, il y a trente-quatre ans, à la vie du cloître, elle fut de bonne heure le modèle de la perfection religieuse; aussi, à diverses reprises, fut-elle appelée par ses pieuses compagnes aux premières dignités de la maison. Ange du monastère, elle représentait aussi par une prudence consommée, et par une fermeté toujours d'accord avec sa douceur, la femme forte dont parle l'Écriture.

Enlevée à ses chères filles dans la soixante-deuxième année de son âge, cette mère vénérable en a fini avec une vie de travaux et d'épreuves pour aller se joindre au cortége virginal de l'Agneau.

L'abbé Goussard.

RÉCITS.

LE PÈRE JEAN-BAPTISTE ET LE MAIRE DE VILLAGE.

Voici une petite histoire, rapportée par un journal de Picardie, qui tout en étant fort comique, a bien son côté édifiant. A ce double point de vue nos lecteurs seront peut-être bien aise d'en avoir connaissance.

Or donc, le R. P. Jean-Baptiste, religieux franciscain bien connu, cheminait, il y a quelques jours, avec son modeste bagage, dans la vallée de la Bresle, et suivait un sentier tortueux qui, courant capricieusement d'un département à l'autre, le plaçait tantôt en Picardie, tantôt en Normandie. Or, si en deça de la Bresle la robe du franciscain est connue du plus petit comme du plus grand, il n'en est pas de même au-delà.

Le P. Jean-Baptiste était sur la rive normande et entrait pacifiquement dans un petit village. L'église était ouverte et parée pour un mariage. A quelques pas de là, le maire procédait aux préliminaires. Le moine entre dans le temple et se prosterne les bras en croix, selon la méthode de son ordre. Un homme le suit et le contemple avec stupéfaction : c'est le garde champêtre. L'étrange costume du voyageur, son attitude plus étrange encore, dénoncent évidemment un dangereux personnage. Il s'approche et lui demande *ses papiers*. « Je n'en ai pas, mon ami, » répond le religieux. Plus de doute! C'est un homme dangereux. Un voyageur *sans papiers* ne saurait être qu'un brigand de la pire espèce; qui sait? c'est peut-être l'introuvable Jud! Le garde court prévenir le maire du péril que courent ses administrés. Celui-ci s'empresse de venir, et, à l'aspect du franciscain, demeure aussi convaincu qu'il a affaire à un malfaiteur. Il ordonne qu'on l'appréhende et qu'on le fouille. On trouve dans la capuce un sermon manuscrit que le magistrat municipal essaie en vain de déchiffrer, et qu'il prend sans doute pour un mystérieux et redoutable pacte.

— Qu'est cela? s'écrie-t-il à la vue d'une discipline noueuse et bien ferrée que la main du visiteur vient d'extraire de la ceinture du pélerin. Il y a du sang; c'est un instrument de meurtre.

— Ah! monsieur le maire, dit le religieux, cet instrument-là n'est ni pour vous, ni pour vos administrés. Il ne sert qu'à moi.

— Mais pourquoi cette croix qui contourne votre tête?

— C'est celle que nous devons tous porter pour arriver en haut : chacun porte la sienne à sa manière, monsieur le maire.

Les réponses du révérend père ne satisfaisant pas le maire, on assure qu'il le fit conduire sous escorte au juge de paix du canton qui, à son grand ébahissement, fit au prétendu brigand l'accueil le plus respectueux et le plus flatteur, et lui adressa mille excuses sur la méprise dont il avait été la victime. Le maire, après force salutations, retourna à son village, — jurant, mais un peu tard, qu'on ne le prendrait plus à faire du zèle pour délivrer son pays de pareils malfaiteurs.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE SOEUR MARCELLINE.

Voici quelques passages d'une lettre écrite de Tamatave (île de Madagascar) par une religieuse de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluni (1). Ils sont empreints de cette douce gaieté et de cette foi vive, partage ordinaire des âmes qui se dévouent au salut de leurs frères pour l'amour du bon Dieu.

Après avoir donné plusieurs détails intéressants sur son débarquement et celui de ses pieuses compagnes, la sœur Marcelline ajoute:

« Après avoir rendu visite à deux traitants, nous sommes retournées chez nous, où nous attendait une grande visite : l'ambassade du roi Radama II, arrivée dans le pays depuis plusieurs jours pour publier les décrets du roi concernant le bonheur du peuple. Celui qui m'a fait le plus de plaisir est le décret qui promet la liberté des cultes. Si le protestantisme pouvait passer outre, quel bonheur! Priez Dieu avec bonheur pour obtenir cette grâce.

» ..... Bon nombre de Malgaches vinrent ensuite pour nous offrir différents objets à acheter; je leur dis (2) que nous étions venues dans leur terre non comme les marchands pour vendre et acheter, mais seulement pour soigner les malades, panser les plaies, protéger les orphelins en les adoptant pour nos enfants, instruire les autres, les parents même, auxquels nous apprendrions à connaître Dieu, ce Dieu qui a mis dans notre cœur un si grand amour pour vous et nous a inspiré de quitter tout ce que nous avions de plus cher au monde, père, mère, frères, sœurs, pour venir vous instruire. Quand ils m'eurent entendue, ils me dirent : « Vous êtes nos vraies amies. » Puis ils me prirent la main, la baisèrent ainsi que celle de ma sœur Gonzague; ensuite ils nous promirent des cadeaux pour le lendemain et nous quittèrent tout contents.

» L'ambassade ayant obtenu la faveur de faire une excursion à bord du *Mascareigne* (3), ses membres sont passés devant notre case ce matin portés en palanquins, habillés à l'européenne et précédés d'une espèce de musique militaire et suivis d'un nombre considérable d'hommes armés de sagayes et marchant quatre par quatre. A leur arrivée à bord, ils ont eu une salve de vingt-un coups de canon. Le premier coup a eu lieu juste au moment de l'élévation (4) et j'ai dit au bon Dieu : « Ces coups ne sont pas pour vous, mais je vous les offre pour saluer votre venue dans ce pays. » Et le père Boye de son côté : « Mon Dieu, faites qu'un jour on en tire autant pour vous et que nous puissions vous porter en procession et vous faire connaître à ce peuple. »

Puisse le Seigneur exaucer ces vœux sortis de cœurs si purs et si dévoués, et faire entrer ce pauvre peuple dans cette grande et hospitalière bergerie qu'on appelle l'Église catholique!

(1) Se rendant à Tanarive. — (2) En langue du pays.
(3) Le bâtiment qui avait conduit les religieuses à Tamatave.
(4) Le saint sacrifice fut offert deux fois en ce jour dans l'humble case des bonnes Sœurs par le R. P. Boye et le P. Botillier.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

2e NUMÉRO. FÉVRIER 1862.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

CE QU'IL FAUT SURTOUT DEMANDER A NOTRE-DAME DE SOUS-TERRE ET ENTREPRENDRE SOUS SES AUSPICES.

Bien que la très-sainte Vierge aime à signaler en mille manières sa bonté et sa puissance dans les divers sanctuaires qui lui sont consacrés, on peut toutefois reconnaître que chacun de ces lieux bénis est une source de faveurs et de grâces d'un ordre particulier. Or, la grâce propre et spéciale de Notre-Dame de sous-terre nous paraît être une grâce de rénovation, de renaissance, de régénération spirituelle. Il nous serait facile de montrer en effet que chacune des phases les plus mémorables de son culte dans les siècles passés coïncide avec un renouvellement général de la société chrétienne. La crypte de Chartres, dont le berceau remonte à l'aurore même du christianisme, porte encore les traces des diverses restaurations qui en ont été faites aux périodes les plus brillantes de notre histoire religieuse, au commencement des XIIIe et XVIIe siècles. Ces réparations matérielles sont toujours un signe non équivoque d'une réhabilitation d'un ordre plus élevé. Nous en voyons une nouvelle preuve dans l'heureux événement qui vient de rendre à sa destination primitive ce monument vénérable. On peut bien dire en effet que nous sommes à la veille d'une de ces transformations merveilleuses

qui ressemblent à un véritable enfantement, parce que la vie qu'elles amènent est toujours le résultat d'une crise douloureuse qui inspire les plus graves inquiétudes et les plus vives appréhensions.

Or, la régénération imminente qui se prépare et que le monde espère, c'est à Marie qu'il faut la demander et c'est par Marie que nous devrons l'obtenir. Mais où pourrions-nous la solliciter avec plus de confiance que dans ce sanctuaire, où on l'invoque sous ce titre significatif de *Vierge qui doit enfanter?* Pour obtenir cette fin si désirée, demandons à la Mère de Dieu les moyens qui doivent la procurer infailliblement. Le premier, le plus décisif, le plus important de tous, est sans contredit l'éducation chrétienne, le soin religieux donné à l'enfance et à la jeunesse. Nos ennemis acharnés, les fils de la Révolution, rêvent aussi de leur côté une régénération sociale. Or, que disent-ils? Leurs instructions sont précieuses et il nous sera utile de les connaître. Voici ce que nous lisons dans un avis du conseil suprême des sociétés secrètes de l'Italie : « C'est à la jeunesse qu'il faut aller; c'est elle qu'il faut séduire, elle que nous devons entraîner. Laissez de côté la vieillesse et l'âge mûr, allez à la jeunesse, et s'il est possible jusqu'à l'enfance. » Les enfants de ténèbres ne donnent-ils pas encore ici une leçon aux enfants de lumière? Sans doute nous ne devons pas dire à leur exemple : « Laissons de côté la vieillesse et l'âge mûr, » parce que nous sommes redevables à tous les âges et à toutes les conditions de la vie; mais nous devons dire : « Allons à la jeunesse, allons jusqu'à l'enfance par le dévouement le plus absolu et le plus complet. Demandons à la *Vierge qui doit enfanter*, demandons-lui des prêtres qui comprennent que le soin de l'enfance et de la jeunesse est le salut de la société, l'espérance de l'avenir; demandons-lui des mères qui sachent élever leurs enfants dans l'amour de Dieu; demandons-lui des maîtres, des instituteurs chrétiens qui soient pour les prêtres de véritables auxiliaires et qui aient l'intelligence de leur sublime vocation, des maîtres qui se préoccupent surtout de produire et de développer l'esprit de Jésus-Christ dans les petites âmes qui leur sont confiées.

Demandons, oh oui! mais ce n'est pas assez : provoquons partout le dévouement, le sacrifice, l'immolation pour le salut de l'enfance; inspirons ce zèle à tous les cœurs bien nés, à toutes les âmes qui aspirent à faire quelque chose pour l'amour de

Jésus-Christ. Faisons plus encore : dévouons-nous nous-mêmes, occupons-nous avec amour de ces êtres chéris de Dieu qui sont l'espérance de la société chrétienne. Que ne se trouve-t-il dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau, un prêtre, un pieux laïc, une âme généreuse qui se dévoue à faire jouer les enfants et à leur apprendre à prier! Sanctifier les divertissements de l'enfance, lui enseigner à se récréer et se divertir sous le regard et en la compagnie de Dieu son père, quelle touchante mission, quel ministère consolant et fructueux!

Voilà ce qu'il faut demander à Notre-Dame de sous-terre, voilà ce qu'il nous faut entreprendre tous, chacun selon la mesure de nos forces. Prions pour les enfants, veillons sur les enfants, instruisons les enfants, et si nous sommes prêtres, confessons les enfants, et confessons-les souvent; tels sont les moyens les plus efficaces de régénérer la société chrétienne et de coopérer avec Marie à cet enfantement spirituel qui est notre plus chère espérance.

LE CURÉ D'ARS.

Si la lecture de la vie des Saints, qui suffisait, dans les âges de foi, pour enflammer les cœurs et les porter à ces généreux dévouements, à ces grandes immolations dont s'étonne notre faiblesse, ne produit plus en nous ces merveilleux effets, c'est qu'à tous ces actes de vertu poussés jusqu'à l'héroïsme, à cette confiance en Dieu poussée jusqu'au miracle, nous opposons un doute secret, mystérieux; c'est que nous recevons uniquement à titre de légende, c'est-à-dire d'inventions pieuses, le récit fidèle de choses surnaturelles et marquées du sceau de la vérité; ou bien, si les faits ont une telle authenticité que nous ne puissions les rejeter entièrement, nous disons, avec une conviction simulée : « Nous ne sommes plus de l'époque où se *faisaient* les saints; le temps est passé où l'on voyait apparaître ces hautes représentations du côté idéal et divin de l'humanité (1). »

Pour répondre victorieusement à des assertions si contraires à l'esprit du christianisme, il nous suffira de présenter aux regards de nos lecteurs la belle et touchante figure de « ce sublime igno-

(1) Lire ce qu'écrivait il y a quelques années M. Renan dans le *Journal des Débats* à propos des nouveaux Bollandistes.

rant dans l'art de bien dire, » dont la parole inspirée pénétrait, transformait, enflammait les cœurs; de ce docteur, sans livres et sans science, qui répondait à toutes les difficultés; de cet humble curé de village qui, pendant plus de vingt ans, vit des populations entières enchaînées à ses pas; de cet infatigable ministre de la réconciliation divine, qui rendit la vie spirituelle à tant de pécheurs, et pour qui les cœurs n'avaient point de secrets; de ce compatissant thaumaturge, qui avait un remède pour tous les maux, un baume pour toutes les plaies, une consolation pour toutes les douleurs; de cet homme, enfin, presque angelisé, « d'une présence de corps si infirme, » qu'il semblait ne vivre qu'avec son âme, et qui, sans le savoir, sans le vouloir même, entraînait tous les cœurs dans sa sphère d'attraction.

C'est à ces différents points de vue que nous allons envisager la vie de Jean-Baptiste-Marie Viannay, né à Dardelly, de simples et honnêtes cultivateurs, le 8 mai 1786, et mort en odeur de sainteté, dans sa chère paroisse d'Ars, le 4 août 1859, au moment où le prêtre, chargé de faire la recommandation de l'âme, prononçait ces mystérieuses et solennelles paroles : Que les saints anges de Dieu viennent à sa rencontre et l'introduisent dans la céleste Jérusalem !

M. Viannay disait, en parlant du père Lacordaire, qui s'était rendu auprès du saint curé pour demander des conseils et pour s'édifier : « Ce qu'il y a de plus grand dans la science est venu s'abaisser devant ce qu'il y a de plus petit dans l'ignorance. » Sans doute, ces dernières paroles étaient l'effet d'une humilité profonde plutôt que l'expression de la vérité; néanmoins il est certain que Dieu, voulant sans doute montrer que tous les prodiges opérés par son serviteur, étaient une irrécusable manifestation de sa toute-puissance, ne l'avait pas doué de ces qualités naturelles qui provoquent l'admiration et captivent les suffrages: ce fut à sa piété, bien plus qu'à ses connaissances, qu'il dut son admission au grand séminaire, où ses condisciples croyaient l'avoir jugé, en disant qu'en fait d'études *il était pas fort.* Mais la foi vive du bon curé et les autres dons que le Saint-Esprit avait déversés avec tant d'abondance dans son âme, apportaient une ample compensation à ce qui lui manquait au point de vue de la science. S'il n'était pas instruit, du moins il était éclairé (1), ce qui n'est pas

(1) Parole de Mgr Devie, évêque de Belley.

toujours synonyme; et ces lumières profondes qu'il avait sur toutes les grandes vérités de la religion; ces illuminations subites qui éclairaient son intelligence prouvaient que, dans le silence de la contemplation, dans ce va et vient sublime de l'âme vers Dieu et de Dieu vers l'âme qui s'appelle la prière, il en avait plus appris qu'il n'aurait pu le faire, en compulsant les ouvrages les plus érudits. Ce qui rendait en outre la parole du curé d'Ars si efficace, c'est qu'il *prêchait par tout son être*. C'était, comme l'a fait éloquemment remarquer son historien (1), la vertu annonçant la vérité; aussi pouvait-on dire de lui qu'il était « l'orateur des yeux, » et qu'il aurait ému et convaincu même par le silence. En effet, quand on voyait apparaître en chaire ce visage pâle, osseux, diaphane; quand on considérait ce front large, entouré d'une auréole de cheveux blancs, quand on était sous le feu incessamment mobile de son regard; quand on entendait cette voix grêle, perçante, ressemblant à un cri, jetant à la foule des pensées sublimes sous une enveloppe populaire, et se noyant dans les larmes, quand elle rappelait les merveilleuses inventions de l'amour divin pour les hommes et l'ingratitude des pécheurs, on croyait être en présence d'une de ces grandes figures bibliques parlant aux hommes la langue des prophètes; on était déjà saisi de respect, rempli de confiance et disposé à entendre, non pour *jouir*, mais pour *profiter*. M. Viannay savait mettre les vérités de l'ordre le plus élevé à la portée de toutes les intelligences et les revêtait d'un langage familier : ainsi, il ravissait par la doctrine et attendrissait par la simplicité. Mais taisons-nous, et citons quelques-unes de ses paroles inspirées :

« On dit quelquefois : Dieu châtie ceux qu'il aime. Ce n'est pas vrai : pour ceux que Dieu aime, les épreuves ne sont pas des châtiments, ce sont des grâces.

» Vous dites que souffrir, c'est dur? Non, c'est doux, c'est consolant, c'est suave, c'est le bonheur! seulement il faut aimer en souffrant;

» Il faut souffrir en aimant.

» Les croix transformées dans les flammes de l'amour sont comme un fagot d'épines que le feu réduit en cendres. Les épines sont dures, mais les cendres sont douces.

» Aimer Dieu, oh! que c'est beau!

» Il faut le ciel pour comprendre l'amour.

(1) M. l'abbé Monnin, auteur de la Vie du curé d'Ars, en deux volumes. C'est dans cet intéressant et attachant ouvrage, que nous recommandons fortement à nos lecteurs, que nous allons puiser les principaux traits relatés dans cet article.

» Si nous comprenions bien notre bonheur, nous pourrions presque dire que nous sommes plus heureux que les saints dans le ciel. Ils vivent de leurs rentes, ils ne peuvent plus rien gagner; tandis que nous, nous pouvons, à chaque instant, augmenter notre trésor.

Voici encore quelques pensées du saint curé d'Ars, où l'on retrouve toute la grâce de langage du saint Evêque de Genève.

« Comme une belle colombe blanche qui sort du milieu des eaux et vient secouer ses ailes sur la terre, le Saint-Esprit sort de l'océan infini des perfections divines et vient battre des ailes sur les âmes pures pour distiller en elles le baume de l'amour.

» Il sort d'une âme où réside le Saint-Esprit une bonne odeur comme celle de la vigne quand elle est en fleur.

» La miséricorde de Dieu est comme un torrent débordé; elle entraîne les âmes sur son passage... »

M. Viannay savait faire le plus heureux usage des exemples de vertu que lui fournissait la Vie des Saints, sa lecture habituelle, alors qu'il avait encore à lui quelques heures de liberté. Rien n'est peut-être plus pathétique, plus beau que l'application de la légende de saint Alexis à l'Eucharistie, qui revenait parfois sur les lèvres du curé d'Ars. « Au moment où la mère de saint Alexis, disait-il, reconnaît son fils dans le corps inanimé du mendiant qui a vécu trente ans sous l'escalier de son palais, elle s'écrie : O mon fils, fallait-il vous connaître si tard!!! »

« L'âme, au sortir de cette vie, verra enfin Celui qu'elle possédait dans l'Eucharistie; et, à la vue des consolations, des beautés, des richesses qu'elle a méconnues, elle s'écriera aussi : O Jésus! ô mon Dieu! fallait-il vous connaître si tard! »

Le curé d'Ars avait une rectitude de jugement et une élévation de vues toutes surnaturelles qui le rendaient l'oracle de tous ceux qui le consultaient. Rien n'égalait la promptitude et la netteté de ses réponses qui n'attendaient pas toujours pour se formuler que la question fut achevée; on aurait dit qu'il y avait dans l'esprit de l'humble prêtre un type de vérité, un critérium latent mais infaillible, une clef qui lui servait à ouvrir les portes des cœurs les plus secrètes et les mieux gardées. Dans toutes ces décisions, la raison était sa loi et la volonté de Dieu son flambeau : rien n'affermit les démarches et ne rend le pied sûr comme de ne désirer que la justice et la vérité.

Le pélerinage d'Ars qui a duré plus de trente ans avec un concours et un retentissement extraordinaires, tiendra une large place dans les annales du XIXe siècle. Quoi de plus merveilleux,

en effet, que de voir se grouper autour d'un humble et pauvre curé de campagne les grands et les petits, les riches et les pauvres, les artistes, les savants et le simple villageois, tous avides de le voir, de l'entendre, de lui parler, de recevoir de lui les uns un conseil utile, une réponse à leurs doutes, une consolation dans leurs peines, les autres la guérison de leurs maux, le pardon de leurs péchés, tous enfin lui donnant le doux nom de père, et en qualité de ses enfants, plusieurs se partageant à l'avance son héritage et lui enlevant quelques fragments d'objet exposé à son contact béni, pour le garder à titre de reliques. (1) On évalue à plus de quatre-vingt mille (2) les pélerins qui vinrent chaque année à Ars à partir de 1848; la marche du saint Curé se dirigeant de la cure à la Providence, ressemblait de loin à celle d'un triomphateur, tant était compacte la foule qui se pressait sur son passage; mais lui si humble, si détaché de lui-même, si pénétré de son néant, n'avait pas besoin d'avoir, comme les généraux de Rome, un esclave pour lui rappeler qu'un jour il faudra mourir. Son âme, bien loin de s'enorgueillir de tous ces témoignages de vénération, était douloureusement affectée par la vue de ces interminables séries d'embarras et d'infortunes, ces variétés du monde dont la tristesse est toujours le fond; et quand, le soir venu, le saint homme se trouvait en la compagnie de ses missionnaires, il fondait en larmes et disait : « Il faut venir à Ars pour savoir ce que c'est que le péché, pour juger du mal qu'Adam (3) a fait à sa pauvre famille. On ne sait qu'y faire! on ne peut que pleurer et prier. » Ces manifestations éclatantes qui accueillaient le serviteur de Dieu lorsqu'il faisait un pas hors de son confessional ou de son église était un des côtés les plus saisissants du tableau que l'on venait contempler à Ars. On rapporte à ce sujet qu'un général ayant accompagné le préfet du département chez l'une des familles notables du pays, se vit forcé de suivre avec les hôtes du château les exercices religieux de la journée. Ce vieux militaire, plus habitué au commandement qu'à la prière, ne s'était nullement senti remué par tout ce qu'il avait vu et entendu, mais lorsqu'au sortir de la maison de Dieu il fut témoin des marques

(1) On coupait des morceaux de son surplis, de sa soutane; on enlevait des pages à son Bréviaire, des pailles à ses chaises, etc., etc.

(2) Venus non-seulement des différentes parties de la France, mais de la Savoie, de la Belgique et de l'Allemagne.

(3) M. Viannay, dans son langage expressif, appelait le péché la graine d'Adam

de respect qui éclataient sur le passage de M. Viannay, lorsqu'il aperçut cette multitude haletante, ces bras tendus, ces fronts inclinés, ces regards suppliants et le saint vieillard adressant une parole à tous, souriant à tous, répandant ses bénédictions sur tous, les larmes lui vinrent aux yeux, et il resta tellement impressionné que pendant longtemps l'histoire de son voyage d'Ars vint remplacer celle de ses batailles, au grand contentement de ses auditeurs un peu fatigués du perpétuel récit de ses épopées.

(La suite au prochain numéro.)

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Dans les pays de plaine, tels que la Sologne et la Beauce, et même dans les contrées plus accidentées du Perche et de la Basse-Normandie, on ne saurait se faire une idée des dangers que court le voyageur dans ces parties de notre France qui sont coupées par des montagnes aux sommets couverts de glace, aux flancs encombrés de neige, à la base sillonnée par des sentiers tortueux bordés par des abîmes.

Contraint par des affaires urgentes à traverser les monts d'Auvergne, au cœur de l'hiver, je puis parler par expérience des périls extrêmes de ces sortes de pérégrinations; et le souvenir de ceux auquels je fus exposé me causerait encore un vif effroi, si ce sentiment n'était tempéré par un autre bien doux pour mon cœur, celui de la reconnaissance envers l'excellent curé qui me recueillit chez lui alors que transi de froid, épuisé de fatigue, je me trouvais dans l'impossibilité de continuer ma route. J'espérais pouvoir repartir après quelques heures de repos, mais une recrudescence de neige m'ayant forcé de prolonger mon séjour au presbytère, je profitais de mes loisirs pour m'instruire en détail de l'édifiant genre de vie que le respectable doyen y avait établi, et dont sa paroisse ressentait les plus heureux effets. Ce qui excitait surtout mon admiration, c'était la parfaite union, la cordiale entente qui régnait entre le pasteur et ses vicaires. On pouvait réellement dire d'eux comme des premiers chrétiens : « qu'ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. » Le lever, les repas, les exercices de piété, tout était réglé, tout se faisait ensemble. Ainsi se trouvait réalisé sans efforts, sans contrainte, sans ostentation, sans bruit, ce problème de la vie commune appliqué au clergé

seculier (1), problème si profond dans sa conception et qui serait si fécond dans ses résultats s'il recevait un développement plus général.

La journée de ces hommes, vraiment selon le cœur de Dieu, était partagée entre la prière, les œuvres du saint ministère, l'étude et les leçons de latin données à un certain nombre d'enfants, dont l'aptitude au travail et les dispositions pieuses portaient à croire qu'ils feraient un jour partie de la milice sacrée. Ces enfants formés à la vertu encore plus qu'à la science, rapportaient chaque soir chez leurs parents quelques grains de la bonne semence confiée à leurs jeunes cœurs, si bien que toutes ces familles finissaient par être des modèles de régularité que d'autres cherchaient à reproduire à leur tour.

Les éloges que j'adressais au curé sur tous les sujets d'édification offerts à mes regards, pesaient à son humilité. Tout ce que vous voyez, me disait-il souvent, n'est pas mon œuvre personnelle, mais bien, après le secours divin, le résultat de la communauté de désirs, de pensées, de vie et même d'action qui règne entre moi et mes chers coopérateurs; et comme, afin de provoquer de sa part quelqu'intéressant aveu, j'avais l'air de douter de cette assertion, il finit, dans l'espoir de vaincre ce qu'il appelait mon obstination, par me raconter son histoire. En voici le fidèle récit :

« Je suis un simple et pauvre enfant des montagnes ; et sans les leçons assidues que me donna le curé de mon village, jamais je n'aurais pu faire les études nécessaires pour être admis aux saints ordres, objet de tous mes vœux. J'entrai au grand séminaire à 22 ans, et quand j'en sortis ce fut pour devenir second vicaire dans une paroisse considérable qui avait pour curé un homme rempli de talent et de vertu; mais dont l'abord était froid jusqu'à la raideur, le ton sévère jusqu'à la sécheresse, les manières graves jusqu'à l'austérité.

» Il vivait seul avec une vieille servante, sourde, tracassière, et de plus horriblement grognon. Les vicaires logeaient en ville. Je vous avouerai que le contraste de l'existence monotone, isolée à laquelle je me sentais condamné, avec celle si vivante, si remplie que je venais de quitter produisit en moi la plus pé-

(1) Cette grande œuvre réalisée en Allemagne au XVIIe siècle par le vénérable Holzhauzer se trouve admirablement écrite et développée dans sa vie écrite par M. Gaduel, et dont nous avons donné différents extraits

nible impression. J'arrivais plein de zèle, plein des plus ardents désirs de faire le bien, de me dévouer, de me sacrifier, de dépenser ma vie tout entière dans les labeurs du saint ministère; mais l'isolement auquel je me trouvai subitement livré, resserra tout d'abord mon pauvre cœur, et finit par éteindre de son souffle glacé le feu dont mon âme avait été pendant quelques instants le foyer. Toutefois, comprenant tout le mérite de mon curé, j'allais souvent dans les premiers temps le trouver afin de m'édifier de ses exemples et m'instruire de ses leçons, mais, hélas! la solitude avait aussi réagi péniblement sur lui; il avait perdu l'habitude de cet épanchement qui provoque la confiance et fait naître l'affection. Il vivait en lui-même et ne cherchait pas à initier ses prêtres au secret de ses bonnes œuvres, aux mystères de sa charité.

» Ne trouvant donc pas chez le curé les services que j'en attendais, j'essayai de me rabattre sur le vicaire; mais je ne fus pas plus heureux. C'était cependant un saint prêtre, instruit, pieux, éclairé et faisant le bien, mais dans une sphère qu'il s'était tracée et dans laquelle il tournait invariablement sans vouloir en sortir. Ayant encore échoué de ce côté, je renonçai à toute nouvelle tentative de rapprochement et me contentai de remplir au jour la journée les charges de mon ministère qui étaient assez bornées, sans me mettre moi non plus en peine d'en élargir le cercle. Néanmoins cet état de tiédeur, d'atonie morale, m'inquiétait parfois. J'avais alors de vagues aspirations vers un état de vie plus parfait, je formais mille projets divers. Tantôt j'entrais aux jésuites, tantôt je me faisais trappiste, chartreux. Ce qui arrêtait mes pieux élans, c'est que je sentais que si le religieux, par sa vie d'abnégation, de prière, de sacrifice, a sur le monde une salutaire influence, le prêtre dans le ministère pastoral est appelé à faire le bien sur des bases encore plus larges, puisque par les fonctions sacrées qu'il exerce, il touche à toutes les fibres du corps social. Je flottais ainsi entre ces différentes pensées quand je reçus la nouvelle de mon changement. J'étais nommé premier vicaire dans un chef-lieu de canton. Mon curé me fit, quand j'allai prendre congé de lui, les plus touchants adieux, et me dit en pressant fortement mes mains dans les siennes, tout en jetant sur moi un regard pénétrant et significatif : « Mon cher ami, l'isolement dans le saint ministère est pour le prêtre un malheur dont je demande à Dieu de toutes les forces de mon âme de vous préserver dans l'avenir. »

» C'est pour réaliser ce vœu sorti d'un cœur vraiment sacerdotal comme un cri de détresse, un aveu de sa propre impuissance, que devenu curé moi-même j'organisai dans mon presbytère la vie commune. Comprenez bien, mon cher ami, toute la portée que je donne à ce mot, car je n'ignore pas que l'on peut être réuni plusieurs sous un même toit, manger à la même table, et demeurer cependant dans une complète solitude intellectuelle, cette plaie de l'âme dont je viens de vous faire sonder les mystérieuses profondeurs.

» Plusieurs de nos confrères ont tenté le même essai, et ne cessent de bénir le ciel des heureux fruits qu'ils en retirent. Chaque mois nous nous réunissons, non pour nous entretenir de choses indifférentes, mais pour nous communiquer ce que nous avons fait pendant le mois qui vient de s'écouler; chacun raconte ses pieuses industries pour gagner des âmes au bon Dieu, chacun redit les faits édifiants dont il a été le témoin, chacun se ranime dans la pratique des œuvres de charité, chacun enfin apporte sa petite pierre à cet édifice de salut et de perfection pour les peuples que seuls nous serions impuissants à élever... »

Cependant, malgré la paix et le bonheur que je goûtais auprès de l'excellent doyen et de ses chers et fidèles disciples, la neige ayant cessé de tomber, je me remis en route bien résolu, toutefois si je repassais jamais par le même chemin, de m'arrêter encore sous ce toit hospitalier où j'avais respiré quelque temps avec délices les purs et suaves parfums de la piété et de la vertu.

X.

LA CHAIRE DE SAINT-PIERRE.

La fête de la Chaire de Saint-Pierre a été célébrée cette année dans la ville éternelle avec un éclat et un concours extraordinaires. Les douloureuses épreuves et les incertitudes pénibles qui affligent présentement le chef de l'Église faisaient naturellement de cette circonstance une occasion pour les Romains de se montrer une fois de plus catholiques fervents et sujets dévoués. Les Romains ont admirablement compris leur devoir, et c'est avec tout leur cœur et toute leur foi qu'ils ont fêté le 18 janvier. Puissent l'empressement et l'enthousiasme qu'ils ont manifestés ce jour-là avoir fait oublier pour un moment au Père commun des fidèles les amères tristesses du passé et les sombres appréhensions de l'avenir.

Ailleurs qu'à Rome, la fête de la Chaire de Saint-Pierre n'a pu manquer d'être accueillie aussi et célébrée avec la piété et la dévotion particulière que commandaient les circonstances. Quel catholique en effet n'a pas trouvé ce jour-là dans son âme croyante un sentiment plus tendre, une prière plus émue pour l'auguste Pontife autour duquel grondent tant de menaces et s'agitent tant d'espérances impies? La crise déplorable à laquelle nous assistons depuis trop longtemps, de quelque manière qu'il plaise à Dieu de la finir, aura du moins amené cet heureux résultat : elle aura rendu plus active et plus forte l'union de toute l'Église avec le vicaire de Jésus-Christ; elle aura mis tous les catholiques en demeure de mieux comprendre quelle place immense occupe dans le monde la chaire de Pierre et quel vide effrayant se ferait voir tout-à-coup, si cette chaire auguste venait non pas à disparaître, mais à perdre seulement de son prestige souverain et de sa libre influence. De toutes ces attaques passionnées, de tous ces raisonnements hypocrites qui s'étaient partout à propos du Saint-Siége et dont on ne cesse plus de nous étourdir et de nous dégoûter, il ne restera pas à la fin autre chose, nous osons l'affirmer, qu'un attachement plus indissoluble à l'unité, et cette conviction de plus en plus éclairée que la Papauté est un établissement indispensable à la vie et au salut du monde, établissement qu'on ne pourra jamais détruire, puisqu'il est divin, qu'il sera toujours criminel et inintelligent de vouloir rapetisser, puisqu'il est nécessaire.

En attendant on peut bien s'étonner et souffrir de l'aveugle entêtement de certains hommes et de la malveillance acharnée de certains autres contre ce qui est ici-bas depuis dix-huit siècles l'expression la moins contestable et la source la plus évidente de tout bien et de toute vérité. Lorsque l'on considère d'un côté tout ce que les Papes ont fait pour les sociétés modernes, et de l'autre les misérables intérêts, les puérils engouements dont on se prévaut pour enlever maintenant aux Papes leurs moyens d'action sur le monde; ce n'est plus même de l'indignation qu'on éprouve, c'est du mépris et de la pitié. Grâces à Dieu, en cédant malgré nous à ce mépris et à cette pitié, nous ne sommes guère exposés à être injustes envers quelqu'un : il est en effet à l'honneur de notre temps que le bon parti n'ait pas cessé encore d'être le parti des bons, et que parmi nous Pie IX compte à peu près autant d'amis qu'il s'y trouve d'honnêtes gens. Cette protestation

unanime des hommes de bien et des esprits les plus graves contre les entreprises et les témérités qui s'attaquent actuellement au Saint-Siége, n'est-elle pas bien propre encore à rassurer notre confiance et à nous faire envisager l'épreuve présente comme une des phases ordinaires de cette grande lutte que la vérité aura toujours sans doute à soutenir, mais dont elle est appelée aussi à triompher toujours, car la vérité c'est Dieu?

Puisque j'en suis à chercher des motifs de consolation et d'espérance à ce qui nous afflige tant aujourd'hui, puis-je oublier les exemples éloquents de résignation, de fermeté et de foi que ne cesse de nous donner le souverain Pontife lui-même? Plus atteint que tout autre par les coups et les menaces, Pie IX reste calme et serein dans sa douleur. Il souffre sans doute du présent, mais il ne s'en laisse point abattre. Il renonce pour lui-même à des jours heureux ; mais ces jours, il les appelle pour l'Église, il les espère, il les voit déjà; et lorsque ses ennemis se prédisent grossièrement le triomphe pour le jour où il ne sera plus, Pie IX, du haut de son trône, jette à tout l'univers cette grande et haute parole : « Simon meurt, mais Pierre est immortel. »

L'abbé Rouillon.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

La Providence nous tenait en réserve pour le début de cette année nouvelle une douce et bien agréable surprise. Le dimanche 5 janvier, M. l'abbé Brière, curé-archiprêtre de Notre-Dame de Chartres, privé depuis près de deux ans du bonheur de faire entendre la parole de Dieu à ses ouailles chéries, a pu enfin, avec ce style et ce cœur qu'on lui connaît, renouer la chaîne interrompue de ses instructions. — Dès son apparition dans la chaire, pasteur et troupeau eurent peine à contenir leur émotion : ce fut de part et d'autre un attendrissement général. — Faisant enfin violence à son cœur pour l'épancher tout entier dans celui de ses chers paroissiens, M. le Curé les a, pendant plus d'une demi-heure, tenus suspendus à ses lèvres, sous le charme de cette parole grave et persuasive où tout révèle le père, le pasteur et l'ami. Après un rapide exposé des douloureuses angoisses de son long martyre, si souvent offert à Dieu pour le bonheur et le salut de son troupeau, vint le chapitre des remercîments et des vœux. Nul, bien entendu, ne fut oublié, ni Monseigneur l'Évêque et tous les prêtres amis et dévoués dont les fréquentes visites furent pour lui dans son pénible isolement une si précieuse consolation, ni les bons paroissiens venus si souvent frapper à la porte de son presbytère pour réclamer de ses nouvelles ou solliciter l'honneur de lui présenter, de lui réitérer les témoignages du plus tendre et du plus respectueux dévouement, ni surtout

toutes les saintes âmes, toutes les personnes pieuses qui, de concert avec la Persévérance et la Confrérie de Notre-Dame de Chartres, tant que dura la maladie, ne cessèrent d'espérer contre toute espérance et de multiplier en sa faveur auprès de la Vierge immaculée et de son chaste époux, leurs instances, leurs supplications et leurs vœux. Mais qu'elle fut touchante surtout l'effusion de sa gratitude envers sa principale bienfaitrice, envers l'auguste patronne de sa paroisse, envers Marie! Jamais peut-être depuis longtemps Notre-Dame de Chartres n'avait reçu publiquement un aussi bel hommage de filiale reconnaissance; et lorsque le soir, à la chapelle du Pilier, à l'heure des recommandations, sans qu'il fût besoin de faire autrement allusion à cette heureuse résurrection, un solennel *Magnificat* d'action de grâce fut chanté aux intentions de la paroisse et de la confrérie de Notre-Dame de Chartres, chacun croyait entendre encore la voix émue du bien-aimé pasteur, célébrant la puissance et la bonté de Marie.

— Les dix sœurs de Saint-Paul de Chartres, parties, à la demande de S. E. le Ministre de la marine, pour l'hôpital militaire de Saïgon, le 4 juillet 1861, et recommandées le jour même aux ferventes prières des pieux fidèles et des chers enfants de la première Communion de Notre-Dame, sont arrivées à leur destination le 9 octobre dernier. Rien de plus intéressant que le récit détaillé des différents épisodes qui ont marqué leur traversée de France en Cochinchine par la Méditerranée, la Mer-Rouge et la mer des Indes. Cinq à six jours entre la vie et la mort, par suite du mauvais état d'une embarcation qui faisait eau de toutes parts, elles n'ont pas, un seul instant, perdu confiance, et nul doute que leur présence et leurs prières n'aient puissamment soutenu le courage des matelots et assuré le succès de leurs longues et fatigantes manœuvres. C'est comme par miracle qu'elles ont pu échapper à tant de périls; mais comment s'en étonner, écrivent-elles, quand on est porté sur l'aile de la prière et confié à la maternelle protection de Notre-Dame de Chartres? — A toutes les stations que les saintes filles furent forcées de faire, à Alexandrie, à Suez, à Aden, à Ceylan et à Syngapour, elles furent, de la part des religieux et des rares chrétiens de ces contrées, l'objet des plus touchantes ovations. C'était à qui les verrait, les saluerait, baiserait le christ de leur chapelet, recevrait leur bénédiction ou leur offrirait une gracieuse et cordiale hospitalité. Grande surtout était l'affluence, grandes l'admiration et la surprise, lorsqu'oubliant qu'elles étaient sur une terre étrangère, elles se rendaient au désir de leurs hôtes en chantant, dans quelqu'un de ces lointains oratoires, un pieux cantique à l'Étoile des mers dans l'idiome de leur patrie. Mais jamais peut-être elles ne furent plus délicieusement émues que, lorsqu'en certaine circonstance solennelle, il leur fut donné de voir le commandant de leur navire prendre part à leurs religieuses démonstrations en recevant publiquement à leurs côtés le Pain des forts. Elles étaient accompagnées dans leur périlleuse traversée par une colonie de dames Carmélites de Lisieux qui allaient en Cochinchine fonder, sous la protection de notre drapeau, un établissement de leur ordre. Puissent toutes ces saintes

âmes, les unes par l'office de Marthe, et les autres par celui de Marie, hâter pour ces tristes contrées, arrosées du sang de tant de martyrs, le règne de la foi, de la civilisation et de la paix!

— Un saint prêtre, toujours heureux de mettre sa personne et ses œuvres sous la maternelle protection de Marie, M. l'abbé Le Pailleur, Fondateur et premier Supérieur des petites Sœurs des pauvres, a fait vers le milieu du mois dernier, le pélerinage de Chartres, accompagné de la bonne mère générale et d'une autre dignitaire de son ordre. L'autel du T.-S. Sacrement, Notre-Dame du Pilier, Notre-Dame de Sous-Terre, Saint Joseph et le trésor où se conserve l'insigne relique du vêtement de la Sainte Vierge ont successivement reçu la visite et les hommages du nouveau Vincent de Paul; et à chacune de ces pieuses stations, c'était visiblement pour sa sollicitude un bonheur de se décharger sur plus puissant que lui du soin de ce qu'il appelle *sa petite famille*. Petite famille qui, née d'hier, compte déjà, à l'heure qu'il est, en France, en Angleterre, en Belgique, plus de soixante établissements et ne se soutient, à Chartres comme ailleurs, que par un continuel miracle de la Providence.

— Nous recevons des nouvelles fréquentes de guérisons corporelles et surtout spirituelles obtenues par les prières faites à Notre-Dame de sous-terre. C'est ainsi qu'une même lettre nous annonçait il y a quelques semaines la conversion d'un père de famille étranger à la pratique des devoirs religieux et le rétablissement subit de la santé d'une jeune dame, qui était privée depuis plusieurs années de l'usage de ses jambes. Cette malade, qu'on voyait promener souvent dans une petite voiture, a été guérie le 8 décembre pendant les vêpres, après avoir récité neuf fois le *Souvenez-vous* et l'office de l'Immaculée-Conception. Depuis ce temps elle marche seule et sans éprouver aucune douleur.

— La Sainte Vierge nous ménage aussi des encouragements précieux de la part de nos correspondants. Un fervent laïc nous écrivait il y a quelques jours, après nous avoir adressé une soixantaine de souscriptions : « Le bon Dieu bénit votre œuvre; car, malgré la multiplicité des quêtes de charité qui se font aujourd'hui, j'ai pu vous adresser encore plus de souscriptions que par le passé, et il me reste l'espoir que je ne suis pas encore au bout de mes recettes. Continuons donc avec le même courage, puisque Notre-Dame de sous-terre est avec nous. »

De son côté, un pieux ecclésiastique qui nous a déjà confié plusieurs enfants nous adressait ces lignes : « Oh! que je désirerais vous en offrir, non pas quatre, mais dix, mais vingt, mais toujours! Je repose bien tranquille sur leur avenir. Béni soit le Seigneur de vous avoir inspiré une œuvre aussi belle! puisse-t-il la faire connaître et l'étendre de plus en plus! puissent tous les prêtres pieux et zélés pour la maison de Dieu la patroner, l'encourager et l'aider de leurs aumônes! » Le vœu de ce digne prêtre se réalise chaque jour. Le passé nous encourage, le présent nous console et l'avenir nous fait concevoir les plus douces espérances. Oui, la Sainte Vierge est avec nous!

BIBLIOGRAPHIE.

LA DÉVOTION A L'EUCHARISTIE EN EXEMPLES,
Par le père Huguet (1).
Livre approuvé par Mgr l'Évêque de Moulins.

Les ouvrages du père Huguet sont enlevés avec une rapidité qui prouve les sympathies qu'ils rencontrent dans le public religieux. En effet, on ne saurait mieux répondre au zèle infatigable qu'il déploie en recueillant avec tant d'empressement et de constance tous les faits édifiants qui peuvent intéresser le lecteur et venir en aide aux catéchistes et aux prédicateurs.

Dans ces sortes d'ouvrages l'auteur s'efface entièrement, et quand on a fait, ainsi que le père Huguet, ses preuves comme écrivain, il y a bien un certain mérite à se borner au rôle, intelligent sans doute, mais un peu obscur de compilateur.

Sa Dévotion à la Sainte-Eucharistie en exemples renferme des traits dont le choix est des plus heureux. Nous en prenons trois, nous dirions presque au hasard, s'il n'y avait pas pour nous certitude de bien tomber dans un recueil aussi intéressant et aussi épuré.

« Saint-Louis, roi de France, avait coutume d'assister à deux messes, quelquefois même jusqu'à quatre dans un jour. Ayant appris que quelques-uns de ses courtisans le blâmaient de donner à l'audition de la messe un temps qu'il eût été selon eux si nécessaire de consacrer aux affaires du gouvernement, il répondit : « Voyez jusqu'où prétend la sollicitude de ces hommes! Assurément, si je passais le double de ce temps-là à la chasse ou au jeu, aucun d'eux ne ferait entendre la moindre parole de blâme. »

» — Napoléon, visitant le pensionnat d'Écouen, dirigé par madame Campan, voulut connaître tout ce qui concernait l'ameublement, le régime, l'ordre de la maison, l'éducation des élèves. Les réglements intérieurs lui furent soumis. Un des projets rédigés par madame Campan portait que les pensionnaires entendraient la messe les dimanches et les jeudis. Napoléon écrivit de sa main à la marge « *Tous les jours.* »

» — C'était pendant la guerre de Crimée. Un colonel français reçoit l'ordre d'enlever une redoute : il s'élance comme un lion à la tête de son régiment, qu'il électrise par sa bravoure. Il reste calme et impassible au milieu des baïonnettes et de la mitraille, comme s'il eût été à une parade ou occupé à passer une revue, et il enlève la batterie ennemie qui était terriblement défendue. Son général étonné, lui crie du milieu de son état-major :

« Colonel, quel sang-froid! Où avez-vous pris un pareil calme en face d'un danger si imminent?

» — Mon général, répond le colonel avec une simplicité sublime, *j'ai communié ce matin.* »

(1) Chez Ruffet, rue Saint-Sulpice, 38, Paris.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

3e NUMÉRO. MARS 1862.

LA VOIX
DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

AVANT-PROPOS.

L'histoire de Notre-Dame de Chartres nous ayant été demandée par plusieurs abonnés de *La Voix,* c'est avec la joie d'un enfant qui trouve la douce occasion de parler de sa mère, que nous cédons à leur pieux désir ; nous devons cependant l'avouer, un des derniers venus pour travailler à cette vigne mystérieuse et féconde, nous éprouvons la crainte de ne pouvoir donner à nos lecteurs des fruits aussi savoureux que ceux qui leur ont déjà été offerts (1) ; aussi, comprenant notre impuissance pour obtenir les mêmes résultats en recourant aux mêmes moyens, nous en adopterons d'autres plus appropriés à notre faiblesse. Ainsi, au lieu d'emprunter à l'*archéologie* de savantes descriptions, au lieu de recourir, pour embellir nos écrits, au prestige d'un style élevé, élégant et fleuri, nous exposerons en toute simplicité les faits se rattachant au culte de la *Vierge qui doit enfanter*, magnifiquement transformée depuis l'Incarnation du Verbe dans le chaste sein de Marie, en celui de la *Vierge mère!*

C'est donc plutôt un *manuscrit de famille* qu'une histoire proprement dite que nous venons présenter aux enfants de la bonne Dame de Chartres. Puisse, à ce titre, notre modeste travail, leur inspirer quelque intérêt et mériter leurs indulgents suffrages!

Un humble Servant de Marie.

(1) Voir les remarquables articles de l'abbé Hénault dans les deux premières années de *La Voix.*

CHAPITRE PREMIER.

VIRGINI PARITURÆ.

Parmi les plus redoutables et les plus célèbres tribus celtiques qui vinrent au VIIe siècle avant Jésus-Christ promener leurs chariots et leurs troupeaux sur le territoire des Gaules, l'histoire mentionne celle des Carnutes dont la ville principale était Autricum. Comme toutes les peuplades cimmériennes, les Carnutes se trouvaient sous la dépendance absolue d'une corporation de mages ou brachmanes appelés Druides. Leur religion était ténébreuse et cruelle ; elle enseignait la transmigration des âmes, la dualité de l'Esprit et de la matière, un autre monde avec ses châtiments et ses récompenses. Cette lutte du bien et du mal, ces dieux inconnus qui parlaient par les vents et par les tempêtes exigeaient du sang. Il coulait dans toute la Gaule, mais surtout sur les autels de pierre des forêts des Carnutes.

Là se convoquait le collége général des prêtres ;

Là se faisaient les initiations ;

Là se formaient les médecins, les devins, les bardes ;

Là se cueillait le gui de chêne ;

Là, enfin, s'élisait chaque année le chef suprême de la religion.

Le pays des Carnutes était une terre sacrée ; tous venaient y chercher des inspirations, et l'autorité du grand-prêtre créait, du fond des bois arrosés par l'*Eure* et le *Loir*, une unité théocratique dont le vaste réseau enserrait les cent peuples de la Gaule.

Cependant, au milieu de toutes les erreurs, de toutes les superstitions qui formaient le fond du druidisme, les traditions primitives laissaient des traces de leur antique pureté, entre lesquelles nous signalons la croyance à la Vierge qui devait être mère, *Virgini pariturœ;* et un siècle avant l'accomplissement de ce mystère ineffable qui donnait *un Dieu* pour frère à l'homme déchu de son innocence primitive, *un Sauveur* à ce pauvre banni du ciel, le grand pontife des Carnutes, en présence du Collége des druides, des rois (1) et princes de la contrée, plaça solennellement dans une grotte située au milieu d'un bocage sacré (2), une statue de la Vierge tenant sur ses genoux l'enfant divin désiré par les patriarches, prédit par les prophètes,

(1) César parle dans ses Commentaires d'un grand nombre de petits rois qui se partageaient le vaste territoire des Gaules.

(2) C'est sur l'emplacement des bois et de la grotte druidique qu'a été construite la cathédrale de Chartres.

et annoncé par les sybilles et les sages de la Chaldée comme Celui qui devait être le régénérateur du monde!

De nombreux miracles vinrent bientôt apporter leur entraînante sanction au culte que les Carnutes rendaient à cette Vierge bénie dans son sanctuàire de rochers, et augmenter encore pour elle leur foi et leur amour.

Une pieuse légende rapporte que le fils de Geoffroy de Monthléri (un des princes qui avaient assisté à la consécration de la grotte druidique,) ayant été retiré sans vie d'un puits dans lequel il était tombé, ce malheureux père prit entre ses bras le corps de son enfant déjà tout glacé par la mort, et monta chargé de ce précieux fardeau sur un vigoureux coursier qui, dévorant l'espace (1), le conduisit en peu d'heures sur le seuil de la crypte. Geoffroy y entre avec respect, et, plein de confiance et de foi, il dépose son enfant sur l'autel de Celle dont le cœur devait sans doute connaître à l'avance ce qu'il y a de douleur dans la perte d'un fils..... et voilà qu'aussitôt le petit être s'agite, ouvre les yeux, pousse un léger cri et jette sur la statue druidique un doux et tendre regard...

.......Priscus, roi d'Autricum, en apprenant cette merveille, prend une généreuse détermination et, dans une assemblée générale de grands et de prêtres, il institue la Vierge des miracles l'héritière et la reine de ses états (2).

L'histoire confirme en ce point cette dévote tradition, car, à partir de Priscus, nul prince ne prit le titre de roi d'Autricum, et la *Vierge prophétique* fut toujours regardée depuis comme la *Dame souveraine* et la *Tutèle des Carnutes*.

LE CURÉ D'ARS.

(Suite.)

Le titre de confesseur par excellence qu'avait reçu le saint Curé d'Ars résume toutes les qualités que M. Viannay possédait pour la direction des âmes, qui fut non seulement une des gloires de cette existence si pure et si remplie, mais encore son incessante occupation : car il passait seize heures dans le saint tribunal, et cela il le fit non pas une semaine, non pas un mois, mais trente ans, mais toute une vie ; son confessionnal était littéralement assiégé depuis le moment où l'église était ouverte (une ou deux heures du matin jusqu'à sept ou neuf heures du soir qu'elle se fermait)

(1) Environ vingt lieues de chemin.
(2) Priscus n'avait point d'enfants mâles.

par des flots d'étrangers, accourus pour la plupart à Ars dans le but de faire au saint prêtre une confession générale de tous les péchés de leur vie. Le bon Curé se prêtait volontiers à ce rude ministère. Il savait que c'était le moyen d'arracher bien des âmes à l'enfer par la réparation des sacriléges; aussi (1) peut-on considérer cet heureux résultat comme le plus consolant du pélerinage. On a souvent comparé l'église à un hôpital : Ars était vraiment le grand hôpital des âmes, où toutes les infirmités, toutes les plaies morales s'étalaient aux regards désolés, mais compatissants du médecin que la main du bon Dieu y avait lui-même placé. Aussi, cet habile praticien dans l'art de guérir les cœurs disait-il à ses prêtres avec un touchant abandon : « O jamais, si ce n'est au jour du jugement, on ne saura tout le bien qui s'est fait dans ce petit coin de terre. » C'est que, malgré l'éminente sainteté du serviteur de Dieu, les pécheurs se sentaient attirés à lui comme en dépit d'eux-mêmes, et tous recevaient de ce contact béni quelqu'une de ces heureuses blessures qui ne se ferment plus. Il savait l'endroit du cœur où il fallait frapper et le trait manquait rarement son but : car il était de ces hommes auxquels le Seigneur accorde, dès cette vie, une intuition des choses divines qui inspire à leur voix un accent surnaturel et un irrésistible ascendant. Ce que d'autres n'auraient pas obtenu par de longs discours il l'opérait d'un mot, d'un seul regard.... Son œil, éclairé d'une lumière surnaturelle, distinguait au milieu de la foule ceux qui avaient besoin de son secours immédiat; il lisait dans leur âme comme dans un livre, les nommait par leur nom et répondait à leurs désirs avant qu'ils eussent le temps deles lui révéler..... « Allez, ma petite, dit-il un jour à une jeune personne prosternée au fond de la chapelle de Sainte-Philomène, et qui était venue pour faire une retraite, sous la direction d'un des missionnaires, vous êtes nécessaire chez vous pour consoler votre famille... » Elle se lève, repart, arrive... sa sœur venait de mourir.—Un pélerin vient lui demander la guérison de sa servante : « C'est Marie, n'est-ce pas, répond M. Viannay, mais elle n'est plus malade... elle est là dans le chœur... » Il n'avait jamais entendu prononcer son nom, et le maître, en venant implorer pour

(1) Il croyait tellement à la nécessité des missions dans les paroisses pour les *renouveler*, que le chiffre des fondations pour les missions décennales qu'il a établies s'élève à 200,000 francs; somme énorme pour un pauvre prêtre, et ce qui en explique l'existence, c'est le zèle qu'avait le Curé d'Ars pour faire tourner au profit de cette œuvre de sanctification les dispositions généreuses des pélerins favorisés de la fortune qui venaient le trouver.

elle les prières du bon Curé, l'avait laissée dans le bas de l'église; il l'y croyait encore...—« Combien y a-t-il de temps que vous ne vous êtes confessé? demanda-t-il à l'un de ces vétérans du péché qui subitement touchés par la grâce veulent rompre avec le mal. — Il y a quarante ans. — Vous vous trompez, dit le Curé d'Ars sans hésiter, il y a quarante-quatre ans. » Le compte était exact. Souvent il indiquait les fautes cachées dans les derniers replis de la conscience, dans ces bas-fonds de l'âme qu'on visite si rarement; enfin il imprimait à toutes les personnes qui s'adressaient à lui une direction en rapport avec leurs besoins spirituels et ce que Dieu demandait d'elles: car il savait, comme le remarque judicieusement son historien (1), que chacun sème et recueille dans son sillon, afin qu'il y ait des degrés dans le mérite et des nuances dans la vertu, des étoiles plus ou moins brillantes au firmament de la même gloire. Parmi les pélerins d'Ars il y avait de ces hommes qui venaient comme pour porter au saint Curé le défi de les toucher, de les persuader, de les convertir. De ce nombre était un certain personnage qu'à son air, à sa tenue, à son langage, il était facile de reconnaître pour un homme du grand monde. Il pénètre dans la sacristie où était M. Viannay qui, croyant deviner son intention, lui montre de la main la petite escabelle où avaient coutume de s'agenouiller ses pénitents.

« M. le Curé, — se hâta de dire l'homme aux belles manières, qui comprit parfaitement ce que ce geste signifiait, — je ne viens » pas me confesser; je viens raisonner avec vous.

— » Oh! mon ami! vous vous adressez bien mal; je ne suis » pas raisonneur.... Mais si vous avez besoin de quelque conso- » lation, mettez-vous là... — et de son doigt il désignait l'inexo- » rable escabelle, — et croyez que bien d'autres s'y sont mis avant » vous et ne s'en sont pas repentis.

— » Mais M. le Curé, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que » je ne venais pas me confesser, et cela par une raison qui me » paraît simple et décisive: c'est que je n'ai pas la foi; je ne » crois pas à la confession plus qu'à tout le reste.

— » Vous n'avez pas la foi? mon ami. Oh! que je vous plains! » vous vivez dans le brouillard... Un petit enfant de huit ans en » sait plus que vous avec son catéchisme. Je me croyais bien » ignorant; mais vous l'êtes encore plus que moi, puisque vous » ignorez les premières choses qu'il faut savoir. Vous n'avez

(1) M. l'abbé Monin.

» pas la foi! eh bien, quand vous vous serez confessé, vous aurez
» fait une bonne partie du chemin qui mène à la foi.

— » Mais M. le Curé, ce n'est ni plus ni moins qu'une comédie
» que vous me conseillez de jouer avec vous... Je vous prie de
» croire que je n'en ai pas le goût ; je ne suis pas un comédien.

— » Mettez-vous la, vous dis-je! »

La persuasion, la douceur, le ton d'autorité tempérée par la grâce avec lesquels ces mots furent prononcés, firent que l'*incrédule* se trouva à genoux sans s'en douter et presque malgré lui. Quand il se releva, non-seulement il était purifié, consolé, mais parfaitement croyant et réalisant en sa personne ces paroles du Maître divin : « *Celui qui cherche la vérité vient à la lumière.* »

La conversion des pécheurs a été l'œuvre spéciale de M. Viannay; néanmoins son nom béni se rattache à une multitude de guérisons dont son humilité faisait honneur à sainte Philomène (1). Il est vrai de dire qu'il y avait entre le thaumaturge de la terre et la thaumaturge du ciel une si cordiale entente, une si douce union, qu'il serait difficile de séparer leur souvenir de toutes les merveilles opérées par la perpétuelle invocation de l'un et l'assistance sensible, presque palpable de l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que rien n'a plus contribué à populariser en France le nom et la mémoire de sainte Philomène, que l'amour ardent que le Curé d'Ars lui avait voué. La chapelle construite en son honneur témoigne de son zèle à propager son culte, et l'énorme quantité de béquilles appendues, en guise d'*ex-voto*, aux parois du sanctuaire sont une preuve qu'à Ars, comme à Naples, c'est par la voie des miracles que la *chère petite sainte*, ainsi que l'appelait délicieusement le bon Curé, avait pris possession de sa gloire posthume (2).... Un jeune homme, nommé Michel, que M. Viannay visitait souvent dans sa maladie, disait naïvement : « S'il *le* voulait, je serais guéri; mais son humilité gâte sa charité. » Le bon Michel n'était pas dans le vrai, mais le fait est que, lorsque, par une inspiration particulière, l'homme de Dieu entrevoyait *qu'une souffrance*, *qu'une croix était bien placée*, c'est-à-dire qu'elle servait à la sanctification du patient, il demandait pour lui une augmentation de résignation, mais pas davantage. Du reste il ne s'attribuait jamais le mérite de ces faits éclatants arrivés à la suite de ses prières ; il se plaignait même à

(1) Nous donnerons sa vie dans le numéro d'août, la fête de cette aimable sainte tombant le 10 de ce mois.

(2) On sait que ces reliques n'ont été découvertes qu'en 1802.

la *chère sainte* qu'elle les multipliait trop; et un jour qu'une femme, dont il venait de guérir le fils, pauvre petit paralytique de huit ans, se jetait à ses genoux pour lui témoigner sa reconnaissance, il prononça cette parole d'une incomparable naïveté qui résume ses véritables sentiments sur l'admiration que provoquaient de tels prodiges : *Sainte Philomène aurait bien dû guérir ce petit chez lui.*

Un humble Servant de Marie.

(*La suite au prochain numéro.*)

SAINT JOSEPH,

PROTECTEUR DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE.

Redire les grandeurs de saint Joseph; parler du culte que l'église lui a rendu de siècle en siècle; prouver sa puissance d'intercession par le récit de plusieurs faits miraculeux; montrer les avantages spirituels que les âmes intérieures retirent des prières qu'elles lui adressent : tels sont les épis que nous avons glanés à la suite des docteurs les plus graves et les plus éclairés, pour en composer la gerbe d'honneur que dans un confiant abandon nous avons déjà offerte à ce grand saint (1). Le sujet serait-il maintenant épuisé? ou notre amour serait-il refroidi? ou ferions-nous à nos lecteurs ce tort de croire qu'ils sont fatigués d'entendre parler du tendre et vigilant gardien de l'enfant Jésus? Oh! non, nous savons bien que le cœur de Joseph est une de ces mines profondes qu'on peut toujours exploiter sans craindre d'en voir la fin.

Il y a tant de douceur à l'invoquer, tant de bonheur à l'aimer, que, bien loin d'avoir pour lui moins d'amour, nous voudrions qu'il nous fût possible de l'aimer chaque jour davantage.

Enfin, la dévotion à ce glorieux patriarche prend un tel accroissement que l'on peut compter sur les pieuses sympathies des fidèles quand on prononce devant eux son nom béni, ou que l'on cherche à exciter leur ferveur et à ranimer leur confiance en sa puissante médiation.

D'ailleurs, nous venons aujourd'hui nous adresser spécialement aux jeunes mères, et l'on sait comment leurs cœurs accueillent tout ce qui intéresse les chers objets de leur sollicitude et de leur amour. Aussi est-ce avec la certitude d'être compris que nous leur disons : « Vos enfants sont bien petits encore, et cependant les défauts naissants que vous apercevez en leur âme

(1) Voir la *Voix* années 1860 et 1861.

(germes funestes du péché originel) vous inquiètent et vous font redouter pour eux une jeunesse orageuse et agitée par le souffle délétère des mauvaises passions : eh bien, comme autrefois les habitants de l'Égypte, allez à Joseph. Exposez-lui la cause de vos peines et, lui présentant vos enfants bien-aimés, dites-lui avec une naïve confiance : « O grand saint, gardez ce dépôt; il est » trop lourd pour ma faiblesse, trop saint pour mon indignité, » trop précieux pour mon indigence. Le démon, ce larron des » âmes, rôde déjà autour de moi pour me l'enlever; prenez-le, » prenez-le vite : vous me le rendrez au ciel. »

Ne croyez pas, mères chrétiennes, qu'en vous suggérant cette pieuse offrande nous vous exposions à de pénibles déceptions, ni que nos paroles aient exalté au-delà des bornes le pouvoir de saint Joseph. Entendez un éminent cardinal (1) qui place l'Église elle-même sous sa protection, afin qu'il obtienne que « la noire tempête qui la menace étant dissipée, l'arc-en-ciel de la paix nous apparaisse enfin, que la religion triomphe et que ses ennemis acharnés soient humiliés et convertis. » Ah! dites-le-nous, comment ne confieriez-vous pas vos enfants à saint Joseph, puisque l'épouse du Christ, dans ses désolations maternelles, a aussi recours à son tout-puissant patronage?

C. de C.

Nous ne saurions trop recommander aux personnes qui ont le pieux usage de férier le mois de mars les ouvrages composés par le père Huguet, en l'honneur de ce grand saint. Après avoir parlé de *ses gloires*, de *ses grandeurs*, de *ses vertus*, de *son pouvoir*, après avoir recueilli, dans le Mois de saint Joseph en exemples, les traits les plus capables de raviver notre dévotion envers saint Joseph, l'infatigable et zèlé mariste vient de réunir en un seul volume, sous le titre d'*Auréole de saint Joseph* (2), les plus beaux panégyriques composés à sa louange. Ce nouveau volume qui couronne si dignement les travaux du père Huguet sur ce grand patriarche, présente aux prédicateurs de riches matériaux et aux fidèles une lecture de haut intérêt.

(1) Le cardinal vicaire dans sa lettre pastorale rapportée en extrait par le *Journal officiel de Rome* en mars 1861.
(2) Librairie saint Joseph, Tolra et Haton, rue Bonaparte, 68.

L'*EX-VOTO* DE LA JEUNE FILLE.

NOUVELLE.

J'ai regardé le rire comme un songe et j'ai dit à la joie : pourquoi me trompes-tu?
ECCLÉSIASTE, ch. II, t. 2.

Les joies de la veille du soir attristent le matin.
IMIT.

Minuit venait de sonner à l'horloge de la Bourse, ce temple élevé en plein XIXe siècle à la déesse aveugle qu'on appelle la Fortune; plusieurs voitures se croisaient en tous sens sur la place qui se développe devant le monument; presque toutes partaient du même point et reconduisaient chez elles des personnes couvertes de manteaux, de fourrures et portant presque toutes sur leur physionomie l'expression de la fatigue et de l'ennui. Parmi elles se trouvait une jeune fille aux cheveux d'ébène, à la tête couronnée de roses, mais au teint pâle, aux yeux rouges de larmes, au front soucieux, aux mouvements saccadés et presque convulsifs. Après un trajet de quelques minutes, le remise qui la reconduisait chez elle ainsi que la dame âgée qui lui servait de mentor s'arrêta, et Joanna (c'était le nom de la jeune fille), en descendit précipitamment et remonta d'un trait dans son appartement, sans s'inquiéter d'offrir le secours de son bras à sa vieille tante qui, habituée sans doute à ces manques d'égard, n'en témoigna aucun étonnement.

— Comment Alice, encore en prières, s'écria avec une humeur marquée la jeune mondaine, en entrant dans sa chambre, où était agenouillée devant un crucifix artistement sculpté celle qu'elle interpellait si vivement. Mais c'est une folie; c'est un lent suicide, auquel j'entends mettre opposition; ma qualité de sœur aînée m'en donne le droit. M'entends-tu bien, Alice?

— Je ne sache pas, répondit doucement celle-ci, que tu puisses me faire un crime de mes veilles prolongées, puisqu'en cela je ne fais que suivre ton exemple, seulement j'en change l'objet.

— Et c'est justement ce qui change aussi la question, reprit Joanna avec embarras; je ne saurais donc accepter ta défense, ma chère.

— Il faut cependant en prendre ton parti, dit à son tour Alice, car je te le déclare, autant tu veilleras pour le monde, autant moi je veillerai pour le bon Dieu. Seulement je te ferai observer que lorsque je me couche je goûte bientôt un sommeil paisible et réparateur, tandis que toi, d'après tes propres aveux, tu as peine à fermer les paupières, tu es agitée et souvent des songes effrayants viennent troubler tes quelques heures de repos.

— Hélas! dit alors Joanna en soupirant, j'envie ton calme, Alice.

— Pourquoi ne pas alors essayer des moyens qui me le procurent?

— Pourquoi? mais tu ignores donc qu'il y a un charme presque irrésistible à se voir applaudir, louée, exaltée, recherchée, à être la reine d'un bal, d'une soirée, d'un concert, à éclipser toutes les jeunes filles qui vous entourent, à voir leur dépit, à énumérer une à une toutes leurs déceptions.

— Étrange satisfaction, objecta Alice, que celle qui n'a d'autre cause, d'autre aliment que les peines d'autrui; d'ailleurs, à voir ton air si souvent rembruni, ton sourire si rempli d'amertume, on pourrait assurer, sans crainte de se tromper, qu'il y a bien des ennuis, bien des mécomptes attachés à ces sortes de succès.

— C'est que le monde, répondit Joanna avec un profond sentiment de tristesse, le monde est souvent injuste; de plus il est inconstant, ses suffrages, aussi mobiles que les vagues de la mer, changent à chaque instant d'objet. Si je te disais, ma sœur, qu'aujourd'hui c'est Hortense, cette petite jeune fille à l'œil terne, au teint blafard, aux manières gauches et au ton à l'avenant, qui a eu tous les honneurs de la soirée, le tout parce qu'elle a chanté en minaudant je ne sais quel air irlandais ou suédois : l'un vaut l'autre, à la vérité. C'était du nouveau, et l'on ne court qu'après cela aujourd'hui. Sa voix, du reste, n'a ni timbre ni étendue, et cependant elle a transporté tout l'auditoire, tandis que...

— Et bien, achève.

— Tandis que moi, ordinairement si vantée, si applaudie, on n'a pas même daigné faire silence pour m'entendre. Aussi, prétextant un enrouement subit, ai-je quitté le piano sans achever ma cavatine. Encore si lorsque je suis retournée à ma place, j'avais surpris quelques marques de sympathie, quelque témoignage flatteur. Mais non rien, rien. Seulement j'ai cru voir un sourire moqueur errer sur les lèvres décolorées de ma rivale. Oh! vois-tu, tout ce que j'ai souffert alors, tout ce que je souffre maintenant encore, est impossible à décrire.

— Si c'est là le charme irrésistible que présentent les réunions mondaines, je m'estime bien heureuse de ne pas être exposée à son action.

— Va demander à Hortense si en ce moment elle pense comme toi ?

— Aujourd'hui, non; mais bien dans un an, dans un mois, dans huit jours peut-être; car cet astre brillant, qui est maintenant à son zénith, sera déjà sans doute à son déclin. O ma chère, je ne saurais m'attacher à ce qui passe si vite, à ce qui repose sur des bases si fragiles, à ce qui répond non aux véritables besoins, aux nobles aspirations de notre âme, mais aux fragilités, aux petitesses, aux mauvais penchants de notre pauvre cœur. O mon Dieu! s'écria Alice en tombant à genoux, pardon pour l'outrage que l'on vous fait, en vous refusant les hommages, les sentiments qui vous sont dus pour les prodiguer à cette vile idole de la vanité toute revêtue d'or il est vrai, mais façonnée, formée de poussière et de boue. O mon Seigneur, si j'avais en main les cœurs de tous les hommes, je vous les offrirais; mais je n'ai que le mien à vous présenter. Du moins, mon cher Sauveur, je vous le donne tout entier, et pendant ces jours consacrés par l'usage aux folles joies du monde, je redoublerai de zèle, de prière, de sacrifice, d'amour, pour obtenir à tous ceux qui vous méprisent ou qui vous oublient le regret de leur ingratitude, et le désir sincère de revenir aux douces et consolantes pratiques de la piété.

En formulant cette ardente prière, le visage d'Alice était baigné

de pleurs; mais à travers ses larmes brillait dans ses yeux d'azur un rayonnement d'espérance et de joie. Joanna en fut si frappée qu'elle aussi se mit à genoux et pria avec ferveur. Peu de jours après cette scène touchante, les deux jeunes filles, accompagnées d'une fidèle gouvernante, entraient vers sept heures du soir dans une église petite, sans abords spacieux, sans apparence architecturale, mais remplie de pieux fidèles et splendidement illuminée. La chapelle de Marie rayonnait de mille feux et le chant à la fois doux, grave, entraînant des litanies de la très-sainte Vierge disposait l'âme à la confiance envers cette douce consolatrice des affligés, ce tendre refuge des pauvres pécheurs, cette reine tout aimable, toute puissante et toute miséricordieuse.

Un prêtre vénérable monta ensuite dans la chaire sacrée, et après avoir déroulé cette longue chaîne de souffrances et de misères partant du cœur de l'homme pour aller s'effacer et se perdre dans celui de Marie, il fit admirablement ressortir les prérogatives de ce cœur immaculé, de ce cœur maternel, si rempli de compassion et d'amour pour tous ses enfants de la terre.

« Vous tous qui souffrez, dit-il en finissant son émouvante allocution, recourez à Marie, et elle vous soulagera; vous qui pleurez, invoquez Marie, et elle vous consolera; vous enfin qui cherchez le bonheur sans pouvoir le trouver, allez à Marie, et elle vous le montrera; elle fera plus encore, elle vous le donnera.

» Non, il ne sera pas dit qu'en ce jour de fête pour ce béni sanctuaire (1), un seul de ceux qui m'écoutent aura quitté ce temple saint sans avoir reçu de la Vierge mère un compatissant regard; surtout (et ici la voix de l'homme de Dieu devint grave et retentissante), surtout sans avoir juré haine au monde, amour à Dieu et à Marie. »

Le lendemain de cette cérémonie, une couronne de roses blanches était déposée aux pieds de Notre-Dame-des-Victoires par la main tremblante d'une jeune fille. Nous laissons à nos lecteurs le soin de nommer celle qui venait d'offrir à Marie en signe de consécration parfaite ce virginal ex-voto. C. DE C.

LE PREMIER DEVOIR D'UNE MÈRE

On s'est adressé déjà bien des fois, dans cette feuille religieuse, aux mères chrétiennes; on leur a tenu un langage qui n'est que le développement de ces paroles profondes de saint Paul, tracées en tête de ce journal : *Filioli, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis; mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous.* On ne saurait trop revenir sur ce grave sujet; car on ne saurait trop répéter aux mères chrétiennes que le salut de la société est entre leurs mains, que l'avenir de la génération nais-

(1) La fête de l'Archiconfrérie du Saint Cœur de Marie qui se célèbre le dimanche avant la Septuagésime.

sante leur est confié, et que leur premier devoir c'est de préparer l'enfantement à la grâce de ces êtres chéris de Dieu qu'elles enfantent à la vie.

On comprend assez généralement la nécessité et les avantages d'une éducation chrétienne. J'aime à croire que le désir du grand nombre des mères est non-seulement de préserver leurs enfants des affreux ravages d'une corruption prématurée, mais encore d'orner de bonne heure leur âme innocente des charmes de la vertu. Mais ce que l'on ignore peut-être, c'est que ces soins, ce travail, cette sollicitude doivent commencer avant même que l'intelligence des enfants jette ses premières lueurs et que leur cœur réponde aux premiers épanchements de l'amour maternel. C'est dire que la mère doit préparer son œuvre d'éducation chrétienne au fond de son propre cœur avant que de l'accomplir à l'égard de son enfant; c'est dire, pour ôter tout mystère à ces paroles, que son cœur est comme le sol fécond où se développent les premiers germes de la vie surnaturelle, et que le fruit qui sortira de son sein puisera là, dans ce cœur vivant de la grâce divine, des aptitudes, des tendances ou des bénédictions émanées d'en haut, qui le feront croître plus tard en grâce et en sagesse aux yeux de Dieu et des hommes. En un mot, le premier acte de la maternité doit être un acte de christianisme et coïncider avec l'action providentielle elle-même. Si la mère a besoin de Dieu, Dieu aussi a besoin de la mère chrétienne; celle-ci doit se proposer la même fin que Dieu lui-même dans cette œuvre commune : la vie de la grâce ici-bas pour ses créatures et la vie de la gloire dans le monde à venir.

Si la mère chrétienne veut se donner la peine de méditer et d'approfondir ces réflexions qu'elle seule peut comprendre, elle sentira tout d'abord quelle obligation la religion lui impose d'offrir à Dieu, de consacrer à Dieu l'être qu'il destine à l'immortalité avant même que le monde l'ait inscrit au nombre de ses vivants, et qui a déjà plus de valeur à ses yeux qu'il n'en pourra jamais avoir aux yeux du monde. Elle commencera par attirer elle-même la grâce dans son âme, par l'y maintenir et la rendre fertile en œuvres de salut, afin que le Seigneur n'y trouve aucun obstacle à ses desseins d'amour, de miséricorde et d'élection sur un futur habitant du ciel. Et j'oserais affirmer qu'avec de si heureuses dispositions, cet acte d'offrande et de consécration s'exhalant comme un parfum délicieux du cœur maternel, doit incliner la souveraine bonté du Seigneur à couvrir de sa protec-

tion spéciale l'enfant de sa Providence pendant tout le cours de sa carrière mortelle. A ses yeux, cet enfant sera comme ces plantes de choix que le jardinier sait distinguer des autres à une marque spéciale, dont il soignera la végétation et la croissance avec une complaisance et une attention particulières et dont il conservera précieusement les fleurs et les fruits. Oui, la religion d'une mère est le premier gage, le premier cachet de prédilection divine imprimé au cœur d'un enfant.

Qu'est-ce que la foi et la charité divine ne révèleront pas à l'âme d'une mère chrétienne pour la déterminer à consacrer, dès le principe, son enfant au Seigneur? Est-ce que les prémices de toutes choses n'appartiennent pas au Souverain-Maître? Eh quoi! dans la naïve expansion de notre reconnaissance, nous lui offrons les prémices de nos fruits, pour témoigner que c'est sa main libérale qui nous les donne et que c'est son autorité suprême qui peut nous les retirer. Et quand il s'agit de ces prémices autrement précieuses du monde des intelligences et des âmes, une mère s'oublierait au point d'en refuser l'hommage à Dieu, à Celui qui tient en ses mains la vie et la mort! Non, si une mère comprend tant soit peu le rôle que la Providence lui décerne, elle sentira tout d'abord le domaine inviolable de Dieu sur son enfant, elle sentira qu'il lui confie un dépôt d'un prix infini qu'il revendiquera un jour; non-seulement un dépôt à conserver, mais à perfectionner, mais à modeler sur le divin exemplaire de l'humanité qui est Jésus-Christ; car il le faut, a dit le grand Apôtre, *Il faut que Jésus-Christ soit formé* dans chaque membre de la famille spirituelle. Et en confiant à une mère ce dépôt sacré, Dieu la charge d'une responsabilité si grave qu'elle doit penser à en alléger le fardeau en offrant son enfant au Seigneur, en confiant d'avance à sa tutelle son enfance, sa jeunesse et tout son avenir.

Que la foi d'une mère soit donc le premier ciment qui serve à poser les fondements d'une éducation chrétienne. On ne voit pas et l'on ne doit pas voir les fondations d'un édifice; car leur profondeur sous le sol est la garantie de sa solidité. Il doit en être de même de la base de l'éducation : elle doit se cacher, invisible à tous les regards, dans le secret du cœur maternel, afin que, quand s'élèvera l'édifice si vaste de la vie chrétienne, il ait ses premières assises dans une âme de mère fortement trempée, et défie ainsi les tempêtes de la vie.

S'il en est ainsi, on peut en concevoir une ferme espérance, l'Église comptera plus tard un membre de plus et un membre actif

dans cet enfant de bénédiction; et la foi, la vertu, la piété seront pour lui des bienfaits héréditaires..... Hélas! on le dit tous les jours, il y a des penchants, il y a des vices héréditaires : le premier présent, du reste, que nous font nos parents avec le don de la vie, n'est-ce pas celui d'une concupiscence héréditaire? Eh bien! il doit y avoir aussi dans l'ordre moral des inclinations au bien et même des vertus héréditaires. Et quand bien même ces transmissions mystérieuses n'existeraient pas naturellement, il faut croire que Dieu, qui est si bon, et qui a, pour ainsi dire, des intelligences secrètes avec le cœur d'une mère, les opèrerait en faveur de sa foi, de sa piété et de son désir de donner à Dieu et au ciel un ange ou un saint. Quel bel héritage, quel noble don que celui de la sagesse et de la vertu chrétiennes, et c'est celui que vous pouvez transmettre, mères de famille! réfléchissez-y devant le Seigneur, et pensez qu'en le transmettant, vous vous assurez pour vous-même l'amour de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Église.

L'Abbé Hénault.
Curé de Lucé.

CONFRÉRIE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

Fête patronale. — Ex-voto offerts au Sacré-Cœur de Marie. — Notre-Dame de Chartres fondatrice de l'institution Saint-Étienne de Tr***. — Les vicaires du Curé d'Ars aux pieds de Notre-Dame de Chartres.

Le dimanche 9 février, à tous les offices de la paroisse, la Confrérie de Notre-Dame de Chartres a célébré avec bonheur, par les cérémonies d'usage, sa fête patronale et le solennel anniversaire de sa consécration au Sacré-Cœur de Marie. — Le temps et l'espace nous manquent pour décrire ici tout ce qu'il y a, à nos yeux, de particulièrement touchant dans les honneurs exceptionnels rendus depuis trente ans et plus au Cœur immaculé de la divine Vierge dans un sanctuaire où elle a établi de temps immémorial le trône de sa miséricorde et le règne de son amour. Mais ce qui d'une année à l'autre nous frappe et nous édifie toujours davantage, c'est le religieux empressement que mettent tous les pieux associés, tous les dévots serviteurs de Notre-Dame de Chartres à lui faire parvenir pour cette belle fête les témoignages de leur gratitude ou l'humble expression de leurs désirs. Car pourquoi ces vœux ardents, ces requêtes multipliées, ces fréquentes recommandations venues parfois de par delà les mers et respirant toutes une si vive confiance, si une douce et bien heureuse expérience n'avait appris à notre province, à la France et jusqu'aux îles lointaines que le cœur de la bonne Dame de Chartres est toujours miséricordieusement ouvert à quiconque, de près ou de loin, l'implore avec amour. — Parmi les ex-voto publiquement déposés aux pieds de Notre-Dame pour témoigner de nouveau de la bonté de son cœur et des salutaires effets de sa protection, une large

plaque de marbre, destinée, dit-on, à la chapelle du Sacré-Cœur de Marie et ornée d'une riche inscription commémorative en lettres d'or, n'avait point échappé à la pieuse curiosité de l'assistance. M. l'abbé Legendre en révéla en quelques mots la touchante origine. — Avec l'agrément et la bénédiction de leur Évêque, plusieurs prêtres instruits et zèlés avaient, dans une des principales villes de l'Est de notre France, formé le projet de contribuer de tout leur pouvoir, par la fondation d'un établissement spécial, à procurer à la génération qui s'élève le bienfait, aujourd'hui si rare, d'une éducation sainte et chrétienne. L'enfer et ses auxiliaires ordinaires ne pouvaient, on le conçoit, manquer de s'opposer par mille moyens à l'accomplissement d'un si louable désir. Mais, dès le début de la lutte, les généreux athlètes s'étaient dit confiance! si Notre-Dame de Chartres veut bien adopter et bénir notre entreprise, nul doute que nous ne sortions vainqueurs de l'épreuve. A peine formulée, cette pensée est accueillie comme une bénédiction du ciel. C'en est fait, dès l'heure même maîtres et élèves, maison naissante, difficultés du présent, espérances de l'avenir, tout est remis, confié, abandonné entre les mains de Notre-Dame de Chartres. Sous de tels auspices, les obstacles s'évanouissent comme par enchantement, et au bout de quelques mois, le succès est si décisif et si complet que ces bons prêtres sentent le besoin d'en renvoyer à qui de droit la gloire en faisant graver sur marbre, en lettres d'or, cette inscription significative :

A NOTRE-DAME DE CHARTRES,
FONDATRICE
DE L'INSTITUTION SAINT-ÉTIENNE DE TR...

Bien d'autres faits non moins édifiants ont été portés à la connaissance de la Confrérie; mais une circonstance toute fortuite, regardée elle-même comme une nouvelle marque de la bonté de Marie, est venue doubler encore, en quelque sorte, l'intérêt de la solennité. C'était l'heure des recommandations. Pour la première fois depuis deux ans, M. le Curé avait repris enfin la présidence d'une réunion si longtemps attristée par son absence, et, en action de grâces de cet heureux événement, les Congréganistes se préparaient à suspendre à la colonne miraculeuse de la Vierge-Noire un cœur où la reconnaissance avait gravé ces mots :

QU'ELLE EST BONNE MARIE
D'AVOIR RENDU ENFIN
A LA PAROISSE SON CHEF
ET A LA CONFRÉRIE SON DIRECTEUR!

Quand on apprit tout-à-coup, non sans un légitime surcroît d'émotion et de bonheur, que les deux prêtres étrangers, qui venaient de prendre place dans le sanctuaire, n'étaient autres que les anciens vicaires, collaborateurs et amis de l'illustre curé d'Ars de si sainte mémoire, envoyés, ce semble, tout exprès par ce cher père, pour s'associer à notre joie et reporter à son tombeau l'expression de notre gratitude. Remarquable et providentielle coïncidence, s'il en fut jamais! Car lorsqu'il y a quelques mois la confrérie députait à Ars un de ses membres pour recommander au bon curé qu'on y

vénère la guérison de son directeur, eût-elle jamais osé espérer être si visiblement et si complétement exaucée!

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

— Un chef de catéchisme de Saint-Sulpice vient de confier sa personne, ses chers enfants et leur prochaine première communion à la maternelle protection de Notre-Dame de Chartres. Cette pieuse démarche n'a rien qui nous surprenne. La dévotion à Notre-Dame de Chartres est de tradition dans la paroisse et les catéchismes de Saint-Sulpice; et le jeune et zélé ecclésiastique, qui a eu l'heureuse inspiration de se placer ainsi, lui et les siens, sous le puissant patronage de notre glorieuse reine, n'a fait que suivre en cela l'exemple que lui ont légué, à différentes époques, ses honorables devanciers : M. Pie, M. l'abbé Duquesnay et tant d'autres.

— On se rappelle que, grâce aux économies et aux largesses d'un certain nombre de fervents chrétiens nouvellement convertis et agrégés par leurs soins à notre confrérie, les sœurs de Saint-Paul de Hong-Kong (Chine), ont depuis peu fait don à Notre-Dame de Chartres d'une riche bannière que M. l'abbé Barrier, leur supérieur général, fut si heureux de bénir et d'offrir, en leur nom, à leur auguste patronne, dans la fête de Confrérie qu'il voulut, à cet effet, présider l'an dernier. Il paraît que la bonne Vierge a tenu à honneur de ne pas se laisser vaincre en générosité; car, à la dernière réunion, de publiques actions de grâces ont été adressées à Notre-Dame de Chartres pour l'heureuse cessation des difficultés de tout genre qui avaient failli un instant les déposséder de leur maison. C'est au cœur de Marie qu'elles laissent le soin d'acquitter la dette de leur reconnaissance envers le vénéré prélat qui a si bien, lors de son dernier voyage à Rome, plaidé leur cause et soutenu leurs droits, persuadées qu'il saura bien lui rendre en bénédictions tout ce que ses pieuses démarches et ses bons offices leur ont valu de consolations.

— Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur faire part de la lettre suivante qui vient de nous être adressée :

« Monsieur l'Abbé,

» Je vous prie de continuer à m'envoyer la *Voix de Notre-Dame :* je vous paierai chaque trimestre, car, voyez-vous, Monsieur l'Abbé, je ne suis qu'un enfant de treize ans et vous savez qu'à cet âge on n'a pas beaucoup d'argent à sa disposition. Mes parents me donneraient l'argent si je le leur demandais, mais je préfère me priver de l'argent que l'on me donnera pour mes menus plaisirs afin de l'offrir à notre bonne Mère qui est au ciel.... Croyez que je serai toujours de vos associés.

» Je recommande à vos prières une personne qui n'a pas le bonheur d'être dans la sainte Église catholique, une personne à laquelle j'ai beaucoup d'obligations et que je désirerais ardemment être du nombre des fervents disciples de Jésus-Christ. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

4e NUMÉRO. AVRIL 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE SECOND.

LES MARTYRS.

Le sang divin avait coulé sur le Calvaire, la Victime adorable s'était offerte pour le salut du monde, le sacrifice expiatoire par excellence était accompli; et le Dieu rédempteur, triomphant par sa glorieuse résurrection de la mort et de l'enfer, avait, avant de remonter au ciel, donné à ses apôtres la sublime mission d'évangéliser l'univers; et quand l'esprit de lumière et de force, en descendant sur eux au grand jour de la Pentecôte, eut dissipé les ténèbres de leur intelligence et doué leur volonté débile d'une indomptable énergie, on vit ces pauvres pêcheurs de Galilée, naguère encore ignorants et timides, prêcher une admirable doctrine, commander à la maladie, à la mort, et affronter sans pâlir les plus horribles tourments.

Le monde entier semblait trop petit pour satisfaire le zèle dont ils étaient dévorés. Cependant, comme les forces de l'homme ont des bornes plus étroites que son cœur, Pierre, le prince du collége apostolique, le chef de l'Église, le vicaire, le représentant de Jésus-Christ sur la terre, donna à son tour, au nom du Sauveur, à des hommes remplis de l'esprit de Dieu, la mission d'aller porter la bonne nouvelle du salut à diverses nations infi-

dèles. La Gaule fut de ce nombre, et la tradition rapporte que la cité des Carnutes fut la première ville de cette contrée qui eut le bonheur de connaître L'INCARNATION DU VERBE, mystère ineffable auquel ce peuple était merveilleusement initié à l'avance par le culte séculaire qu'il avait rendu *à la Vierge devant enfanter*, VIRGINI PARITURÆ. Aussi, lorsque saint Potentien (1) et saint Altin arrivèrent dans l'antique Autricum, ils furent surpris de n'y trouver aucun temple, aucun vestige d'idolâtrie; mais apprenant que ses habitants n'avaient d'autre lieu sacré pour s'y réunir dans une commune prière qu'une grotte mystérieuse, ils s'y firent conduire, et apercevant à la lueur des flambeaux qui éclairaient l'autel l'inscription prophétique placée aux pieds de la statue élevée par les Druides, ils rendirent grâces à Dieu de les avoir conduits au milieu d'une nation si bien préparée à croire en celui qui, sous le doux nom de Jésus, devait régénérer et sauver l'humanité tout entière.

La foule qui remplissait la grotte éprouva un craintif saisissement à l'arrivée de ces étrangers, et déjà les hommes portaient la main sur leurs armes, prêts à les tourner contre eux s'ils venaient les attaquer ou insulter à leurs croyances; mais la défiance et la colère cédèrent à l'admiration quand Potentien, prenant la parole, leur annonça « la venue du divin fruit de LA VIERGE, » et leur exposa dans un langage inspiré les vérités fondamentales de la religion chrétienne.

Son discours fit une telle impression sur les Druides et sur le peuple que tous conjurèrent le saint de leur donner le baptême, et lui, cédant à leurs pieux désirs, prit dans le puits placé à côté de l'autel l'eau régénératrice qui, en tombant sur le front de ces hommes dociles et vivement pressés par la grâce, les transforma en autant de champions de la foi du Christ. Aussi, quand les satellites de Quirinus, gouverneur de Chartres pour Claude, cet empereur imbécile qui fut tour à tour le jouet de l'impure Messa-

(1) Saint Potentien faisait partie de cette phalange d'apôtres envoyés par saint Pierre pour évangéliser la Gaule. (Les remarquables travaux de M. l'abbé Faillon ont achevé de lever les doutes qui pouvaient rester à cet égard.) Il se rendit avec saint Altin et saint Savinien à Sens, dont ce dernier devint évêque; de là les deux saints évangélisèrent Orléans, secondés par saint Edoald et saint Sérotin, deux de leurs disciples nouvellement convertis par eux à la foi; de là ils vinrent à Chartres et retournèrent en passant par Paris à Sens, où ils couronnèrent par un glorieux martyre leurs travaux apostoliques. Leur principale fête se célèbre le 19 d'octobre. L'une des chapelles de la crypte chartraine est placée sous le vocable de saint Potentien et de saint Savinien.

line, de l'astucieuse Agrippine et de l'affranchi Narcisse, pénétrèrent dans la grotte, changée par les bénédictions de saint Potentien en un temple du vrai Dieu, ces généreux confesseurs, préférant la mort à l'apostasie, se laissèrent égorger sur les marches de l'autel sans chercher à se défendre et leurs corps furent jetés pêle-mêle dans le puits druidique, qui depuis cette époque reçut le nom de ***Puits des Saints-Forts*** (1).

Cependant une victime restait encore à immoler : c'était la vierge Modeste (2), la propre fille de Quirinus. Les bourreaux l'ayant reconnue malgré le voile épais qui recouvrait son beau visage, suspendirent leurs coups et firent demander au gouverneur ce qu'ils avaient à faire. « Qu'elle abjure ses croyances impies ou qu'elle meure : » telle fut la réponse de ce père dénaturé.

Ces terribles paroles ne purent ébranler la constance de Modeste, et inclinant sa jeune et virginale tête devant le glaive du licteur qui lui formulait cette sentence : « Frappe, dit-elle; je suis chrétienne. »

Quelques instants après, les restes inanimés et sanglants de la courageuse martyre roulaient au fond du puits des Saints-Forts et allaient rejoindre ceux de ses frères dans la foi.

LE CURÉ D'ARS.

Suite et fin.

La haute idée que les pélerins avaient de la sainteté du Curé d'Ars était fondée, non-seulement sur tout ce qu'ils savaient de sa vie pénitente (3), de ses vertus héroïques, de ses dons surnaturels, des prodiges qui naissaient sous ses pas, mais encore sur ces signes extérieurs que l'on pourrait appeler, s'il était permis

(1) Les prêtres, réservés sans doute pour un plus cruel supplice, furent jetés en prison.

(2) Ce récit légendaire, sans être revêtu de l'authenticité de l'histoire, est cependant rapporté par la plupart des annalistes de la cité chartraine.

(3) On serait effrayé si nous faisions ici le récit de ses austérités, et encore nous ne pourrions en révéler qu'une bien faible partie, son humilité le portant à les cacher ; mais, ce que tout le monde voyait, c'était la distribution de son temps, dans laquelle tout était pour l'âme et rien pour le corps, si ce n'est le léger et unique repas qu'il faisait à midi et les quelques heures qu'il était censé donner au repos quand il s'enfermait dans sa chambre, à dix heures du soir, pour en sortir à une heure du matin ; nous disons *censé*, car il est certain que la plus grande était consacrée à la prière et aux pratiques de la mortification.

de s'exprimer ainsi, la *physiologie du saint*, et qui ne sont autres que la manifestation de la présence sensible de l'élément divin dans la personnalité humaine, et ce don merveilleux de paraître aux yeux de tous l'image de Jésus-Christ. C'est là ce qui explique l'étonnant ascendant que M. Viannay avait sur les cœurs, et cette puissance mystérieuse et cette candeur attractive de son regard transformé par la charité en un foyer de tendresse et de miséricorde! Sa conversation était tellement du ciel qu'elle en exhalait les parfums. Les charmes de l'amour divin, les merveilles eucharistiques, les douleurs de la Passion, les grandeurs de la très-sainte Vierge revenaient sans cesse sur ses lèvres comme une douce mélodie qui se termine par le même refrain...

« Être roi, disait-il, triste place!.. On est roi pour les hommes. Mais, être à Dieu sans partage : le corps à Dieu, l'âme à Dieu, *quel bonheur!* Un corps chaste, une âme pure ; oh! il n'y a rien de si beau!.... » — et des pleurs étouffaient sa voix.

En parlant du cœur de Jésus, il s'écriait : « O cœur de Jésus, cœur d'amour, fleur d'amour! si nous ne t'aimons pas, qu'aimerons-nous donc? Il n'y a que de l'amour dans ce cœur... Comment fait-on pour ne pas aimer ce qui est si aimable?...

» Le cœur de Marie, disait-il aussi, est si tendre pour nous que ceux de toutes les mères réunies ne sont qu'un morceau de glace auprès du sien... J'ai si souvent puisé à cette source qu'il ne resterait plus rien si elle n'était intarissable...» Et encore, « le Fils a sa justice, mais la Mère n'a que son amour... On n'entre pas dans une maison sans parler au portier ; eh bien, la Sainte Vierge est la portière du Ciel!... »

... Oh! avec quel maternel empressement n'a-t-elle pas introduit dans les tabernacles éternels l'âme de ce bon serviteur au moment où, brisant par une dernière aspiration d'amour son enveloppe fragile, elle s'est présentée au seuil du céleste séjour!

Quel ébranlement a dû se faire alors dans tout le cercle des cieux! quel tressaillement d'allégresse pour aller au-devant de cette âme si parfaite qu'elle n'a dû trouver de sœurs que parmi les âmes les plus belles, les plus saintes, les plus couronnées, les plus noyées dans la gloire et l'infinie majesté de Dieu (1).

(1) L'immaculée conception de Marie lui inspirait cette belle pensée : « Il y a des œufs dans la mer dont on voit sortir de petits poissons qui fendent les eaux avec une grande vitesse ; de même la Sainte Vierge aussitôt créée, a la plénitude de la vie et se promène dans le grand océan de la grâce. »
Voyez M. Monin, p. 686.

..... Quelques mois après cet événement si douloureux pour la terre, un pélerin se dirigeant vers le village d'Ars demandait à une petite fille s'il n'y avait rien de nouveau : « Êtes-vous donc si étranger parmi nous, lui répondit l'enfant, que vous ignoriez le malheur qui nous a frappés? M. le Curé est mort. » Et en prononçant cette parole, l'enfant essuyait de grosses larmes.... Tous les habitants étaient vêtus de deuil et portaient sur leurs visages l'expression d'une profonde tristesse;... et, comme la petite fille, ils ne trouvaient qu'un mot à répondre à toutes les questions : « M. le Curé est mort.... notre ami, notre père n'est plus!.. »

...... Peuple de France, conserve encore l'espérance ; quand il sort de tes rangs un homme tel que M. Viannay, c'est une preuve que la sève du bien n'est point tarie dans tes veines et que Dieu a toujours sur toi des vues de miséricorde et d'amour!

Un humble Servant de Marie.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Il est une ville par le monde qui offre un assemblage indéfinissable de magnificence et de pauvreté, de grandeur et de bassesse, de sagesse et de folie. Cette ville est le centre européen des arts, des sciences et de l'industrie ; le luxe y étincelle à côté d'une misère profonde, le vice y coudoie effrontément la vertu modeste, les bruyants éclats des fêtes y couvrent les plaintes arrachées à la douleur, et sur ses trottoirs spacieux, dans ses squares fleuris, sur ses magnifiques boulevards se croisent, se heurtent et se recroisent sans se connaître, sans détourner leur pensée de l'objet principal qui les occupe, le pacifique bourgeois, le belliqueux militaire, la bonne d'enfants, l'homme d'affaires, l'étudiant, le bureaucrate, le négociant, la jeune femme à l'élégante toilette, la pauvre mère de famille aux simples vêtements, le commissionnaire à la charge pesante, le prêtre au maintien grave, enfin le dandy à l'air ennuyé. Tandis que cette foule de piétons s'agite en tous sens, des voitures armoriées, aux cochers poudrés comme au temps du grand roi, aux valets tout couverts de galons dorés, sillonnent les rues et les superbes allées du bois de Boulogne, pour procurer aux favoris de la fortune le plaisir d'être vus, admirés, j'allais dire critiqués, oubliant un moment qu'il s'agissait de plaisir.

Puis, quand le soleil a disparu de l'horizon et que toutes les

merveilles que renferme cette féerique cité commencent à disparaître sous les voiles mystérieux du crépuscule, en un clin d'œil, comme par un coup de baguette magique, elle se trouve soudainement illuminée et apparait à l'étranger ébahi sous un aspect inattendu et tout nouveau. Ici, grâce au prisme à la fois décevant et enchanteur que procurent les ondulations de cette clarté factice, des pierreries, sans éclat aux purs rayons du soleil, brillent de mille feux; ici encore, le velours et la soie miroitent à travers de splendides devantures de glace leurs reflets divers; là enfin les pièces artistement ciselées d'une argenterie à peu près étrangère aux mines du Potose éblouissent les regards, et si, quittant cette brillante région des magasins, on pénètre dans celle plus élevée des salons, une transformation non moins surprenante, non moins prestigieuse s'y est opérée en quelques heures. Des femmes, des hommes même vous apparaissent le front rayonnant de cette fraîche auréole qu'on appelle la jeunesse, et si le matin, au milieu du jour, vous les eussiez aperçus, que de ravages! — Mais chut!... je ne veux pas être indiscret, je tenais seulement à constater que dans cette ville incomparable on rencontre des *objets d'art* partout.

Ai-je besoin maintenant de révéler le nom de cette cité unique dans l'univers, de cette cité surnommée dans les siècles reculés la *ville de boue,* et que l'on pourrait maintenant appeler la *ville dorée?* Non; seriez-vous, cher lecteur, russe, suédois, italien, espagnol, anglais, avant moi vous l'avez prononcé, avant moi vous avez dit : Paris.

Or, jugez combien j'étais à plaindre il y a huit jours encore, puisque je ne connaissais toutes ses beautés que par ouï-dire, à vue d'optique ou à l'aide de la photographie. Ne pas avoir visité la capitale, c'est pour un étranger un *regret;* pour un français, c'est une humiliante lacune dans l'existence, je dirai presque un manque de patriotisme. Enfin, je puis à présent élever la voix et porter la tête haute : j'ai parcouru Paris, je l'ai exploré en vrai touriste, je vous assure. Seulement, vous le savez, car déjà je vous ai fait confidentiellement l'aveu de mes habitudes, j'aime toujours à donner quelque but pieux à mes pérégrinations, et les sanctuaires consacrés à Marie ont pour moi une irrésistible attraction. Aussi Notre-Dame-des-Victoires a-t-elle eu les prémices de mes courses parisiennes. Avant de quitter son autel, au pied duquel on prie avec tant de confiance et d'amour, je lui demandai

avec instance de m'obtenir la grâce, bien nécessaire à tout voyageur chrétien, de conserver, au milieu de la dissipation matérielle qui allait devenir mon aliment, cette tranquillité d'esprit, ce recueillement intérieur, cette sûreté de jugement qui permettent d'apprécier les choses ce qu'elles valent et tiennent l'œil de l'âme continuellement fixé vers cette souveraine beauté devant laquelle toutes les inventions, toutes les magnificences humaines n'ont qu'un éclat emprunté.

Je ne sais si je fus exaucé, mais il est certain qu'après avoir visité tous les monuments, tous les musées, toutes les curiosités de la capitale, après avoir passé devant ses palais, ses nombreux théâtres, ses lieux publics de danse et de plaisirs, après avoir contemplé le somptueux étalage de son luxe et entendu la joyeuse harmonie de ses concerts, loin d'être enivré de cette pompe, j'ai ressenti au fond du cœur une tristesse inexprimable, et réfléchissant sur la fragilité de cette magnifique idole couvrant de pourpre et d'or l'argile dont elle est pétrie, je me demandais quelle pouvait être la puissance cachée qui en empêchait la chute, quand un de mes anciens amis de province, établi depuis quelques années à Paris, me tira de ma rêverie en m'adressant avec une volubilité sans pareille ces questions en usage entre personnes séparées depuis longtemps. Après y avoir répondu de mon mieux, je lui fis part de mes impressions. « Suivez-moi, me dit mon obligeant interlocuteur, et bientôt ce mystère que vous ne comprenez pas maintenant vous sera dévoilé. Oui, continua-t-il, toujours avec cette facilité d'élocution qui est le propre de la plupart des Parisiens, je serai votre cicerone. Je vous conduirai d'abord chez les Petites-Sœurs des Pauvres ; c'est dans ce modeste établissement, que j'appellerai volontiers le musée des misères humaines, que vous verrez ce que la religion sait inspirer de dévouement et de pieuses industries à des âmes généreuses pour soulager de pauvres vieillards infirmes et malheureux. De là nous irons dans une des rues les plus reculées du noble faubourg, nous entrerons dans une maison au hasard, bien certains d'y rencontrer des indigents; eh bien! vous apprendrez de la bouche reconnaissante de ces infortunés que de grandes dames, se dépouillant de leurs parures d'apparat pour revêtir la plus simple toilette, viennent chaque jour les visiter, les consoler, au besoin panser leurs plaies et leur rendre les services les plus rebutants pour la nature.

» Un peu plus loin, nous pénétrerons dans une grande cour où nous verrons de jeunes ouvriers se livrer à différents jeux ; c'est une *Œuvre de jeunesse* d'apprentis, dirigée par les bons Frères de la Doctrine chrétienne, des prêtres zèlés et de pieux laïques qui font partie de cette phalange de la charité connue dans tout le monde catholique sous la dénomination de Société de Saint-Vincent de Paul. Ces hommes généreux visitent les pauvres, les malades dans leurs mansardes, s'asseoient à côté d'eux sur leurs misérables grabats, pourvoient à tous leurs besoins, et non contents de soulager leurs maux, ils leur apprennent à les supporter chrétiennement, à ne pas maudire l'existence, à ne point envier des richesses qui ne sont pas leur partage. Oh! voyez-vous, mon cher, ajouta mon ami en s'animant de plus en plus, il se passe dans ces misérables réduits des scènes si touchantes et si sublimes que le monde, tout léger, tout superficiel qu'il est, ne pourrait s'empêcher de les admirer s'il avait le loisir d'en écouter le récit.

» Je ne m'étendrai pas davantage sur un sujet qui est cependant bien fécond ; car vous savez que, semblable à ces arbres de nos forêts dont les rameaux projettent au loin leur ombre tutélaire, tandis qu'à leurs pieds croissent de nombreux rejetons, la charité atteint pour les soulager toutes les souffrances de l'humanité. Elle se multiplie à l'infini afin de gagner les âmes et de guérir les corps, et jamais elle ne s'affaiblit parce qu'elle puise dans le cœur même du Sauveur la force pleine de douceur qu'elle communique ensuite à tout ce qui est exposé à son contact béni. Cependant, malgré tout le bien que la charité *active*, agissante, si l'on peut s'exprimer ainsi, prodigue à la société, je ne saurais passer sous silence celui non moins grand qui résulte des privations volontaires, des vœux incessants de tant d'âmes innocentes qui s'efforcent de retenir le bras divin prêt à frapper les pécheurs. Ces anges du sacrifice et de la prière, soit que vous les appeliez les Dames de Sainte-Marie (1), les Vierges du Carmel, les Sœurs de la Réparation, mettent sans cesse le contre-poids de leurs vertus dans la balance des crimes et empêchent ainsi que le Seigneur justement irrité ne pulvérise un monde prévaricateur qui l'outrage, le méprise ou l'oublie. »

Mon ami me conduisit ensuite à Notre-Dame ; la vue de cette

(1) Connues aussi sous le nom de Dames de la Visitation. Nous n'avons pu indiquer que d'une manière bien incomplète les saints asiles que renferme la capitale ; le lecteur intelligent y suppléera.

masse compacte de jeunes gens, suspendus pour ainsi dire aux lèvres éloquentes d'un humble religieux qui leur distribuait la parole de vie, acheva de me rassurer, et je compris que tant que les deux lumineux flambeaux de la charité et de la foi éclaireraient notre chère patrie, la France ne périrait pas.

X.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(PREMIER ARTICLE).

Qu'est-ce qu'une école, si l'on restreint ce mot à son acception la plus commune? « C'est un établissement où l'on doit développer dans l'homme les facultés qu'il a reçues avec la vie, et lui apprendre à en faire usage pour la gloire du Créateur. » Ici certes les devoirs du maître se déroulent sur une large échelle. Il nous apparaît comme un délégué de la Providence, placé près de l'enfant pour former son intelligence, sa mémoire, sa volonté; pour discerner ses aptitudes, s'emparer des diverses puissances de son être, en un mot, pour faire valoir au profit de Dieu toutes les richesses déposées au fond de notre organisation physique, intellectuelle et morale, au moins toutes celles qui peuvent être soumises à son influence. Or parmi ces dons merveilleux du Créateur, il en est un sur lequel on nous permettra de fixer aujourd'hui l'attention du maître chrétien. C'est une faculté tenant à la fois du corps et de l'âme; du corps, par l'organe qui en est comme le ministre nécessaire, de l'âme, par la pensée et les sentiments dont elle est l'interprète : nous voulons parler de la voix.

La voix peut être considérée sous un double point de vue, en raison de ses fonctions variées. Appliquée à l'usage ordinaire de la vie, pour la communication de l'homme avec ses semblables, elle n'est que l'élément de la parole : lorsque, sortant des limites de la conversation et du discours, elle accentue, cadence et module ses sons suivant une marche régulière, elle change de caractère et de nom, elle devient l'élément du chant.

Sous le premier rapport, elle est généralement condamnée à suivre le cours de la nature. Ce petit enfant dont les lèvres aujourd'hui ne savent exhaler qu'un léger murmure, changera bientôt de diapason; un timbre viril marquera pour lui la fin de l'adolescence et ce ton fondamental autour duquel devra rouler

son langage sera toujours le même, jusqu'à ce qu'enfin l'organe cède à l'épreuve de la maladie ou aux ravages des années. Ainsi cette forme de la parole, ce timbre sourd ou éclatant, rauque ou sonore, heureux ou désagréable, défie les leçons du maître le plus habile. Un candidat pour la chaire ou le barreau, comptant sur des succès dont une voix ingrate doit le frustrer un jour, pourrait se dire en s'appliquant la réflexion du poète sur la peur : « *Eh! la voix se corrige-t-elle?* »

Toutefois, nous tenant en garde contre toute exagération, nous ne devons pas omettre que Démosthène fit exception à la règle, et les traités de rhétorique assurent qu'il peut avoir des imitateurs. En tout cas cette question n'est pas précisément de notre ressort, quand nous parlons de l'instruction de l'enfance. Pour rester dans notre thèse, nous ne voulons considérer ici la voix que comme élément du chant.

La voix, prise surtout dans ce dernier sens, quoi de plus étonnant! quoi de plus admirable! Une faculté qui sait rendre tous les sentiments et, pour ainsi dire, revêtir d'un corps toutes les idées de l'esprit, toutes les impressions du cœur pour les produire au dehors; une puissance qui agit sur la foule comme sur un individu aussi bien et peut-être mieux que l'éloquence, qui forçait Alexandre à s'élancer vers ses armes pour le ramener un instant après aux sensations les plus douces; telle est bien la voix, la voix empruntant un prestige ineffable à l'art de chanter, ou, si l'on veut, tel est bien le chant lui-même.

Or cet art ne mérite-t-il pas une place d'honneur sur le programme de l'enseignement dans les écoles? L'enfant doit chanter; ne pas le mettre à même de le faire, c'est contrarier, à notre avis, les desseins de la Providence et nos propres inclinations. Ecoutons les paroles d'un célèbre rhéteur païen : « La musique est à nos yeux un présent de la nature, qui nous le donne comme un adoucissement à nos travaux. En effet le chant stimule les efforts des rameurs, et une modulation, si maladroite qu'elle soit, réjouit et délasse au milieu des fatigues. » Nous rangeant de grand cœur à l'avis de Quintilien, nous pouvons profiter des idées chrétiennes pour présenter cette vérité sous un meilleur jour, et nous dirons que, parmi tant de faveurs échappées au premier homme coupable, il était de la bonté de Dieu de nous en laisser quelques-unes pour consolation sur la terre d'exil. Le chant est un de ces restes encore si délicieux des dons réservés à la créature inno-

cente. Les plus douces et les plus pures de nos mélodies doivent certainement être moins douces et moins pures que les mélodies faites pour les échos du ciel ou du paradis terrestre; mais lorsque, nous arrachant aux pénibles labeurs de la vie, nous nous rappelons qu'il nous est encore permis d'élever nos voix vers le Seigneur, comme les anges et les habitants de l'Éden, leurs frères, quelque chose de leur bonheur effleurant notre âme vient s'y mêler un instant au regret de nos premières destinées.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Ne pas faire chanter l'enfance, c'est oublier qu'ici-bas les créatures raisonnables ont une propension innée pour cet art, si l'on en juge par l'estime générale dont on l'honore, et par la pratique des hommes de tout caractère.

L'estime générale d'abord, comment la révoquer en doute? Une preuve vraiment vulgaire la met en relief à mes yeux; en m'en servant ici, serai-je assez malheureux pour heurter chez qui que ce soit la fibre des susceptibilités; non, puisque je déclare n'accuser qu'un fait général sans allusions particulières. Eh bien donc, lorsque je vois la physionomie expressive de nos bons campagnards s'épanouir d'aise et d'admiration devant l'exécution la plus singulière, la plus désordonnée des plus malheureux morceaux de lutrin; lorsque, dans leurs félicitations naïves à l'adresse des fameux coups de gosier du premier chantre, je les trouve aussi enthousiastes que le musicien qui vient de sourire aux gentilles roucoulades de l'opéra, je proteste que décidément il faut être bien mal organisé pour accueillir avec une égale insensibilité toute émission de voix humaine prenant figure d'un air quelconque. *Un chanteur ignorant trouve toujours un plus ignorant qui l'admire.*

Si par hasard il se trouvait des gens qui affectassent un mépris formel pour l'art en question, leur témoignage nous semblerait suspect. Mais non, on ne doit rencontrer nulle part de ces antipathies :

« Et je crois même qu'en bonne foi
» Tous les hommes *chantent* comme moi, »

dira l'amateur de musique. C'est aussi notre opinion; du moins celui qui n'en aurait jamais fait l'essai serait à nos yeux comme une anomalie dans la nature. En effet l'homme enjoué chante, et c'est pour lui le moins dangereux divertissement; l'homme

enclin à la tristesse chante, et il fait diversion à ses pensées lugubres; l'homme oisif chante, et il charme ses ennuis; l'homme sérieux et occupé risque tout bas un fredonnement discret, et il se repose; enfin l'artiste module, et il vit. N'allez pas croire que ce soit là tout simplement un fruit de notre civilisation européenne. Passez les mers, allez surprendre l'Arabe sous le chêne du Liban, l'Indien dans son canot et même l'Africain près de sa hutte sauvage, et une voix, souvent rude comme les mœurs ou douce comme le climat, viendra frapper notre oreille d'un allegro ou d'un cantabile bien sûr encore inédit, mais qui peut-être ne sera pas sans agrément.

Voilà donc une inclination générale qui doit remonter à une source commune, à la munificence du Créateur. Et de quel droit maintenant irions-nous imposer à l'enfance et à la jeunesse le sacrifice d'une jouissance en elle-même si pure et si légitime? Pourquoi au contraire ne pas employer ces aptitudes plus ou moins prononcées comme un levier puissant pour remuer les âmes et les tourner vers Dieu? C'est pour le maître un devoir qui ressort de notre définition de l'école.

L'abbé Goussard.

(La suite au prochain numéro.)

ŒUVRE DES SÉMINAIRES.

Autant le monde moral est au-dessus du monde matériel, autant les choses du ciel surpassent celles de la terre; en un mot, autant l'âme de l'homme est supérieure à la prison de boue qui la retient captive : autant l'Œuvre des Séminaires domine toutes les autres œuvres par le but qu'elle se propose, les moyens qu'elle emploie pour l'atteindre, enfin par le grandiose de ses proportions qui embrassent à la fois l'Église, la famille, la société tout entière. Qu'il me soit permis de donner à cette pensée quelques courts développements.

Les séminaires sont établis dans le but de former à la science et à la piété de jeunes lévites appelés à remplir dans un avenir plus ou moins rapproché, si leur vocation naissante se fortifie et se soutient, les fonctions sacerdotales. Or quoi de plus grand et de plus sublime que cet apostolat de chaque jour? N'est-ce pas perpétuer l'Œuvre commencée par Jésus-Christ lui-même? N'est-ce pas comme lui réunir des intelligences le plus souvent in-

cultes (1), des êtres ignorants quittant les uns leurs filets, comme les pêcheurs de Galilée, les autres la charrue, l'atelier ou le chaume de leurs parents, pour les faire entrer dans une sphère nouvelle, pour les initier à toutes les merveilles de l'ordre surnaturel, pour les préparer à être les éducateurs du monde ? Car le prêtre est le seul qui puisse lui lancer ces écrasantes vérités qui pulvérisent son orgueil, parcequ'il est le seul qui parle au nom même du Tout-Puissant.

Les moyens employés pour arriver à ce but sont du côté de ceux qui se dévouent à une telle Œuvre, une étude approfondie de ce qu'ils doivent enseigner, une complète abnégation d'eux-mêmes et ce triple levier des grandes choses — le sacrifice, la prière, l'amour.

Voyez, et ici je ne fais qu'emprunter les accents d'une voix bien chère à tous les cœurs catholiques (2), voyez ces hommes menant une vie recluse et pauvre, et ce qui est plus grand encore, laborieuse, *inconnue*, dans un lieu retiré, parfois sauvage: ils sont jeunes, instruits, remplis de saintes ardeurs, et cependant comprenant toute la portée des fonctions sacrées qu'ils remplissent, ils dépensent avec joie toutes les forces de leur âme, toute l'énergie de leur volonté pour former des hommes comme eux, qui accepteront à leur tour, s'il le faut, la même existence, éloignée de toute gloriole, de toute mollesse, dévoués dès leur jeune âge aux travaux du Christ, ou plutôt pour faire plus que des hommes — des chrétiens, — plus que des chrétiens — des prêtres, des ministres du Dieu rédempteur!

Oh! qui pourra jamais dire l'excellence d'une telle mission! Qui pourra jamais définir ce que c'est qu'un bon prêtre!

Le saint curé d'Ars s'écriait dans la pieuse exaltation de sa foi : « Si le prêtre savait ce qu'il vaut, il mourrait;» et moi dans l'élan d'un zèle qui déborde, je dirai au monde : si tu songeais au caractère sacré du prêtre catholique, à ce *Tau* mystérieux qui est imprimé sur son front, à la bienfaisante influence qu'il exerce sur l'Église dont il est un des plus fermes appuis, sur la famille dont il bénit et sanctifie les doux liens, sur la société dont il s'efforce de bannir les vices et toutes les mauvaises passions, sur l'humanité

(1) Malgré d'assez nombreuses exceptions, il est cependant incontestable que ce ne sont point les classes les plus aisées de la société qui fournissent le plus de sujets au sacerdoce.

(1) Louis Veuillot. (Voir *le Croisé*, n° du 18 mars.)

tout entière dont il guérit les plaies envenimées en y versant le baume divin de la charité, de l'espérance et de la foi ; oui, je lui dirai à ce monde qui, malgré son insouciance, sa frivolité, sait encore céder à de généreuses inspirations : donne sans regrets, pour que toutes ces grandes choses puissent s'accomplir, pour que les séminaires, ces pieux asiles où se forme la sainte milice du Seigneur, soient en état d'admettre dans leur sein un plus grand nombre d'aspirants au sacerdoce, donne généreusement de cet or destiné à couvrir les lambris de tes salons : celui-là du moins au dernier jour ne te sera pas enlevé.

Pour vous, parents chrétiens, qui ne vous sentez pas le courage de donner vos enfants au Seigneur, eh bien, du moins attirez sur leurs têtes chères les célestes bénédictions en contribuant par vos pieuses largesses au soutien d'établissements qui n'ont guère d'autres ressources que la générosité des Évêques et celle des fidèles.

Oh! ne prétextez pas, comme autrefois les disciples du Sauveur, qu'il serait préférable de soulager les indigents. « *Il y aura tou-* » *jours des pauvres parmi vous*, leur répondit le divin Maître, » *mais moi vous ne m'aurez pas toujours.* » Appliquant cette parole au sacerdoce, ne pourrions-nous pas dire aussi : nous aurons toujours des pauvres, mais DES PRÊTRES EN AURONS-NOUS TOUJOURS?

Jetez les yeux sur la plupart des diocèses, et en voyant tant d'églises veuves de leurs pasteurs, tant d'autres où ceux qui les dirigent succombent sous le poids de leurs labeurs, comprenez la nécessité de soutenir de tout votre pouvoir cette Œuvre des Séminaires qui, en assurant la perpétuité du ministère apostolique, peut seule amener la diffusion de la foi chez les nations infidèles, et sa conservation chez les peuples assez heureux pour en avoir reçu le précieux dépôt.

Un abonné de la Voix.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

L'Œuvre des Clercs de Notre-Dame n'attend que des ressources pour prendre des développements plus considérables. Elle a déjà fait de nouvelles recrues depuis la rentrée du mois d'octobre : six enfants ont été récemment admis, et de ce nombre deux seulement appartiennent au diocèse de Chartres.

— Il est dans l'histoire de la religion des mystères difficiles à expliquer. Qui nous dira, par exemple, la cause de l'oubli où languit pendant si longtemps auprès du peuple le culte de saint Joseph ? Quelques prières isolées, quelques dévotions particulières, la construction de quelques chapelles au sein des communautés religieuses; mais rien de général, nul témoignage éclatant et universel qui instruise les masses sur les grandeurs du saint époux de Marie. N'est-ce pas là une remarque à faire et faite souvent en effet, si l'on reporte ses souvenirs dans le passé au-delà de notre époque ? Heureusement les dévots à saint Joseph ont fini par être mieux inspirés, et la Providence a permis que le feu sacré, jaillissant de leur cœur, se propageât autour d'eux comme un incendie dont nous admirerons désormais les résultats.

A Chartres, le culte de saint Joseph a définitivement obtenu le droit de cité. Pieux voyageurs ou touristes qui arrivez dans notre ville, dès vos premiers pas arrêtez-vous devant ce gracieux monument qui réclame votre visite. Entrez dans l'église de Sainte-Foi: l'édifice dans tous ses détails sans doute, excite votre pieuse curiosité; mais dirigez vos regards sur cette partie de l'église où les fidèles s'agenouillent si nombreux à chaque instant du jour : quel luxe de peintures charmantes l'artiste (1) y a prodigué pour mettre en saillie les beautés déjà si grandes de l'architecture! Et cette statue à la robe de pourpre semée de fleurs de lis d'or, qu'en dites-vous? Vous êtes ravis de cet ensemble, et cependant vous n'avez encore rien vu. Revenez aux heures du soir, et lorsque votre œil aura compté cette masse de personnes suspendues aux lèvres d'un missionnaire, que votre cœur se sera associé aux exercices touchants d'une dévotion vive et unanime au saint patron de la communauté des Pères Maristes, vous vous retirerez pleinement satisfaits de voir que saint Joseph est tant aimé parmi nous.

Vous en aurez tout-à-l'heure une nouvelle preuve; car vous ne pouvez guère faire une halte d'un jour ou deux à Chartres sans descendre dans les saintes grottes de Notre-Dame sous-terre. Là aussi le mois de mars a eu ses splendeurs. La chapelle Saint-Joseph, dont l'ornementation ne laissera bientôt plus rien à désirer, grâce aux offrandes des fidèles et en particulier des membres de la Confrérie de Notre-Dame de Chartres, a été fréquentée chaque matin avec un empressement merveilleux. Les messes s'y succédaient à chaque demi-heure; souvent la parole de Dieu y fut prêchée ; et toujours la sainte table assiégée de pieux communiants. Le 19 mars surtout, la foule affluait à la chapelle d'une manière étonnante. Le soir, à quatre heures, la bénédiction solennelle du Saint Sacrement y fut donnée par Monseigneur, et la foule s'écoula pleine d'une émotion délicieuse.

Ce n'est pas sans plaisir qu'on avait remarqué dès le matin deux

(1) M. Dubois, déjà bien connu, surtout à Chartres et au Mans, pour ses peintures et ses vitraux.

belles grilles posées la veille comme par enchantement à l'insu de tous.

Il nous a été facile de constater que la crypte, à l'occasion du mois dé saint Joseph, a eu plus de pélerins que l'année dernière.

LES *PATER* DE LA PETITE FILLE.

Une jeune femme, accompagnée de sa petite fille, entrait dernièrement dans l'église Notre-Dame de Lorette. Elle venait assister à une messe de mariage; malheureusement, elle se présentait une heure trop tôt; la lettre d'invitation portait *onze heures* pour midi, et elle avait eu le tort de prendre l'avis au pied de la lettre.

Autant attendre une messe à l'église qu'ailleurs. La jeune mère prend bravement une chaise et s'installe; après quoi, comme il faut occuper l'enfant, elle dit à sa petite fille :

— Anna, mon enfant, récite un *Pater* pour ton grand-père qui est mort.

— C'est fait, maman, dit la petite au bout de cinq longues minutes de silence et de recueillement.

— Ah! Eh bien! dis maintenant un *Ave* pour la tante Jeanne qui est malade.

L'enfant obéit encore.

— Et maintenant, petite mére?

— Dis encore un *Pater* pour ton oncle Guillaume, qui est allé faire la guerre aux Arabes.

Trois quarts d'heure environ sont employés de la sorte, tant bien que mal. La pauvre petite a un *Pater* ou un *Ave* à dire pour chaque membre de la famille; on ne lui fait pas grâce d'un grand oncle ni d'un petit cousin.

— Et maintenant? redemande Anna d'une voix plaintive.

— Veux-tu dire encore un *Pater* pour ta bonne, qui a si mal aux dents?

— Dis donc, maman, j'ai peur d'ennuyer le bon Dieu. *Si je lui récitais ma fable?* (1)

Oh! oui, enfant, offre au Seigneur les premices de ta jeune mémoire, il ne saurait les rejeter, mais du reste ne crains rien, le bon Dieu ne s'ennuie j'amais de s'entendre prier, surtout par un enfant.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer une pièce de poésie, d'ailleurs pleine de sentiment, intitulée *Le Clerc de Notre-Dame*. Que le pieux auteur qui a bien voulu nous l'adresser n'en croie pas moins à notre vive reconnaissance.

(1) Rapporté d'après un autre journal par M. Mullois dans la *Gazette des Campagnes*.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

5e NUMÉRO. — MAI 1862. —

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES. (1)

CHAPITRE III.

LA PAIX DE L'ÉGLISE.

Le feu de la persécution allumé par Quirinus s'était éteint dans le sang des martyrs, et la mort subite et violente du père-bourreau de la vierge Modeste, en frappant les païens d'une indicible stupeur, avait ranimé le courage affaibli des chrétiens, qui reprirent leurs pieuses coutumes, et comme autrefois vinrent en foule dans le mystérieux sanctuaire de la Vierge aux miracles ranimer leur ferveur par le saisissant souvenir de la mort héroïque des *Forts dans la foi*. Bientôt l'enceinte sacrée se trouva trop étroite pour les contenir; aussi quand Constantin-le-Grand, après avoir terrassé l'usurpateur Maxence, eut arboré sur le Capitole l'étendard victorieux de la croix, et que les disciples du Christ, sortant comme un seul homme de leurs ténébreux souterrains, élevèrent au Dieu rédempteur des temples majestueux (2),

(1) La reproduction de l'Histoire de Notre-Dame de Chartres est interdite.
(2) Voici le plan qu'en donnent les historiens. L'intérieur des églises appelées Basiliques du commerce était divisé par trois rangs de colonnes en trois parties inégales. Le peuple qui assistait aux offices se rangeait des deux côtés et à l'extrémité, jusqu'à la porte principale d'entrée. L'évêque ou le prêtre officiant se plaçait au fond de l'abside; il était tourné, ainsi que l'autel, en face des fidèles. Le sanctuaire ou le presbyterium occupait devant l'autel un espace qu'on a désigné depuis sous le nom de chœur; c'est là que se trouvait le clergé. L'autel, formé d'une table de marbre ou de pierre, était appuyé sur quatre petites colonnes; d'autres colonnes placées aux angles soutenaient un dais, et entre ces colonnes il y avait des rideaux for-

on vit bientôt une belle église servir de couronnement au rocher sacré des Carnutes et favoriser par ses vastes proportions la piété des fidèles habitants de la *cité de Marie*. Néanmoins, le paganisme était encore si loin d'avoir complétement disparu de cette partie de la Gaule, qu'on lit dans la vie de saint Martin, le thaumaturge du quatrième siècle, que s'avançant vers Chartres dans l'une de ses courses apostoliques, il convertit au christianisme une peuplade idolâtre en appuyant sa parole inspirée de la résurrection d'un mort (1), l'un de ces miracles frappants si énergiquement appelés par un de nos plus éloquents orateurs modernes (2) *les coups d'état du bon Dieu*.

En mémoire de ce fait remarquable, on donna dans la suite à l'une des églises de Chartres (3) le titre expressif de Saint-Martin rendant la vie, et en des temps postérieurs le monastère de Saint-Martin-du-Val vint encore témoigner de la vénération et de la reconnaissance des habitants de la Beauce envers le grand évêque de Tours; vénération et reconnaissance d'autant plus vives qu'il s'y rattachait des souvenirs glorieux pour la crypte chartraine : la présence de saint Martin dans ce lieu béni et la guérison d'une pauvre petite fille muette de naissance, opérée par les prières de cet illustre et humble favori de Dieu.

Cependant, il faut bien le dire, tous ces prodiges n'eurent d'abord sur un grand nombre d'entre les Carnutes que les effets passagers d'un brillant météore; les ténèbres premières reprirent promptement le dessus, et lorsqu'au cinquième siècle saint Cheron arriva dans l'antique Autricum, il n'y restait qu'un petit nombre de chrétiens. Véritable apôtre de cette populeuse et importante cité (4), il y ralluma le flambeau presque éteint de la

més de riches étoffes. Au milieu de cette sorte de tabernacle on suspendait ordinairement une colombe d'or ou d'argent dans laquelle la divine Eucharistie était mise en réserve pour les malades. Les murailles de ces édifices sacrés étaient percées par de nombreuses fenêtres qui donnaient à l'intérieur une abondante lumière.

(Voir Ozerai, Notice sur Notre-Dame de Chartres, et Bourrassé, Archéologie chrétienne, pages 93 à 95.)

(1) Ce miracle eut lieu auprès de Vendocinum, petite ville située sur la rive droite du Loir, entre Tours et Chartres.

(2) Le R. P. Félix.

(3) Cette église avait d'abord été mise sous le vocable de Saint-Martin-le-Blanc *(Martinus candidus)*, évêque de Chartres. Une autre église porta aussi le titre d'un évêque de Chartres (saint Aignan, successeur de saint Martin), mais elle l'a conservé jusqu'aujourd'hui.

(4) Vers le même temps saint Éman évangélisait la Beauce. Sa mort eut, comme sa vie, une grande similitude avec celle de saint Cheron ; il fut assassiné non loin d'Illiers. Une bourgade et une église de ce canton portent le nom de cet homme apostolique.

foi. Sa mission achevée et dignement remplie, le saint se dirigeait vers Lutèce pour y continuer son pieux ministère, lorsqu'il fut mis à mort par des brigands au lieu nommé depuis Saint-Cheron-du-Chemin (1). C'est à partir de cette époque que l'Eglise de Chartres présente la chaîne non interrompue de pontifes dont saint Solemne, contemporain de Clovis, est le premier anneau. Saint Aventin (2), deuxième du nom, figurait au concile d'Orléans (511), convoqué par ce monarque, auquel on attribue la fondation du monastère de Saint-Pierre (Saint-Père), que la reine Clotilde dota généreusement de terres situées dans le Perche.

Au sixième siècle, on voit apparaître dans la nomenclature des pieux évêques de Chartres saint Lubin, l'un des pontifes dont le nom est resté le plus populaire parmi nous. Tour à tour berger, simple moine (3), ermite (4), abbé (5), enfin évêque, il montra, par la manière édifiante dont il se comporta dans tous ces genres de vie si divers, que la vertu n'est pas une conséquence immédiate de l'état qu'on embrasse, mais bien un résultat sensible des dispositions intérieures de l'âme avec lesquelles on en remplit les devoirs. La charité de saint Lubin pour les pauvres et sa tendre compassion envers les malades et les infirmes étaient sans bornes. Le trait suivant prouve la manière toute divine dont le Seigneur récompensait le pieux empressement que mettait le saint pontife à soulager la souffrance.

Un jour, Malledegonde, sœur du jeune Caletric, qu'un mal opiniâtre avait conduit aux portes du tombeau, fit demander pour son frère au saint évêque de Chartres de lui envoyer (car elle n'osait solliciter la faveur de sa présence) quelques gouttes d'huile bénite par ses mains. Mais ce qu'elle ne dit pas, saint Lubin le fait. Il se rend chez le malade, frotte son front décoloré

(1) On bâtit plus tard en ce même endroit une église en l'honneur de saint Cheron. Une autre église, placée sous le même vocable, fut construite sur l'éminence appelée la Montagne-Sacrée, où ses disciples l'avaient enterré. La vénération des fidèles pour ces précieuses reliques y attirait un grand concours de peuple.

(2) Ne pas confondre avec saint Aventin Ier, qui, selon la *Gallia christiana*, fut le successeur de saint Potentien.

(3) Saint Lubin prit l'habit religieux dans un monastère du Poitou.

(4) Saint Avit, d'abord abbé de Micy, sur le Loiret, s'étant retiré dans le Dunois, sur les confins du Perche, saint Lubin vint l'y joindre, espérant y vivre en reclus; mais le saint lui donna la charge de célerier dans le monastère fondé à Châteaudun par les libéralités de Clotaire. A la mort de saint Avit, saint Lubin se retira dans le désert de Charbonnières, aux extrémités de la forêt de Montmirail ; il y mena pendant cinq années la vie éremitique.

(5) Il fut ensuite fait prêtre et abbé de Brou (Perche) par saint Ethère, évêque de Chartres, auquel il succéda.

avec le liniment sacré et joint à ces bienfaisantes onctions des prières pleines de ferveur. Quelques instants après, Caletric ouvre les yeux, saisit la main du vieillard, la baise avec transport et déclare d'une voix tremblante d'émotion et de joie qu'il est parfaitement guéri.

Depuis ce moment, saint Lubin (1) eut toujours pour le fils de sa prière une tendresse toute paternelle, et quand il plut au Seigneur de rappeler à lui ce pontife vénérable, la voix du clergé et du peuple, interprète de ses derniers vœux, acclama pour lui succéder le pieux et noble Caletric (2). Ce nouvel évêque, doué d'une figure douce et belle, joignait aux plus grandes vertus des connaissances variées. On peut le regarder d'après Fortunat (3), le poète inspiré de la croix, comme la personnification de cette urbanité romaine que la rudesse des mœurs barbares avait déjà presque entièrement détruite.

Un bien funeste événement devait signaler l'épiscopat de saint Béthaire, le second successeur de Caletric (4). Théodoric, déçu, dit-on, dans l'espoir de s'emparer du trésor de Clotaire, qu'il croyait renfermé dans Chartres, saccagea cette malheureuse cité et fit comparaître devant lui le pontife lui-même, les mains liées avec une corde comme un malfaiteur (5). L'air calme et majestueux du saint évêque désarma la colère du monarque austrasien, qui le combla de présents et lui rendit la liberté, ainsi qu'à ses infortunés compatriotes.

Depuis ce fait important, l'histoire de Chartres n'offre rien de remarquable à mentionner (6) jusqu'au moment où le cliquetis

(1) Le martyrium ou chapelle de saint Lubin occupe le centre de la crypte.
(2) Il n'avait alors que vingt-sept ans.
(3) On sait que saint Fortunat est l'auteur du *Vexilla Regis prodeunt*. Admirateur et ami de Caletric, il composa l'épitaphe placée sur son tombeau.
(4) Le sarcophage de ce pontife fut découvert en 1713, lors de la démolition de la chapelle de saint Serge et de saint Bacche, dont l'emplacement fut réuni à l'évêché. Il se trouve maintenant à la crypte, au fond de la chapelle de saint Nicolas. Sur le couvercle on lit une inscription latine dont voici la traduction : « Ici repose Caletric, dont la mémoire est douce; il est allé vivre dans les cieux le jour d'avant les nones de janvier (570). »
(5) Saint Laumer, fondateur de l'abbaye de Corbion (Perche), avait prédit à l'évêque Popollus, le prédécesseur de saint Béthaire, tous les maux qui allaient bientôt fondre sur les malheureux Chartrains.
(6) On trouve pourtant dans les annales de Metz qu'Hunald, fils d'Eudes, comte d'Aquitaine, se jeta sur Chartres et qu'il brûla cette ville sans épargner l'église épiscopale consacrée à la Mère de Dieu (745). La plupart des annalistes Chartrains gardant le silence sur cet incendie : nous n'en parlons qu'avec réserve.

D'après un vieux manuscrit, un sinistre semblable aurait de nouveau frappé l'église en l'an 770, sous le règne de Charlemagne. Nous ne mentionnons ce fait que pour mémoire.

des armes des farouches Northmans vint tirer cette cité de cette profonde léthargie, pour la faire entrer dans une longue période de périls et de malheurs.

VIE DE SAINT MARCOU,

OU

LE ROI TE TOUCHE, DIEU TE GUÉRISSE.

Charles III, ce monarque infortuné qui, aimé du peuple, repoussé par les grands du royaume, méprisé par les étrangers, fut depuis le berceau jusqu'à la tombe en butte aux traits de l'adversité, se tenait enfermé par crainte de ses ennemis dans son château fortifié de Corbeny, situé près de Laon, quand il reçut l'avis que des religieux porteurs de précieuses reliques s'approchaient de sa royale demeure pour mettre cet inappréciable trésor sous sa puissante protection.

Hélas! s'écria le malheureux prince, ils ignorent donc que Charles n'a que son cœur pour les défendre!... Néanmoins, qu'ils viennent. Qui sait d'ailleurs si leur présence ne fera point descendre sur moi comme une bienfaisante rosée les bénédictions du Ciel?

Les bons moines furent donc introduits auprès du monarque et de Frédéronne, son épouse bien-aimée. Alors celui qui paraissait le chef ou plutôt le père de cette petite colonie, après avoir humblement remercié le roi de cette flatteuse distinction, lui dit d'une voix fortement émue :

« Seigneur, et vous grande et pieuse princesse, ces pauvres moines que vous honorez en ce moment de votre auguste présence, viennent de faire plus de cent cinquante lieues de chemin dans le but de soustraire aux sacriléges profanations des farouches Northmans les restes mortels de leur fondateur, le bienheureux Marcou, de sainte mémoire.

» Ils eussent été, s'il l'eût fallu, jusqu'au bout du monde plutôt que de se voir enlever par la main de ces audacieux pirates ce qui est leur unique richesse, ce qui fait leur gloire et leur bonheur. » Ici, l'humble moine se tut, mais Charles lui ayant témoigné le désir de connaître en détail la vie d'un saint que ses rapports avec Childebert avait mis en grand renom à la Cour de France, il fit au roi et à la reine le récit suivant, qu'ils écoutèrent avec une religieuse attention :

« Notre bienheureux père naquit à Bayeux l'an 448, de parents aussi recommandables par leurs vertus que par leur noblesse. La mort les ayant enlevés tous deux à sa tendresse, Marcou, afin

d'embrasser la pratique des conseils évangéliques, quitta son pays, renonça à ses biens et se retira à Coutances dont saint Possesseur était alors évêque. Celui-ci, admirant les rares vertus du pieux étranger, l'ordonna prêtre et lui donna la mission d'évangéliser son diocèse.

» Plusieurs personnes, touchées de ses exhortations, résolurent de se placer sous la conduite de l'homme de Dieu, et ce fut afin de réaliser un vœu qui paraissait inspiré du Ciel que le saint se rendit à Pontoise où se trouvait alors le roi Childebert, l'un de vos illustres prédécesseurs, pour lui demander la concession de la terre de Nanteuil, située non loin de la mer, à l'est de la presqu'île de Neustrie, et l'autorisation d'y bâtir un monastère ! (1)

» Au moment où le saint voyageur arrivait au palais, le roi entendait la messe avec la reine Ultrogote. Marcou se rendit dans la chapelle, mais comme il était tout couvert de la poussière du chemin et n'avait que de pauvres habits, il se tint à l'écart demandant à Dieu de disposer en sa faveur le cœur de Childebert et de lui fournir les moyens d'être présenté à ce monarque. La prière du saint fut promptement exaucée, car, tout-à-coup des cris perçants viennent troubler le silence qui régnait dans le saint lieu, et ces étonnantes paroles sorties de la bouche de plusieurs possédés présents à la célébration de l'auguste sacrifice retentissent dans la pieuse assemblée qu'elles remplissent d'un indicible effroi. « Marculphe, serviteur de J.-C., aie pitié de nous, parce » que ta présence nous tourmente cruellement. »

» La messe achevée, Childebert fit chercher parmi les assistants celui dont les démons venaient de révéler la présence, et quand Marcou parut devant lui, il demanda de lui exposer le motif de sa venue, lui promettant à l'avance de lui accorder tout ce qu'il serait en son pouvoir de lui donner. Toutefois, ajouta-t-il, je vous conjure en retour, mon père, de procurer par vos prières la délivrance de ces malheureux esclaves de Satan, et il désignait du doigt les possédés qui s'agitaient convulsivement et paraissaient en proie à d'horribles tortures. Le saint consentit à cet échange bien digne de sa compatissante charité; et faisant sur ces pauvres énergumènes le signe rédempteur de la croix, il força les démons à sortir du corps de ces malheureux. Childebert, de son côté, fit don au bienheureux de la terre et du parc de Nanteuil, et grâce aux soins diligents du saint abbé, on vit bientôt un spa-

(1) La ville de Nanteuil prit plus tard le nom de saint Marcou.

cieux monastère s'élever dans cette solitude et recevoir sous son toit hospitalier tous ceux qui désiraient s'instruire des exemples et des conseils de l'abbé. Le nombre de ses disciples s'augmentant chaque jour, il fit bâtir plusieurs autres monastères, et tous les moines placés sous sa paternelle direction adoptèrent la règle admirable dont le grand saint Benoit venait de faire à l'occident la magnifique aumône. Malgré le bonheur que le bienheureux Marcou éprouvait au milieu de ses enfants, le vif attrait qu'il ressentait pour la solitude le portait à passer le carême dans une île voisine [1] de Nanteuil, et là, donnant un libre cours à sa ferveur, il se livrait aux plus effrayantes austérités.

» Quand il revenait au temps de Pâques au milieu des siens il trouvait un grand nombre d'infirmes qui encombraient les abords de son abbaye pour obtenir par ses puissants suffrages un soulagement à leurs maux. Et lui les consolait, les encourageait et les renvoyait guéris. Cependant ce concours de peuple alarmant son humilité, il se retira dans l'île de Jersey qui était devenue comme un repaire de pirates; mais l'efficacité de ses prières et de ses exemples la renouvela complétement, et saint Marcou ne quitta ces plages naguère désolées qu'après y avoir rétabli la paix et fait goûter à ses habitants le bonheur que procurent les saintes pratiques de la religion du Christ.

» Le bienheureux fit ensuite un second voyage à la cour où il obtint de Childebert la confirmation des diverses donations que ce prince lui avait faites, et reconnaissant en *saint* la générosité du monarque, il lui assura ainsi qu'à ses successeurs la continuation du privilégé que son père, le grand Clovis, avait reçu de saint Rémy lorsqu'il fut sacré par ce pontife, *de guérir les Écrouelles.*

» Saint Marcou, de retour au milieu de ses enfants, continua à les instruire par ses paroles et à les édifier par ses héroïques vertus jusqu'au moment où il plut à Dieu de l'enlever à l'amour de ses disciples pour introduire son âme sainte dans les tabernacles éternels.» (2) En prononçant ces derniers mots, le bon religieux leva les yeux vers le Ciel, les reporta ensuite sur la terre, croisa ses bras sur sa poitrine, et puis se levant il s'inclina profondément en attendant dans un respectueux silence les ordres du monarque.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Appelée depuis en son honneur île de saint Marcou.
(2) Le 1er mai 558. Sa fête est fixée au jour anniversaire de sa bienheureuse mort.

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

Le plus court séjour à Paris est pour un habitant de la province l'occasion de mille péripéties, de mille incidents divers dont le souvenir d'abord confus s'éclaircit peu à peu, et finit par se présenter à l'esprit avec toute la fraîcheur, tout l'agrément de la nouveauté et quelquefois même le charme de l'à-propos; c'est ainsi qu'en recevant de Tarbes le mois dernier, l'intéressante notice de M. l'abbé Fourcade sur l'apparition de la Très-Sainte Vierge à la grotte de Lourdes, un épisode de ma vie parisienne que j'avais complétement oublié s'est retracé à mon esprit, et comme il ne manque pas d'une certaine actualité, je m'empresse de vous le faire connaître à vous mes bienveillants et trop patients lecteurs!...

Un jeune surnuméraire du ministère des finances, fils d'un négociant de mes amis, averti par son père de mon arrivée dans la capitale, vient un matin me trouver à mon hôtel, me proposant pour l'après-dîner une promenade au bois de Boulogne; j'acceptais de grand cœur son offre attrayante, et ce fut avec un intérêt et un plaisir bien marqués, que je visitais avec lui le délicieux jardin d'acclimatation qui étale aux regards enchantés les richesses végétales des deux mondes, et le magnifique *aquarium* où se jouent et se reproduisent dans une eau limpide les espèces si variées des habitants des mers. En sortant de l'*aquarium*, Georges, c'était le nom de mon surnuméraire, avisa au milieu de la foule qui se pressait à ses abords trois ou quatre de ses camarades qu'il me présenta de la façon la plus aimable : pour ne pas rester en arrière de politesse, je continuai ma promenade avec eux, espérant tirer profit, moi chétif provincial, des connaissances que devaient avoir ces fortunés habitants de la ville des merveilles. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand je m'aperçus que la conversation de ces pygmées de la science, de ces rétheurs imberbes ne roulait que... lecteurs sérieux, vous ne le devineriez jamais, si je ne vous le disais... que sur un Mandement épiscopal dont les pages admirables sortaient meurtries et falsifiées de leurs bouches imprudentes.

La véhémence et le mordant des critiques de Georges me causèrent une telle surprise que je me pris à le regarder fixement, ce qui refroidit sa verve et lui fit bientôt garder le silence. Nous étions arrivés à une bifurcation d'allées; ses amis se séparèrent alors de nous et ce départ rendant à mon jeune guide toute sa

forfanterie : Quel journal lisez-vous donc, me demanda-t-il? Ce DONC peu important en apparence était cependant bien significatif et voulait dire en langage d'étudiant rationaliste : « on voit bien, mon cher, que vous ne comprenez rien aux choses du temps ; que vous êtes un ennemi du progrès, du libre examen, un fanatique des vieilles idées, un esprit obtus. Arrière, arrière de moi : nos intelligences ne sont point au même niveau, car vous vous traînez péniblement dans les sillons usés de la pensée catholique, tandis que moi, à l'aide de la feuille *incomparable* qui chaque matin porte en mon esprit ses brillantes clartés, je marche sans crainte dans ces rails posés par une main ferme et hardie qui, traçant à l'intelligence une voie nouvelle, conduisent avec rapidité vers ce double but que tout esprit solide doit s'efforcer désormais d'atteindre : l'indépendance et la liberté. » Tout en comprenant l'immense portée de ce terrible *donc*, je gardai bonne contenance et me contentai de répondre d'un air où perçait une certaine malice : Je dois vous avouer, mon ami, que je voyage beaucoup mais que je lis fort peu.

— Ah vous êtes un touriste, fit Georges... D'après cette donnée je suis en droit de supposer que vous avez été aux Pyrenées, à Bonnes, à Bagnères, à Lourdes même. Sur un signe affirmatif de ma part, il continua : vous avez dû alors entendre traiter sur les lieux mêmes la question que nous traitions tout-à-l'heure; allons monsieur, puisque nous sommes seuls, dites-moi franchement ce que vous pensez de cette fameuse, de cette étonnante apparition ?

Par suite d'une bizarrerie de caractère que je ne viens point excuser, rien ne me rend calme comme l'agitation, rien ne me cause plus de tristesse que les éclats bruyants de la joie, rien enfin ne m'ôte autant l'envie de parler que ces questionneurs intrépides et loquaces que l'on pourrait appeler des points d'interrogation organisés. Aussi, au lieu de satisfaire directement la curiosité de mon interlocuteur : Asseyons-nous ici, lui dis-je, en indiquant du doigt deux chaises placées au pied d'un arbre, et si vous avez quelques instants à me donner je vous communiquerai ce que je sais sur le grave sujet qui paraît si vivement vous préoccuper. Mon jeune homme y consentit volontiers, et par un de ces jeux de l'imagination que l'on pourrait appeler les steeple-chase de la pensée, en moins d'un instant je me trouvai transporté avec lui dans la vallée du Lavidan que couronne d'une manière si pittoresque la montagne au sommet de laquelle le château fort de Lourdes étale

son donjon crénelé; et après avoir promis à Georges de répondre à toutes les objections qu'il pourrait me faire, je commençai ainsi mon récit :

C'était le 11 février 1858, vers deux heures de l'après-midi. Bernadette Soubirous, jeune fille de Lourdes, âgée de quatorze ans, ramassait du bois sec le long du Gave avec une de ses sœurs et une de leurs petites compagnes. Elle était arrivée devant la grotte dite de Massavielle, lorsqu'au milieu du silence de la nature elle entend un coup semblable à un coup de vent. Elle regarde du côté de la rive droite de la rivière bordée de peupliers, elle les voit immobiles. Un nouveau bruit frappe ses oreilles, elle se retourne alors vers la grotte et aperçoit sur le bord du rocher, dans une espèce de niche, à côté d'un buisson qui s'agite, une dame qui lui fait signe de venir. Son visage était d'une beauté ravissante; (1) sa tête était couverte d'un voile et ses mains jointes tenaient un chapelet aux grains blancs retenus par une chaîne d'or d'un vif éclat. A cette vue Bernadette se trouble, tombe instinctivement à genoux, prend son chapelet,— l'humble et simple fille des champs ne savait pas d'autres prières. — Quand elle l'a terminé l'apparition s'évanouit.

Bernadette rentre tout émue chez sa mère, lui avoue ingénuement ce qu'elle vient de voir. Cette femme se trouble à son tour, craignant que sa fille ne soit victime d'une illusion et lui défend de retourner à la grotte. Cependant elle finit par céder aux instances de Bernadette qui, après s'être munie d'eau bénite, se rend le dimanche suivant à la grotte toujours suivie des deux autres enfants. L'apparition se renouvelle. Alors Bernadette, pour s'assurer si cet être merveilleux vient réellement de la part du Seigneur, lui jette par trois fois de l'eau bénite. Mais elle n'en reçoit qu'un regard plein de douceur et de tendresse. Le jeudi suivant, l'apparition parle à l'enfant, et lui dit de revenir pendant quinze jours, de boire, de se laver dans la fontaine et de manger d'une herbe qu'elle y trouvera. Bernadette obéit, mais elle ne trouva dans la grotte qu'une terre détrempée. Aussitôt elle pratique de ses mains un petit creux qui se remplit d'eau bourbeuse; elle boit, se lave, et mange une espèce de cresson qui était dans ce lieu. Dès que cet acte de soumission est accompli, la dame mystérieuse la charge d'aller dire aux prêtres qu'elle veut qu'on lui élève une chapelle dans l'endroit où elle s'est montrée; et l'enfant s'em-

(1) Voir le mandement de Monseigneur de Tarbes et la notice de M. Fourcade, auxquels nous avons emprunté ces détails.

presse de remplir auprès du curé de la paroisse la mission qu'elle a reçue.

La jeune fille avait été invitée à retourner pendant quinze jours à la grotte : elle répond fidèlement à l'appel, et tous les jours à l'exception de deux, elle contemple le même spectacle en présence d'une foule (1) innombrable qui se presse devant la grotte, et sans rien entendre, sans rien voir, reste recueillie, silencieuse, comme dans un sanctuaire. Quant à Bernadette, dès que l'apparition a lieu, elle perd le sentiment de ce qui se passe autour d'elle ; son visage rayonne d'une indicible joie et semble attester qu'elle est en rapport avec un être surnaturel. Pendant cette quinzaine, elle reçut plusieurs fois l'invitation de boire, de se laver dans l'endroit indiqué et de prier pour les pécheurs. Bernadette fut encore favorisée de la même apparition le 25 mars et le 5 avril ; celle du jour de l'Annonciation fut la plus solennelle, nous oserions dire la plus décisive. Tandis que Bernadette insistait pour savoir le nom de la Dame mystérieuse, celle-ci qui tenait habituellement ses mains jointes les relève, les joint à la hauteur de la poitrine, lève les yeux au ciel et formule bien distinctement cette réponse : *Je suis l'Immaculée Conception.*

Puis elle disparaît, et quand elle revient le 5 avril, c'est pour promettre à la jeune fille le bonheur, si ce n'est en ce monde, du moins dans l'autre, et lui confie en forme d'adieux trois secrets qui la regardent seule et qu'elle ne doit dévoiler à personne. Depuis ce jour les apparitions ont cessé, mais le concours continue, les pélerins venus des contrées lointaines comme des pays voisins courent à la grotte, prouvant par leur recueillement et les signes de leur foi, qu'ils sentent comme un souffle divin qui anime ce rocher devenu désormais célèbre ; l'eau naguère bourbeuse de la grotte de Massavielle, transformée subitement en une source limpide et pure, opère sur les malades qui la prennent avec confiance et foi, des guérisons radicales et instantanées. Des pécheurs depuis longtemps éloignés de Dieu, retournent à lui par la médiation de Notre-Dame de Lourdes, et ces infirmes guéris, ces familles consolées, ces pauvres âmes rendues à la vertu, proclament à l'envi la réalité de la miraculeuse apparition.

L'eau de Massavielle, objecta Georges en ricanant, possède sans aucun doute des qualités curatives comme toutes celles des

(1) Le concours fut tellement grand qu'au rapport de personnes judicieuses, il s'éleva au chiffre de dix mille personnes.

Pyrenées ; voilà ce qui opère vos prétendues guérisons surnaturelles.

— Mais que diriez-vous, repris-je, si elle ne renfermait aucune substance active capable de lui donner des propriétés thérapeutiques marquées? (1).

— Je dirais... je dirais beaucoup de choses sans doute, répondit Georges avec embarras. Mais excusez-moi monsieur, ajouta-t-il en se levant brusquement, si je prends aussi vite congé de vous. Un rendez-vous d'affaires m'appelle au centre de Paris, et il s'éloigna, emportant avec lui la notice sur l'apparition que je lui avais remise dès le commencement de notre entretien, et qu'il se mit à parcourir dès qu'il crut que je l'avais perdu de vue.

Quelle ne fut pas ma surprise, quand le jour de mon départ je rencontrai Georges à la gare du chemin de fer! Vous êtes trop pressé, me dit-il avec un gracieux sourire, pour écouter les objections que je vous avais *promises;* veuillez en échange accepter cette offrande (et il me glissait dans la main une pièce d'or), destinée à fournir une petite pierre à l'église qui doit être élevée dans la vallée de Lourdes, en l'honneur de l'Immaculée Conception (2). X.

LE MOIS DE MARIE DANS LES CAMPAGNES, DANS LA FAMILLE, DANS LES ÉCOLES.

CAUSERIE.

Si la dévotion du mois de Marie rencontre tant de pieuses sympathies parmi les habitants des villes, combien ne devrait-elle pas être encore plus chère à la jeune fille des campagnes, à l'homme des champs, puisque l'épanouissement de la nature dont ils sont sans cesse témoins, les disposent merveilleusement à l'épanouissement de la piété, cette fleur de l'âme dont le parfum va se confondre avec celui des roses et des lys! Une telle pensée peut être très-poétique, diront quelques-uns; mais comment par exemple la réaliser dans ces pauvres petits hameaux que n'avoisine aucun

(1) C'est ce qui résulte de la décomposition chimique opérée par M. Filhol, professeur de chimie à la faculté des sciences de Toulouse.

(2) Les dons pour l'érection de l'église de l'Immaculée Conception, peuvent être remis, soit au secrétariat de l'évêché de Tarbes, soit au curé doyen de Lourdes, et pour les diocèses étrangers, au secrétariat des évêchés respectifs. — Des messes seront célébrées chaque semaine pour les bienfaiteurs et fondateurs de l'œuvre.

château, aucune maison opulente, et dont les chaumières se trouvent éloignées du clocher qui élève sa flèche aigue au milieu d'une solitude? L'objection est pressante ; j'aurais de bons arguments à y opposer, mais puisqu'il s'agit entre nous d'une causerie, j'y réponds par une histoire.

Il y avait dans une petite paroisse de l'ouest un bon prêtre qui désirait vivement y établir le mois de Marie. Malheureusement cette localité se trouvait à peu près dans des conditions semblables à celles que je viens de rapporter.

Que fait-il? D'abord il annonça en chaire que tous les dimanches du mois de mai, après les vêpres, on chanterait les litanies de la très-sainte Vierge qui seraient suivies d'une courte instruction et d'un cantique en l'honneur de Marie. Il engagea ensuite tous les enfants du catéchisme à ramasser des fleurs, en revenant de l'école, pour orner l'autel de la bonne Mère. — Les fleurs, direz-vous, cela se trouve encore; mais le luminaire! — Ah! le luminaire, c'est un peu plus difficile à la vérité, néanmoins pour le prêtre dont je vous parle une tournée dans le village en fit les frais. Quand il eut réglé ses petites conventions avec ses paroissiens, on déposa, par son ordre, à l'entrée de l'église, une sorte de boîte qu'il baptisa : *La Boîte aux Chandelles*. Chaque habitant, chaque jeune fille surtout, vint y déposer la sienne; de sorte que tous les dimanches du mois de mai l'autel de la très-sainte Vierge fut splendidement illuminé au grand ébahissement et au grand contentement de tous. Et puis les cantiques! C'était à qui reconnaîtrait dans le chant la voix de son enfant. Aussi quelle joie rayonnait sur tous ces visages basanés! Quel pieux entrain avaient tous ces bons villageois pour se rendre à l'église! Et quand eut lieu la consécration des tout petits enfants amenés par leurs mères au pied de l'autel de Marie, que de douces larmes coulèrent sur ces joues que depuis longtemps la sueur du travail avait seule inondées! Pour peu que vous ayez autour de vous quelques habitations ; eh bien, faites la prière chaque soir avec un cantique, toujours un cantique, chanté par les enfants : mettez-y un peu plus d'apparât le jeudi; mais que le dimanche l'emporte toujours en solennité sur les réunions de la semaine.

Ici je vous entends encore dire : — Personne ne vient aux vêpres.

— C'est le moyen d'y attirer.

— De plus, nous craignons de ne pas réussir et par suite d'être accusés de témérité.

— Ce serait bon de *craindre* si vous travailliez seuls; mais Marie est là ; c'est la céleste ouvrière, d'un coup de sa main maternelle elle retourne les cœurs, et puis les obstacles s'aplanissent et l'ouvrage se trouve fait.

Toutefois ce témoignage public de vénération et d'hommages ne suffit pas aux personnes sincèrement dévouées à la très-sainte Vierge ; elles tiennent encore à lui rendre un culte d'amour dans le secret du sanctuaire domestique, et lui élèvent un modeste trône devant lequel elles se plaisent à venir chaque jour s'agenouiller. Oh ! qu'il est beau de contempler cette mère de famille entourée de tous ses enfants, prosternée avec eux devant la mère par excellence de la grande famille humaine, la conjurant de les bénir tous, de regarder sa maison comme sienne, d'en être la maitresse, la souveraine, d'y demeurer toujours. Et les enfants de répondre *Amen*, et de se relever joyeux en songeant qu'ils sont sous la douce garde de la reine du Ciel ! Quelle benigne, quelle salutaire influence une telle pensée n'a-t-elle pas dans un intérieur chrétien? La jeune fille en devient plus modeste, le jeune homme plus rangé et plus studieux, les serviteurs plus soumis, enfin les parents et les maîtres plus à la hauteur de la sublime mission qu'ils ont reçue du ciel.

La dévotion du mois de Marie est donc un puissant levier d'éducation. Ils le comprennent bien ces pieux instituteurs, ces maîtresses zélées, qui se servent de ce mois béni comme d'un moyen d'émulation pour porter leurs élèves à la piété, à la science, à la vertu. Encore un petit trait, c'est par lui que je terminerai cette causerie.

Dans un pensionnat de demoiselles tenu par de saintes religieuses, régnait parmi les élèves un esprit de dissipation, d'insubordination même qui avait résisté à toutes les industries d'un zèle aussi éclairé que vigilant. Le mois de mai approchait, et la plupart de ces jeunes têtes, bien loin de se calmer, étaient dans une fermentation qui prenait tout le caractère d'une hostilité ouverte contre la maîtresse du pensionnat en particulier. Cette excellente religieuse, au lieu de leur adresser les reproches que méritait leur conduite, va conter toutes ses peines à la bonne Vierge, puis elle retourne vers les enfants et leur dit quelques mots du cœur sur le mois qui va s'ouvrir, les prévient ensuite qu'avant qu'il se termine, deux oriflammes, formées de tout les billets d'honneur qu'elles auront gagnés, seront placées auprès de la statue de Marie ; enfin elle leur recommande d'être bien fidèles

à déposer chaque soir dans une élégante corbeille qui doit être placée au pied de son autel, un petit billet contenant l'acte de vertu qu'elles auront pratiqué pendant le jour en l'honneur de la bonne mère. A ces simples paroles, une sorte de frémissement approbatif courut parmi les élèves. A partir de ce moment le silence et le recueillement succédèrent à la dissipation, la docilité à la révolte, et à la fin du mois de nombreux billets d'honneur, artistement arrangés sur une étoffe d'azur, formaient le plus bel ornement du Trône de la Vierge immaculée.

Ce sont là de petits moyens, j'en conviens, mais puisqu'ils produisent de si consolants, de si heureux effets, pourquoi ne pas en essayer?

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME
ET
EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE.

Il y a quelques semaines, un pauvre domestique, qui recourt à Notre-Dame de Chartres dans tous ses besoins spirituels et temporels, adressait comme ex-voto à sa divine protectrice deux cœurs, dont l'un devait être placé dans le sanctuaire de Notre-Dame de la Brèche.

— La saison que nous venons de traverser n'est pas celle qui nous offre le plus de faits que nous puissions livrer à la sainte curiosité de nos lecteurs; mais notre correspondance particulière nous fournit certains détails qui méritent de fixer leur attention.

Voici ce que nous écrit un de nos plus zélés correspondants :

« Le jeune E... est la doublure du jeune enfant dont il a été fait mention dans le numéro de *la Voix* du mois de mars. E..., dont les parents sont déjà abonnés, E..., qui se destine à la prêtrise, a voulu avoir son abonnement particulier, et pendant quatre mois il a ramassé ses petites économies d'écolier pour atteindre son but. Son père et sa mère lui ont proposé de lui en faire les avances, et il n'a jamais voulu y consentir. Il a prétendu qu'on lui enlèverait une partie du mérite de sa bonne pensée. Je sais qu'il travaille maintenant à entraîner quelques-uns de ses camarades à en faire autant que lui. Espérons que de pareils exemples se multiplieront.....

» Je partage parfaitement, ajoute notre correspondant, votre manière d'envisager l'utilité et l'avenir de votre Œuvre. Ce n'est pas dans ces temps d'épreuve que les hommes de foi et de sacrifice doivent s'endormir ou se décourager; c'est alors au contraire que le dévouement doit acquérir de nouvelles forces. Le sanctuaire serait bientôt désert si l'on ne faisait rien pour soutenir et encourager les vocations, car il est certain que l'ambition n'y peut plus appeler personne et que les familles ne sont plus engagées à y pousser leurs enfants... Il me semble que votre Œuvre devrait être l'œuvre

de tous ceux qui vivent sans cesse dans le sang de la sainte victime... »

— « Notre-Dame de sous-terre, lieu de bénédiction! nous écrit une pieuse dame d'un diocèse étranger. Tout bien en vient pour notre paroisse, et il se fait d'une manière si étonnante qu'on ne peut l'attribuer qu'à la protection de notre divine maîtresse. Les *bonnes veillées* sont une de nos œuvres, les visites au Saint-Sacremedt deviennent une pratique de la paroisse, la piété a fait de grands progrès... »

— Un jour que j'étais souffrant, nous écrit un prêtre du midi de la France, je m'adressai avec ferveur à Notre-Dame de Chartres. Je fus peu après soulagé et même guéri. Je promis de m'abonner au petit journal que vous faites paraître, je tiens ma promesse. »

LA FLEUR DE LA JEUNE AVEUGLE.

Un oculiste de la capitale, homme aussi respectable par son âge, aussi recommandable par ses vertus, qu'habile dans son art, avait été appelé à donner ses soins au propriétaire d'un château situé dans le Maine, et qui depuis plusieurs années était entièrement privé de la vue. Ayant appris qu'une jeune fille du village avait la même infirmité, le compatissant oculiste se fit conduire dans sa pauvre demeure et après un sérieux examen des yeux de la malade, il déclara qu'elle était affectée de la cataracte, indiqua un régime à suivre, et fixa le jour où il viendrait faire l'opération.

Quelle était intéressante à contempler, cette jeune aveugle revêtue de sa robe de première communion qu'elle avait mise pour lui porter bonheur, et roulant dans ses doigts les grains de son rosaire, en attendant la venue du docteur! Chaque mouvement qui se fait dans la maison, chaque pas qu'elle entend la fait tressaillir. Enfin au moment indiqué la porte s'ouvre. « Me voilà, dit l'excellent médecin; du calme, du silence, et je réponds du succès. » L'enfant fait sur elle le signe de la croix, invoque Marie du fond du cœur, et reste ensuite immobile sous la main de l'opérateur. Tout à coup un cri se fait entendre, cri de joie, cri d'allégresse, les yeux de l'aveugle ont aperçu la lumière du jour. La reconnaissance déborde de son âme et cependant elle ne trouve pas de parole pour exprimer son bonheur. Alors, par une de ces inspirations soudaines que le cœur seul peut donner, elle saisit une fleur dont la vue frappe ses regards, et la présentant au docteur, lui dit d'une voix angélique :

O prenez-la, de grâce, si j'avais quelque chose de plus beau je vous le donnerais.

Le médecin attendri jusqu'aux larmes, accepta le don de l'enfant, et l'on dit que cette simple fleur des champs lui parut d'un plus grand prix que tout l'or du châtelain! C. de C.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

6e NUMÉRO. JUIN 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE IV.

LES NORTHMANS.

Charlemagne, cet empereur invincible dont la grande âme avait affronté tant de périls, la lourde épée terrassé tant d'ennemis, versa dit-on des larmes en apercevant les barques rapides des Danois ou Northmans (hommes du nord) sillonner les rivages de la Baltique. C'est qu'il entrevoyait sans doute dans un coup d'œil presque prophétique tous les maux que ces farouches insulaires causeraient à son vaste empire, quand son énergique main aurait cessé d'en tenir les rênes. Cette triste prévision ne se réalisa que trop sous le règne de Charles-le-Chauve, son petit-fils, et l'argent dont le prince paya leur promesse de départ ne fit que précipiter leur retour et augmenter leur audace. Ce fut en 858 que ces terribles pirates, sous la conduite d'Hasting, un de leurs chefs, vinrent mettre le siége devant Chartres, après avoir tout dévasté sur leur passage. Cette antique cité, fortifiée par des murailles si épaisses qu'on la nommait *la Ville de pierres*, et pourvue d'aqueducs et de voies souterraines favorables à la défense, aurait pu leur opposer une longue résistance ; aussi eurent-ils recours à la ruse pour s'en emparer : ils feignirent un ardent désir de recevoir le baptême. L'évêque de Chartres, le trop confiant Flotbord, croyant à leur sincérité, fit ouvrir à ces barbares les portes de sa ville épiscopale; mais à peine y étaient-ils entrés

qu'ils y mirent tout à feu et à sang et massacrèrent sans pitié le pasteur et le troupeau.

Ensuite cruellement heureux des ruines qu'ils avaient faites, les Northmans s'éloignèrent de Chartres pour aller porter en d'autres lieux la désolation et la mort. Alors ceux d'entre ses habitants qui s'étaient soustraits par la fuite à la rage de ces féroces spoliateurs, revinrent dans leurs foyers dévastés et, fortifiés, encouragés par les entraînantes exhortations de Gislebert, le successeur de l'infortuné Flotbord, ils se mirent à l'œuvre, comme autrefois les habitants de Jérusalem, pour relever leur temple détruit, leurs maisons en cendres et leurs remparts abattus.

Ce zèle des Chartrains, si empreint de patriotisme et de foi, reçut une magnifique récompense dans le don que fit Charles-le-Chauve à l'église de Notre-Dame du Voile (1) ou vêtement intérieur de la très-sainte Vierge (2) envoyé à Charlemagne par l'impératrice Irène.

Cette précieuse relique fut pour les habitants de Chartres ce que l'Arche d'alliance était pour les Juifs fidèles, l'objet du plus profond et du plus confiant amour. Aussi, quand en 911, le farouche Rollon vint, à la tête de ses Northmans, attaquer cette importante cité, la vue du Voile de Marie flottant en guise d'étendard au dessus de la porte Neuve où l'avait fait placer le pieux évêque Gausselin, inspira une telle ardeur aux assiégés qu'ils tombèrent avec une indomptable énergie sur les ennemis et en firent un si grand carnage qu'au rapport du moine Paul, leurs cadavres entassés dans la rivière d'Eure en arrêtèrent momentanément le cours (3). Cependant Rollon et le reste des barbares

(1) La voix populaire lui donna le titre de Sainte Tunique ou de *Sancta Camisia;* de là la forme qui lui est affectée sur les armes du chapitre. (Nous renvoyons pour plus amples détails sur tout ce qui concerne cette précieuse relique, au *Guide du touriste et du pélerin*, p. 51 et suivantes, par un des rédacteurs de la *Voix de Notre-Dame.*

(2) Vers le même temps, des moines de l'abbaye de Fontenelle (Neustrie), fuyant les ravages des Northmans, vinrent abriter sous les voûtes hospitalières du temple de Marie les reliques de saint Vandrille, leur bienheureux fondateur. Celles de saint Piat, martyr, qui de Tournay, dont il avait été apôtre, avaient été transférées à Saint-Omer, furent également portées à Chartres où elles devinrent l'objet d'un culte tout particulier comme le témoigne assez la chapelle placée sous son tutélaire patronage.

(3) On dit que la place des *Épars* doit son nom à la fuite des Northmans qui s'*éparpillèrent* dans la campagne aux poursuites des Chartrains. D'après une autre opinion ce titre lui viendrait des différentes routes de la Beauce dont elle est le point de départ.

qui avaient échappé à la mort se retirèrent, à l'entrée de la nuit, sur la montagne de Lèves d'où, à l'aide d'un stratagème, ils s'enfuirent le lendemain au lever de l'aurore (1). Quant aux Chartrains, aussi humbles dans le succès qu'ils s'étaient montrés intrépides dans la lutte, ils tinrent à honneur de faire cortége à la sainte Relique à laquelle ils attribuaient leur victoire, lorsque l'Évêque la rapporta processionnellement à l'église de Marie, ne demandant pour récompense de leur valeur et de leur dévouement que l'insigne faveur d'appliquer leurs lèvres sur ce vêtement sacré, sanctifié par l'attouchement béni de la Vierge immaculée (2).

Un demi siècle environ (962) après la sanglante défaite de Rollon, vient se dessiner aux regards la fantastique figure de Thibault-le-Tricheur, ce vieux chasseur, comme l'appelle la légende, ce redoutable comte de Chartres, ce hardi geôlier de Louis d'Outre-Mer, ce Robert-le-Diable de la Beauce enfin qui, tandis qu'il guerroyait sur les terres de Richard, duc de Normandie, se laissait enlever sa bonne ville de Chartres par les troupes de son ennemi qui la livraient aux flammes et en faisaient périr la plupart des habitants. Les chroniqueurs du temps rapportent que le malheureux Thibault, une fois rentré dans cette malheureuse cité désolée, ayant voulu compter une à une les têtes moissonnées par le glaive des Normands, manqua perdre la raison. Ah! c'est que sous la cuirasse d'airain qui couvrait sa large poitrine, battait un cœur de père, et qu'à tous les maux qui venaient de frapper cet intrépide guerrier, s'était jointe la perte d'un fils.

L'église de Notre-Dame qui avait été aussi détruite par les torches embrasées des Normands, fut promptement réédifiée, et la dévotion des Chartrains envers la Vierge-Mère, bien loin d'être affaiblie par de si fréquents désastres, prit un nouvel accroissement. Tels deux amis fidèles et dévoués, dont l'affection est d'autant plus vive qu'ils ont pleuré, qu'ils ont souffert ensemble, et que dans leur âme ainsi labourée par une commune douleur, l'espérance a fait briller son radieux flambeau!

(1) Trois de leurs guerriers se glissèrent entre les rangs chartrains et allèrent sonner de la trompette dans la plaine; à ce bruit ceux-ci dégarnirent le tour de la montagne afin de se porter contre les nouveaux ennemis qu'ils croyaient avoir à combattre, ce qui permit aux Northmans de s'enfuir sans périls de ce poste dangereux.

(2) Comme gage de leur gratitude pour le bienfait reçu, les Chartrains voulurent que la sainte relique fût placée dans un coffret d'or pur. Un habile orfèvre, nommé Teudon, fit une admirable châsse qui s'est conservée jusqu'en 1793. Un inventaire fait en 1682 en donne une courte description.

VIE DE SAINT MARCOU
OU
LE ROI TE TOUCHE, DIEU TE GUÉRISSE.

(Suite et fin. — V. le N° de Mai.)

« Ne vous éloignez pas, mon père, se hâta de dire le roi au pieux narrateur, ma demeure sera la vôtre et celle de vos frères ; si Charles avait quelque chose de mieux à vous offrir il le ferait aussitôt ; le malheur des temps est bien grand, son épargne est presque vide, mais il ne saurait se plaindre de son dénûment, puisque le Seigneur a daigné dans sa miséricorde lui envoyer la dépouille mortelle du grand saint Marcou qui, à ses yeux, est une inappréciable richesse. Que la sainte châsse, continua le roi, soit portée avec honneur dans la chapelle du château et que jour et nuit deux cierges d'un poids de quatre livres brûlent devant elle. » Les ordres du monarque reçurent une prompte exécution et sa piété et sa confiance envers le saint fondateur de l'abbaye de Nanteuil furent plusieurs fois couronnées par des faveurs sensibles du Ciel, que ce prince et la reine Frédéronne durent à sa puissante médiation.

Cependant les Normands ayant mis fin à leurs cruelles déprédations, les bons moines songèrent à retourner dans leur pays et parlèrent sérieusement au roi de leur départ. Charles s'en émut, et afin de prévenir ce qui aux yeux de sa foi eût été un véritable malheur, il écrivit à l'Évêque de Coutances, le conjurant de l'autoriser à conserver les reliques de saint Marcou. Le pontife, après avoir pris l'avis de son métropolitain, l'Archevêque de Rouen, accéda au désir du roi. D'ailleurs le monastère de Nanteuil n'offrait plus aux regards désolés qu'un triste amas de ruines, tandis que Charles offrait, dans une munificence toute royale, de bâtir, attenant à son palais, un monastère pour, ainsi que le porte la charte de fondation, « y recevoir des religieux qui garderaient le corps de saint Marcou et offriraient à Dieu des prières pour la prospérité de l'Église, du roi et de l'état (1). »

(1) Peu après cette époque, 905, jusqu'à la révolution de 89, tous les dimanches de l'année, à sept heures, une messe était dite au monastère de Corbeny, pour la santé du roi et la prospérité de son royaume ; en outre, il fut plus tard établi que, le 2 mai, le lendemain de la fête de saint Marcou, un anniversaire solennel et général serait célébré pour le repos de l'âme des rois de France, fondateurs et bienfaiteurs du prieuré. De leur côté les monarques après leur sacre faisaient une neuvaine de prières en ces lieux bénis ou, s'ils ne pouvaient y rester un temps aussi long, ils la commençaient et donnaient à un de leurs aumôniers mission de la terminer.

Les bons moines ne purent échapper dans leur nouvelle résidence aux vicissitudes des guerres civiles : les partis contraires s'emparèrent tour à tour de la forteresse de Corbeny; mais rien ne put arrêter le concours des peuples auprès des saintes reliques, car la grande voix des miracles opérés par l'attouchement ou même la vue de ces ossements bénis, dominait le cliquetis des armes et portait au loin le nom vénéré de saint Marcou. D'ailleurs le pélerinage des rois de France à l'abbaye de Corbeny, lorsqu'après leur sacre ils venaient faire l'essai de la prérogative extraordinaire dont ils ne jouissaient pour ainsi dire qu'avec dépendance du recours à saint Marcou, donna au culte populaire une magnifique sanction. Néanmoins, bien que les monarques français aient toujours tenu à honneur de lui rendre ce tribut de gratitude et d'hommage, il appartenait à Louis IX d'organiser ce pélerinage, d'en faire une obligation pour ses successeurs et de commencer cette chaîne non interrompue de rois qui jusqu'à Louis XIII s'acquittèrent de ce pieux devoir (1).

La guérison des scrofuleux par les monarques français, après qu'ils avaient reçu l'onction sainte, est un de ces faits tellement irrécusables qu'il est inutile de rappeler ici les preuves nombreuses que nos annales fournissent à l'appui de cette croyance. Saint Thomas, qui n'était pas un esprit faible, en parle comme d'une chose connue de tous, et nul n'a jamais songé à contredire cette page de notre histoire qui nous représente Charles VII venant trois jours après son sacre faire son pélerinage à Corbeny et *toucher les écrouelles*. Jeanne d'Arc l'accompagnait! Quel émouvant spectacle se présenta en ce moment aux regards des

(1) A partir de saint Louis, vingt-et-un rois y compris Louis XIII s'acquittèrent de ce pieux devoir, et si Henri IV ne put être ni sacré à Reims ni faire son pélerinage à Corbeny, par lettres patentes il dit expressément « que désirant se fortifier dans cette même piété et dévotion que les rois ses prédécesseurs ont témoigné avoir au dit lieu de saint Marcou, il accorde aux habitants qui ont souffert de grandes pertes (l'église fut surprise par les huguenots le 9 mai 1590 et une sanglante bataille avait eu lieu à Corbeny pendant les guerres de religion), la continuation et exemption de toutes tailles et impositions quelconques. » — Louis XIV, Louis XV et Louis XVI n'étant pas venus à Corbeny, les précieuses reliques furent transportées à Reims. Elles se trouvent maintenant sur le maître-autel de l'église paroissiale de Corbeny, l'église et le couvent ayant été dévastés en 93. — La confrérie de saint Marcou, fondée sous les auspices de saint Louis, a été rétablie par Mgr de Simony, évêque de Soissons, de sainte mémoire; et le concours des pélerins qui viennent de tous les pays (le département d'Eure-et-Loir est un de ceux qui en fournissent le plus) invoquer saint Marcou dans son sanctuaire de Corbeny, indique assez que son intercession n'a rien perdu de sa primitive et antique efficacité.

fidèles! La vierge inspirée, l'héroïne d'Orléans, son blanc étendard en main, et le descendant de saint Louis, ce Charles de France qui devait recevoir des siècles le glorieux surnom de *Victorieux,* la tête découverte, touchant de ses mains royales les plaies des malheureux scrofuleux, en disant à haute voix ces paroles presque sacramentelles : *Le Roi te touche, Dieu te guérisse.* Oh! ce sont là de ces scènes grandioses et saintes, dignes d'inspirer le ciseau des sculpteurs, le pinceau des peintres et la verve religieuse des poètes chrétiens. Mais, hélas! ces grandes et belles choses qui tiennent si essentiellement à la foi, au sentiment national, à l'amour de la patrie, nous trouvent indifférents, glacés. Les intérêts matériels dominent pour ainsi dire tous les autres, et les arts qui ont besoin des pures et nobles inspirations du génie et de la religion éprouvent le funeste et déplorable contre-coup des mesquines préoccupations qu'entraînent après elle la recherche immodérée et inquiète du bien-être, la soif insatiable des richesses et des honneurs.

Le 29 mai 1825, le bon roi Charles X était sacré solennellement dans l'antique cité de saint Rémi; plusieurs pauvres malades atteints des écrouelles demandent avec instances à être exposés à l'attouchement béni du monarque : la foi est si vive, la persévérance est si grande dans le danger et dans la souffrance! Des conseils timides veulent détourner Charles X de se rendre à leurs vœux; mais un prêtre, jeune encore, et dont le nom ne périra pas (1), s'indigne d'une pareille faiblesse, il ranime par ses paroles enflammées les courages abattus, et comme le zèle a des ailes, il trouve le moyen de faire parvenir aussitôt son avis au roi qui, cédant à ce qu'il croit être une invitation céleste, déclare que selon la coutume de ses prédécesseurs il touchera les scrofuleux.

Sept des infortunés qui se présentèrent à lui furent instantanément guéris.

Dans un siècle de foi ce prodige aurait frappé les esprits et remué les cœurs; mais à une époque de doute et d'indifférence il n'en fut pas ainsi, on en parla presque à voix basse, et il passa comme un détail de peu d'importance au milieu de tous les brillants récits que l'on fit des pompes et des fêtes splendides qui accompagnèrent et suivirent le sacre de l'un de nos derniers et de nos meilleurs rois!

C. de C.

(1) L'abbé Desgenettes, fondateur de l'archiconfrérie du Saint Cœur de Marie.

FLEURS DES SAINTS.

LA BIENHEUREUSE GERMAINE COUSIN.

Germaine Cousin! pauvre petite bergère de Pibrac (1), toi dont la vie a été si obscure, si courte, comment ton humble nom a-t-il traversé les siècles ?

Comment est-il prononcé avec plus de vénération et d'amour que celui des rois et de ceux qui se posent fastueusement en bienfaiteurs de l'humanité? comment enfin l'Église a-t-elle songé à te placer sur ses autels, à côté des saints dont les austérités ont étonné le monde, dont les vertus ont projeté le plus durable et le plus vif éclat?

Tu n'as, enfant, ni beauté, ni santé, ni force, ni savoir. Ta quenouille est toute ta richesse ; faire paître le troupeau de ton père est ta seule occupation. Ah! dis-nous donc, à présent que tu es en possession de la gloire d'en-haut, dis-nous ce qui a pu t'attirer les regards du Tout-Puissant, et te valoir ses dons les plus précieux.

Donne-nous ton secret, afin que si, comme toi, nous faisons partie des petits et des pauvres, nous rendions utiles pour le Ciel nos privations et notre obscurité, et que si au contraire nous sommes des heureux du siècle, nous apprenions de toi ce qui rend grand aux yeux de Dieu, ce qui mérite ses faveurs. « Mon secret pour gagner le cœur du roi des rois, nous dit la bergère, le voici : j'ai compris, j'ai fait plus, j'ai aimé ces paroles du divin Maître : « Bienheureux les humbles de cœur, bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, » qui sont haïs et persécutés, et moi, au lieu de murmurer, au lieu de me plaindre lorsque le monde et mes proches me haïssaient, me persécutaient, me méprisaient, j'ai rendu grâce à Dieu. J'ai chéri la douleur, la regardant comme une sœur placée avec moi dans mon berceau, comme une compagne qui ne m'a point quittée depuis mon premier cri jusqu'à mon dernier soupir. Les ignominies et les souffrances ont formé la trame de ma vie, vous tous qui voulez les connaître, écoutez. En voilà le fidèle mais court récit :

« J'étais à peine sortie du berceau quand je perdis ma mère ;

(1) Petite bourgade située auprès de Toulouse (Haute-Garonne).

mon père se remaria bientôt et sa seconde femme me prit en telle aversion que, ne pouvant me supporter auprès d'elle, elle me mit dès que je fus en état de le faire à garder les troupeaux. Un paquet de sarments placé sous un escalier dans un couloir, ou une botte de paille dans l'étable me servait de lit et le plus souvent je me contentais pour toute nourriture d'un pain bien dur et bien noir que je détrempais dans l'eau du ruisseau où s'abreuvaient mes douces et fidèles brebis Mon père n'avait de tendresse que pour ses autres enfants, sa femme me maltraitait; j'étais toute couverte de ces plaies douloureuses et livides qui laissent, lorsqu'elles se referment, des marques ineffaçables. J'éprouvais donc de vives souffrances et de cœur et de corps, mais mon grand Dieu qui se cache aux savants et aux superbes, se révélait à mon âme ignorante des choses de la terre et l'inondait des célestes délices. Et puis la nature elle-même avait pour moi de secrètes et pieuses harmonies. Le bêlement de mes agneaux, le chant des oiseaux, le frémissement du feuillage, le murmure de l'onde, tout élevait ma pensée vers le Seigneur, tout me disait de le servir et de l'aimer.

» Comment d'ailleurs n'aurais-je pas eu pour toutes ces créatures qui, suivant les lois de leur être, magnifiaient le Seigneur, une douce attraction? Le torrent suspendait son courant rapide pour me laisser passer. Les loups cruels de la forêt de Boncone (1) respectaient le troupeau que je laissais sous la garde de ma houlette quand j'allais à Pibrac assister aux saints mystères, et le pain de l'aumône, que me disputait ma belle-mère, se changeait en fleurs brillantes et parfumées. A la vue de tous ces prodiges, mes proches me témoignaient plus d'affection et les habitants du village plus de pitié; mon père surtout, regrettant son indifférence passée, voulait me donner place au foyer domestique avec mes frères et mes sœurs; mais moi je refusai. Je ne voulais pas goûter les douceurs de la terre, je me sentais si près du Ciel. En effet, vers le commencement de l'an 1601, mon âme alla rejoindre son bien-aimé (2) et quand mon père qui s'inquiétait de ne pas me voir sortir comme de coutume, vint me chercher sous l'esca-

(1) C'est sur la lisière de ce bois que la bergère conduisait souvent paître son troupeau. Quand l'heure de la messe était venue, elle *fichait* sa quenouille en terre, puis elle partait, et tandis que les loups dévoraient les brebis des autres troupeaux, ils ne touchaient pas à ceux de la bergère et jamais une seule ne lui fut enlevée.

(2) Germaine était alors dans sa vingt-deuxième année.

lier qui m'abritait contre l'intempérie des saisons, il ne trouva plus que les restes inanimés de son enfant.

» Une vision surnaturelle apprit le moment de ma mort à deux religieux qui traversaient un bois pour se rendre à Pibrac. Ces hommes de Dieu en parlèrent au village dont les habitants accoururent en foule à mes funérailles.

» Tel fut le premier hommage de la vénération publique qui entoura plus tard mon tombeau, et Dieu récompensant la foi de ceux qui m'invoquaient en l'élevant à la hauteur du miracle, les guérisons les plus étonnantes, les plus multipliées vinrent révéler la puissance d'intercession dont j'étais investie au céleste séjour. Les malades de tous les pays accoururent devant l'humble pierre qui recouvrait ma dépouille mortelle (1).

» L'Église s'émut de ce concours ; elle s'empara de cette cause que la voix des peuples semblait avoir jugée avant de la porter à son saint tribunal, et le 7 mai 1854, la bouche vénérée de Pie IX me proclamait bienheureuse ! »

Tu as cessé de parler, ô Germaine ! et cependant nous écoutons encore. Mais tu as déjà repris avec les séraphins le cantique éternel.

Les échos de la terre habitués à redire les mélodies plaintives de l'exil, ne sauraient répéter les chants joyeux de la patrie. Chrétiens, si nous voulons qu'il nous soit donné de les entendre un jour, imitons l'humble Germaine, et comme elle vivons pour souffrir et souffrons pour régner.

Un humble servant de Marie.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(2e ARTICLE.)

Présenter la musique comme un moyen d'élever les âmes et de les tourner vers Dieu, c'est lui assigner une double mission, c'est dire de quel secours elle peut être pour civiliser et pour

(1) Un fait bien touchant, c'est que les scrofuleux, les personnes tourmentées par des humeurs froides, des maux d'yeux, éprouvent en particulier la protection de Germaine, comme si elle voulait montrer que Dieu ne l'avait éprouvée sur la terre en lui envoyant de semblables douleurs, que pour lui donner une plus vive commisération pour ceux qui en seraient aussi atteints; du reste les prodiges opérés par sa médiation sont si nombreux que dans l'embarras du choix de ceux que nous pourrions citer, nous préférons renvoyer à sa vie si bien écrite par M. L. Veuillot.

christianiser. Civilisation et musique, ces deux choses sont liées entre elles par une certaine affinité, et leur marche simultanée à travers les âges donne à cette affinité un caractère d'évidence.

Consulterons-nous d'abord l'antiquité grecque? Il nous serait facile de chercher aux premiers horizons de son histoire le berceau de la civilisation et des beaux-arts. Mais pourquoi reporter nos lecteurs aux souvenirs homériques? Achille, au siége de Troie, faisant ses délices du chant qu'il avait appris dans son enfance, suivant l'usage de sa nation, serait probablement d'un médiocre intérêt pour beaucoup de nos lecteurs. Combien de gens même instruits n'ont-ils pas depuis longtemps salué d'un dernier adieu ces personnages du vieux monde, sociables tout au plus pour un professeur de langues mortes! Si les ailes de la pensée nous portent d'un trait au-delà des mille ans qui séparent les temps héroïques du siècle de Périclès, l'étoile de la civilisation vient briller à nos yeux dans tout son éclat, et c'est alors aussi que l'astre de la musique projète le plus de lumière. Socrate et Platon lui font l'honneur de leurs éloges et la donnent comme une branche essentielle de l'éducation. Nous citerions volontiers encore à l'appui de notre thèse le témoignage d'Aristote, et les philosophes nous le pardonneraient, si tout cela n'était superflu pour prouver que la Grèce civilisée était, selon le mot de Juvénal, *un peuple de musiciens*.

Et Rome, la Rome d'Auguste, qu'est-ce qui a fait germer dans son sein les semences de la civilisation? Sont-ce les conquêtes de l'épée? la gloire des armes? Non, c'est l'essor merveilleux donné aux lettres et aux arts, l'art musical y compris. Etrangère aux fleurs de la pensée pendant de longs siècles, Rome avait toujours admis au droit de cité celle dont nous parlons; et si l'honneur du chant s'effaça dans les derniers temps de la république, on le vit enfin déchirer le nuage de l'oubli et s'imposer aux applaudissements du peuple sur la scène de l'empire. Le temple de la guerre se fermait sur tout un passé de barbarie, les autels de la paix recevaient l'encens d'une nation plus civilisée, et les chants réjouirent les échos du capitole.

Mais laissons là l'antiquité; il nous suffit d'assister au spectacle que nous offre l'histoire du chant dans notre pays. Chez nous, la civilisation a compté trois époques principales pour sa gloire, et ce sont précisément des périodes de floraison, d'épanouissement pour la musique.

Charlemagne fait rayonner sur le peuple franc toutes les splendeurs de la majesté et de la puissance royales; le saxon Alcuin, assis à ses côtés, tient en main le sceptre de la science; le règne des sept arts libéraux va commencer et le peuple franc monte vers l'apogée de sa grandeur intellectuelle. Or, de toutes parts qu'entendez-vous? Le chant de l'Eglise, exécuté par les princes, retentit sous les voûtes de l'école palatine et de la chapelle royale, pour se répercuter dans l'enceinte des monastères; mais l'écho de ces mélodies ne s'arrête pas là : les ondes sonores, s'élargissant sous une nouvelle impulsion des moines, vont planer sur toutes les classes de la société; c'est-à-dire que dans cet heureux temps l'usage, le goût du chant était universel. L'exemple de la cour donnant sur les divers points du royaume une autorité prodigieuse aux leçons du moine artiste, mit partout en faveur l'instruction musicale.

Pendant environ deux cents ans, la civilisation, au lieu de poursuivre son cours, reste stationnaire devant le mausolée du grand empereur, et avec elle la science de la musique. Il faut une circonstance solennelle, le contre-coup d'événements extraordinaires, pour la lancer de nouveau dans la voie du progrès. Les croisades viennent ébranler l'Europe : le contact avec l'Orient communique à l'Occident une vie nouvelle, de nouvelles connaissances; et l'un des principaux résultats de ce grand fait, c'est encore le développement de la civilisation avec l'amour des beaux-arts. Les Croisés ont entendu et compris la guitare et l'orgue des Arabes ; à leur tour ils vont essayer leurs mains guerrières à la douce mandoline. Les rois eux-mêmes y trouvent leurs charmes, et un prince, compagnon d'armes de nos soldats, Richard Cœur-de-Lion, prisonnier dans une cour étrangère, sera délivré grâce à Blondel, qui a reconnu un air provençal se mariant aux sons de la harpe sous les doigts de l'illustre captif. Bientôt la France s'accoutume aux chants des Croisés comme aux sirventes des troubadours, comme aux hymnes de l'Eglise. D'un côté la *gaie science* avec ses cantilènes profanes, et de l'autre les principes sévères de Gui d'Arezzo, s'adressent avec succès à l'enfant du peuple et la sphère musicale s'agrandit.

Parlerons-nous maintenant d'une époque plus rapprochée de la nôtre, d'une époque qui, jetant sur le passé un regard dédaigneux, semblait proclamer la civilisation comme sa conquête? je veux dire le siècle de Louis XIV. Quel fut le sort de la musique

dans cette période de notre histoire? A-t-elle pu inscrire dans ses fastes quelques bienfaits du grand roi? Le règne du monarque qui ne craignait pas de s'appeler le *Soleil* a-t-il vu mûrir de nouveaux épis dans ce champ privilégié des beaux-arts? Le nom de Lulli nous est jeté pour réponse, nom qui marque à notre souvenir comme la fondation d'un temple érigé à l'harmonie, la naissance de l'Académie royale de musique; nom couronné d'une radieuse auréole dont le reflet va se perdre dans le faisceau de lumière civilisatrice qui éclaira tous ses contemporains. Pendant que les dilettanti, devenus moins rares, jouissaient de ses chœurs dramatiques, sa lyre savait moduler des accents pour les paroles de la liturgie comme pour les cantiques spirituels, et il donna le premier élan à cette légion d'artistes qui plus tard auraient pour coryphées Rameau et Gluck, tous plus ou moins habiles à former des savants par leurs travaux harmoniques et à flatter le goût plus simple du peuple par des airs faciles et mélodieux.

L'abbé Goussard.

(La suite au prochain numéro.)

DE LA VISITE AU SAINT-SACREMENT.

EFFUSIONS DE CŒUR.

Je sais un talisman qui nous ouvre toujours les portes de la divine miséricorde; je sais un fleuve qui nous donnera passage pour entrer dans la Terre-Promise; je sais un palmier qui nous couvrira de son ombrage et nous abritera contre les ardeurs dévorantes de la vengeance divine; je sais une source dont les eaux rafraîchissantes apaiseront notre soif dans ce désert de la vie que nous devons traverser; je sais une étoile qui nous conduira, comme la nuée des Israélites, à travers les océans de sable de cet exil, et jusqu'au terme du voyage; je sais une rosée que Dieu fait pleuvoir du ciel et qui doit nous soutenir pour le grand chemin qui nous reste à faire; je sais un arbre dont le bois adoucira les eaux amères qui nous abreuvent; je sais une vigne mystérieuse dont le fruit plein de douceur nous donnera un avant-goût de la Palestine céleste; je sais une victime dont l'offrande monte en odeur de suavité vers le Dieu d'Abraham; je sais un philtre dont le charme est si grand qu'il allumera dans nos cœurs le feu le plus ardent pour l'objet divin que nous devons seul aimer. Ce talisman me rassure contre les dangers de la vie,

les frayeurs de la mort, et ce gage me donne confiance dans mes découragements, et cette rosée me rafraîchit lorsque les angoisses de l'avenir viennent m'accabler, et cette étoile me guide vers la Terre-Sainte, et ce fleuve me réjouit, car il me porte sur ses flots vers la cité de Dieu; et ce talisman, ce fleuve, cette étoile, cette douce rosée, cet holocauste d'agréable odeur, ce philtre plein de charme, plein d'amour éternel, où se trouve-t-il? Dans nos temples? Quel est-il? L'ADORABLE EUCHARISTIE! — Il le savait bien celui qui a écrit ces lignes touchantes (1), ces lignes tout embrasées du feu de la divine charité, tout ce qu'il y a de bonheur, de lumière, d'amour dans l'Eucharistie (2)!

Oh oui! il avait bien raison de dire que toute son espérance était renfermée dans ce don divin : l'Eucharistie; mais l'espérance de ce fils chéri du Très-Saint-Sacrement n'est-elle pas celle de tous les chrétiens? Le soleil eucharistique n'est-il pas le moteur suprême autour duquel le monde moral gravite avec une harmonie dont le système du monde matériel n'est qu'une pâle figure, dont le concert des soleils n'est qu'un faible écho?

L'Eucharistie n'est-elle point l'Incarnation et la Rédemption rendues perpétuellement présentes? l'Eucharistie n'est-elle pas le festin de l'âme? n'est-elle pas surtout la grande et sublime preuve de l'amour de Dieu pour sa pauvre créature déchue mais réhabilitée en Jésus-Christ, car enfin ou l'Eucharistie est l'œuvre de Dieu ou elle est celle de l'homme; si elle est celle de l'homme il faut dire alors que son esprit a été plus puissant pour inventer que l'amour de Dieu pour créer; si l'homme eût inventé l'Eucharistie, il eût fait plus que Dieu lui-même, son intelligence eût trouvé ce que n'eussent pas trouvé les entrailles de la bonté divine. Mais non, les prophètes ont annoncé le miracle de son amour, les pères de l'Eglise l'ont cru, les fidèles l'ont adoré, tous forment une immense procession à travers les siècles pour se prosterner devant le tabernacle qui contient l'Infini, le Tout-Puissant, l'Amour éternel se donnant en souvenir. Et cependant, mon Dieu, quelle solitude règne souvent dans vos temples, qu'il est

(1) Le père Herman *(Annales du Saint-Sacrement)*.

(2) Nul n'ignore l'histoire de ce célèbre artiste qui, assistant à ce titre seul, car il était juif, à un salut en musique donné dans l'une des églises de Paris, y fut favorisé d'une révélation subite et surnaturelle de la présence réelle qui amena sa conversion au christianisme et par suite son entrée dans l'ordre du Carmel, sous l'humble nom de père Augustin du très-saint Sacrement.

restreint le nombre de vos adorateurs! Ah! que doivent dire nos frères séparés, quand, attirés dans nos églises par une vague curiosité, ou peut-être par un mystérieux attrait, la lumière pâle et vacillante de la lampe qui veille devant le sanctuaire les avertit seule de la présence de Jésus hostie; notre absence, et à cette pensée la rougeur me monte au front, ne contribue-t-elle pas à river le doute dans leur âme, à leur faire dire : si Dieu était là il ne resterait pas sans adorateurs. Quelle inconséquence règne en effet entre notre conduite et notre foi!

Quelle ingratitude de notre part! quelle patience de la vôtre ô mon Dieu! Dites, dites-moi, ô mon bien-aimé, que faites-vous ainsi seul, abandonné et souvent outragé même? Ah! il me semble entendre votre voix divine me répondre : Ce que je fais? — J'aime et j'attends! — Et bien, mon Seigneur me voici, je viens à vous, avec mes faiblesses, mes impuissances, mes misères, mais je viens aussi avec un désir immense de répondre à votre amour. O désormais vous n'aurez plus à m'attendre, je serai bien fidèle à venir vous visiter surtout à l'une de ces heures où le monde n'a pas le temps de songer à vous, je viendrai vous offrir le tribut de mes hommages; heureux, je vous demanderai de bénir mes joies, souffrant et désolé, de consoler mes douleurs. Je ferai plus encore, je tâcherai d'attirer à vos pieds des fidèles qui sachent mieux vous servir que moi, je ne dis pas qui vous aiment davantage. Oh non! mon Dieu, car je ne veux le céder à personne en amour (1) et puis ce n'est pas tout, je m'efforcerai d'enrôler les petits enfants sous la radieuse bannière de l'Eucharistie, et ces anges de la terre formeront autour de votre autel une garde d'honneur, bien chère à votre cœur divin puisqu'elle aura pour arme la prière de l'innocence (2).

Et si quelqu'obstacle insurmontable m'empêchait de venir vous trouver dans votre solitaire demeure, j'y suppléerais par le désir : le désir d'une âme qui aspire à l'union eucharistique est si agréable au bon Dieu. En voici une preuve bien touchante :

Saint Pascal Babylon, de l'ordre de Saint-François, ayant passé son enfance à garder les troupeaux, avait fort peu de science, mais beaucoup d'amour pour le bon Dieu; aussi aurait-il bien voulu passer ses jours et ses nuits auprès des saints tabernacles.

(1) Sainte Thérèse.

(2) Mgr de Ségur a établi au collége Stanislas, à Paris, parmi les élèves, l'association du très-saint sacrement; elle y produit les plus heureux fruits.

Malheureusement, ses supérieurs, pour éprouver sa vertu, l'occupaient aux plus vils emplois; un jour entre autres, ils le retinrent à la cuisine plus longtemps encore que de coutume, et Pascal de se plaindre amoureusement au Seigneur, de n'avoir aucun loisir pour aller se prosterner au pied des autels. Mais voilà qu'aussitôt une vive lumière frappe les yeux de l'humble franciscain; il voit les murs de l'église se séparer d'eux-mêmes, le tabernacle s'ouvrir, et des rayons étincelants s'échapper de la sainte hostie, rayons divins qui pénètrent son âme des plus pures délices.

Dieu, toujours magnifique dans ses dons, accordait à son serviteur plus qu'il n'avait osé lui demander, puisqu'il put en même temps obéir et contempler.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME

Dernièrement, Monseigneur l'Évêque de Chartres adressait une lettre pastorale au clergé et aux fidèles de son diocèse au sujet des offrandes destinées au souverain Pontife; sous le même pli était insérée une lettre de Notre Saint-Père le Pape Pie IX, envoyée à Sa Grandeur en date du 1er mai 1861. Le tout se terminait par l'avis suivant :

« Les offrandes recueillies depuis le 1er mai 1861 jusqu'au 1er avril » 1862 ont été envoyées récemment à Rome. M. l'abbé Vilbert, » chanoine honoraire, chapelain de la collégiale de Dreux et notre » ancien secrétaire, a été chargé de les faire remettre directement » au Saint-Père. Nous rendrons compte plus tard des circonstances » qui se rattachent à ce nouvel envoi. »

Mais nous attendons mieux encore; nous avons lieu d'espérer des nouvelles particulières sur le souverain Pontife. Mardi 20 mai, Monseigneur l'Évêque de Chartres prenait lui-même le chemin de Rome pour assister aux grandes cérémonies de la canonisation des martyrs japonais.

— Le mois de Marie a été prêché cette année à la cathédrale par M. l'abbé Leclerc, missionnaire apostolique du clergé de Tours. Nous eûmes occasion l'an dernier de nous étendre sur le mérite de l'orateur, après la station du Carême qu'il venait de donner dans la même église. C'est toujours le zèle du missionnaire, le choix judicieux de sujets pratiques développés dans une forme saisissable pour tous. Cette fois M. l'abbé Leclerc s'est attaché surtout à tracer les règles d'une dévotion droite, pure et par conséquent vraie, à démêler le bon et l'utile dans les pratiques communes aux personnes qui font profession de piété. Mais il ne faut pas voir que le prédicateur dans ces sortes d'exercices. L'ornementation du sanctuaire et les agréments de la musique sont pour une large part dans l'intérêt qu'une solennité de trente-et-un jours doit offrir aux fidèles. Cette année des

décorations d'un genre nouveau et du meilleur goût enchérissaient sur celles des années précédentes. Chacune des deux colonnes qui se dressent devant le pilier de Notre-Dame avait vu ensevelir sa base dans de gracieuses et vastes jardinières, et ne semblait s'échapper qu'avec peine d'une masse de verdure qui s'allongeait sur une partie de l'enceinte et se reliait au fond de la chapelle par des corbeilles de fleurs ou des gerbes de lumières. Quant au chant, nous adressons nos félicitations sincères aux personnes dévouées dont la bonne volonté ne s'est pas démentie un seul jour.

— Le mois de mai ouvre la saison des voyages; les monuments disséminés sur le sol de la patrie ou de l'étranger appellent de nouveau les promenades du touriste; les sanctuaires attendent le pélerinage du chrétien. Les églises de Marie ont un droit spécial à ces pieuses visites dans un mois qui porte son nom; et ce droit est loin d'être oublié vis-à-vis l'église de Notre-Dame de Chartres. Parmi les pélerins accourus récemment au pilier fameux et à la célèbre grotte, il en est que la *Voix* doit signaler, sous peine de faillir à son devoir. Plus d'une fois déjà la ville de Dreux a vu de ses habitants figurer sur la liste des dévots à Notre-Dame de Chartres. Aujourd'hui la *Voix* revient sur ces éloges pour les répéter en s'adressant aux membres de la conférence de Saint-Vincent de Paul qui, vendredi, 23 mai, venaient de si loin saluer en leur nom et au nom des absents la Patronne de toutes les bonnes œuvres. Dix confrères formaient la députation; la conférence de Chartres se réunit à eux pour la messe dite à l'autel du Pilier, pour l'allocution prêchée par M. l'abbé Leclerc, dans une salle de l'évêché, et enfin pour la bénédiction du Saint-Sacrement donnée dans la crypte par M. l'abbé Genet, vicaire de Dreux, qui avait conduit les pélerins. On ne termina pas la station sans avoir goûté un de ses charmes les plus doux, sans avoir vénéré la sainte relique exposée chaque samedi *sous terre* aux hommages des fidèles. Nous aimons à appuyer sur cette circonstance. On dit que, dans les siècles de paganisme, le peuple se portait à certaines époques au temple de la déesse de la paix, qu'on promenait solennellement en sa présence le *peplum* ou manteau de la déesse, et qu'il s'en retournait joyeux. Pauvres païens, d'avoir dû limiter leur bonheur aux inutiles grimaces des Panathénées! Heureux les chrétiens qui, prosternés devant un autre *peplum* bien autrement respectable, devant le voile de la Mère de la paix et de l'amour, peuvent cueillir dans un baiser tant de fruits de joie et de salut!

L'abbé GOUSSARD.

A l'occasion du nouveau pélerinage à Notre-Dame de Chartres, accompli le 31 mai par la paroisse de Saint-Sulpice de Paris, la publication de notre prochain numéro sera peut-être avancée, pour que nos lecteurs n'attendent pas trop longtemps après l'édifiant récit de cette cérémonie.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

7e NUMÉRO. JUILLET 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE V.

FULBERT. (1)

Le nom de Fulbert appartient à la fois à la science, à l'Eglise, à l'Etat, à la patrie tout entière, dont il est une des gloires; car la France du XIe siècle doit à ce grand homme d'avoir puissamment contribué par ses doctes enseignements à la diffusion des lumières; arrêtée, et par les guerres incessantes des vassaux contre leurs suzerains, et par l'effrayante attente du cataclysme suprême dont l'Europe entière se croyait menacée (2). La France est aussi redevable à Fulbert de la crypte chartraine (3), un de ces monuments qui honorent le pays où ils se trouvent et attestent du génie d'un homme. Les siècles passent dessus et ils demeurent, portant, par le fait même de leur existence, un conti-

(1) Aucun événement remarquable ne s'étant passé dans l'église de Chartres depuis l'an 962 jusqu'à l'avénement de Fulbert, nous croyons devoir passer sans transition à l'histoire de ce grand homme.

(2) La croyance universellement répandue que l'an 1000 serait la fin de toutes choses, avait amené une complète désorganisation dans la société et jeté un profond découragement dans les cœurs.

(3) L'église souterraine de Chartres est la plus vaste et la plus remarquable qui existe en France; elle compte 110 mètres de longueur totale et 200 mètres de circuit, sur une largeur moyenne de 5 ou 6 mètres. La plus grande des chapelles est celle vulgairement appelée Notre-Dame de soubsterre, les nombreux prodiges qui s'y sont opérés lui ont aussi mérité le titre de chapelle des Miracles.

nuel défi à ceux qui oseraient tenter de les détruire, semblables en cela à ces rochers sans cesse battus par les vagues de la mer et qui cependant restent inébranlables sous leurs chocs impuissants.

Aucun historien ne s'accorde sur le lieu de naissance de Fulbert : le Poitou, l'Aquitaine, la Beauce et même la Romagne revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour; mais aucune de ces provinces ne présente à l'appui de ses prétentions des preuves irréfragables. Cependant, si le lieu où fut placé son berceau est encore inconnu, le sillon lumineux que tracèrent ses pas lorsqu'il eut atteint l'âge d'homme nous permet de le suivre dans les différentes phases d'une vie consacrée aux labeurs de la science et à ceux de l'épiscopat. Fulbert, élève chéri du savant Gerbert (1), ayant été appelé à diriger l'école de Chartres, lui imprima une marche si rapide dans les sciences que l'Allemagne, l'Angleterre, le Danemark, lui envoyèrent des élèves avides de suivre les cours du *Socrate* français et de recueillir de sa bouche éloquente et chérie, avec les plus doctes enseignements, les préceptes de la sagesse, les règles de la prudence et les conseils de l'amitié (2).

L'illustre écolâtre fut successivement promu aux fonctions de chancelier de l'église de Chartres et à celles si redoutables et si sublimes de l'épiscopat (1007) (3). Il les remplit avec cette piété ardente, cette profondeur de vue et cette élévation de caractère qui l'ont rendu l'oracle et le maître des évêques de son temps. La ligne de conduite dont il ne se départit jamais est tracée comme à son insu dans les lettres admirables qui nous sont restées de lui.

Plusieurs d'entre elles nous prouvent que, homme de sainte liberté et de noble indépendance, il sut quand il le fallait arrêter les empiètements des puissants de la terre sur les droits de l'Eglise, et leur rappeler leurs devoirs quand ils s'en écartaient.

(1) N'oublions pas que ce fut ce pauvre moine auvergnat qui, devenu pape sous le nom de Sylvestre II (1099), jeta le premier le cri héroïque de la Croisade.

(2) Fulbert se retirait souvent dans un jardin arrosé par les eaux limpides du Loir. Là, entouré de quelques disciples choisis, il laissait tomber de ses lèvres des paroles toutes paternelles, mais empreintes à la fois de force et de douceur, soit qu'il eut à les prémunir contre les attraits du vice, ou bien à leur faire connaître les charmes de la vertu.

(3) Il avait eu pour prédécesseur immédiat Rodulphe ou Raoul, mort le 15 juillet 1007.

C'est ainsi qu'il réclama l'appui de Robert contre les déprédations et les machinations diaboliques de Geoffroy, vicomte de Châteaudun [1], et que, secondé par l'élite des évêques du royaume, il soutint les droits au trône d'Henri de France contre le frère ambitieux et la jalouse marâtre qui voulaient les lui disputer. Mais avant que Fulbert eût à pleurer la mort de Robert, son royal ami, un épouvantable sinistre devait déverser dans son âme une immense douleur. Dans la nuit du 7 au 8 septembre 1020, des flammes s'élèvent tout-à-coup en tourbillonnant du faîte d'une maison située sur l'un des points les plus culminants de la ville de Chartres, et portées au loin par un vent impétueux elles déjouent tous les moyens de secours et consument, détruisent, dévorent tout ce qui se trouve exposé à leur contact brûlant. Peu d'heures suffisent pour que l'embrasement devienne général. La cathédrale elle-même, l'honneur, la gloire des habitants de l'antique cité des Carnutes, atteinte par l'incendie, ne présente plus au point du jour à l'œil consterné des infortunés Chartrains et de leur pasteur bien-aimé que des pierres calcinées ou des décombres encore fumants. Le mal était immense, cependant Fulbert ne désespéra point de le réparer. Dans ce but, il adressa les plus touchantes suppliques à Robert de France [2], à Canut de Danemark, à Guillaume d'Aquitaine; mais là ne s'arrêta pas son zèle : ce grand serviteur de Marie fit aussi appel à la piété des peuples, et bientôt on vit des populations entières, s'ébranlant à sa voix vénérée, présenter l'admirable spectacle de la force et de la faiblesse, de la pauvreté et de l'opulence n'ayant qu'une même pensée, travaillant à une même œuvre, poursuivant un même but et l'atteignant avec une promptitude qui tint du prodige, puisque le saint évêque put achever en huit années l'église souterraine et asseoir les fondements de l'église supérieure. Oh! qu'il était beau de contempler ces hommes, ces femmes, ces enfants, ces vieillards, qui, croisés pacifiques, allaient, munis de pelles et d'hoyaux, relever la demeure de la Vierge-Mère, charmant la longueur du chemin par le chant d'hymnes sacrées (3)

(1) Ce terrible seigneur avait bâti auprès d'Illiers un château-fort, d'où il portait sans pitié la désolation dans les campagnes environnantes.

(2) Non content de contribuer par de généreuses offrandes à la reconstruction du temple de Marie, Robert donna pour orner la Sainte-Châsse un gros saphir en cabochon entouré d'un cercle plat en vermeil.

(3) Deux pièces importantes datées de 1145, l'une d'Haimond, abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, l'autre d'Hugues, archevêque de Rouen, prouvent

et sanctifiant leurs moments de repos par la prière et l'humble confession de leurs fautes. Aussi Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, daigna-t-il sanctionner par de nombreux prodiges une si sainte entreprise, et la bonne Dame de Chartres montra-t-elle plus d'une fois à ses fidèles vassaux qu'ils avaient en elle une douce et puissante suzeraine.

Fulbert lui-même, eut une grande part aux faveurs de la Reine du Ciel ; ses biographes rapportent qu'ayant été atteint d'un mal cruel, trop commun, hélas! à cette époque, il vit un jour apparaître auprès de sa couche de douleurs, l'immaculée Marie qui le guérit miraculeusement en faisant tomber sur ses lèvres ardentes et desséchées quelques gouttes de son lait virginal; faut-il s'étonner si après une pareille faveur, il se soit échappé de ces lèvres ainsi purifiées une hymne d'amour telle que le *Solem justitiæ*, le plus beau fleuron de la couronne poétique du chantre inspiré de Marie. N'est-il pas permis de croire que, lorsque ces suaves accents ébranlèrent pour la première fois les voûtes de la crypte chartraine, construite sous l'inspiration de son immortel génie, les anges de ce mystérieux sanctuaire y joignirent leurs célestes mélodies et que la Vierge-Mère obtint de son divin fils de déverser dans les âmes qui viendraient en ce lieu sacré épancher leurs douleurs, les plus ineffables consolations.

Toutefois il ne suffisait pas au culte de Fulbert d'avoir élevé à Marie une grandiose demeure, il voulut encore que la fête de la Nativité, alors assez peu répandue, fût célébrée dans l'Église de Chartres sous le rite le plus solennel, et composa en l'honneur de la Très-Sainte Vierge un ouvrage qui malheureusement n'est point parvenu jusqu'à nous.

Fulbert mourut plein de jours et de mérites le 10 avril de l'an 1020. La postérité, confirmant le témoignage de ses contemporains, lui a décerné le titre de Grand, et l'Église l'a plus élevé encore en lui donnant celui de Saint! (1)

Thierry ou Théodoric, qui tint le siége épiscopal de Chartres

invinciblement que le pieux usage de se réunir dans le but de travailler à l'œuvre des cathédrales, eut pour point de départ la reconstruction de celle de Chartres après l'incendie de 1020. Le récit des merveilles divines par lesquelles le Seigneur et sa très-sainte Mère daignèrent encourager le zèle de ces admirables ouvriers trouvera donc tout naturellement sa place dans le chapitre suivant.

(1) Une des chapelles de la crypte chartraine est placée sous le vocable de saint Fulbert. L'autel est dû à la munificence de Mgr Pie, évêque de Poitiers.

après Fulbert, acheva l'œuvre gigantesque de cet illustre Pontife (1), et le 17 octobre 1037, il fit la dédicace solennelle de cette Église supérieure qui ne devait avoir, hélas! qu'une trop courte durée. Mais n'allons pas au devant des événements. A chaque siècle suffisent ses maux, ses craintes et ses revers.

PIE IX ET LES MARTYRS DU JAPON.

Dans un de ces jours de tempêtes populaires où le flot des révolutions entraîne, brise, renverse les digues opposées à son action destructive, un pontife-roi que les pauvres appelaient leur père, que les riches vénéraient comme un modèle de toutes les vertus, que l'épiscopat catholique nommait son chef, que l'Eglise entière regardait comme le représentant, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre, se vit contraint de fuir ses états pour aller demander à l'étranger un asile contre les fureurs des impies et les complots des méchants. Et voilà que bientôt la voix calme et forte de l'auguste exilé, dominant les rugissements de ses ennemis, fait un appel à tous les évêques de la chrétienté dans le but sublime de procurer à Marie une gloire de plus. Or, quand l'orage a cessé de gronder, quand l'horizon politique est redevenu serein, quand les portes de la ville éternelle se sont rouvertes devant le successeur de Pierre, alors ce pontife, plus grand encore depuis que le malheur a imprimé sur son front le signe sacré de la croix, plus grand surtout que les triomphateurs de la Rome antique, qui traînaient après eux en montant au Capitole des rois rendus esclaves et n'avaient pour couronne que des lauriers ensanglantés, ce pontife, dont tous les chrétiens qui nous lisent ont déjà prononcé le nom, vient jeter au monde du haut de la chaire de Pierre cette décision dogmatique qui fait tressaillir tous les cœurs des fidèles d'une sainte allégresse : « Marie a été conçue sans péché! » Et l'univers catholique de répondre un *Amen* qui se répètera jusqu'à la fin des siècles.

A ce cri presque divin, Lucifer et toutes les puissances infernales éprouvent un redoublement de souffrances et de rage et s'en vont parcourant la terre, demandant vengeance contre celui dont la main puissante vient d'attacher un si beau fleuron à la couronne virginale de Marie. Les mauvaises passions leur

(1) Jean dit le Sourd, médecin de Henri Ier et architecte célèbre, contribua à l'achèvement de la basilique chartraine.

répondent, et leur souffle empoisonné propage avec une effrayante rapidité le feu de la discorde et de la guerre sur le sol ravagé de la belle Italie.

Que fait alors Pie IX? Est-ce que la crainte est entrée dans son âme? est-ce qu'elle fait palpiter son cœur ou pâlir son front? La crainte, il l'inspire à ceux qui l'outragent, il la lègue aux impies qui suivent leur sens réprouvé. Mais pour lui, il ne la connaît pas. Semblable à l'aigle du désert, il plane au-dessus de tous les événements, de tous les bouleversements, de tous les écroulements de la terre sans en être effrayé; son regard de pasteur et de père vise plus loin et plus haut.

Pontife suprême de l'Eglise de Jésus-Christ, il veut dans ses angoisses lui donner au ciel de nouveaux protecteurs, et afin d'imprimer à cette grande fête de la canonisation des martyrs japonais une plus grande majesté, il exprime à ses frères dans l'épiscopat le désir qu'il éprouve de les voir s'unir à lui dans cette circonstance solennelle; et sur ce simple désir du cœur, formulé dans les termes les plus ménagés, les plus réservés, les plus délicats, on voit tout-à-coup le monde entier s'ébranler, et de toutes les extrémités de son empire les représentants de tous les peuples venir mettre à ses pieds leur dévouement et leur amour. « Devant de telles splendeurs, qui sont l'apanage unique de l'épouse de Jésus-Christ, l'hérésie se trouble et le schisme se confond; les souvenirs de la ville des César pâlissent et s'effacent, et c'est vraiment en ce jour à jamais mémorable où trois cents vieillards venus des quatre vents du ciel entouraient un autre vieillard, chantant avec lui les louanges du Très-Haut, que l'étranger venu dans ses murs aurait pu dire: « *Rome m'a semblé » un temple et le sénat apostolique une assemblée de rois.* » (1) Oh! sans doute Dieu éprouve son Eglise, mais aussi comme il la console, comme il la soutient, comme il la glorifie! Le fait qui vient de se passer, n'est-ce point comme une aurore, comme un lointain parfum de victoire. « Ah! en présence d'un tel spectacle on sent qu'on est à la veille du triomphe, si ce n'est point le triomphe même, et l'on se prend à invoquer avec une confiance indéfinissable ces héroïques martyrs qui ont été l'occasion d'une si haute manifestation d'amour et de foi. » (2)

(1) Mgr l'évêque d'Orléans. Discours prononcé à Rome en faveur des églises d'Orient.
(2) Mgr Dupanloup.

Rien n'est plus émouvant, j'oserai même le dire, rien n'est plus dramatique que le récit de cette longue passion qui a tant d'affinité avec celle du Sauveur des hommes; rien surtout ne montre mieux l'indéfectibilité et la sainteté de l'Eglise catholique que le simple exposé de la vie, des souffrances et de la mort de ces confesseurs de la foi. Ouvrez les Actes des martyrs des premiers siècles du christianisme, vous n'y trouverez rien de plus beau, rien de plus grand, rien de plus sublime; ou plutôt, c'est toujours la même beauté, la même grandeur, la même sublimité. Changez les noms des bourreaux et des victimes, il n'y a que cela qui diffère. C'est d'une part la même cruauté, de l'autre, le même courage, la même joie, la même fermeté.

Les vingt-six martyrs Japonais, comme autrefois les martyrs de Carthage, de Lyon ou de Rome, s'avancent d'un pas ferme vers le lieu de leur supplice. C'est une colline qui domine la ville de Nangazackis. A peine les athlètes du Christ sont-ils en présence des croix sur lesquelles, en vertu de l'ordre barbare de l'Empereur Taïco-Sama, ils doivent être attachés, qu'ils se jettent aux pieds du père Pierre Baptiste, le glorieux chef de cette troupe généreuse, lui demandant une dernière bénédiction. Alors, le digne fils du séraphin d'Assise, d'une main décharnée par les austérités de la pénitence, bénit ces glorieux rejetons de la grande famille franciscaine. (1)

Aussitôt après, les martyrs se donnent le baiser de paix, et s'élançant ensuite sur la croix qui leur est destinée, ils l'étreignent amoureusement, s'étendent sur elle et demandent avec impatience qu'on vienne les y suspendre. Lorsque le père Baptiste, qui avait obtenu d'être crucifié le dernier, afin d'encourager à mourir ses généreux enfants, se voit élevé de terre au milieu de ses compagnons de souffrance, il entonne de toute la puissance de sa voix le chant de la louange et de l'action de grâces *Te Deum laudamus;* aussitôt tous les crucifiés l'accompagnent, et se partageant en deux chœurs, saluent les anges, les apôtres, les martyrs dont ils vont bientôt partager les triomphes au ciel et sur la terre.

La foule, témoin de cet étonnant spectacle, se demande com-

(1) Le père Pierre Baptiste était un franciscain espagnol, tous les autres martyrs, à l'exception de Paul Miki, de Jean de Gotto et de Jacques Kisai, qui appartenaient à la Compagnie de Jésus, faisaient partie de l'ordre de saint François, soit comme religieux, soit comme tierçaires.

ment tant de souffrances peuvent causer tant de joie, comment surtout tant de force peut se rencontrer dans le cœur des trois jeunes enfants qui font aussi partie des condamnés. (1).

Paradis! paradis! crie un chrétien au petit Louis, à peine âgé de onze ans. A ces mots, les regards de l'enfant étincellent de bonheur et se portent vers le ciel avec ravissement. Cependant les chants de l'hymne ambrosienne ont cessé; alors on entend une voix douce comme un écho du ciel, c'est celle du jeune Antoine qui demande au père Baptiste s'il faut commencer le *Laudate pueri Dominum,* et comme le bienheureux, plongé dans une pieuse extase, ne peut lui répondre, Antoine et Louis entonnent eux-mêmes le psaume avec autant de calme et de recueillement que s'ils étaient au chœur! Les bourreaux, stupéfaits en entendant ces prières et ces chants suaves, n'osent s'avancer. Mais sur l'ordre du gouverneur, ils brandissent leurs lances et commencent l'immolation de leurs innocentes et joyeuses victimes. Un saisissement glacial passe dans la foule; les chrétiens font retentir l'air de ces noms bénis : Jésus! Jésus, Marie! Les sanglots éclatent à chaque coup de lance dont la poitrine des bienheureux est transpercée, et la conversion de trente mille Japonais vint prouver une fois de plus la vérité de cette parole de Tertullien : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens. »

Mais, hélas! un moment comprimée, la persécution se rallume avec plus de force que jamais, et ce champ du père de famille, naguère si faible, voit moissonner jusqu'à son dernier épi. Comment donc as-tu disparu, ô belle église du Japon? comment as-tu laissé déchirer ta robe toute empourprée du sang de tes généreux enfants? comment as-tu répudié l'époux divin? comment es-tu devenue stérile, toi qui étais si féconde? un silence de mort est ta seule réponse.

Ne cherchons point à le rompre, et faisant sur nous-mêmes un salutaire retour, écrions-nous avec l'apôtre des nations. « *O altitudo*! O profondeur des jugements de Dieu, » impénétrables à l'humaine sagesse et dont l'éternité seule nous révélera le secret.

Un humble servant de Marie.

(1) Anges de piété, parfaits modèles d'obéissance et de douceur, ces enfants prédestinés étaient attachés aux pères franciscains, leur répondaient la messe, leur rendaient bien des services divers, et dans l'âge le plus tendre pratiquaient déjà les plus austères vertus.

RÉCIT D'AUVERGNE.

Voici une lettre bien intéressante que nous recevons de Clermont (Auvergne), nous la transmettons à nos pieux lecteurs dans toute la simplicité et le saint enthousiasme de la foi qui l'a dictée :

Notre-Dame-du-Port (1) a bien voulu favoriser la ville de Clermont et toute la contrée d'un prodige éclatant à tous les yeux. La sécheresse qui était persévérante depuis un an et plus, avait déjà grandement endommagé notre belle Limagne; huit jours encore sans pluie, et toute récolte était perdue entièrement; la vigne elle-même et les arbres séchaient sur pied; la désolation régnait partout. Hélas! ne méritons-nous pas les châtiments du Ciel? et le Seigneur ne va-t-il pas se venger de notre peu de foi, de notre indifférence et de notre abandon trop général des principes vraiment chrétiens? Mais Marie nous attend à son autel! Une demande est faite à Monseigneur l'Évêque d'ordonner une procession générale où sera portée la statue miraculeuse de la chapelle souterraine de Notre-Dame-du-Port. Depuis 1712 cette statue n'a pas été portée processionnellement, elle n'est sortie de son sanctuaire que dans des temps d'affreuse calamité, aux XIVe, XVIe et XVIIe siècles, des miracles éclatants ont été opérés; les fléaux ont cessé soudain dès les premiers pas des processions, nous en possédons les témoignages authentiques. Depuis le VIe siècle que saint Avit a fondé cette église et l'a dédiée à Marie, que de prodiges en tout genre! Mais alors la foi était vive, et aujourd'hui où est la foi? Dieu nous doit-il un miracle? Non, mais jusqu'ici le miracle n'a pas fait défaut! Le miracle aura lieu : Marie nous aime encore; que la statue miraculeuse sorte seulement de son sanctuaire. Monseigneur comprend et partage les vœux de son peuple : la procession est décidée et le soir du 10 mai dernier toutes les cloches de la ville, dans les cinq paroisses, sont ébranlées à la fois et annoncent que le lendemain, dimanche 11 mai, une procession extraordinaire aura lieu pour obtenir la pluie du Ciel. Tous les cœurs sont en émoi; les paroisses voisines instruites dès le dimanche matin accourent pour la procession qui commencera à trois heures et demie du soir. (Tout le diocèse serait accouru s'il y avait eu le temps de faire parvenir cette grande nouvelle.)

Donc la procession sort à l'heure dite de l'église de Notre-Dame-du-Port. La statue miraculeuse est portée par des prêtres qui, au nombre de trente-deux, ont voulu avoir tour à tour cet immense honneur. La foule est innomblable; les rangs de la procession sont quadruplés et cependant elle mesure deux kilomètres de longueur.

(1) La statue miraculeuse de Notre-Dame-du-Port est conservée dans une crypte appelée vulgairement *La Souterraine*. L'église supérieure est un admirable monument d'architecture romane : fondée par saint Avit, évêque de Clermont (886), elle fut brûlée à plusieurs reprises et définitivement reconstruite dans le XIe siècle

Partout recueillement, chants pieux, chapelet à haute voix; on s'agenouille au passage de la statue antique et vénérée, on la regarde en pleurant, on baise la terre. O Marie! vous serez vaincue cette fois encore! Cependant pas un nuage au Ciel, le nord souffle; bientôt un point noir apparaît à l'horizon, le vent change tout-à-coup, des nuages s'amoncèlent, la pluie tombe; c'est le premier signal du prodige, on reçoit la pluie et nul ne se déplace, aucun trouble dans les rangs de la procession. La pluie s'arrête pour le moment, la procession continue en ordre et rentre à six heures dans l'église de Notre-Dame-du-Port. C'en est fait, le ciel se couvre d'épais nuages; dès le lendemain lundi et pendant tous les jours de la semaine, une pluie bienfaisante, douce, enfin une pluie de miracle fait reverdir la campagne, et à l'heure qu'il est, les récoltes que tous déclaraient hautement tout-à-fait perdues, sont dans un état satisfaisant. Oui, la sainte Vierge, continue notre émouvant narrateur, dans un élan pieux et patriotique, la Sainte-Vierge a choisi le sanctuaire de la Crypte de Notre-Dame-du-Port, pour en faire le théâtre de ses bienfaits et de ses miséricordes, j'en suis l'heureux témoin bien souvent. Notre statue, douze fois séculaire, a toujours été miraculeuse, elle le sera toujours. Malgré notre indignité, la douce et tendre Vierge immaculée nous aime, elle veut gagner nos cœurs à son divin Fils. Soyons donc des enfants reconnaissants, soumis, dévoués et alors espérons!!!

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME

PÉLERINAGE DE LA PAROISSE SAINT-SULPICE, A NOTRE-DAME DE CHARTRES, ET DÉPART DES SŒURS DE SAINT-PAUL POUR LA COCHINCHINE, LE 31 MAI 1862.

Un mois déjà s'est écoulé depuis que la paroisse Saint-Sulpice, ayant à sa tête son vénérable Curé, est venue rendre à Notre-Dame de Chartres cette visite du cœur qui, dans le langage chrétien, s'appelle un pélerinage; et cependant les pieux souvenirs qu'en ont conservés les habitants de la cité de Marie, sont bien loin d'être effacés. D'ailleurs, par une coïncidence heureuse, cette arrivée des pélerins se lie si intimement à un départ non moins émouvant, non moins solennel que le jour du 31 mai doit être consigné dans les annales Chartraines comme une de ces époques glorieuses pour une cité, puisqu'on y retrouve la triple alliance de la foi, de la charité et de l'héroïsme chrétien.

Oui, tandis que la vapeur trop lente au gré des enfants de Marie, malgré son vol rapide, les transportait vers l'antique basilique, douze religieuses de saint Paul se disposaient à partir pour les plages lointaines de la Cochinchine, afin d'aller aider les sœurs qui les y ont précédées à remplir la mission toute maternelle d'élever les orphelins des martyrs, et de soigner nos braves, blessés au champ d'honneur. Ces femmes courageuses sont si simples et si humbles qu'elles

s'étonnent qu'on puisse admirer leur dévouement et donner le nom de sacrifice à cet abandon joyeux qu'elles font de tout ce qui tient le plus étroitement aux fibres du cœur. La famille et la patrie! Ce qu'elles demandent, ce ne sont point des éloges, mais des prières; aussi en apprenant que l'éloquent Curé de Saint-Sulpice les a recommandées d'une manière toute spéciale aux suffrages des pèlerins, leur âme surabonde d'espérance et de joie. Toutefois, un bonheur plus grand leur est encore réservé. Les pauvres petits qu'elles ont adoptés pour leurs enfants sont dans le plus entier dénuement, et leurs cœurs, qui déjà les aiment, souffrent de leur pauvreté. Eh bien, il leur sera donné de soulager leurs misères. Par une de ces inspirations familières au prêtre catholique, à celui qui reçoit tous les jours dans sa poitrine le *Dieu Charité*, la quête du pèlerinage est appliquée à cette bonne œuvre et produit une magnifique aumône.

Quand la cérémonie du matin (1) fut terminée, les dames étrangères se rendirent pour la plupart chez les sœurs de Saint-Paul, où elles reçurent la plus cordiale hospitalité.

Bientôt, une des salles de cette maison bénie de Dieu, offrit un bien touchant spectacle. Toute la communauté y était assemblée, on y voyait aussi une réunion de prêtres presque tous revêtus d'un caractère particulier. C'était d'abord M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, puis venait M. Barrier, grand-vicaire du diocèse et supérieur général des Dames de Saint-Paul; on remarquait encore le père Alexis, de l'ordre des Carmes, le Directeur de la Sainte-Enfance et un grand nombre d'ecclésiastiques tant de la ville que du pèlerinage. Parmi ceux-ci se trouvait un vénérable missionnaire de Bagdad, échappé par miracle aux massacres de Syrie, dont la figure pâle et fatiguée, les cheveux blanchis par les travaux de l'apostolat, redisaient assez les souffrances et les pénibles combats. Qu'il était touchant de le voir bénissant d'une main paternelle celles qui allaient consacrer leur vie à des labeurs presque semblables, et peut-être se voir soumises aux mêmes périls et aux mêmes douleurs! Enfin les zélatrices de la Sainte-Enfance de Notre-Dame de Chartres et les congréganistes de Saint-Sulpice, revêtues des blanches livrées de Marie, formant autour de la salle comme une gracieuse couronne de jeunes filles, complétaient cet intéressant tableau.

Une des zélatrices, se faisant l'interprète de ses compagnes, adressa aux Sœurs quelques paroles d'adieux aussi bien senties que bien exprimées. Ensuite, sur la demande du Directeur de la Sainte-

(1) La sainte messe a été célébrée par M. le curé de Saint-Sulpice. Après l'évangile, il adressa aux pèlerins une touchante exhortation dans laquelle il fit comprendre tout ce que son cœur de pasteur souffrait quand des malades en danger de mort refusaient les secours de la religion; il en recommanda un entre autres aux prières de la manière la plus émouvante. Espérons que Notre-Dame de Chartres aura exaucé des vœux si ardents et si purs. Presque toutes les personnes du pèlerinage, au nombre desquelles se trouvaient près de trois cents hommes, s'approchèrent de la table sainte en donnant les signes de la plus tendre piété.

Enfance, le vénérable curé de Saint-Sulpice fit tomber sur la tête des Sœurs agenouillées cette touchante bénédiction :

« Que les Anges de Dieu vous accompagnent, mes chères Sœurs; les Anges des martyrs de la Cochinchine vous attendent. Que les Anges des enfants que vous allez sauver vous protégent et gardent votre navire. Au nom de tous ces saints Anges, je vous bénis du plus profond de mon cœur. »

Toute la pieuse assemblée se rendit ensuite à la chapelle. M. le supérieur général, après avoir récité les prières si belles de l'itinéraire, prononça d'une voix toute tremblante d'émotion quelques-uns de ces mots qui ne s'oublient jamais, parce qu'ils partent du cœur et que c'est au cœur qu'ils s'adressent. Après cette paternelle exhortation, le divin Jésus sortit du tabernacle pour bénir une dernière fois celles qui s'offrent si généreusement à lui comme victimes d'amour.

L'heure des adieux avait sonné : bien des larmes coulèrent en cet instant suprême, mais elles étaient sans amertume et plus d'une jeune Sœur murmura à l'oreille des voyageuses ces mots renfermant une sublime espérance : « Demandez au bon Dieu que j'aille un jour vous rejoindre là-bas. »

Mais il est temps de revenir à la cathédrale, où le père Alexis (1), du haut de la chaire sacrée, fait aux pélerins dans un sympathique langage un parallèle bien consolant pour le chrétien des pélerinages entrepris par ceux qui veulent gagner la terre et ceux qui désirent posséder un jour le ciel.

« Pourquoi le monde s'étonne-t-il de nos pélerinages, s'écrie le pieux orateur? est-ce qu'il n'a pas les siens, lui, quelquefois plus lointains et surtout plus pénibles que ceux de la religion? Combien d'hommes agités par la cupidité, ce grand démon de nos jours, quittent le sol de la patrie, renoncent aux douceurs de la vie de famille, du foyer domestique, traversent les océans et vont dans les mondes nouvellement explorés où on leur a dit qu'ils trouveraient de l'or? Quels pélerins que ces voyageurs infortunés! qui pourrait compter leurs sacrifices de chaque jour! que de privations! que d'épreuves! et tout cela pour amasser un peu de ce vil métal qu'ils n'emporteront pas avec eux au fond du tombeau. Et notre siècle applaudit à ces pélerinages, il encourage ces malheureux à river encore plus fortement la lourde chaîne qui déjà les attache à la terre. Puis après il nous blâme, il s'étonne en nous voyant aller chercher Dieu, aller chercher de grandes pensées, de douces consolations près des autels de Marie!

» Voyez encore ce jeune homme, ce pauvre provincial dont on a flatté l'orgueil, l'ambition, en lui faisant entrevoir à Paris un protecteur, un moyen de faire fortune. Il est à l'autre extrémité de la France, il lui faut accomplir un long et périlleux voyage pour arriver au terme désiré. Que lui importe? Le courage ne lui fait pas défaut. Où est Paris? — il n'en sait rien, — mais en demandant sa

(1) Prédicateur de la station du mois de Marie à Saint-Sulpice.

route il finira bien par y arriver, et le voilà qui embrasse sa vieille mère et quitte joyeux les lieux qui l'ont vu naître. Bien des obstacles se présentent sur son chemin, il les surmonte; bien des périls, il les brave; bien des fatigues, il les supporte; et quand il a une fois touché le terme, quand il est entré dans la grande ville, il crie victoire et se croit sauvé. Mais hélas! que de désappointements, que de désillusions, que de souffrances viennent se placer entre lui et le bonheur, entre lui et la fortune. Enfin, après deux ou trois ans d'essais, de tentatives, de démarches inutiles, il revient au pays. Mais quel changement s'est opéré en lui : avant son triste pélerinage, il était pauvre, mais honnête; il était pauvre, mais il avait la foi; il était pauvre, mais il avait un Dieu; il était pauvre, mais il était chrétien; il croyait avoir une âme à sauver, ses espérances s'élevaient jusqu'au ciel, et maintenant il est non seulement pauvre des biens de la terre qu'il n'a pu acquérir, mais il est pauvre surtout des biens de la grâce : car, à Paris, il a perdu sa foi, son âme, sa religion, son Dieu; voilà ce qu'il a rapporté de son pélerinage entrepris pour la terre. Ah! que le monde nous vante après cela ses pélerinages! — Pélerinages pour pélerinages, j'aime encore mieux les nôtres!... »

Passant ensuite à un autre ordre d'idées, le père Alexis démontre pourquoi la dévotion à Marie grandit avec les orages et prouve ensuite par une ingénieuse hyperbole l'immense développement que le culte de la Très-Sainte Vierge a pris de nos jours. Esquissons rapidement cette seconde partie d'une allocution dont nous aurions voulu pouvoir reproduire toutes les pensées.

« Marie a été choisie de Dieu pour donner au monde un libérateur; mais sa mission ne s'est point arrêtée là : elle a été plus grande, plus large, plus étendue; elle devait encore l'élever pour nous, la faire grandir pour nous, et de plus veiller sur cet enfant sauveur avec tout l'amour dont une mère est capable, le protéger dans la faiblesse de ses jeunes ans contre ses adversaires, ses ennemis, ses persécuteurs, et quand le moment sera venu pour lui d'accomplir le grand acte de la rédemption, la mission de Marie sera encore de s'y associer en partageant ses douleurs. Depuis que Jésus est monté au ciel au jour de l'Ascension, il n'a plus rien à craindre de la fureur de ses ennemis; là-haut, tout le monde l'aime, l'adore. Les anges se prosternent devant lui et accomplissent avec fidélité ses moindres volontés. La tendre sollicitude de Marie pour son Jésus ne peut donc plus s'exercer dans le ciel, puisqu'il n'y rencontre ni contradictions ni résistances : dès lors ce sentiment affectueux de compassion, de protection qui ne trouve pas sa place au céleste séjour, s'exerce sur la terre; elle assure le triomphe de la sainte parole, elle protége l'Église, console et fortifie les justes et ramène à Dieu les pauvres pécheurs.

» C'est ainsi que Marie continue sa mission maternelle et qu'elle protége dans ses membres Jésus souffrant, délaissé, outragé, abandonné; et voilà pourquoi, dans les temps où Jésus est insulté plus encore que de coutume, dans les moments de périls et d'angoisses

où l'Eglise catholique est en butte à plus d'épreuves et de contradictions, la protection de Marie éclate davantage, et la dévotion, la confiance de ses enfants devient plus expansive et plus tendre. Ceci explique pourquoi le culte de Marie a pris à l'époque où nous sommes un merveilleux accroissement. Il y a moins d'un siècle, que voyait-on dans cette enceinte sacrée? l'abomination de la désolation, la nudité et la profanation. Où trouvait-on des statues de Marie? nulle part. Il y a trente ou quarante ans, l'image virginale de Marie se cachait au fond des églises, des cloîtres ou de quelques solitudes; maintenant elle se trouve partout à côté de celle de son fils.

« Supposons un étranger passant le détroit qui sépare l'Angleterre de notre chère patrie; il débarque à Boulogne : il aperçoit un monument qui domine la mer; poussé par un sentiment attractif, il s'en approche et demande quel est cet édifice : « Quoi, étranger, tu ne » la connais pas? Mais c'est la reine de la cité (1), c'est l'étoile des » marins, c'est Elle, c'est Notre-Dame! »

» L'étranger, continuant sa route, aperçoit un nouveau monument qui dépasse tous ceux qui l'entourent par l'élégance de son architecture et la beauté de ses décorations; il interroge encore et il reçoit la même réponse : « C'est Elle, c'est Notre-Dame; vous ne compre» nez pas? la consolatrice des affligés, le refuge des pécheurs, Notre» Dame de Bon-Secours. »

» Et après avoir traversé la capitale il s'avance vers le centre de la France : au sommet d'un rocher qui surmonte une province entière il voit s'élever un majestueux colosse qui semble toucher le ciel tout en tenant encore à la terre. Etonné, il s'informe de nouveau, et tous de lui répondre : « Vous ne la connaissez pas? c'est la gloire » de notre patrie, le sang de nos soldats, le prix de Sébastopol; c'est » Elle, c'est encore Elle, c'est toujours Elle; c'est Notre-Dame de » France. »

» O France! ô mon pays! non, ce n'est point en vain que tu auras élevé vers Marie tes mains suppliantes; elle te protégera, toi qui lui es si fidèle, et t'obtiendra les plus abondantes bénédictions du Seigneur. »

Le salut du très-saint Sacrement a suivi l'entraînante allocution du bon père Alexis. M. Hamon fit ensuite la consécration de sa bien-aimée paroisse à Notre-Dame de Chartres. La file des pélerins s'est alors acheminée vers la gare en chantant les louanges de Marie, que les pieux voyageurs entrecoupèrent pendant le trajet par la récitation du chapelet.

Si dans le même train s'étaient trouvés plusieurs wagons remplis d'hommes, de femmes ne s'occupant que de négoce, d'industrie, de pensées purement terrestres, et que ces douces prières, ces chants pieux fussent venus de temps à autre frapper leurs oreilles, ils auraient pu se transformer pour quelques-uns en salutaires enseignements. Car en résumant toutes ces saintes choses, que disent-elles, sinon : Pensez à Dieu.

X.

(1) En effet, la ville entière semble être à genoux devant la Vierge Marie.

— Souvent, dans une fête de pélerinage, l'éclat des cérémonies générales, la bruyante affluence des voyageurs couvrent bien des faits particuliers qui, s'ils se passent dans l'ombre, n'en sont pas moins intéressants pour la piété. C'est ainsi que, le 31 mai, pendant que nos parisiens, devenus touristes un instant, se croisaient sur les divers points de la ville pour y chercher matière à études archéologiques, deux pélerins étaient agenouillés devant l'autel de Notre-Dame de sous-terre : c'étaient un père et une mère qui venaient présenter un tout jeune enfant, depuis quelques mois sanctifié par l'eau baptismale, à l'un des prêtres chapelains de la crypte pour qu'il le consacrât à la Vierge-mère, *Virgini pariturœ*. Voué aux blanches couleurs en l'honneur de Notre-Dame de Chartres, ce bon petit chrétien a dû retourner ensuite sur les bras de ses parents vers la capitale ; mais, sans le savoir, il laissait au sanctuaire béni un ornement de plus. Un cœur en or, sur lequel est gravé son nom, reste suspendu aux murs sacrés, comme un fleuron nouveau pour la couronne de Celle qui aime tant à redire : « *Mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* » (Saint Paul).

ŒUVRE DES VOCATIONS PAUVRES.

Nos associés ne liront pas sans intérêt la lettre suivante, que nous avons reçue il y a quelques jours :

A....., le 18 juin 1862.

Monsieur le Supérieur,

J'ai dans ma paroisse un jeune enfant en qui je reconnais des marques de vocation à l'état ecclésiastique. C'est d'ailleurs son désir le plus ardent et l'objet de ses aspirations les plus vives.

Depuis trois ans qu'il est un de mes enfants de chœur, j'ai toujours remarqué en lui beaucoup de décence à l'Église, de soin, de propreté pour tout ce qui tient aux saints autels. Son maintien, sa tenue extérieure ne laisse rien à désirer.

D'un autre côté, voulant m'assurer par moi-même de ses moyens intellectuels, je lui ai donné, pendant six mois environ, quelques leçons de latinité. Or, bien que cet enfant ne travaillât qu'une heure environ par jour, (le soir après les écoles chez l'instituteur), il a vu, pendant ces six mois, presque toute sa grammaire latine : il a expliqué la moitié de l'*Epitome historiœ sacrœ :* et il ne s'en tirait pas mal : ce qui m'a paru annoncer des moyens plus qu'ordinaires.

Dans cette conviction, je l'avais proposé au Supérieur du Petit-Séminaire de L..., notre diocèse. J'aurais voulu qu'il le reçût *gratuitement*, car ses parents sont pauvres, et ils ne pourraient que pourvoir à son entretien ; mais M. le Supérieur m'a répondu que tout ce qu'il pourrait faire, ce serait de remettre la moitié de la pension. J'ai conçu cette mesure : les vocations étant très-nombreuses dans notre diocèse, les supérieurs préfèrent les enfants qui paient toute la pension à ceux qui ne peuvent le faire.

J'ai donc cessé de donner des leçons à cet enfant. Mais voici, Monsieur le Supérieur, que, depuis assez longtemps me revient journellement à l'esprit la lettre que vous avez écrite dans le courant

du mois de décembre dernier, à M. le Directeur du *Rosier de Marie*, et dans laquelle vous annoncez que vous avez formé un établissement que vous désignez sous le nom d'*Œuvres des vocations pauvres*, et dans lequel vous recevez les sujets qu'on vous adresse de tout diocèse.

Je cède enfin à cette pensée persévérante et je prends la liberté, Monsieur le Supérieur, de venir vous offrir mon jeune enfant, vous assurant que j'ai tout lieu de penser qu'il ferait un jour un sujet distingué et qu'il vous donnerait des consolations.

Je vous prie en même temps de croire que je ne juge pas les choses à la légère. J'ai déjà 31 ans de ministère : j'ai envoyé au séminaire six élèves que j'ai discernés entre beaucoup d'autres. Trois sont prêtres, et de bons prêtres, un va entrer dans les Ordres sacrés, et deux poursuivent leurs humanités avec succès et font l'honneur de leur cours. Il y a donc lieu de présumer que le nouvel aspirant que j'ai l'honneur de vous présenter ne trompera pas mes espérances.

Je désire, Monsieur le Supérieur, que la réponse dont vous voudriez bien m'honorer soit favorable à ma supplique.

Dans cet espérance, j'ai l'honneur d'être, etc.

Cette lettre vient confirmer, ce nous semble, et d'une manière très-frappante, ce que nous avons écrit tant de fois sur la nécessité d'une Œuvre spéciale pour le recrutement des vocations ecclésiastiques parmi les enfants pauvres.

Il est donc vrai qu'il y a en France tel diocèse où *les vocations sont très-nombreuses et où les supérieurs préfèrent* (comme on le conçoit) *les enfants qui paient toute la pension à ceux qui ne peuvent le faire.*

Il est donc vrai qu'il y a tel prêtre prudent, expérimenté et désireux de donner à l'Eglise de dignes ministres, qui cessera d'instruire un enfant chez qui il reconnaît d'ailleurs toutes les marques d'une bonne vocation, parce qu'il ne pourra le faire admettre dans une maison ecclésiastique.

Il est donc vrai, d'autre part, qu'il y a beaucoup de diocèses, surtout au centre de la France, qui manquent de sujets pour les diverses fonctions du saint ministère et qui comptent jusqu'à cinquante et soixante paroisses dépourvues de pasteurs.

Une œuvre charitable qui aurait pour but de demander aux diocèses riches en sujets une partie de leur superflu pour venir en aide aux diocèses nécessiteux est donc une œuvre bien précieuse et infiniment utile à l'Eglise.

ERRATUM DU NUMÉRO DE JUIN.

Page 88, 2e alinéa : au lieu de forêt de Boncone, lisez forêt de Boucone.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

8e NUMÉRO. AOUT 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE VI.

PIEUSES LÉGENDES.

Nous l'avons déjà dit, le zèle si plein de foi qu'apportèrent non-seulement les Chartrains, mais encore des populations entièrement étrangères à la Beauce, pour reconstruire la demeure de Notre-Dame, reçut plusieurs fois une récompense sensible et bien digne de Celle qui, après Dieu, était l'objet de tant de dévouement et d'amour. C'est ce que prouvent les faits suivants auxquels, tout en les reproduisant, nous essaierons de conserver leur naïveté première et leur touchante simplicité.

Un certain nombre d'habitants de Château-Landon en Gâtinais, ayant appris que l'église de la bonne Dame de Chartres avait été dévorée par les flammes, et que déjà on déblayait ses décombres pour élever à Marie un temple encore plus beau que l'ancien, se réunirent un jour, afin de convenir ensemble quelle part ils pourraient prendre à cette œuvre si grande et si méritoire. Or, il fut décidé dans ce pieux conciliabule, qu'ils conduiraient aux ouvriers quelques charrettes remplies de froment ; ce qu'ils firent au plutôt. Mais ayant oublié, dans l'élan de leur charité, que ce grain dont ils faisaient un si généreux abandon était leur unique ressource il advint qu'arrivés à un bourg appelé Chante-Reine, ils n'avaient plus ni pain ni argent suffisant pour en acheter; et cependant la faim commençait à se faire sentir et leurs forces à

s'épuiser. Ce que voyant les bons Chantereinois, ils leur fournirent, eux qui avaient à peine la provision du jour pour leur famille, tout le pain dont ils étaient nantis. Les dévots pélerins leur donnèrent en signe de reconnaissance quelques petites pièces de monnaie leur unique fortune ; et voilà qu'au grand ébahissement de tous on s'aperçut, quand repas et comptes furent achevés, que l'argent des voyageurs n'avait pas diminué, et que le pain offert par les habitants du bourg avec un si charitable abandon, se retrouvait en même quantité, ce qui fut pour les nombreux témoins de cette merveilleuse multiplication une occasion de bénir Dieu, et de chanter les louanges de la bonne Dame de Chartres.

La petite ville de Bonneval devait aussi payer son contingent de secours au temple de Marie, et recevoir du Ciel en échange une faveur toute divine. Ayant envoyé plusieurs charrettes de chaux pour aider à cette bâtisse sacrée, il arriva que dans le trajet un orage vint à éclater, ce qui força les hommes chargés de la conduite des voitures à les abandonner, pour chercher ça et là quelque abri contre la fureur du vent et les torrents d'une pluie diluvienne. Vainement une pauvre femme paralytique, qu'ils avaient placée sur l'une des charrettes pour la conduire à Chartres, faisait-elle entendre des cris de détresse, ils restèrent sourds à ses gémissements, chacun songeant à son péril personnel; mais la bourrasque une fois apaisée, ils sentirent grand remords au cœur d'une telle dureté, et sortant de leurs retraites ils se dirigèrent en tremblant vers leurs charrettes, croyant ne plus y retrouver que des débris de chaux et les restes calcinés de la malheureuse femme; aussi quelle ne fut pas leur joie quand ils s'aperçurent que les sacs étaient demeurés intacts, et que la malade n'avait éprouvé aucun mal. Nos voyageurs continuèrent alors gaîment leur route vers Chartres et, songeant qu'ils devaient à la paralytique une éclatante réparation de leur coupable indifférence, ils la portèrent eux-mêmes aux pieds de la bonne Dame de soubs-terre, où elle recouvra l'usage de ses membres, qui depuis longues années étaient sans mouvement et sans vie.

Maintenant voici venir des Bretons; ne soyons pas surpris de leur zèle pieux : unis autrefois aux Carnutes par le lien commun des Druides, ils le sont encore aux habitants de la Beauce par une même confiance en la Mère immaculée du Sauveur : aussi

l'appel de Fulbert trouva-t-il un sympathique écho dans ces âmes généreuses, et, malgré la distance qui les séparait de Chartres, des Malouins quittèrent leur ville de rochers, dont une mer en furie vient sans cesse battre l'indestructible base, pour charroyer des pierres jusque dans la cité de Marie. Déjà ils avaient surmonté bien des difficultés, éprouvé maintes traverses, mais une plus grande épreuve leur était encore réservée : comme ils croyaient déjà toucher au terme de leur pélerinage, le ciel, jusqu'alors serein, se couvrit tout-à-coup de sombres nuages, et un brouillard si épais s'éleva sur l'horizon, qu'il leur devint impossible de se reconnaître, de sorte qu'en voulant se rassembler, les uns s'entrechoquaient violemment, tandis que d'autres au contraire s'éloignaient et s'égaraient au point de ne pouvoir retrouver ni leur chemin ni leurs compagnons.

Dans ce péril extrême, ils recoururent avec confiance et foi à la bonne Dame de Chartres. Cette tendre et puissante souveraine ne leur fit pas défaut, et aussitôt une flamme aérienne, planant au-dessus de chaque voiture, permit aux pélerins de se réunir et de marcher en assurance, guidés par cette douce et bienfaisante lumière qui ne s'évanouit que lorsque le soleil, ayant percé les nues, éclaira de nouveau la terre de Beauce de ses brillants rayons.

La légende de l'Enfant de chœur trouve ici sa place toute naturelle : la popularité qui lui est acquise, ne lui ôtant ni sa fraîcheur, ni son émouvant intérêt, c'est par elle que nous terminerons la série des pieuses narrations empruntées au naïf historien des miracles de la bonne Notre-Dame (1).

Vers le temps où le comte Etienne guerroyait en Palestine, vivait à Chartres une pauvre veuve, qui avait reporté sur son fils, bel et gracieux enfant à la tête blonde, aux yeux d'azur, toutes les tendresses de son cœur ; et lui, répondant à son amour, la comblait de caresses, et de sa douce main essuyait les larmes qui trahissaient les déchirements de son âme. Quand l'enfant fut assez grand pour figurer dans les saintes cérémonies, elle le présenta aux chanoines de la cathédrale qui, frappés de son air angélique, consentirent à lui donner le titre si désiré, si glorieux, d'enfant de chœur de Notre-Dame. Oh ! combien elle était heureuse

(1) Jehan le Marchand, poète du XIII[e] siècle. Il écrivit en vers le livre des Miracles, qui a été publié en 1855 d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Chartres, par Duplessis. (Garnier, imprimeur.)

la bonne mère quand elle voyait cet Eliacim de la loi nouvelle, offrant au prêtre le vin du sacrifice ou bien faisant monter vers le ciel les flots d'encens qui s'échappaient de son encensoir d'or ! qu'elle était fière surtout lorsqu'elle entendait sa voix pure et sonore retentir sous les voûtes majestueuses du temple de Marie ! Dans ces moments de maternelle ivresse elle oubliait tout chagrin et ne songeait qu'à son bonheur... Un jour, c'était celui où l'église célèbre la fête de tous les glorieux triomphateurs de la foi, le chapître de Notre-Dame, d'après un antique usage, descendait dans la crypte sacrée, revêtu de ses plus riches ornements, croix et bannières en tête, suivant dévotement la châsse de la Vierge et les reliques des saints, et chantant des hymnes sacrées. Au milieu de toutes ces voix qui répétaient les louanges du Très-Haut, la veuve distinguait celle de son enfant (l'oreille d'une mère est si fine et si bonne), et son cœur battait de joie et de tendresse. Tout-à-coup le silence se fait pour elle, bien que les chants n'aient point encore cessé. Elle écoute... elle écoute encore... et n'entend plus son fils ; alors, avec la rapidité de l'éclair, elle fend la foule, jette un coup d'œil rempli d'anxiété sur les jeunes lévites, puis dans leurs rangs pressés ne voyant pas son enfant, elle court, poussée par un instinct maternel, vers le puits des Saints-Forts, qu'elle trouve entouré par des prêtres éplorés. Mon fils ! s'écrie la veuve avec un accent déchirant, rendez-moi mon fils... et succombant à sa profonde émotion, elle tombe étendue sans connaissance sur le parvis sacré.

Pauvre femme, les mères naguère encore te disaient bienheureuse, et maintenant elles pleurent sur toi ; car elles ont appris de ceux qui approchaient ton enfant que, cédant à la curiosité du jeune âge, il s'est penché vers le puits, et que son pied glissant sur les parois humides, il est tombé dans le gouffre béant.

Oh ! qu'il fut cruel, qu'il fut affreux le moment où la veuve se trouva chez elle, seule avec sa douleur, seule avec ses regrets ! Toutefois si ses yeux sont noyés de larmes, son âme est résignée, et chaque aurore nouvelle la retrouve prosternée aux pieds de la Vierge Marie ; sa bouche contractée par la souffrance est muette, mais son cœur parle, et Marie comprend toujours ce langage du cœur : elle a tant souffert pour son Fils !...

Cependant l'octave de la fête ramène de nouveau dans la crypte le pompeux et solennel cortége. La courageuse veuve le regarde

passer en comprimant ses sanglots, et voilà qu'elle aperçoit un jeune enfant à la blonde chevelure, à la taille élancée, au regard séraphique tenant un chandelier d'or et marchant gravement devant les saintes reliques. A cette vision presque céleste, la douce mère s'écrie : Est-ce un ange qui est ainsi venu tenir la place de mon fils ?...

O femme, réjouis-toi et tressaille d'allégresse ! Ton enfant est sauvé ; comme il tombait, Marie l'a reçu dans ses bras maternels et l'a fait ensuite reposer sur son cœur... Aujourd'hui elle te le rend ; veille toujours sur lui, mère chrétienne, garde-le pour le ciel !...

VIE DE MARCEAU LE MARIN. (1)

Aux portes de Coblentz se dressait naguère une pyramide funèbre. Sur l'une des faces on lisait :

L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE
A SON BRAVE GÉNÉRAL MARCEAU.

Et sur l'autre se trouvait cette inscription :

SOLDAT A 16 ANS, GÉNÉRAL A 22.
MORT EN COMBATTANT POUR SON PAYS.
1796. (2)
PASSANT,
QUI QUE TU SOIS, AMI OU ENNEMI,
D'UN JEUNE HÉROS RESPECTE LES CENDRES.

Les fastes militaires de la France ont consigné en lettres d'or dans leurs pages glorieuses le nom de cet homme illustre, pour le faire passer à la postérité la plus reculée.

La ville de Chartres, fière de lui avoir donné le jour, lui a élevé un monument de marbre et une statue de bronze.

Toutefois, ce n'est point à rappeler les exploits de ce héros de la gloire humaine que nous voulons consacrer ces quelques pages, mais bien à redire dans un langage tout simple les principaux actes de ce champion de la foi, du dévouement, du sacrifice, sur la tombe duquel on lit cette modeste et pieuse épitaphe, tracée de la main de sa mère et surmontée d'une croix :

(1) Auguste Marceau naquit dans la ville de Châteaudun, dont son père était sous-préfet. Par sa mère il tenait à la plus vieille noblesse de France ; il était neveu et unique héritier de l'illustre général Marceau.

(2) Il fut blessé à mort près d'Altenkirchen (Prusse Rhénane), à 33 kilom. nord de Coblentz.

ICI REPOSENT,
EN ATTENDANT LE GRAND JOUR DE LA RÉSURRECTION,
LES RESTES MORTELS D'AUGUSTE-FRANÇOIS MARCEAU,
SERVITEUR DE MARIE IMMACULÉE,
CAPITAINE DE FRÉGATE, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,
CHEVALIER DE L'ORDRE DE GRÉGOIRE-LE-GRAND,
NÉ LE 1er MAI 1806, DÉCÉDÉ LE 1er FÉVRIER 1851,
SOUS LA PROTECTION DE MARIE. (1)

Quand on lit ces deux inscriptions écrites dans un esprit bien différent, on ne peut soupçonner qu'il y ait eu entre cet oncle si pompeusement loué et ce neveu dont tout le mérite personnel semble vouloir se dérober aux regards et aux éloges sous les plis du manteau virginal de Marie immaculée, la moindre identité, la plus petite ressemblance; et cependant, en étudiant ces deux belles et martiales figures, on y retrouve de ces airs de famille qui vont si bien aux nobles races, soit qu'elles tirent leur grandeur d'un passé séculaire, soit qu'elles rattachent leur illustration à des personnages et à des faits dont une mémoire d'homme peut embrasser sans efforts le glorieux souvenir.

Ainsi, dans le courageux élève de marine qui, pour sauver un détachement français imprudemment engagé sur les côtes inhospitalières de Madagascar (2), dirige sa chaloupe vers l'ennemi, pointe sur lui le canon dont il est armé, jette la mort dans ses rangs et sauve la vie à nos marins, on reconnaît le sang-froid et l'intrépidité du volontaire d'Eure-et-Loir (3).

Dans le lieutenant de vaisseau qui ramène en rade de Gibraltar, malgré les fureurs des vagues et le mugissement de la tempête, *le Pembroke* (4), vaisseau anglais déjà presque échoué sur

(1) Il manque cependant à cette épitaphe, d'ailleurs si vraie et si touchante, un des plus beaux titres de gloire de Marceau devant Dieu et devant les hommes, celui de commandant de *l'Arche-d'Alliance*, vaisseau destiné à faciliter le transport des missionnaires en Océanie.

(2) Les généreux sacrifices et le dévouement de nos missionnaires ont, depuis l'époque où le détachement de marins de la gabarre *la Zélie* (1829) faillit être victime de leur cruauté, adouci les mœurs des insulaires; cependant les Malgaches sont bien loin encore d'être civilisés.

(3) On sait que Marceau s'engagea à seize ans. Il fut nommé chef du bataillon des volontaires d'Eure-et-Loir en 1791.

(4) Ce qui rendit l'action de Marceau doublement héroïque, c'est que le commodore du *Pembroke* avait d'abord refusé ses services et qu'il ne les accepta qu'après avoir vainement réclamé l'aide du vapeur anglais stationnant en rade. Lorsque *le Pembroke* commença à s'ébranler et que la population de Gibraltar, accourue sur les remparts, vit *le Minos* le traîner à sa remorque au milieu de la tempête, l'air retentit de hourras multipliés entremêlés du cri : Vive la France! Sur une plage anglaise et dans un tel moment, ce cri était le plus bel hommage rendu à l'action héroïque de l'un de ses enfants.

un banc de rochers, on retrouve la générosité du héros de Fleurus [1].

Enfin, dans le refus constant que fit le capitaine de frégate de prendre le commandement du *Comte-d'Eu*, parce qu'il croyait ce navire construit de manière à compromettre les jours de la famille royale, on admire tout le désintéressement du général républicain.

Ces vertus morales, ces rares talents, ces qualités éminentes étaient obscurcies chez Marceau, avant sa conversion, par un orgueil indomptable, une ambition sans bornes, une sévérité excessive envers ses inférieurs, une dédaigneuse fierté vis-à-vis de ses chefs, une absence complète de principes religieux; car on ne saurait donner un tel nom à ce factum en apparence tout rempli des mots fascinateurs d'humanité, de philanthropie, de progrès, et en réalité tout vide de vérités fondamentales et pratiques, factum que le saint-simonisme, dont il était depuis dix-huit ans l'un des plus ardents coryphées, jette à ses adeptes en guise de symbole et de règle de foi.

Aussi Marceau, malgré ses brillants succès à l'École polytechnique, où il fut le camarade et l'émule des Guyot (2), des Bineau (3) et des Lamoricière (4); malgré son génie vif et pénétrant qui lui fit apporter dans la navigation confiée à la vapeur les plus importantes améliorations, et lui valut une grande réputation de science et d'habileté; malgré la magnifique carrière qui s'ouvrait devant lui; malgré les riches et flatteuses alliances offertes à son choix, Marceau était intérieurement dévoré, miné par une inquiétude vague, un marasme indéfinissable qui ne lui laissait aucun repos; et se manifestait au dehors, surtout dans les derniers temps de son esclavage, par de si fréquents blasphèmes qu'on aurait pu croire qu'il voulait ainsi lancer au Ciel le défi de jamais lui appartenir. Tel le serpent, qui jette son venin contre l'homme prêt à le sauver, et se venge ainsi à l'avance de celui aux poursuites duquel il ne peut autrement échapper. Et pourtant Marceau portait dans le monde un ton distingué, des manières chevaleresques; faut-il s'étonner s'il en était devenu l'idole? Le jeune officier de marine

(1) Marceau contribua beaucoup au gain de la bataille de Fleurus, livrée le 26 juin 1794 contre les impériaux par Jourdan, commandant en chef l'armée de la République.

(2) Commandant d'artillerie.

(3) Ancien ministre.

(4) Général d'Afrique, commandant en chef de l'armée pontificale.

ne l'ignorait pas, et il se plaisait à se jouer de sa crédulité, à lui causer des sensations, des surprises.

On raconte que dans ce but il feignit un jour un départ précipité. Grande désolation régnait dans les salons qu'il fréquentait, mais voilà que le soir il rentre dans le port avec son paquebot, et apparaît à l'improviste au milieu d'un grand bal où on ne l'attendait plus; et malgré tous ces brillants hochets de la vanité, du plaisir, son âme souffrait. Elle était si vide! Et il enviait le sort de plusieurs de ses camarades qui, se laissant gagner par ce travail de rénovation religieuse alors existant dans la marine française, étaient franchement redevenus chrétiens. Ce fut à cette époque que, suivant le conseil d'un de ses amis, il se mit à lire *Le Christ devant le Siècle*, ce remarquable ouvrage de Roselly de Lorgues, qui a fait sur le monde savant et religieux une sensation si profonde. Mais entre lire et croire, surtout entre lire et pratiquer, il y a un de ces abîmes que la grâce seule peut combler. Néanmoins, celui dont l'éducation sceptique avait comme fermé son cœur aux attrayantes séductions de la foi; celui qui avait toujours regardé le Catholicisme comme un masque dont se servaient certains individus pour cacher leur laideur morale et parvenir plus facilement aux honneurs, commençait à croire que c'est dans le sein de cette religion qui console, que l'homme peut uniquement trouver le bonheur. Ah! c'est qu'un coup terrible l'avait frappé au cœur. Le fils de sa sœur, bel ange presque encore au berceau et qui faisait toute la joie de la famille, venait de mourir, et Marceau sentait dans sa douleur que pour calmer, pour adoucir celle de sa mère et de sa chère Évelina, sa sœur bien-aimée, deux mots lui manquaient : l'espérance et le Ciel.

Mais enfin l'heure solennelle de la délivrance approche, Marceau a souffert. Il a sincèrement cherché la vérité, et la grâce aidant ses recherches, il sent qu'il l'a trouvée, mais il lui reste toujours une grande démarche à faire, et il hésite encore; un ami lui conseille de recourir à la prière, et disciple docile il forme sur lui, dès qu'il est seul, le signe de la croix. Au même moment un frisson rapide court sur tous ses membres; une sueur abondante le remplace aussitôt. Il sent qu'il vient de faire quelque chose de grand, mille sentiments indicibles se forment dans son cœur; il est entraîné, subjugué, vaincu, et nouvel Augustin, il tombe à genoux en fondant en larmes au milieu du jardin solitaire où il se trouve, n'ayant d'autres témoins de ses transports que Dieu et

les petits oiseaux du Ciel. Puis comme il essaie en vain de rassembler dans sa mémoire les mots de l'*Ave Maria* et du *Pater*, il rentre chez lui, et s'aide pour les dire du vieux livre de prières de la bonne femme qui lui tient lieu de servante.

Orgueil humain, tu es réduit aux abois, tu voudrais te révolter; mais une main puissante réprime tes mouvements, elle ne te laissera plus de relâche, et tu expireras de rage sous les fortes étreintes qu'elle te fera sentir, sous les coups redoublés qu'elle te portera.

Marceau, cédant à ce besoin de sauver les âmes qui sera désormais le courant électrique de sa vie de marin-apôtre, écrivit à sa mère les choses les plus touchantes pour lui faire embrasser le joug si doux du Seigneur. Toutefois il mit encore quelques délais à son entière conversion; à la fin cédant aux pressantes sollicitations d'un de ses camarades, le brillant officier du *Jemmapes* (1), alla trouver ostensiblement l'aumônier du bagne de Toulon, lui fit l'humble aveu de toutes les fautes de sa vie, et le 8 octobre 1841, il scellait à l'autel de Marie sa réconciliation avec Dieu en recevant le fruit délicieux de l'arbre de vie, Jésus en son adorable sacrement!

(La suite au prochain numéro).

FLEURS DES SAINTS.

SAINTE PHILOMÈNE. (2)

Du temps où Dioclétien était empereur, régnait sur une des îles de la Grèce échappées à la domination romaine, un prince dont la bonté et la justice faisaient le bonheur de ses sujets. Il avait épousé une jeune grecque, issue comme lui du sang royal, qui le rendit père d'une gracieuse enfant, après que tous deux eurent, sur la parole d'un saint homme, abandonné le culte des idoles pour celui du Seigneur Jésus. Ce cher objet de leur mutuelle tendresse reçut au baptême le doux nom de Philomène, et donna à peine au sortir de l'enfance des marques sensibles de l'amour divin qui embrasait son petit cœur. Rien en elle ne trahissait les faiblesses du premier âge et l'on pouvait réellement

(1) Vaisseau de 100 canons. Tous les détails concernant Auguste Marceau contenus dans cet article sont empruntés à l'intéressante vie de ce remarquable marin, écrite par l'un de ses amis. 1 vol. in-12. Se trouve chez Ruffet et chez Vermot, Paris

(2) Sa fête se célèbre le 10 août, jour de son martyre.

dire de cette enfant de bénédiction qu'elle grandissait en force et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Philomène venait d'entrer dans sa treizième année, quand son père se vit contraint d'aller dans la capitale de l'empire afin de prévenir les desseins de Dioclétien qui le menaçait d'une guerre injuste.

Il eût été plus sage pour ce prince de partir seul et de laisser à la reine le gouvernement de ses états ; mais son cœur d'époux et de père s'effraya d'une séparation dont il ne pouvait fixer le terme, et pour en éviter les déchirements, il résolut d'emmener avec lui les deux princesses. Arrivé dans la ville des Césars, le prince se rendit avec elles au palais impérial, où Dioclétien lui fit un accueil d'autant plus favorable que ses premiers regards s'étant portés sur Philomène, il avait été frappé de sa rare beauté que relevait encore une modestie toute chrétienne. Après avoir entendu plutôt qu'écouté la supplique que lui adressait le prince : « Je vous accorde tout ce que vous désirez, lui dit-il; mais j'y mets cependant une condition, c'est que vous me donnerez la main de votre fille. » Le prince ne trouva point de parole pour répondre à une demande aussi étonnante, aussi imprévue; il se borna donc à s'incliner profondément en signe de respectueuse adhésion. Quant à la reine, son visage tout rayonnant d'allégresse disait assez combien son orgueil maternel était flatté d'une telle proposition. Seule, Philomène paraissait triste et abattue; mais lorsque rentrés dans leur demeure, ses parents la pressèrent d'accéder aux désirs de Dioclétien, relevant sa jolie tête qu'illuminait un rayon céleste, elle leur dit avec un accent inspiré : « La fiancée du Christ ne saurait devenir la compagne d'un époux mortel, fut-il le maître du monde.»

— Explique-toi, s'écria le prince, je ne comprends rien à ce mystérieux langage.

— Il veut dire, répondit Philomène, que depuis un an j'ai voué ma virginité au Seigneur.

— Ta grande jeunesse excuse ton imprudence et annule tes serments.

— Eh bien, je les renouvelle en ce moment à la face du ciel et de la terre.

La fermeté de la fille, réveillant dans l'âme du père les sentiments de courage et de foi que l'ambition y avait d'abord étouffés, il se rend aussitôt auprès de Dioclétien et lui transmet sans aucun détour le refus de la jeune princesse : le tyran s'en irrite

et ordonne au prince de ramener Philomène au palais. Le malheureux père revient chez lui tout troublé, et cédant à la crainte que lui inspire le courroux de l'empereur, il conjure Philomène de revenir sur sa première décision. La reine joint ses instances, ses prières à celles de son époux, et voyant qu'elles restent sans effet, elle tombe aux genoux de son enfant en versant un torrent de larmes.

— Mère, relevez-vous, dit la jeune fille, dont l'âme était brisée de douleur. Relevez-vous, votre affection déchire mon cœur ; mais il appartient à Dieu seul. Nul autre désormais ne saurait le posséder.

— Non, mon enfant, reprend la mère, je resterai à tes pieds, je les arroserai de mes pleurs. Nous verrons bien celle des deux qui triomphera de l'autre.

— Ce n'est pas moi qui lutterai avec vous, mère chérie ; c'est mon Dieu. C'est le vôtre qui combattra pour moi.

— Philomène, lumière de mes yeux, soleil de ma vie, continue la reine, aie pitié de nous à qui tu dois le jour, aie pitié de ta patrie, de toi-même. Songe aux biens que tu perds.

— Mon Dieu et la sainte virginité sont mes biens les plus chers ; le ciel, voilà mon royaume et ma véritable patrie.

Le prince, voulant mettre fin à une lutte inutile, déclare à la reine et à sa fille qu'il est temps de le suivre chez l'empereur. Celui-ci les attendait avec une impatience que chaque moment de retard augmentait encore. Aussi grande fut sa joie quand Philomène parut de nouveau devant lui. Le tyran lui parla d'abord avec une grande douceur et employa pour vaincre les résistances de l'héroïque princesse toutes les ressources, toutes les ruses diaboliques que l'esprit de malice mit en son pouvoir. Mais rien ne put ébranler la jeune vierge, alors Dioclétien la fait jeter couverte de lourdes chaînes, dans un noir cachot où pendant plus d'un mois il se rend chaque jour, afin de lui renouveler ses menaces et ses promesses.

Philomène reste insensible aux unes et méprise les autres, mais sa captivité se prolonge (1) et la sainte aspire au bienheureux instant où elle pourra enfin cueillir la palme du martyre, et s'attriste de ne pas le voir arriver. Le Seigneur la console par une douce vision. Une nuit, Marie lui apparaît tenant le divin Jésus entre ses bras et lui promet que dans trois jours elle verra la fin

(1) La préparation de Philomène au martyre dura quarante jours.

de ses maux. Ce ne sera pourtant, ajoute la Reine du ciel, qu'après avoir souffert de rudes tourments pour l'amour de mon Fils.

En effet, l'heure est proche où Philomène va être livrée aux plus affreux supplices, et triomphera à la fois et des séductions de la vie et des douloureuses étreintes de la mort.

Dioclétien voyant que les splendeurs du trône ne peuvent éblouir la jeune princesse et que ses promesses séduisantes n'ont pour elle aucun attrait, il la condamne à être flagellée; aussitôt ce corps virginal est attaché à une colonne, et n'offre bientôt plus aux regards de ses bourrreaux qu'un assemblage de plaies saignantes et livides. L'empereur qui en est averti, fait cesser cette cruelle torture, et l'innocente victime est reconduite dans sa prison où des anges la guérissent en versant sur elle un baume salutaire. Dioclétien apprenant cette nouvelle, fait comparaître devant lui l'héroïne de la foi, et s'efforce de la convaincre que c'est à Jupiter, le maître des dieux, qu'elle doit sa subite guérison. — Il vous veut, ajoute-t-il, pour impératrice de Rome. Ne résistez pas à ses ordres, acceptez la couronne et le sceptre que je vous offre.

— Le Dieu des chrétiens est le seul maître du monde, et vos dieux ne sont rien.

— Voyez cette couronne d'or et ce sceptre, je vous les donne en signe de puissance, d'amour et de pardon.

— Qu'on me rende mes chaînes, je les préfère à votre or, à vos richesses, à un trône souillé.

— C'est assez souffrir de tes insultants dédains; tu rejettes le bonheur et la gloire, et bien je te donnerai la douleur et l'ignominie, s'écrie l'empereur, et en même temps il ordonne que Philomène soit précipitée dans le Tibre, une ancre au cou, afin que sa mémoire y soit ensevelie à jamais. Mais Dieu, qui se rit des menaces de l'impie et déjoue quand il lui plaît ses criminels desseins, envoie au secours de la jeune vierge, deux messagers célestes. Ceux-ci coupent la corde à laquelle l'ancre est retenue, puis sur leurs ailes rapides ils emportent Philomène et la déposent pleine de vie sur le rivage. A la vue de ce prodige, plusieurs païens se convertissent; mais le cœur de Dioclétien, comme autrefois celui de Pharaon, s'endurcit de plus en plus, et dans un accès de rage, il commande que la protégée des anges, après avoir été traînée dans les rues de Rome, soit transpercée d'une grêle de dards les plus acérés. Cet ordre barbare est exécuté

avec une telle rigueur que, lorsque Philomène est reconduite dans son cachot, elle semble prête à rendre le dernier soupir. Cependant, Dieu qui lui ménage d'autres triomphes, lui envoie un sommeil réparateur, et quand la martyre s'éveille, il ne lui reste plus aucun vestige des traits qui l'ont percée. Dioclétien, averti de ce miracle, ordonne que le supplice de la veille soit renouvelé devant lui. Mais, ô prodige! les arcs demeurent impuissants et les flèches immobiles. A cette vue le tyran sent redoubler sa fureur, il traite la sainte de magicienne, et par un raffinement de cruauté il fait tremper les flèches dans une fournaise ardente et soumet Philomène à cet affreux tourment; mais ces dards enflammés, après avoir parcouru une partie de l'espace, retournent en sens contraire pour atteindre les archers. Plusieurs tombent morts, d'autres se convertissent et le peuple, témoin de cet étonnant spectacle, fait retentir les airs de cris, d'admiration et de joie. Dioclétien, craignant une sédition, décrète que sa victime soit sur-le-champ décapitée. Philomène entend sans pâlir cette sentence suprême, et reçoit en souriant le coup qui lui donne la mort.

Au moment où sa tête innocente tomba sous le fer du licteur, les bourreaux se troublèrent et un frisson glacial courut sur leurs membres à demi paralysés par un indicible effroi. Les chrétiens, profitant de leur stupeur, s'emparèrent du corps de la sainte, et quand la nuit fut venue, ils se dirigèrent avec leur précieux fardeau vers la catacombe de sainte Priscille (1), et y déposèrent les restes mortels de Philomène dans l'une de ces niches oblongues (2) préparées à l'avance pour y recevoir les victimes de la persécution. Une fiole pleine de sang fut placée auprès du saint corps, et sur la pierre tumulaire du tombeau de la sainte, on grava avec son nom les touchants symboles de la virginité et du martyre.

(1) C'est dans ces vastes carrières, dont les pierres sont les ossements des martyrs, que la chrétienté tout entière extrait chaque jour les riches joyaux de ses temples. (Chantrel, Hist. des Papes.)

(2) Placées horizontalement les unes au-dessus des autres, comme les rayons d'une bibliothèque où la mort aurait déposé ses œuvres. (Mgr Gerbet, Esquisse de Rome chrétienne). Tous les faits consignés ici se rapportent à différentes révélations qui seules ont fait connaître les détails de la vie de sainte Philomène. Ces révélations sont un expressif développement des symboles incrustés sur sa pierre sépulcrale et qui sont un lys, une ancre, une flèche, un fouet, deux autres flèches dont l'une avait la tête en haut et l'autre en bas, une palme et cette inscription : *Philomene, pax tecum.* A côté des restes de la sainte martyre se trouvait un vase dont les parois étaient couvertes d'un sang desséché.

Ce fut en 1802 que l'on découvrit ce sépulcre béni ; plusieurs prodiges accompagnèrent cette inestimable trouvaille, mais à partir de 1805, époque à laquelle les saintes reliques furent exposées à la vénération publique dans une chapelle de Mugnano (Royaume de Naples), par un vénérable ecclésiastique qui en avait reçu le dépôt sacré, les miracles obtenus par l'intercession de sainte Philomène, devinrent si nombreux et si frappants qu'ils lui valurent l'admirable surnom de Thaumaturge du XIXe siècle. Le bon curé d'Ars l'appelait naïvement sa chère petite sainte, et la dévotion et la confiance dont il lui donna de si fréquents témoignages ont popularisé en France le culte de cette glorieuse martyre, qui est si répandu en Italie, où il produit de ces merveilles que la foi seule sait enfanter.

Oh! aimons-la beaucoup aussi cette aimable sainte, et demandons-lui de nous obtenir la force surnaturelle sans laquelle nous ne saurions soutenir les combats du Seigneur.

Un humble servant de Marie.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME

— Le sanctuaire de la crypte a été visité, à quelques jours d'intervalle, par deux illustres pélerins, Mgr Bourget, évêque de Montréal, au Canada, et Mgr l'Évêque de Ceylan (Indoustan). Le premier de ces vénérables prélats était heureux sans doute d'ajouter un nouveau nœud à la chaîne de douces relations qui unissent depuis longtemps son église à celle de Chartres; le second, arrivé aussi tout récemment de Rome, ne voulait pas quitter la terre de France sans déposer aux pieds de Notre-Dame de sous-terre ses vœux ardents pour le succès des missions indiennes.

— Parmi les jeunes gens qui ont pris part à la dernière ordination, on comptait quatre anciens élèves de l'Œuvre des Clercs de Notre-Dame. L'un a été promu au sous-diaconat, les trois autres ont reçu la tonsure.

Deux nouveaux sujets ont été admis dans l'établissement pour la rentrée prochaine : l'un d'eux appartient au diocèse de Langres et l'autre au diocèse de Soissons.

— On nous écrivait il y a quelques jours du diocèse de Nancy : « Je bénis de plus en plus votre belle Œuvre, qui fournira à l'Église des prêtres plus éprouvés dans leur vocation et par leur grande pauvreté, naturellement plus conformes au divin Modèle. »

— Un vénérable ecclésiastique nous écrivait naguère en nous recommandant un enfant : « Tenant la première place à l'école communale pour l'orthographe et le calcul, il ne s'y distingue pas moins par sa douceur, sa soumission et son amour du travail. Au Catéchisme,

je ne me souviens pas d'avoir été obligé de lui faire le moindre reproche. Doué de la plus heureuse mémoire, les leçons sont pour lui l'affaire d'un instant. Ayant lu quelque part qu'un enfant âgé de treize ans avait appris en un jour et demi l'Art poétique de Boileau, je me dis que mon petit paroissien pourrait peut-être bien aussi à onze ans faire la même chose. Je lui propose ce tour de force : il le fait également. Son intention d'entrer au séminaire est bien prononcée ; mais ses père et mère sont de pauvres ouvriers... »

HISTOIRE.

LE CONVOI DE CLAIRE.

Parmi les nombreuses victimes dont le couteau révolutionnaire moissonna les têtes, se trouvaient deux époux de la plus haute noblesse de Lorraine. Leurs vertus, leur attachement bien connu à l'autel et au trône plus encore que l'élévation de leur naissance, les avaient signalés comme *suspects* au chef du district, et on le sait, à cette époque de sang, une telle dénomination était un arrêt de mort.

Nos deux prévenus entendirent formuler sans pâlir la fatale sentence, néanmoins la noble femme s'était sentie frappée au cœur. Elle était mère, et la pensée de se séparer d'une fille unique et chérie brisait son âme et la remplissait d'amertume. Pour calmer ses angoisses, elle eut recours à la prière : « Vierge sainte, dit-elle, je te lègue ce cher trésor ». Et Marie qu'on n'invoque jamais en vain veilla sur l'orpheline. Cette chère petite fut recueillie par une personne pieuse et dévouée qui l'éleva dans les sentiments de la plus solide piété. L'enfant grandit ainsi, partageant son temps entre la prière et le travail nécessaire à sa subsistance, les biens de sa famille ayant été confisqués : or, il y avait dans la ville où demeurait l'orpheline un homme opulent qui, forcé de marcher sous les drapeaux de l'Empire, avait rapporté de son séjour dans les camps ce désespérant fatalisme qui détruit l'un des plus doux sentiments de l'âme, l'Espérance ! Cet homme, tout irréligieux qu'il était, fut frappé des vertus de l'orpheline, et pensant que, mieux qu'une autre, elle le rendrait heureux, il demanda sa main, l'obtint et trouva en effet dans son union avec cette angélique personne la paix et le bonheur. Mais elle, hélas! n'eut en échange de toute la part de félicité qu'elle donnait à son époux, que de cruels désenchantements, que de poignantes douleurs. Entendre celui auquel elle avait voué sa vie deverser à chaque instant le blâme ou le sarcasme sur ses plus chères croyances, se voir elle-même contrariée, comprimée dans l'élan de sa piété, gênée dans la pratique des devoirs les plus rigoureux de notre sainte religion, c'était pour cette âme ardente, pour ce cœur si profondément chrétien, un martyre de tous les moments. D'autres peines vinrent aussi se joindre à ces incessantes tortures. Des pertes d'argent, des embarras d'affaires assombrirent de plus en plus l'humeur de son mari; une seule chose soutenait son courage : élever sa fille, ravissante enfant du nom de Claire.

Dès ses plus jeunes années, cette chère petite avait compris le cœur de sa mère; elle lisait dans ses yeux ses peines cachées, et savait par un doux sourire arrêter ses larmes et illuminer son regard d'un éclair de bonheur. A mesure qu'elle grandissait, cette union devenait plus intime. La mère et la fille n'avaient pas besoin de longs discours pour se comprendre, un seul mot suffisait; ainsi Claire, en voyant le dépérissement de sa mère, en avait deviné le secret de ses mystérieuses souffrances, sans avoir eu besoin d'en recevoir l'aveu.

Un matin, Claire, pressée par un pressentiment irrésistible, s'approcha du lit où une faiblesse indicible retenait depuis quelques mois sa chère malade : « Fille bien-aimée, lui dit celle-ci en lui tendant la main, adieu! je vais aller prendre possession de l'héritage paternel. » Claire comprit que sa mère voulait parler du Ciel, et couvrant sa main vénérée de larmes et de baisers, elle répondit : « Et quoi, vous partez pour la céleste patrie et vous laissez votre enfant sur la terre d'exil. »

« Écoute, Claire, reprit la malade d'un ton inspiré, avant de venir me rejoindre, il te reste une grande, une noble, une sublime mission à remplir. C'est à toi qu'est réservée la conversion de ton père. » La mère se tut, et l'héroïque jeune fille se jetant à genoux, offrit à Dieu le sacrifice de sa vie en échange du retour au Seigneur de l'auteur de ses jours.

« Au Ciel donc, au revoir! » Telles furent les paroles qui, peu de minutes après cet instant solennel, s'exhalèrent de la bouche de la malade avec son dernier soupir.

A quelques mois de là, une bannière de la Vierge immaculée, portée par de jeunes filles, la tête couverte d'un long voile blanc, devançait un cercueil sur lequel était déposée une couronne de lys et de roses. Un homme, au visage grave et martial, l'accompagnait en donnant des marques d'une douleur profonde, mais calme et résignée. Un étranger, en voyant passer ce virginal cortége, demanda quelques détails; voici ceux qui lui furent donnés :

« Cet homme que vous voyez si affligé était un impie, sa femme une sainte et sa fille un ange. Celle-ci, depuis la mort de sa mère, s'est étiolée peu à peu comme la fleur transplantée loin du sol qui l'a vue naître.

« De grâce, revenez au bon Dieu, disait-elle souvent à son père, pour que nous puissions nous revoir au Ciel. » Et le père s'est laissé convaincre par son enfant; il s'est converti au Seigneur.

» Et voici que l'ange, ayant rempli sa mission terrestre, s'est envolée au céleste séjour. »

Le voyageur, en écoutant ce simple récit, essuya une larme et s'écria dans l'élan d'un saint transport :

« Moi aussi, je veux abandonner les voies de l'iniquité pour mériter d'avoir un jour une place parmi les élus du Seigneur! »

C. de C.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

9e NUMÉRO. SEPTEMBRE 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE VII.

YVES DE CHARTRES. (1)

Les souvenirs qui se rattachaient à la mémoire de Fulbert conservaient une force d'autant plus grande, [nous dirons plus, une saveur d'autant plus douce, que quelques-uns de ses successeurs avaient été loin de rappeler et sa science et ses vertus; quand l'avénement d'Yves, le saint instituteur des chanoines de Saint-Quentin de Beauvais, rendit au siége épiscopal de Chartres tout son éclat, et sans rien enlever à la gloire posthume de l'illustre élève de Gerbert, fut une évidente démonstration de cette grande vérité : que l'Église catholique est douée d'une immortelle jeunesse et d'une inépuisable fécondité.

« Homme de savoir, mais surtout homme d'action, Yves ne créa pas, comme son docte devancier, une école de philosophie ; mais il fit des moines philosophes pratiques (2). Il ne releva point, comme Fulbert, la demeure de Marie; mais il tint à honneur de l'embellir, de l'orner (3), et l'admirable jubé qu'il fit placer

(1) L'Église de Chartres célèbre le 20 mai la fête de saint Yves. Une chapelle de la crypte lui est consacrée. Mgr Regnault a voulu la restaurer à ses frais, par honneur pour l'un de ses plus illustres prédécesseurs.

(2) Ce fut vers l'an 1099 qu'Yves introduisit dans l'abbaye de Saint-Jean-en-Vallée, située à l'extérieur des murs de Chartres, du côté septentrional, dans le lieu connu encore sous le nom de Clos de Saint-Jean-en-Vallée, des chanoines réguliers de Saint-Augustin, dont l'évêque Pierre de Mincy opéra la réforme en 1262.

(3) La bonne reine Maud d'Angleterre, qui avait une grande vénération pour le saint, lui envoya le plomb nécessaire pour réparer la charpente de Notre-Dame.

devant le chœur de la cathédrale en devint un magnifique complément. Fulbert, nouveau Fortunat, avait vécu en communion littéraire avec les princes érudits de son temps et consacré les fleurs de son éloquence et la poésie de son cœur à la glorification de la Mère de Dieu : Yves, mêlé comme Grégoire de Tours aux événements politiques de France, sut parler aux grands le langage d'un ministre du ciel qui ne transige ni avec les mots ni avec les faits; et comme le bras qui châtie est aussi celui qui protége le mieux, les rois et les princes frappés par Yves recoururent souvent à ses conseils et à son appui. Les lettres (1) qu'il adressait aux souverains, aux papes et aux évêques, révèlent tout à la fois la force dans la volonté, le courage dans l'infortune, le génie dans la science de l'esprit humain, » (2) la grandeur d'âme dans les contradictions et les mauvais traitements, soit qu'ils lui viennent d'un métropolitain (3) injustement prévenu contre lui, soit d'un monarque (4) irrité de la sainte hardiesse du pontife à reprendre ses désordres, soit enfin d'un seigneur courtisan jusqu'à la bassesse, jusqu'au mépris des droits les plus sacrés. (5)

Le nom du grand Yves de Chartres se trouve glorieusement associé à celui des Pères de ce concile célèbre où fut inaugurée, aux cris mille fois répétés de *Dieu le veut, Dieu le veut!* l'ère héroïque des croisades, qui, placée sous le tutélaire patronage de Marie (cette tour de David plus forte qu'une armée rangée en bataille), devait avoir sur la société encore semi-barbare du Moyen-Age une si puissante et si favorable réaction. (6)

Le comte de Chartres, Étienne-Henri (7), s'enrôla un des pre-

(1) Les lettres d'Yves, au nombre de 189, ont fourni à l'histoire de son temps des documents précieux.

(2) Voir Lépinois, Histoire de Chartres, pages 88 et 89.

(3) Richer, archevêque de Sens.

(4) Philippe Ier.

(5) Le vicomte Hugues de Chartres. Ce seigneur enferma saint Yves dans son château du Puiset pendant que ses satellites pillaient et dévastaient l'église et l'habitation du prélat.

(6) Le pape Urbain II et les prélats qui l'environnaient, voulant intéresser la Mère du Sauveur au succès de ses pieuses migrations armées, décrétèrent solennellement dans le concile de Clermont en Auvergne (1095) que les clercs réciteraient chaque jour le petit office de la très-sainte Vierge en usage parmi les ermites de Saint-Pierre-Damien, que le samedi lui serait spécialement consacré et que l'Église en ferait l'office. Ce fut également cette mémorable assemblée qui promulgua la trêve de Dieu.

(7) Il était aussi comte de Blois, de Champagne et de Brie : de là ce dicton populaire qu'il possédait autant de châteaux qu'il y a de jours dans l'année. Il serait trop long d'énumérer les seigneurs de la Beauce et du Perche qui prirent la croix à la suite du comte Etienne. Pour nous restreindre,

miers dans la sainte milice de la croix; mais comme Hugues de Vermandois, si honteusement surnommé le *corbeau de l'arche*, il revint en France un an après son départ. Étienne effaça la tache de sa lâche défection en retournant en Palestine, au commencement du XIIe siècle, où il trouva un trépas glorieux. Sa triste veuve, la comtesse Adèle, malgré la douleur que lui fit éprouver cette séparation suprême, déploya pour recevoir dans sa capitale le fier Bohémond d'Antioche, l'un des compagnons d'armes de son époux, une magnificence digne de la fille de Guillaume-le-Conquérant et de la noble maison de Thibault-le-Tricheur.

Le valeureux croisé, ayant obtenu de Philippe Ier la main de la princesse Constance, s'était rendu à Chartres afin de recevoir dans le temple auguste de la bonne Notre-Dame la bénédiction nuptiale des mains du bienheureux Yves. Ce fut devant l'autel de la Vierge aux miracles et en présence d'une nombreuse assemblée qu'eut lieu cette religieuse cérémonie. Aussitôt après la célébration des saints mystères, le fils de Robert Guiscard, l'indomptable Bohémond, releva un front que l'ennemi n'avait jamais vu pâlir et, debout sur les marches du sanctuaire, formula l'héroïque serment d'aller de nouveau combattre les infidèles. A son exemple, tous les seigneurs et les chevaliers qui l'entouraient jurèrent de prendre la croix et de verser, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre le tombeau du Christ.

Cette scène d'un caractère à la fois religieux et martial est un admirable reflet des mœurs de ces nobles preux, qui puisaient dans l'ardeur de leur foi et dans leur bouillant courage la force d'abandonner famille, castel, patrie, pour obéir à la voix de Dieu.

Après le belliqueux prince d'Antioche, c'est le doux et pacifique Pascal II qui vient s'agenouiller aux pieds de la Vierge-Mère et lui offrir des vœux ardents pour obtenir la fin d'un schisme qui, fomenté et soutenu par l'empereur Henri V, déchirait l'Église de Jésus-Christ (1107).

Quelques années auparavant, le grand saint Anselme de Cantorbéry était venu, lui aussi, vénérer la bonne Dame de soubsterre et déverser dans son cœur toutes les amertumes dont le sien était abreuvé.

nous citerons seulement Ebrard du Puiset, Miles de Brou, Philibert de Chartres et Rotrou, fils du comte du Perche; Gauthier-Sans-Avoir était du Thimerais.

Que serait devenue la sainteté du mariage? que serait devenue la famille? que seraient devenus les peuples, la société tout entière, si, à cette époque où la force matérielle et brutale essayait d'étreindre toutes les libertés pour les pulvériser ensuite de sa main de fer; si, disons-nous, les pontifes de Rome, appuyés sur les évêques du monde catholique, ne s'étaient point posés devant elle comme le grain de sable devant les vagues de la mer, pour lui jeter, avec cette autorité que Dieu seul peut donner, cet étonnant défi : Tu n'iras pas plus loin?

Le bienheureux Yves, regardé par les rois et par l'Église comme la lumière de son temps (1), conserva jusqu'à son dernier soupir les sentiments d'une humilité profonde et désigna lui-même pour lieu de sa sépulture le chœur de son cher monastère de Saint-Jean-en-Vallée.

Ce fut le 23 décembre 1116 que, plein de jours et de mérites devant Dieu et devant les hommes, le saint évêque de Chartres s'endormit dans le sein du Seigneur.

VIE DE MARCEAU LE MARIN.

2e ARTICLE (suite).

Marceau, comme nous avons déjà pu l'entrevoir, n'était pas un homme à faire les choses à demi; d'ailleurs, avec une nature heurtée et vigoureuse comme la sienne, les moyens termes n'auraient servi qu'à lui causer de continuelles rechutes bien plus douloureuses que les généreux sacrifices qu'il s'imposait pour terrasser ses passions : car les victoires que l'on remporte sur elles rendent leurs atteintes moins fréquentes et communiquent à l'âme avec une vigueur nouvelle une joie spirituelle et toute sainte qui fait presque désirer la lutte, puisqu'elle procure après tant de bonheur et de paix!

Il ne faut point oublier ce point de départ si l'on veut éviter, en lisant certains traits de la vie de cet homme vertueux jusqu'à l'héroïsme, ou ce découragement qui porte à dire : « s'il faut faire de telles choses pour être sauvé, je ne le serai jamais, j'y renonce, » ou cette sorte de prévention qui obscurcit le jugement et fait traiter d'exagérés, des actes qui ne sont excentriques à nos yeux, que parce que le centre autour duquel convergent nos

(1) Les deux derniers actes politiques auxquels son nom béni se trouva mêlé furent le sacre de Louis-le-Gros dans la ville d'Orléans (les portes de celles de Reims lui étant fermées par des seigneurs mécontents), et le mariage du roi avec Adelaïde de Savoie, belle et vertueuse princesse.

actions n'est point le même, et que nous sommes de ces *sages* selon saint Paul qui ne comprennent rien à la sainte folie de la Croix.

Nous allons aujourd'hui tracer à grands traits la biographie de Marceau ; mais nous le savons, une esquisse aussi abrégée et qui n'embrasse que des faits généraux, ne saurait nous donner d'un homme aussi éminent qu'une idée fort incomplète ; c'est pourquoi nous consacrerons un dernier article à rapporter quelques détails capables de nous faire entrer dans cette intimité du cœur qu'on pourrait appeler le déshabillé de l'âme, parce qu'elle s'y montre telle qu'elle est sans avoir songé à déguiser ni aux autres ni à elle-même ses véritables sentiments. Beaucoup auraient à y perdre : mais Marceau ne saurait que gagner à être pris sur le fait de ses impressions et de ses œuvres, puisqu'à partir de sa conversion elles portèrent toutes le double sceau de la foi la plus énergique et de la plus tendre piété.

Marceau, après avoir vu passer devant lui bien des camarades qui lui étaient fort inférieurs en talents et en services rendus (1), fut choisi, sans qu'il eut songé à solliciter cette faveur, pour commander *le Comte d'Eu*, yacth royal qu'il alla visiter en passant par Lorient, où il se trouvait en chantier. Un examen sérieux lui ayant fait découvrir dans ce vaisseau un vice de construction, il crut devoir le signaler à l'autorité compétente, déclarant en même temps qu'il ne pourrait prendre sur lui de diriger ce navire, dans la crainte d'exposer les jours de la famille de Louis-Philippe, à l'usage de laquelle il était destiné. Cette franchise toute militaire et cette noble conduite eurent pour résultat de lui faire perdre le commandement du yacth avec tous les avantages qui s'y rattachaient ; mais il se consola d'autant plus facilement de cette disgrâce qu'il n'avait plus qu'une seule ambition, celle de captiver les faveurs du Monarque éternel...

Cependant le mérite de Marceau était trop grand pour qu'il restât toujours dans l'ombre, il fut donc appelé à plusieurs commandements successifs, et il était même nommé pour conduire au Brésil l'ambassadeur de France, et désigné secrètement pour diriger le nouvel yacth royal (*le Comte d'Eu* n'ayant jamais pris la mer), quand ce généreux marin, après de longues prières et de mûres réflexions, résolut d'abandonner une carrière qui dé-

(1) L'esprit de critique que Marceau avait montré envers ses chefs avant sa conversion, peut être considéré comme une des causes des passe-droits dont il fut victime et qui servirent beaucoup à son avancement spirituel en le détachant de tous les vains honneurs de la terre.

sormais s'ouvrait si brillante devant lui, pour se dévouer à l'Œuvre de l'Océanie, créée dans le but éminemment catholique de faciliter le transport des missionnaires dans ces parages lointains. Œuvre sainte dont la première pensée appartient à un négociant du Havre aussi pieux que désintéressé, mais dont la réalisation est due à Marceau qui, après être parvenu au prix des plus pénibles sacrifices et des efforts les plus multipliés, à organiser cette admirable société, prit le commandement de *l'Arche d'alliance*, grand et beau navire portant à sa proue un magnifique buste de Notre-Dame de Compassion, et dont le nom symbolique avait été inspiré à M. Marziou (1) comme il assistait au chant des Litanies dans la chapelle de Fourvières.

Le vendredi 14 novembre 1845, veille du départ, le vénérable M. Desgenettes célébra une messe à Notre-Dame du Havre, à laquelle assistèrent tous les gens du bord qui étaient libres. « Vous ne devez réussir que par Marie, dit le saint prêtre avant de se séparer des missionnaires et des pieux marins... Attendez-vous à des épreuves signalées, c'est la grâce que vous attireront les prières que l'archiconfrérie fera pour vous... » Le lendemain, à dix heures du matin, *l'Arche d'alliance* appareillait pour l'Océanie et commençait cette campagne de quarante-quatre mois de suite que l'on peut assimiler, ce semble, à celle de Dumont d'Urville, pour le talent et les difficultés vaincues, mais qu'on ne peut comparer à aucune autre pour l'esprit de sacrifice, de dévouement, de religion et de zèle.

Marceau était de retour à Brest avec son équipage au milieu du mois de juillet 1849, miné sourdement par une maladie chronique contractée sous le ciel des tropiques, et dont il était loin de prévoir alors la gravité.

A peine cet intrépide marin avait-il mis le pied sur le sol de la France, que déjà il rêvait de retourner vers ses chers Océaniens; mais il sentait la nécessité de mûrir avant le plan qu'il avait formé d'organiser pour le service des missions, une marine dont les membres principaux seraient liés par les vœux de religion, et qui auraient pour auxiliaires des agriculteurs et des commerçants également retenus, mais à des degrés différents, par des engagements sacrés. Il avait pu se convaincre que les missionnaires catholiques, représentés par certains ministres protestants (2)

(1) Le pieux négociant dont nous venons de parler.
(2) Nous avons mis *certains*, parce qu'il serait injuste de les accuser tous de pareilles absurdités.

comme « des monstres qui ont deux cornes et une queue, qui sont tout noirs et s'emparent des terres après en avoir dévoré les habitants », ne devaient s'entourer que d'hommes non-seulement partageant leurs croyances, mais dont la conduite offrirait l'exemple des vertus dont ils venaient conseiller la pratique à ces malheureux esclaves du démon.

Toutefois *l'Arche d'alliance* ne sillonna plus les rivages de l'Océan Pacifique... Ici un voile mystérieux est jeté sur les motifs qui empêchèrent Marceau d'en reprendre le commandement. Ce que l'on sait, c'est que cet homme généreux, avide de dévouement et de sacrifice, résolut de renoncer entièrement à la vie du siècle et d'entrer dans la société des Maristes, dont il faisait déjà partie à titre de Tierçaire. Dieu, qui inspire souvent de saints désirs pour en donner le mérite à ses élus sans en permettre la réalisation, se contenta de sa bonne volonté, et après des souffrances longues et pénibles qui embellirent sa couronne de patience, il le rappela à lui le 1er février 1851.

Marceau rendit son dernier soupir entre les bras de celle qui l'avait enfanté à la vie naturelle, mais qu'il avait pour ainsi dire enfantée à la vie de la foi, et dont l'âme généreuse se peint tout entière dans cette parole sublime prononcée au moment du départ de Marceau pour l'Océanie : « Je préfère voir mon fils le dernier sur le martyrologe que le premier dans les cadres de la marine. »

A peine l'âme de Marceau eut-elle brisé par une dernière étreinte les portes de sa prison de boue, que son visage contracté par des convulsions violentes, reprit toute sa sérénité. Ses lèvres décolorées semblaient empreintes d'un doux sourire, et tous ses traits avaient le calme de la méditation et la béatitude de l'extase!

« Les pécheurs dans leur fol orgueil ont dit : opprimons le juste, faisons-le tomber dans nos piéges... Sa vue seule nous est insupportable, car sa vie n'est point semblable à celle des autres et il suit une conduite bien différente... Que notre force soit la loi de la justice, car ce qui est faible n'est bon à rien. »

(La suite au prochain numéro).

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(3e ARTICLE.)

En esquissant à grands traits l'histoire synchronique de la musique et de la civilisation, qu'avons-nous vu? Les temps où la vie des peuples fut marquée plus que jamais au coin de la force

intellectuelle ont passé sous nos yeux comme autant de tableaux où saillirait la même devise : « Gloire aux beaux-arts! honneur au chant! »

Mais, nous dira-t-on, la civilisation n'a-t-elle pu s'insinuer dans un pays sans que la musique ait trouvé là sa part de responsabilité? A vous entendre, la première serait à la seconde ce qu'est une plante à sa racine, ou au moins le rameau adoptif à la tige étrangère qui le soutient et lui prête son suc nourricier. Non, cher lecteur, nous n'allons pas si loin; ce serait du fanatisme pour une idée. Voici plutôt la synthèse de nos assertions : La civilisation et la musique ont en tout temps subi les alternatives heureuses ou malheureuses d'une commune destinée. Nous le constatons sans poser en principe la primauté d'origine, la suprématie de l'une plutôt que de l'autre. Mais ces deux sœurs semblent s'être promis une protection réciproque pour le soin de leur gloire, car l'une fit souvent la fortune de l'autre en aplanissant devant elle le chemin du succès.

La reine des beaux-arts a qualité, si nous pouvons parler ainsi, pour préparer la civilisation. Un ancien a dit : « *Finis musicæ, pulchri amor;* la fin de la musique est l'amour du beau. » Oui, le beau, cette abstraction qui généralise toutes les notions vraies et tous les sentiments nobles; le beau, cet idéal si difficile à définir, mais dont l'intuition est si pleine de charmes pour l'esprit qui le cherche, tel est le point de mire de la musique. Dès lors qu'elle ne trahit pas sa mission, on voit combien elle sert à l'homme. Grâce aux fruits qu'il peut en tirer, ne semble-t-elle pas à nos yeux la reproduction animée de ces génies imaginaires vantés par les poètes, qui portent l'âme au-dessus des basses régions où se traîne parfois le vulgaire, éloignent des instincts trop terrestres et brisent un à un les liens qui l'enchaînent au matérialisme. Elle épure l'imagination en la meublant d'idées saines et utiles, elle habitue le cœur à des aspirations élevées. Heureuse la jeunesse initiée à la connaissance d'un art qui tend et conduit ainsi vers le beau! Ce n'est pas mentir à la pensée de Boileau que de tourner ici à notre profit ses immortelles paroles :

Rien n'est *vrai* que le beau, le *beau* seul est aimable.

Cette considération n'est-elle pas une richesse pour notre sujet? Nous demandons le chant dans les écoles. Quant à la raison de cette addition nouvelle au petit bagage scientifique de l'enfance, notre réponse sera aussi prompte que facile à justifier. Vous vou-

lez que la jeunesse se presse sur les bancs des écoles pour y recueillir à pleines mains les fruits d'une civilisation nécessaire à tous; c'est aussi notre pensée. Voir son intelligence pénétrer toujours plus avant dans le sanctuaire des connaissances humaines, tel est peut-être le *non plus ultrà* de vos désirs; pour nous, nous partageons ces désirs, mais en les étendant à une autre limite : la culture de l'âme entre pour la plus large part dans nos préoccupations. Qu'importe toutefois? Si notre course est plus longue, nous suivons la même voie. Or, à quelles conditions le travail de l'enseignement nous promet-il un succès mesuré sur l'étendue de nos espérances? Un moyen nécessaire, c'est d'éclairer les pas de l'enfance dès les premiers abords de la carrière à parcourir, c'est d'habituer ses yeux à la douce lumière dont nous avons parlé, l'amour du beau. *Finis musicæ, pulchri amor.*

Justement convaincus de la stérilité d'une science sans morale, vous voulez élargir votre tâche; vous réclamez cette civilisation qui urbanise, qui donne des forces et des grâces à la vie, ce fameux decorum qui nourrit les bonnes habitudes et doit soustraire à la servitude du vice. C'est là, selon vous, un complément utile à l'éducation. Nous nous rangeons sans peine à votre avis. Pourquoi d'ailleurs n'aurions-nous pas la consolation de trouver dans vos écoles au moins ce que l'on admirait à l'Éleuthère des Perses et au Céramique d'Athènes? Mais comment réaliserez-vous votre dessein? Nous osons le dire : ici encore, ici surtout recourez à l'amour du beau, et pour cela appelez avec confiance l'enseignement du chant.

Il y a quarante ans environ, un homme s'est rencontré en France, le flambeau de l'art musical à la main, parcourant chaque jour les rues de la capitale pour aller frapper à la porte des différents asiles de l'enfance, et là jeter un rayon du feu sacré, une semence de l'œuvre qu'il méditait. Cet homme s'appelait Wilhem : il avait entrepris, comme tant d'autres, de civiliser son pays, et quelle pierre prétendait-il apporter à ce précieux édifice? La moralisation de la jeunesse par la propagation du chant populaire. Inspiration merveilleuse! Ne sait-on pas, en effet, que le cœur du jeune homme est un abîme où viennent s'ensevelir des désirs malheureux, des passions funestes, si des plaisirs innocents ne ferment l'entrée au flot corrupteur. Grâce aux efforts de Wilhem, on vit naître ces sociétés diverses, bienfait de notre époque, qui, sous le nom d'orphéons, de sociétés chorales,

nous apparaissent comme de fortes digues opposées à la contagion des mauvaises mœurs. Si le restaurateur du chant populaire vivait encore, il se verrait maintenant dépassé dans ses espérances ; un autre nom, celui de Delaporte, est venu se placer à côté du sien devant les hommages reconnaissants de notre patrie, et le réseau moralisateur s'agrandit de jour en jour.

Accoutumez donc l'enfant au solfége, et quand l'heure aura sonné pour lui d'échanger les leçons de l'instituteur pour le noviciat d'une profession quelconque, vous le verrez s'enrôler dans ces réunions artistiques où le plus beau triomphe de l'harmonie, selon nous, c'est de voler bien des heures à l'empire du vice.

Le vice, ce tyran perfide, cette machine de Nabis qui tue en embrassant, adopte les jeunes gens pour ses victimes de choix. Il est sûr de sa proie, lorsqu'il a ses entrées libres dans leur pensée, dans leur imagination ; lorsque surtout il peut lever chaque semaine un tribut sur leur temps, en en réclamant une large part pour les conversations mauvaises et pour les rendez-vous d'un sensualisme coupable. Comment écarter le péril? Au seuil de ces imaginations, posez la musique comme gardienne ; si parfois à son tour elle prend sur l'esprit trop d'empire en l'absorbant tout entier, mieux vaut encore cet esclavage que celui de passions criminelles. Il faut aux jeunes gens comme aux personnes de tout âge, une certaine mesure de divertissements ; or, une fois qu'ils seront ou se croiront musiciens, une répétition de chorale, l'exécution d'un concert, l'essai isolé d'une ariette même, un rien musical sera pour eux non-seulement une douce variété d'occupation et par là même un repos, mais encore une source féconde et jamais épuisée de véritables jouissances.

On sera tenté de croire que vis-à-vis les campagnes ces réflexions ne sont que de pures hypothèses. Heureusement l'objection tombe déjà devant plus d'un exemple du contraire. Là, comme dans les villes, posez le principe : « Le chant dans les écoles, » et vous verrez les conséquences. Le maître infatigable sera bientôt récompensé de ses peines en voyant ses anciens élèves se rallier autour de lui pour trouver dans la musique une source de récréations honnêtes. Cet art peut devenir une des sauvegardes de la morale ; remarque utile qui nous donne la clef de cette sentence : « *Le goût des beaux-arts tient de près aux vertus.* »

Quant à ceux qui sollicitent pour l'enfance autre chose que cette civilisation intellectuelle, et cette moralité, de bon aloi sans doute aux yeux du monde, mais insuffisante au point de vue où

se place le maître chrétien, nous allons maintenant essayer de leur répondre en développant la seconde et la plus importante partie de notre proposition : « *La science du chant peut servir à christianiser.* »

L'abbé Goussard.

(La suite au prochain numéro.)

IMPRESSIONS DE VOYAGE.

S'il est un temps admirablement choisi pour des pérégrinations pieuses ou artistiques, c'est bien celui qui s'écoule depuis la mi-août jusqu'à la fin de septembre; les rayons du soleil sont moins ardents qu'au milieu de l'été; les paysages offrent des aspects plus variés, et les feuilles détachées des arbres par un vent léger qui n'est plus le zéphyr aux haleines embaumées, mais qui n'est pas encore la bise au souffle froid et impétueux, forment sous les pas du voyageur comme un moelleux tapis qui adoucit pour lui les rugosités du chemin. Ceci posé, mes lecteurs, connaissant mes habitudes nomades, ne s'étonneront pas de me savoir au fond de la Savoie, gravissant, le bâton ferré à la main, pics, montagnes et glaciers. Mais ce qui les surprendra peut-être davantage, c'est que depuis trois semaines environ, je suis à *Aix, par ordonnance du médecin.* Or, je reçus cette bienfaisante prescription lors de mon dernier séjour à Paris, car je trouvais que revenir en province sans avoir consulté une célébrité médicale, c'était faire une *profession* de santé peu en harmonie avec mon désir de passer pour un être à la mode, et l'on sait que rien n'y contribue comme une maladie plus ou moins chronique, des douleurs de poitrine plus ou moins aiguës, enfin une affection de cœur plus ou moins caractérisée. Toutefois, comme, bien qu'en sacrifiant à l'usage et à la vanité, je tenais à ne pas m'inoculer des maux que je n'avais pas, lorsque je me trouvai devant le savant praticien dont je venais solliciter les conseils, je me plaignis seulement d'une certaine raideur dans la jambe droite, suite malheureuse, lui assurai-je, d'une chute d'enfance. Mon médecin était un homme d'esprit; d'un coup-d'œil il comprit ce que je désirais, et sans même découvrir ni palper le membre malade, il me dit en déguisant un sourire : « Ce que vous avez est assez grave, c'est un... Ici il prononça un mot composé de latin, de grec, et je crois même d'hébreu, que je n'ai nullement retenu, et que le docteur serait peut-être fort embarrassé de redire. Les eaux thermales, continua-t-il, vous sont donc nécessaires, et entre toutes je choisirais à votre place les boues de Saint-Amand. »

Ce nom me fit tressaillir.

— Jamais, jamais, m'écriai-je avec un accent qui fit briller comme des éclairs les yeux de mon spirituel docteur.

— Calmez-vous, reprit-il, elles ne vous sont pas indispensables, êtes-vous déjà allé aux Pyrénées?

Sur un signe affirmatif il ajouta :

— C'est du nouveau qu'il vous faut, n'est-ce pas? Eh bien! choisissez entre Plombières, Bourbonne, Aix en Savoie (vieux style); mais vous me comprenez. Et tenez, je vous engage fort à prendre le chemin des Alpes, quand la saison en sera venue. Vous y trouverez des sites magnifiques, des pics à gravir, ce qui est un excellent exercice pour l'affection que vous avez. »

Le cabriolet de Monsieur est prêt, dit en ouvrant une porte de service le majordome du docteur, et celui-ci, après m'avoir fait de la main le plus gracieux salut, s'éloigna tandis que je déposais sur sa cheminée une pièce d'or que j'aurais bien autant aimé laisser dans ma bourse que d'en enrichir la sienne. Cependant il faut être juste, ce n'était pas payer trop cher la possibilité de dire à mes connaissances et amis, d'un ton quelque peu mélancolique : « Je crois que je serai forcé d'aller à Aix-les-Bains, cette année, du moins, c'est l'avis du docteur T... »

La saison arrivée, il m'a semblé, tant l'imagination se frappe facilement, que j'avais réellement des douleurs dans cette pauvre jambe dont auparavant ma fameuse consultation je n'avais jamais eu qu'à me louer, et je partis presqu'en boitant de la ville de C..., non sans avoir promis à l'un de mes bons amis qu'une véritable indisposition retient au pays, de lui donner des détails sur ce qui m'aurait le plus frappé, en lui faisant grâce toutefois des descriptions de glaciers, de lacs, de ravins, de soleil couchant, de lune *dormant* sur le gazon ou se réflétant sur les flots argentés, vu qu'il est assez peu amateur de ces merveilles quand il est condamné à les lire et privé de les voir. Visiter les Alpes sans parler des majestueuses beautés que renferment ces géants de la nature est vraiment chose difficile; cependant, voulant avant tout être agréable à mon ami, je me conformai fidèlement à son programme et n'entrai dans aucun détail sur ce magnifique sujet, en lui écrivant une confiante épître dont voici la fidèle reproduction :

« Tu te plains, mon cher, dans ta dernière lettre, de ce que tu appelles ma paresse; jamais reproche n'a été moins motivé, et si aujourd'hui je prends la plume pour t'écrire. c'est que j'ai renoncé à une promenade que je devais faire sur le lac de Bourget, avec la mère et le frère d'une charmante enfant atteinte de paralysie, et que ses pieux parents ont conduite à Aix, espérant obtenir de Notre-Dame-des-Eaux bien plus encore que des bains, la guérison de ce cher objet de leur sollicitude et de leur amour.

Notre-Dame-des-Eaux, quel titre significatif! Il n'y a que le catholicisme pour en inventer de semblables! Le paganisme avait à la vérité ses nymphes, ses néréïdes, ses naïades; mais le souvenir de ces êtres fantastiques créés par l'imagination féconde des poètes, n'avait pas même le pouvoir de consoler une douleur. Tandis qu'ici il y a pour le pauvre malade tout un enseignement de foi, d'espérance et d'amour.

Oh oui! celui qui souffre et qui trop souvent, hélas! a éprouvé le peu d'efficacité des remèdes humains, se souvient à cette seule

dénomination, de Marie, le tendre salut des infirmes, et ses pensées, jusque là peut-être uniquement appliquées à la terre, s'élèvent jusqu'au Dieu qui distribue à son gré la maladie et la santé, qui est le maître suprême de la vie et de la mort.

Et puis le malade, en invoquant Notre-Dame-des-Eaux, sent l'espoir renaître dans son âme découragée. Elle est si puissante Marie, et puis elle est si bonne surtout!

Enfin elle dispose tous ces cœurs souffrants à une douce et mutuelle compassion.

Notre-Dame-des-Eaux, c'est pour tous, pour le pauvre venu péniblement à pied du fond de ses montagnes, comme pour le riche arrivé à Aix assis ou couché dans un commode véhicule.

A ses pieds il n'y a point de distinction, de préférence. Qu'ils soient donc à jamais bénis ces deux hommes qui, unis dans un même cœur et dans une même pensée, ont rendu à Notre-Dame d'Aix son antique célébrité en lui donnant ce nom nouveau, ce nom si consolant, si doux : Notre-Dame-des-Eaux !

C'était en 1852, un pieux habitant de Lyon (la ville sainte, la ville des œuvres), et un bon prêtre de Savoie se trouvaient aux eaux d'Aix. Il leur suffit de se voir pour se comprendre, et dès lors s'établit entre eux ce courant de l'âme qui complète si bien ce qui manque à la parole pour exprimer les sensations purement intellectuelles. Un jour donc après avoir pris le bain, nos deux amis se promenaient ensemble, mais en silence. Leurs regards se portaient tour à tour sur ces femmes à l'air maladif, mais élégamment parées, sur ces jeunes gens, ces vieillards mêmes, ayant tous les dehors de l'opulence et sur ces pauvres dont les visages hâlés par le soleil, ridés par l'âge ou la souffrance, n'avaient pour se couvrir que quelques mauvais haillons. — Quel contraste, dit enfin le prêtre au lyonnais! il y aurait là un bien immense à faire. — Oui, répondit ce dernier, former sous les auspices de Marie une sainte alliance entre le riche et le pauvre, entre la charité et la piété.

En ce moment la Confrérie de Notre-Dame-des-Eaux était fondée; mais elle ne reçut la haute approbation du Souverain Pontife qu'en 1857. Les statuts en sont fort simples. Chaque jour, pendant la saison thermale, une messe est dite pour tous les malades en l'honneur de Notre-Dame-des-Eaux.

Tous les samedis soir, chant des Litanies de la Sainte Vierge et salut du saint Sacrement.

Les quêtes et autres ressources de l'Œuvre sont appliquées à l'entretien de la chapelle et au soulagement des malades dans l'indigence. L'autel du sanctuaire est privilégié pour tous les associés défunts.

Inutile de dire que je me suis fait inscrire au nombre des confrères; j'espère, du moins en priant et en donnant pour ceux qui souffrent, réparer l'ostentation passagère d'un mal que je n'avais pas. Du reste je l'avouerai, j'éprouve ici encore bien plus qu'aux Pyrénées, cet amour de la solitude et du silence que fait toujours naître en moi la contemplation de la nature; aussi,

au lieu d'assister aux fêtes bruyantes de l'établissement, je parcours les montagnes, mais pour donner à mes courses alpestres un but utile et certain, j'ai soin de les diriger vers une chapelle champêtre, un oratoire rustique, un sanctuaire de Marie.

O combien le cœur n'éprouve-t-il pas de grands et de religieux sentiments, quand on foule ces sentiers séculaires tracés au temps jadis par quelque saint ermite, et qui ont été depuis, si souvent arrosés des larmes du malade et des sueurs du pélerin. Alors l'horizon de l'âme semble s'ouvrir, la vie paraît moins amère, et si l'on suit toujours le poids de l'exil, on se sent aussi plus près de la patrie. Il me faudrait un cadre moins restreint que celui d'une lettre pour te donner, mon cher Ernest, une relation détaillée de toutes mes pérégrinations, car cette terre de Savoie est saintement féconde en pieux et touchants souvenirs. Je me bornerai donc aujourd'hui à te transcrire le fait légendaire qui se rattache à la fondation de Notre-Dame-de-l'Aumône, située dans cette paroisse de Rumilly, dont la piété avait si vivement ému l'âme tendre de saint François de Sales, lorsque ce saint évêque fut appelé à l'évangéliser.

LÉGENDE DE NOTRE-DAME DE L'AUMÔNE.

Avant qu'un pont ne fût jeté sur la rivière du Chéran, pour faire passer la voie romaine tendant d'Albens à Genève, par Saint-Marcel, Rumilly, Sales, Hauteville, les voyageurs étaient obligés de traverser la rivière à gué au sud-est de la ville. A cet endroit, la piété des Savoisiens avait placé dans un bosquet touffu, une statue en bois de la Très-Sainte Vierge. On ne sait pas à quelle date remontait cet oratoire.

Or, un jour de l'année 1240, le seigneur Amédée de Gouzié, accompagné de quelques gentilshommes, s'amusait à poursuivre les bêtes fauves, hôtes dangereux des forêts situées sur les rives du Chéran. Or, voyant à quelques pas la statue antique et vénérée, il eut le triste courage de décocher contre elle une flèche meurtrière. Mais, ô miracle, le trait revint aussitôt contre le chasseur qui fut instantanément privé de la vue.

Saisi de frayeur, Amédée de Gouzié se prit à réfléchir, et la grâce de Dieu agissant sur son cœur, il comprit, ce seigneur mécréant et félon, l'énormité de son crime, s'en humilia profondément devant l'image de la Vierge, et lui promit de construire sur les bords de la rivière une chapelle en son honneur, si elle lui obtenait la grâce de recouvrer la vue.

Sa prière fut exaucée, et Amédée de Gouzié éleva sans retard un sanctuaire où il fit transporter avec grande pompe la miraculeuse statue. Son vœu était accompli, et cependant sa reconnaissance n'était pas encore satisfaite Il sentait au fond du cœur le désir d'être utile à ses semblables, que dans le langage si chrétien du moyen-âge il appelait *ses frères*, et afin de répondre à ce charitable attrait, il donna des ordres pour qu'un monastère s'élevât auprès de la chapelle. Quand il fut construit et doté largement, il en confia la garde aux dignes fils de saint Bernard

de Menthon, leur recommandant de recevoir dans ce pieux asile les pélerins et les voyageurs que la crue des eaux empêcherait de traverser la rivière. Et comme, lorsque les passants étaient pauvres, on leur fournissait en outre pour la route des aliments et quelques pièces de monnaie, la voix du peuple donna au sanctuaire que le sire de Gouzié avait élevé en l'honneur de la Mère de Dieu le nom symbolique de Notre-Dame-de-l'Aumône.

Il y finit ses jours en odeur de sainteté.

Le courrier me presse. A bientôt une autre missive, si toutefois une longue lettre de toi me prouve que celle-ci t'a causé quelque plaisir. » X.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME

Voici un fait bien consolant dont la foi vraiment héroïque d'une pieuse dame d'un diocèse voisin (diocèse de V***), fut l'instrument et l'objet. Sur le point de descendre dans la tombe, cette mère vraiment digne de l'être, et non moins noble de caractère que de nom, n'avait qu'un regret, mais un regret cuisant, mortel, intolérable : celui de laisser après elle un fils unique, membre distingué de l'Institut, auquel esprit, qualités, fortune, honneurs, rien ne manquait, rien, sinon l'unique nécessaire; la foi ou tout au moins la pratique de la foi. Dans son anxiété et sa douleur, il lui vient enfin la pensée de le recommander tout spécialement à la bonne et puissante Dame de Chartres. Nous obtempérons de grand cœur à son désir. La confrérie s'unit à nous, une neuvaine de prières et de messes se célèbre à son intention. Un mois, six semaines tout au plus s'écoulent, et tout-à-coup, quelle n'est pas notre surprise et notre bonheur de recevoir de la vénérable dame la bonne nouvelle suivante :

« La joie enfin inonde mon âme. Les mots me manquent pour vous l'exprimer. Vous avez été le confident de mes angoisses, soyez aujourd'hui l'interprète de ma reconnaissance. Maintenant du moins, je dirai sans crainte comme sans regret mon *Nunc dimittis*. La seule grâce que j'eusse encore à désirer sur la terre, je l'ai obtenue. Le grand pas est fait ; mon fils, mon cher fils s'est approché spontanément du saint Tribunal; il vient de faire ses Pâques; il est converti, et j'ai tout lieu d'espérer qu'il sera désormais un fervent chrétien. Que Notre-Dame de Chartres après Dieu en soit bénie! » Et jusqu'à sa dernière heure qui ne se fit pas longtemps attendre, l'heureuse mère n'eut d'autre occupation favorite que de confectionner de ses mains des linges d'autel et des fleurs pour le service de l'auguste Vierge de Chartres, sa vénérée bienfaitrice.

— Monseigneur l'Évêque de Chartres avait rapporté de Rome, ainsi que ses vénérables Collègues dans l'Épiscopat présents aux fêtes de la canonisation des Martyrs Japonais, la faveur insigne de bénir ses diocésains au nom du souverain Pontife. Ce devait être l'objet d'une cérémonie spéciale, et Monseigneur l'avait fixée pour la ville de Chartres au jour de l'Assomption. Aussi, à l'heure

des Vêpres, les fidèles des trois paroisses accoururent-ils en grand nombre à la Cathédrale. Lorsque la procession dite du *Vœu de Louis XIII* eut accompli son parcours ordinaire avec une pompe qui ne le céda en rien à celle de l'an dernier, les trois nefs de l'église se trouvaient remplies. Monseigneur monte en chaire, et sa voix retentit aux oreilles de l'auditoire comme l'écho de celle du Saint-Père qu'il représentait plus que jamais au milieu de nous. Quel moment solennel que celui où tous les assistants tombèrent à genoux, prosternés sous la main qui versait les bénédictions du Pontife suprême, et attendant avec une sainte confiance l'indulgence plenière réservée à tous ceux qui apportaient les dispositions requises. Dirons-nous en finissant qu'on eut à se féliciter de ce grand concours de peuple à la cérémonie, précisément à l'heure où le théâtre de la ville ouvrait ses portes pour une représentation extraordinaire et gratuite.

— Un prêtre du diocèse de Chartres, M. l'abbé Cirou, appartenant depuis un an à la Société des missions étrangères, s'est embarqué quelques jours avant l'Assomption pour les missions Indiennes. Il doit se rendre au district de la Maïssour, non loin de Ceylan. Ce pieux ecclésiastique n'avait pas voulu quitter la patrie sans faire ses adieux au Sanctuaire qui abrita sa jeunesse et qui fut témoin de son ordination il y a quatre ans. La veille de son départ, il vint en pélerinage à Notre-Dame de Sous-Terre et à Notre-Dame du Pilier avec onze de ses confrères désignés comme lui pour l'apostolat dans les régions asiatiques.

— Le mardi 5 août eut lieu la distribution solennelle des prix à l'Institution Notre-Dame de Chartres. Cet établissement, né en même temps que plusieurs œuvres diocésaines, jeunes encore mais glorieuses par leurs résultats comme par le nom de la Patronne qui leur sert de vocable, n'a cessé de conquérir depuis sa création de grandes et précieuses sympathies. Rien ne le prouve mieux que l'assemblée imposante qui s'offrit à nos yeux le 5 août dans l'enceinte de l'Institution. Toutes les autorités religieuses, civiles et militaires étaient là, et Monseigneur présidait la fête. M. l'abbé Leroy, professeur de l'établissement fit sur la *Docilité* un charmant discours qui réunissait au mérite de la brièveté, celui de la pureté dans l'expression, de la finesse dans les pensées, et de ce sentiment religieux qui convient si bien au langage du prêtre dans quelque circonstance que ce puisse être.

— Nous avons à nous féliciter du développement de l'Œuvre des vocations ecclésiastiques dans notre diocèse; longtemps sans doute la source parut moins abondante; mais depuis quelques années elle a jailli avec plus de fécondité; le zèle de MM. les Curés à préparer des sujets nous fait espérer pour l'avenir une richesse croissante; grâce à leur dévouement, près de quarante élèves ont sollicité cette année leur admission au petit séminaire de Saint-Cheron.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.
10e NUMÉRO. OCTOBRE 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE VIII.

GEOFFROY DE LÈVES.

Aussitôt après la mort d'Yves, les chanoines, sans attendre l'assentiment du comte Thibault IV (1), alors absent de sa bonne ville de Chartres, nommèrent au siége vacant le fils de Gosselin de Lèves, Geoffroy, prévôt du chapitre, qui par son mérite personnel et la prépondérance de sa maison pouvait protéger l'Église contre les empiètements séculiers. Le comte, très-mécontent de cette élection, usa de violence à l'égard des chanoines et du pontife lui-même, dont il ne reconnut la dignité qu'en 1117, sous l'injonction formelle du pape Pascal II. Les représailles de Geoffroy envers Thibault furent dignes d'un évêque : il le réconcilia par sa prudence et ses sages démarches avec Louis-le-Gros, son royal suzerain, qui accorda en retour aux serfs du chapitre de Notre-Dame l'exemption du péage sur les terres de l'évêque de Chartres et le droit de témoigner devant les justices royales (1118). Rempli de piété et d'amour pour la mère du Sauveur, Geoffroy fit construire non loin du berceau de ses ancêtres un monastère qu'il nomma, en l'honneur de la Vierge de Nazareth et en souvenir des croisades, Sainte-Marie-de-Josaphat. Quelques différents s'étant élevés sur ces entrefaites entre le comte de Chartres et le clergé, le pieux évêque eut pour les terminer recours au bienheureux Robert d'Arbrisselles. Le saint fondateur

(1) Surnommé le Grand. Il était fils du comte Etienne-Henri, et par sa mère, Adèle de Normandie, petit-fils de Guillaume-le-Conquérant.

de Fontevrault accourut à son appel, et après avoir (lui qui aimait tant Marie) prié de longues heures dans la crypte chartraine, il alla trouver Thibault et l'amena sans peine à seconder ses vues de conciliation et de paix.

C'était, il faut en convenir, un rude batailleur que ce Thibault; mais c'était aussi un homme de foi vive et inébranlable. Frappé des héroïques vertus de saint Norbert, avec lequel il s'était lié d'une étroite amitié, il aurait abandonné la cuirasse et l'épée pour la robe du moine, si ce grand directeur des âmes, considérant tout le bien qu'il faisait dans ses nombreux domaines, ne l'eût détourné de ce dessein. Le comte, dont le cœur était grand et généreux, devint un admirateur passionné de Bernard, cet admirable abbé de Clairvaux, qui, oubliant les honneurs dont il était l'objet, les miracles qu'il semait sous ses pas, s'appelait dans son humilité « la chimère de son siècle. » Heureux, mille fois heureux le siècle qui en produit de pareille!

Cependant, l'humeur guerroyante du comte de Chartres l'entraîna plus d'une fois à lutter contre son souverain; il poussa même l'audace jusqu'à le faire défier en combat singulier. Louis, outré de cette insolence, marcha vers Chartres; toutefois, ne conservant avec lui que quelques troupes, il remit le commandement général de l'armée au comte de Flandre, auquel il ordonna de serrer la ville de près.

Dans cette extrémité, l'évêque Geoffroy se sentit inspiré d'aller, comme autrefois Jaddus, au devant du monarque irrité; et afin de fléchir son courroux et d'adoucir son cœur, il fit porter processionnellement la châsse contenant le saint vêtement de la Vierge-Mère. La vue de cette relique vénérée causa au roi un pieux saisissement, et tandis qu'il se livrait à une prière fervente, il crut entendre une voix intérieure qui lui disait : « Apaise-toi et n'opprime pas mon peuple. » Alors, docile à l'inspiration céleste, il envoya au comte de Flandre l'ordre de lever le siége. Mais là ne se bornèrent pas les témoignages de sa dévotion envers Marie : il se rendit à Chartres et vint incliner sa tête royale devant l'autel de Notre-Dame de soubs-terre. Comme il se retirait, Louis ayant aperçu son puissant vassal dévotement agenouillé sur le parvis sacré, lui tendit la main en signe de réconciliation, transformant ainsi la crypte chartraine en temple de la paix; non de cette paix que Rome payenne avait déifiée, mais de cette paix chrétienne dont Marie est la reine, de cette paix qui fait trêve aux injures et en obtient l'oubli et le pardon.

Peu de temps après ce fait mémorable, le sanctuaire de la Vierge de Chartres se vit assiégé par une foule d'infortunés atteints de ce mal mystérieux qui ravageait la France et que le peuple, toujours imagé dans son langage, avait appelé le *mal des Ardents*. Les guérisons obtenues par la médiation de la bonne Notre-Dame furent si nombreuses, que son nom, emporté sur les ailes de la reconnaissance, était répété avec confiance et amour en tous les lieux où la contagion étendait ses ravages.

Mais cette calamité, quelque grande qu'elle pût être, n'était pas la seule qui frappât notre chère patrie. Des guerres intestines, fruits d'une féodalité qui disputait chèrement l'omnipotence que tendait à lui enlever le pouvoir royal joint à l'établissement des communes, déchiraient son sein. L'Angleterre, de son côté, avait frémi en voyant se renouveler l'affreux spectacle offert dans les temps antiques de deux frères se disputant à mains armées l'héritage paternel. L'Allemagne voyait ses champs ensanglantés par les luttes de Lothaire avec les hardis compétiteurs qui lui disputaient l'empire. Enfin, l'Italie était depuis plus d'un demi-siècle en proie à toutes les horreurs qu'entraînaient à leur suite les invasions étrangères et les intronisations illicites des anti-papes, ces mercenaires impitoyables, qui après avoir chassé les pasteurs légitimes, prétendaient commander en maîtres dans la bergerie du Christ.

Ce fut ainsi qu'Innocent II se vit obligé de quitter Rome, où Anaclet avait de nombreux partisans, et de venir en France pour y abriter son indépendance de chef de l'Église et préserver sa personne sacrée des violences de l'intrus. Tandis que celui-ci, parodiant le rôle sublime de pontife suprême, officiait solennellement le jour de Noël dans la basilique de Saint-Pierre, dont il s'était emparé à force armée, le pape légitime, portant partout avec lui le caractère indéfectible de chef de l'Église universelle, faisait descendre du haut de l'autel de Notre-Dame de Chartres, sur tous les fidèles de la catholicité, cette bénédiction *urbi et orbi* qui est l'apanage exclusif du vicaire de Jésus-Christ.

Saint Bernard vint trouver Innocent à Chartres pour lui annoncer qu'Henri Plantagenet s'était soumis à son obédience. Roger de Sicile, le seul prince qui tint encore pour Anaclet, finit aussi par se rendre à la parole du moine de Clairvaux. La paix fut ainsi rendue à l'Église et le pape put rentrer dans Rome, où il ne trouva plus que des sujets dévoués et obéissants.

Mais comme l'Église a reçu de Jésus-Christ, son divin époux,

le sanglant héritage de la croix, et qu'elle embrasse le monde entier dans une maternelle étreinte, elle n'est jamais sans répandre des larmes. Aussi, tandis que l'Occident semblait vouloir renaître à la paix, voici que de l'Orient partaient de sourds gémissements, avant-coureurs de mortelles douleurs. En effet, la prise d'Édesse par le sultan de Mossoul (1144) devait précéder de peu d'années la ruine totale de cette malheureuse ville par son fils, le valeureux Nour-Eddin (1149). Le pape Eugène III, l'œil fixé sur cette terre sainte entre toutes, fit passer les angoisses de son cœur dans celui du saint abbé de Clairvaux, qui malgré l'épuisement de ses forces quitta sa chère solitude, et saisi d'un prophétique enthousiasme, jeta le cri de la croisade dans l'assemblée de Vézelay. Cette grande voix devait aussi retentir sous les voûtes de Notre-Dame et porter dans les âmes cette conviction qui ébranle la volonté, ce feu qui embrase les cœurs. (1)

Mille cris l'acclamèrent chef de la sainte entreprise; mais l'homme de Dieu récusa un honneur dont Pierre l'Ermite n'avait pu supporter le poids. Parmi les seigneurs qui prirent la croix se trouvait Henri, fils du vieux comte Thibault, qui par un touchant souvenir des misères d'Orient et un sentiment paternel, remit aux lépreux les dîmes qu'ils lui redevaient, afin qu'ils priassent pour son fils.

A cette même époque, la construction des deux clochers devenus si populaires en France était en pleine activité. Ils s'élevaient en dehors de l'église et ne tenaient à l'édifice que par leurs angles. Les Chartrains, pour presser leurs travaux, sollicitèrent et obtinrent le secours des francs-maçons de Normandie, ces pélerins de l'architecture religieuse qui allaient partout où l'on réclamait leurs talents et leurs bras pour élever un temple au Très-Haut ou pour embellir sa demeure.

L'évêque de Chartres mourut au commencement de l'année 1148. Il s'était montré le digne successeur de saint Yves par son amour pour le bien, l'énergie de son caractère et l'orthodoxie de sa foi. Le nécrologe de Notre-Dame résume toutes ses vertus en l'appelant « notre père Geoffroy de pieuse et douce mémoire. »

(1) Louis VII prit également la croix pour expier l'incendie de Vitry. Cette ville appartenait à Thibault, comte de Chartres, qui était de plus palatin de Champagne.

VIE DE MARCEAU LE MARIN.

3e ARTICLE (suite et fin).

« *Marceau peint par lui-même,* » tel devrait être le titre de ce dernier article sur un homme si digne de notre admiration et de nos respects, puisqu'il sera uniquement consacré à rapporter les paroles et les actions qui ont rendu sa mémoire chère à ses amis, et précieuse pour tous les cœurs vraiment dévoués à la sainte cause qu'il a servie avec tant de persévérance et de dévouement, celle des missions de l'Océanie. Dès le début de sa conversion, Marceau attaqua le respect humain en homme qui s'entend à triompher de ses ennemis; il le harcela, le poursuivit sans relâche et enfin l'étendit sans vie à ses pieds.

Se trouvant, peu de temps après son retour vers Dieu, dans une ville du nord de la France, il s'aperçut que les officiers qui voulaient remplir leurs devoirs religieux, suivant les conseils de certaines personnes de piété, mais timides dans leur foi, venaient à l'église avec des vêtements étrangers à leur profession. « C'est » le règne de la peur, dit-il en lui-même; ils affirment que c'est » l'habitude, eh bien! il faut substituer à cette habitude une » autre contraire. » Et le voilà qui, sans craindre les sarcasmes de ses camarades, se rend en uniforme dans le lieu saint, et s'agenouillant sur le parvis, y demeure pendant deux heures au milieu de pauvres femmes. Marceau sentait bien qu'on le regardait de tous côtés et sa fière nature le portait à déserter la place; mais lui la faisait taire, et avec cette parole énergique: « Reste là, orgueilleux, » il la contraignait à plier. Les railleries de certains esprits légers ne lui manquèrent pas; mais la bonne édification qu'il avait donnée à d'autres plus sérieux porta d'heureux fruits: les capitulations avec le respect humain devinrent plus rares et finirent même par ne plus avoir de cours.

Engagé à dîner chez un amiral, un jour d'abstinence, Marceau répondit avec sa franchise ordinaire aux instances que lui faisait son hôte pour manger des aliments gras: « Mon amiral, excusez-moi, c'est que c'est maigre aujourd'hui; du reste n'ayez aucun souci de ma personne, j'ai bien déjeûné et je souperai ce soir. » Deux officiers chrétiens, mais un peu faibles, qui n'avaient pas eu le même courage que lui, rougirent de leur pusillanimité; et l'on peut croire que devant un aussi bel exemple ils se reprochèrent doublement d'avoir plus redouté le regard d'un homme que celui de Dieu.

Devant son équipage il se montra toujours chrétien, et comme on lui objectait qu'au lieu de formuler ostensiblement son *Benedicite* et ses *Grâces*, comme il avait coutume de le faire, il devrait se contenter de les dire dans son cœur: « Je suis chrétien, » répondait-il, par le cœur et par le corps. A ce compte, Notre-» Seigneur était donc répréhensible quand avant ses repas il » rendait grâces à son père. »

Dans le premier séjour que Marceau fit à Lyon, pour y organiser *l'œuvre de l'Océanie*, il éprouva bien des refus, bien de ce qu'on appelle en langage mondain des déboires et des avanies; souvent on l'accueillait avec une froideur glaciale, d'autres fois on semblait le regarder comme un chevalier d'industrie, comme un escroc décoré, qui se servait d'un semblant de piété pour se faire une position, et alors on l'éconduisait avec une politesse empruntée pour s'en débarasser au plus vite. Quand cela était arrivé : « Bonne journée, disait-il, cela va bien ! » Cependant il avoua à un ami qu'avant sa conversion il n'eût pas fait ce métier de quêteur, si pénible et si humiliant quand on ne le considère pas des yeux de la foi, pour le trône du roi de France.

Une autre fois, c'est encore à Lyon que le fait se passa, afin de mettre le bon Dieu et la Sainte Vierge de son côté dans une œuvre qu'il n'entreprenait que par des motifs surnaturels, il résolut de faire ce qu'il appelait *un coup d'état;* et le voilà gravissant, pieds nus et la tête découverte, la sainte montagne de Fourvières. Il récita dévotement son chapelet pendant tout le temps que dura cette pénible ascension, et quant après avoir pendant plusieurs heures prié aux pieds de la sainte Madone, il reprit, toujours dans l'attitude du pélerin, le chemin de la grande cité, Marie avait sans doute agréé sa prière et son sacrifice, car à partir de ce moment, les cœurs s'ouvrirent à ses puissantes instances, et toutes les objections qu'on avait jusqu'alors opposées à ses pieux raisonnements tombèrent devant l'exposé lucide des plans qu'il avait conçus, et plus encore de l'héroïque persévérance du zèle dont il était embrasé. Ah! c'est que le zèle pour la gloire de Dieu, le zèle pour le salut des âmes, fut comme l'élément, la seconde vie de Marceau après sa conversion. Il n'était même pas encore entièrement revenu au Seigneur que déjà il voulait lui gagner des cœurs. Ici, il va trouver un officier qui se meurt; il lui parle de Dieu, lui donne une médaille de Marie, fait une neuvaine à cette tendre mère, et lui obtient la grâce d'une bonne mort. Là il fonde une société de Saint-Vincent de Paul. Au bagne,

il va visiter les forçats, cherchant à leur inspirer des sentiments chrétiens.

Il conduit aux ministres de la réconciliation des jeunes gens qu'il a déterminés à mieux vivre, et des prêtres au chevet des malades pour qu'ils se confessent; il favorise l'extension de l'association pour la réparation des blasphèmes, et contribue à former à Lyon celle de l'Adoration nocturne. Rencontre-t-il un ami encore novice dans les pratiques de la piété, il l'encourage, lui donne de sages avis et le presse de recourir à l'oraison et à la fréquentation des sacrements. Réalisant ainsi cette parole de sainte Thérèse : « Si celui qui commence fait avec l'aide de » Dieu de magnanimes efforts pour s'élever au sommet de la » perfection, jamais il ne va seul au ciel: il mène après lui une » troupe nombreuse; comme à un vaillant capitaine, Dieu lui » donne des soldats qui marchent sous sa conduite. » Oh! oui, le zèle est vraiment une émanation de l'amour divin; aussi comme il déborde des âmes qui en sont remplies! « Mon affection est d'autant plus grande, écrit Marceau à sa mère après qu'il eut reçu le Seigneur dans sa poitrine, que je vous aime en Dieu. » Et lui, qui jusqu'alors avait été froid, embarrassé dans les consolations qu'il lui adressait, ainsi qu'à sa sœur, après la mort de leur petit ange, le voilà qui s'élève jusqu'à la hauteur du sublime, et empruntant à la Bible une ravissante comparaison : « Après nous être réjouis avec le prophète, leur dit-il, de cette parole : « Un enfant nous est né, » ne devons-nous pas nous écrier avec un sentiment de reconnaissance: « Un enfant nous est mort; » puisque à partir de cette mort la vie s'est répandue en nous. Cher enfant, tu as été la victime qui a porté nos péchés, et depuis que tu as eu le bonheur de contempler Dieu face à face, à chaque jour, à chaque instant, tu as imploré sa clémence pour nous! » Nous avons vu que Marceau, au début de sa carrière militaire était dur, fier envers ses marins; mais à peine fut-il revenu à la pratique des devoirs du chrétien, que, tout en maintenant à bord une exacte discipline, il se montra bon, doux, compatissant vis-à-vis de ses moindres subordonnés (1). La conversation suivante est une preuve frappante du changement

(1) Ayant appris que plusieurs de ses marins murmuraient de ce qu'il s'approchait tous les jours de la Sainte Table (car *l'Arche d'alliance*, grâce à la présence des missionnaires et à la piété du commandant, était comme une église et une maison religieuse ambulantes), il réunit l'équipage et dit à ses hommes : « Au lieu de vous scandaliser et de murmurer, vous devriez tous vous réjouir, vu que si je ne communiais pas tous les jours, au moindre

opéré dans le caractère de Marceau. Ce sont deux matelots qui parlent :

— Eh! camarade, dis-moi donc quel vaisseau tu montes?

— Un beau vapeur qui porte le nom effrayant de *Tartare.*

— Quel en est le commandant ?

— Mais tu as été autrefois à son bord sur *le Vengeur.*

— Marceau ! Ah! pauvre... que je te plains!

— Tu as tort, camarade; car vois-tu, Marceau d'aujourd'hui, ce n'est plus le Marceau d'autrefois.

Et le premier matelot de s'en aller en hochant la tête, comme s'il ne pouvait croire à une pareille transformation.

La confiance sans bornes que Marceau avait envers la très-sainte Vierge fut un des caractères distinctifs de sa piété. Pour peu qu'il eût un moment de loisir, il récitait son chapelet; et dans sa longue et périlleuse campagne de l'Océanie, il éprouva plusieurs fois des marques si frappantes de la protection de Marie, qu'il aurait cru lui faire injure que de se laisser aller à la crainte, même au milieu des horreurs de la tempête et des dangers les plus pressants.

On cite de Marceau un de ces mots qui, à son insu, révèlent tout un cœur! *L'Arche d'alliance* se trouvait en face de Thaïti, cette reine de l'Océan Pacifique, à la rade belle et sûre, mais à la passe toute bordée de dangereux récifs. Deux vaisseaux y avaient péri à des intervalles très-rapprochés; or, voilà qu'à l'instant où le navire sacré allait la franchir, les vents changèrent tout-à-coup et le courant entraîna le navire, malgré tous les efforts des marins, sur un banc de corail. Le pilote effrayé, hors de lui-même, s'écria: « C'est comme cela que le *Bourbonnais* s'est perdu. — Tranquillisez-vous, lui répondit Marceau avec le sentiment de son imperturbable confiance en Dieu; passe pour le *Bourbonnais*, mais *l'Arche d'alliance* ne périra pas, elle est sous bonne garde. » En même temps il roulait entre ses doigts les grains de son chapelet, et pendant qu'il forçait pour ainsi dire le Ciel à lui être propice, il faisait sonder et jeter l'ancre; au même moment les flots s'apaisèrent, et une heure après, le navire entrait dans le port, où l'on s'entretenait uniquement du péril qu'avait couru le navire béni, et de la manière toute providentielle dont il en avait été préservé.

mécontentement que vous me feriez éprouver je vous *fourrerais* tous à la mer! » Ces paroles prouvent la violence que Marceau devait se faire pour avoir la *force* de la douceur.

Terminons ces citations, que l'espace nous force à restreindre, par quelques lignes extraites du journal d'un condamné militaire, faisant partie d'un détachement de soldats confiés au commandement de Marceau, et que çelui-ci avait converti par ses exemples et ses prières.

« Il aurait fallu être comme un rocher pour ne pas aimer ce digne chef; jamais soldats de marine n'avaient été si bien traités que nous à son bord ; il veillait à ce qu'il ne nous manquât rien, mais surtout il avait toutes ses idées tournées du côté du bon Dieu. Un jour, en Patagonie, il me fit remarquer une grande croix que chacun de nous salua avec respect. Mon pauvre cœur en ce moment battait de joie d'avoir à subir cette peine de justice militaire, sans cela je n'aurais jamais eu le bonheur de connaître ce navire de Jésus... Le saint homme priait sans cesse pour la conversion des pécheurs. On aurait dit que sa consigne était de gagner des âmes au Seigneur. »

Ah ! si pour suivre la même pensée et conserver le même langage, telle fut la *consigne* de Marceau pendant sa vie, croyons que le *mot d'ordre* qu'il a jeté aux chrétiens ses frères en quittant l'exil pour la patrie, a été encore : SAUVER DES AMES A TOUT PRIX.

C. DE C.

NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

Un siècle s'était à peine écoulé depuis que le faux Mahomet, enlevant aux mains débiles du dernier des Paléologues le sceptre de l'empire grec, était venu arborer sur les murs de Constantinople le croissant du prophète, que déjà sillonnant la mer avec de nombreux vaisseaux, Selim, second fils de Soliman-le-Magnifique, après avoir porté ses armes non loin des lagunes de Venise, envahissait l'île de Chypre, qui appartenait à la république, et menaçait même, s'il venait à s'en rendre maître, de pénétrer dans le cœur de l'Europe pour y dicter ses lois. A cette nouvelle, les Vénitiens poussèrent un cri d'alarme qui retentit au cœur du Pontife suprême. Pie V, de sainte et glorieuse mémoire, occupait alors la chaire de Saint-Pierre. ÉmÉmu d'une généreuse et pieuse ardeur, il détermina Philippe II, roi d'Espagne, à s'unir aux Vénitiens, aux Florentins et aux Maltais pour aller combattre les fiers ennemis du Christ, et don Juan d'Autriche, jeune prince espagnol, doué de toutes les qualités qui font les grands capitaines et les héros chrétiens, fut nommé généralissime de la Ligue.

La flotte des confédérés appareilla le 17 septembre 1571, et le 7 octobre elle se déploya vis-à-vis celle des Turcs, entre le golfe de Lépante et ce promontoire d'Actium, fameux par la seule bataille navale qui ait décidé du sort d'un empire. L'étendard bénit par le Pape et portant la douce image de Marie flottait en tête du vaisseau amiral, et un rosaire d'ébène avait été suspendu au grand mât par l'ordre même de don Juan.

La foi et la confiance du généralissime en la puissante Reine du ciel passe dans tous les cœurs; ce ne sont plus de simples soldats qui combattent, mais de généreux athlètes de la foi qui volent au martyre. Les Turcs, malgré leur immense supériorité numérique, ne purent résister longtemps à leur impétuosité, et le succès des Chrétiens fut si complet, si inattendu que les confédérés reconnurent le devoir à une protection toute particulière du ciel.

En commémoration de ce mémorable événement, Pie V institua la fête de Notre-Dame de la Victoire, transportée par Grégoire XIII, son successeur, au premier dimanche d'octobre, sous le nom de *Notre-Dame du saint Rosaire*. La célèbre confrérie qui porte ce nom béni se partage en trois ramifications bien distinctes. Le Rosaire proprement dit, ou récitation hebdomadaire de dix dizaines d'*Ave Maria* et du verset liturgique *Gloria Patri*. Chacune de ces dizaines doit être précédée d'une considération sur les joies, les douleurs et les gloires de Marie. — Le Rosaire perpétuel, ou sainte union de plusieurs personnes qui s'accordent ensemble pour ne pas laisser passer une seule heure ni un seul moment dans toute l'année sans que quelqu'une d'entre elles ne récite cette excellente prière. — Enfin le Rosaire vivant, admirable modification du Grand-Rosaire qui met cette dévotion salutaire à la portée de tous, en n'imposant à chaque associé que la récitation d'une dizaine par jour, précédée de la considération du mystère échu par le sort dans la réunion mensuelle où l'on se partage ainsi toutes les dizaines, qu'on doit faire suivre de cette expressive et touchante prière : « Mon Dieu, daignez couvrir de votre protection notre très-saint père le Pape. » Grande et belle pensée, qui associe le souvenir du Père commun des fidèles aux plus augustes considérations de la foi. (1)

La vie de saint Dominique nous présente le célèbre patriarche de la milice angélique comme le fondateur de la congrégation du

(1) La communion du mois et l'assistance à la procession mensuelle sont aussi recommandées.

saint Rosaire. Mais l'histoire nous apprend qu'à la mort de ce grand homme cette aimable dévotion ayant éprouvé un sensible affaiblissement, ce fut un de ses enfants, Alain de la Roche, qui encouragé par une double vision de la très-sainte Vierge et de saint Dominique, lui rendit au XVe siècle sa primitive ardeur. Les confréries du saint Rosaire se sont depuis cette époque multipliées à l'infini. Tenons à honneur d'en faire partie, et si l'impie et le rationaliste sourient en nous voyant répéter une même prière, éclairés que nous sommes d'une même lumière, comprenons que l'amour n'a qu'un mot, et qu'en le disant toujours on ne le répète jamais. (1)

C. DE C.

ADRESSE PRÉSENTÉE A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES

PAR LE CLERGÉ DU DIOCÈSE.

Le samedi 20 Septembre, le Clergé du diocèse de Chartres, par l'organe de M. l'abbé Levassort, vicaire général et archidiacre de Dreux, a présenté à Monseigneur l'Évêque l'adresse suivante :

MONSEIGNEUR,

Nous venons de passer auprès de Votre Grandeur, dans les saints exercices de la Retraite, des jours de grâce et de bonheur trop vite écoulés.

Nous venons, vénérable et bien-aimé Pontife, de renouveler avec bonheur entre vos mains nos promesses cléricales : comptez, comptez toujours sur la soumission respectueuse, sur le dévouement complet, sur l'affection filiale de vos prêtres.

Il nous tardait de vous revoir, MONSEIGNEUR, et de vous dire combien tous les prêtres de votre Diocèse, qui vous avaient vu partir pour Rome en 1861, ont été profondément touchés de vous voir reprendre, en 1862, la route de la ville éternelle. Il nous tardait de vous remercier du généreux élan avec lequel vous êtes allé porter des consolations à l'auguste Chef de l'Église, livré depuis si longtemps aux plus iniques, aux plus odieuses persécutions.

MONSEIGNEUR, quand aux pieds du Souverain Pontife, vous exprimiez à ce père de nos âmes, à ce doux, à ce magnanime, à ce bien-aimé Pie IX, votre admiration, votre dévouement sans bornes, tous, par la pensée, par le cœur, nous étions là près de vous, et nous ne faisions avec vous comme toujours qu'un cœur et qu'une âme.

Quand, réuni à tous ces vénérables évêques arrivés de tous les points du globe et représentant l'univers catholique, vous avez adhéré, par une adresse à jamais mémorable, à tous les actes, à toutes les décisions par lesquels le Souverain Pontife soutient avec un invincible courage, tous les droits de la vérité, de la justice et

(1) De Lacordaire, vie de saint Dominique.

de l'ordre, MONSEIGNEUR, le clergé tout entier de votre diocèse applaudissait avec toute la joie de son cœur, avec toute l'énergie de son âme.

Oui, avec vous, MONSEIGNEUR, avec tous les princes de l'Église, nous protestons contre toutes les atteintes portées à la souveraineté temporelle de notre saint Père le Pape, et nous proclamons, comme une vérité incontestable, que cette souveraineté temporelle, si légitime, si fortement consacrée par les siècles, est le moyen providentiel de garantir l'indépendance nécessaire au Souverain Pontife dans l'exercice de son pouvoir spirituel, et que sans elle l'alarme serait jetée à travers le monde dans toutes les consciences catholiques.

Oui, toujours, MONSEIGNEUR, à la vie et à la mort, toujours quoi qu'il arrive, nous resterons étroitement unis, inviolablement soumis à l'autorité divine du Saint-Siége apostolique.

Nous serons mille fois heureux, si vous daignez, MONSEIGNEUR, déposer aux pieds du Souverain Pontife cette humble et franche déclaration de nos sentiments, et si Sa Sainteté daigne agréer l'hommage profondément respectueux de notre filial et complet dévouement, et nous donner part à toutes ses bénédictions.

Fait au Grand Séminaire de Chartres, le 18 Septembre l'an de grâce 1862.

MONSEIGNEUR,

Daignez permettre que je sois en ce moment, l'interprète de tout le clergé de votre diocèse, et, qu'en son nom, j'exprime à Votre Grandeur mille félicitations et mille remerciements pour la restauration de l'admirable crypte de la cathédrale. Cette heureuse restauration a donné un nouvel et merveilleux élan au célèbre pélerinage à Notre-Dame de Chartres. C'est là votre œuvre, MONSEIGNEUR ; elle est grande, elle est belle, et elle sera une des gloires de votre épiscopat.

MONSEIGNEUR, elle était profondément touchante, elle était magnifique cette fête aux flambeaux, à laquelle vous avez eu la bonté de nous faire assister, au jour de l'octave de la Nativité de la très-sainte Vierge : elle a laissé dans nos cœurs un doux sentiment de consolation et un doux souvenir de reconnaissance pour vous, MONSEIGNEUR.

Sa Grandeur savait depuis longtemps à quoi s'en tenir sur les dispositions unanimes de son Clergé vis-à-vis le Saint-Père. Cette démonstration solennelle et spontanée ne laissa pas que de lui causer une vive impression de bonheur et sa réponse trahit une émotion profonde. Les félicitations qu'on venait d'adresser à Monseigneur pour la restauration de la Crypte, nouveau témoignage de l'intérêt mêlé d'admiration que les prêtres du diocèse portent à cette grande œuvre, furent aussi pour lui l'occasion de paroles bienveillantes sur l'extension toujours plus grande du culte de Marie au sein des populations chartraines.

ÉGLISE SAINTE-FOY DE CHARTRES.

Nous annonçons avec joie à nos pieux lecteurs une nouvelle qui leur fera plaisir.

Les travaux de restauration de l'église Sainte-Foy, poursuivis depuis trois ans avec une laborieuse persévérance, touchent à leur fin. Lundi 13 octobre, Monseigneur de Chartres consacrera solennellement l'église. Voici l'ordre des exercices religieux pendant la journée et pendant l'octave :

MATIN.

La cérémonie de la consécration commencera à sept heures du matin. A neuf heures moins le quart, les fidèles, munis de carte, seront admis à se placer par ordre. A neuf heures, messe basse pour les bienfaiteurs de l'église; elle sera célébrée par le T. R. P. Favre, supérieur général de la Société de Marie. Pendant la sainte messe, musique religieuse, chants, orgue.

Après l'évangile, discours par Monseigneur Bertaud, évêque de Tulle. — Quête par les RR. PP. Choizin et Meunier.

SOIR.

A sept heures, lecture du rapport sur l'Œuvre, par le R. P. Supérieur des Maristes de Chartres. — Salut solennel, quête.

OCTAVE.

Pendant toute l'Octave, c'est-à-dire jusqu'au 20 octobre inclusivement, sermon et bénédiction à sept heures du soir.

Les prédicateurs de l'Octave sont les RR. PP. Poupinel, Choizin, Gay, Touche, Reculon.

Le R. P Poupinel, visiteur général des missions de l'Océanie, de retour depuis peu, donnera des détails pleins d'intérêt sur ces missions lointaines.

Nota. — On trouvera chez les PP. Maristes des cartes d'entrée pour le jour de la fête : elles seront de deux francs en faveur de l'église sur laquelle pèsent encore de lourdes charges.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME

FÊTES DE LA NATIVITÉ A CHARTRES.

Parmi les nombreux et beaux cantiques de Saint-Sulpice, il est une poésie du plus parfait sentimental commençant par ces vers :

Mère de Dieu, quelle magnificence
Orne aujourd'hui ton aimable berceau! etc.

Tout le monde la connaît, l'aime et la répète; c'est le chant de la naissance de notre mère, on peut dire aussi que c'est le chant de l'amour filial. Il fallait venir cette année encore à la cathédrale de Chartres pour voir quelle magnificence, quels hommages entourent là le berceau de Marie, quel rang occupe la Nativité dans nos belles fêtes, depuis surtout que l'image de Notre-Dame a repris sa place sur son trône séculaire dans l'église souterraine.

L'anniversaire de ce fait mémorable s'ouvrit par une messe pontificale à l'autel placé en avant du grand chœur de la basilique, où la sainte châsse était exposée à la vénération des fidèles. Chaque soir pendant l'octave, la chaire était occupée par M. l'abbé Duclos, missionnaire apostolique, dont le nom, habitué depuis longtemps à la publicité, a trouvé aussi plus d'une fois ses titres d'honneur consignés dans la *Voix de Notre-Dame*. Présenter les vérités les plus pratiques sous la forme la plus intéressante, c'est le talent de M. Duclos; et comme modèles de ce genre nous nous permettrons de citer, entre les autres, son sermon sur l'éducation et celui sur la charité envers le prochain. Mais, à part ce qui concerne le prédicateur, pourquoi nous étendre sur des détails qui sont à peu près la reproduction de ce que nous avons pu dire à pareille époque les quatre années précédentes? Cette fois cependant, nous avons du nouveau, et la nouveauté, dit un de nos historiens, a un charme dont nos esprits se défendent malaisément. Parlons-en donc.

Le soir du lundi 15 septembre, premier jour des exercices de la retraite pastorale et le dernier de l'octave de la Nativité, la cloche de l'Angelus prolongeait ses joyeux accents et donnait le signal d'une brillante cérémonie. Pour la première fois, plus de la moitié des prêtres du diocèse allaient prendre part à la fête commémorative de l'inauguration de la statue du pélerinage. Déjà l'église est pleine, l'orgue achève ses variations sur le thème grandiose du *Magnificat*, le nombreux clergé est arrivé du séminaire et le sermon commence, magnifique discours où M. l'abbé Duclos sut exposer, dans une suite de tableaux rapidement tracés et habilement peints, les épreuves et les triomphes de la sainte Eglise depuis son origine jusqu'à nos jours. L'orateur parlait devant les hommes de la parole, l'avocat de l'Église chantait sa victoire devant ceux que Dieu a engagés dans ses luttes; le choix du sujet sourit à l'auditoire, et la marche du discours si heureusement nourri de traits éloquents et d'aperçus frappants sur les principaux épisodes de l'histoire ecclésiastique devait nécessairement le charmer. Le sermon fini, Monseigneur donna la bénédiction du Saint Sacrement, et au chant des litanies, exécuté par des voix étonnamment sonores, une procession se dirigea vers la crypte. Ici, malgré notre désir d'être complet dans nos narrations, nous sentons qu'il nous faut garder le silence : le spectacle dont nous fûmes témoin est impossible à décrire. D'ailleurs, les deux cents prêtres et plus qui descendirent, le flambeau à la main, sous les arceaux inondés de lumière de l'immense et vénérable grotte, ont devancé notre récit en publiant autour d'eux leurs impressions. Le compliment adressé par M. l'archidiacre de Dreux à Mgr l'Évêque de Chartres, et inséré plus haut dans nos colonnes, fait foi de ces impressions merveilleuses. Nous ne pouvons rien faire de mieux que d'y reporter nos lecteurs.

— Lundi 22 septembre, Monseigneur l'Archevêque de New-Yorck (Etats-Unis) faisait son pélerinage à Notre-Dame de Chartres, avant de retourner au nord de l'Amérique qu'il avait quittée pour visiter le Souverain Pontife à la grande fête du 8 juin. Il était venu de

Paris, accompagné par M. l'abbé, maintenant Monseigneur Pillon de Thury, chanoine-évêque de Lorette en Italie. Le titre de chanoine-évêque, qui du reste n'entraîne pas avec lui le caractère épiscopal, est, on le sait, une récompense donnée récemment par le Saint Père au zélé fondateur et rédacteur du *Rosier de Marie.*

L'abbé GOUSSARD.

LE 21 SEPTEMBRE A ORROUER.

Encore une succursale de Notre-Dame de la Salette! Il y en a actuellement plus de trois cents dans le monde; c'est la seconde qui s'élève dans notre diocèse.

Orrouer est une paroisse peu considérable, mais peuplée de braves gens au cœur droit, à l'esprit chrétien; nous n'en voulons pour preuve que le bonheur général avec lequel ces bons habitants ont suivi l'impulsion de leur Maire intelligent et respectable, pour la construction d'un vaste presbytère et surtout du pieux monument qui vient de s'y adjoindre. Là l'église paroissiale est située au milieu des champs, loin de toute habitation. Or, comme quelqu'un l'a dit avant nous, « cet isolement de la maison de Dieu présente je ne » sais quoi de triste qui vous serre le cœur. En arrivant dans un » pays, que cherchez-vous de vos premiers regards? le clocher et » l'église; ôtez à un village ces rendez-vous du sentiment religieux, » il perd toute sa poésie, tous ses souvenirs ». Cédant à ces considérations et à d'autres plus pressantes encore pour son cœur de prêtre, l'ancien curé de la paroisse, M. l'abbé Paty, maintenant professeur à la Maîtrise, voulut une chapelle au chef-lieu de la commune, comme d'ailleurs il y en avait une par le passé, mais plus convenable et déméritant moins des règles de l'architecture.

Comme les bons desseins s'enchaînent souvent l'un à l'autre, il vint à sa pensée de donner pour vocable au futur oratoire le nom de Notre-Dame de la Salette. L'approbation épiscopale, l'affiliation à l'archiconfrérie établie sur la sainte montagne, les demandes de souscription auprès des personnes généreuses, tout cela fut l'affaire de quelques mois seulement, et cette chapelle qui tant de fois s'était présentée à l'imagination du Pasteur avec sa petite flèche gothique, est maintenant une réalité.

Dimanche 21 septembre, un étendard aux couleurs virginales dominait le gracieux édifice, et une cloche au timbre argentin faisait parler pour la première fois les échos d'alentour. Fidèles à son appel, les paroissiens arrivent et avec eux bon nombre d'étrangers qui sont comme l'avant-garde du concours immense attendu pour le soir; car tous les pays voisins compteront là leurs représentants. La Maîtrise de la Cathédrale avait aussi député une ambassade, dans le double but de consacrer à Marie les exercices de l'année scolaire qui va s'ouvrir, et de contribuer par ses chants à la beauté de la cérémonie. Nous devons dire de suite que les paroissiens leur ont multiplié les marques de leur reconnaissance.

M. le Curé de Courville, le vénérable doyen du canton, ne reculant point devant les fatigues d'une longue matinée, voulut bien faire la

bénédiction et officier à la messe. Dans l'après-midi, M. le Curé de Saint-Luperce dut consentir à l'honneur d'ériger le chemin de Croix. On sait que sur le sentier foulé par les pas de Notre-Dame de la Salette, au moment où elle allait quitter la terre, on a planté en quatorze endroits le signe de la Rédemption, et que le Saint-Père attacha au parcours de ce chemin de larmes les privilèges et indulgences du Via Crucis.

Nous félicitons donc celui qui eut l'heureuse idée de compléter l'ouverture du pélerinage à Orrouer par une cérémonie qui en était l'accessoire tout naturel.

Ce fut l'occasion d'une procession magnifique autour du village de Serez, centre de la paroisse. Rien n'y manquait : les bannières et les guidons flottaient en avant entre les mains des enfants et des associés à l'archiconfrérie de la Sainte Vierge ; puis venaient les porteurs des quatorze tableaux entourés d'un cortége rare à voir et qui méritera tout-à-l'heure une mention spéciale. Des religieuses de Saint-Paul, des personnes notables des environs avaient aussi leur place dans les rangs, et un nombreux clergé fermait la marche.

Au retour, on se masse devant la façade de la chapelle, et en présence de cette foule imposante et silencieuse, un suave cantique annonce le sermon. M. l'abbé Peuffier, curé de la paroisse, tenant à s'effacer le plus possible dans cette solennité, à la préparation de laquelle pourtant il avait eu une si large part, avait remis à son cher prédécesseur l'honneur de la parole.

Lœtatus sum in his quœ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus ; tel était le texte de l'allocution, et le prédicateur expliqua d'une manière touchante la cause de sa joie, sûr de trouver un écho dans tous les cœurs ; les larmes répondirent à ses épanchements chaleureux, surtout lorsqu'il assura à chacun des membres de l'assemblée les bénédictions spéciales de Notre-Dame de la Salette. Après l'érection du chemin de Croix et le Salut solennel, les émotions des paroissiens se prolongèrent encore sous l'influence extraordinaire des accords de l'harmonium et de la mélodie des cantiques ; ce sont, nous a-t-on répété, des choses qu'on n'oubliera jamais.

Finissons par un mot d'éloge aux vingt-cinq sapeurs-pompiers de la commune d'Orrouer, qui s'étaient fait un point d'honneur d'assister casque en tête et arme au bras, à tous les détails de la fête, et même avaient, exprès pour la circonstance, fait l'emplette d'un nouvel uniforme qui ne le cède point en beauté à celui des gardes urbaines.

N'oublions pas non plus de dire que la chapelle, toute jolie qu'elle est, réclame encore son plus bel ornement, c'est-à-dire une statue de Notre-Dame de la Salette ; la présence d'un petit tableau de l'Apparition, dans la niche qu'elle devrait occuper, indique à tous les yeux un vide qui ne pourra être comblé que par les aumônes des dévots à Marie.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Sixième année.

11e NUMÉRO. NOVEMBRE 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE IX.

NOUVEAU SINISTRE.

Géoffroy de Lèves eut pour successeur son neveu Gosselin, qui termina l'abbaye de Josaphat et sut inspirer par ses vertus une telle affection à ceux qui l'entouraient, que les registres du parlement de l'an 1155, époque de son trépas, portent que le clergé de Chartres *fut désolé de sa mort.*

Robert-le-Breton remplaça Géoffroy sur le siége épiscopal de Chartres; remarquable par son zèle pour tout ce qui pouvait augmenter la majesté du culte, il introduisit le chant en musique dans son église ; sincèrement attaché au successeur de Pierre, il rendit les plus grands honneurs au souverain Pontife Alexandre III, quand celui-ci vint, comme autrefois Innocent II, demander à Notre-Dame de soubs-terre de mettre fin au schisme suscité par l'anti-pape Octavien, soutenu par l'Empereur teuton, Frédéric Barberousse.

Guillaume aux blanches mains (1), qui succèda à Robert, prit hautement contre Henri II le parti de Thomas Becket. Confesseur magnanime de la foi, avant d'en être le martyr, ce noble et saint fugitif vint aussi s'agenouiller dans la crypte chartraine et puiser aux pieds de la Vierge-Mère cette force surhumaine qui fait triompher jusque dans la mort, les athlètes du Christ.

(1) Cet illustre Pontife était le quatrième fils de Thibault-le-Grand, comte de Chartres. Il fut évêque de Chartres, archevêque de Sens, ensuite archevêque de Reims, enfin cardinal de Sainte-Sabine et régent du royaume. (Voir Doyen, p. 287.)

Jean de Salisbury, le secrétaire, l'ami de Thomas Becket, fut nommé Évêque de Chartres après que Guillaume aux blanches mains eût été promu à l'archevêché de Reims; sa science et ses vertus ont rendu célèbre son trop court épiscopat.

Celui de Pierre de Celles fut encore moins long, il l'employa à des travaux d'utilité publique et, par une louable émulation, il entreprit le pavage des rues de Chartres, tandis que Philippe-Auguste dotait sa capitale du même bienfait.

Regnault de Mouçon, de la maison de Bar, neveu par sa mère de Thibault-le-Bon, devint Evêque de Chartres en 1182. Son nom se rattache à deux événements importants à des titres divers. — La prise de Saint-Jean-d'Acre (1191) dont il réconcilia les églises profanées par les infidèles, et l'incendie qui détruisit la ville de Marie et son temple vénéré (1). — Le premier de ces faits appartenant à l'histoire générale, nous n'avons pas à nous y arrêter; mais le second doit à plus d'un titre fixer toute notre attention. En effet, cette majestueuse cathédrale, l'une des plus sublimes reproductions de l'art chrétien au Moyen-Age et dont les magnifiques proportions font depuis tant de siècles l'admiration de tous les archéologues, ne fut élevée que par suite de l'épouvantable sinistre que les historiens du temps attribuèrent soit au péché des peuples, soit à l'intervention des puissances infernales, soit comme un remède à l'état misérable où était la maison du Seigneur; ce qu'il y a de certain, c'est que Marie veilla sur le lieu sacré où tant de générations s'étaient succédé en lui rendant hommage. La crypte de Fulbert qui renfermait dans son enceinte la grotte druidique fut épargnée par les flammes, la sainte Tunique, que des hommes dévoués à la bonne Notre-Dame y avait transportée au moment de l'incendie, n'en reçut aucun dommage, et pourtant des solives enflammées, des pierres, des tronçons de colonnes tombaient sur les portes de fer fermant l'entrée du temple souterrain; le plomb en fusion découlait de la toiture, des matières embrasées tourbillonnaient autour de l'enceinte, mais comme arrêtées par une main invisible, elles n'allèrent pas plus loin, et, chose encore plus miraculeuse, les courageux captifs de Marie, réconfortés intérieurement par leur puissante souveraine, n'éprouvèrent aucune atteinte de la faim et

(1) Les clochers étaient alors saillants et ne tenaient au reste de l'édifice que par l'extrémité de leurs angles. Le clocher vieux demeura debout, il ne resta que la base du second; sa flèche, alors en bois, disparut dans les flammes.

conservaient au fond de l'âme une pieuse confiance et une paix toute surnaturelle.

Il serait impossible de décrire la joie que ressentirent les Chartrains quand, assemblés sur la place par les ordres du cardinal Mélior, légat du pape Célestin III, ils aperçurent la sainte Châsse que l'Évêque et le doyen du chapitre portaient sur leurs épaules à la vue de tout le peuple, avide de contempler ce cher et précieux trésor qu'il avait cru à jamais perdu pour lui. « Marie nous aime encore, s'écriaient ces fidèles enfants de Notre-Dame en versant des larmes de gratitude et de tendresse, eh bien! prouvons-lui que nous avons toujours pour elle vénération et amour, en reconstruisant son temple détruit et en faisant que le nouveau dépasse encore l'ancien en grandeur et en beauté! » Le cardinal Mélior et Regnault de Mouçon encouragèrent ce filial élan. On se mit aussitôt à l'œuvre, l'Évêque et les chanoines abandonnèrent tout le produit de leurs revenus et de leurs prébendes pendant trois ans. Les habitants déjà dépouillés par les flammes de presque tout ce qu'ils possédaient, donnèrent le peu qu'il leur restait encore pour aider à la reconstruction si désirée. Philippe-Auguste, Louis VIII et saint Louis y contribuèrent aussi par leurs largesses et prêtèrent une puissante assistance au maître de l'œuvre. Quel fut cet homme doué d'une conception assez vaste pour enfanter une pareille merveille? nous l'ignorons; mais tout porte à croire qu'il faisait partie de ces corporations de maçons et de tailleurs d'images, artistes d'élite qui, sous la conduite d'un simple moine, sillonnaient la France en bâtissant des églises, et que le peuple appelait naïvement *les logeurs du bon Dieu*. Dédaigneux d'une illustration passagère et terrestre ils ne trouvaient pas de place pour leur nom dans ces immenses cathédrales qu'ils inondaient de leur mouvement et de leur vie. Contents de travailler pour le Sauveur et pour sa Mère immaculée, ils complétaient l'holocauste de leur existence en fondant leur propre gloire dans l'humilité de leur génie. Mais si à cette époque de foi vive se manifestant par des œuvres immortelles, les artistes mettaient leurs talents à édifier et à orner les temples du Seigneur, les souverains humiliaient leur puissance devant celle du Roi des rois, et les fronts les plus superbes se courbaient dans la poussière pour honorer l'aimable et douce Reine de la terre et du ciel! Marie agréait ces pieux hommages et rendait en faveurs ce qui lui avait été offert en vénération et en amour.

L'histoire rapporte qu'Isabelle de Hainaut, l'épouse de Phi-

lippe-Auguste, étant venue visiter la bonne Notre-Dame afin d'accomplir un vœu qu'elle lui avait fait, tandis qu'elle s'agenouillait devant la Vierge-Mère, sentit remuer, pour la première fois, l'enfant qu'elle portait dans son sein. La légende ajoute que dans le même moment quatre lampes s'allumèrent d'elles-mêmes et répandirent autour de l'image miraculeuse une brillante clarté.

La dévotion de Philippe II pour Notre-Dame de soubs-terre ne fut pas moins vive que celle de la pieuse princesse ; s'étant rendu à Chartres, en 1209, pour faire rendre justice aux chanoines outragés par les habitants, il passa sous la Châsse et déposa devant elle une pièce d'étoffe de soie ainsi qu'un pain de cire de la valeur de 200 liv. parisis (3,200 fr. de notre monnaie.)

Richard Cœur-de-Lion, le bouillant rival de Philippe-Auguste, voulut aussi vénérer le saint vêtement. Blanche de Castille aimait à se reposer des soins de sa difficile régence aux pieds de la bonne Notre-Dame, et sa fille, la sainte fondatrice du monastère de Longchamps, s'y rendit aussi plusieurs fois ; saint Louis, la reine Marguerite, Ferdinand d'Espagne, qui mérita comme son cousin de France d'être placé sur les autels, Pierre de Courtenay, couronné empereur de Constantinople, le comte Gervais de Châteauneuf (1) et une multitude d'autres seigneurs et de prélats visitèrent dans le même temps le sanctuaire de Notre-Dame et hâtèrent par leurs généreuses offrandes l'édification et l'embellissement de l'église supérieure.

Nul cependant ne surpassa Louis IX en libéralité ; il fit élever à ses frais le porche septentrional, le plus riche de tous en sculptures. On peut admirer encore aujourd'hui, dans les splendides vitraux qui le décorent, les armes de la France et les symboles naïfs de la piété du saint roi ; car il aimait Chartres plus qu'une autre cité, et se regardait comme l'enfant de Notre-Dame, étant né à Poissy, alors du diocèse de la ville de Marie ! Ce monarque fonda en outre deux autels, celui des Anges et celui des Vierges, pour qu'on y célébrât chaque jour le saint sacrifice à son intention, et quand, après plus d'un demi-siècle de travaux, la cathédrale de Chartres fut terminée, il voulut assister avec toute sa cour à la dédicace solennelle qu'en fit, le 17 octobre 1260, l'évêque Pierre de Maincy, le successeur de Regnault

(1) A son retour de Constantinople, le comte Gervais offrit à Notre-Dame le chef de saint Matthieu qui se trouve actuellement en dépôt au monastère de la Visitation de Chartres.

de Mouçon, et obtint à cette occasion du pape Alexandre IV des indulgences pour les fidèles et les pélerins qui visiteraient le saint temple depuis le jour anniversaire de sa consécration jusqu'à la fête de Noël. Touchante et pieuse attention d'un monarque qui réunissait aux vertus qui font les saints, la force et la sagesse qui font les bons rois, la magnanimité et le courage qui rendent les hommes grands aux yeux de leurs semblables et à ceux de Dieu!

FLEURS DES SAINTS.

LE BIENHEUREUX THOMAS HÉLYE, AUMONIER DE SAINT-LOUIS. (1)

Le bienheureux Thomas Hélye naquit à Biville, petit village de la Basse-Normandie, l'année même où la ville sainte, par suite de la défaite de Tibériade (1187), tombait entre les mains du vaillant et redoutable Saladin. Son enfance fut marquée au double sceau de l'innocence et de la piété. Jamais on n'aperçut en lui cette impétuosité de mouvements, cette mobilité d'impressions, cette légèreté de conduite, apanage ordinaire du jeune âge. On eût dit, en le voyant, qu'il appartenait plus au ciel qu'à la terre, et un sentiment de respect se mêlait à l'admiration, quand on apercevait ce doux visage, au sortir de la prière, tout illuminé d'une clarté surnaturelle. Thomas était du petit nombre de ces âmes que le péché ne tint jamais sous son empire. La vigilance qu'il exerçait sur lui-même lui faisait éviter ou punir les moindres fautes, et le préserva, lorsque ses parents crurent nécessaire de le livrer à l'éducation publique, des dangers qu'offre aux écoliers le contact de certains compagnons qui semblent prendre à tâche d'entraîner au mal ceux qui les entourent. Thomas ne se laissa jamais prendre aux piéges tendus sous ses pas. Il n'essaya pas de lutter contre ces émissaires du malin esprit, il se contenta de les fuir et de prier pour eux! Cependant les études du bienheureux une fois terminées, il songea devant Dieu à la manière d'utiliser les connaissances qu'il avait acquises. Plusieurs carrières honorables s'ouvraient devant lui; mais ayant toutes un but humain, elles ne pouvaient avoir pour Thomas

(1) D'après sa vie nouvellement publiée chez Casterman. (Paris, rue Bonaparte, 66, format in-12. Prix 1 fr.) Approuvée par Mgr. Daniel, elle convient spécialement aux établissements religieux et aux bibliothèques de famille et de paroisse.

aucun attrait, d'ailleurs, à l'exemple du Sauveur, il aimait l'enfance, la jeunesse! Aussi éprouvait-il une joie sensible à se voir entouré de ces petits auxquels le chrétien doit ressembler pour obtenir le royaume des cieux, et jamais ses paroles n'étaient plus persuasives, ses conseils plus entraînants, ses enseignements plus remplis de charmes, que lorsqu'il s'entretenait avec les enfants de sa chère paroisse de Biville. Les humbles fonctions d'instituteur de village furent donc celles que Thomas choisit de préférence à d'autres plus honorifiques et plus lucratives, afin de se dévouer corps et âme à l'instruction de ses frères chéris les *petits enfants du bon Dieu!* Le divin maître bénit cette pieuse résolution, et en peu d'années l'obscur village de Biville se trouva presque transformé en une chrétienté rappelant les premiers âges de l'église. Les habitants de Cherbourg, ayant appris tout le bien opéré par Thomas Hélye lui envoyèrent une députation des plus notables d'entr'eux pour le déterminer à prendre la direction de leur collége qui manquait alors d'un écolâtre savant et vertueux, capable en un mot de lui conserver la renommée de science dont il avait joui jusqu'alors. Le bienheureux déclina d'abord dans son humilité l'honneur qui lui était fait, mais ayant reconnu après avoir consulté Dieu dans la prière, qu'étranger et voyageur en ce monde, l'homme ne devait point s'attacher trop fortement aux lieux qui l'ont vu naître, ni refuser de planter sa tente au-delà du cercle nécessairement restreint de l'héritage paternel, il consentit à ce qu'on demandait de lui; et un matin avant l'aurore, il quitta la demeure où il avait passé une vie si heureuse et si paisible, et s'achemina vers cette ville de Cherbourg où l'appelaient tant de vœux.

Quand notre voyageur fut arrivé à une certaine partie du chemin d'où l'on pouvait encore apercevoir la vieille tour de l'église de Biville, il se retourna comme pour lui adresser un dernier adieu. Au même instant, la cloche qui appelait chaque jour les enfants à l'école du village vint frapper les airs et retentir aux oreilles du bienheureux; ce qui lui causa une telle émotion qu'il sentit ses jambes fléchir et ses yeux se mouiller de larmes! L'affection que Thomas Hélye éprouvait pour ses nouveaux disciples, ne lui fit jamais oublier ni ses parents, ni le petit troupeau dont il avait été si longtemps le pasteur : aussi le voyait-on, les jours de congé, prendre la route de son village natal, et les pélerins qui accourent en foule à son tombeau ne manquent jamais de venir puiser de l'eau à la fontaine où le pieux voyageur avait

l'habitude d'étancher sa soif quand il se rendait dans sa famille. Eau merveilleuse qui rendit plus d'une fois la santé aux pauvres malades! Fontaine célèbre, connue dans le pays sous le nom du *bienheureux Thomas.* Le saint instituteur mit un ordre parfait dans les écoles de Cherbourg, sa présence et ses exemples en avaient banni la légèreté et la dissipation : les joies profanes ne trouvaient plus d'accès dans les jeunes cœurs formés par ses soins; mais celles que procurent une conscience pure et la pratique de la vertu inondaient l'âme de ses bien-aimés disciples, et donnaient à leurs traits une expression de ce bonheur tout chrétien dont le monde voudrait en vain emprunter le nom. L'œuvre régénératrice de Thomas Hélye étant accomplie, il résolut de suivre l'attrait de Dieu qui le portait à une vie solitaire et de pénitence; vainement ses disciples le conjuraient-ils dans les termes les plus touchants et les plus tendres de ne pas les abandonner, il demeura ferme dans sa résolution. Le Bienheureux choisit pour lieu de sa retraite la demeure même de ses parents, bornée du côté de la mer par des dunes mouvantes, de l'autre par des montagnes arides, séparées entre elles par des ravins profonds : cette habitation, dont aucun bruit extérieur ne venait troubler la paix, convenait admirablement aux desseins du Bienheureux; et ce qui la lui rendait encore plus chère, c'était la proximité de l'église. Il y passait les nuits dans l'exercice de la pénitence et de la prière. Se souvenant de la parole de saint Paul, il châtiait son corps et le réduisait en servitude par des mortifications dont le détail effraierait notre faiblesse. Non content de se priver des choses les plus nécessaires à la vie, il fit à son frère, après la mort de ses parents, l'abandon de tous ses biens. Heureux de pouvoir, à l'exemple du séraphin d'Assise, entonner le cantique en l'honneur de la Dame pauvreté, leur commune et royale souveraine.

La sainteté a un parfum si pénétrant qu'il finit par trahir cette exilée du ciel, et par apprendre à la terre qu'elle est venue la visiter; aussi, malgré le voile épais d'humilité dont le Bienheureux entourait toutes ses actions, afin d'en dérober la connaissance aux hommes et d'en conserver tout le mérite devant Dieu, Hugues de Morville, alors évêque de Coutances, eût connaissance de ses vertus, et l'ayant fait venir auprès de lui, il parvint à vaincre sa résistance à recevoir les saints ordres : résistance uniquement fondée sur ce qu'il appelait son indignité; néanmoins, quand le saint eût été promu au diaconat, se trouvant trop jeune

en vertu pour recevoir la prêtrise, il voulut avant, faire le double pélerinage de Rome et de saint Jacques en Galice. Il nous est bien difficile, à nous autres chrétiens du XIXe siècle, qui avons pour favoriser nos pieuses locomotions les ailes de la vapeur, presqu'aussi rapides que celles de la pensée, de nous faire une juste idée des périls attachés aux pieuses pérégrinations entreprises dans ces temps reculés. Qu'il fallait de foi au cœur pour les commencer, de persévérance pour les achever, de ferveur pour ne pas être distrait du but primitif, par les obstacles à surmonter avant de l'atteindre. Notre saint voyageur possédait toutes ces vertus, aussi un redoublement de joie et d'amour fût-il le fruit qu'il recueillit de ses courses lointaines, fruit précieux qu'il sut conserver au milieu des nombreux écoliers attachés à l'Université de Paris, et auxquels le Bienheureux vint se joindre afin de suivre les hauts enseignements d'Hugues de Saint-Cher, ce docte Dominicain qui dut à sa profonde science et à son filial attachement au saint siége d'être élevé par Innocent IV, à la dignité de cardinal-prêtre de sainte Sabine.

Quand ses études furent terminées, Thomas Hélye dans la maturité de l'âge et de la vertu, quitta non sans regrets ses éminents professeurs qui ne se séparèrent qu'avec une douleur extrême d'un disciple tel que lui. Hugues de Morville revit le Bienheureux avec un indicible plaisir, lui conféra le caractère sacerdotal, le chargea d'évangéliser tout son diocèse et attacha à l'audition de ses prédications de précieuses indulgences. Le bienheureux Thomas ne songea plus dès lors qu'à parcourir, en athlète intrépide, la nouvelle carrière ouverte sous ses pas. A l'exemple du sauveur des hommes, il allait de ville en ville, de bourgade en bourgade, sur les rivages de la mer, dans le fond des vallées, rompant à tous le pain de la parole, donnant aux populations accourues à son appel, l'admirable spectacle d'un homme exténué de veilles, de jeûnes, d'austérités et puisant dans la vivacité de sa foi et dans l'ardeur de son zèle, une force et une agilité surhumaines pour attirer les âmes, pour les gagner à Jésus-Christ. Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, inondait l'âme de son fidèle serviteur des plus purs délices, et les larmes abondantes qui s'échappaient de ses yeux dans la prière, trahissaient les mouvements secrets de son âme. Le fait suivant rapporté par deux de ses historiens est une preuve bien frappante du profond recueillement de notre bienheureux dans ses communications avec son Dieu. « Une nuit qu'il psal-

modiait les heures de Notre-Dame avec Guillaume de Sainte-Croix, curé de Trély, dans l'église de Landelle, cet édifice fut tout-à-coup ébranlé par un si furieux ouragan que le bon curé, frappé de stupeur, perdit subitement la parole et le mouvement. Quant au Bienheureux, aussi paisible que saint Antoine au milieu des spectres affreux dont les rugissements troublaient le silence du désert, il ne manifesta aucune émotion et continua son office comme si le bruit effroyable de cette tourmente n'était pas venu jusqu'à lui. Thomas Hélye paraissait à l'autel plutôt un ange, un séraphin qu'un simple mortel. Aussi les fidèles qui assistaient à sa messe, comprimés dans leur élan par le respect dû aux saints mystères, faisaient-ils irruption dès qu'ils étaient achevés, et le saint prêtre se voyait alors soudainement entouré par de pauvres infirmes, dont plusieurs, élevant la voix, le conjuraient de leur imposer ces mains si pures avec lesquelles il venait de tenir le fils de Dieu. Thomas ému de tant de foi les bénissait, priait pour eux et les renvoyait guéris.

Le Bienheureux avait une si tendre dévotion pour la passion du Sauveur, qu'il ne pouvait, sans répandre un torrent de larmes, porter ses regards sur l'image de Jésus crucifié, et comme le stigmatisé de l'Alverne, il s'écriait dans l'ardeur de son amour : « Quoi, mon cher Rédempteur, vous êtes en croix et je n'y suis pas ! Fallait-il donc tant de souffrances pour expier mes crimes! Vois, ô mon âme, les ravages que tu as faits sur la personne de ton Sauveur. » Ainsi s'exhalait sa plainte, puis les paroles expiraient sur ses lèvres contractées par la douleur, et ses pleurs redoublaient au point qu'un jour, en ayant comme tari la source à force d'en répandre, une goutte de sang s'échappa de ses yeux et vint empourprer son visage. Sa vénération et son amour pour la Très-Sainte Vierge étaient si grands, que lorsqu'il parlait de cette aimable mère aux peuples accourus pour l'entendre, sa voix devenait toute tremblante d'émotion. C'était à elle qu'il s'adressait pour obtenir la conversion des pécheurs endurcis, à sa puissante médiation qu'il rapportait ses miracles sur les corps et le fruit de ses prédications sur les âmes. « Allez à Marie, disait-il souvent aux pauvres cœurs brisés par la douleur ou pressés par la tentation, et vous serez soulagés. » Empruntant ensuite à saint Bernard ces accents enflammés, il ajoutait : « O vous, mes frères bien aimés, vous qui flottez au milieu du flux et du reflux de la vaste mer et qui ramez plutôt que vous ne marchez au milieu des orages et des tempêtes, regardez cette étoile, fixez les yeux

sur elle, si vous ne voulez pas être submergés sous les flots. » Et ces paroles symboliques, adressées à des hommes souvent témoins des mugissements du vaste océan, et parfois, hélas! victimes de ses fureurs, produisaient sur eux une telle impression, qu'ils éclataient en sanglots, se frappaient la poitrine, et promettaient de toujours invoquer, de toujours aimer Marie!

Le Bienheureux accomplissait dans la paix et la bénédiction du Seigneur, sa mission apostolique, quand une nouvelle inattendue vint frapper ses oreilles et réjouir son cœur de français et de chrétien, l'arrivée de Louis IX dans la Normandie (1256); mais la joie qu'il avait ressentie d'abord fut bien troublée quand il apprit que le monarque l'avait choisi pour remplir auprès de lui, pendant son séjour dans cette province, les fonctions d'aumônier. Le bruit des miracles et des vertus du saint prêtre de Biville avait déterminé ce choix glorieux. Mais, s'ignorant lui-même, l'humble Thomas ne pouvait se l'expliquer; toutefois il se rendit aux ordres de son roi qui reconnut les pieux services qu'il avait reçus de lui en lui envoyant, quand il fut de retour dans sa capitale, un calice, une étole et une chasuble, qui existent encore, et dont le célébrant se sert le 19 octobre, jour de la fête du Bienheureux. On rapporte à cette même époque la nomination de Thomas Hélye à la cure de Saint-Maurice; son court séjour dans cette paroisse y a laissé des souvenirs ineffaçables, et l'on conserve précieusement l'ornement avec lequel il offrait les saints mystères, ainsi qu'une ceinture, dont les femmes « qui sont dans les douleurs parce que leur heure est venue » de souffrir pour devenir mère, se servent avantageusement afin de hâter leur délivrance.

Le Bienheureux acheva sa longue et laborieuse carrière au château de Vauville où l'avait surpris sa dernière maladie; le vendredi 19 octobre à trois heures de l'après-midi, le lendemain de la fête de saint Luc, l'an 1257 de l'incarnation du Verbe, âgé d'environ soixante-dix ans.

La cour de Rome a solennellement confirmé, il y a trois ans (1), le titre de Bienheureux que Thomas Hélye devait à la vénération des peuples; titre sublime sanctionné par les nombreux miracles opérés de siècle en siècle à son tombeau.

Un humble servant de Marie.

(1) Le décret de la béatification équipollente de Thomas Hélye a été rendu à la requête de monseigneur Daniel, évêque de Coutances, le 14 juillet 1859.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(4e ARTICLE.)

Nous avons parlé de l'étude du chant, comme élément de civilisation; aujourd'hui nous la proposons aux maîtres religieux comme moyen secondaire, il est vrai, mais efficace pour atteindre le premier but désigné à leur zèle, pour accomplir la grande œuvre de l'éducation chrétienne.

Inutile de dire que la musique intéressée dans cette question n'est point cette fille désordonnée de l'art, chargée de prôner le vice et de garder les avenues du temple de Baal; mais cette vierge pudique, toujours attachée aux pas de la religion, toujours modeste, même dans les accens les moins sévères de sa lyre. Voilà celle que nous appelons à notre aide; et d'ailleurs, c'est la plus digne de l'estime de tous, la mère des plus heureuses inspirations pour tous, celle qu'avait en vue dernièrement un judicieux penseur, lorsqu'il disait : « Artistes, aimez Dieu et l'humanité; et la terre vous ouvrira toutes grandes ses sources mélodieuses, et le ciel versera sur vos fronts la rosée de ses harmonies. »

Généralement et dans les temps les plus reculés, on a reconnu que la religion et le chant pouvaient se prêter un mutuel appui. Ecoutons sur ce point les savantes considérations de M. Schmit, l'habile organiste de Saint-Sulpice : « L'effet qu'il produit sur notre âme est vraiment prodigieux, il excite chez les êtres même les plus vulgaires une jouissance indicible, il fait naître le sentiment là où il n'était qu'à l'état d'embryon, il le développe chez les individus mieux doués de la nature. Le chant donne au son la poésie, il réunit toutes les fibres de notre organisation sensible, il tend à nous rendre meilleurs en adoucissant nos mœurs : c'est un coloriste harmonieux et touchant qui peut nous transporter dans un monde éthéré : et lorsqu'il exprime des sentiments religieux, il détache l'âme des joies de la terre et la remplit d'aspirations divines. Telles furent, sans aucun doute, les causes diverses qui amenèrent tous les cultes, depuis les plus anciens, à se servir du chant dans leurs cérémonies solennelles. »

En effet, sans chercher à pénétrer ici les coutumes mystérieuses autorisées par les Kings de la Chine ou les Védas de l'Inde, sans apporter même, relativement à la Grèce, les témoignages des poètes qui nous parlent sans cesse de la lyre, chantant les

louanges des divinités en présence des rois, sans nous lancer dans des conjectures sur le sujet ordinaire des chants d'Iopas, cet élève d'un dieu, ce musicien si cher au romain Virgile, il nous suffit de nous rappeler le rôle de la musique dans la religion du peuple Israélite.

Pourquoi les instruments à cordes de Jubal, le *pater fidicinum,* les trompettes de Jéricho, la harpe de David, le psalterium des lévites et le kinnor des prophètes? Toujours pour saluer la gloire du Seigneur des armées, ou la majesté du Dieu des Tabernacles. Quelle scène touchante nous offrent nos souvenirs après le passage de la mer Rouge, lorsque les soldats de Moïse entonnent avec lui le cantique d'actions de grâce au Dieu libérateur, et que sous la direction de Marie, la sœur du héros, des chœurs de femmes répondent à leurs mâles unissons! Plus tard la défaite de Goliath, et plus tard encore l'entrée de l'arche à Jérusalem, voilà deux évènements qui feront vibrer la reconnaissance au cœur des fils d'Israël, et nous savons quels chants traduisirent leur gratitude et leur amour. L'habileté musicale des prêtres et des lévites, c'est-à-dire des ministres de la religion, était un fait acquis à la renommée parmi les nations étrangères. Aussi, quand l'exil les eut conduits à Babylone, on s'étonna de les voir suspendre leurs cithares aux saules du rivage ; ils ne voulaient plus faire entendre, disaient-ils,

« Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
« Dans les jours de sa gloire admira tant de fois; »

Et pourtant ils continuèrent d'invoquer le ciel par des chants en faveur de leur Jérusalem, de leur patrie tant aimée. Chez les hébreux donc la musique se liait à la religion : un mot, sans plus, pourrait nous servir de preuve. Depuis que le roi prophète avait développé la famille lévitique sur les lignes d'un immense orchestre, le *psautier*, c'est-à-dire selon le sens étymologique, le livre du chant était devenu le livre de la prière commune, de l'adoration solennelle.

Successeur de la loi mosaïque, le Christianisme entra dans la même voie. S'avançant tout-à-coup au milieu des religions dissolues du vieux monde, ne lui fallait-il pas subjuguer les cœurs? Ne devait-il pas, comme l'Orphée et le Linus de l'antiquité, attirer vers lui les bêtes féroces et jusqu'aux rochers et aux arbres, c'est-à-dire transformer la multitude grossière en exerçant sur elle un charme invincible? Toutefois il ne fut guère

permis à l'art musical de s'étendre au début de cette réaction universelle.

Pendant que les persécuteurs des enfants du Christ assistaient indifférents à la ruine des sciences et des arts dans le monde païen, pour eux, ils soupiraient tout bas leurs cantiques au Dieu des martyrs. Mais au IVe siècle, ils sont passés les terribles jours du demi silence des Catacombes, et les prêtres du Christianisme entonnent à haute voix les louanges du Seigneur. Les ministres de la religion prêchent et chantent. Ils chantent, et le règne de la musique aurait peut-être expiré sous les débris du paganisme, si, pleins de confiance en sa vertu vivifiante et divine, ils ne lui avaient érigé un trône auprès des autels, tout en la rendant l'humble et fidèle servante de l'Eglise chrétienne.

Alors commença à paraître cette légion de savants docteurs portant d'une main le livre de l'Evangile, et de l'autre les lauriers de l'art musical. Comment oublier ici saint Ambroise et ses hymnes fameuses, saint Augustin et son traité sur la musique, le grand pape saint Grégoire avec ses études sur les tonalités grecques, ses belles compositions mélodiques et ses classes de chant dans la *maitrîse* romaine formée à l'ombre de sa tiare. Longtemps encore, les illustrations de cet art appartinrent au sanctuaire. Hucbald de Saint-Amand et saint Odon de Cluny au IXe siècle, Gui d'Arezzo au Xe, Bernon et saint Guillaume d'Hirschau au XIe, puis au XIIe le grand docteur du moyen-âge saint Bernard, ce coryphée des musiciens de son époque n'arrive pas le dernier sur cette liste glorieuse des hommes apostoliques de l'épiscopat ou du cloître qui faisaient marcher de pair la religion et le chant.

Le concile de Trente ne regarda pas non plus comme une trêve inutile à ses fonctions augustes de législateur de l'Eglise au nom du Saint-Esprit le temps employé à des conférences sur cette matière; et un jour Palestrina eut sa place au sein de la vénérable assemblée; il était le représentant d'un art qui depuis seize cents ans touchait de près à la religion. Et l'illustre cardinal de Milan, l'âme du concile de Trente, n'a-t-il rien fait pour la cause qui nous occupe? On trouvera la réponse à cette question dans la lecture des règles admirables appelées à former le clergé de la France comme de l'Italie. Saint Charles Borromée prescrit aux séminaires l'enseignement du chant. Plus tard parut un homme suscité du ciel pour le renouvellement de la vie et de l'esprit

ecclésiastique en Allemagne ; il s'appelait Barthélemy Holzhauser. Celui-là aussi pensa à la religieuse influence de la musique, et il voulut la voir fleurir avec toutes ses ressources et tous ses moyens d'action au sein de toutes les écoles. Citons plutôt le texte de sa règle :

« Comme il est extrêmement utile, *particulièrement pour » l'état et les fonctions ecclésiastiques*, de bien savoir la musi- » que, *tous les jeunes gens qui fréquentent les écoles*, à l'excep- » tion de ceux qui en paraîtraient tout-à-fait incapables, *seront » instruits dans le chant, pendant une heure chaque jour*, par » un maître diligent et très-appliqué. En outre, ceux qui auront » fait assez de progrès dans le chant pourront *avec utilité pour » l'Église* être appliqués à la musique *instrumentale*. etc., etc.»

En présence des paroles d'un saint qui font si bien ressortir l'importance de la musique pour ceux spécialement que Dieu appelle à christianiser les peuples ; en face aussi des leçons de l'histoire qui nous présente Dieu comme la source des harmonies, et ses ministres comme les zélateurs du mouvement musical au moins jusqu'à l'heure où il devia pour engager presque exclusivement son action au service des passions mondaines, nous ne pouvons plus craindre d'être téméraire en répétant : « Il y a une connexion remarquable entre la religion et la musique, et l'une peut servir à l'autre. »

L'abbé Goussard.

CHRONIQUE DE NOTRE-DAME.

CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE SAINTE-FOY A CHARTRES.

Plus d'une fois nous avons entretenu nos lecteurs de la belle et sainte œuvre de réparation entreprise dans la ville de Chartres par les Pères Maristes. Ceux de nos associés qui l'ignorent apprendront avec bonheur que l'église Sainte-Foy dont il est ici question, l'une des plus anciennes de notre ville, arrachée au culte divin à l'époque de la révolution, et transformée en théâtre, a été rendue depuis quelques années à sa destination primitive, grâce au zèle persévérant des dignes religieux spécialement chargés de nos missions diocésaines, et qu'elle a été consacrée, le lundi 13 octobre, par les mains de notre vénérable Évêque. Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur cette belle fête religieuse. Disons seulement que l'assistance a été telle qu'on devait l'attendre des sympathies si ardentes et si légitimes acquises depuis longtemps à cette œuvre de

restauration aussi bien qu'à l'œuvre si importante des missions diocésaines.

Le grand événement du jour a été sans contredit le discours de Mgr Bertaud, évêque de Tulle, invité à porter la parole dans cette circonstance. Il nous serait bien impossible d'analyser l'éloquente causerie du célèbre orateur. Il a été, comme partout, sublime pour le fond de la doctrine, piquant et original pour l'expression et la forme de la pensée. Mgr Bertaud ne marche point dans les routes battues, il se fraie lui-même son chemin à travers des lieux qui paraissent inexplorés, où l'on éprouve néanmoins un indicible plaisir à le suivre.

Nos lecteurs nous sauront gré de citer ici, quoique de mémoire et en les affaiblissant d'une manière regrettable, quelques traits empruntés à la parole de l'éminent prélat.

On sait que dans la consécration de l'église, l'Évêque trace sur la cendre, avec sa crosse, les lettres de l'alphabet grec et latin. Voici à peu près comment Mgr l'Évêque de Tulle s'exprime à ce sujet :

« L'Évêque, avec son bâton d'or, stylet magnifique, a tracé quelques lignes en caractères grecs et latins : il me semble voir ces lettres empressées, envieuses d'être formées, d'être arrangées et de pouvoir ainsi raconter le *Verbe* aux petits comme aux grands, aux ignorants comme aux savants. »

De la consécration des temples matériels, passant à la consécration des âmes, l'orateur dit en parlant du caractère :

« Il n'y a que Dieu qui puisse imprimer un caractère. Lui seul pénètre dans le fond de l'âme, et les réprouvés dans l'abîme conservent ce caractère ineffaçable que Dieu seul a le droit d'imprimer. Serait-il juste en effet que Dieu permît au premier ouvrier misérable de le dénaturer ou de le détruire? Non, Dieu seul pénètre au fond de nos âmes par son Saint-Esprit qui est son doigt, il y pénètre par le ministère de ses prêtres, de ses évêques, il y imprime des caractères indélébiles. »

Et plus loin, expliquant comment l'Église continue l'œuvre de Dieu :

« L'Église est une traduction entière de Dieu. On dit : elle s'obstine, elle ne change pas. Que voulez-vous? que voulez-vous? Voudriez-vous faire avancer Dieu dans les Cieux, bouleverser l'ordre admirable qu'il a établi dans l'univers..... Non, il ne se peut que Dieu soit ainsi roulé dans le fleuve des dires de la philosophie. »

Venant ensuite au martyre de sainte Foi : « Elle a, dit-il, prié le Seigneur de lui inspirer en face de ses juges un discours digne de lui. Elle dit : le Saint-Esprit ne s'arrête jamais, il ne connaît aucun obstacle. Tout chrétien doit manifester sa foi. Le Christ a été le premier témoin. Voyez, dit-elle, mon Christ dans sa passion douloureuse : il est flagellé, sa chair divine vole en lambeaux. Frappez, bourreaux, sonnez et résonnez, coups meurtriers: ce luth merveilleux doit adoucir un Dieu irrité.

» .... Elle savait, la jeune Vierge, que la chair, comme l'esprit, est

débitrice du martyre. Notre corps nous a été donné pour être l'esclave de notre âme ; la dette de la chair c'est le martyre. Notre corps doit être employé à traduire notre âme, à glorifier Dieu. »

En parlant de l'Eglise, l'orateur se trouve amené à parler de la Mère de toutes les Eglises :

« Dernièrement, dit-il, je revenais de Rome, j'avais admiré cette magnifique église de Latran, mère et modèle de toutes les autres, et qui semble par ses deux bras ouverts vouloir les saisir toutes. Désormais, cette petite église est rendue au culte divin et à sa grandeur première : il me semble voir l'église de Latran et le Seigneur debout sur ses sommets l'appeler à lui.

« Allons, petite église, brillante de mille feux, étincelante de peintures, petite église dont les pierres désormais sont sacrées, chante, réjouis-toi : te voilà dans le troupeau des enfants du bon Dieu, tu fais partie des bosquets sacrés et embaumés de l'Eglise.

« Je viens de parler de Rome. Puis-je m'en taire ! Dans l'église immortelle de Latran, j'ai entendu la voix du Pontife, j'y ai vu notre noble évêque. Oh ! ce fut un beau jour. Un païen écrivant à son ami, lui disait : « Que vas-tu faire à Rome ? Hélas ! tu n'entendras plus la parole de Ciceron et d'Hortensius, tu ne verras que des ruines. » — Ah ! l'on ne va pas à Rome pour entendre une parole humaine ! là, nous avons vu Pie IX, nous avons rapporté de sublimes enseignements écrits sur des parchemins donnés à chacun de nous, et qui n'ont été transcrits sur ces matières mortes que pour s'élever plus vivants et plus radieux sur le livre de vos âmes. »

Plus loin, parlant de la destination de cette chapelle et de cette maison, devenue l'une des résidences du fils de Marie.

« Il était digne, mes frères, s'écrie l'éloquent Pontife, que dans un lieu où Marie a été si longtemps honorée, à côté de ce lieu où l'on vénère la Vierge qui doit enfanter, ses enfants fussent appelés.

« Allons, prêtres admirables, faites bien votre œuvre. Le noble Évêque vous a accueillis, il vous aime, il a de nouveau bénit et consacré cette église; allez exterminer le mal. Les prêtres, le sacerdoce catholique est appelé à chasser les ténèbres; vous êtes la lumière du monde, repoussez les vices et les erreurs de tous ces quartiers; allez, armés de la doctrines céleste ; que les peuples vous saluent et qu'à votre aspect la vérité chasse le mensonge, comme la lumière chasse les ombres de la nuit. Vous êtes le sel de la terre; faites doux et savoureux au palais de Dieu les mets dont il est affamé : il aime les âmes, il veut des âmes, elles sont sa nourriture. »

Ces citations, faites d'une manière fort incomplète, ne sont qu'un pâle reflet de cette vive lumière qui jaillit des lèvres inspirées de Mgr l'Évêque de Tulle.

ERRATUM DU NUMÉRO D'OCTOBRE.

A l'article du Rosaire, au lieu de : *faux Mahomet*, lisez : *farouche Mahomet*.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

Sixième année.

12e NUMÉRO. DÉCEMBRE 1862.

LA VOIX DE NOTRE-DAME DE CHARTRES

SOMMAIRE.

ŒUVRE DE NOTRE-DAME SOUS-TERRE.

En terminant cette sixième année de notre publication, disons quelques mots de la situation de l'Œuvre de Notre-Dame sous-terre, dont le double objet, comme nous aimons à le rappeler à nos lecteurs, est d'une part, le rétablissement de la célèbre Eglise souterraine de la cathédrale de Chartres, d'autre part le recrutement des vocations ecclésiastiques parmi les enfants des pauvres.

I. La restauration de la crypte de Notre-Dame n'a pas avancé notablement dans le cours de l'année qui va finir. Ce monument vénérable a été rendu, il est vrai, à sa destination primitive; mais on en conclut trop généralement peut-être qu'il est aujourd'hui complètement réparé. Or, il n'en est rien ; et quand on parcourt les immenses galeries de cette église souterraine, on est péniblement affecté de voir la triste nudité de ces vieilles murailles autrefois embellies de riches peintures, et la pauvreté des ornements qui servent au culte divin, même aux jours des plus grandes solennités. Et pourtant c'est de ce lieu auguste que l'illustre évêque de Poitiers n'a pas craint de dire ; *Depuis les premiers âges du christianisme jusqu'à la fin du dernier siècle, la Notre-Dame de sous-terre a été le plus célèbre sanctuaire européen de Marie.* Espérons que l'année qui va commencer verra faire quelque chose de plus pour la décoration de cette demeure privilégiée de la mère de Dieu.

II. Mais en retour, et c'est pour nos associés un grand sujet

de joie, l'établissement des Clercs de Notre-Dame pour le recrutement des vocations pauvres, a pris des développements plus considérables. Malgré l'exiguité du local et la modicité des ressources, la maison compte aujourd'hui environ cinquante élèves attachés au service de l'église de Notre-Dame. Au mois d'octobre, sept ont quitté l'établissement pour entrer au petit séminaire de Saint-Cheron, ce qui porte à plus de vingt-cinq le nombre des élèves que l'Œuvre a donnés aux deux séminaires, et à plus de quatre-vingts le chiffre total des sujets ecclésiastiques qu'elle a déjà préparés ou qu'elle prépare actuellement pour le diocèse. (1)

Du reste, disons-le ici, à la gloire de notre vénérable évêque et pour la consolation de toutes les personnes chrétiennes qui parcourront ces lignes, le diocèse de Chartres, naguère si pauvre en vocations ecclésiastiques, a vu doubler, en moins de dix années, le nombre de ses aspirants au sacerdoce. Du reste, nous n'attendions pas moins du secours tout-puissant de notre auguste patronne ; et le ciel a voulu par là montrer aux moins croyants qu'on peut, aujourd'hui comme autrefois, recourir avec confiance à *la Vierge qui doit enfanter.*

Ce sont là de magnifiques espérances, et nous devons bénir le ciel pour une faveur aussi précieuse ; mais hélas ! au milieu de tant de nos paroisses privées de pasteurs, nous ressemblons encore à de pauvres affamés qui attendent dans la saison des fleurs la riche moisson que l'été seul puisse conduire à sa maturité.

Qu'on ne vienne pas nous dire maintenant que les vocations ecclésiastiques manquent partout. Non, elles ne manquent pas, du moins autant qu'on pourrait le croire ; mais il faut les faire éclore et les aller chercher, d'après le vœu de l'Église, parmi les enfants des pauvres. Aussi, jamais nous ne pourrons assez redire cette remarquable parole de l'illustre assemblée de Trente ; « *Le saint concile veut qu'on choisisse de préférence les enfants des pauvres, sans exclure toutefois ceux des riches, pourvu que ces derniers soient entretenus à leurs frais.* » (Conc. de Tr. De la Réf., ch. XVIII.)

Continuez donc, chers associés, à soutenir une Œuvre aussi intéressante et si conforme aux intentions de notre Mère la sainte Église. Le diocèse de Chartres peut, il est vrai, compter maintenant sur un nombre à peu près suffisant d'élèves ecclésiastiques ; mais combien d'autres diocèses aujourd'hui moins favo-

(1) Sur ces quatre-vingts élèves, plusieurs nous sont venus de diocèses étrangers.

risés que le nôtre! Combien de contrées qui manquent de missionnaires, d'ouvriers évangéliques! Et d'autre part combien de généreux enfants qui se consacreraient à Dieu et se dévoueraient avec bonheur pour travailler au salut des âmes, si la position de fortune de leurs familles ne mettait un obstacle à leurs nobles désirs! Ah! ne laissons pas aujourd'hui un seul dévouement stérile. L'Église a besoin plus que jamais d'hommes de cœur et d'énergie; et ne semble-t-il pas, à la vue de ces contrées immenses, ouvertes à la prédication de l'évangile, que Notre-Seigneur nous dise comme autrefois : « La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux ; priez donc le maître de la moisson d'y envoyer des ouvriers. »

Prions, c'est bien; demandons à Dieu qu'il donne à son Église des ministres selon son cœur; mais faisons autre chose encore, et sachons, en priant, nous imposer pour la première de toutes les œuvres, de généreux sacrifices.

En terminant ces réflexions, nous prions ceux de nos associés, qui veulent bien nous continuer leur charitable concours, de nous faire parvenir dans le courant du mois de décembre, le montant de leur cotisation pour l'année prochaine. Ils peuvent compter, comme toujours, sur notre reconnaissance la plus vive et sur celle de nos chers enfants.

L'abbé Ychard,

Supérieur du petit Séminaire de Chartres.

HISTOIRE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

CHAPITRE X.

LE ROYAL EX-VOTO.

L'architecture avait pris au XIIIe siècle des proportions riches, variées et grandioses; mais elle les apppliquait presque exclusivement à l'édification des temples du Seigneur. Les châteaux avec leurs donjons et leurs tours crénelées, ne semblaient demander que la solidité à ceux qui les élevaient ; nul agrément, nulle élégance ne présidait à leur construction ; les maisons des bourgeois n'étaient guère de moins tristes séjours. L'Église seule se trouvait enrichie, embellie, parce que l'Église c'était la maison de tous, l'Église avait sa part de toutes les solennités de la vie; là s'accomplissaient tous les grands actes de l'existence, dans tous les rangs et à tous les degrés.

C'est pour cela que l'art gothique couvrit le sol de grandes et

magnifiques cathédrales. Cette architecture résume toute la pensée mystique du Moyen-Age, mélange d'héroïsme et de naïveté, formulée par la hardiesse de la flèche et de l'ogive, par la bizarrerie des figures qui servent partout d'ornement.

Toutefois, le commerce et l'industrie n'étaient pas restés stationnaires : les métiers constitués en communauté avaient pris à Chartres en particulier un grand accroissement, et possédaient assez de richesses pour doter le temple de Notre-Dame de 27 verrières portant chacune les insignes symboliques de l'état exercé par les donataires. Cette prospérité devait augmenter encore par suite des lettres d'affranchissement et de commune octroyées aux habitants de sa bonne ville par Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, auquel ce monarque avait libéralement donné le comté de Chartres (1293), qu'il avait acheté de la comtesse Jeanne, illustre et dernier rejeton de la noble cour de Thibault-le-Tricheur.

Cependant le roi de France, brûlant de venger sur les Flamands la sanglante défaite de ses troupes à Courtray, fit appel à la noblesse de son royaume. Le comte Charles y répondit avec une mâle ardeur. Ce prince n'avait point encore le front souillé de la tache indélébile, que devait lui imprimer un jour la mort ignominieuse d'Enguerrand de Marigny. Plein de ce bouillant courage, apanage héréditaire de sa maison, il combattit vaillamment à la bataille de Mons-en-Puelle, où Philippe se trouvait en personne. Le monarque avait à ses côtés son jeune fils le comte de la Marche, à peine âgé de dix ans. C'était l'orgueil de son père et l'espérance de la patrie! Oh! qu'il était beau à contempler ce royal enfant le matin de la bataille avec son corselet couvert de satin rouge, semé de clous dorés et recouvert d'une camisole de brocart écarlate, ses brassards et ses gantelets chargés de bossettes à pointes de diamants, son casque, d'où s'échappait en boucles touffues sa blonde chevelure, et dont l'acier poli reflétait les purs et brillants rayons du soleil levant! Mais qu'il était plus admirable encore lorsque, monté sur un coursier richement caparaçonné, il agitait sa petite épée à double tranchant, et qu'il s'élançait au milieu des bataillons ennemis, affrontant la mort sans pâlir, lui qui n'était encore qu'à l'aurore de la vie.

Philippe ne perdait pas du regard ce cher et noble objet de sa tendresse; mais voilà que tout-à-coup il se voit entouré ainsi que son fils d'un gros d'ennemis auxquels, sans un secours surnaturel, il ne saurait résister. Dans cette extrémité, il se sou-

vient de Notre-Dame de Chartres, et aussitôt, de son cœur de roi, de guerrier et de père, s'échappe un de ces cris de foi et d'amour qui ébranlent le ciel et attirent sur la terre la suprême bénédiction du miracle. Contre toute attente, la muraille d'airain qui environne le prince chancelle et tombe. Les Flamands sont dispersés, les Français restent vainqueurs, et Philippe, n'oubliant pas après le succès le vœu de la détresse, vient à Chartres offrir son armure à la bonne Notre-Dame. Le jeune comte de la Marche, après avoir partagé ses périls se trouve encore auprès de lui au moment solennel de l'action de grâce, et le front couvert d'une modeste rougeur, il prie aussi Marie d'accepter le don du vêtement guerrier qu'il portait en ce grand jour de Mons-en-Puelle, que la France dut à Marie de pouvoir mettre au nombre de ses jours heureux!

Avant de quitter le sanctuaire de « celle qui est forte comme une armée rangée en bataille, » le monarque participa au banquet divin, et fonda, sous le nom de Notre-Dame de la Victoire, un service commémoratif de ce mémorable événement. A dater de cette époque, chaque année, jusqu'en 1793, le 17 août, jour anniversaire de la défaite des Flamands, au moment de célébrer les saints mystères, on suspendait au pupitre du côté de la nef le martial ex-voto. Maintenant il faut aller, pour le voir, au musée de la ville où, rangé parmi les curieuses antiquités de la cité chartraine, il y demeure dépouillé de ce caractère religieux qui lui donnait un prix inestimable aux yeux des vrais chrétiens.

La reconnaissance est parfois, hélas! un sentiment éphémère qui, semblable à un parfum léger, effleure l'âme sans y laisser aucune trace. La joie de la délivrance ou du bienfait reçu fait place à l'indifférence, et le souvenir finit même trop souvent par devenir importun. Il n'en fut pas de même pour le jeune héros de Mons-en-Puelle; son cœur ne connut jamais ni l'ingratitude ni l'oubli, et quand, par une disposition toute providentielle, le trône des lys devint son glorieux partage, Charles-le-Bel, suivant les pieuses traditions du comte de la Marche, se dirigea vers Chartres; mais cette fois il offrit plus qu'une armure: il mit son royaume et son règne sous le puissant et maternel patronage de Marie!

Philippe de Valois, surnommé le Fortuné à son avènement, tant le bonheur semblait devoir accompagner ses pas, se rendit aussi à Chartres, après sa victoire de Cassel (1328), pour s'acquitter d'un vœu qu'il avait fait. Le valeureux monarque entra dans le temple saint, à cheval, armé de toutes pièces et suivi

d'un grand nombre de ses barons. Puis, le guerrier faisant place au pélerin, le roi de France descendit de son coursier, et vint s'agenouiller aux pieds de la Vierge antique, dans son mystérieux sanctuaire, où il fit ses dévotions avec un profond recueillement. L'année suivante, la princesse Jeanne de Savoie et le duc Jean de Bretagne, ayant tenu à recevoir le sacrement qui fait les époux chrétiens aux pieds de Notre-Dame de sous terre, Philippe VI se rendit de nouveau à Chartres avec l'élite de sa cour et laissa en se retirant à la madone vénérée des marques abondantes de sa munificence.

Le bon roi Jean, fils de Philippe de Valois, hérita de sa confiance pour Notre-Dame de Chartres ; il y vint en 1351, 1356 et 1361. L'héroïque vaincu de Poitiers entreprit ce dernier voyage à pied, le bourdon du pélerin à la main, pour remercier la Vierge aux miracles de la fin de sa captivité. (1)

Nous donnerons dans le chapitre suivant l'exposé du fait miraculeux qui amena le traité de Bretigny, et par suite la délivrance de l'auguste prisonnier.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE.

L'Eucharistie est le soleil de l'Eglise, et c'est pour lui rendre le triple tribut d'adoration, de respect et d'amour qui lui est dû, qu'elle déploie, particulièrement en certains temps de l'année ecclésiastique, toutes les pompes et toutes les richesses de son culte, et qu'elle convie les âmes pieuses, les âmes tendres et fidèles à venir, colombes mystiques, gémir au pied des tabernacles des outrages qu'il reçoit dans le sacrement de son amour, et le dédommager par leurs ardents désirs de l'indifférence de tant de cœurs oublieux du don divin.

De plus, elle a établi un signe symbolique de la présence de Jésus-Hostie, et la lampe qui brille constamment devant celui qui aux jours de sa vie mortelle se nommait la Lumière du monde, vient révéler au pieux adorateur que son bien-aimé est là; à tout chrétien, qu'il se trouve devant son Dieu, son juge, son sauveur et son père.

Oh! qui pourra jamais dire tout le bien que la vue seule de cette douce lumière a produit sur les cœurs? Que de voyageurs,

(1) Ce bourdon offert à Notre-Dame par le pieux monarque servit depuis de bâton cantoral dans l'église de Chartres. Il était haut de cinq pieds trois pouces, virolé d'argent en plusieurs endroits et surmonté d'une grosse fleur de lys en vermeil. (Inventaire de l'année 1682).

en apercevant la nuit ses pâles et vacillants reflets à travers les verrières du temple saint, ont senti se ranimer leurs forces et s'évanouir leurs terreurs! Que d'incrédules sont redevenus croyants! que d'âmes désolées, agitées, ont retrouvé le bonheur et la paix! Ah! c'est qu'à une clarté si bienfaisante se rattache cette pensée toute brûlante d'espérance et de foi : Le Dieu du Calvaire, le Dieu charité veille sur moi.

Il n'y a pas jusqu'à l'huile même qui sert d'aliment à la flamme mystérieuse qui n'ait eu bien souvent un salutaire effet. Que de malades ont été rendus par elle à la santé! et si les résultats curatifs de ce remède à la fois si puissant et si doux sont moins sensibles de nos jours, ce n'est pas qu'il ait perdu de son efficacité, mais c'est que nous n'avons plus cette foi vive des temps antiques qui appelait le miracle.

C'était le même sentiment qui dirigeait les fidèles dans leurs pieuses prodigalités pour le luminaire sacré. On employait alors pour garnir les lampes du lieu saint de l'huile fine et même parfumée; maintenant on réserve les senteurs de prix pour embaumer ses mains, sa chevelure, ses salons! Encore si devant chaque tabernacle où réside l'adorable captif se trouvait toujours une lampe modeste, mais constamment allumée, on se contenterait du présent sans trop rappeler le passé; mais, hélas! il n'en est pas toujours ainsi, et dans bien des églises Jésus, privé d'adorateurs, n'a pas même brûlant devant lui ce feu matériel qui le glorifierait à sa manière.

Eh bien! avec un peu de cette pieuse industrie qui aide si merveilleusement la bonne volonté, il serait peut-être possible de réparer ou de prévenir un état de choses si peu en rapport avec la grandeur de l'hôte divin qui daigne habiter parmi nous, si éloigné des intentions de l'Église, nous dirons plus, des prescriptions formelles du Saint Siége.

On objectera, nous le savons bien, le dénuement absolu de certaines paroisses. La fabrique, dira-t-on, n'a que des zéros pour recette à son budget : achetez des lampes avec cela. Nous convenons que ce genre de numéraire a peu de cours chez les marchands, mais elle vaut de l'argent monnayé aux yeux d'une œuvre admirable fondée à Paris sous le patronage de Monseigneur de Ségur, dans le but de fournir des lampes aux églises dénuées de secours (1).

(1) Toute demande doit être adressée au secrétariat de l'Œuvre, rue du Cherche-Midi.

Passons donc pour les lampes, dira-t-on, puisqu'on s'en procure si facilement; mais le luminaire? il se trouvera aussi; seulement il faut varier les moyens. Il est évident que dans certaines communes où il n'y a que de petits cultivateurs, on ne saurait guère ni solliciter ni attendre de sacrifices pécuniaires ; il ne faut donc pas toucher cette corde-là ; seulement, quel est le ménage qui n'a pas une certaine provision d'huile? eh bien, on en demande une petite part pour le saint Sacrement et l'on n'est pas refusé; si cependant les dons sont insuffisants, il y a bien à une lieue, deux lieues, quelque château, quelque maison bourgeoise, comme on dit, où il se trouve des cœurs généreux, ne seraient-ce que ceux des petits enfants; on les intéresse à la chose, on les transforme en petits quêteurs du bon Dieu. La mère sera ravie et donnera généreusement. Et si ce côté fait défaut, n'a-t-on pas encore comme ressource les villes principales du département où se rencontrent de ces abeilles de la charité toujours disposées à butiner au profit des œuvres ayant le cachet divin? ce sont parfois de modestes jeunes filles n'ayant que leur aiguille pour fournir à leur subsistance ; mais qu'importe ! ce qu'elles n'ont pas, elles l'obtiennent; ce qu'elles se procurent, elles le donnent, et Dieu qui aime les petits et les pauvres, bénit leurs démarches et multiplie pour ainsi dire entre leurs mains les offrandes qu'elles reçoivent. Témoin cette simple ouvrière de Chartres qui est parvenue à réunir dans un assez court délai, l'argent nécessaire pour entretenir dans un bon nombre d'Églises du diocèse, une lampe devant le très-saint Sacrement.

« O petite lampe, s'écrie un pieux auteur, que je suis envieux de ton sort quand je te vois te consumer et renaître sans cesse devant le Dieu trois fois saint. Que je voudrais pouvoir te remplacer et brûler continuellement d'amour devant le Seigneur Jésus... » Ce vœu sublime est bien digne d'un cœur chrétien ; mais il n'aura sa complète réalisation que dans l'éternité. Pour nous, en attendant cet ineffable bonheur, prouvons, du moins à notre bon maître, que notre amour pour lui est sincère, en contribuant selon la mesure de notre zèle à lui fournir ce muet, mais éloquent témoignage de notre foi en sa présence réelle, qu'on appelle dans le langage liturgique la lampe du sanctuaire.

ROME ET CASTELFIDARDO.

LETTRES D'UN PÉLERIN, PAR M. EDMOND LAFONT. (1)

C'est un grand art que celui de converser et de conter agréablement, et quand on le possède on est certain de captiver les personnes qui cherchent dans une aimable causerie cette récréation de l'esprit si nécessaire pour le détendre et le reposer des graves pensées et des préoccupations de l'existence. Mais cet art, si recherché et si sociable de sa nature, demande pour se produire des conditions souvent difficiles à rencontrer; aussi doit-on s'estimer heureux lorsque, pour remplacer les agréments qu'il procure, on rencontre un de ces livres qui joignent à l'abandon d'une causerie intime le charme et l'intérêt de récits chaleureux et variés. Cette bonne trouvaille, nous l'avons faite et nous venons avec empressement la signaler à nos lecteurs, en leur indiquant les *Lettres d'un pélerin*, de M. Edmond Lafont. Lorette et Castelfidardo, la maison sainte par excellence et les champs immortalisés par d'héroïques et sanglants souvenirs, voilà le terrain sacré qu'il exploite d'une manière des plus attachantes et pour l'esprit et pour le cœur.

La fête de Notre-Dame de Lorette (2), que nous allons bientôt célébrer, détermine notre choix dans les passages que nous allons emprunter à cet intéressant ouvrage, qui est en même temps l'œuvre d'un bon écrivain et d'un homme de foi.

« Après le Saint-Sépulcre et Saint-Pierre de Rome, le pélerinage de Lorette est le plus fréquenté de la chrétienté. On a calculé que, depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'à nos jours, 150 millions de fidèles sont venus vénérer l'humble maison de Marie. Un pénitencier de la Sainte-Chapelle a laissé en 1559 un rapport où il assure que le samedi saint réunit à Lorette de trente à quarante mille pélerins. On n'en voit plus un aussi grand nombre aujourd'hui, mais ils ne sont pas moins fervents que leurs prédécesseurs. Nous n'allions pas à Lorette, ajoute M. Lafont, au moment d'une de ces fêtes de la Vierge qui attirent encore tant de véritables pélerins; mais nous y suppléerons par le récit suivant, que nous devons à Mlle de M...

» Il y a peu d'années, se rendant comme nous de Rome à Lorette, elle rencontra près de Macerata une troupe de pélerins

(1) Paris, chez Ambroise Bray, rue des Saints-Pères, 66.

(2) C'est le 10 décembre que l'on fête au romain la miraculeuse translation de la *Santa Casa*.

et de pélerines à pied, le bourdon à la main et chantant un vieux cantique national. Cette troupe était composée d'une soixantaine de personnes ayant pour *caporale* (1) un beau vieillard à cheveux blancs. Chaque caravane a ainsi son chef, sa bannière et ses chapelains. Celle-ci était suivie de deux mulets chargés de bagages et de provisions. Parmi ces pélerins se trouvait une jeune fille d'une rare beauté accompagnée de sa mère; elle avait un costume qui annonçait l'aisance. On voyait qu'elle n'allait à pied que par dévotion; mais elle était accablée de fatigue, et Mlle de M... la força à prendre une place dans sa voiture. Elle la fit causer et en obtint des détails curieux sur leur pélerinage. Ils venaient du fond de la Calabre. A époque fixe, on annonce dans les églises qu'un pélerinage s'organise et que la caravane doit partir tel jour. Aussitôt, ceux qui en veulent faire partie se font faire des habits neufs et principalement de couleur blanche : c'est la livrée de la Madone. La veille du départ, chacun fait bénir solennellement cet habit dans l'église, puis on le serre dans son bagage pour ne le mettre qu'en arrivant à Lorette; au retour, on le garde précieusement pour ne plus le remettre que le jour de sa mort. La pieuse caravane part au son des cloches; chaque soir elle arrive à son étape, où elle est attendue et accueillie, les cloches sonnant à toute volée. Avant de mettre le pied dans l'hôtellerie, les pélerins entrent dans l'église, y font la prière et leur examen de conscience, se demandant mutuellement pardon des fautes contre la charité commises les uns envers les autres, de manière à se coucher toujours en paix avec le prochain.

» En approchant de Lorette, Mlle de M..., voyant que sa jeune protégée était reposée, descendit avec elle de voiture et continua à pied sa route, mêlée à la troupe des pélerins. A la vue du dôme radieux de la basilique, épanoui au soleil comme une fleur d'or, tous se prosternent en s'écriant avec enthousiasme : *Ecco la casa della Madonna! Viva Maria santissima!* Le *caporale* leur ordonne de se pardonner encore réciproquement leurs fautes de voyage; il les met en rang, ils font leur examen de conscience, ils récitent le *Confiteor* et entonnent un nouveau cantique entrecoupé de pleurs et d'actes de contrition.

» Les pélerins sont reçus, à Lorette comme à Rome, dans un

(1) Pour chef. Ce mot vient de *capo*, tête. Ainsi la Corse était divisée en plusieurs cantons gouvernés par des chefs de famille nommés *caporali*. Les Bonaparte étaient d'une famille de *caporaux*; de là le nom de *petit caporal* donné par les soldats au général Bonaparte.

hospice qui leur est spécialement destiné. Ils s'y revêtent de leurs habits neufs et prennent la longue rue qui mène à la basilique. Le *caporale* les exhorte de nouveau ; ils se frappent la poitrine à la briser, ils versent des larmes et s'embrassent en signe de joie et d'amitié fraternelle. Enfin, ils débouchent sur la grande place ; à la vue de la façade de l'église, ils sont dans des transports incroyables : ils se prosternent et poussent des vivats et des acclamations comme n'en ont entendu aucuns souverains de la terre : *Viva nostra Maria! Viva Gesu bambino! Evviva!* Ils montent à genoux les degrés de la basilique, traversent l'église toujours agenouillés et arrivent devant la *Santa Casa* en s'écriant qu'ils ne sont pas dignes d'y pénétrer : *O Maria! non siamo digni d'entrare.* Ils en font le tour à genoux dans le sillon creusé depuis longtemps dans le marbre par le passage de tant de générations agenouillées. Quelques-uns, la corde au cou, se font traîner comme des criminels allant au supplice ; d'autres balaient le sol sacré avec leur langue. Une mère, qui venait demander la vie de son enfant laissé chez elle très-malade, se distinguait par la fureur de son amour et de sa foi, *con furore e amore.* D'abord elle ne voulait pas entrer dans la *Santa Casa :* « Je n'en suis pas digne, s'écriait-elle ; *non sono degna.* » Elle en faisait le tour comme une lionne blessée à qui on veut enlever ses petits. « Je n'en suis pas digne, répétait-elle, pécheresse que je suis ; mais mon enfant est innocent, *la creaturina mia non è colpevole!* Il est digne de ta protection, ô très-sainte Mère de Dieu ; sauve-le, rends-le-moi, *o Madre di misericordia.* » Et les pèlerins répétaient avec une pieuse audace : « Oui, oui, nous voulons, ô Marie, que tu lui accordes cette grâce, *vogliamo la grazia!* » Enfin la mère s'élance d'un bond dans la *Santa Casa* et se frappe la tête contre les murs, comme menaçant de se tuer si elle n'obtenait pas le salut de son enfant.

Telle est la foi en Italie, libre, expansive, confiante, audacieuse même. Ce que j'y admire surtout, c'est l'absence complète de respect humain. Qu'importe aux Italiens qu'on se moque d'eux quand ils prient ; ils ne font pas seulement attention à vos pauvres railleries qui voltigent en pure perte à leurs oreilles : il n'y a pas de gens qui se préoccupent moins du qu'en dira-t-on. Ils ont avec Marie une familiarité qui n'exclut pas le respect, mais qui nous étonne en France, où la raideur janséniste avait glacé la piété et a laissé encore des traces de son passage. Ce n'est

point à Lorette que saint Cyran eût osé parler de la grandeur terrible de la Sainte Vierge.

La confiance dans la *Madonna Lauretana* est toujours justifiée en Italie. — En voici quelques exemples choisis entre mille : — C'était au XVIe siècle, une noble dame napolitaine, nommée Longa, paralysée de tous ses membres qui ne laissaient pas de lui causer d'atroces douleurs, fut portée dans la sainte chapelle; à ces mots de l'Evangile chantés comme miraculeusement à la messe : « *Jésus dit au paralytique, lève-toi, je te le commande,* » elle sentit une force divine se communiquer à ses nerfs et la vie circuler pour ainsi dire dans ses os; reprenant comme une nouvelle naissance, elle se dressa à l'instant même sur ses pieds, au grand étonnement de tous les assistants et en particulier du duc de Tremoli, qui se trouvait alors à Lorette, avec un détachement envoyé par Jules II à la guerre dont la Lombardie était alors le théâtre; le duc joignit ses actions de grâces à celles de cette favorite de Marie dont il connaissait la foi et la tendre piété.

» Les belles litanies de Notre-Dame de Lorette furent l'ex-voto dont un célèbre compositeur florentin, des premières années du XVIIIe siècle, paya un miracle de la Madone. Ce compositeur nommé Baroni, perd tout-à-coup l'ouie comme Beethoven; après avoir épuisé inutilement les secours de l'art, il invoqua celui de Marie, et part en pélerinage à Notre-Dame-de-Lorette. Là, il est guéri après avoir prié avec foi, et, dans sa reconnaissance pour la sainte Vierge, il compose d'inspiration à sa louange un chœur qui, sous le titre de *Litanie de la Santa Casa*, fut exécuté pour la première foi le 15 août 1737; cette litanie se répétait depuis tous les ans pour la fête de la Madone. Rossini, venant à passer par Lorette, fut frappé du charme de cette cantilène et la jeta, dit-on, dans son *Tancredi*.

» Au nombre des miraculés contemporains, on cite le comte Xavier Canali de Terni; il avait une tumeur au genou qui, d'après les médecins, nécessitait une amputation; il s'y refusa, se fit transporter à grand'peine à Lorette, et y fut guéri. Dans sa reconnaissance il ne voulut plus quitter la cité de Marie et obtint de l'Evêque la permission d'habiter avec sa fille un coin du palais apostolique.

» En 1840 arrivait à Lorette un juif de France, Jacob Libermann, converti peu d'années avant M. Ratisbonne. Maudit de ses parents, juifs obstinés, cruellement éprouvé par Dieu qui l'a

frappé d'épilepsie, Libermann résolut de se consacrer, avec quelques infortunés comme lui, au salut des âmes les plus délaissées, les plus malheureuses, au salut des nègres. Il part pour Rome ; mais à peine y est-il arrivé que l'argent lui fait défaut. Il se loge dans un galetas ; il mange le pain de la charité et écrit sur ses genoux la règle qu'il veut soumettre au Saint-Père pour servir de loi à sa congrégation nouvelle. Cette règle est bientôt approuvée ; mais l'exécution en reste subordonnée à la guérison du pauvre malade qui en a conçu la pensée. Il part alors à pied pour Lorette, priant et mendiant le long du chemin, et y trouve enfin le terme de ses épreuves. Sa guérison fut telle que médecins et prêtres le jugèrent dès lors apte au sacerdoce. Trois ans après, les premiers disciples du pieux Libermann partaient sous l'invocation du Saint Cœur de Marie, pour aller porter la bonne nouvelle aux déshérités des Tropiques. »

Nous voudrions pouvoir rapporter ici l'histoire des différentes translations de la *Santa Casa* et la description de la magnifique basilique qui lui sert d'enceinte ; mais l'espace nous manquant, nous renvoyons à l'ouvrage de M. Edmond Lafont ceux de nos lecteurs qui voudraient s'instruire et s'édifier de ces différents sujets.

C. DE C.

Nous ne voulons pas différer à faire part aux dévoués serviteurs de saint Joseph d'une nouvelle qui intéressera leur piété : la publication des *Propagateurs de la dévotion à saint Joseph*, bulletin mensuel du culte perpétuel, sous la direction du R. P. Huguet. On s'abonne à la librairie catholique de Périsse frères.

Nous reviendrons sur cette intéressante revue.

DU CHANT DANS LES ÉCOLES.

(5e ARTICLE.)

La musique appelée à christianiser : est-ce là une traduction littérale de quelque texte emprunté aux SS. Pères, nous n'oserions point le prétendre ; mais, chose hors de doute, c'est une idée qui jaillit comme un trait de lumière de maint endroit de leurs œuvres ; par conséquent, une idée qui, comme tant d'autres, ne peut avoir que l'apparence de la nouveauté. Après de longs siècles d'oubli, elle reparaît dans le monde des intelligences ; on aime à l'exploiter surtout depuis que, véritable phénix renaissant de ses cendres, le chant d'église, la seule musique d'autrefois, a dépouillé le voile du mépris pour revêtir son ancien manteau de gloire aux yeux des artistes chrétiens.

« O Seigneur, s'écrie saint Augustin, oh! comme j'ai pleuré au
» chant de vos hymnes et de vos cantiques! oh! combien les
» douces voix de votre Eglise me causaient de vives émotions!
» Ces voix pénétraient dans mes oreilles et en même temps votre
» vérité s'infiltrait dans mon cœur, et de là bientôt naissait votre
» amour qui m'animait et m'embrâsait, et mes larmes coulaient,
» et j'étais heureux de les répandre. »

Ces paroles du grand docteur résument notre pensée ; c'est le sommaire complet de nos observations à l'adresse des maîtres religieux qui liront nos derniers articles sur l'enseignement des cantiques et du plain-chant.

Les cantiques! Nous désignons par ce mot des chants simples et courts dont l'air souvent répété doit se graver dans la mémoire, pour y laisser avec lui le souvenir des paroles et, avec le souvenir des paroles, celui d'instructions solidement chrétiennes ou de sentiments pieux.

Un jour, une promenade à la campagne nous avait conduit vers un humble village, et nous avons nos raisons pour le dire, si la musique est d'invention humaine, le pays où nous arrivions n'était assurément pas celui qui l'a vue naître, ou bien les traditions de son passé ne le préoccupent guère. Nous approchons de l'école; un bruit inexplicable vient frapper notre oreille : déjà nous nous demandons si la Beauce exhiberait quelque part une de ces maisons modèles comme on en voit dans la Chine, où le prix d'honneur appartient aux plus intrépides criards, à ceux qui savent, en apprenant une leçon, user de leur voix grêle jusqu'à l'héroïsme. Deux ou trois pas encore, et nous avons le mot de l'énigme. On chantait... un cantique; toutes les langues étaient en branle ; les passages du grave à l'aigu se marquaient fortement; par un miracle d'harmonie, les notes les moins faites pour vivre ensemble, devaient courir de pair; bref, ce n'était pas juste, c'était même très-faux, mais enfin le cantique s'entendait parfaitement. Devant ce cahos musical, le sourire était légitime; nous crumes mieux faire pourtant de nous arrêter à cette reflexion sérieuse : « Voilà un chant d'une exécution assez peu fine, mais il répond au besoin de gaieté et d'expansion inné chez l'enfance. C'est un aimant, comme il en faut, pour attirer à la classe ; aucun de ces jeunes virtuoses, bien sûr, ne s'appliquera les vers du pauvre *petit écolier*,

Et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.

De plus, et c'est là l'avantage capital de cet exercice, pour combien d'entr'eux ne va-t-il pas être l'occasion d'une bonne pensée!

Louons ici l'instituteur qui a l'habitude d'ouvrir et de terminer ses classes de la sorte, quelle que soit, en fait de musique, la valeur de son savoir personnel, quelle que soit l'inhabileté de son orchestre. Maintenant au lieu de ces élèves livrés au malheur de

la routine, supposons-en d'autres moins étrangers aux premières notions de l'art, quels résultats pour le maître et pour eux! Quant au maître, un temps assez court donné aux exercices de solmisation lui suffira pour conduire ses enfants à la lecture d'une musique facile; et, ce premier pas franchi, il grossira chaque semaine son répertoire de mélodies nouvelles; il s'épargnera la monotonie de ces répétitions constantes d'airs qui ne seront jamais sus, puis ne s'exposera plus à fausser sa propre oreille au bruit discordant de voix rauques faites, ce semble, pour dénaturer les plus belles compositions musicales. Et pour les élèves les fruits seront bien autres.

Entendez-vous ce suave concert de voix claires et pures roulant dans un cercle uniforme et régulier les notes d'un gracieux refrain; point de ces cris contre nature, de ces éclats individuels cherchant avec désespoir une dominante quelconque, mais toujours un ensemble parfait dans la cadence des phrases et dans le dessin des nuances. Vous arrêtez un regard satisfait sur ce chœur de sirènes et vous dites que l'intelligence a là son rôle bien marqué; là le désir de fixer forcément l'attention d'autrui chacun pour soi a dû s'effacer; l'esprit des jeunes acteurs paraît tout entier aux mélodies et par là même beaucoup plus appliqué aux sentiments qu'elles expriment.

Et si les paroles qui se lient à la mesure harmonieuse de leur chant renferment tout le suc, toute la substance que réclame une poésie vraiment digne du nom de cantique sacré, n'y-a-t-il rien là pour le profit de l'âme? Nous nous attristons avec Jérémie quand nous chantons avec lui le sort lamentable de Sion; lorsque l'ode prophétique de Zacharie passe sur nos lèvres, comme lui nous saluons avec joie l'étoile de l'espérance; l'hymne bien des fois séculaire de la reconnaissance nous inspire quelque chose du pieux enthousiasme de saint Ambroise; croirons-nous que la jeunesse, dont on aura développé le goût, habituée à traduire les sentiments d'un cantique sacré, reste indifférente aux louanges du Seigneur ou des habitants du ciel, au récit des mystères de la religion, à l'exposé des doctrines qu'elle répète dans ses refrains?

Et comment douter de l'utilité des cantiques et de leur influence sur l'âme de l'enfant, quand il s'agit de lui faire accepter avec plaisir des vérités pratiques, des conseils salutaires et de déposer en elle des germes précieux pour l'avenir? L'éloquence, il est vrai, s'entend à manier les cœurs, à les métamorphoser en quelque sorte à son gré, selon le précepte de réthorique :

« Que dans tous vos discours la passion émue
» Aille chercher le cœur, l'échauffe et le remue; »

Mais vis-à-vis de ces esprits enfantins, ouverts à tous les vents, et bientôt blasés sur le recto tono de la voix magistrale, le langage le plus habile d'un zélé Mentor atteindra-t-il toujours son

but aussi sûrement qu'une série de couplets où le poète et le musicien ont été d'accord pour donner à leur œuvre commune le double cachet du beau et de l'utile. La musique, mettant en jeu l'imagination et la sensibilité, frappe au vif l'esprit et le cœur, et, grâce à ce sauf-conduit aimable, les paroles seront les bienvenues et feront entrer avec elles la persuasion.

Tout le monde connaît ce fleuve fameux qui, après avoir fertilisé les plaines verdoyantes d'une vaste province, se partage en divers canaux et court par sept embouchures se précipiter dans la mer. On nous permettra de parler du Nil à propos de l'enseignement chrétien. C'est qu'en effet, à l'image du fleuve nourricier de l'Egypte, l'enseignement chrétien qui prodigue sa substance vivifiante à l'humanité entière, veut avoir de nombreux accès auprès de la jeunesse. Il veut pénétrer par tous ses sens, par toutes ses facultés, pour envahir son cœur, pour jeter ses leçons bénies dans cet océan de grandes choses que nous appelons l'âme humaine, à l'âge surtout où les abords en sont plus faciles. Sous votre impulsion, maîtres pieux, que l'enfant mette donc son oreille et sa voix, comme le reste de son être, au service de l'enseignement; qu'il apprenne à aimer les cantiques de la foi et de l'amour, et ces cantiques de la foi et de l'amour s'attacheront à sa mémoire, s'identifieront avec ses pensées comme le sable s'unit à la pierre du rocher; ainsi le fruit de vos instructions toutes chrétiennes demeurera à jamais comme le fonds de son âme, l'intime de sa conscience, l'ancre de son salut.

L'abbé Goussard.

(*La suite au prochain numéro*).

UN TRAIT DE PIE IX.

Voici encore un de ces traits charmants qui prouvent combien le Souverain Pontife sait joindre la délicatesse au bienfait.

Le fils d'un propriétaire romain vint exposer à Pie IX que son père avait légué la moitié de sa fortune, 40,000 francs, au prêtre quelconque qui dirait tel jour la première messe dans une église désignée. Le Saint Père, touché de la situation du jeune homme, imagina un moyen terme qui lui permettait de ne pas contrarier les volontés du défunt et de sauvegarder les intérêts de l'héritier : il se rendit lui-même, à l'aube du jour, à l'église indiquée et célébra la première messe. Il avait ainsi gagné les 40,000 francs, qu'il s'empressa de remettre à l'héritier reconnaissant.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de Gouverneur.

SUPPLÉMENT

À

LA VOIX DE NOTRE-DAME,

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JANVIER 1862.

Le nombre de nos associés tant au dehors qu'à l'intérieur du diocèse nous permet d'introduire aujourd'hui dans notre petite revue une amélioration assez importante et qui sera sans doute bien accueillie. Comme la plupart des nouvelles diocésaines que nous pouvons insérer dans la chronique n'offrent qu'un intérêt médiocre pour les étrangers, souvent nous négligeons certains faits, nous supprimons certains détails que d'autres lecteurs plus rapprochés de nous seraient bien aises d'y trouver. Pour obvier à cet inconvénient et tâcher d'accommoder tout le monde, nous avons pris le parti de réserver pour la chronique de Notre-Dame ce qui peut convenir à toute espèce de lecteurs, et nous ajouterons, *pour les abonnés du Diocèse*, un supplément particulier plus ou moins étendu qui renfermera les nouvelles religieuses du pays.

Il résulte de cette disposition que nous pourrons désormais signaler plus facilement dans nos colonnes le bien qui s'accomplit sur les divers points du diocèse; et nous prions toutes les personnes chrétiennes et en particulier nos vénérés confrères de nous transmettre tous les renseignements désirables sur les faits dont la publicité peut être utile. Sur ce point les ennemis de la Religion et de l'Église pourraient nous servir de modèles. Ils glanent partout avec un soin minutieux les plus petits scandales pour fomenter dans les cœurs le mépris et la haine des institutions les plus saintes et des objets les plus vénérables. Pourquoi ne pas faire la contrepartie selon la mesure de nos forces? pourquoi ne pas recueillir, nous aussi, tous les faits qui peuvent être pour les âmes un sujet d'édification?

Comme les nouvelles religieuses ne suffiraient pas pour alimenter notre bulletin supplémentaire, nous y insérerons autant que possible intégralement ou en partie les comptes-rendus des diverses Œuvres du Diocèse, et d'autres documents analogues.

On comprend assez tout ce qu'il peut y avoir d'utile dans un pareil travail. Mettons donc la main à l'œuvre; débutons pauvrement et petitement comme toujours : d'autres viendront après qui perfectionneront ce que nous aurons fait et compléteront ce que nous aurons commencé.

L'abbé YCHARD.

SOCIÉTÉ DE L'ŒUVRE DES PAUVRES MALADES

EN LA PAROISSE DE LA CATHÉDRALE DE CHARTRES. (1)

Cette société dont nous avons déjà plus d'une fois entretenu nos lecteurs, se compose d'un certain nombre de mères chrétiennes qui, de concert avec les dignes sœurs de charité, procurent aux pauvres malades de la paroisse les secours matériels et spirituels que réclame leur position.

Elle compte actuellement deux cent vingt-cinq membres, dont plusieurs occupent un rang élevé dans la société chartraine. Mme la vicomtesse de Charnailles, qu'une juste réputation de haute charité et de bienfaisance généreuse avait précédée dans notre ville, a bien voulu accepter le titre de présidente honoraire de l'œuvre.

Pendant l'année qui vient de finir, la Société a pu assister quatre cent dix-neuf malades. Trente-deux ont succombé; mais tous, grâce aux bons soins de leurs pieuses bienfaitrices, ont satisfait, avant de mourir, aux devoirs sacrés de la religion.

Les Dames et les Sœurs, ou seules, ou souvent simultanément, ont fait, dans l'année, 2,625 de ces fructueuses visites : en janvier 372, en février 175, en mars 255, en avril 270, en mai 170, en juin 215, en juillet 175, en août 278, en septembre 165, en octobre 165, en novembre 190, en décembre 195. C'est vraiment un spectacle agréable au ciel et à la terre, quand de saintes Religieuses, unies à de pieuses Dames du monde, parcourent les rues du même pas, gravissent les mêmes escaliers tortueux, vont à l'envi frapper à la porte de la douleur et de l'indigence, et accomplissent ensemble auprès des membres souffrants de Jésus-Christ, ces offices et ces ministères, qui méritent et qui obtiendront les plus belles récompenses au jour de la rémunération universelle.

(1) Nous empruntons les détails qui vont suivre, à l'intéressant rapport fait par M. le Curé de la Cathédrale, directeur de l'Œuvre.

Les dépenses de l'Œuvre, pour l'année 1861, se sont élevées à près de trois mille francs.

En terminant ce compte-rendu, citons quelques-uns des faits édifiants qui se sont accomplis au sein de l'Œuvre et qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs :

Un vieillard septuagénaire qui ne s'était pas confessé depuis plus de trente ans, un père de famille qui avait manqué à ses devoirs religieux, depuis un temps à peu près aussi long, cédant au langage puissant de la foi, ont secoué le joug d'une fâcheuse torpeur, et, faisant l'acquit de leur conscience, ont goûté, dans cette action courageuse, des joies indicibles qui leur étaient presque inconnues. Un autre, en des circonstances presque semblables, se réconcilie aussi avec Dieu, et ne meurt qu'après être redevenu parfaitement chrétien.

Voici deux mères, qui, exposées à laisser sur la terre après leur mort, de nombreux enfants en bas âge, se résignent à ce douloureux sacrifice, dont les cœurs maternels peuvent seuls se faire une juste idée, s'y résignent, dis-je, par la vertu vivifiante des très-saints Sacrements qu'on leur apporte, et meurent en bénissant une Religion qui ne laisse aucunes larmes sans les sécher, aucuns maux sans les charmer et les adoucir.

Parmi nos pauvres malades qui ont succombé au trépas, il y avait une malheureuse femme (malheureuse selon la chair), qu'un cancer affreux rongeait et dévorait cruellement. Mais, animée de vrais sentiments de foi, et soutenue par les douces exhortations de nos Dames et de nos Sœurs, elle supportait sa continuelle torture avec une énergie si virile, avec une patience si au-dessus de la nature, que tous les témoins d'une telle constance en demeuraient édifiés et ravis. On peut espérer que la mort qui suivit pour elle de si dures souffrances, fut « précieuse devant Dieu », et, qu'exempte de toutes peines ultérieures, après qu'elle eut fermé les yeux, elle fut portée au ciel par les anges, et introduite immédiatement dans le sein d'Abraham, comme jadis Lazare, ce glorieux mendiant de l'Évangile.

MISSIONS DIOCÉSAINES.

Les PP. Maristes, de Sainte-Foy, ont évangélisé, pendant le saint temps de l'Avent, quatre paroisses du diocèse, à savoir : Prouais, Marchéville, Châtillon, Charbonnières. Partout les populations se sont montrées avides d'entendre la parole de Dieu; mais à Charbonnières, il n'y a pas eu seulement de l'ardeur, il y a eu de l'enthousiasme : c'était presque toute la population qui s'approchait de la Table Sainte, pour la grande fête de Noël.

Nos missionnaires ont donc semé abondamment; puisse maintenant la grâce de Dieu faire germer le bon grain et donner aux vénérables curés de ces paroisses évangélisées la joie de recueillir un jour la moisson, douce récompense de leur foi, de leur zèle et de leur piété!

Les fidèles, dans beaucoup de paroisses, demandent avec instance le saint habit de Notre-Dame du Mont-Carmel; et les missionnaires, depuis leur installation à Sainte-Foy, ont déjà distribué gratis plus de six mille scapulaires. Beaucoup de ceux-là mêmes qui n'ont point le courage de s'approcher du tribunal de la pénitence sollicitent la sainte livrée de Marie; c'est un commencement dont cette bonne Mère leur tiendra compte. Les images, les médailles, les chapelets, les cantiques, les livres de piété sont aussi reçus avec reconnaissance et empressement, et les missionnaires trop souvent regrettent de voir leur petit trésor d'objets pieux épuisé dès les premiers jours de la mission.

Que les âmes dévouées leur viennent donc en aide. L'Œuvre des Missions est aujourd'hui fondée dans son ensemble; il n'y a pas seulement des espérances, il y a des résultats. X.

SERMONS DE CHARITÉ A LA CATHÉDRALE.

Le dernier numéro de *La Voix* faisait passer sous les yeux de nos lecteurs un nom encore peu connu, celui du R. P. Henriot, religieux dominicain. La concision de nos paroles dans l'éloge du prédicateur devait s'expliquer par l'espérance que nous avions d'y revenir. En effet, l'occasion ne devait pas se faire attendre. Un sermon de charité fut prêché par le P. Henriot à Notre-Dame le dimanche 29. Abandonner à la merci du zèle et du talent d'un orateur le succès d'une cause, bénie de Dieu sans doute, mais pour laquelle les hommes élargissent ou restreignent leurs faveurs, selon que leur charité a été plus ou moins stimulée par l'éloquence, c'est pour cet orateur une preuve d'estime complète et bien honorable. Les protecteurs des pauvres dans notre ville avaient voulu donner au jeune religieux cette marque de confiance et il s'en montra digne. Il fut à la cathédrale ce qu'il avait été à la crypte, abondant, chaleureux et persuasif. La somme des offrandes dépassa le chiffre ordinaire;

cette marque de sympathie pour la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul est une nouvelle justification d'une Œuvre qui d'ailleurs n'a pas besoin d'apologie devant l'opinion publique.

— Le dimanche 20 janvier, une circonstance analogue à la précédente rassemblait dans la même Église une multitude nombreuse. M. l'abbé Duclos, missionnaire apostolique du clergé de Paris et chanoine de Versailles, allait prêcher pour l'Œuvre des jeunes Économes. Pourquoi entrer dans de nouveaux détails sur les belles qualités oratoires de M. Duclos; nous l'avons tous entendu, apprécié, admiré aux Fêtes du mois de septembre; le sujet qu'il allait traiter ne lui permettait pas de descendre au-dessous de lui-même. En effet, parole suave et pénétrante, style élégant et gracieux, touche fine et délicate dans les peintures de mœurs, tout en un mot était de nature à plaire. La vie intime du riche au milieu de ses jouissances variées selon les saisons de l'année, et toujours en harmonie avec ses aptitudes et ses désirs, fit le fond de plusieurs tableaux merveilleusement nuancés et du plus vif intérêt. Habile à présenter les contrastes, l'orateur sait faire toucher du doigt les misères du pauvre, et surtout attendrir sur le sort de l'orpheline en lui prêtant à elle-même, à l'instar du poète, ces paroles plaintives :

Je suis la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain.
Donnez à la petite innocente
Donnez, donnez, car elle a faim.
Ne rejetez pas ma prière ;
Votre cœur vous dira pourquoi.
Donnez, car je n'ai plus de mère ;
J'ai faim, ayez pitié de moi.

Moïse n'avait eu qu'à frapper de sa verge le flanc du rocher, et il en jaillit une eau vive. Le langage de M. Duclos avait frappé les cœurs; et ces cœurs, nullement insensibles comme le rocher de Moïse, mais tendres et impressionnables comme des enfants du christianisme, allaient se transformer en sources d'aumônes. Les quêtes précédentes n'avaient point épuisé le trésor de la charité. La charité, cette vertu qui nous rapproche de Dieu, n'a-t-elle pas quelque chose de l'infini, dans ses dons comme dans son principe.

NÉCROLOGIE.

Encore une nécrologie. On dirait que ce genre de nouvelles a sa place marquée d'avance dans chaque numéro de notre revue; nous nous résignerions difficilement à compter ainsi devant le clergé du diocèse les victimes de la mort, si ce souvenir lugubre n'était en même temps un appel à la prière pour ceux qui ne sont plus. Dans l'année qui vient de finir, la liste des prêtres défunts se fermait sur le nom de M. l'abbé Vénard, curé de Crucey, mort des suites d'une fluxion de poitrine à l'âge de cinquante-trois ans et demi.

Vers le milieu de ce mois-ci, c'était M. l'abbé Frocinel, curé-doyen d'Auneau, qui expirait après quelques jours de maladie seulement. Une attaque d'apoplexie était venue porter le premier et le dernier coup à la santé jusqu'alors si vigoureuse de ce respectable vieillard.

Le glas sonné au clocher de Saint-Rémy d'Auneau devait avoir son écho dans une église voisine. Un deuil général allait envelopper la paroisse de Roinville, préparée, il est vrai, à ce triste dénouement d'un double malheur. Le 1er janvier, M. l'abbé Lancelin, curé de l'endroit, se dévouant pour arracher le mobilier d'un de ses paroissiens au ravage d'un incendie, avait été lui-même surpris, blessé à mort par les flammes. Cloué pendant deux longues semaines sur un lit de souffrances, il vit comme se briser un à un les liens qui l'enchaînaient encore à la vie. C'était bien là, dans l'application la plus étendue des termes de l'apôtre, le *quotidiè morior,* et nous pouvons dire que le pieux curé, modèle admirable de patience et de résignation, acheva de mourir le 17 janvier pour commencer à vivre dans le sein du Dieu si généreux à récompenser le sacrifice. On nous dit que la solennité des funérailles était des plus touchantes et même des plus magnifiques. Un nombre considérable de prêtres entouraient le cercueil; tous les habitants de la paroisse, les plus notables et les sapeurs-pompiers en tête, étaient là dans l'attitude d'une vive douleur; le Pasteur emportait avec lui dans la tombe l'affection de son troupeau.

RESTAURATIONS RELIGIEUSES.

Les habitants de Baigneaux se sont signalés tout récemment par le zèle admirable qu'ils ont déployé dans l'intérêt de leur Église.

Cette église avait besoin d'être agrandie et réparée; mais des acquisitions considérables et de nombreux et importants travaux faits dans les années antérieures avaient complétement épuisé toutes les ressources disponibles de la commune. On peut en juger d'après l'énumération suivante :

Construction du presbytère en 1847.

Établissement du chemin vicinal de Terminiers à Janville, et acquisition d'une pompe à incendie en 1852.

Acquisition d'un nouveau cimetière; la même année, construction d'une magnifique maison d'école en 1858.

Malgré les dépenses énormes nécessitées par toutes ces entreprises, les habitants de Baigneaux n'ont pas hésité à faire de nouveaux sacrifices. Une souscription ouverte dans le pays a produit la belle somme de 2,566 fr.; le Conseil de Fabrique a alloué 1,000 fr.; le Gouvernement et l'Administration départementale ont accordé des secours généreux; le Conseil municipal a voté de nouveau environ 1,500 fr. Grâce à tous ces nobles efforts réunis, l'église de Baigneaux, suffisamment agrandie et convenablement réparée, est aujourd'hui méconnaissable. Une telle conduite est la marque certaine du bon esprit qui règne dans une localité.

Nous ne devons pas omettre de dire que ces travaux ont été exécutés sous la direction intelligente et dévouée de M. l'abbé Moreau, curé d'Ymonville.

— La paroisse de Neuvy-en-Dunois mérite aussi des félicitations, et les encouragements de toutes les personnes qui s'intéressent à la dignité du culte religieux. Privée de cloche depuis quelque temps, elle s'en est procuré deux au moyen d'une souscription à laquelle tous les habitants du pays ont généreusement concouru; elle a également fait des dépenses considérables pour que la sacristie fût convenablement pourvue de tous les objets nécessaires.

Le mouvement religieux qui suit toujours de près la restauration matérielle des églises semble aussi se manifester dans cette paroisse. Une confrérie affiliée à celle de Notre-Dame des Victoires vient d'y être établie, et les associées espèrent se procurer bientôt une belle bannière de leur auguste patronne.

MUTATIONS DANS LE CLERGÉ.

— M. l'abbé Baudouin, est nommé curé d'Yèvres, en remplacement de M. l'abbé Delpuech.

Il a pour successeur à Loigny M. l'abbé Theuré, remplacé lui-même au vicariat de La Loupe par M. l'abbé Lecoq.

L'abbé Goussard.

NOUVELLE.

NOTRE-DAME DE FRANCE

A LONDRES.

Quel mystérieux rapprochement entre deux nations si longtemps ennemies ou rivales, ce titre qui d'abord vous confond et vous étonne, ne semble-t-il pas indiquer!

Notre-Dame de France à Londres!

Mais n'est-ce pas comme un symbole de céleste espérance, comme l'aurore qui précède pour cette terre si glorieusement nommée l'Ile des Saints, dans des âges meilleurs, le retour de ce jour si près de la foi, obscurci depuis plus de trois siècles par les ténèbres du schisme et de l'hérésie.

Notre-Dame de France à Londres! mais n'est-ce pas déjà comme une réalisation de ces prières si ferventes adressées chaque jour au Cœur Immaculé de Marie pour le retour de l'Angleterre à ses antiques croyances, qui furent celles de ses plus sages rois, les Alfred-le-Grand et les Édouard-le-Confesseur!

Ah! sans doute il ne s'agit pour le moment que de construire pour les Français réunis en grand nombre dans le quartier qui avoisine

Leicester square, une église qui sera desservie par des prêtres de leur nation (1), parlant leur langue et pouvant leur procurer ainsi qu'à leur famille, à leurs enfants, tous les secours de leur ministère! Mais que d'avenir se rattache à cette œuvre! Qui pourra dire tout le bien qu'est appelé à faire cette paroisse régénérée et vivifiée par les purs enseignements de notre sainte religion? Qui pourra compter toutes les œuvres qui seront le fruit d'un zèle selon la science, et tout embrasé du feu de la divine charité? Qui pourra énumérer tous les heureux effets de cette propagande catholique de l'exemple et de la prière, se posant comme une digue devant le prosélytisme si actif du protestantisme, qui emploie tous les moyens, fait jouer tous les ressorts pour attirer nos chers compatriotes au parti de l'erreur?

Déjà le mouvement catholique qui s'est opéré depuis plus d'un demi-siècle dans la patrie d'Henri VIII, de sanguinaire mémoire, est dû, après Dieu, aux admirables exemples donnés par les prêtres français émigrés en Angleterre, aux jours de la terreur. On peut aussi attribuer le prodigieux développement qu'il a pris depuis quelques années à l'érection de l'Archiconfrérie, du saint et immaculé Cœur de Marie! (2) Notre-Dame de France n'est-elle point dans les desseins adorables de la providence destinée à terminer ce que Notre-Dame des Victoires a commencé? Cette œuvre n'est donc pas seulement nationale, elle est catholique aussi, et c'est là sans aucun doute son plus beau caractère, celui qui doit lui assurer le concours de tous les vrais fidèles et amener sa prompte et complète réalisation.

C.

(1) La direction de cette Œuvre bénie par Sa Sainteté Pie IX, approuvée et recommandée par le cardinal Wiseman, a été confiée par le deuxième synode de Westminster à la société de Marie. — Voir pour plus amples détails l'intéressante notice sur Notre-Dame de Londres par le père Faure, mariste.

(2) On sait qu'une des fins principales de cette admirable association est d'obtenir de Dieu par Marie la conversion de l'Angleterre.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE FÉVRIER 1862.

UNE AUMONE EXCELLENTE ET PEU COUTEUSE.

L'aumône la plus méritoire aux yeux de la Foi, et la plus nécessaire à ceux qui sont dans le besoin n'est pas toujours celle qui a directement pour objet de soulager les misères corporelles et d'apaiser la faim ou la soif des malheureux. L'homme, en effet, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : c'est la voix de l'éternelle Vérité qui a prononcé cet oracle. Or, l'aliment spirituel et divin dont il est ici question s'offre à nous sous mille formes différentes, et il est d'expérience qu'un bon conseil, que le récit d'un acte de dévouement, de charité ou de résignation, font souvent plus de bien à l'âme que les plus éloquents discours. La vie des Saints, qui n'est autre chose que la morale chrétienne mise en action, a procuré à elle seule des conversions innombrables; après avoir lu ou entendu l'histoire de ces héros, on se dit naturellement à soi-même comme saint Augustin : est-ce que je ne pourrais pas faire ce qu'ils ont fait? De ce premier sentiment il n'y a souvent qu'un pas à la guérison complète de l'âme. Laharpe, dans sa prison, ouvre un bon livre qui lui tombe sous la main, et en parcourt quelques lignes : son cœur est ému, ses yeux se mouillent de larmes, il tombe à genoux et il se relève chrétien. Combien de retours à la verité ou à la pratique des devoirs religieux ont été opérés de la même manière.

Et quand l'âme est guérie de ses blessures, quand elle a recouvré la paix, le corps n'éprouve-t-il pas lui-même pour l'ordinaire un véritable soulagement? Ce cortége d'infirmités et de souffrances que les passions déchaînées traînent toujours après elles ne disparaît-il pas à mesure que celles-ci rentrent dans le devoir? De sorte que l'aumône spirituelle, en s'adressant à l'âme, atteint presque toujours et guérit d'autres misères extérieures

qui n'avaient trouvé jusqu'ici dans l'aumône matérielle qu'un remède inefficace et momentané.

S'il en est ainsi, comme l'expérience de chaque jour nous le prouve, n'allons pas refuser à nos frères malheureux un secours qu'il nous est facile de leur procurer. Un fait édifiant s'est accompli sous nos yeux ou vient de nous être raconté par des témoins dignes de foi; il nous a fait du bien, mais il peut profiter à d'autres; livrons-le donc sans retard à quelque pieuse revue, en prenant toutefois les précautions que la prudence exige : bientôt il sera redit par d'autres échos de la publicité et nous aurons, sans nous être donné beaucoup de peine, fait ainsi une excellente aumône.

SOCIÉTÉ DE L'ŒUVRE DES PAUVRES MALADES

DES PAROISSES SAINT-PIERRE ET SAINT-AIGNAN DE CHARTRES.

Les paroisses de Saint-Pierre et de Saint-Aignan se sont réunies, comme on le sait, pour avoir comme la paroisse de Notre-Dame, leur Œuvre des pauvres malades. Cette société charitable qui compte déjà trois années d'existence, a pris des forces et un accroissement assez considérable depuis sa fondation, puisqu'elle se compose aujourd'hui de cent soixante personnes.

Dans le cours de l'année dernière, les Dames associées et les Sœurs de charité ont fait, ou seules ou simultanément, 2,243 visites réparties entre 533 malades.

A part un ou deux accidents auxquels le médecin lui-même n'avait pas lieu de s'attendre, tous ceux d'entre ces malades qui ont succombé sont sortis de ce monde avec les secours de la religion. Sans parler des enfants qui ont emporté avec eux la grâce et l'innocence de leur baptême, et qui prient maintenant dans le Ciel pour leurs pauvres parents et pour leurs bienfaitrices, vingt-et-un sont morts sur les deux paroisses, munis des sacrements et suivis chacun d'une messe acquittée à leur intention, dans le plus court délai.

Les dépenses de l'Œuvre se sont élevées à plus de 1,500 francs pour l'exercice de 1861.

M. le Curé de Saint-Pierre termine son édifiant rapport par de touchants détails sur les derniers moments de quelques-uns des protégés de l'Œuvre.

« Ici c'est une mère de famille, jeune encore, et pourtant toute résignée à faire au bon Dieu le sacrifice qu'il lui demande ; seulement elle laisse aux bras de leur père des enfants auxquels il

ne pourra guère donner que le morceau de pain de chaque jour. Et l'enfant non plus que l'homme ne vit pas seulement de pain. Elle allait donc emporter un regret avec elle, la pauvre femme! Mais la bonne dame qui la visite lui promet qu'elle s'occupera de ses chers enfants, et sur cette promesse, la voilà désormais tranquille et tout abandonnée au bon plaisir de Dieu.

» Là c'est un jeune homme, pauvre ami! à qui nous avions fait faire nous-même sa première communion. Mais hélas! comme tant d'autres fruits suspendus au même arbre, le vent du mauvais exemple joint à celui des passions naissantes, l'en avaient bientôt détaché, et le voilà frappé du coup dont il doit mourir. Mais il est visité sur son lit de souffrance, son cœur s'ouvre à de bonnes et saintes paroles, et les sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'extrême-onction, reçus en pleine connaissance, lui rendent, avec la grâce de Dieu, tous ses droits à l'héritage céleste.

» En voici un troisième qui, plus ignorant, lui, que pervers, n'en restait pas moins en dehors, et cela depuis longues années, de toute pratique religieuse; abandonné à lui-même, par quelle porte allait-il sortir de ce monde? Mais au souffle de la douce charité qui vient s'asseoir au chevet de son lit, son âme sort insensiblement comme d'un profond sommeil, et le prêtre, arrivant à son tour, trouve un cœur tout préparé aux saintes fonctions de son ministère. »

En rapprochant ce compte-rendu de celui que nous avons donné dans notre dernier numéro, on verra que l'Œuvre des pauvres malades compte à Chartres 385 associées, qu'elle a dépensé dans le cours de l'année 1861 environ 4,500 francs, et accompli 4,868 visites auprès des malades.

Le bon Dieu, qui calcule avec une précision qu'il ne nous est pas donné d'atteindre, a compté plus minutieusement encore: il a supputé tous les pas de ces Dames, toutes leurs bonnes paroles, tous leurs pieux désirs; et chacun de ces actes faits dans la charité recevra au Ciel une magnifique récompense.

ASSOCIATION DES MÈRES CHRÉTIENNES DE CHARTRES.

L'Association des Mères-Chrétiennes a pour objet, comme on le sait, la préservation et la conversion des enfants et des jeunes gens. Erigée en archiconfrérie depuis quelque temps, son siége principal est établi à Paris, dans la maison mère de la congrégation de Notre-Dame de Sion, rue Notre-Dame-des-Champs, 61.

Cette pieuse association compte aujourd'hui, tant en France qu'à l'étranger, deux cent vingt-sept affiliations et plus de quarante mille membres.

Ainsi se trouve déjà réalisée la parole presque prophétique d'un vénérable ecclésiastique à l'une des premières associées : « Cette œuvre est un petit grain de senevé qui grandira et portera des fruits de bénédiction. »

La ville de Chartres possède depuis plusieurs années une des affiliations de l'archiconfrérie des Mères-Chrétiennes. Elle se compose de plus de trois cents membres, y compris les dames étrangères qui tiennent à en faire partie. Une vingtaine de ces associées appartiennent à la paroisse de Sours.

Les associées de la ville d'Illiers étant devenues nombreuses, se sont détachées de la confrérie de Chartres pour former une confrérie particulière affiliée directement à l'association mère de Paris.

L'archiconfrérie des Mères-Chrétiennes est encore une de ces œuvres providentielles, si nécessaires de nos jours, que Dieu inspire à des âmes généreuses pour sauver quelques épaves de ce naufrage presque général où tant d'infortunés périssent sous nos yeux. « Les dangers qui se multiplient autour de la jeunesse, dit M. l'abbé Vassard dans son intéressant rapport sur l'association de Chartres dont il en est le directeur, l'atmosphère d'indifférence et de dissipation qui l'enveloppe, les exemples désastreux qu'elle reçoit dès qu'elle ouvre les yeux à la lumière de la vie sociale, et surtout le courant presqu'irrésistible qui l'entraîne, sans qu'à peine elle puisse se rendre compte du péril qui la menace, sont autant de douloureux avertissements qui doivent engager fortement les mères chrétiennes à s'unir de prière et d'action si elles veulent conjurer l'orage, et ne pas voir totalement brisée la chaîne des pieuses et nobles traditions de foi qu'elles ont tant à cœur de léguer à leurs enfants.

Aussi est-il souverainement désirable que l'Association des Mères-Chrétiennes étende de plus en plus ses rameaux protecteurs, surtout dans notre diocèse où l'enfance et la jeunesse échappent si vite à l'heureuse influence de l'enseignement religieux, et rentrent si difficilement dans la bonne voie quand elles l'ont une fois abandonnée.

Les prières nombreuses, les messes, les saints exercices auxquels une mère participe ou fait participer ses enfants quand elle est membre de cette association, les indulgences qui lui sont

offertes, les avis qu'elle reçoit, les instructions qu'elle entend, tout doit engager les bonnes mères à procurer aux chers objets de leur tendresse un secours qui leur sera si précieux. (1)

Indépendamment de ses prières et de ses autres bonnes œuvres, l'Association des Mères-Chrétiennes de Chartres a un autre titre aux faveurs célestes et aux bénédictions particulières de la très-sainte Vierge, pour avoir entrepris de restaurer à ses frais la chapelle de la crypte dédiée à sainte Anne, l'une des patronnes de l'archiconfrérie. Cet acte généreux de piété filiale ne peut manquer de lui porter bonheur.

Nos lecteurs nous sauront gré de citer ici les touchantes paroles par lesquelles M. l'abbé Vassard termine son rapport.

« Autrefois, quand Israël voulait obtenir un miracle, il fallait d'abord que de nombreuses victimes fussent immolées pour les péchés, puis qu'une hostie pacifique fût offerte, et quand le feu mystérieux du Saint des Saints était descendu dévorer les victimes et l'hostie, le peuple alors était plein d'espérance dans la clémence de son Dieu.

» Mesdames, aujourd'hui si vous voulez sauver vos enfants, il faut un miracle, il faut une hostie, il faut des victimes. L'hostie, ce sera chacune de vous s'offrant silencieusement et dans le secret de la prière sur l'autel de vos cœurs maternels.

» Les victimes, ce seront toutes ces délicatesses exagérées de la vie qui amollissent l'âme et la rendent impuissante dans l'œuvre laborieuse de l'éducation des enfants. Ce seront, s'il le faut, quelques-unes de ces jouissances, légitimes, je veux le croire, mais qui laissent toujours en souffrance l'intérieur du foyer domestique et que vous saurez sacrifier à vos graves et assujettissants devoirs.

» Les victimes enfin, ce seront toutes ces épreuves cachées ou visibles, ces mille inquiétudes, ces désolations, ces troubles et ces larmes, pain quotidien d'une mère et dont l'immolation volontaire et résignée ne saurait manquer de toucher le cœur de Dieu.

» Alors, comme les enfants d'Israël, vous pourrez demander et vous aurez lieu d'espérer un miracle, miracle de préservation pour les uns, miracle de conversion pour les autres... »

(1) Les recommandations, les demandes de prières, les avis à communiquer doivent être adressés à la Présidente (Mme de Boisvillette, rue du Grand-Cerf), ou au Directeur de l'Œuvre (M. l'abbé Vassard, à l'évêché).

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Monseigneur l'Évêque de Chartres a pris pour sujet de son Mandement du Carême le sacrement de Pénitence. Après avoir donné des preuves courtes mais péremptoires de la nécessité de confesser ses péchés au prêtre, le vénérable Prélat expose ensuite d'une manière plus étendue les merveilleux effets que produit ce sacrement dans les âmes bien disposées.

— Il y a quelques semaines, nous voyions avec bonheur à la crypte un des plus nobles descendants de nos familles princières comme un des premiers dignitaires de l'Église de France. Monseigneur de La Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, était venu à Chartres tout exprès pour dire la sainte messe à l'autel du pélerinage et consacrer sa personne et son diocèse à Notre-Dame de sous-terre.

Le jour même il repartit pour la capitale, où il était attendu; le lendemain, un cardinal délégué du Souverain Pontife devait le revêtir du pallium, insigne de sa nouvelle dignité.

— Une souscription a été ouverte par M. Emile Labiche, de Béville, avocat à Paris, pour élever un monument à la mémoire de M. l'abbé Lancelin, mort des blessures qu'il a reçues en montrant, lors du dernier incendie de Roinville, l'exemple du dévouement et de l'intrépidité.

Cette souscription a été parfaitement accueillie par un grand nombre de personnes laïques qui se sont empressées d'y prendre part avec beaucoup de générosité.

Les ecclésiastiques du diocèse de Chartres ne peuvent qu'être profondément touchés et très-reconnaissants d'une manifestation qui *a pour but d'honorer* dans un de leurs confrères *le dévouement du prêtre et le courage du citoyen.*

— Nous recevons de M. l'abbé Hénault, curé de Lucé, les lignes suivantes que nous nous empressons d'insérer dans notre Bulletin :

« On a beaucoup parlé des maladies contagieuses qui ont régné, pendant deux mois, dans la paroisse de Lucé. Et c'est parce qu'on en a beaucoup parlé que je tiens, en qualité de curé de cette paroisse, à en parler un peu, car si le côté affligeant de nos malheurs est l'objet ordinaire et souvent exagéré des conversations du monde, il n'en est pas de même du côté consolant, parce qu'on est plus porté généralement à s'alarmer qu'à s'édifier.

» Il n'est donc que trop vrai que la petite population de ce village a été éprouvée par une maladie épidémique, ainsi que quelques autres pays du département. Toutefois, ce mal opiniâtre, que la médecine avait peine à combattre, n'a fait aucune victime, absolument aucune. Les cas de mort, nombreux pour une localité aussi restreinte, doivent être attribués à d'autres maladies de différente nature. Ce qu'il y a de triste surtout, c'est que deux familles pauvres et chargées d'enfants ont été privées de leur chef, de celui qui en était le seul soutien! Et ces familles, dans la campagne, n'ont d'autre ressource que celle de la charité privée pour soulager leurs maux! (1) Voilà le côté affligeant.

(1) J'ose faire ici un appel à la générosité des personnes charitables en

» Quant à celui qui peut consoler et dont le monde ne parle guère ou qu'il nie souvent pour se rassurer contre les menaces de l'éternité, je n'en parlerais pas sans de graves raisons; car la fin des bons ou des mauvais chrétiens est souvent le secret du prêtre. Mais ici, je dois le dire, pour rectifier de faux bruits, tous ceux de mes paroissiens que la mort n'a pas enlevés subitement, ont reçu les consolations de la Religion et ont témoigné, à leurs derniers moments, des sentiments très-chrétiens. — Et puis, lorsque les surprises de la mort ou la négligence des parents empêchent un mourant de recevoir tous les secours de la foi, alors même on ne doit pas ôter à Dieu son titre si consolant de Dieu des miséricordes; il faut adorer ses desseins impénétrables avec une crainte mêlée d'espérance. »

L'abbé Hénault, curé de Lucé.

SERMONS DE CHARITÉ.

Dimanche 23 février, a eu lieu à la cathédrale le sermon annuel en faveur de l'Œuvre des pauvres malades. M. l'abbé Dauphin, chanoine honoraire de Paris et de Lyon, et doyen de Sainte-Geneviève, occupait la chaire. D'une part la souffrance, loi imposée au monde et non imaginée par lui, condition nécessaire pour la formation et pour l'entretien de la triple vie de l'homme, vie physique, vie morale et vie surnaturelle; d'autre part la charité qui vient au secours de la souffrance, invention de la religion et non de l'homme qui avait besoin de l'exemple de Jésus-Christ pour apprendre à *aimer* ses semblables; telles furent les deux grandes lignes du plan développé par l'orateur avec le beau talent que nous pûmes admirer naguère pendant une station de carême. Ce qui nous frappe dans M. l'abbé Dauphin, c'est le choix et l'ordre des pensées, l'élégance de la diction, et, nous ajouterons la grâce de l'organe. Nous comparerions volontiers ses discours à la source qui coule pure et limpide et dont la vue procure toujours de nouveaux charmes. Les auditeurs étaient nombreux. On a pu remarquer parmi eux un prêtre vénérable étranger à la ville, mais dont le nom et les œuvres sont bien connus. Le R. P. Etienne, supérieur général des Lazaristes et des sœurs de Saint-Vincent de Paul, avait fait trève un instant à ses immenses occupations et donnait par sa présence un nouveau témoignage de son affection pour l'Œuvre des pauvres malades, œuvre dont l'existence repose en grande partie sur les soins des Filles de la Charité.

NÉCROLOGIE.

Le vide continue à se faire dans les rangs du clergé de notre diocèse. Aujourd'hui c'est M. Legrand, curé de la Framboisière, qui a dû succomber aux souffrances d'une assez longue maladie. Ce digne prêtre est mort âgé d'environ cinquante-cinq ans.

faveur de ces familles et surtout d'une pauvre mère, restée veuve avec huit enfants, dont deux seulement commencent à travailler. Le couvent de la Providence a reçu, dans son pensionnat, une des orphelines, et une autre peut y entrer en payant pension. Mais cette pension de 250 fr. ne peut être que le produit de la charité. Une collecte est organisée dans ce but. On peut adresser son offrande à M. l'abbé Hénault, à l'Institution Notre-Dame, ou à Mlle Langlois, rue au Lait.

— On nous apprenait aussi, il y a quelques jours, la mort de M. l'abbé Bernier, curé de Saint-Philippe-du-Roule. Depuis un certain nombre d'années chanoine honoraire de Paris, M. l'abbé Bernier avait été, longtemps auparavant, revêtu de la même dignité dans le diocèse de Chartres. Né en 1798, à Oysonville, canton d'Auneau, et ordonné prêtre en 1822, il s'occupa d'abord de l'éducation de quelques jeunes gens appartenant à la famille de La Rochefoucauld, puis passant de cet emploi au ministère paroissial, il fut successivement prêtre administrateur à Notre-Dame-de-l'Abbaye-aux-Bois, premier vicaire à Saint-Etienne-du-Mont, premier vicaire à Saint-Roch et curé de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle. En septembre dernier seulement, il avait quitté cette paroisse pour celle de Saint-Philippe-du-Roule. Nous tenons à faire connaître que M. l'abbé Bernier, grâce à plusieurs dons importants, avait sa place marquée parmi les principaux bienfaiteurs de notre église souterraine.

— Après avoir parlé successivement des pertes regrettables que le clergé du diocèse de Chartres vient de faire, il nous est pénible d'annoncer en outre que la santé de plusieurs de nos confrères inspire en ce moment de sérieuses inquiétudes. Nous avons donc bien sujet de nous préoccuper plus que jamais de l'Œuvre des Vocations ecclésiastiques. Les séminaires, il est vrai, renferment un plus grand nombre d'élèves, mais la quantité de places vacantes est très-considérable, et il faudra plus de dix ans pour les remplir, même avec les ressources que nous possédons aujourd'hui.

PRÉDICATEURS POUR LA STATION DU CARÊME.

On nous fait espérer pour prédicateurs du Carême, à la cathédrale un religieux de l'ordre de Saint-François, et à Saint-Aignan le R. P. Argant, jésuite. Le R. P. Argant, qui a déjà donné une retraite dans la paroisse de Saint-Aignan avec un grand succès, a consenti, sur de nouvelles instances, à s'engager une fois encore pour une grande partie de la station qui va s'ouvrir.

MUTATIONS DANS LE CLERGÉ.

M. l'abbé Suzanne, curé de Bullou, a quitté cette paroisse pour celle de Saint-Laurent-la-Gâtine; M. l'abbé Besnard, précédemment curé de Saint-Laurent-la-Gâtine, le remplace à Bullou.

M. l'abbé Courtois, curé du Mesnil-Thomas, est nommé curé de Moléans.

En terminant ce Bulletin, nous croyons devoir faire un nouvel appel à la générosité de nos compatriotes. Si les bons habitants du diocèse de Chartres déployaient en faveur de notre Œuvre le zèle que nous rencontrons dans certaines localités étrangères, nous réussirions plus facilement et plus vite à combler un bon nombre des vides que nous signalions tout à l'heure dans le clergé de notre diocèse. Faut-il donc qu'on ne soit pas plus prophète dans son pays!!

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MARS 1862.

Malgré les explications que nous avons déjà données en commençant notre Bulletin religieux, on fait encore certaines questions auxquelles nous croyons utile de répondre; on dit par exemple : vous bornerez-vous à relater des faits, et ne vous faut-il que de l'actualité?

Sans doute, les faits sont ce qu'il y a de plus intéressant pour la généralité des lecteurs, et nous serions heureux d'en avoir chaque mois un grand nombre à enregistrer dans nos colonnes. Mais les faits dignes de fixer l'attention n'abondent pas toujours, et, à part quelques incidents remarquables, l'histoire religieuse, comme l'histoire civile, est souvent bien monotone. Il faut donc aborder d'autres sujets, pourvu néanmoins qu'ils aient un caractère particulier et une couleur locale. Il y a dans la plupart des départements des revues périodiques qui traitent les questions agricoles, industrielles et commerciales au point de vue de la contrée : pourquoi ne ferions-nous pas la même chose pour les questions religieuses ? La culture des âmes n'est-elle pas la première des cultures, et l'œuvre du salut n'est-elle pas une sorte d'industrie, un véritable négoce? Etudions donc dans cet ordre d'idées les bonnes méthodes, les procédés heureux, les recettes utiles dont l'expérience a consacré l'emploi. La publicité religieuse, les associations, l'éducation, les diverses branches de l'enseignement chrétien, la description des monuments que nous ont légués les âges de foi, etc., que de sujets capables d'intéresser les personnes qui ne font pas de la lecture un amusement frivole!

Ne faut-il que de l'actualité? Sans doute encore ici les faits contemporains dont nous connaissons les acteurs et le théâtre ont

pour nous un attrait particulier ; mais le passé n'a-t-il pas aussi bien des charmes?

Que de souvenirs précieux ne pourrait-on pas emprunter aux annales religieuses de notre pays, aux chroniques de nos églises et de nos monastères! L'histoire des communautés qui existaient chez nous avant la tourmente révolutionnaire et de celles qui ont été fondées ou rétablies depuis cette époque, les vies des saints de la contrée, quelques détails sur les anciennes abbayes de Saint-Cheron, de Bonneval, de Thiron, etc., n'offriraient-ils pas des pages du plus vif intérêt? Malheureusement, nos occupations ne nous permettent pas d'entreprendre ce travail ; mais nous l'indiquerons à ceux de nos lecteurs qui, pouvant disposer de quelques heures de loisir, ne reculeraient pas devant une pareille tâche et consentiraient à faire hommage à Notre-Dame du fruit de leurs recherches.

OFFRANDES ET QUÊTES POUR LES SÉMINAIRES.

Les fidèles qui profitent de la permission d'user d'aliments gras pendant le carême doivent faire, en faveur des séminaires, une offrande spéciale proportionnée à leurs ressources. De plus, le saint jour de Pâques, une quête a lieu à la messe et aux vêpres, dans toutes les églises, au profit de ces mêmes établissements. Nous espérons pouvoir faire connaître dans un de nos prochains numéros le produit respectif de ces offrandes et de ces quêtes dans les différentes paroisses du diocèse.

Autrefois il était moins nécessaire de solliciter pour cet objet la charité des peuples. Suffisamment dotées par la pieuse munificence des âmes généreuses, les maisons d'éducation cléricale pouvaient, suivant le vœu de l'Église, offrir le bienfait de l'instruction gratuite aux enfants pauvres qui aspiraient au sacerdoce. Mais la révolution est venue : elle n'avait pas besoin de prêtres pour accomplir son œuvre, et même elle reconnut sans peine qu'ils étaient, comme ils le seront toujours, le principal obstacle à l'exécution de ses desseins. En mettant la main sur les biens de nos séminaires, cette irréconciliable ennemie de la religion ôtait donc à l'Eglise de France un moyen de tout temps nécessaire pour reformer les rangs de la milice sainte, puisque c'est parmi les pauvres qu'elle fait toujours ses plus abondantes recrues. Aussi quels vides nombreux dans les rangs de notre clergé et

quelle pénurie désolante ! C'est aux âmes chrétiennes, seules capables de comprendre toute la grandeur et l'étendue du mal, d'y apporter un remède prompt et efficace en s'imposant de généreux sacrifices. Qu'elles y réfléchissent sérieusement : il y va des intérêts de la société entière. Le monde a été converti par les apôtres, c'est-à-dire par des hommes sortis d'une condition obscure, pauvres des biens de la terre, mais riches de foi et animés de l'esprit de Dieu : il faut encore aujourd'hui de nouveaux apôtres pour le régénérer, et les apôtres se forment dans les séminaires. L'aumône faite en faveur de ces établissements est donc la première et la plus importante de toutes les Œuvres.

PETITE ÉCOLE DE NOTRE-DAME DE CHARTRES.

On nous pardonnera d'attirer encore une fois l'attention de nos lecteurs sur ce petit établissement que nous avons fondé en 1856. Notre départ de Chartres a pu faire croire un instant qu'il cesserait d'exister; mais convaincu comme nous le sommes par notre propre expérience, du secours précieux qu'il offre à certaines familles, nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour assurer son avenir. Il ne nous était plus possible d'en conserver la direction immédiate : M. l'abbé Goussard, bachelier ès-lettres, a bien voulu s'en charger avec l'autorisation de Monseigneur notre Évêque; mais à part ce droit légal dont il nous a fallu nous dessaisir, nous avons maintenu nos relations d'autrefois avec nos chers petits élèves. C'est ainsi que chaque semaine nous allons leur donner lecture des places et des notes qu'ils ont méritées et les stimuler surtout par des félicitations et des encouragements.

Nous avons également conservé la direction intime de ce petit monde, afin de pratiquer nous-même ce que nous disons si souvent aux autres sur la confession des enfants.

Notre petit établissement n'est qu'un externat primaire; mais les familles qui habitent la campagne et qui désirent soustraire de bonne heure leurs enfants aux dangers qu'ils y rencontrent peuvent les placer comme pensionnaires à l'Institution Notre-Dame, d'où on les envoie à la petite École si on juge à propos de leur en faire suivre les cours.

OFFRANDE A NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

Tous les diocèses du monde catholique, rivalisant de zèle et de générosité, ont voulu contribuer à l'envi à l'érection de la magnifique église de Notre-Dame de la Salette, que le pieux pélerin, après sa laborieuse ascension, aperçoit enfin, s'élançant belle et majestueuse, du milieu des cimes escarpées et neigeuses des Alpes, apportant ainsi, à ses regards attendris, joie et consolation; comme la vue du port désiré, après une longue et pénible traversée!...

Chartres, cette pieuse cité de Marie, la première entre toutes, ne pouvait rester en arrière, lorsqu'il s'agit d'amour et de reconnaissance envers la très-sainte et immaculée Vierge!

Aussi s'empresse-t-elle de faire appel aux cœurs dévoués des pieux enfants de Notre-Dame, pour qu'ils viennent, à leur tour, déposer aux pieds de Notre-Dame réconciliatrice de la Salette, un gage sensible de leur filiale et éternelle reconnaissance.

A cette si chère intention, une des quinze grandes verrières de l'Église de la Salette (consacrées aux quinze mystères du Rosaire), retenue au nom de tous, sera offerte à ce célèbre et consolant pélérinage, si intimement uni à celui de Chartres, par des rapprochements et des liens spirituels si doux et si forts.

Un large écusson, réservé, suivant l'antique usage, aux armes de l'illustre et glorieuse donatrice, représentera Notre-Dame de sous-terre, avec la mémorable et traditionnelle légende druidique *Virgini Parituræ* au-dessus de sa tête, et à ses pieds cette autre devise : Notre-Dame de Chartres à Notre-Dame de la Salette, — 1862. — Redisant ainsi, en caractères indélébiles et aux mille nuances étincelantes, que non seulement l'amour séculaire des Chartrains envers leur Dame et auguste souveraine n'a pas dégénéré, mais encore que, loin d'être divisés, comme on ne voudrait que trop le faire croire, les catholiques, comme les divers pélerinages de la chrétienté, n'ont bien réellement qu'une même croyance, une même pensée, un seul et généreux désir : glorifier et aimer partout et toujours l'adorable Trinité et l'incomparable Marie, la plus tendre et la plus compatissante des mères.

Un cœur en vermeil, contenant le nom des pieux donateurs, sera, en outre, déposé aux pieds de Notre-Dame de la Salette,

redisant sans cesse au cœur de notre céleste Mère, le nom de ceux de ses enfants, jaloux de contribuer une fois de plus à l'honneur et aux hommages qui lui sont rendus avec un élan si empressé et une reconnaissance si vive, sur la bénie montagne où elle daigna descendre pour nous avertir et nous sauver....

Les offrandes seront reçues avec gratitude, soit par M. l'abbé Lapierre, chapelain de Notre-Dame du Pilier; soit rue des Flacons, nº 1; soit par les pieuses zélatrices qui se dévouent à cette œuvre; soit au secrétariat de l'évêché.

Par son offrande, on devient bienfaiteur du sanctuaire de la Salette, et participant à toutes les bonnes œuvres offertes à Dieu, sur la sainte montagne, aux grâces et aux faveurs spirituelles qui en découlent.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

L'Œuvre des Tabernacles, dont le but est de venir en aide aux églises pauvres des campagnes, est définitivement établie dans la ville de Chartres. Nous sommes heureux d'apprendre cette bonne nouvelle à nos lecteurs, en attendant que nous puissions leur donner à cet égard des renseignements plus complets.

— La ville d'Illiers, l'un des principaux cantons du diocèse, est fière à juste titre du nombre et de l'importance des Œuvres qu'elle possède.

Nous ne venons pas ici en faire une sèche nomenclature, croyant plus utile à l'édification générale de mentionner les faits qui s'y rattachent et en sont une conséquence immédiate.

Les Jeunes-Économes ont tiré le 4 du mois qui vient de s'écouler leur loterie annuelle, dont le produit est attribué au soutien d'un Ouvroir-Orphelinat de jeunes filles, placé sous l'intelligente direction des Sœurs de Saint-Paul.

Une coupe, une cuillère en vermeil et un mouchoir artistement brodé, envoyés par S. M. l'Impératrice, donnaient à l'exposition des lots un caractère tout particulier de richesse et d'élégance.

Le nom de Mme la vicomtesse de Charnailles, prononcé plusieurs fois dans l'énoncé des numéros sortants, est venu confirmer aux habitants d'Illiers ce que la voix publique leur avait déjà appris : c'est que l'active charité de cette dame ne se renferme pas dans l'enceinte de la cité chartraine.

— Les prières des Quarante-Heures ont attiré aux pieds de Notre-Seigneur, exposé pendant trois jours à l'adoration des fidèles, les pieuses associées de la Confrérie du Saint-Sacrement, dont le but si

élevé et si éminemment catholique est de réparer les outrages, les délaissements, l'ingratitude des hommes envers Jésus-Hostie.

Une retraite a été donnée aux enfants de Marie. L'Archiconfrérie des Mères chrétiennes a eu, le jour de saint Joseph, sa réunion mensuelle; et M. le Curé, directeur de cette touchante association, a fait admirablement ressortir dans une allocution chaleureuse les avantages spirituels que les familles chrétiennes retirent du patronage de celui qui fut choisi par Dieu lui-même pour être l'époux de Marie et le père adoptif de l'Enfant-Jésus.

Enfin, depuis l'ouverture de la sainte quarantaine, chaque soir à l'exception du samedi, la parole sainte est annoncée à un auditoire malheureusement encore un peu restreint, mais toujours avide de la recueillir et désireux d'en profiter.

FÊTE DE NOTRE-DAME DE LA BRÈCHE.

La fête du 15 mars est devenue populaire; les fidèles interrompent volontiers leurs travaux, pendant quelques heures au moins, pour y participer. C'est une des solennités qui touchent au culte de Notre-Dame de Chartres; c'est donc une nouvelle occasion pour notre ville de montrer sa foi et son attachement à sa patronne, à celle que tant de titres glorieux, et particulièrement la *victoire des Prés-Reculés,* ont fait appeler la Tutèle des Chartrains, *Tutela Carnutum.* Cette année, la fête fut favorisée par le beau temps. Nous ne dirons point que l'air était pur et serein, que le cortége de la procession défilait avec un ordre admirable et parcourait avec majesté les rues de la ville sous un ciel d'azur; notre style entrerait dans le domaine de la description, et ce n'est point notre but. Nous n'ajouterons point non plus que la chapelle où tendait notre court pélerinage offrait par ses jolies décorations et ses flots de lumière le plus gracieux coup d'œil, bien que ce soit là rendre un hommage mérité aux personnes qui se dévouent à la garde de ce pieux sanctuaire. Ce que nous dirons, c'est que l'assistance était nombreuse à la cérémonie du matin et que les pélerins se sont succédé tout le jour devant l'autel de Notre-Dame de la Brèche pour satisfaire leur dévotion.

Au retour de la procession, vous avez vu sans doute se détacher des rangs du cortége un groupe de jeunes gens qui marchaient tout-à-l'heure avec tant de piété et de recueillement, l'oriflamme en main, derrière la magnifique bannière de Notre-Dame de Chartres. La solennité qui allait bientôt finir pour nous ne faisait que commencer pour les élèves de l'Institution Notre-Dame; ils se rendaient en ce moment dans l'église sous-terre, leur chapelle privilégiée, pour y chanter la messe de leur fête patronale. Un grand nombre de parents et d'amis, parmi lesquels on comptait plus d'un notable de la société chartraine, se trouvaient là pour prier avec eux. C'était M. l'abbé Marchand, curé des Ressuintes, qui devait cette année accomplir la tâche réservée aux anciens élèves de l'Institution dans cette cérémonie de la crypte, qui devait avoir les honneurs de la

parole. Le prédicateur fut écouté avec le plus vif intérêt; il parlait à d'anciens condisciples, et son discours pieux, naturel et non sans élégance, était bien fait pour leur aller au cœur.

Le soir, un salut solennel fut donné par Monseigneur. Sa Grandeur accorde chaque année ce témoignage de bienveillance paternelle à l'établissement où des prêtres, aussi dévoués que riches de talents, consacrent leur vie à préparer à la société des jeunes gens instruits, mais surtout des jeunes gens chrétiens.

STATUES DE SAINT JOSEPH DANS LES ÉGLISES DE CAMPAGNE.

Nous avons montré dans la chronique de Notre-Dame le culte de saint Joseph universellement répandu dans les grands centres de population et à Chartres en particulier. Cette impulsion donnée dans les villes devait avoir son contre-coup au sein des campagnes. Depuis plusieurs années déjà, nous connaissons dans notre diocèse des paroisses où l'on sanctifie le mois de mars comme on fait les exercices du mois de mai.

Les statues de saint Joseph trouvent aussi dans les églises de la campagne la place d'honneur qui leur convient, et l'on comprend que l'inauguration de ces statues demande une fête spéciale. C'est une cérémonie de ce genre qui avait lieu le dimanche 23 mars dans l'église de Lèves. Plusieurs ecclésiastiques de Chartres et des environs s'empressèrent d'y apporter leur concours. M. l'abbé Barrier, vicaire-général, se rendait à l'invitation du vénérable curé de la paroisse pour prononcer une allocution en rapport avec la circonstance. Le prédicateur eut la consolation de s'adresser à un auditoire fort nombreux, qui ne pouvait manquer d'accueillir sa parole avec bonheur. Espérons que les âmes pieuses de Lèves aimeront à apprendre, à imiter les vertus du nouveau modèle qui leur est proposé. Saint Lazare, leur patron, fut l'ami intime du Sauveur; saint Joseph fut son père nourricier : ces deux saints ont donc des droits particuliers à leur affection.

Nous ne devons pas omettre ici qu'une fête analogue à celle de Lèves se passait, il y a quelques semaines, dans une paroisse assez voisine de Chartres. L'inauguration d'une statue de saint Joseph, au milieu d'une cérémonie pleine d'éclat, marquait aussi pour les habitants de Corancez le point de départ d'une dévotion qui, nous en sommes sûrs, y prendra chez eux de jour en jour de nouveaux développements.

STATION DU CARÊME A LA CATHÉDRALE.

La station du Carême à la Cathédrale produira d'heureux fruits; nous avons droit d'y compter à la vue du zèle admirable que déploie notre éloquent missionnaire. Le R. P. Dominique ne s'est pas contenté des sermons du soir. Voulant jeter dans tous les cœurs la

semence apostolique, il s'est encore choisi cette semaine une autre heure de la journée pour se faire entendre à une classe spéciale de la société : et cette classe d'auditeurs privilégiés, quelle est-elle? La plus intéressante, la plus chère au Sauveur des hommes, c'est-à-dire au premier des prédicateurs, comme à ceux qui le suivent dans la carrière apostolique, celle des enfants. Tous les jours, à onze heures précises, les immenses nefs de la cathédrale sont pleines d'enfants venus de différentes écoles de la ville; et, ce qui sera sans doute un sujet d'étonnement pour ceux qui connaissent les petits défauts de cet âge, il n'y a qu'une pensée dans ces milliers de petites têtes naturellement légères, c'est celle de bien écouter, de bien retenir les paroles du religieux capucin. On en sera moins surpris, si nous disons que le bon père possède au plus haut degré l'art d'intéresser la jeunesse; une ample provision de paraboles et d'anecdotes le sert à merveille pour lui faire atteindre ce but. Le P. Dominique, on le voit, n'est pas à son premier coup d'essai en fait de retraites données aux enfants; il a compris ce mot de l'Évangile : « *Sinite parvulos venire ad me.* »

MISSIONS DIOCÉSAINES.

Nous donnerons plus tard quelques détails sur les missions prêchées dans les différentes paroisses du diocèse pendant le carême. Quant à celles données à l'époque de la Septuagésime, elles ont produit de fort bons résultats. Signalons, entre autres, les conversions très-nombreuses obtenues à Villiers-le-Morhiers; on nous assure que là des merveilles de grâce ont dû consoler le pasteur de la paroisse, et récompenser le zèle infatigable du R. P. Monachon.

NÉCROLOGIE.

On nous annonçait dernièrement la mort de M. l'abbé Courtois, ancien curé de La Chapelle-Guillaume. Retiré du ministère que les infirmités de la vieillesse ne lui permettaient plus de remplir, il habitait la paroisse d'Authon; et c'est là qu'il est décédé dans la 76e année de sa vie.

Un deuil plus général afflige en ce moment cette même paroisse d'Authon; elle vient de perdre son digne curé, qui devait lui être si cher, puisqu'elle même elle était depuis si longtemps l'objet de son affection. M. l'abbé Cottereau a succombé aux angoisses d'une longue et violente maladie de cœur; il n'était âgé que de 53 ans.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS D'AVRIL 1862.

ŒUVRE DES VOCATIONS ECCLÉSIASTIQUES.

Nous ne nous lasserons point d'attirer l'attention de nos lecteurs sur un objet aussi important, qui d'ailleurs intéresse d'une manière toute spéciale les habitants du diocèse de Chartres. On sent partout aujourd'hui la nécessité de recruter plus de sujets pour le sacerdoce, et l'on pourra se convaincre par ce qui va suivre que cette grave question doit en effet préoccuper tous les esprits sérieux.

« Quelle ressource pour les diocèses, écrit le pieux et savant auteur de la vie d'Holzhauser, si toutes les personnes riches et chrétiennes pouvaient comprendre l'importance suprême de l'œuvre des vocations ecclésiastiques! A l'heure où j'écris, cette œuvre capitale, l'œuvre des grands et des petits séminaires, mérite plus que jamais de fixer l'attention et d'exciter tout l'intérêt des catholiques; car le nombre des prêtres diminue notablement partout, et la cause de cette pénurie, qui menace de devenir un fléau terrible, gît en grande partie dans la difficulté d'élever des sujets pour le sanctuaire. Les aumônes, les fondations, les legs pieux en faveur des séminaires deviennent de jour en jour plus rares. On se repose sur le gouvernement, qui ne fait rien pour les petits séminaires, sans lesquels cependant le recrutement du sacerdoce est impossible, et qui, pour les grands séminaires eux-mêmes, est loin d'élever les secours à la hauteur des besoins. Dans de telles circonstances, contribuer à l'éducation des jeunes lévites, ne serait-ce donc pas une des œuvres les plus importantes et les mieux entendues d'une charité intelligente? Car ce serait non-seulement faire aux peuples l'aumône spirituelle de la parole de Dieu et des sacrements, mais ce serait aussi

ouvrir une des sources les plus abondantes de l'aumône corporelle elle-même, en suscitant un plus grand nombre d'hommes de charité et en multipliant les centres et les prédicateurs de la charité. Qu'on veuille le comprendre : plus il y aura de prêtres dans la mesure des vrais besoins de l'Eglise, et plus les pauvres et tous les misérables seront soulagés, en même temps qu'un plus grand nombre d'âmes seront sauvées. »

De leur côté, les *Annales du Saint-Sacrement*, pieux recueil mensuel publié à Lyon avec l'approbation de Mgr le Cardinal-Archevêque, ont déjà traité plusieurs fois ce même sujet.

Nous empruntons les lignes suivantes à un article très-édifiant qui a paru dans la livraison du mois de janvier dernier. C'est un prêtre qui parle :

« La divine Providence m'ayant fait parcourir dernièrement une partie de la France, de l'Allemagne et de la Suisse, j'ai entendu de divers côtés de vives expressions de craintes, même des cris de détresse, par rapport à une diminution des vocations sacerdotales. Dans un grand nombre de diocèses, il y a déjà manque de prêtres, et, ce qui est surtout inquiétant pour l'avenir, il y a diminution sensible dans le nombre des élèves du sanctuaire. »

Après des considérations fort touchantes sur la nécessité de la prière pour le recrutement des vocations ecclésiastiques, l'auteur termine ainsi :

« Combien de jeunes gens auraient la vocation! mais ils appartiennent à des familles qui, quoique fort honorables, sont trop pauvres pour faire les frais d'une éducation. Venez-leur en aide par l'intermédiaire de MM. les curés et des supérieurs de séminaire. Bien des lecteurs des *Annales* peuvent même faire l'aumône de leur temps en donnant eux-mêmes des leçons aux commençants Si c'est faire une œuvre bien méritoire pour nous et bien agréable au cœur de Jésus que de contribuer à l'ornementation de ses sanctuaires et à la splendeur du culte eucharistique, n'est-ce pas le glorifier bien davantage que de lui procurer, par nos prières ferventes et nos généreux sacrifices, de dignes représentants, de saints apôtres, qui lui voueront leurs talents et leur vie et lui gagneront de nombreux et fidèles adorateurs? »

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Nous parlions dans notre dernier numéro d'une retraite prêchée aux enfants de la ville par le R. P. Dominique, capucin. Nous disions tout ce que la parole du vénérable religieux avait d'éloquence, mais nous ne pouvions savoir encore tout ce que son zèle avait de ressources. Quelque grandes que fussent nos prévisions, elles se trouvèrent en défaut, puisqu'elles furent dépassées heureusement par les faits. Vers le milieu de la station, le prédicateur, avide de travaux et de fatigues pour le salut des âmes, annonça un sermon spécial pour les hommes. Les milliers de petits auditeurs avec qui il avait fait connaissance pendant la semaine de l'Annonciation furent chargés de porter la nouvelle au sein de leurs familles; certes, pour le roi doux et clément qui vient parler à son peuple par la bouche de ses ministres, c'était bien choisir les ambassadeurs : *ex ore infantium...* et auprès de ceux que l'on conviait au banquet de la parole de vie, qui donc pouvait être plus habile interprète des désirs du prédicateur?

Toutefois, les enfants s'acquitteraient-ils en vain de leur mission? On pouvait le craindre. On arrive au soir du 1er avril dans cette incertitude; mais quoi? la ville s'ébranle, des groupes se forment et s'échelonnent dans toutes les rues. Où vont ces multitudes? Ah! tous ces hommes se sont compris : il s'agit pour eux d'aller entendre le Père capucin qui se donne la peine de prêcher tout exprès à leur adresse: les assistants seront certainement nombreux, la chose en vaut la peine. Or, attention! la place est au premier occupant; vite, en avant! Et les portes de l'église s'ouvrent sur les deux grandes façades, et les nefs s'emplissent. C'était un spectacle vraiment merveilleux autant que nouveau!

Le mérite du discours répondit à la solennité magique de l'auditoire. Il fut écouté avec une attention remarquable. Fut-il goûté? il ne pouvait en être autrement, et nous avons pu connaître là-dessus l'opinion universelle. Quel plus bel éloge pour le prédicateur que ce retour empressé au pied de la chaire le jeudi suivant? Ainsi pendant sept jours non consécutifs toute la grande nef de la cathédrale fut occupée; c'est dans les bas-côtés seulement que les rangs s'éclaircirent. L'église de Chartres, privée habituellement comme tant d'autres de la visite des hommes, dut, il nous semble, se consoler et revenir à l'espérance dans ces belles soirées du Carême. Car une église abandonnée par les hommes, c'est-à-dire par la plus forte partie d'un peuple, est bien la mère désolée dont parlent les saints Livres : *« Une voix a été entendue dans Rama, la voix de Rachel pleurant ses enfants. »*

Grâce à ces efforts extraordinaires de dévouement et aux prières qui s'élèvent vers le trône de Dieu plus nombreuses que jamais dans les saints jours de pénitence, la station de la cathédrale de Chartres a produit des fruits pour le présent, et, nous en sommes convaincu, elle a surtout déposé pour l'avenir des germes de salut dans bien des cœurs.

— La paroisse de Saint-Aignan a eu aussi sa retraite et ses prédications extraordinaires. Le R. P. Argant, jésuite, a vu ses instructions si solides et si touchantes suivies avec beaucoup d'empressement. Appelé ailleurs dans la dernière semaine, l'éloquent prédicateur s'est fait remplacer par un de ses confrères, le R. P. de Bengz, qui a terminé avec succès la mission que le P. Argant avait si heureusement commencée.

— Mgr l'Évêque de Chartres a repris ses tournées de confirmation. Le mardi de Pâques, Sa Grandeur se rendait à la paroisse de Gellainville; un des derniers jours d'avril a été réservé pour celle de Luisant.

— Jeudi 24 avril, l'attention se portait sur une dizaine de pélerins au costume imposant, mais encore assez peu connu dans notre ville. C'était une société de Pères Dominicains, de la maison de Paris, venus en pélerinage à notre vénéré sanctuaire. Cette visite a été pour les bons Pères la source des plus douces émotions, et en quittant Chartres, ils se sont bien promis de publier en toute occasion les merveilles de Notre-Dame de Chartres.

— M. l'abbé Jourdain, ancien curé doyen de Brezolles, retiré depuis environ deux ans à la communauté des Sœurs Gardes-Malades, à Chartres, vient de mourir à l'âge de 71 ans. Victime de souffrances plus cruelles que les douleurs physiques dont elles sont d'ordinaire les avant-coureurs, ce respectable vieillard a retrouvé dans ses derniers jours de longues heures de calme que sa piété a mises à profit. Mort le Jeudi-Saint, il fut inhumé le lendemain dans le cimetière de la paroisse Notre-Dame. Le clergé de la ville s'était empressé d'assister à ses obsèques.

— M. l'abbé Rousseau, anciennement curé de Levéville-la-Chenard, est depuis quelque temps curé de Châtenay. C'est par une omission involontaire que nous n'avons point signalé cette mutation dans notre numéro précédent. L'abbé Goussard.

— Le Jeudi-Saint, à sept heures et demie du matin, la délicieuse chapelle de la Sainte-Vierge de l'église d'Illiers offrait un spectacle des plus édifiants. Elle était remplie par tous les jeunes gens du Catéchisme de Persévérance, nouvellement fondé dans cette ville, auxquels avaient bien voulu se joindre un certain nombre d'hommes, prêtant ainsi le concours de leur présence et donnant l'exemple de leur fidélité à remplir le devoir pascal à cette phalange chrétienne qui renferme en elle l'espérance d'une paroisse.

Après la célébration du saint sacrifice, une voix que ces jeunes gens ont appris à connaître et à aimer les a conviés à cet apostolat de la prière sans lequel celui de la parole est trop souvent insuffisant. La communion générale des adultes avait eu lieu peu d'instants auparavant. Le nombre si multiplié des personnes assises à la table sainte a été une preuve sensible des retours heureux qui sont venus cette année consoler le cœur du pasteur et augmenter son fidèle troupeau.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MAI 1862.

VIE DE SAINT CHERON.

Le culte des aïeux est une chose si naturelle, si chère au cœur de l'homme, que dans les temps antiques elle dégénéra en idolâtrie. La religion qui, bien loin de détruire tous les nobles sentiments, les sanctifie, les élève, les purifie, a des honneurs particuliers pour ceux que les contrées, les nations, les cités regardent comme leurs pères dans la foi, parce qu'ils ont commencé cette filiation chrétienne qui est leur plus beau titre de gloire, leur plus beau fleuron d'immortalité. Elle célèbre leur fête sur un rite supérieur, et le plus souvent le trésor des indulgences est ouvert aux pieux fidèles qui s'approchent des sacrements en ces jours bénis.

Nous croyons donc entrer dans l'esprit de l'Église et répondre aux religieux désirs des Chartrains en redisant la vie d'un de leurs premiers apôtres, vie qu'ils connaissent sans doute, mais qu'ils pourront apprendre à leurs enfants, contribuant ainsi à resserrer cette longue chaîne des traditions nationales dont on aime toujours à pouvoir compter les nombreux anneaux.

Saint Cheron (1) était romain d'origine et de famille patricienne. Dès sa jeunesse il s'adonna à l'étude des lettres, et doué d'un génie vif et pénétrant, il y fit de rapides progrès; toutefois, malgré son savoir, il ignorait la seule chose nécessaire à connaître, car le flambeau de la foi n'avait point encore brillé à ses yeux. Un jour, par un effet de ces circonstances fortuites qu'on appelle le hasard, parce qu'on ne peut leur assigner une cause immédiate et sensible, le livre de l'apôtre saint Paul tomba entre ses mains; Cheron l'ouvrit et y lut ces paroles qui éclairèrent

(1) D'après le Bréviaire chartrain, Saint Cheron vivait du temps de Domitien, et mourut le 15 des calendes de juin. Les Bollandistes placent au Ve siècle sa mission dans les Gaules sous le règne de cet empereur.

subitement son intelligence : « La sagesse de ce monde est folie devant Dieu. »

Aussitôt, saintement inspiré d'embrasser le christianisme, il alla trouver un saint ermite dont les mystérieuses profondeurs du mont Esquilin dérobaient la vue aux regards des persécuteurs, et reçut de ses mains vénérables le sacrement de Baptême. Le néophyte retourna ensuite dans sa famille où il mena une vie vraiment chrétienne, résistant courageusement à tous les entraînements du plaisir et à toutes les sollicitations de ses parents pour lui faire contracter les liens du mariage. Cheron avait donné tout son cœur au bon Dieu, il n'y restait donc plus de place que pour le dévouement et pour le sacrifice!

La mort lui ayant enlevé jeune encore les auteurs de ses jours, il trouva que la fortune était un trop lourd fardeau pour une âme qui veut courir dans les voies du Seigneur, il s'en dépouilla en faveur des pauvres. Après avoir quitté les richesses pour éviter l'avarice, il quitta sa patrie pour échapper à la vénération et à la gloire que lui assuraient ses miracles et ses vertus, et s'embarqua pour les Gaules. Cheron avait été depuis plusieurs années promu aux saints ordres, et dans sa poitrine battait un cœur d'apôtre.

Aussi, pendant la traversée, il annonça aux passagers la bonne nouvelle du salut, et joignant le miracle à la doctrine qu'il leur enseignait, il apaisa une violente tempête en faisant le signe de la croix sur les flots!

A cette vue, tous ceux qui composaient l'équipage tombèrent à genoux en disant : « Père, fais nous Chrétiens. » Et l'homme de Dieu, répondant à leurs pieux désirs, s'inclina vers la mer et se servit pour les régénérer de cet élément terrible qui, un instant auparavant, menaçait de les engloutir.

Son vaisseau ayant ensuite abordé dans une des îles de la mer Thyrrénéenne, il manifesta le pouvoir que Dieu lui avait donné sur les démons en les chassant des corps d'une multitude de possédés. Les insulaires, témoins de ce prodige crurent à sa parole et reçurent le Baptême.

Saint Cheron parcourut ensuite tout le littoral de la Ligurie, se rendit à Marseille et à Lyon, semant les miracles sur ses pas et gagnant des âmes à Jésus-Christ.

Enfin il arriva à Chartres déjà évangélisé par saint Potentien et saint Altin ; mais hélas! l'ivraie avait presqu'entièrement étouffé le bon grain dans ce champ du père de famille travaillé naguère

avec tant de labeurs. Cependant les habitants avaient toujours conservé une grande vénération et une vive confiance pour la Vierge aux miracles. Quand on connaît, quand on aime la mère, on est bien près de connaître et d'aimer le fils : aussi le nouvel apôtre ramena-t-il sans peine les Carnutes dans les sentiers de la foi, et bientôt de nombreux disciples entourèrent l'homme de Dieu pour s'édifier de ses exemples et s'instruire de ses leçons. Cette terre de Beauce une fois cultivée, le Saint quitta l'antique Autricum pour se rendre à Lutèce, espérant convertir cette cité déjà célèbre ou y trouver la mort. Mais le Seigneur, voulant sans doute que le prix des sueurs du saint missionnaire et celui de son sang appartinssent tout entier au pays Chartrain, permit qu'il fut attaqué, ainsi que les chers disciples qui n'avaient pas voulu le quitter, par des brigands sortis inopinément d'une forêt voisine de la route (1) qu'ils parcouraient. Sur un signe de saint Cheron, ses compagnons se dispersèrent dans le bois. Pour lui, désirant assumer sur sa personne toute la rage de ces hommes farouches, il se mit à genoux et offrit sans pâlir sa tête à leurs fer homicide, heureux de payer ainsi la rançon de ses fils en Jésus-Christ, et de sauver leur vie en immolant la sienne ! Le crime une fois accompli, les bourreaux du Saint, honteux de leur lâche cruauté, prirent la fuite, laissant sur le chemin le corps de leur victime ensanglanté et sans vie.

La nuit suivante, les disciples de saint Cheron qui se tenaient toujours cachés dans l'épaisseur de la forêt, crurent entendre la voix de leur père bien-aimé qui les encourageait, les consolait et leur indiquait où ils trouveraient ses restes mortels. Aussitôt ils revinrent au lieu où ils avaient laissé le saint, ils aperçurent cet héroïque martyr de la charité encore agenouillé, et tenant dans sa main droite la tête que la hache des sicaires avait brutalement détachée du tronc.

Pleins d'une tristesse mêlée d'une joie surnaturelle, les disciples portèrent ces précieuses dépouilles sur une éminence appelée depuis la montagne sacrée ; de nombreux miracles opérés devant son tombeau, y attirèrent un grand concours de peuples, et déterminèrent la fondation d'une Église et d'une célèbre Abbaye que Clotaire III dota de grands biens en reconnaissance de la

(1) A trois lieues et demie environ de Chartres, une église fut élevée sur le lieu même du martyre du saint et fut appelée Saint-Cheron-du-Chemin.

— La paroisse de Saint-Aignan a eu aussi sa retraite et ses prédications extraordinaires. Le R. P. Argant, jésuite, a vu ses instructions si solides et si touchantes suivies avec beaucoup d'empressement. Appelé ailleurs dans la dernière semaine, l'éloquent prédicateur s'est fait remplacer par un de ses confrères, le R. P. de Bengz, qui a terminé avec succès la mission que le P. Argant avait si heureusement commencée.

— Mgr l'Évêque de Chartres a repris ses tournées de confirmation. Le mardi de Pâques, Sa Grandeur se rendait à la paroisse de Gellainville; un des derniers jours d'avril a été réservé pour celle de Luisant.

— Jeudi 24 avril, l'attention se portait sur une dizaine de pélerins au costume imposant, mais encore assez peu connu dans notre ville. C'était une société de Pères Dominicains, de la maison de Paris, venus en pélerinage à notre vénéré sanctuaire. Cette visite a été pour les bons Pères la source des plus douces émotions, et en quittant Chartres, ils se sont bien promis de publier en toute occasion les merveilles de Notre-Dame de Chartres.

— M. l'abbé Jourdain, ancien curé doyen de Brezolles, retiré depuis environ deux ans à la communauté des Sœurs Gardes-Malades, à Chartres, vient de mourir à l'âge de 71 ans. Victime de souffrances plus cruelles que les douleurs physiques dont elles sont d'ordinaire les avant-coureurs, ce respectable vieillard a retrouvé dans ses derniers jours de longues heures de calme que sa piété a mises à profit. Mort le Jeudi-Saint, il fut inhumé le lendemain dans le cimetière de la paroisse Notre-Dame. Le clergé de la ville s'était empressé d'assister à ses obsèques.

— M. l'abbé Rousseau, anciennement curé de Levéville-la-Chenard, est depuis quelque temps curé de Châtenay. C'est par une omission involontaire que nous n'avons point signalé cette mutation dans notre numéro précédent. L'abbé Goussard.

— Le Jeudi-Saint, à sept heures et demie du matin, la délicieuse chapelle de la Sainte-Vierge de l'église d'Illiers offrait un spectacle des plus édifiants. Elle était remplie par tous les jeunes gens du Catéchisme de Persévérance, nouvellement fondé dans cette ville, auxquels avaient bien voulu se joindre un certain nombre d'hommes, prêtant ainsi le concours de leur présence et donnant l'exemple de leur fidélité à remplir le devoir pascal à cette phalange chrétienne qui renferme en elle l'espérance d'une paroisse.

Après la célébration du saint sacrifice, une voix que ces jeunes gens ont appris à connaître et à aimer les a conviés à cet apostolat de la prière sans lequel celui de la parole est trop souvent insuffisant. La communion générale des adultes avait eu lieu peu d'instants auparavant. Le nombre si multiplié des personnes assises à la table sainte a été une preuve sensible des retours heureux qui sont venus cette année consoler le cœur du pasteur et augmenter son fidèle troupeau.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE MAI 1862.

VIE DE SAINT CHERON.

Le culte des aïeux est une chose si naturelle, si chère au cœur de l'homme, que dans les temps antiques elle dégénéra en idolâtrie. La religion qui, bien loin de détruire tous les nobles sentiments, les sanctifie, les élève, les purifie, a des honneurs particuliers pour ceux que les contrées, les nations, les cités regardent comme leurs pères dans la foi, parce qu'ils ont commencé cette filiation chrétienne qui est leur plus beau titre de gloire, leur plus beau fleuron d'immortalité. Elle célèbre leur fête sur un rite supérieur, et le plus souvent le trésor des indulgences est ouvert aux pieux fidèles qui s'approchent des sacrements en ces jours bénis.

Nous croyons donc entrer dans l'esprit de l'Église et répondre aux religieux désirs des Chartrains en redisant la vie d'un de leurs premiers apôtres, vie qu'ils connaissent sans doute, mais qu'ils pourront apprendre à leurs enfants, contribuant ainsi à resserrer cette longue chaîne des traditions nationales dont on aime toujours à pouvoir compter les nombreux anneaux.

Saint Cheron (1) était romain d'origine et de famille patricienne. Dès sa jeunesse il s'adonna à l'étude des lettres, et doué d'un génie vif et pénétrant, il y fit de rapides progrès; toutefois, malgré son savoir, il ignorait la seule chose nécessaire à connaître, car le flambeau de la foi n'avait point encore brillé à ses yeux. Un jour, par un effet de ces circonstances fortuites qu'on appelle le hasard, parce qu'on ne peut leur assigner une cause immédiate et sensible, le livre de l'apôtre saint Paul tomba entre ses mains; Cheron l'ouvrit et y lut ces paroles qui éclairèrent

(1) D'après le Bréviaire chartrain, Saint Cheron vivait du temps de Domitien, et mourut le 15 des calendes de juin. Les Bollandistes placent au Ve siècle sa mission dans les Gaules sous le règne de cet empereur.

subitement son intelligence : « La sagesse de ce monde est folie devant Dieu. »

Aussitôt, saintement inspiré d'embrasser le christianisme, il alla trouver un saint ermite dont les mystérieuses profondeurs du mont Esquilin dérobaient la vue aux regards des persécuteurs, et reçut de ses mains vénérables le sacrement de Baptême. Le néophyte retourna ensuite dans sa famille où il mena une vie vraiment chrétienne, résistant courageusement à tous les entraînements du plaisir et à toutes les sollicitations de ses parents pour lui faire contracter les liens du mariage. Cheron avait donné tout son cœur au bon Dieu, il n'y restait donc plus de place que pour le dévouement et pour le sacrifice!

La mort lui ayant enlevé jeune encore les auteurs de ses jours, il trouva que la fortune était un trop lourd fardeau pour une âme qui veut courir dans les voies du Seigneur, il s'en dépouilla en faveur des pauvres. Après avoir quitté les richesses pour éviter l'avarice, il quitta sa patrie pour échapper à la vénération et à la gloire que lui assuraient ses miracles et ses vertus, et s'embarqua pour les Gaules. Cheron avait été depuis plusieurs années promu aux saints ordres, et dans sa poitrine battait un cœur d'apôtre.

Aussi, pendant la traversée, il annonça aux passagers la bonne nouvelle du salut, et joignant le miracle à la doctrine qu'il leur enseignait, il apaisa une violente tempête en faisant le signe de la croix sur les flots!

A cette vue, tous ceux qui composaient l'équipage tombèrent à genoux en disant : « Père, fais nous Chrétiens. » Et l'homme de Dieu, répondant à leurs pieux désirs, s'inclina vers la mer et se servit pour les régénérer de cet élément terrible qui, un instant auparavant, menaçait de les engloutir.

Son vaisseau ayant ensuite abordé dans une des îles de la mer Thyrrénéenne, il manifesta le pouvoir que Dieu lui avait donné sur les démons en les chassant des corps d'une multitude de possédés. Les insulaires, témoins de ce prodige crurent à sa parole et reçurent le Baptême.

Saint Cheron parcourut ensuite tout le littoral de la Ligurie, se rendit à Marseille et à Lyon, semant les miracles sur ses pas et gagnant des âmes à Jésus-Christ.

Enfin il arriva à Chartres déjà évangélisé par saint Potentien et saint Altin ; mais hélas! l'ivraie avait presqu'entièrement étouffé le bon grain dans ce champ du père de famille travaillé naguère

avec tant de labeurs. Cependant les habitants avaient toujours conservé une grande vénération et une vive confiance pour la Vierge aux miracles. Quand on connaît, quand on aime la mère, on est bien près de connaître et d'aimer le fils : aussi le nouvel apôtre ramena-t-il sans peine les Carnutes dans les sentiers de la foi, et bientôt de nombreux disciples entourèrent l'homme de Dieu pour s'édifier de ses exemples et s'instruire de ses leçons. Cette terre de Beauce une fois cultivée, le Saint quitta l'antique Autricum pour se rendre à Lutèce, espérant convertir cette cité déjà célèbre ou y trouver la mort. Mais le Seigneur, voulant sans doute que le prix des sueurs du saint missionnaire et celui de son sang appartinssent tout entier au pays Chartrain, permit qu'il fut attaqué, ainsi que les chers disciples qui n'avaient pas voulu le quitter, par des brigands sortis inopinément d'une forêt voisine de la route (1) qu'ils parcouraient. Sur un signe de saint Cheron, ses compagnons se dispersèrent dans le bois. Pour lui, désirant assumer sur sa personne toute la rage de ces hommes farouches, il se mit à genoux et offrit sans pâlir sa tête à leurs fer homicide, heureux de payer ainsi la rançon de ses fils en Jésus-Christ, et de sauver leur vie en immolant la sienne ! Le crime une fois accompli, les bourreaux du Saint, honteux de leur lâche cruauté, prirent la fuite, laissant sur le chemin le corps de leur victime ensanglanté et sans vie.

La nuit suivante, les disciples de saint Cheron qui se tenaient toujours cachés dans l'épaisseur de la forêt, crurent entendre la voix de leur père bien-aimé qui les encourageait, les consolait et leur indiquait où ils trouveraient ses restes mortels. Aussitôt ils revinrent au lieu où ils avaient laissé le saint, ils aperçurent cet héroïque martyr de la charité encore agenouillé, et tenant dans sa main droite la tête que la hache des sicaires avait brutalement détachée du tronc.

Pleins d'une tristesse mêlée d'une joie surnaturelle, les disciples portèrent ces précieuses dépouilles sur une éminence appelée depuis la montagne sacrée ; de nombreux miracles opérés devant son tombeau, y attirèrent un grand concours de peuples, et déterminèrent la fondation d'une Église et d'une célèbre Abbaye que Clotaire III dota de grands biens en reconnaissance de la

(1) A trois lieues et demie environ de Chartres, une église fut élevée sur le lieu même du martyre du saint et fut appelée Saint-Cheron-du-Chemin.

guérison d'un de ses fils obtenue par l'intercession de saint Cheron.

Les siècles qui, au regard de l'éternité, ne sont pas même un jour, ne sauraient en s'écoulant avoir sur la puissante intercession des saints une action destructive. D'où vient donc que trop souvent hélas! les prodiges opérés à leurs prières ou devant leurs ossements sacrés pendant un grand nombre d'années, ne se reproduisent plus de nos jours qu'à de rares intervalles ou finissent même par cesser ? Ah ! n'en doutons point, c'est à nous seuls, c'est à notre scepticisme, à notre indifférence qu'il faut attribuer ce fait regrettable mais cependant trop réel.

Ayons la foi simple et vive de nos pères et les mêmes grâces nous seront accordées; car tout est promis à la prière de la foi! (1) C.

LE MOIS DE MARIE DANS LES CAMPAGNES.

Le mois de Marie a été cette année célébré avec une pompe toute gracieuse, toute virginale, non-seulement dans les grands centres de population du diocèse, mais encore dans les cités les moins importantes; il n'est pas jusqu'aux villages qui n'aient aussi rendu leur tribut d'hommages à la rose mystique, à ce lis du ciel dont la beauté surpasse encore celle du lis des champs. Sans doute, car il faut toujours être vrai, bien des localités n'ont point encore inauguré au milieu d'elles cette dévotion si glorieuse à Marie, si consolante pour ses fidèles enfants, mais on doit s'attrister avec elle de cette abstention, plutôt que de leur en faire un reproche, car il faut de bien puissantes raisons pour se priver d'un tel moyen d'édification pour une paroisse, et de sanctification pour ceux qui en font partie; et l'on ne saurait supposer que, sans des motifs impérieux, on s'impose un pareil sacrifice.

Oh! oui, c'est un sacrifice bien grand que de renoncer à grouper au pied de l'autel de la *bonne Mère*, des serviteurs aimants et dévoués; que de se résoudre au silence quand il est si doux de parler de Marie, de chanter ses louanges, d'exalter ses bienfaits. Le culte de Marie est si attractif et si doux! s'il n'en était pas ainsi, verrait-on pendant un mois entier nos églises

(1) Bien loin de notre pensée de dire qu'il n'y a plus de miracles dans notre siècle; la Salette, Lourdes, Pibrac, etc., nous donneraient un formel démenti; nous voulons parler de ces pélerinages antiques autrefois si célèbres par les prodiges qui s'y opéraient et l'affluence des peuples qui venaient y prier et qui maintenant sont tombés dans un oubli presque complet.

se remplir après une journée employée pour plusieurs, à de rudes et fatigants travaux, tandis qu'à d'autres époques elles restent presque vides? Ce qui contribue à cette affluence, c'est qu'au culte intérieur rendu à la Mère du Sauveur, vient se joindre ce culte extérieur qui emprunte à la nature ses plus riantes fleurs ; à l'art, ses plus belles décorations; à la voix humaine, ses chants les plus mélodieux.

Et qu'on n'objecte pas que cette pompe ne convient qu'aux grandes villes : tout est relatif, et l'habitant des campagnes qui est habitué à voir les autels de son église dépouillés d'ornements, éprouve une joyeuse admiration en contemplant la blanche parure dont quelques mains pieuses, sinon habiles, ont revêtu la chapelle de Marie qui resplendit, au moment du salut, de lumières placées autour de la statue de la bonne Vierge. Aussi comme les populations répondent avec empressement à l'appel qui leur est fait d'assister à ces touchantes cérémonies, surtout lorsqu'elles sont un peu préparées, annoncées à l'avance. Nous avons assisté à plusieurs réunions du mois de Marie dans nos campagnes, et nous pouvons dire que nous avons été frappé et du recueillement avec lequel les bons villageois écoutaient la parole de Dieu, et de l'esprit de foi qui ressortait de leur maintien. Pour appuyer notre parole de quelques exemples, nous citerons la paroisse de Méréglise, où les jeunes filles, formées par les sœurs de Saint-Paul, chantaient avec ensemble et justesse des cantiques dont les pieux refrains avaient quelque chose d'entraînant. Le trône élevé à Marie avec sa brillante illumination et ses élégantes draperies achevait de donner à cette petite église un cachet d'élégance que l'on retrouve rarement dans les simples villages. Terminons en disant quelques mots sur la touchante cérémonie qui a eu lieu à Nonvilliers (canton de Thiron), le dernier dimanche de mai.

Le zélé pasteur qui dirige cette paroisse avait prévenu son cher troupeau, que le soir, après vêpres, on ferait aux petits enfants à la suite d'une instruction, une distribution de *médailles* et qu'il engageait fort les mères à les conduire à l'église. Or, non-seulement les mères y sont venues, mais bon nombre de pères de famille n'ont pas voulu rester en arrière, de sorte que cette jolie église qui à l'heure de vêpres voit ordinairement les bancs de sa nef presqu'entièrement inoccupés, était toute remplie, et que le nombre des médailles cependant bien grand s'est trouvé trop petit. Oh! je ne la quitterai jamais, disait au prédicateur un

brave homme qui venait d'en recevoir une de ses mains; et en prononçant ces mots, de grosses larmes roulaient dans ses yeux, qu'éclairait un rayon de reconnaissance et de bonheur. La bénédiction des petits enfants avait précédé la distribution des médailles qui fut suivie du salut et de la consécration des enfants et des parents à la Vierge immaculée. Certaines personnes diront à cela : on reçoit plus facilement une médaille qu'on ne se convertit. Ceci est très-vrai, mais souvent l'un amène l'autre. C'est toujours un commencement et un bien bon commencement, croyez-moi bien, que de se mettre sous la protection de Marie, la douce et tendre Mère du pauvre pécheur. X.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Un décret en date du 12 mai agréait la nomination faite par Mgr l'Évêque de Chartres de M. l'abbé Laye, chanoine honoraire, curé desservant de Morancez, à la cure d'Authon. M. l'abbé Laye, que le choix de l'autorité ecclésiastique avait déjà désigné il y a plusieurs années pour remplir un pareil poste, a dû céder enfin aux vives instances de son Évêque. Il a quitté sa chère paroisse pour prendre possession de son doyenné le 22 du mois.

— Par un autre décret impérial, en date du 17 mai, la nomination de M. l'abbé Popot, curé de Gasville, à la cure d'Auneau a été également agréée.

— Le mercredi 7 mai, le petit séminaire de Saint-Cheron, maîtres et élèves, s'est rendu en pélerinage à Mignières, au sanctuaire de Notre-Dame de la Salette, avec sa musique instrumentale nouvellement organisée. L'espace nous manque pour rendre compte aujourd'hui de cette charmante petite fête.

— Voici la liste des paroisses où Monseigneur a donné la confirmation dans sa dernière tournée :

Theuville, Allonnes, dimanche 11 mai;
Voves, Ymonville, Prasville, lundi 12;
Germignonville, Bazoches-les-Hautes, mardi 13;
Baigneaux, Poupry, mercredi 14;
Terminiers, jeudi 15;
Cormainville, vendredi 16;
Varize, Baignolet, samedi 17;
Neuvy-en-Dunois, Sancheville, dimanche 18.

CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE D'OZOUER-LE-BREUIL.

Le célèbre publiciste qui dans des pages brûlantes de foi vient de nous révéler les doux parfums que savoure à Rome un cœur chrétien fait pour comprendre la ville éternelle, dit quelque part : « La consécration d'un autel se peut voir partout en pays catholique. C'est néanmoins ce que j'ai vu de plus grand dans Rome. Je vou-

drais en fixer une ombre, dérober un accent à cette poésie de la liturgie, plus vaste, plus parfaite encore et plus intraduisible que la poésie des livres saints, etc. » Quelles auraient été ses impressions s'il avait vu la dédicace d'une église? Ces sortes de solennités se peuvent voir partout, mais à des intervalles de temps assez rares pour que leur apparition soit toujours chose nouvelle et magnifique. Jugez surtout de l'effet qu'elles doivent produire lorsque leur éclat vient trancher sur la simplicité ordinaire des cérémonies dans un village de la campagne. Aussi, quel jour pour Ozouer-le-Breuil que le 19 mai dernier! Jour de récompense pour une population qui, à l'exemple d'un magistrat généreux, s'était imposé tant de sacrifices; jour de triomphe pour un pasteur zèlé qui, n'écoutant que son courage, avait espéré longtemps contre toute espérance le succès de sa belle entreprise. L'église d'Ozouer-le-Breuil, de date fort ancienne, menaçait ruine depuis plusieurs années; M. l'abbé Dolléans résolut un jour de lui rendre la solidité et de lui donner de plus la convenance et la majesté que réclame la maison de Dieu. On se mit à l'œuvre sous la direction intelligente d'un habile architecte d'Orléans, et l'œuvre est accomplie. Neuf dans tous les détails de sa structure, depuis la maçonnerie des fondements jusqu'à la voûte aux gracieuses nervures, jusqu'à la flèche élégante d'un clocher en pierre, ce monument devait, le 19 mai, recevoir des mains de l'Église sa plus précieuse parure, la consécration.

Au rapport des spectateurs, la fête se passa dans le plus bel ordre et avec la plus grande pompe. Arc de triomphe devant le portail, charmant petit sanctuaire improvisé dans la maison d'école pour l'exposition des saintes reliques, longue procession défilant, confrérie de la Sainte Vierge en tête, à travers les rues du pays, chant romain sûrement et agréablement exécuté par Messieurs les ecclésiastiques de la contrée, tout était bien fait pour ravir une multitude nombreuse formée d'abord par la population locale et grossie par l'affluence des étrangers. Vingt-cinq prêtres au moins composaient le cortége de Monseigneur qui s'était fait accompagner de M. l'abbé Barrier, vicaire-général et de M. l'abbé Germond, grand-maître des cérémonies de la cathédrale!

Puissent les habitants d'Ozouer s'éprendre d'une affection vive et d'un attachement durable pour cet édifice sacré dont la pierre angulaire fut le désir de glorifier le Seigneur par la dignité du culte, et dont la principale décoration devra être leur assiduité à la prière dans le lieu saint!

ÉRECTION D'UNE CROIX DANS LA PAROISSE DE CHAUDON.

On nous écrit de Chaudon la lettre suivante, que nous reproduisons en son entier :

« Chaudon, 26 mai 1862.

» Monsieur le rédacteur,

» Il est un petit village du canton de Nogent-le-Roi coquettement assis sur les bords ombragés de l'Eure. Le talent et la générosité de pieux châtelains en ont fraîchement décoré l'église de belles peintures et de riches vitraux. Le croirait-on? une messe en musique s'y exécutait à la fête de Noël. A l'appel d'un pasteur aussitôt aimé

que connu, quarante chanteurs répondaient par leurs voix mâles et ébranlaient la voûte étonnée de tels accents. C'étaient les jeunes gens du village, sous la direction de l'excellent instituteur, dont le zèle n'a d'égal que l'aptitude et le mérite. Ils alternaient avec les voix suaves des jeunes filles, présidées par leur bonne et pieuse institutrice. Ainsi se passèrent les exercices du carême. Aux jours saints, des exécutions harmonieuses ont fait de ces jeunes gens de véritables musiciens.

» Le bien a son heureuse contagion. La foule se pressait compacte dans le temple, naguère désert, et rappelait par son recueillement les beaux jours des âges de foi. La pensée vint de consacrer par un monument public et durable le souvenir de ce beau mouvement. Elle s'est réalisée le dimanche 18 mai, aux vêpres.

» La population circonvoisine, jointe au village entier, faisait douter des larges proportions de l'église. Un essaim de jeunes filles vêtues de blanc formait un brillant cortége à la bannière et à l'image de Marie. La compagnie des sapeurs-pompiers, en sa plus belle tenue, faisait son entrée imposante. Les quarante chanteurs de Chaudon, en habit noir, cravate blanche, brassard rose, la croix rouge des croisés à l'épaule gauche, étaient déjà à leur poste, chef en tête. Entrent six d'entre eux, portant sur un brancard orné de fleurs et de verdure UNE CROIX que les habitants ont voulu élever par souscription sur la place du village. A cette apparition soudaine, les sapeurs portent les armes, les clairons sonnent une brillante fanfare, le tambour bat aux champs, le drapeau s'incline, l'émotion est dans tous les cœurs.

En peu d'instants s'organise un nombreux cortége, auquel viennent se joindre les quatre-vingts enfants des écoles, porteurs d'oriflammes aux fraîches et vives couleurs. Un suisse armé de pied en cap, paraissant dire que Chaudon n'a rien à envier aux métropoles, dirige gravement la longue procession dans les rues du village. De nombreux choristes en chape chantent lentement une strophe du *Vexilla regis ;* les quarante chanteurs répondent en masse imposante par de pieux couplets; le tambour bat, le clairon sonne. De strophe en fanfare, le cortége arrive sur la place, où se dresse un sévère piédestal de pierre. L'étendard de Constantin, portant le signe doré de la rédemption avec la légende *In hoc signo vinces,* fait flotter ses longs plis dans les airs. Des arbres verts entourent la place, et de quatre colonnes ornées de cassolettes s'élève en autant de nuages la suave fumée de l'encens.

» Enfin le cortége s'est arrêté. Des bras vigoureux ont érigé sur son piédestal l'arbre du salut. M. le Curé de Nogent, qui a daigné accepter la chape de célébrant, gravit les degrés de l'estrade, et l'oreille avide de l'assistance entend sa parole, dont la touchante éloquence lui est chère. Les yeux sont fixés sur le pieux orateur, qui tient la population suspendue à ses lèvres et fait longtemps vibrer les cœurs. Il procède ensuite à la bénédiction de l'arbre sacré et s'agenouille trois fois pour l'adorer. M. le Curé de Chaudon, le clergé paroissial, les quarante chanteurs, les demoiselles de la Confrérie, les enfants des écoles, viennent deux à deux se prosterner au pied de la Croix et la baiser avec respect et amour.

» Déjà, au chant triomphant du *Te Deum*, le cortége a repris sa marche; depuis longtemps déjà les premiers rangs ont disparu, et de nombreux fidèles accomplissent encore le pieux devoir. Un salut religieusement entendu, une dernière fanfare, un dernier concert annoncent que la touchante cérémonie est achevée. La foule s'écoule lentement, emportant dans son cœur un souvenir qui ne s'effacera jamais.

» Quand de si vives étincelles jaillissent de la cendre, peut-on croire que le feu sacré soit éteint? Non, mille fois non; la foi n'est pas morte au cœur de nos populations : elle n'est qu'endormie, et la parole sainte peut encore la réveiller. »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JUIN 1862.

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE

Nous sommes à l'époque des premières communions : ce magnifique sujet vient donc tout naturellement se placer sous notre plume, et il devra facilement trouver un écho dans les cœurs. Toutefois nous ne venons point ici, profitant du côté poétique qu'il renferme, représenter à nos lecteurs dans un langage fleuri ces anges de la terre, le visage rayonnant de candeur et d'innocence, s'approchant avec une modestie toute céleste du banquet divin ; nous ne voulons leur parler ni de ces longs voiles blancs qui enveloppent les jeunes filles dans leurs plis gracieux et multipliés, ni de ces couronnes virginales qui ombragent leurs fronts purs ; ni de ces flots d'encens qui s'élèvent jusqu'au trône sur lequel repose le Soleil eucharistique ; ni enfin de ces vastes guirlandes qui enlacent les piliers ou qui serpentent sur les murs de la maison du Seigneur; non, toutes ces choses ayant déjà été décrites bien mieux que nous ne saurions le faire, nous préférons toucher une question pratique et démontrer en quelques mots qu'il faut de bien petits moyens pour empêcher ou pour faire que cette grande parole : « La première communion c'est le plus beau jour de la vie, » soit à l'égard de plusieurs, une éclatante vérité.

Eloignant d'abord toute question de conscience, supposons, parents chrétiens, ce qui est pour le plus grand nombre une réalité, que vos chers enfants sont bien instruits, qu'ils ont fait une bonne retraite, une sincère confession, en un mot qu'ils sont ce qui s'appelle bien préparés, et prenons-les au matin du beau jour.

Les cloches sonnent en branle, et leurs joyeux carillons semblent être l'emblême de l'allégresse qui règne dans les cœurs. Les enfants se réveillent ; en ce moment, ils sont beaux comme l'espérance et radieux comme les anges du ciel! eh bien, il n'a fallu que quelques minutes pour enlever à leurs regards la douceur et la sérénité. C'est que les apprêts de la toilette ont commencé, et avec eux les petites contrariétés, les petits soucis, c'est qu'il est question de se faire *beaux*, de se faire *belles* surtout, d'éclipser peut-être telles ou telles. Oh! sans doute, nous ne voulons pas faire de ces quelques réflexions des généralités, et si nous parlons de ces petites misères, c'est pour éviter qu'elles se représentent jamais, c'est pour tenir les bonnes mères en garde contre certaines exclamations laudatives qui parfois leur échappent à elles, à une bonne, à une obligeante voisine; c'est pour les empêcher de répandre ainsi, presqu'à leur insu, dans l'âme de leurs enfants je ne sais quelle fumée de vanité. Oh! n'est-ce pas, ce serait bien dommage que de les exposer à être en si mauvais air dans un jour où l'on ne devrait respirer que les doux parfums de la vertu, dans un jour qui doit être le plus beau, le plus pur de la vie surtout. Et puis viennent ces légers accidents de toilette qu'un peu de prévoyance ou de calme feraient facilement éviter; sans doute ce sont des riens, mais que de petites impatiences n'ont-ils pas causées aux enfants! que de mouvement s'est fait autour d'eux ! et cependant ils devraient être entourés de calme et de silence, vivre jusqu'au moment où ils entreront dans la salle du festin, dans une atmosphère de recueillement, de prière et de paix.

Tout devrait leur parler du ciel, et leurs blanches parures n'être à leurs yeux qu'un symbole de l'innocence qu'ils doivent apporter à l'autel. Enfin le moment du départ est arrivé et avec lui, pour les filles en particulier, force recommandations de ne pas se salir, se chiffonner, que sais-je? et puis avec un dernier baiser, cette pieuse mais banale réclame : « Prie bien pour nous. » Chers enfants! cela viendra peut-être, mais pour l'instant, il faut convenir que plusieurs n'y pensent guère. Les voici tous rangés autour du sanctuaire, la messe commence, *chantée* dans un grand nombre de petites localités (ce qui allonge la cérémonie et captive moins l'attention des enfants que lorsqu'ils peuvent redire en chœur des cantiques; mais enfin le mieux n'est pas toujours le possible).

J'abrège, et je viens à la récitation des actes; quand elle peut se faire en commun et à demi-voix on évite bien des distractions, bien de petites rivalités, et elle prépare bien mieux les enfants à la grande action qu'ils vont faire; mais là encore se trouve un usage assez généralement établi, et dont il ne serait peut-être pas toujours à propos de vouloir s'affranchir. Enfin le divin Agneau est là sur l'autel. La voix vénérée du pasteur adresse à ses chères petites brebis, avant de leur distribuer le pain divin, quelques paroles du cœur. Les larmes coulent, larmes de bonheur et de joie. Les indifférents, les incroyants eux-mêmes, si toutefois il s'en trouve dans l'auditoire, tombent à genoux et confirment par leur attitude recueillie la présence réelle de Jésus au très-saint Sacrement.

Le mystère d'amour s'achève, la virginale cohorte sort de l'église, les parents pressent, entourent, embrassent leurs enfants, et pour plusieurs leur première pensée est de s'informer si ces chers convives du bon Dieu ont faim.

Ils ont à peine quitté le temple du Seigneur, et les voilà qu'ils se précipitent sur des gâteaux qu'ils mangent avec avidité. Oh! il y a là un abus, une inconvenance même contre laquelle il nous semble qu'on ne pourrait trop s'élever. Si la sainte cérémonie, pour des causes que nous devons croire urgentes, s'est prolongée de manière à ce que plusieurs de ces pauvres petits n'aient point la force de regagner à jeûn leur demeure, qu'ils prennent pour apaiser le premier besoin le morceau de pain bénit qui leur est distribué après la messe; mais de grâce évitez-leur ce repas pris sur la place publique et en de telles conditions, car en ôtant à vos enfants les suaves impressions dont leur âme est remplie, on leur enlève aussi cette auréole sainte, cachet mystérieux qui révèle en eux la présence du Seigneur. Et puis, quand ces privilégiés du divin Maître sont rentrés dans le sanctuaire domestique, oh! qu'ils y soient entourés d'égards et de respect. Qu'on évite surtout de les reprendre avec sévérité pour avoir maculé leurs *beaux* vêtements ou fait quelque autre maladresse. Non, en ce grand jour, bonnes mères, ne les grondez pas; regardez leur bonheur comme une chose sainte, comme un dépôt sacré que vous n'avez pas le droit de leur enlever.

Et puis autour d'eux point de rires trop bruyants, de réflexions mondaines, que votre conversation soit édifiante, votre joie sainte, vos entretiens modestes; que votre attitude, vos regards,

le son de votre voix et jusqu'à vos baisers leur indiquent qu'ils ont grandi à vos yeux, et que vous les aimez d'autant plus que le Seigneur les a aimés davantage en se donnant tout à eux.

Ainsi, en les préparant à leur bonheur alors qu'ils l'attendent encore, et en les aidant à le conserver alors qu'ils le possèdent, parents chrétiens, vous aurez largement contribué à faire que le jour de la première communion de vos enfants soit réellement pour eux le plus beau jour de la vie. C. de C.

PÉLERINAGE DU PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-CHERON A NOTRE-DAME DE LA SALETTE, A MIGNIÈRES.

LETTRE D'UN ÉLÈVE A UN AMI ABSENT.

Mon cher B...

Tu te rappelles ce qu'Henri IV écrivait à l'un de ses généraux, après un grand fait d'armes auquel celui-ci n'avait pu prendre part : « Pends-toi, brave Crillon, tu n'y étais pas! » Eh! bien, avec le même sérieux que le bon roi, je choisis une tournure analogue pour épigraphe de ma lettre : « Nous avons été à Mignières, pends-toi, mon cher B..., tu n'y étais pas! » — A Mignières! me réponds-tu peut-être, quel est ce pays? je ne suis pas fort sur la carte départementale. — Allons donc, Monsieur B..., cette question eût été tolérable il y a quelques années; encore aurait-elle étonné cent bonnes personnes de dix cantons à la ronde, fidèles à visiter le sanctuaire des trois Marie. Mais, aujourd'hui, le pays a grandi, sinon en population, du moins en renommée; le pélerinage des trois Marie, sans être oublié, ne brille plus qu'au second rang, depuis que Notre-Dame de la Salette, voulant se rapprocher de sa sœur aînée, Notre-Dame de Chartres, s'est choisi un pied-à-terre à deux lieues de ses clochers. Mignières donc est une petite paroisse qui, à cause d'une jolie chapelle récemment dédiée à Notre-Dame de la Salette, attire bon nombre de pélerins qui voudraient bien, mais qui ne peuvent pas et pour cause, se transporter sur la célèbre montagne du Dauphiné. Veux-tu maintenant connaître le comment et le pourquoi de notre excursion dans cette contrée peu habituée à notre visite? Écoute :

Au commencement du mois de Marie, nos bons maîtres s'entendent pour insérer dans le réglement de cette année un article exceptionnel, de circonstance : Tel jour, les élèves seront conduits à... pour... Oh! la délicieuse idée qu'un article de circonstance, comme celui-ci du moins! Convention tient lieu de loi. Le jour dit arrive : c'était le premier mercredi de mai; tout est prêt pour l'exécution du projet.

On part, et le temps sera magnifique; les élèves l'ont prédit, ils en sont sûrs, et la preuve c'est qu'ils ont chanté le cantique : « *Donne, donne-nous un beau jour.* » Faut-il le dire? on n'est point prophète dans son pays, et notre prophétie allait rater. C'est égal; nous sommes en chemin, nous allons voir. Oui, nous allons voir, et puis... et puis faire une étude sur l'inconstance des saisons, et puis gémir... Heureusement la Providence y avait pourvu : elle semblait avoir mis sur la route de Luisant, tout exprès pour nous abriter, un pont hospitalier à qui nous allions conter nos peines. Mais, ô terreur! ô dures épreuves de la vie! on nous parle de retour à la maison! *Jean s'en alla comme il était venu*, mais un sort semblable n'avait pas de quoi nous satisfaire. Enfin le ciel nous prend en pitié; le soleil se dérobe un instant au voile malhonnête des nuages pour nous envoyer un sourire. Ce ne fut qu'un cri dans toutes les bouches : *en avant!* et, aussi agiles que les zouaves de Crimée, nous partons, le parapluie dans la main en guise de baïonnette. Nous avançons, nous avançons; l'horizon s'éclaircit et déjà nous laisse voir dans le lointain une espèce de village, puis une apparence d'église et surtout une apparence de clocher. « Italie! Italie! s'écrient nos savants toujours débordants de souvenirs virgiliens. — Patience! répondent nos guides; ce n'est pas là le pays cherché; patience! » Nous étions à Thivars, ni plus ni moins. Arrivés au presbytère, nous faisons halte; c'était pour mieux courir.

M. le curé de Thivars nous fit si bonne figure que nous lui aurions donné de tout cœur un cantabile instrumental, si jusqu'au terme du voyage la musique n'avait dû rester en garde d'une pluie un tant soit peu opiniâtre. Ce qu'il nous fallait, mon cher, dans ce moment, ce n'était pas un cantabile, ce n'était pas encore un allegro, mais un *pas redoublé!* Nous l'avons attrapé en perfection.

Ah! ah! cette fois nous y voilà; nous approchons! Entendez-vous, camarades, le tintement d'une cloche? Mon oreille a frémi; mais quoi! là-bas ne voyez-vous pas se déployer une bannière? Oui, oui, on vient à notre rencontre. Halte! Monsieur le chef d'orchestre, la baguette, s'il vous plaît! et les trompettes, et les clairons, et les jolis trombonnes, et les douces caisses, tout accourt dans nos mains, et fion fion, tire lire lire! grand morceau triomphal qui nous conduit droit au cœur de monsieur le curé, puis de là à son église.

Effusion de prières, cantique au saint Sacrement, sainte messe célébrée par M. l'abbé Pêcheteau, économe des séminaires, chants à Marie : c'est ici, comme tu le vois, la partie la plus importante de notre pélerinage à Notre-Dame de la Salette. Déjà cependant M. l'abbé Prévost, curé de la paroisse, n'en peut plus d'émotion. Il se laisse aller à un premier épanchement qui attendrit toute l'assistance, nombreuse comme tu peux le croire. Il ne nous dit d'ailleurs que quelques mots, dans la crainte de prolonger ce premier exercice.

Triste chose que l'humanité! nous avions beau faire... nous avions faim! Mais M. le curé s'était concerté avec nos maîtres pour obvier à ce petit inconvénient; et le festin de Mignières, dans une aire de

grange merveilleusement transformée en réfectoire, aura pour longtemps sa ligne tracée sur une des plus heureuses pages de nos souvenirs. Il est deux heures : nous avons contemplé toutes les curiosités du village, et ce n'a pas été long; retournons à l'église. Quelle foule s'y est portée avant nous! La cérémonie va être belle, et la musique donc!... Le mois de Marie commence. De doux refrains de clarinette à l'unisson de nos chanteurs font entendre l'accent de la prière. C'est le moment où M. le supérieur s'avance vers l'autel du pélerinage pour y déposer dans une élégante corbeille des lettres que nous avions écrites à Notre-Dame la veille de notre départ et un cœur offert par nous, dans lequel on a inséré les noms de toutes les personnes de la maison. Console-toi, cher ami, le tien y a trouvé aussi sa place. Spectacle touchant qui a saisi l'âme de M. le curé. Il prend la parole et s'adresse surtout à ses paroissiens, devant lesquels il fait sonner haut l'éloge des séminaires, du nôtre en particulier. Son discours simple fut souvent pathétique : ce vénérable ecclésiastique connaît le langage du cœur. M. le Supérieur prend ensuite la parole et remercie en quelques mots le vénérable pasteur et les paroissiens présents à la fête du ravissant accueil qu'on nous a fait. Nous prions une fois encore, les fanfares sonnent; c'est le départ.

L'itinéraire ne sera pas le même que ce matin, bien entendu : nous allons sur *Spoir* et le tambour bat *aux champs*. Spoir est un petit village qui offrira à notre disposition des greniers d'abondance; ce sera une étape et nous voulons y laisser l'appétit, le compagnon de voyage le plus assidu et le plus ennuyeux. Mais pour gagner le morceau de pain, il faut tirer le cuivre des boîtes. Voyons, une pièce marquante qui voudra dire : « C'est le séminaire qui passe! » Mon cher ami, les enfants de Spoir cessèrent d'être eux-mêmes; on aurait dit qu'ils avaient touché à la machine électrique. Le parc du château avait vu ses échos répondre à toutes nos notes.

Nous arrivons à Fontenay-sur-Eure. Nouvelle scène! Fioritures de grosse caisse, faisant solo sur un fonds de quarante instruments! et les bons habitants applaudissent en nous invitant chaudement à revenir au milieu d'eux.

Le soleil est sur son déclin; nous sommes en marche pour Chartres; de loin, nous saluons Notre-Dame, en égrénant notre chapelet. Nous touchons à Saint Cheron; enfin la porte du séminaire se ferme sur nous, et nous sommes contents.

Ainsi se passa cette journée : seule, la pensée de ton absence pouvait ternir nos joies au sanctuaire béni; la meilleure coupe de miel a presque toujours sa goutte d'amertume. L'idée de cette privation te sera pénible, à toi surtout, mon cher B...; cependant, toute réflexion faite, je ne te conseille plus de te pendre ; le suicide est trop dangereux et serait peu convenable à l'occasion d'un pélerinage; il n'est permis aux enfants de Marie de ne *tuer* en eux qu'une seule chose, la volonté propre par l'esprit de sacrifice.

Ton ami,

F. G.

P. S. J'oubliais de te dire que, chaque mercredi de mai, nous continuons à faire le mois de Marie dans les paroisses environnantes. Lèves, St-Prest et Ver, ont été tour à tour saluées par nos sérénades et nos cantiques. Nous avons vu dans chacune de ces églises, à Ver surtout, de gracieuses décorations en l'honneur de la bonne Vierge, et une assistance nombreuse avide d'entendre la musique et recueillant la parole de Dieu avec une religieuse attention.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Décidément la métropole chartraine veut briller au premier rang pour la solennité des processions. Est-il beaucoup d'autres cités où la cérémonie de la Fête-Dieu soit célébrée avec cette magnificence dont nous fûmes témoins le dimanche 22? Quelle prodigieuse multitude se développant sur deux longues files, ou distribuée en groupes charmants sous les bannières respectives! Quel empressement chez tous, jeunes personnes de haute famille comme enfants pauvres, principalement chez les élèves des écoles primaires et secondaires, pour former le cortége du Sauveur! Nous signalerons ici, entre bien d'autres établissements, d'une part l'institution Notre-Dame avec ses jolis guidons, et de l'autre, le pensionnat de Saint-Paul avec ses gracieux bouquets de fleurs. Que l'on joigne à cet édifiant personnel les députations des confréries toutes fières de leurs insignes particuliers, de leurs oriflammes distinctives; puis enfin le clergé des séminaires et des paroisses, en chapes ou en dalmatiques, s'avançant avec majesté près du dais sous lequel Sa Grandeur porte le saint Sacrement; que l'on n'oublie pas non plus l'escadron de chasseurs échelonnés sur le parcours de la procession, et la conférence de saint Vincent de Paul, garde d'honneur du Dieu de charité; et l'on aura une idée du coup-d'œil le plus touchant et le plus grandiose. La musique militaire eut aussi une large part à notre admiration; plusieurs morceaux dont le choix et la parfaite exécution font honneur à l'habileté d'un jeune chef estimable à toute sorte de titres, étaient dignes du répertoire si riche en religieuses harmonies que l'on peut apprécier chaque dimanche dans l'église de Saint-Pierre, à la messe de midi, autrement appelée la *messe des soldats*.

— Monseigneur l'Évêque de Chartres devait quitter Rome le 22 juin seulement pour rentrer en France; mais des circonstances inattendues le déterminèrent à avancer le jour du départ, et le 17 les journaux nous apprenaient son débarquement à Marseille. Cette nouvelle commençait à peine à circuler, que déjà elle en appelait une autre. Le mercredi 18, à huit heures du soir, Monseigneur traversait incognito sa ville épiscopale et s'annonçait lui-même aux portes de son palais à la grande surprise de tous. Dès son arrivée, les premiers avertis eurent la faveur d'une courte audience, et le lende-

main les visiteurs se succédèrent en grand nombre, bien désireux de revoir un père et de saisir sur ses lèvres quelques nouvelles des actes glorieux de Pie IX, et des fêtes de Rome, c'est-à-dire des joies récentes de l'Église.

— A l'heure où nous allons mettre sous presse, on nous annonce que l'Ordination, retardée par le voyage de Monseigneur, doit avoir lieu le jour de la fête de saint Pierre. Il y a fort peu de nouveaux prêtres cette année encore; mais le nombre actuel des élèves du séminaire en promet davantage pour les ordinations suivantes.

L'abbé GOUSSARD.

— La distribution des prix du Petit-Séminaire de Saint-Cheron se fera le lundi, 28 juillet, à dix heures du matin. C'est une fête toute de famille pour laquelle on n'adresse pas d'invitations particulières. Toutefois les directeurs de l'établissement seraient flattés de voir MM. les ecclésiastiques venir en bon nombre encourager par leur présence les succès de leurs chers élèves.

Le lendemain, mardi 29, aura lieu, de neuf heures du matin à cinq heures du soir, l'examen des enfants qui se présentent pour la rentrée prochaine. Cet examen est de rigueur, et nul aspirant ne sera reçu sans avoir subi cette épreuve. Les conditions matérielles d'admission devront être également réglées à l'avance avec M. l'Économe des Séminaires.

Pour être admis en septième, il faut connaître passablement la Grammaire française, l'orthographe usuelle et l'analyse; posséder très-bien la première partie de la Grammaire latine de Lhomond, faire convenablement de petits thèmes et de petites versions en rapport avec ces éléments, et savoir le Catéchisme exigé pour la première Communion.

Pour être admis en sixième, il faut de plus posséder parfaitement la première partie de la Grammaire latine, savoir en appliquer les règles dans les thêmes, expliquer aisément l'*Epitome historiæ sacræ* et faire avec facilité l'analyse française et latine.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de connaître passablement les éléments de la Grammaire française pour commencer avec succès les études latines : faute d'une préparation suffisante à cet égard, bien des enfants ne font pas tous les progrès désirables.

ERRATUM DU SUPPLÉMENT DE JUIN.

Page 1, dans la note, joignez ces mots : *sous le règne de cet empereur* à la phrase précédente.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE JUILLET 1862.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

ÉTABLISSEMENT DE LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE ET ÉRECTION D'UNE CROIX AUX RESSUINTES.

On nous écrit du canton de La Ferté-Vidame :

« Le mardi 15 juillet dernier, l'église des Ressuintes, grâce au zèle de son jeune et digne curé, M. l'abbé Marchand, était témoin d'une délicieuse fête de famille. L'institution de la Confrérie du Rosaire dans la paroisse et la bénédiction d'une croix nouvellement érigée dans le cimetière, tel était le programme.

» Vers dix heures du matin, les joyeuses volées de la cloche répétaient au troupeau le chaleureux appel du pasteur. Cet appel devait-il être accueilli? Le pétillement des seigles mûris et la sérénité jusque-là si rare d'un ciel constamment froid et pluvieux semblaient autoriser quelques doutes; mais un de ces cœurs qui ne savent pas douter avait gracieusement traduit sa confiance sur les parois du temple. L'église, ornée par des mains habiles autant que dévouées, avait pris un air d'allégresse inaccoutumée et revêtu une parure à la fois pleine de simplicité, d'élégance et de fraîcheur. Comme on le pense bien, l'autel de la Sainte Vierge avait été l'objet de soins particuliers : l'or et l'azur s'y jouaient en festons légers, y scintillaient en étoiles éblouissantes parmi une forêt de candélabres et de fleurs. Ce ne fut point en vain.

» L'assistance fut ce qu'elle devait et ce qu'elle pouvait être; et si les lointaines opérations de nos forêts nous refusèrent quelques ouvriers, les champs nous envoyèrent à l'envi la presque totalité de leurs travailleurs. Les paroisses environnantes députèrent bon nombre de représentants, et MM. les Curés de La Ferté-Vidame, de La Mancelière, de Beauche, de La Chapelle-Fortin, de La Saucelle, de La Puisaye, plus heureux que d'autres confrères empêchés, en nous honorant de leur présence nous prêtèrent le secours de leurs voix.

» Cependant la procession, sortant du presbytère où elle vient d'entrer au chant du *Benedictus*, franchit le seuil de l'église. Déjà

ont défilé la croix et les bannières avec des enfants de chœur fraîchement costumés et un groupe de jeunes filles portant à la main de tremblantes oriflammes, déjà le clergé a déployé sur deux lignes ses membres nombreux et l'éclat de ses ornements; mais il est encore un visage que cherchent tous les yeux, un nom que répètent toutes les bouches, lorsque paraît enfin, avec sa longue robe blanche, son large manteau noir et l'austère couronne de son front, le R. P. Henriot, de l'ordre des Frères-Prêcheurs. La foule s'attache avec empressement aux pas de l'humble religieux, qui pénètre dans le temple, s'arrête au pied de l'autel et entonne le *Veni Creator*, que le chœur poursuit avec animation.

» Puis la messe solennelle commence, célébrée par M. l'abbé Pichot, curé de La Ferté-Vidame. Après l'évangile, une voix impatiemment attendue laissa tomber sur un auditoire profondément recueilli les flots suaves de cette noble et forte éloquence déjà si bien connue des dignes émules et des heureux protégés de Vincent de Paul dans la cité chartraine. Ce discours, dont les fruits mieux que nous feront l'apologie, apprit aux nouveaux confrères du Rosaire l'origine, les conditions, les avantages, les obligations et surtout le but de cette institution : savoir l'extirpation de l'hérésie et la conversion des pécheurs. Nous regrettons que les bornes déjà trop vastes de cet article ne nous permettent pas de donner quelques extraits de cette belle instruction.

» Aux accents du zèle succédèrent les chants de la foi, et le saint sacrifice s'acheva parmi la prière et l'encens. Alors, debout à l'autel de Marie, dont le vieux tableau, par un heureux à-propos, représente Dominique recevant le rosaire des mains de la Sainte Vierge, le Révérend Père a prononcé solennellement la formule par laquelle il institue, au nom du Maître général de l'ordre, la nouvelle Confrérie.

» De là la procession se met en marche pour le cimetière et vient se ranger autour d'une belle croix de fonte bronzée, monument d'amour, de douleur et d'espoir élevé par la piété des fidèles sur cette terre sacrée où se réunissent chaque jour la cendre des morts et la pensée des vivants. La bénédiction fut suivie de l'adoration, à laquelle le clergé et le peuple prirent part successivement. Oh! combien nous fûmes émus en baisant les pieds du divin Rédempteur! combien nous le priâmes ardemment de ne point fermer, au grand jour des justices, ses bras miséricordieux à nous et à tous nos frères qui nous ont précédés avec le signe de la foi! Puis l'hymne d'action de grâce retentit dans les airs et la foule se dispersa.

» A quatre heures, elle revenait incliner son front sous la bénédiction de Dieu et ouvrir encore son cœur à la voix brûlante du P. Henriot. L'ardent missionnaire exalta, dans une courte et touchante allocution, l'excellence, la force d'expansion et la facile continuité de l'apostolat de la prière, et congédia enfin, mais trop tôt au gré de tous, son auditoire édifié, ravi, transporté.

Le dimanche suivant, la Sainte-Enfance célébrait dans l'église des

Ressuintes une de ces douces fêtes qui laissent après elles un souvenir si embaumé.

Hommage à qui sait concevoir de si nobles, de si fécondes inspirations! Hommage à qui daigne y prêter un généreux concours!

Un témoin oculaire.

— La première communion des enfants de la paroisse Notre-Dame a eu lieu le mercredi 2 juillet. Nous nous souvenons d'avoir fait remarquer, il y a deux ans, comme une innovation très-heureuse, que la retraite préparatoire à la première communion avait été donnée par un prédicateur spécial et que les enfants, les maîtres et maîtresses, les familles, le clergé, tout le monde en un mot en avait témoigné hautement sa vive satisfaction. En 1861 on put jouir de la même faveur; mais cette année, par suite de circonstances imprévues, le prédicateur étranger attendu ne devait point se rendre à l'appel. M. l'abbé Féron se dévoua au ministère de la parole; cette charge, on le sait, répondait on ne peut mieux à son zèle et à son expérience. M. le Curé présida lui-même à tous les exercices de la retraite, et plus d'une fois le jour les enfants entendirent tomber de son cœur et de ses lèvres ce langage paternel, ces conseils pratiques où se revélait l'âme entière du pasteur. L'attention constante et le recueillement général que nous admirions dans cette masse si compacte de jeunes communiants, nous ont paru comme une première récompense pour lui et pour les vénérables ecclésiastiques associés à ses efforts dans l'administration de la paroisse.

— Dimanche 20 juillet, la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul solennisait la fête de son saint patron. La messe de communion était célébrée dans le chœur de la cathédrale par M. l'abbé Barrier, et la réunion générale se tenait le soir à l'Évêché, au lieu ordinaire de ses séances, sous la présidence de M. le curé de Saint-Aignan. M. l'abbé Robé, vicaire de Saint-Pierre, avait dû céder aux instances des Membres de la Conférence pour faire l'allocution d'usage.

— M. l'abbé Démolliens, précédemment curé d'Oinville-sous-Auneau et vicaire d'Auneau, a été installé dimanche 20 juillet dans la paroisse du Favril. Il a été remplacé par M. l'abbé Chevallier, prêtre nouvellement ordonné.

— Monseigneur a donné la confirmation dans les paroisses de Fresnay-l'Évêque, de Toury, de Louville, de Rouvray-Saint-Denis, de Janville, du Puiset, de Gouillons, de Saumeray, de Pré-Saint-Evroult, du Gault-Saint-Denis, de Montainville, de Magny.

— L'Archiconfrérie des Mères-Chrétiennes d'Illiers a tenu son assemblée générale le 26 juillet dernier. Elle avait été précédée d'une messe solennelle à laquelle se trouvait la grande majorité des associées, dont le nombre a pris depuis un an un grand accroissement (1). D'après le rapport qui a été lu après la célébration des saints mystères, l'Œuvre produit, comme dans tous les lieux où elle est

(1) Il est monté cette année-ci de 66 à 84.

établie, les fruits les plus abondants de concorde et de piété. Le 27 juillet, un service funèbre a été célébré pour les Mères-Chrétiennes décédées ; un drap mortuaire, fourni par l'association, recouvrait le catafalque et doit désormais servir à tous les convois des dames faisant partie de l'Archiconfrérie d'Illiers. A la religion catholique seule appartient le secret de la véritable fraternité, et seule aussi elle possède cette puissance d'union qui rattache le ciel à la terre et ne fait, sous différents noms et en différents états, qu'une seule Eglise de celle qui souffre dans le Purgatoire, qui milite encore ici-bas ou qui triomphe à jamais dans la bienheureuse patrie.

Nous ne quitterons point l'association des Mères-Chrétiennes sans former le vœu bien sincère de la voir s'implanter dans toutes les paroisses qui offrent une certaine agglomération d'habitants; car, selon notre profonde conviction, gagner à la religion, au bien, le cœur des mères, c'est moraliser, c'est sauver la famille et par suite la société.

Entre la réunion joyeuse du jour de sainte Anne et celle consacrée à rappeler le souvenir des associées parties pour un monde meilleur, s'est trouvée placée une grande solennité : la fête du patron de la paroisse, saint Jacques-le-Majeur. Nous ne mentionnerions pas ce fait qui n'intéresse que la localité, s'il ne s'y rattachait pas une touchante particularité.

M. Olivier, ancien curé de Neuvy-en-Dunois et enfant d'Illiers, l'aîné de cette longue lignée de prêtres sortis de cette ville, avait été prié de vouloir bien chanter la messe et adresser quelques paroles à l'occasion de cette fête. Il le fit avec ce charme de jeunesse qu'il a si bien conservé malgré ses quatre-vingt-dix-sept ans. La vue de ce vieillard qui trouvait encore des parents et qui ne voyait que des amis dans la multitude, dont la vaste nef était remplie, cette voix émue, tombant majestueusement de la chaire, ces paroles bienveillantes pour tout l'auditoire et sorties toutes de son cœur de prêtre et de compatriote, avaient profondément touché toute l'assistance. Mais l'émotion fut bien plus grande encore quand, descendant toutes les générations depuis celle qui l'avait vu naître jusqu'à la génération présente, il lui dit avec cet accent de bonté qui impressionna tout le monde qu'il allait la bénir, et que le lendemain il offrirait le saint sacrifice dans la chapelle de cette église pour bénir aussi toutes celles qu'il avait vues disparaître avant lui.

En voyant cet admirable vieillard officier au milieu de ces ecclésiastiques, prêtres assistants, diacres, sous-diacres, acolytes et simples lévites, tous issus d'Illiers; en se rappelant les nombreuses communions de la veille et surtout du matin, on était tenté de lui dire : Cette église, votre mère jadis, ou plutôt votre épouse, est comme une vigne abondante, et tous ces enfants sont comme les rejetons de l'olivier autour de votre table. *Uxor tua sicut vitis abundans, filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* Ps. 127.

X.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

PETIT SÉMINAIRE
DE SAINT-CHERON-LES-CHARTRES,

DISTRIBUTION DES PRIX

PRÉSIDÉE PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE CHARTRES

Le 28 Juillet 1862.

ÉTUDE DE LA RELIGION.

SECONDE. (1)

1er Prix.	Gaston Foisy, de Lanneray.
2e —	Adolphe Dauvel, de Gilles.
Accessit.	Paul Hy, de Louville-la-Chenard.

TROISIÈME.

1er Prix.	Emile Gougis, de Rouvray-Saint-Florentin.
2e —	Adelmar Ferrand, de Fresnay-le-Comte.
1er Accessit.	Anatole Mesnil, de Marboué.
2e —	Antoine Maudemain, de Nonvilliers.

QUATRIÈME.

1er Prix.	Ulysse Lesage, de Fresnay-l'Évêque.
2e —	Prudent Auger, de Mézières-en-Drouais.
Accessit.	Cyrille Poirier, de Mittainvilliers.

CINQUIÈME.

1er Prix.	Alfred Ligneul, de Châtillon.
2e —	Adrien Singlas, de La Bazoche-Gouet.
1er Accessit.	Louis Ferrand, de Saint-Aubin-des-Bois.
2e —	Jules Gastelais, de Charpont.
3e —	Eugène Thirant, de Montboissier.

SIXIÈME.

1er Prix.	Emile Edde, de Bonneval.
2e —	Désiré Charron, d'Unverre.
1er Accessit.	Jules Huet, de Sours.
2e —	Julien Neveu, de Dancy.
3e —	François Laigneau, de Sours.

SEPTIÈME.

1er Prix.	Ernest Grossœuvre, de Dreux.
2e —	Léandre Sadorge, du Gault-Saint-Denis.
1er Accessit.	Célestin Chasles, de Béville-le-Comte.
2e —	Astère Saint, de Charpont.

(1) Cette année, il n'y a pas eu de rhétorique au petit séminaire de Saint-Cheron.

COMPOSITIONS.

SECONDE.

EXCELLENCE.

1er Prix. Gaston Foisy, 2 fois couronné.
2e — Adolphe Dauvel, 2 fois couronné.
Accessit. Paul Hy, 2 fois nommé.

THÈME LATIN.

1er Prix. Adolphe Dauvel, 3 fois couronné.
2e — Gaston Foisy, 3 fois couronné.
Accessit. Emile Baumer, de Boisville-la-Saint-Père.

VERSION LATINE.

1er Prix. Adolphe Dauvel, 4 fois couronné.
2e — Chrysostôme Legendre, de Bû.
Accessit. Gaston Foisy, 4 fois nommé.

VERS LATINS.

1er Prix. Gaston Foisy, 4 fois couronné, 5 fois nommé.
2e — Paul Hy, 3 fois nommé.
Accessit. Emile Baumer, 2 fois nommé.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Pierre Bouvet, de Pézy.
2e — Chrysostôme Legendre, 2 fois couronné.
Accessit. Adolphe Dauvel, 5 fois nommé.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

1er Prix. Paul Hy, 4 fois nommé.
2e — Gaston Foisy, 5 fois couronné, 6 fois nommé.
Accessit. Adolphe Dauvel, 6 fois nommé.

HISTOIRE.

1er Prix. Gaston Foisy, 6 fois couronné, 7 fois nommé.
2e — Emile Baumer, 3 fois nommé.
Accessit. Chrysostôme Legendre, 3 fois nommé.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Adolphe Dauvel, 5 fois couronné, 7 fois nommé.
2e — Gaston Foisy, 7 fois couronné, 8 fois nommé.
Accessit. Emile Blin, d'Ermenonville-la-Petite.

EXAMEN.

1er Prix. Gaston Foisy, 8 fois couronné, 9 fois nommé.
2e — Adolphe Dauvel, 6 fois couronné, 8 fois nommé.
Accessit. Alfred Lelièvre, de Lucé.

TROISIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix *ex-æquo* { Adelmar Ferrand, 2 fois couronné. / Anatole Mesnil, 2 fois nommé.
2e — Emile Gougis, 2 fois couronné.
1er Accessit. Antoine Maudemain, 2 fois nommé.
2e — Léon Goulas, de Rouvray-Saint-Florentin.

THÈME LATIN.

1er Prix. Emile Gougis, 3 fois couronné.
2e — Adelmar Ferrand, 3 fois couronné.
1er Accessit. Frédéric Foussard, d'Illiers.
2e — Eugène Couvret, de Fains-en-Dunois.

VERSION LATINE.

1er Prix. Anatole Mesnil, 3 fois nommé.
2e — Emile Gougis, 4 fois couronné.
1er Accessit. Juste Raimbert, de Bullainville.
2e — Eugène Couvret, 2 fois nommé.

VERS LATINS.

1er Prix. Adelmar Ferrand, 4 fois couronné.
2e — Léon Goulas, 2 fois nommé.
1er Accessit. Emile Gougis, 5 fois nommé.
2e — Antoine Maudemain, 3 fois nommé.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Anatole Mesnil, 2 fois couronné, 4 fois nommé.
2e — Antoine Maudemain, 4 fois nommé.
1er Accessit. Emile Gougis, 6 fois nommé.
2e — Juste Raimbert, 2 fois nommé.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Antoine Maudemain, 2 fois couronné, 5 fois nommé.
2e — Juste Raimbert, 3 fois nommé.
1er Accessit. Léon Goulas, 3 fois nommé.
2e — Frédéric Foussard, 2 fois nommé.

HISTOIRE.

1er Prix. Léon Goulas, 2 fois couronné, 4 fois nommé.
2e — Adelmar Ferrand, 5 fois couronné.
1er Accessit. Frédéric Foussard, 3 fois nommé.
2e — Juste Raimbert, 4 fois nommé.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Frédéric Foussard, 4 fois nommé.
2e — Adelmar Ferrand, 6 fois couronné.
1er Accessit. Léon Goulas, 5 fois nommé.
2e — Alfred Laillier, d'Ermenonville-la-Grande.

EXAMEN.

1er Prix. Antoine Maudemain, 3 fois couronné, 6 fois nommé.
2e — Léon Goulas, 3 fois couronné, 6 fois nommé.
1er Accessit. Anatole Mesnil, 5 fois nommé.
2e — Adelmar Ferrand, 7 fois nommé.

QUATRIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix. Prudent Auger, 2 fois couronné.
2e — Ulysse Lesage, 2 fois couronné.
Accessit. Henri Helley, de Saint-Lubin-des-Joncherets.

THÈME LATIN.

1er Prix. Ulysse Lesage, 3 fois couronné.
2e — Henri Helley, 2 fois nommé.
Accessit. Prudent Auger, 3 fois nommé.

VERSION LATINE.

1er Prix. Prudent Auger, 3 fois couronné, 4 fois nommé.
2e — Armand Villemont, de Montigny-le-Gannelon.
Accessit. Ulysse Lesage, 4 fois nommé.

VERS LATINS.

1er Prix. Prudent Auger, 4 fois couronné, 5 fois nommé.
2e — Eugène Esnault, de Saint-Denis-d'Authou.
Accessit. Cyrille Poirier, 2 fois nommé.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Ulysse Lesage, 4 fois couronné, 5 fois nommé.
2e — Eugène Esnault, 2 fois couronné.
Accessit. Prudent Auger, 6 fois nommé.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Prudent Auger, 5 fois couronné, 7 fois nommé.
2e — Ulysse Lesage, 5 fois couronné, 6 fois nommé.
Accessit. Carolus Lérondeau, de Gouillons.

HISTOIRE.

1er Prix. Prudent Auger, 6 fois couronné, 8 fois nommé.
2e — Cyrille Poirier, 3 fois nommé.
Accessit. Ulysse Lesage, 7 fois nommé.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Eugène Esnault, 3 fois couronné, 3 fois nommé.
2e — Désiré Méland, de Viabon.
Accessit. Prudent Auger, 9 fois nommé.

EXAMEN.

1er Prix. Prudent Auger, 7 fois couronné, 10 fois nommé.
2e — Ulysse Lesage, 6 fois couronné, 8 fois nommé.
Accessit. Cyrille Poirier, 4 fois nommé.

CINQUIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix. Alfred Ligneul, 2 fois couronné.
2e — *ex-æquo* { Zacharie Dufresne, de Boisgasson. / Marcel Robillard, de Jouy.
1er Accessit. Athanase Giroux, de Saumeray.
2e — *ex-æquo* { Adrien Singlas, 2 fois nommé. / Aimé Debray, de Rouvres.
3e — Eugène Thirant, 2 fois nommé.

THÈME LATIN.

1er Prix. Athanase Giroux, 2 fois nommé.
2e — Zacharie Dufresne, 2 fois couronné.
1er Accessit. Alfred Ligneul, 3 fois nommé.
2e — Marcel Robillard, 2 fois nommé.
3e — Adrien Singlas, 3 fois nommé.

VERSION LATINE.

1er Prix. Athanase Giroux, 2 fois couronné, 3 fois nommé.
2e — Alfred Ligneul, 3 fois couronné, 4 fois nommé.
1er Accessit. Zacharie Dufresne, 3 fois nommé.
2e — Marcel Robillard, 3 fois nommé.
3e — Alexandre Martin, d'Arrou.

VERSION GRECQUE.

1er Prix. Adrien Singlas, 2 fois couronné, 4 fois nommé.
2e — Jules Gastelais, 2 fois nommé.
1er Accessit. Aimé Debray, 2 fois nommé.
2e — Henri Depussay, de Sours.
3e — Athanase Giroux, 4 fois nommé.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er Prix. Eugène Thirant, 3 fois nommé.
2e — Adrien Singlas, 3 fois couronné, 5 fois nommé.
1er Accessit. Alexandre Martin, 2 fois nommé.
2e — Henri Depussay, 2 fois nommé.
3e — Alfred Ligneul, 5 fois nommé.

HISTOIRE.

1er Prix. Léon Collet, de Saint-Aubin-des-Bois.
2e — Adrien Singlas, 4 fois couronné, 6 fois nommé.
1er Accessit. Alfred Ligneul, 6 fois nommé.
2e — Eugène Thirant, 3 fois nommé.
3e — Marcel Robillard, 4 fois nommé.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Léon Collet, 2 fois couronné.
2e — Louis Raimbert, de Rouvray-Saint-Florentin.
1er Accessit. Adrien Singlas, 7 fois nommé.
2e — Alfred Ligneul, 7 fois nommé.
3e — Marcel Robillard, 5 fois nommé.

EXAMEN.

1er Prix. Zacharie Dufresne, 3 fois couronné, 4 fois nommé.
2e — Adrien Singlas, 5 fois couronné, 8 fois nommé.
1er Accessit. Eugène Thirant, 4 fois nommé.
2e — Aimé Debray, 3 fois nommé.
3e — Alfred Ligneul, 8 fois nommé.

SIXIÈME.

EXCELLENCE.

1er Prix. Désiré Charron, 2 fois couronné.
2e — François Soufflot, de Bérou-la-Mulotière.
1er Accessit. Louis Delaunay, de Neuvy-en-Beauce.
2e — François Laigneau, 2 fois nommé.
3e — Jules Huet, 2 fois nommé.

THÈME LATIN.

1er Prix. François Soufflot, 2 fois couronné.
2e — Désiré Charron, 3 fois couronné.
1er Accessit. Jules Huet 3 fois nommé.
2e — Jules Janier, de la Frasnée (Jura).
3e — Aristide Hubert, de Broué.

VERSION LATINE.

1er Prix. François Soufflot, 3 fois couronné.
2e — Désiré Charron, 4 fois couronné.
1er Accessit. Emile Edde, 2 fois nommé.
2e — Léon Goissedet, de Chartres.
3e — Louis Delaunay, 2 fois nommé.

VERSION GRECQUE.

1e Prix. François Soufflot, 4 fois couronné.
2e — Victor Peschot, de Saint-Victor-de-Buthon.

1er	Accessit.	Emile Edde, 3 fois nommé.
2e	—	Ulladomir Tessier, de Villiers-Saint-Orien.
3e	—	Jules Janier, 2 fois nommé.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er	Prix.	Désiré Charron, 4 fois couronné.
2e	—	Olympe Laillier, d'Ermenonville-la-Grande.
1er	Accessit.	François Soufflot, 5 fois nommé.
2e	—	Victor Peschot, 2 fois nommé.
3e	—	François Laigneau, 3 fois nommé.

HISTOIRE.

1er	Prix.	Désiré Charron, 5 fois couronné.
2e	—	Louis Delaunay, 3 fois nommé.
1er	Accessit.	Cyprien Bailleau, de Saint-Denis-d'Authou.
2e	—	Olympe Laillier, 2 fois nommé.
3e	—	Jules Huet, 4 fois nommé.

GÉOGRAPHIE.

1er	Prix.	Cyprien Bailleau, 2 fois nommé.
2e	—	Jules Huet, 5 fois nommé.
1er	Accessit.	Paul Lefebvre, d'Illiers.
2e	—	François Laigneau, 4 fois nommé.
3e	—	Louis Delaunay, 4 fois nommé.

EXAMEN.

1er	Prix.	François Soufflot, 5 fois couronné, 6 fois nommé.
2e	—	Emile Edde, 2 fois couronné, 4 fois nommé.
1er	Accessit.	Louis Delaunay, 5 fois nommé.
2e	—	Jules Janier, 3 fois nommé.
3e	—	Désiré Charron, 6 fois couronné.

SEPTIÈME.

EXCELLENCE.

1er	Prix.	Léandre Sadorge, 2 fois couronné.
2e	—	Astère Saint, 2 fois nommé.
1er	Accessit.	Edmond Raimbert, de Meslay-le-Vidame.
2e	—	Victor Klinger, de Toury.

THÈME LATIN.

1er	Prix.	Léandre Sadorge, 3 fois couronné.
2e	—	Astère Saint, 2 fois couronné, 3 fois nommé.
1er	Accessit.	Céleste Pelletier, de Montlandon.
2e	—	Victor Klinger, 2 fois nommé.

VERSION LATINE.

1er	Prix.	Astère Saint, 3 fois couronné, 4 fois nommé.
2e	—	Léandre Sadorge, 4 fois couronné.
1er	Accessit.	Gédéon Collet, de Saint-Aubin-des-Bois.
2e	—	Victor Klinger, 3 fois nommé.

GRAMMAIRE FRANÇAISE.

1er	Prix.	Gédéon Collet, 2 fois nommé.
2e	—	Astère Saint, 4 fois couronné, 5 fois nommé.
1er	Accessit.	Victor Klinger, 5 fois nommé.
2e	—	Ernest Grossœuvre, 2 fois nommé.

HISTOIRE.

1er Prix. Léandre Sadorge, 5 fois couronné.
2e — Gédéon Collet, 3 fois nommé.
1er Accessit. Edmond Raimbert, 2 fois nommé.
2e — Jules Duval, d'Abondant.

GÉOGRAPHIE.

1er Prix. Léandre Sadorge, 6 fois couronné.
2e — Edmond Raimbert, 3 fois nommé.
1er Accessit. Céleste Pelletier, 2 fois nommé.
2e — Gédéon Collet, 4 fois nommé.

EXAMEN.

1er Prix. Astère Saint, 5 fois couronné, 6 fois nommé.
2e — Léandre Sadorge, 7 fois couronné.
1er Accessit. Gédéon Collet, 5 fois nommé.
2e — Edmond Raimbert, 4 fois nommé.

SCIENCES MATHÉMATIQUES.

GÉOMÉTRIE.

1er Prix. Emile Gougis, 5 fois couronné, 7 fois nommé.
2e — Gaston Foisy, 9 fois couronné, 10 fois nommé.
Accessit. Ulysse Lesage, 9 fois nommé.

ARITHMÉTIQUE.

1re DIVISION.

1er Prix. Théophile Gervais, de Bailleau-le-Pin.
2e — Henri Helley, 2 fois couronné.
1er Accessit. Désiré Griard, d'Oisonville.
2e — Chrysostôme Legendre, 4 fois nommé.

2e DIVISION.

1er Prix. Cyrille Poirier, 2 fois couronné, 5 fois nommé.
2e — Carolus Lérondeau, 2 fois nommé.
1er Accessit. Armand Villemont, 2 fois nommé.
2e — Eugène Wagner, de Gellainville.

3e DIVISION.

1er Prix. Désiré Tiçot, de Trancrainville.
2e — Alfred Ligneul, 4 fois couronné, 9 fois nommé.
1er Accessit. Louis Raimbert, 2 fois nommé.
2e — Adrien Singlas, 9 fois nommé.
3e — Jules Gastelais, 3 fois nommé.

4e DIVISION.

1er Prix. Désiré Charron, 7 fois couronné.
2e — Aristide Hubert, 2 fois nommé.
1er Accessit. Olympe Laillier, 3 fois nommé.
2e — Julien Neveu, 2 fois nommé.
3e — Emile Eddé, 5 fois nommé.

5e DIVISION.

1er Prix. Gédéon Collet, 3 fois couronné, 6 fois nommé.
2e — Ernest Grossœuvre, 2 fois couronné, 3 fois nommé.
1er Accessit. François Legué, de Marolles.
2e — Lucien Lemonnier, des Autels-Villevillon.

PLAIN-CHANT ET MUSIQUE VOCALE.

1re DIVISION.

1er Prix. Léon Raimbert, de Fresnay-le-Comte.
2e — Hippolyte Dubreuil, de Chartres.
1er Accessit. Emile Gougis, 8 fois nommé.
2e — Alfred Ligneul, 10 fois nommé.

2e DIVISION.

1er Prix. Adrien Hubert, de Terminiers.
2e — Eugène Esnault, 4 fois couronné.
1er Accessit. Eugène Couvret, 3 fois nommé.
2e — Désiré Méland, 2 fois nommé.
3e — Paul Bourgeois, de Toury.

3e DIVISION.

1er Prix. Henri Depussay, 3 fois nommé.
2e — Ernest Lorpin, d'Houville.
1er Accessit. Frédéric Foussard, 5 fois nommé.
2e — Jules Gastelais, 4 fois nommé.

4e DIVISION.

1er Prix. Marcel Robillard, 2 fois couronné, 6 fois nommé.
2e — Zacharie Dufresne, 4 fois couronné, 5 fois nommé.
1er Accessit. Ulysse Lesage, 10 fois nommé.
2e — Léon Jardé, de Meslay-le-Vidame.
3e — Léon Collet, 3 fois nommé.

5e DIVISION.

1er Prix. Alphonse Peschot, 2 fois couronné, 3 fois nommé.
2e — Désiré Charron, 8 fois couronné.
1er Accessit. Gédéon Collet, 7 fois nommé.
2e — Edmond Gauberville, d'Étampes.

PRIX D'ACCESSITS.

TROISIÈME. — Eugène Couvret, 4 fois nommé.
Frédéric Foussard, 2 fois couronné.
Emile Gougis, 6 fois couronné.
Léon Goulas, 4 fois couronné.
Antoine Maudemain, 4 fois couronné.
Anatole Mesnil, 3 fois couronné.
Juste Raimbert, 2 fois couronné.
QUATRIÈME.— Prudent Auger, 8 fois couronné.
Ulysse Lesage, 7 fois couronné.
Cyrille Poirier, 3 fois couronné.
CINQUIÈME. — Aimé Debray, 4 fois nommé.
Jules Gastelais, 2 fois couronné.
Alfred Ligneul, 5 fois couronné, 10 fois nommé.
Marcel Robillard, 3 fois couronné.
Adrien Singlas, 6 fois couronné.
Eugène Thirant, 2 fois couronné.
SIXIÈME. — Louis Delaunay, 2 fois couronné.
Emile Edde, 3 fois couronné.
Jules Janier, 4 fois nommé.
Jules Huet, 2 fois couronné.
François Laigneau, 5 fois nommé.
SEPTIÈME. — Gédéon Collet, 4 fois couronné.
Victor Klinger, 5 fois nommé.
Edmond Raimbert, 4 fois nommé.

La rentrée des classes est fixée au Mardi 30 *Septembre.*

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU PETIT SÉMINAIRE DE SAINT-CHERON

PAR M. L'ABBÉ YCHARD,

Supérieur de l'Établissement. (1)

MONSEIGNEUR,
MES CHERS ENFANTS,

Ce n'est pas sans une émotion profonde et bien légitime, que je prends pour la première fois la parole dans une circonstance aussi solennelle. Ma pensée en effet se reporte en ce moment sur les maîtres vénérés qui, naguère encore, siégeaient à cette même place, et que ma respectueuse tendresse et ma reconnaissance la plus vive nommeront toujours mes premiers bienfaiteurs, les guides et les pères de mon enfance et de ma jeunesse. D'une part, au souvenir de tant d'années de dévouement affectueux et d'immolation quotidienne dont nous avons tour-à-tour été l'objet; d'autre part, à la vue de ma faiblesse, je sens défaillir mon courage et j'éprouve le besoin de me rassurer ici devant vous. On me permettra, je l'espère, d'épancher librement ma pensée dans cette réunion toute de famille. Ce sont les confidences d'un père qui parle à ses enfants en présence de parents et d'amis qui partagent sa sollicitude.

Mes chers enfants, depuis que la main de notre vénéré Pontife m'a placé à la tête de cette maison, la première pensée qui me rassure, c'est qu'en acceptant la direction d'une œuvre aussi sérieuse, aussi capitale, aussi décisive pour l'avenir de la religion dans ce pays, je n'ai fait que céder à de pressantes sollicitations qui devaient

(1) Ces paroles, dites en famille, n'étaient pas destinées à franchir l'enceinte où elles ont été prononcées. En les offrant à nos lecteurs, nous cédons à l'expression d'un désir venu de haut et qui a pour nous toute la force d'un ordre. Puissent-elles éveiller au cœur de ceux qui les liront quelque bonne pensée, quelque sentiment généreux !

avoir pour moi toute l'autorité du commandement le plus formel et le plus explicite. Longtemps j'ai lutté, j'ai combattu, j'ai opposé à des désirs trop bienveillants pour moi, la résistance la plus respectueuse, il est vrai, mais aussi la plus ferme et la plus convaincue. Enfin, j'ai dû me rendre, pour ne pas contrister par des refus obstinés celui dont la volonté m'est plus chère que la mienne. Me voici donc au milieu de vous, mes enfants, chargé de vous diriger et de vous conduire au but le plus élevé qu'il soit donné à un mortel d'atteindre. Aurai-je tous les talents, toutes les vertus, tout cet ensemble de qualités nécessaires pour mener à bonne fin cette haute et difficile entreprise? Quand je réunirais en ma faveur tous les suffrages les plus sincères et les plus éclairés, seul je ne me ferais point d'illusion à cet égard; *etiamsi omnes ego non*. Aussi mon parti est-il bien arrêté, ma détermination bien prise à l'avance : du jour où ma présence pourrait, je ne dis pas être un obstacle au bien de cette maison, mais seulement en entraver quelque peu la marche, causer parmi vous quelque malaise, je supplierais en grâce la main qui m'y a placé de me choisir une autre position mieux assortie à ma faiblesse.

Mais je suppose qu'après ce premier essai que nous venons de faire ensemble, je sois invité à continuer au milieu de vous la mission que j'exerce, qu'est-ce qui pourrait de nouveau me rassurer sur le succès de mon ministère? L'idée que je me suis toujours faite, que j'ai cherché jusqu'ici et que je chercherai constamment à réaliser dans le grand œuvre de l'éducation chrétienne.

En nous accordant le précieux bienfait de l'existence, le Créateur n'a pas prétendu achever seul son ouvrage : il a voulu au contraire que nos semblables concourussent dans une certaine mesure au développement de la vie qu'il nous a donnée. Aussi l'homme est-il essentiellement fait pour la société qui est appelée à compléter l'œuvre de Dieu. Les organes de son corps, son intelligence, son cœur, tout en lui a besoin d'un développement successif qu'il est impuissant à se donner lui-même, ce qui établit entre tous les membres de la grande famille humaine ce lien si doux, ce commerce si aimable qui les unit les uns aux autres. Ce développement de l'homme par l'homme est l'objet de l'éducation. Nés dans un état de faiblesse physique, intellectuelle et morale, nous avons tous besoin d'être *élevés* dans notre être, et nous devons être *élevés* jusqu'à Dieu, à la ressemblance duquel nous avons été formés. Aussi, l'éducation n'est-elle autre chose dans la pensée divine que le concours de l'homme pour achever le chef-d'œuvre de Dieu, et il me semble que Saint-Paul en résume parfaitement le caractère quand il dit : *Mes enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous.* Former Jésus-Christ dans l'homme, le former dans son intelligence par la foi, dans son cœur par l'amour, dans son corps même par une dépendance complète des sens vis-à-vis de l'esprit, voilà le grand œuvre, le travail sublime ou, comme dit saint Paul, le second enfantement de l'homme sans lequel le premier serait tout-à-fait stérile. Aussi quand le grand évêque d'Hippone veut faire

l'éloge de celle dont il a reçu le jour, il dit qu'elle a été doublement sa mère, *dupliciter mater*, sa mère par la chair, sa mère par l'esprit.

En nommant la mère, j'ai nommé, mes chers enfants, le premier et le plus puissant auxiliaire de toute bonne éducation, si elle correspond aux desseins de Dieu sur elle et à la mission providentielle qu'elle en a reçue. C'est à la mère qu'il appartient et qu'il incombe de faire germer les premières pensées et les premières affections dans l'esprit et dans le cœur de son enfant, de lui suggérer ses premières paroles en même temps qu'elle surveille le développement de ses faibles organes. C'est au souffle de son amour, sous la douce influence de ses baisers et de son sourire, que l'intelligence jusqu'alors endormie s'éveille dans l'âme de cette petite créature et que son jeune cœur commence à tressaillir. C'est sa mère qui lui montre le ciel, et qui par de-là cette tente d'azur, au milieu de ces flots de lumière, lui signale l'invisible présence d'un être dont la bonté surpasse de beaucoup la sienne; c'est sa mère qui lui montre la douce, la céleste image d'une autre mère qui elle aussi sourit à son enfant; c'est elle qui dans cet enfant lui fait voir le modèle qu'il doit imiter pour la rendre heureuse et pour faire son propre bonheur.

O sublime ministère de la mère chrétienne, si elle a l'intelligence des grands devoirs de la maternité! Bénissez Dieu, mes chers enfants, de vous avoir donné, comme à saint Augustin, des mères qui ont été doublement vos mères, des mères qui vous ont donné la vie du cœur aussi bien que celle des organes.

A ces premiers soins maternels vient se joindre l'influence du père. Le père est le représentant de l'autorité, comme la mère est l'image de la tendresse et de l'amour. Le père fera beaucoup plus par ses exemples et par le spectacle d'une vie régulière que par toutes ses paroles; mais ces exemples seront décisifs, peut-être dans un avenir qui n'est pas éloigné.

Cependant, ce petit être naguère si frêle a grandi, son intelligence sait discerner le bien du mal, son cœur poursuit déjà l'objet de ses désirs avec un entraînement qu'il est nécessaire de diriger. Le père et la mère ne suffisent plus à la conduite de cette petite âme. D'une part, le soin des affaires, les mille préoccupations de la vie, et puis, il faut le dire, une certaine faiblesse malheureusement trop commune, appellent pour l'ordinaire un secours étranger; d'autre part, l'éducation chrétienne étant une œuvre surnaturelle, il est temps que la religion apporte elle aussi son précieux concours; et le représentant de Celui dont sa Mère lui a révélé l'existence doit offrir à l'enfant les premiers bienfaits de son père qui est aux cieux. Heureux l'enfant dont le prêtre a dirigé les premières pensées, purifié les premières affections, effacé promptement les premières souillures; heureux l'enfant que le prêtre, ange visible, suit d'un œil attentif, quand il forme ses premiers pas dans la vie morale; heureuse la mère qui a réclamé de bonne heure cet utile secours; heureux le prêtre lui-même, oh! mille fois heureux si dans sa vigilante sollicitude il a pu préserver ces tendres fleurs du froid glacial

de l'impiété ou du souffle brûlant des passions! Quelle joie il se ménage pour l'avenir, et quel hymne de reconnaissance et d'amour s'élèvera plus tard vers le ciel du fond de ces cœurs dont il aura pu sauver l'innocence et la vertu !

En même temps que le ministre sacré des autels, un autre mentor donne à l'enfant l'instruction que son âge réclame. Qu'il est beau, qu'il est sublime le rôle de l'instituteur! et comme je me plairais à vous dévoiler ici tout ce que je trouve de ravissant dans ces fonctions que le vulgaire estime si modestes! En lisant l'histoire, on s'étonne qu'un prince descendu du trône se soit fait maître d'école, moi, je m'étonnerais que l'on quittât son école pour monter sur un trône, quand on a reçu de la Providence cette royauté pacifique sur de jeunes âmes étrangères à toutes les passions qui agitent l'humanité. Emule des anges, coopérateur de Dieu même, l'instituteur peut contribuer plus que personne à réaliser ce vœu du chrétien, *Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terrâ.* Oh! mes enfants, laissez-moi vous le dire dans un épanchement d'intimes confidences, je voudrais voir vos rangs se presser et toute ma famille s'accroître de telle sorte, que tous vous pussiez un jour goûter le bonheur de former des enfants à la vertu; et si la Providence me laissait à moi-même le choix de mes dernières destinées sur la terre, je voudrais, après m'être consumé pour le bien de vos âmes, retourner aux tout petits enfants et leur sacrifier pour Jésus-Christ le dernier souffle de ma vie.

Mais les années poursuivent leur cours rapide : l'enfant a grandi sous la triple influence du foyer domestique, du sanctuaire et de l'école. Là s'arrête pour le plus grand nombre le bienfait de l'éducation chrétienne, tandis que d'autres ne sont qu'au début d'une carrière qu'il leur faudra parcourir encore pendant de longues années.

Jusqu'ici l'enfant a reçu chaque soir, avant de s'endormir, les baisers de sa mère et les caresses de son père; mais le moment est venu de renoncer à ces douces joies de la famille. Conduit par ses parents dans une de ces paisibles retraites où la jeunesse gagne à la sueur de son front le pain de l'intelligence, il est remis à des mains étrangères. Quel moment solennel que celui où un père et une mère livrent à l'un de leurs semblables le sceptre de l'autorité qu'ils exercent sur leur enfant, et lui abandonnent ce qu'ils ont de plus cher au monde!

Mais à quelles conditions, cet homme investi d'une telle confiance, pourra-t-il remplir le glorieux mandat qu'il vient d'accepter ? A une seule, mes enfants, c'est qu'il aura du cœur. Oui, si cet homme a compris la mission toute divine qu'il doit accomplir à l'égard de cet enfant, il doit l'aimer comme le fils de son cœur, il doit l'aimer jusqu'au sacrifice, jusqu'à l'immolation de lui-même.

Amour, sacrifice, immolation, voilà ce qui constitue le maître chrétien, ce qui fait l'âme et sa vie, ce qui en même temps rend plus doux et plus léger le lourd fardeau qu'il a pris sur ses épaules.

Au moment où le père et la mère lui remettent entre les mains

l'objet de leur tendresse, afin qu'il le rende digne de leur amour, le maître a dû entendre le divin Instituteur des hommes murmurer trois fois à son oreille ces paroles touchantes : « M'aimes-tu? » Et ce n'est que lorsque son cœur aura répondu avec une affirmation sincère : « Vous savez que je vous aime, » C'est alors seulement qu'il lui est donné d'entendre ces autres paroles : « Eh bien ! *Fais paître mes petits agneaux, Amas me, pasce agnos meos.*

Un engagement solennel vient d'être pris en présence de Dieu. Désormais cet homme ne s'appartient plus : sa liberté, son repos, son intelligence, son cœur, sa vie tout entière deviennent la propriété de celui dont il s'est fait le serviteur, quoiqu'il en reçoive le nom de maître.

Avez-vous réfléchi, mes enfants, sur cette condition de ceux que vous appelez vos maîtres et qui se sont faits vos esclaves par amour pour Dieu? Leur liberté, enchaînée comme la vôtre à une règle qui les assujettit à la plupart de ses points, est encore amoindrie et presque supprimée par la volonté, j'allais dire, par le caprice du plus petit d'entre vous. Aimables liens qu'ils portent avec bonheur, qu'ils baisent avec tendresse, mais qui ne les privent pas moins d'un trésor que d'autres préfèrent à l'existence.

Leur repos leur appartient-il davantage? A part ces quelques heures que la nature réclame et dont leur sollicitude abrége encore souvent la durée, vous les voyez partager vos travaux, vos récréations, vos promenades, et préférer aux douceurs de la solitude et du silence le tumulte de vos jeux et de vos plus bruyants ébats.

Leur intelligence, qui aimerait à planer dans les hautes régions de la science et voler à la recherche des plus sublimes vérités, vous la voyez s'abaisser au niveau le plus humble, pour aider aux vôtres à s'élever de terre, et après qu'elle leur a fait prendre un noble essor, vous la voyez de nouveau recommencer pour d'autres ce labeur incessant.

Leur cœur concentre sur vous ses affections les plus vives et en même temps les plus pures. La sérénité de vos regards et le frais vermillon de vos joues attestent-ils une santé florissante, ils s'en réjouissent, et ils prient le ciel de vous la conserver. Êtes-vous au contraire en proie à la maladie et visités par la souffrance, vous les voyez s'attrister de votre état et souffrir avec vous. Au milieu des luttes littéraires que vous avez à soutenir les uns contre les autres, vos succès les consolent, comme vos revers les affligent; et quand vient ce grand jour appelé de tous vos vœux, ils ne manquent pas de reprocher à la victoire des préférences dont ils ne se rendent jamais les complices.

Mais au-dessus de ces brillants fantômes de la santé et de la valeur intellectuelle, il est un bien plus précieux : vous avez nommé la paix de l'âme, l'innocence du cœur, cette aimable parure de l'enfance, cette immortelle couronne de la jeunesse, plus riche, plus éclatante, plus glorieuse aux yeux du chrétien que les plus éblouissants diadêmes. Voilà le trésor dont vos maîtres veulent à tout prix vous assurer la possession et la jouissance; c'est, on peut le dire, le

but suprême de leurs efforts; et leur ambition, s'ils pouvaient en avoir d'autre que de vous rendre heureux, n'a pas d'objet qui les émeuve plus vivement ni qui les passionne davantage. Aussi, dès que le nuage le plus léger vient obscurcir vos fronts, vous le voyez, leur sollicitude s'empresse de vous porter secours. Comme le pilote qui vient de découvrir un point noir à l'horizon, se prépare contre la tempête dont il redoute les approches, ainsi vos guides généreux s'efforcent de vous garantir des orages qu'ils craignent pour vos jeunes âmes.

Enfin leur vie, leur existence vous appartient tout entière. Ils savent que le maître chrétien n'est pas établi pour être servi, mais pour servir, que celui qui est à la tête doit être le dernier de tous, que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, que le grain de froment doit pourrir en terre pour produire des fruits abondants. Je m'arrête à cette dernière image, qui exprime parfaitement l'idée véritable de l'éducation chrétienne. Le maître, l'instituteur de la jeunesse, c'est un grain de froment qui se laisse mettre en terre et confier au sillon d'un champ. Son travail est un travail de destruction et de mort : il meurt à sa famille, il meurt à ses plaisirs, aux honneurs, à la liberté; mais à mesure qu'il meurt, sa vie se communique à d'autres lui-même, et le tombeau qu'il s'est creusé se couvrira bientôt d'abondantes et fertiles moissons.

Voilà, mes chers enfants, mais rendue d'une manière bien imparfaite, l'idée que je me fais de l'éducation chrétienne; voilà l'abrégé des grands devoirs que vos maîtres s'efforceront de remplir envers vous pour répondre à la paternelle sollicitude de notre bien-aimé pontife et à la volonté de Dieu même. Tout pour eux se résume en ce seul mot qui sera leur devise : *diliges.*

Et vous, mes enfants, de quelle manière pourrez-vous concourir au succès de votre éducation, qui doit être aussi votre ouvrage? En accomplissant aussi ce qui se trouve renfermé dans cette simple parole : *diliges, vous aimerez.*

Vous aimerez Dieu d'abord, de qui vous tenez l'existence et qui vous a fait sur la terre un sort si heureux; vous aimerez vos parents, image vivante et bien douce de la charité de votre père du ciel. La pensée de ce qu'ils ont souffert, de ce qu'ils souffrent encore tous les jours pour votre éducation, sera un aiguillon puissant qui excitera votre courage. « Ah! monsieur, me disait naguère un enfant qui a ce sentiment au cœur, si je désire des couronnes, ce n'est pas pour moi : j'ai fait ce que j'ai pu et cette pensée me suffit; mais ma mère qui est si bonne et si tendre, je voudrais bien la récompenser de toute sa sollicitude. » Courage! cher enfant, avec une si noble passion on arrive au terme de ses désirs; continuez à aimer ainsi votre mère d'un amour efficace, et Dieu vous donnera les moyens de lui prouver votre filiale tendresse.

Vous aimerez vos maîtres qui se dévouent pour vous, vos maîtres qui n'ont d'autres joies et d'autres peines que les vôtres; vos maîtres dont vous pouvez faire si vous le voulez la gloire et la couronne.

Que dirai-je enfin, mes chers enfants? Vous aimerez cette maison,

berceau de votre éducation cléricale; vous aimerez vos classes, vos études, témoins de vos labeurs journaliers; vous aimerez votre cour, théâtre de vos jeux; ces bosquets, cette verdure, cet air embaumé qu'on y respire, ces oiseaux qui gazouillent et qui tout à l'heure vont comme nous s'attrister de votre absence. Vous aimerez tous ces objets, chers enfants, parce qu'ils font en quelque sorte partie de votre existence ou qu'ils servent à l'embellir. Vous aimerez, et en aimant vous serez heureux; vous ferez de ce pieux asile un vrai paradis; votre peine la plus amère sera d'en sortir, et l'une de vos grandes joies de revenir plus tard y respirer le parfum de vos jeunes années.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

LE 19 SEPTEMBRE A MIGNIÈRES.

Une lettre anonyme vient de nous être communiquée; on nous prie de l'insérer dans la *Voix :*

« Monsieur le Rédacteur,

» Il y a plusieurs années, la paroisse de Mignières, connue déjà par son pélerinage des Trois-Marie, vit un gracieux autel s'élever en l'honneur de Notre-Dame de la Salette; et depuis ce temps, le 19 septembre, fête anniversaire de l'apparition, a été compté parmi les plus grandes fêtes de la paroisse. Aussi, dès le matin, un grand nombre de pélerins étaient venus, soit de Chartres, soit des villages d'alentour, avec une affluence encore plus grande que celle des années précédentes. Tous, dès leur arrivée à l'église, se dirigeaient vers l'autel de la Sainte Vierge, splendidement décoré : l'art et la nature y réunissaient leurs efforts pour fêter leur souveraine; mais ce qui captivait surtout les regards et jetait dans l'âme je ne sais quelle douce impression, c'était, au-dessus de l'autel, cette imitation des montagnes de la Salette dans le lointain et cette statue de la Sainte Vierge mystérieusement éclairée, d'où se projetait un reflet de lumière sur les fidèles agenouillés aux pieds de la sainte image. Vers dix heures, toute la paroisse prit un air de dimanche; aux premiers tintements de l'airain sacré, chacun se rendit à l'église, où la messe devait être célébrée par M. le curé de Meslay-le-Grenet. A cette fête, il fallait un chant qui sortît des conditions ordinaires; plusieurs jeunes séminaristes, initiés à la connaissance de la musique instrumentale, firent usage de leur savoir au profit de la solennité, et nous les félicitons de leurs succès. M. le curé de Mignières, M. l'abbé Prévost, si connu pour son zèle et sa charité, adressa quelques paroles à la foule recueillie. Il commença par exprimer ses regrets de l'absence du prédicateur invité pour la circonstance, mais retenu par les exercices de la retraite, comme tant d'autres prêtres qui avaient dû remettre à plus tard leur pélerinage; puis il parla de la dévotion à Notre-Dame de la Salette avec autant d'onction que de solidité. Après la célébration du saint sacrifice, la foule s'écoule, et vers le milieu du jour elle revient aussi empressée, aussi compacte

que le matin, pour assister à la procession présidée par M. le curé de Fontenay-sur-Eure. Lorsque le premier psaume des vêpres fut entonné, la procession se mit en marche. Qu'il était beau de voir, au milieu de nos campagnes dépouillées de leurs riches moissons, ces longues files de pélerins chantant les louanges de Marie, ces enfants qui agitaient joyeusement leurs petites oriflammes, au milieu des rangs cette statue de la Sainte Vierge portée par des jeunes filles revêtues de ses saintes livrées! Quel moment heureux surtout, lorsque les assistants vinrent se grouper autour de la croix et que de toutes les poitrines s'élança vers le trône de Marie un cantique admirable d'entrain et de ferveur! Après une courte station, la procession reprend sa marche vers l'église au chant des complies. Bientôt les cantiques cessent, la fumée de l'encens monte en spirales odorantes; c'est l'heure de la bénédiction du Saint Sacrement. Le salut terminé, le clergé se dirige vers la chapelle de la Sainte Vierge, qui par ses jolies décorations et ses flots de lumière offrait le plus gracieux coup d'œil. M. le curé de Mignières bénit un cœur offert à Notre-Dame de la Salette; d'une voix émue il remercie la pieuse assemblée et lui exprime en termes chaleureux son vœu le plus cher, celui de voir ces belles démonstrations de piété produire des fruits de conversion et de salut pour ses paroissiens. Oh! tôt ou tard Notre-Dame de la Salette obtiendra au vénéré pasteur des consolations abondantes de la part de son bien-aimé troupeau.

» Veuillez agréer, etc. »

— Dans les premiers jours de septembre, nous avons appris la mort de M. l'abbé Barbey, curé desservant de la grande paroisse de La Bazoche-Gouet. Ce vénérable ecclésiastique a succombé dans sa 63e année aux douleurs d'une longue maladie.

— Monseigneur a donné la confirmation le dimanche 7 à Saint-Léger-des-Aubées, le lundi 8 à Gommerville et à Santeuil, le dimanche 21 à Saint-Loup et à Luplanté.

— La voix publique nous a dit quelques mots d'une fête religieuse qui aurait eu lieu récemment à Coltainville. Il s'agissait de la bénédiction d'une chapelle de la Sainte Vierge et d'une translation de reliques. Nous regrettons de ne pouvoir faire connaître les détails de cette fête.

— La retraite pastorale a été prêchée au séminaire de Chartres par le R. P. Nampon, de la Compagnie de Jésus. Le P. Nampon n'est pas seulement prédicateur, mais écrivain, et son ouvrage intitulé : *Manuel du misionnaire*, nous donne la mesure de son talent non moins que de son zèle.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS D'OCTOBRE 1862.

FÊTE RELIGIEUSE A L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE CHARTRES.

On nous écrit au sujet de cette fête les lignes suivantes que nous sommes heureux de reproduire.

Chartres, ce 22 octobre 1862.

Monsieur le Rédacteur,

Cette semaine aura été pour la ville de Chartres féconde en douces joies et suaves émotions. L'Octave de Sainte-Foy n'était pas terminée et les louanges de cette vierge martyre retentissaient encore sous les arceaux de sa gracieuse église, que déjà, sur un point opposé de la cité, dans l'église Saint-Pierre, commençaient une autre fête et une autre octave. Là aussi on a une sainte à fêter, là aussi est honorée une vierge martyre, sainte Soline, seconde patronne de la paroisse. Sainte Soline! aimable nom qui devrait résonner bien doucement à l'oreille de tous les Carnutes, et faire tressaillir leurs cœurs d'amour et de reconnaissance.

Plus que sainte Foy même elle a des titres à leur vénération et à leurs hommages. Arrivée du Poitou à l'époque où saint Savinien et saint Potentien s'efforçaient d'implanter la foi chrétienne dans notre contrée, elle a secondé puissamment leurs efforts; et son sang, versé sur l'emplacement même où fut bâtie, quelques siècles plus tard, la magnifique église de Saint-Pierre, a été comme la rosée précieuse qui devait féconder, dans notre terre, les germes de salut qu'y avaient déposés les deux apôtres. Aussi nos pères l'aimaient bien, leur petite sainte Soline; son nom, environné d'honneur, était souvent dans leurs cantiques et leurs prières, comme il était dans leur confiance et leur amour.

Pourtant, comme sainte Foy, Soline aussi a eu son temps d'épreuves et ses jours d'oubli. Au milieu de la tourmente révolutionnaire, il est vrai, son temple est resté debout, mais des mains sacriléges ont dépouillé la vierge de sa châsse et jeté aux vents ses restes précieux. Longtemps l'église Saint-Pierre demeura vide de sa chère relique, longtemps ses autels attristés pleurèrent la perte qu'ils avaient faite, et le peuple à qui plus rien ne parlait de Soline l'avait déjà oubliée presqu'entièrement.

Mais voici qu'enfin, grâce à Monsieur le Curé de Saint-Pierre, à qui le zèle et les bonnes inspirations ne manquent jamais, l'ingratitude va être réparée, le culte de notre sainte va refleurir, nous l'espérons, comme aux plus beaux jours.

Quelques-unes de ses reliques nous ont été rendues, et Soline vient de reprendre triomphalement possession de sa chère église, en compagnie de saint Gilduin. Ce jeune enfant de la Bretagne, mort huit siècles après elle, au monastère de Saint-Père, sous le froc de saint Benoît, avait partagé sa disgrâce, il a partagé son triomphe.

C'était le retour de ces deux saints chéris, que nous célébrions dimanche dernier avec tant de joie. Rien ne se fait à Saint-Pierre avec grand bruit, mais tout s'y passe avec une simplicité et une décence qui n'ont pas moins leur mérite, et que, pour ma part, je crois bien propres à inspirer le recueillement et la piété, si convenables dans le saint lieu. Toutes les jeunes personnes de la paroisse, bannières en tête, oriflammes déployées, se sont rendues processionnellement au presbytère, pour y prendre les saintes châsses. Rapportées au chant des litanies, celle de sainte Soline par quatre demoiselles, celle de saint Gilduin par quatre jeunes gens de la paroisse, toutes deux ont été déposées ensuite sur un trône élégant destiné à les recevoir. Puis la messe solennelle a commencé. Le Petit-Séminaire nous manquait, les deux messieurs L*** ont bien voulu nous en dédommager en chantant plusieurs morceaux qui ont excité la plus vive comme la plus légitime admiration. Le soir, entre Vêpres et Complies, nous avons entendu la parole sympathique et entraînante du R. P. Reculon, de la Société de Marie; il nous a dit les gloires et les triomphes de la virginité, et ce premier sermon, en dévoilant le talent de l'orateur, lui assure pour toute l'Octave un nombrenx auditoire. Laissez-moi vous dire en finissant, monsieur le Rédacteur, que toute simple qu'elle a été, cette fête laissera dans la paroisse de profonds souvenirs, et y portera, nous osons l'espérer, des fruits abondants. Puisse sainte Soline réaliser cette espérance.

Agréez, etc.

FÊTE RELIGIEUSE A CHAMPHOL.

Il y a environ trois semaines on annonçait une fête dans l'église de Champhol par l'article suivant :

La paroisse de Saint-Denis-de-Champhol se prépare à célébrer sa fête patronale d'une manière plus solennelle que de coutume. Dimanche prochain, 12 octobre, la petite église de cette commune attirera dans son enceinte, non-seulement ses fidèles habitués, mais un grand nombre de personnes qui viendront de Chartres et des environs pour assister à une cérémonie touchante pour la piété, et bien intéressante pour l'histoire ecclésiastique de notre province. Ce jour-là, en effet, l'on fera l'inauguration d'une fort belle châsse dans laquelle l'on doit renfermer les reliques du corps de saint Gilduin, dont l'église de Champhol est en possession depuis longtemps.

Saint Gilduin, issu d'une famille illustre, était breton de naissance, mais descendait par sa mère des comtes du Puiset, près Janville. Très-jeune encore, il avait été élu évêque par le clergé et le peuple de la ville de Dol. La grande humilité de notre saint ne lui permit pas d'accepter ces hautes fonctions, mais il partit immédiatement pour Rome conjurer le Souverain-Pontife (alors Grégoire VII), de vouloir bien le décharger du lourd fardeau de l'épiscopat. Le saint Pape acquiesça à la demande de son serviteur à condition qu'il désignerait lui-même son successeur. Gilduin ayant prié sur le tombeau des apôtres, reprit le chemin de la France, mais avant de rentrer dans la ville de Dol il voulut visiter au Puiset les parents de sa mère. Comme la ville de Chartres se trouvait sur son passage, il voulut s'y arrêter et visiter en pieux pélerin le sanctuaire de Notre-Dame. Pendant son séjour en cette ville il y tomba malade : accueilli dans l'abbaye de Saint-Père il y mourut en odeur de sainteté.

Des guérisons miraculeuses s'opérèrent sur son tombeau et ces faveurs du ciel attirèrent un très-grand nombre de pélerins dans l'église de l'abbaye. Ce fut, dit-on, avec les offrandes généreuses de ces pélerins que les Bénédictins de Saint-Père rebâtirent la nef de leur église, et élevèrent cette partie de l'édifice qui fait encore aujourd'hui l'objet de notre admiration. Le corps du bienheureux Gilduin fut plus tard déposé dans une châsse et vénéré pendant de longues années dans l'abbaye. Au moment de la suppression des ordres religieux, à la fin du siècle dernier, la châsse en bois doré qui renfermait ces précieux ossements fut déposée dans la sacristie de la Cathédrale, et ouverte par MM. Claude-Adrien Jumentier et Pierre Bourgeois, vicaires épiscopaux, commissaires nommés par Nicolas Bonnet, évêque du département d'Eure-et-Loir. Le procès-verbal porte que l'on prit un os de l'une des jambes, qu'on l'enveloppa dans de la soie blanche pour être déposé dans une châsse destinée à la paroisse de Luigny-au-Perche. La châsse ayant été de nouveau scellée du sceau épiscopal, fut donnée à l'église paroissiale de Saint-Denis de Champhol, pour y être exposée à la vénération des fidèles. Pendant l'époque de la Terreur, un paroissien de Champhol nommé Pierre Lesourd, homme pieux et zélé, se chargea de sauver ces précieuses reliques. A la réouverture des églises, la châsse fut de nouveau rendue à la paroisse de Champhol, mais par suite de ces transports et de plusieurs accidents elle se trouvait en partie brisée, et ne pouvait figurer avec décence dans l'église : on la conservait sans l'exposer aux regards. En 1847, sur l'invitation du curé de Champhol, Monseigneur Clausel de Montals délégua l'un de ses grands vicaires, M. l'abbé Pie, aujourd'hui évêque de Poitiers, et M. l'abbé Vilbert, secrétaire-adjoint de l'évêché de Chartres, afin de vérifier et de constater l'état des reliques de saint Gilduin et d'examiner les procès-verbaux.

Les ossements du saint furent alors renfermés dans un coffret et les dispositions nécessaires furent prises afin d'assurer leur conservation et de certifier leur authenticité. Depuis ce temps les paroissiens de Champhol attendaient l'occasion de se procurer une châsse digne de contenir ce pieux trésor. Leur désir vient enfin d'être

accompli; la fabrique a fait dernièrement à Paris l'acquisition d'une châsse en bois ornée de peintures et de dorures qui a été restaurée avec le plus grand soin. Cette châsse, ouvrage de la fin du XVI[e] siècle, a la forme d'une petite église dont le style rappelle celui de l'église de Saint-Eustache à Paris. Ce petit monument va recevoir en dépôt les vénérables restes de saint Gilduin et l'inauguration de cette châsse qui sera faite dimanche prochain avec grande pompe, attirera de nombreux visiteurs à Champhol. Depuis plusieurs années le zèle des habitants de cette paroisse a permis de faire de grandes améliorations dans leur vieille et intéressante église. Les autels, les vitraux, offrent des preuves de la générosité de plusieurs familles de ce pays et feront bénir leurs noms pendant de longues années. Nous craindrions de blesser leurs intentions en imprimant ici ces noms, nous nous contentons de prévenir le public qui voudra faire cette petite course à la campagne, que sa piété et même sa curiosité trouveront un ample dédommagement dans la vue de cette église avec ses parures de fête. Plusieurs personnes distinguées veulent bien concourir à cette solennité par leurs talents : les chants et les instruments d'habiles musiciens lui donneront une grande importance. Le R. P. Choisin veut bien y faire entendre une exhortation et son éloquente parole sera certainement l'un des plus beaux ornements de cette fête de famille : l'église de Champhol conservera longtemps avec reconnaissance le souvenir et les noms des personnes qui veulent bien ainsi contribuer à la célébration de ces belles cérémonies.

L'office du soir commencera à deux heures et demie.

Nous avons cru devoir faire cet emprunt au *Journal de Chartres :* il nous eut été difficile de trouver ailleurs des détails plus complets sur l'objet de la fête. Il nous suffira de dire après cela que le programme a été rempli de la manière la plus heureuse. Les chemins plantés, tout exprès pour la circonstance, d'arbres verts et de chênes, les grands mâts fixés en terre pour soutenir les larges oriflammes lancées au vent, les guirlandes festonnant sur les parois du temple sacré, tout annonçait une solennité préparée de longue main par les bons habitants de Champhol et de la Mihoue. Un seul regret dut altérer la joie du vénérable curé de la paroisse : celui de voir la jolie petite église, que les travaux artistiques d'une célébrité plus que chartraine (1) ont fait connaître, fermer son enceinte trop étroite à des centaines de personnes accourues de la ville et des alentours.

LE 19 OCTOBRE A MONTLANDON.

Une translation solennelle de reliques de saint Jacques-le-Majeur, et l'établissement d'un pèlerinage en l'honneur du grand apôtre,

(1) M. Paul Durand.

viennent d'avoir lieu dans l'église de Montlandon; nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs les détails que nous tenons d'un témoin oculaire sur cette intéressante cérémonie.

Malgré les pluies incessantes et les violents coups de vent des jours précédents, les habitants n'avaient point perdu courage; ils se sentaient électrisés par une double pensée : les restes précieux de leur patron allaient arriver au milieu d'eux, et leur vénérable Évêque, sans compter les sacrifices ni la peine, voulait bien honorer de sa présence et présider leur fête! Chacun se mit donc bravement à l'œuvre et voulut avoir sa part légitime de gloire aux préparatifs de la grande journée. Aussi, quand le matin du dimanche, le soleil daigna se montrer, le pays se trouvait-il transformé.

Deux lignes pressées de sapins, plantées tout exprès sur le parcours que devait suivre la sainte châsse, faisaient de la route impériale, qui se déroule en cet endroit sur un plan doucement incliné, une magnifique avenue qu'aurait pu envier plus d'un grand seigneur : deux superbes arcs de triomphe, décorés de verdure, de guirlandes de fleurs et d'innombrables oriflammes, semblaient se disputer le prix de l'élégance et l'honneur de l'approbation publique.

Le rendez-vous était fixé pour deux heures : mais déjà, dès la veille et le matin, de pieux voyageurs avaient pris les devants, comme pour annoncer que la journée serait bonne : et pourtant, quelle soirée et quelle nuit que celle du 18! C'était à déconcerter les plus fermes courages; cependant, malgré toutes ces menaces des éléments déchaînés, les travailleurs répétaient avec une inaltérable confiance : « Il fera beau! notre apôtre nous protégera! » La foi, en effet, communique, par instants, aux âmes généreuses, de ces heureux pressentiments que le Dieu bon respecte et ratifie. Ces hommes avaient raison! On eût dit, vraiment, que jusqu'au moment où fut terminée la cérémonie sainte, une main, forte comme celle du prophète Elie, tenait fermées, malgré elles, les cataractes du ciel; et qu'une voix respectée disait à l'ouragan : « Fais silence! »

Le temps fut donc propice! Aussi les populations s'empressèrent-elles de le mettre à profit. De toutes parts, et par toutes les issues, on vit bientôt déboucher des milliers de pélerins, des véhicules de toute sorte : les brillants équipages des châteaux d'alentour rivalisaient de zèle avec des chars aux dehors moins somptueux; mais tous les cœurs étaient animés d'un même

esprit, ou pour mieux dire ce n'était qu'un cœur et qu'une âme; c'était partout un même sentiment de confiance et d'amour.

A une heure et demie, la cloche annonça par ses joyeux carillons l'arrivée de Sa Grandeur, qui fut aussitôt saluée par les autorités locales et par un nombreux clergé. Quinze prêtres étaient là pour faire cortége à leur évêque, et pour rehausser, par leur présence, la pompe de cette touchante solennité. Ces dignes ecclésiastiques, après avoir offert l'auguste sacrifice dans leurs paroisses respectives, étaient accourus, presque à jeun, apporter leur généreux concours, et déposer aux pieds de saint Jacques l'hommage éclatant de leur piété.

La châsse renfermant les reliques et l'image en cire du saint, n'attendait plus qu'un signal pour aller prendre possession du trône recouvert de drap d'or, qui lui avait été préparé dans le chœur! Ce signal fut donné, et quatre prêtres ambitionnèrent l'honneur de porter sur leurs épaules les restes du pauvre pêcheur de Galilée. Ce gracieux monument, élevé ainsi dans les airs, rappelait naturellement l'arche sacrée d'Israël, portée triomphalement par les lévites, pour être partout le palladium et la consolation du peuple entier! Une fois entrée dans le temple de Dieu, le Pontife appela sur elle les bénédictions d'en haut; puis aussitôt, commença le chant des psaumes et des hymnes de la louange, que toutes les voix aimaient à répéter en chœur. Et, assurément, les voix ne manquaient pas!.. Le cimetière, le vestibule, l'église, tout était plein, et plus que plein; c'étaient des légions de tout rang, de tout sexe, de tout âge; on a signalé, même, des hommes qui, nouveaux Zachées, s'étaient hissés sur des échelles, pour contempler plus à l'aise, ce spectacle insolite.

Après le chant du *Magnificat*, l'orateur désigné pour cette circonstance, M. l'abbé Joly, a celébré les gloires de l'apostolat, de la mort et du tombeau de saint Jacques. Puis, aussitôt les bannières se déploient, la procession s'organise, la sainte châsse semble s'animer, pour aller porter au dehors les grâces dont elle est dépositaire, et faire prendre au saint patron, possession définitive du pays. Notre zélé Pontife paraissait radieux, en voyant cette masse pressée de fidèles s'incliner respectueusement à l'aspect du premier pasteur; sa main qui s'élevait et s'abaissait avec une bonté touchante, semblait puiser au cœur de Dieu et répandre sur l'assistance, des bénédictions plus précieuses encore et plus abondantes qu'à l'ordinaire : c'était un père heureusement surpris de contempler autour de lui une portion si nombreuse de

la famille chrétienne. La bénédiction solennelle vint apposer la sanction divine à tout ce qui s'était fait en ce jour.

Il ne restait plus qu'à remercier le bon pasteur d'avoir bien voulu venir de si loin et dans de telles circonstances, pour donner à cette solennité le sceau de son autorité épiscopale : M. l'Adjoint au maire de la commune s'est chargé de cette tâche; au nom du conseil municipal et de la population entière, il s'est fait, en excellents termes, l'interprète de la reconnaissance générale. Monseigneur a répondu avec la grâce et la bienveillance qui lui sont familières; il avait fini, et la foule écoutait encore; on ne pouvait se séparer qu'à regret, après des heures si douces et si pleines d'émotions.

Cependant, il faut bien que tout finisse ici-bas! Les fêtes du ciel seules n'ont point de lendemain; et, sur le soir, le pas pressé des chevaux, le roulement des voitures, le piétinement des voyageurs, les conversations dont les sons confus se perdaient dans le lointain, se réunissaient pour faire répéter aux échos du vallon : « Un beau jour a lui sur nos contrées! »

En effet, c'est une ère nouvelle qui vient de s'ouvrir! Une éclatante démonstration s'est faite en l'honneur de l'apôtre saint Jacques; la route du pélerinage a été largement tracée. Le sentiment religieux est donc encore profondément enraciné dans les cœurs! Soyons pleins de confiance dans l'avenir!

Le lendemain, il sembla que le ciel voulût à son tour intervenir et apporter à la terre le tribut de sa haute approbation, en faveur du disciple que la grandeur de sa foi et la fermeté de son courage avaient fait surnommer *Boornergès*, ou enfant du tonnerre; un éclair étincelant illumina subitement l'occident et l'orient; puis, un coup de tonnerre puissant et solennel ébranla le sommet des côteaux! c'étaient comme les derniers feux et les derniers éclats d'une fête brillante et populaire.

L'honneur de cette grande manifestation religieuse revient presque tout entier à M. l'abbé Joly, vicaire de Saint-Aignan, qui a pris la généreuse initiative de ce qui s'est fait dans cette circonstance solennelle. Enfant de Montlandon, ce digne ecclésiastique a voulu reconnaître d'une manière éclatante le don de la foi qu'il a reçu aux fonts baptismaux de cette paroisse, placée sous l'invocation de saint Jacques-le-Majeur. Relever dans la contrée le culte de cet apôtre, faire de Montlandon le centre d'un pélerinage en son honneur, reconstruire sur de plus vastes proportions l'église de ce modeste village, tels sont les nobles projets

que la foi et la reconnaissance inspirent à M. l'abbé Joly, et que son zèle et sa persévérance ne tarderont pas à réaliser. Pour commencer son œuvre, M. l'abbé Joly vient de publier sur saint Jacques-le-Majeur une intéressante petite notice qui se vend au profit de l'église de Montlandon. Rien de plus propre à ranimer la dévotion et la confiance envers le grand thaumaturge de l'Espagne.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Comme les années précédentes, Mgr l'Evêque de Chartres a bien voulu ouvrir les exercices de l'année scolaire au petit séminaire de Saint-Cheron, par la célébration de la messe du Saint-Esprit. Sa Grandeur a, dans cette circonstance, adressé aux élèves une allocution toute paternelle. Les jeunes clercs de la maîtrise ont été honorés de la même faveur : le vénérable Pontife a daigné offrir pour eux le saint sacrifice à l'autel de Notre-Dame de sous-terre, le lendemain de leur rentrée.

On sait que Monseigneur porte un vif intérêt à la jeunesse, et qu'il aime à se laisser approcher par les plus petits enfants. Sa Grandeur entoure de sa bienveillance tous les établissements d'éducation chrétienne et spécialement l'institution Notre-Dame de Chartres, bien que cette maison ne soit pas une œuvre diocésaine, mais l'institution libre de M. l'abbé Brou. C'est en effet ce digne ecclésiastique qui, uniquement animé par le désir du bien et soutenu par une confiance vive en Notre-Dame de Chartres, a commencé, il y a dix ans, cette entreprise importante dont il a seul encore aujourd'hui la direction et la responsabilité.

— M. l'abbé Godard, précédemment curé desservant de Boissy-le-Sec, est installé dans la paroisse de la Bazoche-Gouet, en remplacement de M. l'abbé Barbey, décédé il y a deux mois.

D'autres mutations s'opèrent dans ce moment; mais nous ne pouvons encore signaler rien de définitif.

— Monseigneur a donné la confirmation, le dimanche 12, à Challet; le dimanche 26, à Dammarie et à Corancez.

— Les travaux de restauration de Sainte-Foy sont l'objet de l'admiration générale. On remarque surtout le maître-autel en chêne sculpté, de M. Blottière, du Mans, le dallage mosaïque de M. Elie Dubois, de Chartres, et l'autel gothique en pierre sculptée, de M. Virebent, de Toulouse.

AVIS.

Les personnes qui désireraient se procurer un HARMONIUM d'occasion, pourraient s'adresser au bureau de la *Voix de Notre-Dame*, à Chartres.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME.

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE NOVEMBRE 1862.

ENCORE UN MOT SUR LA MAITRISE DE NOTRE-DAME.

AUX HABITANTS DE LA VILLE ET DU DIOCÈSE DE CHARTRES.

La Maîtrise de la cathédrale compte aujourd'hui cinquante-deux élèves. C'est le chiffre le plus élevé qu'elle ait encore atteint jusqu'ici ; mais comme nous l'avons déjà fait remarquer, il faut ce nombre d'enfants pour que le service de l'Eglise se fasse d'une manière bien complète, surtout pendant les vacances. A cette époque en effet, elle ne conserve plus que la moitié de sa population : les élèves, du moins ceux du diocèse de Chartres et des diocèses limitrophes, vont successivement passer un mois dans leurs familles, de telle sorte qu'il n'en reste qu'une partie pour les besoins de l'Eglise.

Les cinquante-deux élèves de la maîtrise sont distribués en quatre classes :

6 en quatrième,
17 en sixième,
10 en septième,
19 en huitième.

Des sept élèves qui ont quitté la maison au mois d'octobre et sont passés au Petit-Séminaire de Saint-Cheron, trois sont entrés en seconde, deux en troisième, un en quatrième et un autre en sixième.

Aux vacances prochaines, les six élèves de la quatrième doivent se présenter à l'examen pour être admis en troisième.

La Maîtrise de la cathédrale de Chartres est d'une utilité incontestable pour le service de cette église, et l'on appréciera de plus en plus le bienfait d'une telle institution, au point de vue de la décence du culte et de l'édification des fidèles. Mais cet établissement n'est pas moins précieux pour l'œuvre des séminaires. C'est une nouvelle pépinière de vocations ecclésiastiques, qui devra annuellement fournir au Petit-Séminaire de Saint-Cheron plusieurs sujets déjà éprouvés, et dont les premières études, faites d'une manière très-satisfaisante, n'auront rien coûté au diocèse. La maîtrise, en effet, est soutenue en grande partie par les aumônes des fidèles de toute la France, et les abonnements à la *Voix de Notre-Dame* constituent l'une de ses principales ressources. Toutefois la fabrique de la cathédrale ajoute environ quinze cents francs chaque année à la dépense qu'elle supportait pour des services analogues, avant la création de cet établissement.

Le diocèse de Chartres a donc tout intérêt à favoriser le développement de cette œuvre, ou, pour mieux dire encore, à la fonder d'une manière durable; et nous espérons que, pour atteindre ce but, les âmes chrétiennes et bienfaisantes ne l'oublieront pas dans la répartition de leurs aumônes. Au reste nous ne demandons pas de ces offrandes qui mettent à la gêne et qui appauvrissent. Un abonnement de trois francs à la *Voix de Notre-Dame-de-Chartres,* un peu de zèle pour faire connaître l'œuvre et lui procurer des souscripteurs, voilà tout. Une pauvre domestique d'un diocèse voisin nous demande chaque année treize abonnements à notre petite revue; un noble vieillard du département du Nord, aussi distingué par les qualités de l'esprit que par les sentiments du cœur, nous en a réuni une centaine dans le cours de cette année. Et toutefois notre Œuvre les touche de moins près que nous. La charité pour Dieu et pour les âmes et leur amour pour Marie, peuvent seuls leur inspirer un pareil dévouement. Mais nous, habitants de la ville et du diocèse de Chartres, notre honneur, je dirais même notre amour propre, se trouve ici en jeu. Soutenons donc de tout notre pouvoir une Œuvre qui sera l'un des plus beaux ornements du sanctuaire de notre patronne vénérée. Marie nous rendra au centuple ce que nous aurons donné pour étrennes aux petits serviteurs de sa maison.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

— Dans le courant du mois qui vient de s'écouler, paraissait un Mandement de Monseigneur l'Évêque de Chartres qui prescrivait une collecte pour l'Œuvre de la reconstruction de l'église de Saint-Martin dans la ville de Tours. « Vous bâtirez un temple à saint » Martin, disait dernièrement le Saint-Père à Mgr Guibert, arche- » vêque de cette ville; c'est une mission que je vous donne, et moi, » son vicaire, je vous la donne aussi. » Il était juste que le diocèse de Chartres prêtât son concours à cette Œuvre gigantesque; il compte dans son sein près de quatre-vingts paroisses qui ont choisi le grand Thaumaturge pour leur patron et leur avocat auprès de Dieu. Le vaste sanctuaire de Saint-Martin, si fréquenté au Moyen-Age par les pélerins de tous pays, et en particulier du nôtre, nous aimons à le croire, va donc sortir de ses ruines. La reconstruction projetée de cette basilique à Tours, la restauration passablement avancée de l'église Notre-Dame sous-terre à Chartres, voilà deux grands faits qui appellent notre attention en se liant à nos yeux par un certain rapport. Il y a deux ans saint Martin, l'un des grands dévots à Notre-Dame de Chartres, a reçu l'hommage d'une chapelle dans le pourtour de nos *saintes grottes* rendues au culte; maintenant que la divine Reine jouit de son palais antique, le sujet si fidèle et si digne, lui aussi, de vénération, demande à voir se relever les murailles qui défendaient son tombeau.

— Samedi 22 novembre, commençaient dans cette chapelle de la crypte dédiée à saint Martin, les exercices de la retraite annuelle des membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul de la ville de Chartres. Le prédicateur, le R. P. Letellier, religieux dominicain, donnait, deux fois le jour, des instructions pleines de solidité et d'onction, tout en se contentant de présenter les devoirs ordinaires de la vie chrétienne comme ceux qui devaient faire le laïque modèle, le fils dévoué de l'apôtre de la charité.

— La fête de la Toussaint a été célébrée avec les solennités ordinaires. Sa Grandeur officiait pontificalement et une messe en musique s'exécutait avec un ensemble remarquable au lutrin du Chapitre. Une messe en musique, je ne retire pas le mot, bien que ce fût simplement du plain-chant harmonisé. De l'aveu du grand nombre, ce genre de chorals répond à merveille aux légitimes exigences de notre auditoire et à l'écho de l'immense cathédrale. Aussi se propose-t-on d'y revenir souvent, sans exclure toutefois d'une manière absolue les morceaux vraiment religieux de musique moderne. Le sermon a été prêché par M. l'abbé Hautin, vicaire à Châteaudun. Les saints furent des hommes de liberté,

d'action, de courage et d'héroïsme : voilà le canevas d'un discours dont chaque partie accusait chez l'orateur l'habitude de soigner les détails de la diction et du débit, comme celle de varier l'intérêt par une suite de tableaux convenables à son sujet. Le développement de ses pensées le conduisit à une péroraison qui sembla toute naturelle, tant elle était d'à-propos : on l'entendit avec plaisir rappeler à notre mémoire les fêtes récentes de la canonisation en s'adressant directement à Sa Grandeur, témoin de cette grande solennité.

— Le dimanche 26 octobre, fut prêché dans l'église de Saint-Aignan un sermon de charité en faveur de l'Œuvre des pauvres malades. Le R. P. Roussot, de l'ordre de saint Dominique, plaida, nous dit-on, avec habileté et avec succès, cette cause si belle et si intéressante pour tout cœur chrétien.

— La Confirmation a été donnée le dimanche 2 novembre, à Saint-Prest, le dimanche 23 à Guilleville, et le lundi 24 à Allaines. On nous a communiqué plusieurs détails sur la cérémonie qui a eu lieu dans cette paroisse· La confirmation avait été précédée d'une mission que les habitants de Mervilliers et d'Allaines suivirent avec une égale ardeur. Tous se rendirent aussi à la fête du 24; et Monseigneur fut heureux de trouver là réunies les deux populations groupées chacune autour de son Conseil municipal et de sa compagnie de pompiers, pour adresser à tous des félicitations sur les sacrifices qu'ils se sont imposés à l'occasion de la réparation du presbytère et de la chapelle, et surtout de la reconstruction presque complète de leur église commune.

— M. l'abbé Lancelin, précédemment vicaire de Châteauneuf, est installé dans la paroisse de Tillay-le-Péneux.

— M. l'abbé Deleuze, professeur au Petit-Séminaire de Nogent-le-Rotrou, a été nommé vicaire de La Bazoche-Gouet; et M. Lalizel, également professeur dans le même établissement, a été nommé vicaire de Senonches.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

—/—

SUPPLÉMENT

A

LA VOIX DE NOTRE-DAME,

BULLETIN RELIGIEUX DU DIOCÈSE DE CHARTRES

MOIS DE DÉCEMBRE 1862

A LA MÉMOIRE

D'ANGÈLE-LÉONIE B..., DÉCÉDÉE A V..., LE 11 AOUT 1862,

PAROLES

adressées

AUX MEMBRES DE LA CONFRÉRIE DE LA SAINTE VIERGE

DE LA MÊME PAROISSE

Après le Service funèbre célébré le Vendredi 25 Septembre de la même année pour le repos de l'âme de cette pieuse fille.

Sa foi, son sacrifice et ses rares vertus
Avaient marqué sa place au milieu des élus.

Ames chrétiennes,

C'est un bonheur pour vous lorsque, le soir, après vos occupations de la journée, vous pouvez trouver un moment de loisir : vous en profitez pour lire quelques passages d'un livre de piété, ou de la vie d'un saint; et ces lectures vous affermissent dans la dévotion, vous font aimer de plus en plus la vertu, vous portent à la fréquentation des sacrements, vous consolent enfin dans les traverses et les contradictions de la vie. C'est parce que nous connaissons ces pieux sentiments, que font naître en vous les lectures édifiantes, qu'aujourd'hui nous allons vous rappeler quelques traits de l'existence si éprouvée et si bien remplie de cette jeune fille, que vous connaissiez toutes, pour laquelle nous venons d'offrir le saint sacrifice de la messe, et dont la vie si pure et si chrétienne s'est éteinte le onze août dernier.

A l'âge de vingt-cinq ans, Dieu l'a jugée mûre pour le ciel, comme il l'a jugée digne d'être visitée par de longues et cruelles douleurs.

Angèle-Léonie B. naquit à T., paroisse de V., le mardi vingt-troisième jour du mois de mai mil huit cent trente-sept. Le dimanche suivant, vingt-huitième jour du même mois, elle reçut le sacrement de Baptême.

Élevée au sein d'une famille chrétienne, Angèle avait, dès l'âge le plus tendre, conçu un grand amour pour son Dieu. Mais ce fut surtout après avoir renouvelé sa première communion, qu'elle fit paraître les dispositions qu'elle avait pour la piété. Elle aimait à vivre retirée, à prier beaucoup. De temps en temps elle se renfermait dans sa chambre, comme dans une petite solitude, pour méditer la vie des saintes de son âge, qu'elle lisait toujours avec le plus vif intérêt. Mais où sa foi surtout apparaissait, c'était dans la sainte communion. Toutes les semaines elle se nourrissait du corps et du sang de son bien-aimé Jésus; toutes les semaines elle le faisait reposer sur son cœur. Elle mettait son bonheur dans la sainte Eucharistie, elle y trouvait le ciel sur la terre. Lorsque celles de ses compagnes, qui ne connaissent pas ce don au-dessus de tout don, se livraient aux divertissements et aux plaisirs et ne recherchaient que des fêtes, son occupation la plus douce était de préparer dans son cœur une demeure à son Dieu. Mais comment embellissait-elle cette demeure? Qu'y mettait-elle pour plaire au divin Jésus? Angèle savait combien lui plaisent l'obéissance, la charité, la modestie et surtout l'angélique pureté : c'est par la pratique de ces aimables vertus, qu'elle se préparait à la communion, et afin d'en trouver la pratique plus facile, elle s'adressait à Marie!... Sa dévotion pour la Mère de Dieu était, après l'adorable Eucharistie, sa plus grande consolation. Oh! qu'il lui était doux d'épancher son âme au pied de l'autel ou de la statue de Marie! Rien n'égalait l'empressement qu'elle mettait à se procurer des livres qui avaient trait à la communion et au culte envers la Sainte Vierge : elle ne se lassait pas de les feuilleter, de les lire et de les relire. Elle y trouvait à chaque page les noms de Jésus et de Marie, c'en était assez pour les lui rendre d'un prix inestimable.

A l'approche du mois de mai, il vous en souvient, ô vous, qui avez connu plus particulièrement cette sainte fille, elle décorait un petit oratoire, dans une des chambres de sa maison, elle y dressait un autel, où elle plaçait la blanche statue de Marie, au milieu des fleurs les plus belles qu'elle pût trouver. O Angèle, c'était pour vous un grand sujet de joie, lorsque commençaient les pieux exercices du mois, consacrés à la Mère de Dieu. Tout entière absorbée dans la pensée de Marie, il vous semblait déjà la contempler dans les délices du ciel.

Ce fut devant l'image sacrée de cette Reine des vierges, qu'à l'âge de dix-huit ans, elle promit à Dieu de se consacrer à lui dans l'état religieux, afin que son cœur demeurât sans partage et tout entier à son Créateur et à sa très-sainte Mère. Depuis lors, elle ne pensait plus qu'au jour où elle pourrait accomplir sa sainte promesse. — « *Oh! quel* » *bonheur*, se disait-elle souvent, *de n'appartenir qu'au bon Dieu! d'être* » *toute à lui, de le servir toujours, de l'aimer toujours!... Quand viendra* » *le moment où je pourrai me donner à mon Sauveur, et me consacrer à lui* » *sans partage!* »

Et son âme soupirait après l'état religieux, comme le cerf altéré soupire après les eaux du torrent. Mais ses vœux ardents ne purent être exaucés immédiatement. Avant d'arriver à la félicité après laquelle cette sainte âme soupirait, elle eut à subir une terrible épreuve. Elle se vit tout-à-coup frappée de l'une des plus douloureuses maladies : les fièvres cérébrales la conduisirent aux portes du tombeau. Angèle accepta cette maladie en esprit de résignation et de sacrifice.

Cependant ses bons parents la recommandèrent à Notre-Dame de Chartres : une messe fut célébrée à son intention à l'autel de la Vierge,

dans l'église sous-terre. Pendant neuf jours les pieux enfants de la Maîtrise de la Cathédrale firent monter en sa faveur vers le Ciel d'ardentes prières, et bientôt, à la grande surprise des deux médecins qui la soignaient, le danger de mort avait disparu.

Sa reconnaissance pour le bon Dieu n'en devint que plus vive. Aussi renouvela-t-elle sa sublime résolution de se donner à Jésus et à Marie, en entrant dans une communauté religieuse.

Comme elle avait le cœur très-sensible, elle eut de rudes combats à soutenir pour se séparer de ses chers et bien-aimés parents. Mais l'amour divin l'éleva au-dessus des sentiments de la nature.

A l'âge de vingt ans et demi, le mercredi, dix-huitième jour du mois de novembre mil huit cent cinquante-sept, Angèle fut admise d'abord comme *aspirante* et bientôt après comme *postulante* dans la sainte communauté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Six semaines après son entrée dans la maison, ses supérieures lui donnèrent les noms de *Sœur Marie-Olympe*. Oh! comme elle était heureuse de s'entendre appeler de ces deux noms, si chers à son cœur!

Au bout d'onze mois de noviciat, pendant lesquels elle ne cessa d'être un modèle d'obéissance et de douceur, elle reçut le *saint habit* le jeudi vingt-un octobre mil huit cent cinquante-huit. O bonne sœur Marie-Olympe, quel beau jour pour vous! Il nous semble encore vous voir : votre âme était au comble de la joie! Avec quelle gaîté de cœur vous avez dit alors adieu aux vanités du monde pour prendre les livrées de la pauvreté!

Deux jours après, elle était placée comme institutrice dans le pensionnat de la communauté, puis à la salle d'asile de la paroisse de Saint-André, à Chartres, et enfin dans la maison religieuse de Ferrières, au diocèse d'Orléans. Dans ces trois différents établissements, elle s'était attiré la tendre affection de toutes les élèves qu'elle formait à la vertu, et elle les aimait autant qu'elle en était aimée.

Il y avait vingt-et-un mois qu'elle faisait partie de la communauté des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, lorsqu'elle fut atteinte d'une maladie de poitrine qui la força de quitter la maison religieuse de Ferrières pour retourner à son pays natal. Oh! quelle épreuve! Mais Dieu conduit ceux qu'il aime par des chemins âpres et difficiles, pour les faire parvenir au bonheur et à la gloire du paradis.

Arrivée de Ferrières à Chartres, il lui fallut laisser le saint habit, qu'elle avait revêtu avec tant de joie. Dieu seul sait toutes les larmes qu'elle répandit, lorsqu'elle se sépara de ses chères compagnes!

La vénérable supérieure générale de la communauté de Saint-Paul mêlait ses larmes aux siennes.

« *Vous reviendrez*, *ma fille*, *il faut l'espérer*, lui disait-elle, *et vous » reprendrez votre saint habit*, *mais aujourd'hui le bon Dieu veut que vous » retourniez auprès de vos bons parents pour vous rétablir*. » — « *Oui*, *ma » mère*, répondit la pieuse fille, *que la sainte volonté de Dieu soit faite!* »

Et le dix-neuf août mil huit cent cinquante-neuf, elle revint à la maison paternelle, éplorée sans doute, mais saintement résignée. A peine y fut-elle de retour que la maladie s'aggrava, sa position devint bientôt si alarmante que les médecins désespérèrent de ses jours. Parfois l'aiguillon de la souffrance se faisait moins sentir et elle conservait l'espoir de reprendre sa vie de communauté. Mais ce n'était qu'une douce illusion, elle retombait quelques jours après et toujours avec des

crises plus violentes. Son martyre fut de trois ans, et nous pouvons assurer qu'au milieu de ses cruelles douleurs, jamais on ne l'a entendue proférer le plus léger murmure contre la Providence. Bien au contraire, toujours calme, toujours résignée, presque toujours le sourire sur les lèvres, Angèle prit toutes ses peines en esprit de sacrifice.

Toujours elle supporta ses souffrances avec une vertu admirable, déposant tout au pied de la croix, trouvant dans ses peines un moyen de sanctification et un surcroît de mérites, offrant enfin à toutes les personnes visitées par la maladie un parfait modèle de patience et de douceur. Très-souvent elle tournait ses pensées vers le ciel; Jésus et Marie étaient les noms qu'elle aimait le plus à prononcer; chaque jour elle se plaisait à réciter la couronne du chapelet, image de cette couronne immortelle que la Reine des cieux lui préparait dans le délicieux séjour de son repos.

« *Oh! que je suis contente!* disait-elle fréquemment, *bientôt je vais » mourir et je verrai Notre-Seigneur et la Sainte Vierge!* » — Oui, âmes chrétiennes, et plusieurs parmi vous ont pu s'en convaincre par elles-mêmes, son cœur palpitait de joie en songeant qu'elle allait bientôt voir dans le ciel le divin Jésus et sa Mère chérie.

Cependant, n'allez pas croire qu'elle n'aimât rien sur la terre : elle avait un père, une mère et une sœur, auxquels elle était attachée du fond de l'âme, et quelquefois, à la pensée de la séparation, ses yeux se remplissaient de larmes : « *Ce que je regrette*, disait-elle, *c'est vous, » mon père, ma mère, ma sœur! vous, qui avez toujours été si bons pour » moi!* » (1)

Enfin le vendredi onze juillet mil huit cent-soixante-deux, à huit heures du matin, au moment où elle se disposait à se lever, elle fut tout-à-coup saisie d'un abondant vomissement de sang. Elle resta au lit pour ne plus le quitter jusqu'à la mort. Croyant que sa dernière heure approchait, elle nous fit vite appeler et nous demanda elle-même le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Aussitôt nous nous empressâmes de satisfaire son désir. La très-sainte Eucharistie lui fut apportée. Oh! qui pourra jamais rendre cette scène! En voyant venir à elle son Sauveur, la pieuse fille pleura de joie et de bonheur, et elle reçut Jésus-Christ et le sacrement de l'Extrême-Onction avec autant de foi qu'elle avait d'amour. Angèle vécut encore cinq semaines, qu'elle passa dans la prière et la souffrance.

Tous les justes ont tremblé à la seule pensée des jugements de Dieu : il n'est donc pas surprenant si, pendant ces cinq semaines, Angèle parut plusieurs fois vivement frappée de la crainte de la justice suprême; mais toujours cette crainte était contre-balancée par une grande confiance en la miséricorde de Jésus-Christ. Un jour, où la pensée du tribunal de Dieu l'absorbait tout entière, nous l'avons entendue se dire : « *Pourquoi trembler, puisque je me suis consacrée au Seigneur dans la » communauté des Sœurs de St-Paul, et uniquement par amour pour lui?* »

Mais le plus souvent une douce joie brillait sur son visage mourant : « *Que je suis heureuse*, nous disait-elle le soir du jour où nous l'avons

(1) Un autre motif, qui nous montre bien son amour pour notre divin Maître, lui faisait aussi répandre d'abondantes larmes : « Pourquoi, lui demandait » quelqu'un, peu de jours avant sa mort, pourquoi, lorsque vous étiez seule » dans votre chambre, vous trouvait-on parfois tout en pleurs? — *Je pleu- » rais*, dit-elle, *mes péchés.* »

» administrée, *je vais donc bientôt aller au ciel !* » — « *Oui, peut-être* » *bientôt*, lui avons-nous répondu, *mais si Dieu veut que vos souffrances* » *durent encore, acceptez ce sacrifice, votre couronne n'en sera que plus* » *belle.* » — « *Que la sainte volonté du bon Dieu soit faite* », dit-elle d'une voix affaiblie.

Une personne qui vint la visiter pendant qu'elle souffrait si cruellement, lui dit : « *Peut-être n'auriez-vous pas eu cette maladie si vous* » *n'aviez point été au couvent.* » — « *Tant mieux*, répartit-elle, *si j'ai* » *gagné cette maladie à la communauté, je mourrai alors victime du sacri-* » *fice que j'ai fait pour l'amour de Dieu, et j'aurai une plus belle place au* » *ciel.* »

Enfin arriva la nuit du dimanche dix août, qui fut pour elle la dernière. Vers les neuf heures du soir, ses souffrances redoublèrent et bientôt son agonie commença. Pour nous, qui l'avons assistée pendant cette dernière nuit, jamais nous n'aurions pu croire qu'une personne pût souffrir autant sans mourir. Cependant le calme de son âme donnait à ses souffrances quelque chose de sublime, que nous ne saurions définir. Pendant toute la nuit elle a vu la mort, elle l'a regardée en face ; on aurait dit qu'elle lui commandait d'attendre, car plusieurs fois nous l'avons entendue arracher du fond de ses entrailles brûlantes des soupirs qu'elle envoyait vers le ciel avec ces mots : « *O mon Dieu, faites-* » *moi souffrir encore davantage avant de paraître devant vous.* » Et elle baisait son crucifix, que depuis cinq semaines elle tenait presque continuellement à la main ou collé sur ses lèvres, répétant souvent ces trois noms, qui lui étaient si chers : « *Jésus, Marie, Joseph.* » Ou bien encore ces autres paroles : « *O mon Dieu, je vous offre mes souffrances et le sacri-* » *fice de ma vie en expiation de mes péchés.* »

Malgré ses douleurs sans mesure, elle a conservé jusqu'à son dernier soupir la connaissance la plus claire des personnes qui l'entouraient : elle a eu jusqu'au moment suprême toute l'intelligence et le mérite de ses souffrances. Aussi, lorsque nous lui parlions du Ciel et de la bonne Vierge Marie, elle soulevait un peu les mains, et sa figure exprimait ce doux contentement qu'éprouve toujours une âme saintement résignée.

Toutefois, un quart d'heure environ avant sa mort, il nous semblait qu'elle avait perdu presque toute connaissance, mais quel ne fut pas notre étonnement lorsqu'on la vit tendre sa main amaigrie et défaillante vers ses chers parents et leur dire d'une voix forte, elle qui ne pouvait plus que parler à voix basse : « *O papa, ne manquez jamais à la messe* » *le Dimanche... Continuez toujours de vous confesser... Et vous, maman,* » *ma sœur, fréquentez les sacrements, allez le plus souvent possible à la* » *messe en semaine, je vous en prie.* » Puis elle les appela auprès d'elle pour les embrasser une dernière fois en leur disant : « *Au revoir.. au* » *revoir.. Je ne vous dis pas adieu... mais au revoir.* » Pendant qu'elle leur adressait ces touchantes paroles, elle tenait à la main le cierge de l'agonie, qu'elle leur avait elle-même demandé. « *O qu'il est doux de* » *mourir!* ajouta-t-elle, *je ne savais pas que la mort était si douce !... O mon* » *Dieu, je n'ai pas encore assez souffert pour mériter tant de bonheur !* »

Nous vîmes ensuite ses yeux s'ouvrir brillants comme le feu, on eût dit que la majesté de Dieu lui était apparue. « *O sainte Vierge Marie* ! répéta-t-elle alors plusieurs fois. « *Angèle*, lui dit un des assistants, *est-ce* » *que vous voyez la Sainte-Vierge ?* » Et elle répondit : « *Non, je ne la vois* » *pas encore, mais je crois que je vais la voir tout-à-l'heure.* » — « *C'est* » *donc aujourd'hui lundi que je vais mourir, continuait-elle... Je voudrais* » *bien, monsieur le Curé, n'être enterrée que mercredi, jour de saint Joseph,* » *patron de la bonne mort.* »

Un moment après, elle éleva les mains vers le Ciel et elle dit d'une voix bien accentuée : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum » meum... Ecce venio... Je viens, ô mon Dieu... Jésus, Marie, Joseph...* » Elle prononça cinq fois ces trois noms sacrés en baisant son crucifix.

Bientôt après, ses bras s'agitèrent convulsivement ; c'était la fin. Sa tête se pencha, un léger soupir s'échappa de sa poitrine. Les souhaits d'Angèle étaient accomplis : son âme belle et pure venait de quitter cette terre d'exil, à quatre heures et demie du matin, le lundi onzième jour du mois d'août, *fête de la Susception de la Sainte Couronne d'épines.*

Tout nous donne lieu de croire qu'elle est allée prendre possession de la gloire céleste, et qu'elle repose maintenant heureuse d'un bonheur sans mélange au milieu du cortége des vierges. (1)

Sa foi, son sacrifice et ses rares vertus
Avaient marqué sa place au milieu des élus.

Oui, bons parents, consolez-vous, votre chère fille est heureuse, très-heureuse, d'autant plus heureuse qu'elle a beaucoup et longtemps souffert, et toujours avec une parfaite résignation, à l'exemple de son bon Maître, le divin modèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ou bien, s'il était besoin encore de quelques légères expiations que Dieu n'épargne pas quelquefois aux âmes les plus pures, nos prières et le saint sacrifice de la messe que nous venons d'offrir à son intention, hâteront sa délivrance. Consolez-vous donc, bons parents, et séchez vos larmes, c'est votre fille qui vous en conjure. Il vous en souvient, vous l'avez entendue bien des fois vous dire, lorsqu'elle vous voyait éplorés, autour de son lit de douleur : « *Mais pourquoi pleurer ? c'est la volonté de Dieu, il » faut que je m'en aille... Allez, nous nous reverrons. Je vous quitte... mais » ce n'est pas pour toujours... Nous nous reverrons au ciel. C'est là que je » vous donne rendez-vous...* »

O Angèle, vous dont j'ai pu souvent admirer la piété et la ferveur, la patience et la résignation, puisse ce faible hommage, rendu à votre mémoire, consoler un père affligé, une mère et une sœur éplorées, qui ne vous oublieront jamais !

Et nous, âmes fidèles, puissions-nous apprendre, par l'exemple de cette jeune vierge chrétienne, à porter nos espérances dans le ciel, à ne nous attacher à rien de ce qui passe, à supporter toutes nos afflictions avec une entière résignation à la volonté de Dieu, et à ne chercher notre bonheur que dans l'amour de Jésus et de sa bienheureuse Mère ! Puissions-nous dire comme elle, sur notre lit de mort, ces belles paroles de Saint-François d'Assises, qu'elle aimait à répéter : « *Je vous*

(1) Suivant le désir de cette sainte fille, son corps ne fut inhumé que le troisième jour après sa mort, le mercredi 13 août 1862, jour consacré à saint Joseph, patron de la bonne mort, en présence d'une nombreuse assistance. Après son décès elle fut laissée exposée, le visage découvert et nullement défiguré, *pendant quarante heures*. Au bout de *cinquante-six heures* on l'inhumait dans le cimetière de Villeau, sans qu'il s'en exhalât de mauvaise odeur.

Quatre messes furent célébrées à ses funérailles ; quatre sœurs de Saint-Paul de Chartres portèrent les glands du drap mortuaire ; quatre jeunes personnes de la Confrérie de la sainte Vierge, habillées de blanc, portèrent le cercueil, qu'entouraient les autres jeunes personnes de la Confrérie, également revêtues de leurs habillements blancs.

» remercie, ô mon Dieu, de toutes les douleurs que j'endure, et je vous prie » de les augmenter au centuple, si tel est votre bon plaisir : c'est pour moi » une consolation inexprimable que d'accomplir votre sainte volonté! »

O heureuse mille fois l'âme qui s'envole vers le Seigneur, animée de ces beaux sentiments! Le ciel est son partage, et l'éternelle possession de Dieu sera sa récompense.

CHRONIQUE DIOCÉSAINE.

Dimanche 7 décembre, la paroisse de Saint-Aignan célébrait sa fête patronale avec tout l'éclat des cérémonies et toutes les harmonies de la musique. L'année dernière, à pareil jour, M. Schmitt, le célèbre artiste de Saint-Sulpice, tenait l'orgue et déployait sur cet instrument les fécondes ressources de son merveilleux talent; cette année, M. Camille Saint-Saens était venu à son tour nous donner quelques morceaux, comme ceux qu'il prodigue ordinairement aux paroissiens de la Madeleine, dans la ville des beaux-arts. Ces deux organistes, chacun dans leur genre, intéressent on ne peut plus par leur style original et varié. Sur un instrument défectueux, M. Saint-Saens, comme l'avait fait avant lui M. Schmitt, a montré jusqu'à quel point les mélodies religieuses de l'orgue ajoutaient de la majesté et de l'intérêt aux détails de l'office divin. N'aurait-ce été que pour entendre le musicien éminent, les amateurs devaient se presser en foule à côté des fidèles de Saint-Aignan; et en effet, l'assistance fut très-nombreuse, aux vêpres comme à la messe. Ce fut aussi un auditoire comme il en fallait un à M. l'abbé Robé, vicaire de Saint-Pierre, invité à porter la parole dans cette circonstance. Nous ne donnerons point l'analyse du sermon; mais ce que nous ne devons point taire, c'est que le jeune prédicateur s'est montré à la hauteur de sa réputation déjà faite, et qu'il a répondu à l'attente générale par de fort belles considérations sur la sainteté.

— Samedi 20 décembre a eu lieu à la crypte l'ordination de huit diacres, d'un sous-diacre, de deux minorés et de deux tonsurés. C'est pour la seconde fois que cette cérémonie se fait dans l'église de Notre-Dame Sous-Terre et, il faut le dire, l'aspect sombre et imposant, le silence mystérieux des saintes grottes sont bien propres à favoriser les touchantes impressions que réclame cette solennité. Sur les vestiges mêmes des pas laissés par les premiers apôtres des Carnutes, lorsqu'ils vinrent confier leur mission au cœur de Notre-Dame, on aime à voir se prosterner, l'âme fortement émue, à la pensée des devoirs de l'avenir, ceux qui bientôt aussi présenteront leurs épaules au fardeau de l'apostolat.

— Mardi 16 décembre un prêtre vénérable était enlevé au diocèse par une mort tout-à-fait inattendue. M. l'abbé Souasay, curé de Saint-Valérien, à Châteaudun, tomba frappé d'apoplexie à l'heure de sa messe; quelques instants après, il avait cessé de vivre. Quoiqu'il ne fût que dans la soixante-sixième année de son âge, il dirigeait depuis

longtemps déjà l'importante paroisse qui pleure aujourd'hui sa perte comme celle d'un père bien-aimé.

Quelques jours auparavant, on nous annonçait aussi la mort de M. l'abbé Sergent, ancien économe des séminaires. Des souffrances qui dataient de loin, jointes aux infirmités de la vieillesse, l'ont emporté dans sa soixante-dix-septième année. L'œuvre des clercs de Notre-Dame lui doit un souvenir spécial. M. l'abbé Sergent est un de nos plus anciens abonnés, et son offrande dépassait de beaucoup la mesure commune. Pour ceux qui l'ont connu, cette révélation que nous aimons à faire, sera une nouvelle preuve de son bon cœur.

— Le dimanche 14 décembre, Monseigneur l'Évêque de Chartres donnait la Confirmation dans l'église d'Épernon.

— Les prédicateurs de la station de l'Avent à la cathédrale ont été : M. l'abbé Joly, vicaire de Saint-Aignan; M. l'abbé Hénault, curé de Lucé et professeur à l'Institution Notre-Dame; M. l'abbé Hautin, vicaire de Saint-Valérien à Châteaudun; M. l'abbé Chapard, vicaire de Saint-Aignan, et M. l'abbé Percebois, vicaire de Saint-Hilaire à Nogent-le-Rotrou. M. l'abbé Joly était chargé du sermon annuel en faveur de l'œuvre de la Propagation de la foi. Des ingénieuses applications de l'Écriture-Sainte ont été les parties les plus saillantes d'un discours où brillaient également l'esprit et le cœur; mais avec l'histoire de la veuve de Sarepta et celle des vaillants soldats de David s'élançant au siége de Siceleg, nous nous rappellerons le récit pathétique des adieux du missionnaire, lorsque, pleuré par sa famille et béni par son évêque, il rompt tous les liens de la nature pour voler au salut des âmes. — M. l'abbé Hénault nous a donné une homélie solide et intéressante sur la parabole de la semence : *semen est verbum Dei.* Dispositions avec lesquelles nous devons entendre la parole de Dieu, attention réfléchie pour l'intelligence, foi et humilité pour le cœur : telles furent les idées mères de son travail. M. l'abbé Hautin, prenant pour point de départ ce texte : *Ecce Agnus Dei*, etc., s'est posé ces deux questions : pourquoi Jésus-Christ, le prêtre du grand sacrifice, s'est-il choisi la croix pour autel? que s'est-il passé sur cet autel? On a vu dans le dernier numéro ce que nous pensions des talents oratoires de M. l'abbé Hautin; nous ne regrettons point nos éloges. M. l'abbé Chapard s'est attaché à nous prouver que la souffrance est un moyen de conversion pour le pécheur et une source de mérites pour le juste. La Bible lui a fourni l'ensemble de ses matériaux. C'est un champ fertile où l'on trouve toujours de nouveaux épis à recueillir. Nous aurons occasion de parler du sermon de M. l'abbé Percebois dans notre prochain compte-rendu sur les fêtes de Noël.

F. G.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie A. Gouverneur.

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01186 0794

